VOYAGES AU PAYS DES ANCETRES

TABLE DES MATIERES

VOYAGES AU PAYS DES ANCETRES 1
VOYAGES AU PAYS DES ANCETRES 4
AVERTISSEMENT 4
AVANT PROPOS 4

PREMIER VOYAGE EN LORRAINE – 1910 8

LA ROCHERE - PREMIER SEJOUR (1) 8
HENNEZEL - PREMIER SÉJOUR (2) 12
LE GRANDMONT (3) 13
VIOMENIL (4) 14
LA PILLE (5) 15

COMPLEMENT AU PREMIER VOYAGE EN LORRAINE - FEVRIER 1911 17

LA PILLE (6) 17

AUTRES VOYAGES (7) 18

PAYS DE VAUD 1911 – ARDENNES 1919– PAYS-BAS et FRANCHE-COMTE 1928 18

SECOND VOYAGE EN LORRAINE - JUILLET 1928 19

VESOUL 19
LUXEUIL 19
PLOMBIERES 19
LE VAL D'AJOL 19
REMIREMONT 20
EPINAL (8) 21
CHARMOIS L'ORGUEILLEUX (9) 22
LA NEUVE VERRERIE (10) 24
LE TOLLOY (11) 26
LE TOLLOY (12) 28
VIOMENIL (13) 31
GRANDMONT - SECONDE VISITE (14) 36
LA PILLE - SECONDE VISITE (15) 39
LA BATAILLE - PREMIERE VISITE (16) 43
LA BATAILLE - SECONDE VISITE (17) 46
BELRUPT (18) 50
HENNEZEL - DEUXIEME VISITE (19) 52

GRUEY-LES-SURANCES (20) 56
BAINS LES BAINS 56
XERTIGNY 56
ARCHES (21) 58
BRUYERES 59
MATTAINCOURT 61
MIRECOURT (22) 61
BETTONCOUR – VISITE AUX CHATELAINS (23) 64
Comment Abraham, seigneur du Tourchon, tua Jacob, seigneur de Senennes ? (24) 68
VEZELISE (25) 68

TROISIEME VOYAGE EN LORRAINE – OCTOBRE 1928 (26) 72

L'EPINE 72
AUVE 73
STE MENEHOULD (27) 76
CLERMONT-EN-ARGONNE (28) 81
VERDUN 82
NANCY 85
HAROL (29) 87
LA PILLE - TROISIEME VISITE (30) 90
LE TOURCHON – PREMIERE VISITE (31) 94

QUATRIEME VOYAGE EN LORRAINE – OCTOBRE 1928 (32) 100

CINQUIEME VOYAGE EN LORRAINE – JUILLET 1929 102

MONTHUREUX SUR SAÔNE 103
GODONCOURT - 1ère PARTIE : L'HISTOIRE DE JEAN DE HENNEZEL (33) 104
BOUSSERAUCOURT (34) 107
GRIGNONCOURT - ORMOY-SUR-SAÔNE 107
LA ROCHERE 108
MONTHUREUX SUR SAÔNE (35) 108
LA VERRERIE DE SELLES (36) 111
VAUVILLERS (37) 113
AMBIEVILLERS 114
FONTENOY-LE-CHATEAU 114
VAUVILLERS 115
VIOMENIL – TROISIEME VISITE (38) 117
GRANDMONT - TROISIEME VISITE (39) 119
LE TOURCHON - SECONDE VISITE 121
LA ROCHERE – SECONDE VISITE (40) 121
SAINT VAUBERT - PREMIERE VISITE (41) 127
LE MORILLON – PREMIERE VISITE (42) 130
BISSEVAL (43) 134
LA PLANCHOTTE (44) 138
MONTHUREUX-SUR-SAÔNE (45) 141
BOURBONNE LES BAINS (46) 143

VILLARS-SAINT-MARCELLIN (47) 144
CHATILLON SUR SAÔNE (48) 146
BLEURVILLE - PREMIERE VISITE (49) 147
DARNEY (50) 150
LA SYBILLE (52) 152
HENRICEL (53) 159
LA FRISON (54) 166
CLAIREY - LA VERRERIE ET LE VILLAGE (55) 173
SAINTE MARIE - LA HUTTE - LA NEUVE-FORGE (56) 181
THIÉTRY (57) 185
THIÉTRY - VISITE AU CHATEAU (58) 190
HENNEZEL - TROISIEME VISITE (59) 196
ANNEXE A LA TROISIEME VISITE A HENNEZEL (60) 209
ATTIGNY - LE VILLAGE (62) 215
MONTHUREUX SUR SAONE (63) 225
LA ROCHERE 226
DROITEVAL 226
SENENNES - L'ANCIENNE VERRERIE (64) 228
CLAIREFONTAINE (65) 235
LES RUINES DE L'ANCIENNE VERRERIE DE BELRUPT (66) 239
MONTHUREUX SUR SAÔNE (67) 248
CLAUDON 248
COUCHAUMONT 250
RELANGES 251
LE CHÂTEAU DE LICHECOURT (68) 251

BOUSSERAUCOURT - LE CORROY (69) 254
HENNEZEL SUR TENDON 255

EPINAL ET NANCY 256
SÉJOUR A TROYES 256
SÉJOUR A VESOUL 256
FIN DU VOYAGE AU PAYS DES ANCÊTRES 256

VOYAGES AU PAYS DES ANCETRES

http://www.hennezel.net/voyages/ancetres.htm

AVERTISSEMENT

Ces souvenirs s'espacent sur une quarantaine d'années et ceux qui sont antérieurs à la guerre de 14 ont été évoqués seulement de mémoire, ils seront forcément moins précis que mes souvenirs de voyage de 1918 a 1934. Pour raviver ceux-ci, il me suffira de relire les notes journalières que je n'ai jamais manqué de tenir. En rappelant les uns et les autres, je me suis efforcé de freiner mon imagination.
Je n'ai voulu rapporter que des choses précises et vraies et ces pages ne peuvent donc avoir l'attrait de mémoires personnels, elles sont un simple recueil de notes sur des lieux et des choses que le temps détruit impitoyablement et dont j'ai voulu fixer le souvenir au jour où je les ai vus.
C'est pourquoi, les récits n'intéresseront guère que la famille et les amateurs d'histoire locale, curieux de détails sur le passé de leur pays.
Avoir occupé mon esprit à un tel ouvrage à l'époque de destructions et de bouleversements sociaux que nous vivons, pourra paraître puéril au lecteur inconnu ...qu'il sache seulement que j'ai trouvé dans ces évocations une bienfaisante diversion aux tristesses et aux épreuves qui accablent la fin de ma vie.
Ce travail fut un antidote contre les folies d'une civilisation qui se grise de formules idéologiques, contraires aux lois fondamentales de l'humanité, tout en faisant retourner le monde à la plus cruelle barbarie.

AVANT PROPOS

Mes premiers pèlerinages aux pays des ancêtres remontent à 1901. Avant de me remémorer ces souvenirs, j'expliquerai comment s'éveilla en moi le culte du passé. En 1901, j'habitais depuis quatre ans Chavailles, propriété de mes parents, voisine du château d'Arrancy. Là, demeurait un vieil ami de mon père, le marquis de la "Tour-du-Pin". Sa famille était liée avec la notre depuis des générations, nous avions même, par les "Saint-Leger de Verges", un lointain cousinage, l'illustre sociologue se plaisait à le rappeler. Pendant les vacances de l'été 1897, séparant ma deuxième année d'études de la troisième à l'institut de Beauvais, je devais réunir la documentation d'une thèse à soutenir avant de quitter cette école. M. de la Tour-du-Pin me propose de prendre son domaine comme sujet de thèse. Son père, agronome distingué et fondateur du comice agricole de Laon, avait fait construire, non loin du château une ferme magnifique, son organisation et ses bâtiments pouvaient être donnés en modèle. Mon père fut heureux de la proposition de son ami, il se réjouissait à la pensée de me voir ouvert le foyer traditionnel d'Arrancy. J'acceptai avec reconnaissance l'offre qui m'était faite. Charmante et bonne, Mme de la Tour-du-Pin, m'offrit le gîte et le couvert. On mit à ma disposition une chambre voisine de la pièce où se trouvaient les archives du domaine. Mes journées se passaient dans les champs, aux repas et dans la soirée, je faisais mon profit des conversations de mes hôtes. Leur extrême bienveillance, leur exquise courtoisie, la finesse de leurs propos me laissaient sous le charme. Quel agrément de les entendre évoquer le passé de leur demeure, si remplie de meubles anciens, de portraits, de tableaux, de souvenirs, qu'elle était devenue un sanctuaire du culte de la famille. Bientôt, je rêvais de faire aussi, un jour, de mon foyer un cadre évocateur du passé. La bibliothèque d'Arrancy contenait beaucoup d'œuvres historiques, généalogiques et héraldiques, elle était surtout riche sur le laonnois et sur les familles, les parentes ou amies de notre voisinage. La tradition a fait des la Tour-du-Pin des descendants des Dauphins du viennois, le vieux marquis avait donc réuni de nombreux ouvrages sur le Dauphiné. Né dans cette province, beaucoup de souvenirs de mon ascendance

maternelle m'y rattachent et je feuilletais avec curiosité les histoires et les armoriaux les concernant. Je compris que la vie rurale offre plus d'attrait lorsqu'on peut évoquer dans le pays ou l'on est enraciné, les générations qui vous y ont précédé. Elles ont respiré l'air qui vous fait vivre, elles ont connu les horizons qui vous entourent, elles ont touché les pierres qui vous abritent... Une vie antérieure apparaît, prolongeant la votre.

Au cours de l'été suivant 1898, un évènement imprévu vint affermir mes premières résolutions. Un érudit voisin,"Charles Souef", dont j'avais subi aussi l'ascendant, étant mort prématurément, on dispersait sur le seuil de sa propriété de Presles, ses livres, ses documents, ses travaux sur l'histoire et les familles du laonnois. J'achetai à cette vente un certain nombre d'ouvrages, de notes et de dossiers réunis par Charles Souef. Cette acquisition fixa des goûts naissants avec d'autant plus d'acuité que la sympathie témoignée l'été précédent par les châtelains d'Arrancy se transformait déjà en une affection véritable.

Mme de la Tour-du-Pin maniait agréablement les pinceaux. Sur le désir de son mari, elle s'était mise à peindre des tableaux d'armoiries. C'est d'elle que me vint le goût de l'héraldique au mystérieux langage, aux chatoyantes couleurs. J'employai mes heures de loisir à dessiner des blasons, à reproduire des sceaux. Au contact de son époux, je subis l'attrait des documents révélateurs du passé. Constamment invité par ces aimables voisins, je leur vouai un culte qui a survécu à leur mort parce que je leur dois les enseignements et les exemples qui ont orienté ma vie.

On recevait beaucoup à "Arrancy". Toutes les questions religieuses, politiques, sociales, préoccupant les esprits de ce temps là, étaient étudiées au flambeau des plus saines traditions. Disciple de "Bonald", le "Blanc de st Bonnet de le Play", notre voisin, trouvait un écho à sa pensée et à ses écrits dans les milieux les plus différents, l'école "la Tour du Pin naissait".

La cellule de l'ordre social, préconisée par cette école, était la famille et non l'individu. M. de la Tour-du-Pin avait toujours suivi avec intérêt l'histoire des familles françaises. Le spectacle de leur développement, de leur vitalité, dans les siècles passés, fournissait des agréments à sa doctrine. La tradition familiale et ses observations personnelles lui donnaient une connaissance merveilleuse des mœurs, des coutumes et des services de la noblesse, de celle des cours, comme celle des champs. Il projetait une étude sur les anciennes familles militaires du laonnois qui devait voir le jour quelques années plus tard. A son exemple, je me plongeais dans l'histoire du pays et de ses familles. Bientôt, je devins curieux de connaître le passé de la mienne et d'en dresser une généalogie. Je fis part de ce projet à M. de la Tour-du-Pin. Pour lui, l'histoire des Hennezel offrait un attrait particulier; les gentilshommes verriers, disait-il, formaient comme un corps d'état à part dans l'ancienne société, parce que ces familles s'étaient toujours distinguées par deux traits caractéristiques, le labeur des armes et celui de l'industrie. Comme on l'a écrit, l'existence des nobles verriers résume tout le progrès social des siècles, puisque les gentilshommes ont été les précurseurs de la noblesse laborieuse du XXème siècle et qu'ils furent ainsi le trait d'union entre les temps anciens et les temps nouveaux

A vrai dire, à l'époque où j'envisageais cette étude, je n'avais pas idée du rôle joué dans le passé par les Hennezel, comme gentilshommes verriers. Mon père en était aussi ignorant que moi. En 1871, après son retour de captivité en Allemagne, il avait voulu, lui aussi, occuper les loisirs de sa vie de garnison à étudier la famille. Son travail avait commencé par un inventaire des documents contenus dans les archives héritées de son père. Il avait fait ensuite une copie minutieuse et intelligente d'un précieux manuscrit constituant le document capital de ces archives, un épais volume in-folio de 179 pages, parfaitement calligraphiées sur du papier timbré aux armes de Lorraine, ornées de 109 blasons peints et reliées en parchemin. Ce manuscrit prouvait la filiation des trois branches "d'Ormoy" "de la Rochère" et "de Ranguilly" depuis 1392. Il se terminait par une copie authentique et scellée de l'arrêt rendu le 25 août 1736 par la chambre des comptes de Lorraine. Ce jugement certifiait exactes les filiations produites et maintenait les représentants des trois branches de Hennezel pour leur noblesse immémoriale.

Dans la famille, depuis six générations, on maniait avec piété ce beau recueil. Personne n'avait songé à mettre en doute son exactitude. Ce manuscrit disparut à "Bourguignon", pendant l'invasion en 1914. Il ne nous reste plus aujourd'hui, que la copie faite en 1892 par mon père. Reprenant ensuite le grand article sur la maison d'Hennezel, contenu dans le dictionnaire de la noblesse, de la "Chesnay-Desbois", ouvrage qui faisait autorité depuis un siècle, mon père avait dressé des diverses branches des tableaux très clairs, lui permettant de comparer ces filiations avec le manuscrit de 1736. Il avait enfin chargé un professionnel parisien de rechercher tous les documents concernant les Hennezel, qui

pouvaient exister dans les divers fonds publics de la capitale. Pris par son service d'officier d'état major, et entravé par sa santé, mon père avait du abandonner complètement ses recherches.

Une vingtaine d'années plus tard, il fut heureux d'apprendre mon intention de poursuivre son oeuvre. Nos archives familiales dormaient depuis un siècle à Vorges, dans une grande caisse, au fond du grenier de ma grand-mère, échappant ainsi à la révolution et aux invasions. Mon père les mit à ma disposition. Je commençai par déchiffrer et classer les documents. J'en dessinai les sceaux. Au fur et à mesure de ce travail, l'envie me prenait de pousser plus loin mes investigations, d'explorer d'autres archives, de réunir le plus grand nombre possible de renseignements, de connaître a fond l'histoire de la famille. En même temps, je me mettais en quête des documents que pouvaient posséder les représentants des autres branches. Je ne connaissais guère que la branche du Comte d'Hennezel, fixée à Nancy, parce qu'elle tenait depuis 3/4 de siècle un rang brillant dans la société lorraine. J'ignorais cependant comment ce lointain cousin se rattachait à nous. Je lui écrivis au château de "Villers les Nancy", il m'envoya un inventaire des pièces principales contenues dans ses archives. La majeure partie de ces documents provenait de la branche des comtes de Beaujeu à laquelle le comte d'Hennezel se disait appartenir.

Mes grands parents avaient toujours conservé des rapports avec les "Puysegur", issus des Beaujeu, à cause du voisinage de leur château de "Busancy", près de Soissons. Un descendant de cette branche, l'abbé "Paul de Revel du Perron", curé doyen de Jonvelle, en Franche-comté, avait fait des recherches sur la famille de sa grand'mère maternelle, la marquise de Puysegur, née d'Hennezel. Une dizaine d'années auparavant, il était venu en séjour à "Vorges", pour explorer nos archives. Mon premier soin fut d'entrer en correspondance avec ce prêtre érudit. Les notes qu'il me donna sur les Hennezel de Beaujeu provenaient, en grande partie, des preuves de noblesse, conservées à la bibliothèque nationale. Il m'invita à venir un jour au château de Véreux, près de Gray, compulser les papiers de famille que possédait sa mère. Malheureusement, l'abbé de Revel mourut en 1900, chanoine de la cathédrale de Besançon, avant que j'ai pu faire sa connaissance.

Nous savions qu'il existait d'autres d'Hennezel, de temps à autre la presse se faisait l'écho de leur nom, porté par des officiers, originaires du pays des Vosges. Les annuaires mondains, publiés sous le second empire, mentionnaient une famille d'Hennezel, propriétaire près de "Darney", du château de "la Pille", nom qui m'était familier, pour l'avoir rencontré dans nos parchemins. Mais nous n'avions jamais eu de contact avec cette branche dont les représentants vivaient probablement dans une auréa-médiocritas.

Un beau jour, j'écrivis à tout hasard à M. le curé d'Hennezel sans même savoir son nom. Je lui dis l'intérêt que je prenais au passé et lui demandai s'il possédait quelques renseignements sur la famille. Une bonne réponse me parvint. Depuis bien des années, "l'abbé Gérard", curé d'Hennezel s'intéressait à l'histoire de la famille dont sa paroisse portait le nom. Ses notes concernaient surtout les Hennezel restés en Lorraine. Il voulut bien me les communiquer. Grâce à cet aimable prêtre, je découvris l'existence des branches de la "Sybille" du "Tolloy" de "Bazoilles" de "Belrupt" de "Lichecourt" de "Vezelise"; toutes ignorées des nobiliaires officiels. Jusqu'au début du XIXème siècle, leurs descendants avaient été nombreux, mais ils avaient vécu obscurément au pays des Vosges. Les représentants de ces branches qui pouvaient faire figure dans le monde à cette époque, étaient l'exception. Les filiations communiquées par l'abbé Gérard me permirent de rattacher à notre arbre familial ces rameaux modestes et de compléter ainsi l'article du dictionnaire de "la Chesnaye-Desbois"

M. le curé d'Hennezel eut aussi l'amabilité de me mettre en rapport avec un autre descendant des gentilshommes verriers lorrains, M. "Charles de Finance", médecin militaire principal en retraite, demeurant à Lyon. "Charles de Finance" s'occupait particulièrement de l'histoire de la Rochère où il passait ses étés. Comme "l'abbé Gérard" il était surtout documenté sur les Hennezel ayant subsistés en Lorraine plus ou moins modestement. Il m'invita à venir le voir à "la Rochère". Enfin, je ne me souviens plus comment je parvins à découvrir les derniers descendants des seigneurs "d'Essert" "pays de Vaud", branche qui avait eu en Suisse, une situation considérable. Au début du siècle, ses représentants vivaient obscurément dans la banlieue parisienne, à la Garenne-Colombes, où j'allais les voir.

Après deux ans de recherches, j'avais recueilli tant de notes que j'étais en mesure de dresser une généalogie des Hennezel, beaucoup plus importante qu'on aurait pu l'imaginer. Mon travail n'avait visé que le côté strictement filiatif et Nobiliaire. C'est dans cet esprit que je songeais à faire profiter de mes recherches, tous les Hennezel, par la publication d'une généalogie complétant celle de la

"Chesnaye-Desbois". Je m'ouvris de ce projet à mon père, il en fut fort heureux. Quant à M. "la Tour-du-Pin" il s'offrit pour écrire la préface du volume. Avant de donner mon travail à l'imprimeur, il me sembla utile de connaître les lieux où avaient vécu mes ancêtres et de répondre aux invitations qui m'avaient été faites. Je caressai l'espoir de recueillir des renseignements qui s'ajouteraient aux notes réunies. Ceci se passait au printemps de l'année 1901.

Le comte de Hennezel d'Ormois

PREMIER VOYAGE EN LORRAINE – 1910

PREMIER SEJOUR A LA ROCHERE

PREMIER SÉJOUR A HENNEZEL

LE GRANDMONT

VIOMENIL

LA PILLE

SECONDE VISITE A LA PILLE en 1911

LA ROCHERE - PREMIER SEJOUR (1)

Le lendemain, je quittai Gray pour me rendre à la Rochère, où M. de Finance m'avait invité. Dans le train après Jussey, la ligne suit la rive droite de la Saône. Avant d'arriver à la station de Corre, je mets curieusement la tête à la portière. Je cherche à droite, sur l'autre rive, le village d'Ormoy dont nous portons le nom depuis le XVIè siècle. J'aperçois d'abord, au fond d'une boucle de la rivière, un important moulin à demi-caché par de grands arbres. Puis c'est *Ormoy*. Les maisons semblent s'étaler de chaque coté d'une large rue que domine un clocher assez banal.

Comme je voudrais revoir un jour ce village, pour tacher d'y retrouver l'emplacement du fief qui appartenait a la famille ! La ligne de chemin de fer se rapproche d'un château qui se devine au milieu des arbres d'un parc, c'est *Richecourt*. Je me souviens qu'au début du 16è siècle, vivait dans ce lieu une demoiselle de la branche protestante du *Tollot*, fille de *Robert de Mombard de Mandreville*, baron de *Richecourt* et seigneur de *Villars le Pautel*. Ce gentilhomme fut assassiné en 1708, dans le bois du Roy, près d'ici.

Apres ce tragique évènement, sa veuve et ses six enfants abandonnèrent le pays et cherchèrent un refuge en Thiérache, au château de la *Hérie-la-Vieville*. C'est là que la baronne de *Richecourt* finit ses jours, après avoir marié ses quatre filles à des gentilshommes de sa province d'adoption. Cette large vallée parait fertile et de nombreux bois frangent les plateaux qui la dominent. Le pays semble riant. Il me faudra attendre une trentaine d'années avant de le visiter. A la station de passavant, où je descends, en sortant de la gare, je me sens en pays industriel. Je passe auprès d'une tuilerie, d'une forge et d'une fonderie, avant de prendre le chemin de la Rochère. La route longe un magnifique étang et devient de suite très mauvaise. Il est vrai qu'elle ne conduit qu'au village - but de ma visite - sorte de cul de sac qui s'enfonce dans la lisière sud de l'immense forêt de Darney.

Les maisons de la Rochère sont entassées au pied d'un coteau boisé qui les protège à l'est. J'arrive chez Charles de Finance, vieillard de quatre vingt ans. Il passe l'été chez sa fille, mariée depuis une quinzaine d'années à M.*Armand Mercier*, neveu et fils adoptif du maître de la verrerie de la Rochère. Bien qu'on le qualifie « château de la Rochère », l'habitation où je suis reçu est une modeste maison de campagne, tout en longueur à un seul étage. Elle est entourée d'un jardin sans prétention avec quelques vieux arbres.

Très accueillante, Mme *Mercier de Finance*, c'est ainsi qu'on l'appelle, m'offre l'hospitalité de la table et d'une chambre. Son père a une excellente mémoire et comme je suis complètement ignorant du passé de la Rochère, il m'en conte l'histoire en quelques mots.

Trente ans plus tard, quand je reviendrai séjourner dans ce lieu, chez le *capitaine de Massey*, je pourrai évoquer cinq siècles et demi du passé de cette verrerie, la seule de la forêt de Darney, fondée par nos ancêtres, qui soit encore en activité aujourd'hui (1944).

D'ailleurs, M. de Finance a réuni dans un cahier qu'il me permettra de copier, la moisson de notes réunies par lui. De sa conversation d'aujourd'hui, je retiens seulement quelques noms, aux diverses époques de l'existence de la Rochère.

« Le fondateur du village, me dit-il, celui qui songea à défricher ce coin de forêt, fut un membre de la famille *Collin*, maître de la verrerie voisine de St Vaubert. En 1477, le duc de Lorraine, René II, lui donna l'autorisation nécessaire, en confirmant les privilèges dont il jouissait. Quelques années plus tard (1481), le Sgr de *Passavant, Charles de Beauvau*, accorda au même gentilhomme verrier et à ses successeurs, le droit d'exploiter le bois de Passavant, partie de la forêt qui se trouve au nord-ouest du village ».

Thiétry ne semble pas avoir réalisé son projet, une quinzaine d'années plus tard (1496), apparaît le véritable fondateur de la Rochère, il se nommait Simon de Thysac, gentilhomme auquel le même Sgr. de Beauvau, renouvela la concession, en augmentant les droits et privilèges reconnus jadis à Colin de Thiétry. *Thysac* fut le premier, semble-t-il, à s'installer dans ce lieu sauvage, perdu au milieu des bois. Il défricha les terrains nécessaires à l'emplacement de sa propre demeure et de ses dépendances, c'est l'endroit actuel du village.

Pendant un siècle, les Thysac et les Thiétry seuls se succédèrent sur ce domaine, en se le partageant ainsi que l'exploitation de la verrerie. En 1581, la Rochère passe aux mains des rois de France, pour se rattacher tantôt a la Champagne, tantôt a la Bourgogne et en fin de compte à la Franche-comté. Lorsque le duc de lorraine, *Charles III* édicta de sévères mesures contre les protestants, certains gentilshommes verriers de la forêt, adeptes de la réforme, cherchèrent un refuge ici avec leur famille. C'est vers cette époque, fin du XVIè siècle, que les Hennezel apparaissent à la Rochère.

Le premier dont on retrouve la trace se nommait Girard ou *Gérard de Hennezel* dès 1572, il travaillait ici avec deux Thiétry et un Thysac. D'ailleurs sa femme était originaire de la Rochère. Il existe encore sur notre terroir, un bois qui porte son nom «le bois du sire Gérard ». Je ne sais s'il était protestant, en tout cas, l'un de ses fils se maria en Nivernais, devant un prêtre catholique, la dernière année du siècle (1599).

A la fin ou XVIè siècle et au début du XVIIè siècle, il y avait à la Rochère un autre Hennezel, certainement protestant, portant le nom biblique de *Jérémie*. A partir de cette époque jusqu'à la révolution, il y eut à la Rochère des membres de notre famille. Ils ont habité, pendant deux siècles, une maison-forte qui subsiste encore, vous pourrez la voir demain.

Ce vieux manoir se trouve au nord-est du village, sur la rive gauche du ruisseau qui descend de l'étang du bois. Sa situation en lisière de la forêt l'abrite des vents du nord et de l'est. Cette maison a du être bâtie avant la guerre de trente ans, par *Jean de Hennezel du Tollot*, gentilhomme protestant. Elle fut ensuite habitée par son gendre, *Moyse de Hennezel de Grammont*, celui-ci la restaura après un incendie qui avait détruit presque complètement le village en 1663. Il y mourut quinze ans plus tard, c'est pour cela qu'on appelle ce vieux logis, la maison de M. Grammont.

Il existe sous cette ancienne maison-forte, de vastes caves dans lesquelles on a découvert, au milieu du siècle dernier, une quantité assez importante de pièces de monnaie, d'un millésime antérieur à 1636. Ces pièces étaient toutes étrangères, ce qui fait supposer qu'elles avaient été enfouies là avant la plus sanglante année de la guerre de trente ans, par le propriétaire de cette époque, peut-être Jean de Hennezel du Tollot, avant qu'il émigre en Nivernais. . . .

Une autre maison-forte, construite sur un point culminant du village, existe toujours à quelque distance de la rive droite du ruisseau, elle était la résidence des Thiétry. La construction me parait plus ancienne. Vous la verrez aussi demain. Malheureusement, elle a été bien défigurée par les propriétaires qui l'ont restaurée.

A la fin du XVIIè siècle, après son mariage avec une demoiselle de Hennezel, un Massey s'installa à la Rochère, il y fit souche jusqu'à nos jours, il existe encore actuellement une maison appartenant à la famille de Massey. Enfin, par un mariage aussi, des du Houx et des Finance se fixèrent à la Rochère. Ce sont ces familles de *Massey*, du *Houx* et de *Finance* qui habitaient la verrerie au moment de la révolution. Sous la terreur, notre village fut un refuge assuré pour tous ceux que pouvaient atteindre les lois révolutionnaires. Placée à la lisière d'une grande forêt, la Rochère était la première étape un peu sure où les proscrits, prêtres, nobles, émigres, suspects, pouvaient se reposer. Ils y recevaient l'hospitalité la plus cordiale et la plus désintéressée. Ouvriers, cultivateurs, domestiques, gentilshommes, leurs femmes, leurs enfants, tous firent preuve de discrétion et de dévouement, soit

pour guider leurs hôtes à travers les forêts, soit pour les prémunir contre les surprises et dérouter l'espionnage.

M. *Ernest de Massey*, descendant du Sgr. *Hyacinthe de Massey*, qui administra avec intelligence le village sous la révolution, racontait que les autorités révolutionnaires soupçonnaient les habitants de la Rochère d'avoir de la sympathie pour les proscrits, les suspects. Ne pouvant les prendre en défaut, les républicains se vengèrent par de mesquines exactions à l'égard des femmes, sous prétexte qu'elles étaient mères, femmes, filles ou sœurs d'émigres. On leur coupait les cheveux au pied de l'arbre de la liberté dont on les forçait a faire le tour processionnellement coiffées d'un bonnet rouge, puis on les mettait en prison. Dans tous les actes d'état civil de cette période, on affectait de qualifier de «manœuvres » les gentilshommes verriers. D'ailleurs il en restait peu. A partir de 1798, la verrerie chôma constamment. Depuis l'abolition des privilèges, les ouvriers n'appartenaient plus aux familles de gentilshommes, c'étaient des mercenaires venus des provinces voisines.

Au début du règne de *Louis-Philippe*, Ernest de Massey fonda une société avec son parent, *Laurent du Houx*, pour remettre en activité la verrerie. Ce dernier reprit l'affaire à son compte en 1839, il changea l'emplacement de l'usine et la transporta dans sa propriété pour lui donner plus d'extension. Il s'était associé avec un M. *Baud*. Apres la mort de ce dernier en 1859, la société fut liquidée et l'industrie passa aux mains de MM. *Balhouhey* et *Mercier*. Apres la mort de Laurent du Houx, sa veuve chercha à concurrencer les successeurs de son mari. Elle bâtit à grands frais, en 1863, une nouvelle verrerie sur sa propriété de la Rochère. Mais en deux ou trois ans, elle mangea sa fortune personnelle et celle de ses enfants, puis s'expatria avec eux en Amérique. Elle vécut plusieurs années à Chicago, rentra en France et mourut presque dans la misère.

Le plus grand des bâtiments construits par M du Houx subsiste toujours, vous y verrez encore, au-dessus de l'entrée principale, un cartouche de pierre sculptée aux armes des du Houx et *Grivel de Bart*, avec les devises des deux familles.

Quelques années plus tard, M. Balhouhey ayant fait de mauvaises affaires, M. *Fouillot* reprit seul la verrerie et comme il disposait de capitaux et avait de l'expérience, l'industrie prospéra. A sa mort, son gendre, M. Mercier, ancien capitaine d'artillerie, député et président du conseil général de la Haute-Saône, homme intelligent, honnête et populaire, continua avec succès l'exploitation de la verrerie, il fut secondé par son gendre, M. *Boileau* aussi capitaine d'artillerie, démissionnaire, puis par son neveu et fils adoptif, M.Armand Mercier qui est devenu mon gendre en 1887. Par ce mariage, les descendants des gentilshommes verriers de la Rochère se trouvent encore intéressés à l'industrie ancestrale, puisque sa mère était une demoiselle de Massey. C'est cette association qui subsiste actuellement. La Rochère compte plus de cinq cents habitants qui sont presque tous occupés par le maître de verrerie.

Bien que ruinée, saccagée, brûlée plusieurs fois par siècle, depuis sa fondation, la verrerie de la Rochère s'est toujours relevée et maintenue, soit à cause de sa situation avantageuse, soit à cause de l'énergie et de l'activité des verriers qui l'ont habitée. Entre les mains de ses propriétaires actuels, la verrerie est encore un établissement important et prospère.

La conversation de M. de Finance et la lecture de son histoire de la Rochère que je fis en rentrant à Chavailles, furent une vraie révolution pour moi. J'étais venu en quête de renseignements généalogiques et voila que mon horizon s'élargissait sur l'industrie verrière. Je pris une copie du manuscrit de M. de Finance, comme j'en avais pris une de la brochure apportée de Véreux.

Je profite de l'érudition et de l'amabilité de mon vénérable hôte pour revenir à la question famille. Je lui confie mon projet de publier une importante généalogie des Hennezel. Il m'avoue que sa documentation se borne à peu près au dictionnaire de la *Chesnaye-Desbois*, sur les branches éloignées de Lorraine depuis longtemps, et il ne connaît pas les générations modernes représentant ces branches. Il est particulièrement ignorant de celle d'Ormois depuis que nos ancêtres ont quitté la Lorraine pour s'enraciner en Hainaut à la fin du XIIè siècle. Il sait peu de chose des Beaujeu, bien distincts des autres Hennezel, puisqu'ils avaient abandonné la verrerie depuis très longtemps. Enfin, il n'a jamais eu de rapports avec les représentants de la branche fixée à Nancy.

Lui-même descend plusieurs fois des Hennezel, son arrière grand-père, *Antoine de Finance* avait épousé une demoiselle de Hennezel de *Bazoilles*, fille d'une demoiselle du Houx. Cette aïeule mourut en 1791. Il me confie alors ses notes sur la branche de Bazoilles qu'il a suivi jusqu'à notre époque. Les derniers représentants se sont éteints récemment dans l'obscurité, la dernière est morte, veuve d'un

paysan nommé *Vancon*, il y a un an, au hameau d'*Henricel*. Sa sœur mourut, il y a deux ans, à Thiétry, veuve d'un instituteur, M. Gérard.

De fait, un coup d'œil sur la généalogie de cette branche établie par M. de Finance, me permet de constater quelles existences modestes menèrent, pendant tout le XVIIIè siècle, la plupart des représentants de cette branche. Me voici loin des châteaux, donjon et forteresse féodale imagines par mon esprit, au début de mes recherches, d'après la tradition familiale, les preuves faites au XVIIIè siècle et les ouvrages généalogiques compulsés.

Les découvertes que je ferai une trentaine d'années plus tard, me réserveront d'autres surprises. Si je veux donner place dans mon ouvrage à tous les Hennezel, sans distinction de situation sociale, il faudra faire acte de modestie. Plus tard, je me déciderai à ces sacrifices d'amour-propre, d'autant plus facilement que j'aurai perdu des illusions sur la valeur historique des travaux généalogiques. Je comprendrai qu'une famille si nombreuse qu'elle ait été, forme un corps qui ne peut-être amputé. Lorsqu'elle est très ancienne, elle ressemble à une vieille maison, construite lentement de matériaux de valeurs diverses qu'on ne peut dissocier, sous peine de retirer à la construction sa solidité et son caractère.

Et puis, serait-il loyal d'écarter les Hennezel dont l'existence obscure et laborieuse sur leur terroir, fut quelques fois plus digne et plus méritoire que la vie menée par certains autres qui ont traversé leur siècle, parés de titres ronflants et à l'affût d'honneurs plus ou moins légitimes.

Cette façon de voir ne sera probablement pas celle de tous les parents de notre nom. . . . .

Levé de bonne heure, le lendemain matin, je me hâte de visiter le village. Il est presque exclusivement composé de maisons ouvrières basses et la plupart sans étages. Leurs toits plats sont recouverts de tuiles mécaniques qui remplacent les tuiles rondes d'autrefois. Ce mode de couverture est pratique mais sans charme, on en a même chargé les toitures des deux gentilhommières, signalées par M. de Finance.

C'est sur ces vieux logis que je concentre mon attention. Ils constituaient bien, en effet, des maisons-fortes destinées à protéger les habitants contre les brigands et les vagabonds que pouvait receler la forêt au bord de laquelle elles sont construites. Elles permettaient aussi d'être à l'abri d'un coup de main, aux temps troubles où elles furent élevées. Ces maisons sont bâties solidement, en pierres de taille et moellons, leurs murs sont fort épais. Au milieu de leur façade principale, une tourelle coiffée d'un toit en poivrière et des mâchicoulis protégeaient les portes d'entrée. De larges fenêtres à meneaux éclairaient les pièces d'habitation, mais de petites meurtrières aidaient aussi à la défense.

L'ancienne maison du Hennezel de Grammont est bien située sur la rive gauche du ruisseau qui descend des étangs de la forêt et à quelques pas d'une source abondante. Elle comporte deux habitations placées en retour d'équerre, l'une perpendiculaire au ruisseau, l'autre parallèle à la lisière de la forêt, contre laquelle elle se blottit. La façade du logis principal donne au midi, elle était percée jadis de larges fenêtres à meneaux et d'une porte robuste surmontée d'un mâchicoulis pour en défendre l'accès contre les assaillants. En plein milieu de cette façade, se voit une tour ronde de huit à neuf mètres de hauteur dont la toiture en poivrière dépasse à peine le faite de la maison. Cette tour contient l'escalier de pierre, en vis, qui conduit à l'étage et à de vastes greniers. Elle était certainement autrefois percée de meurtrières et comportait aussi un mâchicoulis dont je devine la trace.

Autour de l'habitation, des bâtiments de dépendances. Malheureusement ce petit manoir m'apparaît bien défiguré. Son propriétaire actuel semble s'être efforcé de lui enlever tout caractère ancien, il l'a modernisé inintelligemment et sans goût. Je fais un croquis rapide de ce logis qui abrita pendant deux siècles une branche de la famille.

L'autre maison-forte, celle des Thiétry, est construite sur la rive droite, elle se dresse sur une petite éminence qui domine les habitations voisines. Elle est plus trapue, son aspect parait plus ancien. La façade regarde le sud-ouest.

Les pièces d'habitation furent éclairées jadis par de larges fenêtres carrées à meneaux. Elle comporte en son milieu une tour ronde plus grosse et moins élevée que celle du manoir des Hennezel. Cette tour contient aussi un escalier ce pierre, en vis, à sa base, la porte d'entrée du logis s'ouvre au midi. On y accède par un élégant perron de pierres de sept ou huit marches de forme très arrondie.

Cette maison n'a pas subi d'embellissements modernes. Les propriétaires actuels doivent être des ouvriers qui n'ont pas eu les prétentions de transformer leur logis en maison bourgeoise. Elle parait avoir souffert seulement des injures du temps et des dévastations de guerres. Les fenêtres à meneaux sont, en grande partie aveuglées, les murs décrépis, le toit de la tour plus aigu que l'autre, me semble

encore recouvert de ses tuiles anciennes. Par contre, la toiture du corps de logis est en tuiles mécaniques.
Au centre de la construction, s'élève une cheminée carrée et trapue ajourée au sommet et recouverte de pierres pour empêcher les pluies de pénétrer a l'intérieur. Je croque sur mon album l'aspect de cet intéressant vestige d'une demeure de gentilhomme au début du XVIIè siècle. De retour à Chavailles, je mettrai au net ces croquis hâtifs, pour en illustrer mon travail sur la famille. Malheureusement, l'invasion de 1914 m'en dépouillera.
Ma promenade se termine par un coup d'oeil sur l'ancienne verrerie bâtie, il y a une quarantaine d'années. C'est un grand bâtiment à l'abandon, s'élevant à l'écart du village, du côté ouest. J'aperçois au-dessus de la porte centrale, le cartouche Armorie dont m'a parle M. de Finance. Il est naïvement sculpté. Les armes du Houx « d'azur à trois bandes d'argent accompagnées de quatre billettes d'or, posées en bande et rangées en carré », sont accolées aux armes *Grivel de Bard* « d'azur à trois faces, croix potencées d'or, posées deux et un ». Une couronne de noblesse « trois fleurons et deux perles » surmontée de deux écussons qui sont supportés, celui du Houx par un lévrier, la tête couronnée, celui de Grivel, par un homme portant une massue sur l'épaule. Deux devises encadrent ces blasons, du côté du Houx « qui s'y frotte s'y pique », du côté Grivel « honneur pour guide, vertu pour but ». Au-dessus des écussons la date 1863. Ce cartouche d'armoiries est encadré d'une moulure et la pierre où il est sculpté porte aux quatre angles des feuilles d'acanthe, c'est un travail assez gauche et sans valeur artistique.
L'après midi, je reprends le train à la gare de Passavant pour atteindre Darney et de là, gagner à bicyclette Hennezel où m'a invité M. le curé. A ce premier voyage à la Rochère, je ne me souviens pas d'avoir visité la verrerie.

HENNEZEL - PREMIER SÉJOUR (2)

De la gare de Darney à Hennezel, la route nationale file tout droit à travers la forêt, le village fondé par nos ancêtres m'apparaît au milieu d'une clairière cultivée qu'enserrent des bois.
La commune portant le nom d'HENNEZEL comprend une quantité de hameaux et d'écarts, mais le village même où j'arrive semble peu important, une vingtaine de maisons peut-être, entassées sur le coté droit de la route et derrière l'église. En débouchant de la forêt, c'est le clocher qui pointe tout d'abord dans l'alignement de la route, il parait très moderne et sans caractère, l'église est aussi fort simple, un long bâtiment sans aucune recherche architecturale, aux murs trapus et bas, percés de quelques fenêtres et recouvert d'un toit plat en tuiles rondes. Cette église ne se distingue guère des maisons voisines. J'ai toujours vécu dans un pays de clochers romans ou gothiques, l'église de Hennezel me parait banale.
Au centre du village, après église, la route oblique brusquement à gauche. Je demande où se trouve le presbytère ; « un peu plus loin, me répond-on, à gauche de la route vers Gruey ».
Le presbytère semble l'une des plus belles maisons du village. L'abbé Gérard m'y accueille cordialement. Après quarante trois ans, il m'est impossible d'évoquer son visage. Je garde le souvenir d'un homme plutôt petit, assez âgé, mais tressaillant. Il a la bonté de m'offrir la table et le gîte. Je dis à mon hôte mon désir de faire connaissance avec ce coin de terre ancestrale et lui confie mon intention de retrouver la trace de tous ceux qui ont porté le nom de sa paroisse. Je le remercie des notes précieuses qu'il a bien voulu me communiquer sur les branches ignorées de moi. Je lui demande enfin s'il existe à Hennezel ou aux alentours, quelques anciennes demeures dans le genre de celles que j'ai vues ce matin a la Rochère....
L'abbé Gérard me répond tout de suite très franchement. Il ne voit rien qui soit digne d'être signalé. Un peu déconvenu, je lui cite deux vieux domaines dont j'ai rencontré constamment le nom dans mes archives, le Grandmont et la Pille.
Le Grandmont est, au dire de nos papiers, une seigneurie concédée en 1509 par le duc Antoine de Lorraine, à mon ancêtre Didier de Hennezel, cette terre resta plus de trois siècles dans la descendance de ce gentilhomme. En 1715, Josué de Hennezel, Sgr d'Ormoy, fixé en Hainaut depuis plus de quarante ans, possédait encore des biens dans ce lieu. Quant a la Pille, c'est là que le même ancêtre s'était marié en 1664, peu avant de quitter la Lorraine. J'ajoute que les annuaires mondains

mentionnent toujours l'existence d'un « château de la pille », propriété d'un M. d'Hennezel, cela m'a fait supposer qu'il subsistait peut-être des vestiges d'une habitation ancienne... Enfin, je parle de Viomenil, village dont le nom figure dans nombre d'actes en notre possession. « Je voudrais bien, dis-je, en terminant, visiter ces lieux, leurs noms me hantent depuis bien longtemps »

Le bon prêtre me confirme que je n'y trouverai probablement rien d'intéressant et il me fait part du programme qu'il a préparé à mon intention. Il a annoncé ma visite au maire du village, M. Paul Rodier, maître de forges à la hutte et celui-ci a bien voulu nous inviter tous deux à déjeuner demain. D'ailleurs, ajoute l'abbé Gérard, M. Rodier connaît parfaitement l'histoire de la commune. Il vous donnera d'utiles renseignements, et la vallée qu'il habite est certainement le site le plus pittoresque de ma paroisse.

Je ne peux me dérober à cet aimable programme, mais, devant repartir le lendemain soir, je tiens tout de même à réaliser mon projet d'une visite au Grandmont et à la Pille. Je demande a M. le curé la permission d'aller, à la première heure demain matin, faire un tour rapide du côté de Viomenil. Je l'assure que je serai rentré pour déjeuner à la hutte.

Nous visitons ensuite l'église. Elle fut construite, dit-il, au milieu du XVIII siècle, par les gentilshommes de votre nom et leurs parents. Auparavant, Hennezel n'était pas une paroisse et dépendait d'Attigny. La pierre de fondation existe toujours. Je vais vous la faire voir ». Il me conduit dans le transept nord et me montre au pied d'un autel, une dalle gravée dont je note soigneusement les dimensions et l'inscription.

Malheureusement, ce relevé a disparu à Bourguignon, pendant l'invasion de 1914, avec tous les souvenirs recueillis au cours de mon premier voyage en Lorraine. Il m'est absolument impossible aujourd'hui de me rappeler la date et les noms lus avec l'abbé Gérard.

Trente ans plus tard, lors de mes visites à Hennezel, je chercherai en vain cette dalle intéressante pour l'histoire de la paroisse. Le commandant Klipffel et l'abbé Breteil, curé de Hennezel, ne seront pas plus heureux que moi dans cette recherche.

« Depuis le départ de l'Abbé Gérard, m'écrira en 1934 le commandant Klipffel, certaines modifications ont été faites dans l'église, l'ancienne sacristie située derrière le maître-autel a été transportée dans une chapelle latérale, l'autre chapelle latérale a été transformée en salle de catéchisme. Il est probable que l'inscription doit se trouver sous les réparations, si toutefois elle existe encore. M. le curé qui est à Hennezel depuis six ou sept ans, n'a jamais parlé d'aucune inscription et l'abbé Gérard est mort, il *y* a quelques années »

C'est ainsi que disparaissent, par négligence ou ignorance, des souvenirs. Cependant vénérables et d'un intérêt primordial pour le passé d'un village. Si nos pères ont fait graver cette pierre et l'ont placée dans les fondations de leur église, n'était-ce pas avec le désir que leurs descendants se souvinssent du mémorable acte de foi que fut l'érection de leur village en paroisse.

LE GRANDMONT (3)

Le lendemain de bonne heure, j'enfourchais ma bicyclette et muni de mon album de dessins, je file vers le Grandmont. A peu de distance de Hennezel et à hauteur du hameau du Hatrey, je quitte la route nationale pour prendre à gauche, à travers bois, un mauvais chemin conduisant à Viomenil.

Après avoir laissé sur ma droite, le village de Grandmont, je m'arrête pour chercher le Grandmont, appelé sur la carte le « gras mont ». J'aperçois à trois cent ou quatre cent mètres à gauche de la route et à mi-cote du vallonnement que forme le terrain en cet endroit, une maison à demi cachée par des arbres. Un chemin aux profondes ornières, entre deux haies échevelées, y conduit. Je m'y engage. Ma curiosité est récompensée. Je me trouve en présence des vestiges d'un vieux manoir, certainement plus ancien que les deux maisons-fortes de la Rochère.

Le logis principal s'étend du nord au sud parallèlement à la route de GrandRupt à Viomenil. Il a bien souffert des guerres et des intempéries. Il comportait plusieurs larges fenêtres à meneaux, elles ont été aveuglées, une seule subsiste encore avec ses petits carreaux, elle éclaire la salle principale du rez-de-chaussée.

Ce qui attire le plus mon attention est une tour de forme octogonale, accolée au centre de la façade. Cette tour est plus importante que celle de la Rochère. Elle a malheureusement été décapitée à hauteur

du toit de la maison. Ce qui la distingue des tours, vues la veille, c'est son ornementation, car elle présente un certain intérêt au point de vue architecture.
Sur l'une de ses faces, celle du nord-est, existe une porte sculptée dans le goût de la renaissance. Cette porte s'ouvre au pied d'un escalier de pierre montant dans la tour, elle sert aussi d'entrée principale du logis. On y accède par un perron à pans coupés. Sur les montants de la porte se détachent de larges bandeaux finement sculptés, on y voit entremêles un peu naïvement des entrelacs, des feuilles de chêne stylisées et leurs glands, des croissants, des fleurons, des rosaces. Ces montants se terminent par des chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe et supportant un large fronton. Deux robustes moulures délimitent ce fronton en son sommet, à sa base s'étale un listel, rehaussé d'une rangée d'oves terminés par des volutes.
Deux écussons d'un ovale arrondi, sont accolés au milieu du tympan, très en relief, ils ont été victimes du vandalisme révolutionnaire. J'y devine la trace des trois glands de nos armes. Au-dessus, un petit cartouche porte la date de naissance de cette charmante porte - 1594 - cette date me révèle, sans doute possible, le nom du constructeur de la tour et probablement du manoir, Christophe de Hennezel de Grandmont, Sgr d'Ormoy, Grignoncourt, le Corroy, Bousseraucourt, auteur de notre branche, cinquième fils de Claude III du Tolloy, Sgr de Monthureux devant Baulay.
Christophe avait hérité du Grandmont à la mort de son père. Il épousa en 1582, Marguerite de Thiétry de la Pille. Le ménage passa toute son existence dans ce logis qu'il avait reconstruit avec goût. Ce sont les armes des deux époux qui ornaient ce fronton. En haut de la tour, au-dessus de la porte, un mâchicoulis parfaitement conservé. Sur chacun des pans coupés de la construction, à différentes hauteurs de l'escalier en vis, des meurtrières assurant la défense de cette maison-forte. La porte nord du corps de logis présente une large porte voûtée dont les montants sont formés de belles pierres de taille parfaitement assemblées.
Un autre bâtiment en retour d'équerre s'adosse au pignon de la maison du côté sud. Il abrite une famille de pauvres gens qui semblent plutôt campés qu'installés sous ces ruines, si l'on en juge par l'état d'entretien des abords de leur logement. Une femme parait sur le pas de sa porte, elle me regarde curieusement. Je voudrais l'interroger, visiter l'intérieur des ruines, monter dans la tour... C'est hélas impossible. L'heure me talonne.
Je m'empresse de crayonner sur mon album les restes de ce vieux manoir de nos pères et dessine avec un soin particulier la tour aux fines sculptures. Les croquis terminés, je quitte le Grandmont, en jurant que j'y reviendrai un jour.
J'y reviendrai, oui, mais trente ans plus tard, pour ne trouver que des décombres ensevelis sous les ronces. Toujours pressé, je n'aurai que le temps d'interroger ce sol et ces pierres vénérables, d'évoquer les êtres qui ont vécu ici, pendant trois siècles et dont je connais aujourd'hui si parfaitement l'histoire. En outre, l'invasion de 1914 m'aura valu la perte de mes dessins.....

VIOMENIL (4)

En quelques tours de roues me voici à Viomenil. C'est un village agricole et il me parait plus important que Hennezel. Il s'étale en fer à cheval sur les deux extrémités d'un plateau, enserrant la vallée où la Saône prend sa source.
L'église m'attire. Campée à la pointe du coteau, elle est aussi basse, modeste, peu ancienne. Son clocher rappelle celui de Hennezel. Son abside à pans coupés surplombe la pente du vallon, un très vieux cimetière l'entoure. J'en fais le tour avec une pieuse curiosité, comme tous les cimetières que je ne manque jamais de visiter, il a plus de raisons que d'autres de m'intéresser.
Depuis quatre siècles, que de générations de Hennezel ont reçu le baptême à Viomenil, puis, leur passage en ce monde terminé, revinrent dormir sous le dallage de cette église ou dans cet humble cimetière. J'en pourrais presque faire l'appel en feuilletant les actes où j'ai découvert leur nom. Leurs cendres sont intégrées à la terre que je foule, depuis que leurs tombes n'ont plus reçu les soins de la génération qui les suivait. Y a-t-il seulement ici une sépulture qui soit centenaire.....
Voici, adossées au chevet de l'église, dans la partie du cimetière en terrasse surplombant la rue, plusieurs tombes portant notre nom, elles sont à l'abandon, la plupart disparaissent sous les orties et les ronces, une seule, par sa forme semble plus ancienne. Elle doit remonter au temps de la

restauration, elle est a demi recouverte de terre, j'en puis seulement lire le nom de «de Hennezel de Beaupré ».
De cet endroit, la vue s'étend vers l'ouest, sur le moutonnement de la forêt à mes pieds, de l'autre côté de la rue, une large maison de paysan flanquée sur sa façade du midi, d'une tourelle qui a été décapitée comme celle du Grandmont. Peut-être fut-elle aussi une demeure de gentilhomme... Je n'ai pas le temps de la voir de près, il faut passer à la Pille avant de rejoindre l'abbé Gérard et M. Rodier.
En quittant Vioménil, je reviens sur mes pas dans la direction de Gruey. Peu après les dernières maisons du village, j'oblique à droite et m'engage sur la route de la Pille. Elle pénètre tout de suite dans la forêt et descend en lacets dans la vallée, elle est plutôt un chemin forestier qu'une route véritable. Au bas du coteau un petit pont permet de passer sur la rive droite de la Saône qui n'est à cet endroit qu'un ruisseau aux eaux rapides et claires, murmurant sous les saules.
La route suit parallèlement le cours de la rivière puis elle frôle les murs d'un petit jardin. Une belle maison carrée, large et trapue, noyée dans la verdure, apparaît dans un repli de la vallée, c'est le château de la Pille.

LA PILLE (5)

La construction est robuste, son ornementation sobre, de larges assises de grés appareille soulignent les quatre angles. Trois cordons de pierre ceinturent toutes les faces, à hauteur du rez-de-chaussée, du premier étage et du grenier. La façade donne au midi, sur la Saône. Des fenêtres à petits carreaux, un vieux perron aux marches branlantes et usées, une épaisse porte de chêne moulurée que surmonte un fronton portant des traces d'armoiries hachurées, indiquent que ce logis est vénérable. Voici d'ailleurs, à droite de l'entrée, un cartouche encadre de moulures Louis XV, son inscription donne l'age de la maison, 1782.
Je pousse la grille du petit portail ouvrant sur la route. Je gravis le perron et frappe à la porte à l'aide d'un vieux heurtoir en fer forgé, placé sur le vantail principal. Personne ne répond, aucun bruit, ni maître, ni serviteur, ni bête. La maison semble inhabitée et comme endormie depuis longtemps au milieu de son jardin en friche. Peut-être même est-elle a l'abandon.... Comme les tombes de là-haut...
Le site est sauvage, son calme impressionnant. Il faut avoir les goûts d'un ermite, l'âme d'un poète ou simplement la passion de la chasse, de la pêche, ou des bois, pour demeurer dans cette solitude. Il s'en dégage cependant un charme prenant qui me fait déplorer la hâte de ma visite. Je glisse ma carte sous la porte close, elle restera l'hommage d'un passant venu, après deux siècles et huit générations, renouer des liens avec les lointains parents propriétaires de cette maison.
Ici aussi, je me promets de revenir. J'ai rencontré trop souvent le nom de la Pille dans mes archives pour ne pas revoir encore ce lieu solitaire et charmant. Je voudrais interroger ces pierres, ces arbres, les échos de ce repli de vallon animé jadis par tant d'êtres dont je sais les noms. En attendant, quelques traits de crayon sur mon album me permettront d'évoquer la silhouette de cette vieille demeure familiale.
Je continue à descendre le long de la Saône pour chercher un chemin vers Hennezel. A la bataille, une seule maison, à moitie en ruines est habitée. Je m'y arrête et demande ma route. J'avise, encastré dans la façade, sous la boite aux lettres, un vieux fronton sculpté. Sa forme est triangulaire, sur un tympan se détache, au milieu d'une couronne de lauriers, un écusson du XVI siècle, aux armoiries grattées. De chaque cote, deux médaillons en forme de cœur, l'un porte La date, 1595, l'autre devait contenir des initiales ou un emblème, la sculpture a été tailladée. Je crayonne en haie ce vestige, devant les braves gens qui me conseillent de passer par Claire fontaine, pour remonter a Hennezel.
A l'heure du déjeuner, je me retrouve avec l'abbé Gérard chez M. Rodier, aux forges de la hutte. Nous sommes dans une étroite vallée très boisée, parsemée d'étangs et de bâtiments industriels. Le clocheton d'une élégante chapelle moderne, celle de l'école libre, me dit M. le cure, domine ce site vraiment pittoresque.
M. Rodier habite une maison, genre châtelet, sur la rive droite du ruisseau venant de Clairey. Il me fait un aimable accueil. C'est un homme d'environ quarante cinq ans. Il jouit dans la région de l'estime et de la considération générale, à cause de sa droiture de caractère, de son jugement sûr, de sa bienfaisance. Il est cultivé et très attaché à sa province. Il en connaît a fond l'histoire. Particulièrement

au fait du passé industriel de sa commune, il abonde en détails sur les anciennes verreries de la forêt. Très ignorant de la question, je suis la conversation avec une vive curiosité.
Je raconte à mes hôtes mon pèlerinage de la matinée et les questionne sur les lieux et les gens. L'abbé Gérard parait surpris de mes découvertes, il n'a jamais été au Grandmont, mais il connaît bien la Pille, demeure qui est, en effet, déserte depuis longtemps, elle appartient à un M. d'Hennezel, de la branche de Francogney, celui-ci la tient de sa femme, une demoiselle de Beaupré. Apres la mort de Mme d'Hennezel, il y a une vingtaine d'années, son mari quitte la Pille, et se retire auprès de son second fils, industriel à Godoncourt. Chasseur émérite, il est lieutenant de louveterie et ne revient guère à la Pille que pour chasser.
Le propriétaire de la Pille est aujourd'hui octogénaire. Il a un fils aîné, officier d'infanterie qui fit partie, il y a six ans, du corps expéditionnaire de Madagascar, il y commandait une compagnie de volontaires. A cette occasion, tous les journaux de l'époque ont relaté la brillante conduite du capitaine d'Hennezel. Il est actuellement chef de bataillon en garnison à Paris. Sa femme est la fille d'un ingénieur. Ils ont deux enfants. La famille est sans fortune, mais des plus honorables et méritantes. Le deuxième fils du propriétaire de la Pille, dit a son tour M. Rodier, est directeur et propriétaire de la papeterie de Godoncourt. Il a épousé la fille d'un banquier de Darney et il a deux filles mariées à des officiers. Ces messieurs d'Hennezel ont des cousins propriétaires de l'ancienne verrerie du Tolloy, près de Viomenil. L'un d'eux médecin militaire en retraite, demeure aussi à Paris. Il a un fils, officier de dragons et un autre dans les consulats. Je note les adresses de ces gens qui portent notre nom et me sont tout a fait inconnus.
Apres le déjeuner, M. Rodier m'invite à faire, sous la conduite de son fils, une promenade dans la partie la plus pittoresque de la vallée jusqu'à Droiteval. « Il y avait, me dit-il, jusqu'à la révolution, un prieuré de cisterciens. Il y eut aussi une verrerie au XVII siècle ». La promenade est charmante, mais j'aurais préféré, pendant les courts instants passés dans le pays, explorer quelqu'autre ancienne demeure de la famille. Droiteval est aujourd'hui un château. C'est une construction carrée, ayant quelque analogie avec la Pille, mais dans des proportions bien différentes. Le cube de maçonnerie que représente cette habitation est énorme et sa toiture beaucoup plus élevée que celle de la maison découverte ce matin. Elle se reflète dans le clair miroir d'un grand étang et les luxuriantes frondaisons de la forêt l'enserrent comme dans un écrin de velours. J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas répondre à l'aimable visite du maître des forges de la hutte. Je le quitte ainsi que l'abbé Gérard, en les assurant tous deux de ma gratitude pour leur courtoise hospitalité, je leur promets de rester en liaison avec eux.
Le soir même, je reprenais le train à Darney, pour regagner le Laonnois. De retour à Chavailles, je mis à profit la moisson de notes et d'impressions glanées au cours de ces fugues en Comté et en Lorraine. J'entrais en relations avec le commandant d'Hennezel qui eut l'amabilité de me convier à déjeuner à mon premier voyage à Paris.
Il habitait au quatrième ou cinquième étage d'un immeuble du quartier des Batignolles, 7 rue du Printemps, appartement, mobilier et service modestes, mais accueil cordial, d'autant plus que les deux enfants du commandant d'Hennezel, un fils et une fille, étaient à quelques années près, mes contemporains. Leur mère portait un titre de comtesse. Elle semblait particulièrement satisfaite de faire la connaissance d'une branche de la famille de son mari dont les relations ne pouvaient que la flatter.
Au printemps suivant, la publication de mon travail qui donnait aux branches lorraines, notamment à celle de Francogney, dans notre arbre généalogique, la place officielle que la tradition leur attribuait, consolida ces relations. A l'automne, le commandant d'Hennezel me convia à assister, en qualité de garçon d'honneur, au mariage de son fils avec mademoiselle Verpillot, fille d'un industriel et négociant de Rouen le 7 novembre 1902. Le temps resserra ces premiers liens, puisque, trente ans plus tard, je fus témoin à Paris, au mariage du lieutenant de vaisseau d'Hennezel de Francogney, arrière petit-fils du lieutenant de louveterie, propriétaire de la Pille en 1901. Celui-ci était mort quelques mois après ma visite en Lorraine, au cours de l'impression de mon ouvrage le 25 février 1901.
Lorsque mon livre parut en mai 1902, j'en offris un exemplaire a tous les Hennezel dont j'avais découvert l'existence, quelle que soit leur situation sociale, ainsi qu'aux érudits et correspondants qui avaient bien voulu me renseigner, M. Pothelet à Beaujeu, le docteur Bertin à Gray, M. Charles de Finance, l'abbé Gérard et M. Paul Rodier.
Cet ouvrage intéresse particulièrement le maître des forges de la hutte, il fit paraître en 1909, une notice sur « les verreries des hautes forêts de Darney ». Quelques années plus tôt, il avait publié des

études sur le duc de Lorraine, Charles IV et ses successeurs, 1904 à 1907. Ouvrages constituant une excellente vulgarisation de l'histoire de sa province. Je restai en correspondance avec l'auteur de ces livres et il voulut bien continuer à me tenir au courant des petits évènements d'histoire familiale susceptibles de m'intéresser.
C'est ainsi que Paul Rodier me fit connaître une polémique de presse, entre une demoiselle de Bonnay habitant Paris et l'abbé Didier-Laurent curé de Monthureux sur Saône, à propos de l'origine chevaleresque des Bonnay. Ce prêtre érudit avait publiquement mis en doute cette origine, il l'avait fait dans un journal local avec esprit, mais aussi un peu méchamment. Des lettres passionnées et acerbes furent échangées entre les deux parties. M. Rodier me fit aimablement tenir les coupures du journal vosgien qui les publiait.
A cette époque, j'étais trop peu au fait de la valeur historique des preuves de noblesse, sanctionnées au XVIII siècle, pour discerner la vérité. D'ailleurs, depuis la publication de mon livre sur la famille et après mon mariage, j'avais à peu près délaissé mes recherches sur les Hennezel et les familles qui leur sont alliées. Jusqu'a la guerre de 1914, mon activité se porta sur d'autres travaux.
Je gardais cependant au fond du cœur, le souvenir de mon pèlerinage au pays des ancêtres, mon désir restait d'errer un jour dans la forêt de Darney. L'image de la vieille maison de la Pille, entrevue à l'abandon sous le soleil matinal d'une fin d'été, dans ce coin de vallée évocateur et solitaire, restait fixée dans ma mémoire. Dix ans après cette découverte, une circonstance imprévue ravivait les impressions de ma première visite et m'offrait une occasion de revoir la propriété.

COMPLEMENT AU PREMIER VOYAGE EN LORRAINE - FEVRIER 1911

LA PILLE (6)

Après le décès de leur père, en Février 1902, le commandant d'Hennezel et son frère l'industriel de Godoncourt, conservèrent la Pille en indivision pendant huit ans. Lorsqu'à l'automne de 1910, mourut à son tour M. d'Hennezel de Godoncourt, ses filles, Mme Varlot et Mme Magagnosc, ainsi que leur oncle d'Hennezel assez âgé, décidèrent de sortir de l'indivision, les deux enfants du commandant d'Hennezel, fixés loin de la propriété, ils regrettaient de la voir sortir de la famille qui la possédait depuis des siècles.
Au début de l'année suivante m'arrivait à Bourguignon, de la Vicomtesse d'Hennezel de Francogney, née Jeanne Verpillot, une lettre conçue en ces termes :
Mon cher Cousin,
Par suite du décès de mon oncle de Godoncourt, la Pille qui était indivise entre lui et son beau-frère, va être prochainement mise en vente. Seriez-vous amateur de cette propriété ou connaîtriez-vous une autre branche de la famille qui aurait envie de l'acquérir... Si vous désirez quelques renseignements, mon mari qui est chargé des intérêts de mon beau-frère pourrait vous les donner...
Au reçu de cette lettre, ma première pensée fut d'aller revoir la Pille, avant de prendre une décision. mais j'étais à Bourguignon aux prises avec une forte grippe, impossible de songer à faire une fugue rapide en Lorraine, d'autant plus que l'hiver était rigoureux. Cependant la pensée que ce vénérable domaine, fondé par des Hennezel, allait passer dans une autre famille, et aussi le désir de reprendre pied après trois siècles d'éloignement dans la forêt ancestrale, me faisaient ardemment regretter ma malencontreuse indisposition. Ma femme le comprit si bien qu'elle me proposa d'aller immédiatement sur place pour voir l'état dans lequel se trouvait la propriété, avant de donner une réponse aux Francogney.
La saison était rude et le voyage peu aisé. Mon oncle Paul de Hennezel s'offrit pour accompagner la voyageuse. Tous deux partirent sans retard et un soir au début de février (7 février 1911) ils débarquèrent à Darney. Ils logèrent à l'hôtel de l'éléphant, auberge dont le confort datait probablement d'un siècle, chambres sales et d'un primitif surprenant, nourriture immangeable etc... Le lendemain, les deux voyageurs guidés par un homme d'affaires du pays, montent dans une voiture de louage et par

des chemins boueux et défoncés qui paraissaient presque impraticables à ma femme *(*c'est la route Belrupt - la Bataille) ils arrivent à la Pille. L'éloignement de cette propriété perdue dans une vallée étroite et sauvage, la sévérité de la forêt dénudée et les rigueurs du climat, auraient du décourager tout de suite les visiteurs. Cependant ils sont pris, comme je l'avais été dix ans auparavant, par le charme de la vieille maison. Ils l'inspectent de bas en haut, mon oncle note la disposition intérieure du logis. Un corridor central où se trouve l'escalier, douze belles pièces presque carrées, six au rez-de-chaussée, dix à l'étage, celles des angles éclairées par deux fenêtres à petits carreaux. Sous la toiture, un vaste grenier qu'éclairent douze lucarnes rondes, pratiquées dans l'épaisseur des murs, suivant le style du pays, elles pourraient presque permettre d'aménager de petites chambres dans ce grenier.
Mon oncle indique soigneusement dans chaque pièce les vestiges anciens et intéressants, boiseries, placards à moulures, cheminées sculptées, carrelages et planchers. Tout cela est d'ailleurs dénué de prétention et extrêmement modeste. L'orientation de cette maison carrée, sa distinction pratique, ses pièces assez vastes semblent agréables à ma femme. Mais combien aussi lui parait rustique l'intérieur du logis auquel manque le confort le plus rudimentaire et où tout est plus ou moins délabré. A l'extérieur aussi, maison, jardins et dépendances sont dans un état d'entretien déplorable. A ma femme habituée aux intérieurs confortables et pratiques du nord de la France, tout semble à refaire dans la propriété pour la rendre, sinon luxueuse, tout au moins habitable.
Il faut évidemment envisager des dépenses assez considérables, pour mettre la Pille suffisamment en état, si l'on veut que nous puissions y séjourner quelques semaines pendant la belle saison. Cette perspective devait limiter le prix d'acquisition que nous donnions au notaire.
Le vieux domaine nous échappa et fut adjugé le 14 février suivant, à Mmes Varlot et Magagnosc. Mon oncle rapporta de cette fugue en Lorraine, un plan de la Pille, crayonné sur place. J'ai eu la surprise d'en retrouver, en 1919, dans les décombres de nos ruines du Laonnois, un fragment déchiré et souillé d'humidité....je le conserve encore.

AUTRES VOYAGES (7)
PAYS DE VAUD 1911 – ARDENNES 1919– PAYS-BAS et FRANCHE-COMTE 1928

VOYAGE AU PAYS DE VAUD PRINTEMPS 1911

YVERDON - ESSERT - PITET - DONNE LOYE - ST MARTIN DU CHENE - PAQUIER - CHAVANNE LE CHENE - ROVRAY

VOYAGE EN ARDENNES MARS 1919

VISITE A LA NEUVILLE AUX JOUTES

VOYAGE AUX PAYS - BAS A LA RECHERCHE DES GENTILSHOMMES VERRIERS OCTOBRE 1927

FLOREFFE - NAMUR

VOYAGE EN FRANCHE- COMTE DU 3 AU 8 JUILLET 1928

CHALONS-SUR-MARNE - BAR-SUR-SEINE - DIJON - BESANCON - ORNANS

OISELAY-LE-CORDONNET - CHAUX - BOULT - BEAUJEU - VERREUX

SECOND VOYAGE EN LORRAINE - JUILLET 1928

Vendredi 13 juillet 1928.

Dès sept heures du matin, les deux autos quittent Besançon, pour gagner la lorraine où je projette de passer une huitaine de jours à Epinal et à Nancy. Trajet par une route jalonnée de souvenirs.

VESOUL

Ville ou les archives départementales riches en documents de famille, m'amèneront à séjourner a deux reprises différentes

LUXEUIL

De vieilles et belles maisons du XVe siècle charment le visiteur traversant cette petite ville. A quelques kilomètres, se trouve le prieuré de St. Jean Baptiste d'Annegray, un disciple de St. Colomban, portant notre nom, le frère Nicolas de Hennezel en fut le prieur de 1444 à 1478.

PLOMBIERES

Station thermale déjà célèbre au temps des romains et qui accueille encore des baigneurs illustres. Ville entassée dans le creux étouffant d'une étroite vallée. Nous y déjeunons. Tandis que Renée et sa grand-mère font l'emplette de dentelles et de beau linge, travail d'ouvrières du pays, je parcours hâtivement les lieux. Ils me rappellent le nom de Antoine de Hennezel, prévôt d'arches de 1499 à 1504, cette importante charge l'obligeait à venir chaque printemps à Plombières, présider une curieuse cérémonie. Le dernier jour d'avril à la nuit tombante, le prévôt arrivait à l'entrée de la ville, à la tête des hommes de la prévôté, en armes et enseignes déployées, il tirait alors son épée et, la tenant à la main, faisait trois fois le tour de Plombières, suivi de sa troupe. A chaque tour, il s'arrêtait devant l'entrée du grand bain et criait : « De par St. Pierre et le souverain comme gardien, qu'aucune personne ne fasse ni noise, ni débat es franchise de ce lieu, sous peine d'amende »

Les gouverneurs de Plombières et leurs commis disposaient tout autour du bain, des falots pour éclairer la cérémonie et quatre d'entre eux en portaient devant le prévôt d'Arches, pour guider la marche du cortège. Cette coutume se perpétua longtemps, le premier mai de chaque année, à l'ouverture de la saison d'eaux, on criait: « vive St. Pierre, vive Monseigneur le duc de Lorraine ».

LE VAL D'AJOL

Une route en lacets, à travers de pittoresques « feuilles » (c'est l'expression locale) descend au val d'Ajol. Ce bourg important s'étire en bordure de la route de Remiremont au milieu d'une vallée verdoyante. On est en pays industriel, notamment de tissages et de scieries. Sous la restauration, Célestin d'Hennezel d'une branche obscure, celle de la Frizon, fut percepteur ici. Louis XVIII lui avait accordé ce poste en récompense de ses services pendant l'émigration à l'age de quinze ans. Ce gentilhomme avait rejoint l'armée des princes, il fit plusieurs campagnes. Le grade de sous-lieutenant et la croix de chevalier de St. Louis reconnurent sa valeur. Il quitta la perception du val d'Ajol en 1827, pour se retirer à Claudon, commune dont il avait été maire sous l'empire et y mourut en 1834.

Nous remontons la vallée d'Ajol dans la direction de Remiremont. La route serpente, resserrée entre les pentes abruptes et boisées des forêts d'Humont et d'Herival. Nous stationnons quelques instants sous leurs ombrages, car la chaleur est accablante.

REMIREMONT

Pendant cinq siècles, cette petite ville fut le siège de l'illustre chapitre des chanoinesses qui se partageaient au pays des Vosges, la suzeraineté des fiefs et des verreries de notre famille. Il y avait aussi à Remiremont, un couvent de capucins auquel nos pères faisaient des legs et demandaient des prières. Comment passer ici sans voir les monuments qui ont survécu à la disparition du chapitre et à la révolution.

Les autos stationnent dans la grande rue. Elle est bien curieuse avec ses larges arcades recouvrant les trottoirs sur la façade de chaque maison, cela rappelle un peu la rue de Rivoli à Paris. Au fond de ces arcades, s'ouvrent des devantures de magasins de produits locaux, dentelles, pains d'anis, confiture de myrtilles. Voici l'Église St Pierre, autrefois insigne collégiale du chapitre, aujourd'hui unique paroisse de la ville, c'est un monument gothique. Bâtie en grès des Vosges, elle est imposante dans sa simplicité. En 1682, un tremblement de terre épouvantable ayant causé de grands ravages à Remiremont, une partie de l'église ancienne s'effondra et dut être reconstruite. On chercherait en vain dans celle d'aujourd'hui, un fragment des vitraux qu'un gentilhomme, M. Gérard, avait fabrique à la fin du XVe siècle, dans ses verrières de Hennezel, près de Darney, à la demande des chanoinesses. Il en est question dans de vieux comptes du chapitre. La décoration intérieure du monument est du XVIIIe siècle, boiseries du choeur et stalles des dames présentant de fines sculptures Louis XV et Louis XVI. La porte de la sacristie est un beau spécimen du style rocaille. lui faisant vis a vis dans le bas-coté sud, une niche contient la statue de la vierge du trésor, elle est fermée par un joli vantail, vraie broderie de bols sculpté et doré ou des fleurs se mêlent à des ornements de rocaille. L'encadrement de cette niche et la plupart des autels sont lambrissés de marbre.

Tout contre est accolé l'ancien palais abbatial, aujourd'hui hôtel de ville et tribunal, il a grande allure. Au-dessus, la promenade du calvaire permet de contempler le panorama de la ville et de découvrir, sur une grande étendue, la vallée de la Moselle.

Les dames de ce chapitre appartenaient à la haute noblesse. A toutes les époques, elles furent bienveillantes pour nos ancêtres. Ceux-ci n'hésitaient jamais à invoquer leur protection, lorsque les guerres ou les malheurs les accablaient, tels ces Hennezel, appelés par le duc Charles IV à défendre Épinal, à l'automne de 1670, Clément d'Avrecourt, notre ancêtre, et ses cousins Claude François de la Bataille, Josué du Tolloy et Anthoine du Grandmont, faits prisonniers par les soldats de Louis XIV. Les français ne voulaient pas les relâcher sans qu'ils aient payé une forte rançon, dépassant leurs moyens. Je me souviens des termes de l'émouvante requête que les quatre gentilshommes adressèrent à « Madame la Princesse de Salm, abbesse de Remiremont, leur protectrice » pour qu'elle intercède en leur faveur, afin d'obtenir, sinon une exception de cette somme excessive, du moins sa réduction. Cette supplique porte les signatures des quatre prisonniers, elle se trouve dans un carton des anciennes archives du chapitre (septembre 1670). Nombreux aussi furent les Hennezel auxquels les chanoinesses témoignèrent leur confiance, en leur consentant la vouerie de plusieurs de leurs seigneuries, depuis celle de Viomenil au XVIè siècle jusqu'à celle de Punerot et Gemmelaincourt au XVIIIè siècle.

Comment ne pas rappeler enfin que le chapitre St Pierre de Remiremont intervint presque toujours en faveur des gentilshommes lorsqu'ils demandaient à leur souverain l'autorisation de fonder une nouvelle verrerie ou d'accroître l'étendue de leur propriété. J'aurai encore l'occasion de traverser cette ville et d'évoquer d'autres souvenirs. Ce soir, il faut gagner Epinal en descendant la large vallée où serpente la Moselle. Nous y arrivons pour dîner et loger à l'hôtel moderne, il est tout proche de la préfecture où se trouvent les archives départementales.

La chaleur a été si écrasante pendant cette randonnée, 35 degrés à l'ombre, que ma belle-mère est menacée d'une congestion.

EPINAL (8)

Samedi 14 juillet 1928.

Epinal est à cheval sur la Moselle qui roule ses eaux rapides du nord au sud et dans une île que forme un bras de la rivière devenue canal. Ce samedi est férié à cause de la fête nationale. Je voudrais en profiter pour visiter la ville, mais au milieu du jour, la chaleur est suffocante, nous devons rester enfermés à l'hôtel.

Epinal est une cité militaire et industrielle, elle manque donc un peu de charme. Le matin, j'entre dans l'église St Maurice, monument demi-roman, demi gothique, et je découvre le vieux quartier qui l'avoisine, j'aurai le temps de le voir. Autour de la place des Vosges, quelques vieilles maisons à arcades, semblables à celles de Remiremont, c'est donc un mode de construction... On m'en proposera cette explication : « Le climat rude du pays rend les pluies glaciales et diluviennes, les habitants des villes ont trouvé le moyen de s'en garantir en construisant les arcades qui permettent de circuler à l'abri ».

On me donnera la même explication lorsque je manifesterai mon étonnement de voir les Spinaliens, hommes et femmes, quel que soit leur âge, inséparables de leur parapluie. Ils redoutent les froides averses qui peuvent survenir en toutes saisons. Même avec le soleil éclatant d'aujourd'hui, je remarque des passants porteurs de parapluies.....

Un seul magasin est ouvert, un bureau de tabac. J'y achète quelques spécimens de cette imagerie populaire, naïve et violemment coloriée qui faisait la joie de mon enfance, des portraits d'élégants de l'époque 1840, aux cheveux bouclés et frisottants, engoncés dans des habits ou des toilettes qui moulent leur taille. Ces personnages se nomment, Jules, Alfred, Caroline, Armande etc. puis des vues de batailles et de combats navals du milieu du siècle, des images religieuses, St Louis, St Nicolas, les apôtres, des vierges, toutes accompagnées de cantiques ou de prières, des soldats de toutes les armes, rangés en ligne et des tines à être découpés, enfin des sujets allégoriques concernant les vices et les vertus, crédit est mort, jadis et aujourd'hui, les quatre vérités etc. les couleurs sont peu variées, le rouge, le bleu, le vert, l'orange dominent.

L'après-midi, visite du quartier central formé par l'île, il est animé mais banal. Soirée sur le cours, beau jardin public, voisin de l'hôtel, planté de vieux arbres, il est plein de fraîcheur et s'étend le long de la rivière, large et pittoresque en cet endroit. En face, sur l'autre rive, un bouquet d'arbres encastré dans un mur verdi par les mousses, à travers ses branches on aperçoit le musée, il est construit à la pointe de l'île séparant en deux les eaux de la Moselle. Les bords restent pittoresques, ils sont en certains endroits hérissés de vieilles maisons différentes de formes et de hauteur, agrémentées d'appentis, de balcons de bois, d'escaliers de pierre dont les dernières marches baignent dans l'eau. A gauche, le canal resserré entre la chaussée et des maisons droites est sans attrait.

Epinal fut la capitale du pays des Vosges. Notre histoire familiale fut mêlée à celle de la ville. Les souvenirs qu'elle évoque sont nombreux. L'un deux se présente à ma mémoire en traversant le pont des Quatre-nations qui relie le centre de la cité au quartier de la gare. Il m'a d'autant plus frappé qu'il concerne un arrière-grand-oncle de ma belle-fille. Il est conté par un historien local et remonte au temps de l'occupation de 1814.

A cette époque, le général Baron de Cassagne, commandant le département des Vosges, avait pour capitaine aide de camp le chevalier d'Hennezel de Gemmelaincourt, frère cadet du futur comte d'Hennezel de Bettoncourt. Le jour où les cosaques, poursuivis par les troupes du maréchal de Bellune, traversaient Epinal, pour gagner la route de Remiremont, les habitants se portèrent nombreux sur le pont des Quatre-nations pour les voir passer. Dans un geste courageux, rapporte le chroniqueur, le capitaine d'Hennezel tente d'entraîner la foule à la poursuite de l'ennemi. L'épée haute, il s'élança à la tête du pont et s'adressant à la multitude lui cria, « levez-vous en masse et joignez-vous à nous », cet appel ne pouvait être entendu. La ville ne renfermait plus que des pères de famille, des vieillards, des infirmes, des femmes et des enfants, tous les hommes en état de porter les armes étaient depuis longtemps sous les drapeaux (9 janv. 1814).

Une vingtaine d'années auparavant, en pleine terreur, le père de ce brave officier, Léopold de Hennezel, Sgr de Gemmelaincourt, s'était trouvé à Epinal dans des circonstances tragiques. Venu à la prison de Mirecourt où il était détenu depuis plusieurs semaines, il comparaissait devant le directoire révolutionnaire du département, sous l'inculpation d'émigration (1er mai 1793). Deux mois et demi

plus tard, ce même tribunal signait sa condamnation à mort (23 juill. 1793). Les journées de travail que je compte passer aux archives me permettront d'évoquer bien d'autres souvenirs se rattachant à cette ville...

CHARMOIS L'ORGUEILLEUX (9)

Gros village rustique et sans attrait. L'église et le cimetière.

Dix sépultures des derniers Francogney de 1823 a 1903.

Dimanche 15 juillet 1928.

Voici le jour attendu depuis trente ans, celui d'un second pèlerinage dans la forêt de Darney, nous allons faire la tournée des principales verreries fondées par nos familles. La chaleur est torride, le programme est chargé. Si rapide et fatigante que puisse être cette randonnée, elle me laissera d'inoubliables impressions.
De grand matin, après la première messe a st Maurice, Renée et moi, nous filons directement vers Charmois l'orgueilleux. L'orgueilleux... ? Pourquoi cet étrange surnom ? On n'a pas pu me l'expliquer. Bien qu'on le rencontre dans les actes dés le XVIé siècle, il n'a jamais été consacré officiellement.
Charmois est une commune assez importante, avec ses nombreux écarts, elle réunit environ mille deux cents habitants. L'agglomération principale comprend quatre ou cinq rues disposées en étoile, à leur intersection se dresse, sur une légère éminence, l'église. Ces rues ou plutôt ces chemins, sont de largeur inégale. Des maisons disparates, placées en guingois, les bordent, les plus modernes sont trapues, à un seul ou deux étages percés de nombreuses fenêtres, d'énormes toits plats les recouvrent. Les maisons anciennes sont au contraire petites, écrasées, mal éclairées. Construites en moellons, revêtues d'enduits souvent lépreux elles paraissent sans charme. Des amas de bois, des chariots, des outils, des instruments agricoles, placés n'importe comment, encombrent le devant de chaque demeure, on a une impression de désordre. Où sont les belles maisons des villages comtois, visités ces jours derniers...
Situé sur la lisière de la forêt du ban d'Harol, Charmois vit de ses terres de ses bois, d'une douzaine de beaux étangs parsemés sur son terroir. L'un d'eux, celui de Francogney et un bois voisin, ont donné ce nom à des branches des du Houx et des Hennezel. Un des écarts les plus importants de la commune de Chamois est en effet le hameau de la " Neuve-Verrerie ". Ce nom vient de " la verrière " érigée au milieu du XVIé siècle (1563), auprès du ruisseau de Francogney, par François du Houx, Sgr du Hubert et Sgr de Vioménil et par sa femme Yolande de Hennezel. Ce gentilhomme exerçait l'art de petits verres. Les fours qu'il alluma en cet endroit flambèrent durant trois siècles. Des centaines de maitres-verriers des familles du Houx, de Finance, de Bigot, de Massey, puis de notre nom, à la suite de l'alliance d'un Hennezel de la Sybille avec une Finance de Francogney, vécurent dans ce hameau jusqu'à nos jours. Les derniers descendants de ces familles sont morts obscurément à la Neuve-Verrerie au début du siècle. Plusieurs furent maires de Charmois.
Nous allons tout droit à l'église. Reconstruite sous la restauration, elle est sans caractère. L'ancienne, démolie en 1823, devait contenir des pierres tombales... il n'en reste aucune trace, peut-être aussi y lisait-on une inscription relatant la fondation d'une confrérie du St Sacrement, faite en 1673, par les paroissiens de Charmois, sur l'initiative de Jean-François du Houx, Sgr de Francogney... (17 août 1673). Une seule inscription s'y lit actuellement, la liste des morts au champ d'honneur de 1914-1918. J'y relève le nom d'un descendant probable des fondateurs de la Neuve-Verrerie " lieutenant du Houx (sic) héros obscur de la grande guerre ".
Le cimetière entoure encore l'église, situation des plus rares, presque tous les champs de repos situés à l'ombre du clocher, ont été désaffectés. Celui-ci contient un certain nombre d'épitaphes assez anciennes, concernant les derniers propriétaires de la Neuve-Verrerie. Les actes d'état civil et les contrats où ils figurent les qualifient " cultivateurs ", preuve de leur modeste situation sociale. Ils sont inhumés au nord de l'église.

Voici tout d'abord l'épitaphe d'un Hennezel qui portait le nom du roi de Pologne, le dernier souverain si aimé des lorrains,

Stanislas d'Hennezel
Mort le 10 mars 1822
Et son épouse
T.de Bonnay
Morte le 17 mai 1852

Louis-Stanislas d'Hennezel était le second fils de Charles III, seigneur de Francogney, qui vota en 1789 avec la noblesse au bailliage de Carney. Il s'était marié en 1797 avec Marie-Thérèse-Elisabeth de Bonnay, fille d'une Hennezel de Bazoilles. Ils eurent au moins sept enfants. Trois d'entre eux reposent ici, à coté de leurs parents, je note leur épitaphe :

Benjamin d'Hennezel
Mort le 11 mars 1870
A l'âge de 60 ans

Il s'agit de Louis-Benjamin d'Hennezel, marié en 1847 à sa cousine Marie-Christine-Célestine d'Hennezel de Francogney, dont il n'eut pas d'enfant. A coté se trouve l'épitaphe de sa sœur :

Joséphine Thérèse-Victorine d'Hennezel
Epouse de Jean-Nicolas Thiébaut
Décédée le 10 juin 1874
A 68 ans

Née en 1803, elle s'était mariée en 1855. Près de cette épitaphe se trouve l'épitaphe du neveu de cette dame, mort enfant et celle de sa belle sœur :

A la mémoire de
Charles-Louis-Henry d'Hennezel
Fils du Sgr Louis-Alexandre d'Hennezel
Et de Marie-Henriette Joly
décédé le 27 décembre 1857
A l âge de 9 ans
Henriette Joly
1827 - 1892

Mademoiselle Joly avait épousé à Viomenil en 1847, à l'âge de 19 ans, Louis-Alexandre d'Hennezel qui fut maire de Charmois. Dans cette sépulture repose encore Marie-Christine d'Hennezel et Céleste d'Hennezel, sa fille. Il s'agit probablement de la femme et de la fille de Nicolas d'Hennezel de la Sybille, longtemps percepteur à Monthureux-sur-Saone, et retiré a la Neuve-Verrerie.

Enfin, voici l'épitaphe de leur fils et de leur belle-fille :

Adrien d'Hennezel
1837 - 1903
Amélie Gantois
1839 – 1902

Né à Monthureux en 1836, Marie-Adrien fut le dernier d'Hennezel habitant la Neuve-verrerie. Il avait épousé en 1867, sa cousine germaine, Marie-Amélie Gantois, fille d'un négociant de Fignevelle et d'une Hennezel de Francogney.
Ces épitaphes révèlent la situation sociale et les alliances modestes des derniers Francogney habitant la Neuve-Verrerie. Ils y vivaient à peu prés comme des paysans. Cependant, malgré la médiocrité de leur existence et de leurs moyens, ces Hennezel conservaient une certaine influence sur leurs compatriotes

- plusieurs furent maires de la commune - ils soutenaient par des dons et des legs, l'orphelinat et l'école libre de Charmois, fondés au milieu du XIXè siècle, par une pieuse parente, mademoiselle de Boni.

LA NEUVE VERRERIE (10)

Décadence du hameau - Une vieille paysanne petite fille d'un Hennezel, chevalier de St Louis - Fronton armorié d'une porte de 1618 - Dernières années d'activité de la verrerie - La maison du chevalier de Finance et sa pierre de fondation de 1859 - La demeure incendiée de Louis d'Hennezel, maire de Charmois, mort en 1895 - La maison de Mr. de Francogney et sa pierre de fondation de 1809 - La chapelle de la miséricorde.

Ce hameau est assez éloigné de Charmois. La route contourne la pointe sud de la forêt de Haro. Jadis utilisée pour le transport des matériaux et des produits de la Neuve-Verrerie, elle est très large, mal entretenue actuellement, elle ressemble plutôt à un chemin de terre qu'à une route, l'auto y avance difficilement malgré le beau temps.
La Neuve-Verrerie est située au milieu d'un petit vallon en bordure et au nord du ruisseau de Francogney. Il y a un demi-siècle à peine, on comptait ici soixante dix habitants, aujourd'hui, dans ce hameau à demi ruiné, vivent seulement trois ou quatre familles. La voiture s'arrête à droite de la route, devant la première belle maison, elle me rappelle un peu la Pille. Un paysan en sort, il nous regarde avec étonnement et s'approche de l'auto. Quels peuvent être ces promeneurs inconnus dans ce lieu perdu... je lui dis l'objet de ma venue, la figure de l'homme s'éclaire. « Je me nomme Colin, me dit-il, ma grand-mère qui habite tout près d'ici est la fille d'une demoiselle d'Hennezel » Il nous conduit alors vers une maison basse très ancienne, et dit à la vieille paysanne, en bonnet et tablier, accourue sur le pas de sa porte au bruit de la voiture : « C'est un monsieur d'Hennezel » La bonne femme sort de son logis. Elle me regarde avec stupeur comme si elle voyait un revenant : « Un monsieur d'Hennezel, mais ce n'est pas possible ! » Je lui confirme ce que j'ai dit à son petit-fils et lui explique : « Je visite les lieux habités jadis par notre famille, avec l'espoir d'y retrouver des souvenirs » Elle retrousse sur sa hanche un coin de son tablier, comme pour le dissimuler, se redresse et me dévisageant bien en face, me dit avec fierté « Eh bien moi monsieur, je suis une petite-fille du chevalier de Bazailles, mon grand-père était capitaine et chevalier de St Louis » Nous restons interloqués, ma fille et moi, comment cette vieille paysanne, logée si misérablement est petite-fille d'un Hennezel. Je lui demande son nom… « Je suis, dit-elle, la veuve de Léon Colin. Ma mère était Delphine d'Hennezel de Bazailles, et mon père François Vancon, des Brocards, près du Grandmont (ils sont enterrés tous les deux à Claudon. Si vous allez là-bas vous verrez leur monument dans le cimetière. J'ai encore un frère veuf qui habite à Henricel dans la maison de mon grand-père de Bazailles, peut-être irez-vous le voir aussi ? Je réponds : « Je connais bien le nom de Vancon pour l'avoir lu dans de vieux papiers, la ferme des Brocards a été en effet créée il y a près de deux siècles par un habitant de Viomenil. Les d'Hennezel de la Pille lui avaient prêté des fonds pour lui permettre de défricher un terrain près du Grandmont et d'y construire une petite ferme. » Toute heureuse de causer, la vieille grand-mère nous invite à entrer dans sa maison. Elle nous offre du café, du kirsch, de l'eau de vie, produits du pays. Je profite de cet accueil pour interroger le petit-fils sur le passé de la Neuve-Verrerie. Il me raconte : « La halle où on faisait les bouteilles se trouve tout à fait en haut du village, au bord de la route qui conduit au Tolloy, en face de l'étang aujourd'hui asséché. Les propriétaires, messieurs d'Hennezel s'étaient mis en société avec leurs parents des familles de Bonnay et de Massey. La verrerie fonctionna jusque vers 1860. Il n'y avait qu'un four occupant une vingtaine d'ouvriers. Mais on n'y travaillait que tous les deux ans. On y fabriquait des bouteilles de verre noir, environ 50 000 par an. Ces bouteilles se vendaient dans la région 0,15 F pièces. Comme matériaux, on utilisait du sable pris sur place, de la soude de Marseille, des cendres lessivées, des verres cassés. Entre les périodes de fabrication, ces messieurs cultivaient leurs terres. On m'a dit qu'avant la révolution de 1789, on fabriquait ici, annuellement, plus de 120.000 bouteilles. Malheureusement, à partir de 1850, les affaires ne marchaient plus, la vente des bouteilles devenait difficile, il y avait de la concurrence, ces messieurs ne faisaient plus rien que chasser et vivre joyeusement. Ils ont laissé peu à peu péricliter leurs biens qui furent vendus à rien ». « M. Adrien d'Hennezel, le dernier de la famille,

habitait ici, il faisait le commerce de bois. Il est mort en 1903, c'est moi qui habite maintenant sa maison » M. Colin égrène encore autres souvenirs sur ces Hennezel à demi paysans. Tout en me parlant toujours d'eux avec respect « ces messieurs faisaient ceci, ces messieurs possédaient cela, etc.» En sortant de la maison de la grand-mère, je remarque à coté de sa porte, une autre vieille porte aux montants et au fronton sculpté dans le style renaissance. Placée à contre-jour, je ne puis la photographier et me contente d'en faire un rapide croquis. Malgré sa vétusté, elle n'a pas survécu à la guerre de trente ans, sans souffrir beaucoup. On distingue encore parfaitement son ornementation, ses deux montants imitent des colonnes, ils sont cannelés, posés sur un socle carré et mouluré, des chapiteaux les surmontent aussi ornés de moulures, ils supportent un entablement très large et bien sculpté. Au centre, se trouve l'emplacement de deux écussons disparus, qu'entourait une couronne de lauriers tressés. De chaque coté une moulure, ayant la forme d'un cœur, entoure une date et des lettres en relief. Dans le cœur de droite, on lit la date de 1618, dans celui de gauche, le monogramme I.H.S. surmonte d'une croix et au-dessous la lettre C. Les architraves, au-dessus des chapiteaux, comportent une large palme sculptée. Nous sommes probablement en présence d'un des plus anciens vestiges de la Neuve-Verrerie. M. Colin m'avoue qu'il ne l'avait jamais remarqué. Nous approchons de sa maison. Elle est assez grande et bien construite. La façade donne au sud-est, elle me rappelle celle de la Pille, même nombre d'ouvertures encadrées de grès, même cordons de pierre ceinturant le bas des fenêtres à chaque étage, porte d'entrée presque identique avec des montants moulurés à chapiteau supportant un épais linteau légèrement cintré. Au-dessus, entre la corniche surmontant le linteau et la fenêtre du premier étage, se trouve, encastré dans la maçonnerie, un cartouche aux sculptures hachurées. Là on voyait jadis, entre deux petits pilastres, les armoiries du gentilhomme qui construisit la maison. Elles ont été martelées pendant la révolution. Le perron est double contrairement a celui de la Pille. Il est d'ailleurs banal, huit a dix marches droites de chaque coté. A sa gauche, une porte cintrée de même largeur que celle de l'entrée, c'est celle de la cave, on y descend par un escalier d'une dizaine de marches. Je fais une photographie de la porte d'entrée et de son perron. Il est dommage que ce logis se trouve en plein village et qu'au lieu de verdure, il soit entouré de tas de fumier, de bois, d'instruments agricoles. Il est en parfait état. Ce colin doit être à son aise... il me dit : « Il n'y a pas longtemps que la maison a été réparée, mais elle est bien vieille, elle a cent cinquante ans, elle a été construite par un M. de Finance. Voici la pierre de fondation ». Il me montre incrusté à l'angle droit de la façade et à hauteur du rez-de-chaussée, le fragment d'un cartouche de pierre qui a été déplacé et recelé à cet endroit. L'inscription y est très visible. Je la copie en respectant la naïve orthographe du maçon qui l'a gravée :

DIEU SOIT BENI CET PIERR A ETE POSE PAR MONSIEUR LE CHEVALLIER DES FINANCES 1779

L'invocation par laquelle débute cette inscription est émouvante. Je la retrouverai sur la plupart des pierres de fondation de la région, souvent accompagnée d'une croix. Profondément religieux, les gens du pays de Vosges commençaient tous leurs actes par un acte de foi et de confiance en dieu. Tandis que je déchiffre ce texte, M. Colin entre dans sa maison et en sort presque aussitôt, une bouteille a la main. « Tenez monsieur, voici l'une des dernières bouteilles fabriquées à la Neuve-Verrerie. Elle était destinée à mettre de l'eau de Contrexeville. Si vous la voulez, je vous la donne ».

La bouteille est en verre noir, elle porte en bas du col, un cachet imprimé quand le verre était encore chaud. On y lit le nom de la célèbre ville d'eau vosgienne, accompagné de la date 1859. J'accepte avec empressement ce cadeau. Le brave homme me montre, près de chez lui, à droite, les ruines d'une maison incendiée. « C'était, me dit-il, la maison de M. Louis Alexandre de Hennezel, l'un des derniers maîtres de la verrerie. Il fut maire de Charmois, il est mort il y a trente ou trente cinq ans. Sa maison a brûlé depuis, on ne l'a jamais restaurée. La Neuve-Verrerie se dépeuple de plus en plus, on ne veut plus travailler la terre, tout le monde veut aller à la ville ». Comme je lui dis que je compte passer au Tolloy, il m'indique la route et montre à droite, au bout du village, une autre grande maison « C'était, dit-il, la maison de ces messieurs d'Hennezel de Francogney. vous verrez cela sur l'inscription qu'elle porte ». Ce logis est situé aussi en bordure de la route, mais plus en retrait, il était sans doute précédé jadis d'une cour ou d'un jardin. Plus importante que celle du chevalier de Finance et de construction plus récente, cette maison comporte deux étages et sur la façade, neuf ouvertures

que ceinturent trois cordons de granit taillé. Les fenêtres du second sont en attique. La construction est carrée, et doit comporter beaucoup de logements, elle a été certainement prévue pour l'habitation d'une nombreuse famille. La porte d'entrée rappelle celle de la maison Colin mais elle est plus large à deux vantaux, et les montants sont simplement moulurés. Pas trace de trumeau ou de cartouche d'armoiries. Le perron aussi est double, il a été refait tout récemment.
La pierre de fondation est encastrée dans la façade, à droite entre la porte d'entrée et la fenêtre elle repose sur le cordon de pierre. C'est un cartouche assez important, encadré de moulures et que surmontent deux volutes sculptées en relief. Je la photographie et note l'inscription parfaitement conservée.

DEUS SIT PENEDICTUS. CETTE PIERRE A ETE POSEE PAR M.ESSIEURS C.L. ET N.B. LES DHENNEZEL DE FRANCOGNEY EN 1809

Cette demeure* fut donc construite sous le premier empire par Charles Léopold de Francogney, qui eut une douzaine d'enfants. Ce gentilhomme était l'ancêtre des Francogney qui se fixèrent à Godoncourt et à la Pille. Leurs descendants actuels habitent Paris et Rouen. Il était l'oncle du Louis Alexandre dont nous venons de voir la maison incendiée. Il fut aussi maître de verrerie ici et maire de Charmois. Si ce logis n'est pas ancien, il a été certainement rebâti sur l'emplacement de la demeure séculaire des d'Hennezel. Que de souvenirs cela me rappelle... nous n'avons pas le temps de nous y attarder aujourd'hui.
Le chemin vers le Tolloy remonte la pente de la vallée. Laissant à mi-côte et a gauche une petite ferme qui semble ancienne, il aboutit à une chapelle rustique, abritée par de hauts sapins. D'après la carte, c'est la chapelle de la Miséricorde. Elle est située au croisement du chemin de la neuve verrerie à la Haye-Harsault avec celui qui venant de Viomenil, redescend le flanc nord du bois de Francogney pour suivre le cours du ruisseau de ce nom jusqu'à l'endroit où il se jette dans le Coney, près du canal de l'est.
J'ignore l'origine de cette chapelle. Comme elle est située à une extrémité du bois de Francogney et au bord du chemin qu'ont beaucoup fréquenté les Hennezel, nous descendons de voiture pour y faire une prière. Elle est fort simple. A travers les barreaux de la porte, on voit l'intérieur qui semble bien entretenu. Cette porte est précédée d'une sorte de porche dont les murs sont couverts de centaines de signatures, d'invocations, de dates. La statue de Notre-Dame de la miséricorde, placée sur ce modeste autel, est certainement une dévotion locale, peut-être même l'objet d'un pèlerinage... Nous tenons, ma fille et moi, à suivre l'exemple des visiteurs venus prier ici. En guise d'ex-voto, nous inscrivons très haut, dans un coin, où ils seront peu visibles nos noms et la date de notre passage. Remontés en voiture, nous obliquons à droite, suivant la route vers Viomenil. A trois cent mètres à gauche, un chemin forestier descend à travers le bois, c'est celui du Tolloy, but de notre troisième étape d'aujourd'hui.

LE TOLLOY (11)

L'une des plus anciennes « verrières » érigées par les Hennezel, elle a été créée en 1517 par Nicolas et Guillaume, son cadet, tous deux fils de Didier I de Hennezel, le fondateur du Grandmont et aussi l'auteur de la plupart des branches représentées jusqu'à notre époque.
Depuis trente ans, au cours de mes recherches, j'ai rencontré constamment le nom du Tolloy. Cette verrière fut une des dernières en activité, elle fonctionnait encore au début du règne de Napolèon III. Des Hennezel l'habitèrent jusqu'en 1900. C'est dire avec quelle curiosité je désire connaître le site choisi par nos ancêtres pour y planter leur tente.
Nicolas et Guillaume avaient de nombreux enfants, leurs familles vivaient difficilement au Grandmont, ils projetèrent d'essaimer en créant une verrerie et un domaine nouveaux à proximité de la maison paternelle. Ils découvrirent un jour, au nord-est de la forêt, à la naissance de ce vallon, une source dont les eaux formaient le « ru du Tolloy » et se jetaient dans le ruisseau de Thunimont, affluent du Coney. Aucun humain n'avait jamais habité ici. La terre de la vallée et celle du plateau

paraissaient propres à la culture, mais il fallait défricher le sol, à grand peine. Les deux gentilshommes demandèrent à leur souverain l'autorisation de mettre en valeur ce lieu sauvage.

Le Duc Anthoine, aussi bon prince que parfait administrateur, et toujours "bienveillant" pour les gentilshommes verriers, accueillit la requête des deux frères. Au printemps 1517, il concéda à « ses chers et bien aimés nobles hommes Nicolas et Guillaume » la partie de la forêt ducale qu'ils avaient choisie. Il leur permit de la défricher et de prendre tout le bois qui leur serait utile pour construire une nouvelle verrière, ainsi que leurs habitations et les bâtiments nécessaires au logement de leurs gens et de leurs animaux. Il leur accorda en outre des privilèges identiques à ceux consentis jadis à leur père.

Les lettres patentes de 1517 rappellent que les deux frères sont « nobles gens, extraits de noble lignée » et pour cette raison, « qu'ils doivent jouir de toutes sortes de libertés, franchises et beaux droits ». Elles les autorisent à élever et nourrir, sur leur nouveau domaine, de nombreux troupeaux, à chasser les gibiers qui leur plairont, à pêcher dans tous les cours d'eau et étangs.

Enfin, ils pourront abattre dans la forêt, le bois qu'ils voudront, aussi bien pour faire flamber leurs fours que pour les besoins de leurs ménages.

Nicolas et Guillaume donnèrent à ce domaine le nom du petit cours d'eau « le Tolloy ». Au cours des siècles, ce nom déformé par l'accent de ceux qui le prononçaient, fut écrit; le Tholot, le Tholoy, le Tollois etc... en publiant la généalogie Hennezel, en 1901, j'avais écrit le Tholoy, à l'exemple de Lepage et Charton, dans leur histoire du département des vosges, mais l'orthographe « Tolloy » est meilleure, c'est celle des lettres patentes de 1517, et elle prévaut aujourd'hui sur les cartes modernes.

Intelligents et actifs, Nicolas et Guillaume avaient bien choisi l'emplacement de leur nouvelle verrerie, le Tolloy ne tarda pas à prospérer. Une vingtaine d'années après l'arrivée des deux frères, plusieurs habitations étaient groupées auprès de la petite source, des jardins, des vergers, des chènevières les entouraient. Dans le vallon et sur le plateau de verdoyants prairies et des champs bien cultives remplaçaient la forêt vierge, quant à la « verrière » besognant un grand verre, elle était devenue l'une des plus actives du pays. Au fur et à mesure que leur industrie se développait, les gentilshommes agrandissaient leur domaine par de nouveaux défrichements, ces « essarts » dépassaient bientôt la surface concédée par le duc Anthoine. Un jour, elle se trouva doublée. Les maîtres de la verrerie cherchèrent à réemployer ailleurs leurs bénéfices.

Dés 1529, Nicolas acquit la seigneurie de Viomenil. Son fils Nicolas II ne se contenta plus de mettre en oeuvre sa part du Tolloy, il porta son activité sur d'autres verrières notamment au Grandmont, à la patrenostère, à Boyvin etc... Il obtint du duc Nicolas la permission de créer un étang magnifique au sud-est de la forêt, sur les confins des territoires d'Attigny et de Vauvillers, en un lieu appelé le « pas de cheval » (28 décembre 1554). Il érigea enfin dans la vallée, au-dessous de Viomenil, le premier moulin à blé sur la Saône (24 avril 1561). Bon administrateur, Nicolas fut, durant plusieurs années, gouverneur du château de Monthureux-sur-Saône.

Adepte fervent de la réforme, M. de Viomenil chercha à échapper aux rigueurs édictées contre les protestants, il voulut fuir le pays natal. Après avoir tenté la fortune en Picardie et au Comté de Montbéliard, il finit par s'installer en Suisse, près d'Yverdon. Il réalisa tous ses biens en Lorraine et les réemploya par l'acquisition de la seigneurie d'Essert-Pitter au pays de Vaud. Il devint dans la vallée de l'orbe, un puissant maître de forges.

Son cousin germain, Claude, un des fils de Guillaume, acquit en Franche-Comté, les seigneuries de Monthureux devant Baulay, de Tartecourt, de Venizey etc.. Le Tolloy resta l'apanage des deux fils de ce gentilhomme, ils se nommaient Anthoine et Humbert. Après la mort de leur père, ils vendirent les seigneuries paternelles en Franche-Comté et firent souche au Tolloy (16 mars 1573).

La postérité d'Anthoine, ayant embrassé le protestantisme, fut contrainte à son tour de quitter la Lorraine, elle se réfugia aux Pays-bas, en Picardie et à la Rochère, ne conservant que le nom du Tolloy sous la forme du Tollot.

Quant à Humbert, une vingtaine d'années après son mariage, il obtint du duc Charles III et de Barbe de Salm, abbesse de Remiremont, l'autorisation d'augmenter la surface des terres cultivables du Tolloy, en continuant à défricher le plateau, dans la direction du village d'Escles (1586 – 1589). Il racheta à ses frères leurs parts de verrerie. Le domaine presque en entier passa aux mains de ses fils. La postérité de ceux-ci resta nombreuse ici. Jusqu'à son extinction, il y a cinquante ans, il y eut des Hennezel au Tolloy.

Depuis le début du XVIII siècle, la verrerie ne fabriquait guère que des bouteilles. Les fours flambaient seulement trois mois par an, faute de pouvoir se procurer la quantité de bois nécessaire

pour une plus longue fabrication. Ils occupaient une vingtaine de verriers et, suivant un recensement de cette époque, « les principaux étaient messieurs les gentilshommes qui soufflaient eux-mêmes les bouteilles ». Pendant ces trois mois, la fabrication atteignait 100.000 bouteilles dont la vente produisait 10.000 livres.
A la fin du règne de Louis-Philippe, la verrerie était dirigée par M. de Bonnay, époux d'une des dernières demoiselles d'Hennezel du Tolloy, au milieu du second empire, les fours furent définitivement éteints, comme ceux de la Neuve-Verrerie. Le Tolloy resta seulement un domaine agricole, indivis entre les divers représentants des familles d'Hennezel, de Bonnay, de Finance, de Massey. Le dernier descendant d'Humbert de Hennezel y mourut à soixante quinze ans, en 1868. Né au Tolloy, il y avait passé son existence. Son fils unique, docteur en médecine à Monthureux-sur-Saône, né aussi au Tolloy, était revenu y mourir dans la force de l'âge, deux ans auparavant, lui-même ne laissait pas d'enfants.
Cette vision rapide sur le passé du lieu me traverse l'esprit en apercevant au fond de la vallée, les toits du hameau émergeant de la verdure. Le chemin devient peu praticable, il semble prudent de ne pas y risquer la voiture, nous la laissons à l'orée de la forêt. Il faut descendre à pied, la pente étroite et creusée d'ornières, qui donne accès au Tolloy.
Mais voici sur le talus, à droite au-dessus du chemin creux, une première maison de maître. Un fouillis inextricable de broussailles et de ronces l'étouffe. J'essaye d'en faire le tour. Portes et fenêtres sont hermétiquement closes, ce logis est certainement abandonné, extérieurement il semble en bon état.
En face, de l'autre coté du chemin, un champ en friche dévale vers le ruisseau, sans doute jadis le jardin... une curieuse rangée de hautes bornes taillées en forme les contreforts, émergent du sol à intervalles réguliers, leurs pointes aplaties se dressent vers le ciel, on dirait un alignement de menhirs en miniature... le haut de chaque pierre est percé horizontalement d'un trou rond destine au passage d'une perche. Il s'agit là, d'un mode de clôture ancien, qui garantissait le jardin, contre les incursions des troupeaux errants sur le chemin.
Au bas de la pente, à gauche, le jet abondant d'une fontaine miroite au soleil, c'est la source du Tolloy captée par nos pères. L'eau tombe dans un grand bac de pierre aux bords fissurés par les siècles et, dégouline sur le chemin vers le fond du vallon. Deux blocs en grés, en forme de "V" aplati et très larges, chevauchent les bords du bac, ce sont les pierres à battre et à laver le linge. Elles aussi, paraissent être vénérables. Quel effort il doit falloir pour les soulever....
Derrière ce lavoir pittoresque, une grange. Plus haut, à demi caché par un panache d'arbres séculaires et les bras de quelques sapins, un modeste logis étale sa façade au midi. C'est une maison de maître. A droite, est accolé un logement de fermier presque aussi grand, à gauche, la maison est prolongée par un bâtiment d'exploitation.
Nul doute que nous ne soyons à l'emplacement précis où, voici 411 ans, Nicolas et Guillaume de Hennezel ont implanté leurs demeures sur le flanc de ce coteau, au-dessus de cette source limpide, face au soleil.
Meurtri par les pierres, modifié suivant les caprices des générations, le logis primitif a du changer bien des fois au cours des siècles. Un plan du temps du roi Stanislas montre qu'il existait ici, un manoir fortifié flanqué d'une tour comme ceux que j'ai vus à la Rochère et au Grandmont. Quatre autres maisons d'habitations, entourées de jardins, l'accompagnaient. S'il n'y a plus aujourd'hui que cette modeste demeure, contemporaine de la Pille et des maisons de la Neuve-Verrerie, le sol où elle s'élève doit conserver encore des vestiges du logis primitif.
Contentons nous de contempler ce site charge d'éloquence, de fouler ce sol sous les ombrages qui ont abrité nos pères. Écoutons murmurer la fontaine qui les désaltérait, recueillons quelques échos de la vie de ce paysage rustique, ils seront un peu comme la cantate du passé.

LE TOLLOY (12)

Un chien se met à aboyer furieusement, des volailles s'effarent, une jeune femme parait sur le seuil du logis, son regard s'inquiète « quels sont, aujourd'hui dimanche de si bon matin, ces visiteurs insolites ? ».

Après avoir entendu mon nom, son visage s'apaise. Son mari, Munier Paul, est de Viomenil, il a toujours connu la famille d'Hennezel. Tous deux sont ici fermiers du propriétaire actuel, le capitaine Renaudin, du 120e d'infanterie à Après avoir entendu mon nom, son visage s'apaise. Son mari, Munier Paul, est de Viomenil, il a toujours connu la famille d'Hennezel. Tous deux sont ici fermiers du propriétaire actuel, le capitaine Renaudin, du 120e d'infanterie à Epinal. Ils habitent sa maison où il ne vient guère que pour chasser.
La maison voisine est fermée, elle est la propriété de M. Pierre de Massey, fils d'un capitaine d'état major et demeurant à Epinal, où il a une situation dans une affaire de coton.
Pendant cette conversation, je suis frappé par la ressemblance de la porte qui encadre la silhouette de la paysanne, avec celle, vue jadis, à la Pille et tout à l'heure, à la Neuve-Verrerie, chez le père Colin. Ce sont les mêmes montants à chapiteaux moulurés, le même linteau cintré. Un entablement analogue supporte une large corniche que surmonte, à hauteur du premier étage, un cartouche de pierre jadis armorié. On devine l'écusson, ses deux supports, sa couronne, ils furent hachurés pendant la révolution. Cette porte est à deux vantaux, une assez haute imposte ajourée de petits bois de style louis XVI, la surmonte. Le carreau ou milieu est en forme de médaillon.
Un perron de trois marches précède le seuil. Six fenêtres seulement éclairent la façade, deux au rez-de-chaussée, deux au premier étage, deux en attique, petites et carrées donnant dans le grenier. Certaines de ces fenêtres ont encore leurs vitres anciennes, de couleur verte ou jaunâtre. Des contrevents les ferment.
La maison voisine est plus petite, plus simple encore, porte d'entrée étroite, une seule fenêtre à chaque étage, pas la moindre ornementation extérieure, les deux façades sont étroitement jumelées, le même triple bandeau de grès taillé court a chaque étage.
« Ces deux maisons appartenaient autrefois au même propriétaire, continue la jeune femme. C'était M. Jules d'Hennezel. Il a habité ici jusque vers 1900. Mais il n'était pas riche, quand il a quitté le Tolloy, tout ce qu'il possédait a été vendu presque rien. Il est mort, il y a deux ans à Bleurville, où doivent demeurer encore sa dame et sa demoiselle ».
Je connais ce nom de Jules d'Hennezel. En 1901 lorsque je préparais ma généalogie imprimée, j'avais entendu parler de lui par ses proches cousins, les d'Hennezel de la Pille. Sa mère, une des dernières demoiselles du Tolloy, avait épousé un Francogney et en avait eu deux fils. L'aîné, le docteur Alexandre d'Hennezel, médecin militaire, contracta une alliance honorable. Il prit sa retraite à Paris vers 1900 et eut deux fils, l'un officier de dragons, tué en course à Cannes, l'autre actuellement consul de France à Amsterdam.
Le fils cadet du docteur d'Hennezel, Jules, épousa la fille d'un petit négociant de la région. Il végéta au Tolloy la majeure partie de son existence, en s'occupant, plus ou moins, d'un commerce de bois. Il réussit si mal dans ses affaires, qu'il mangea le peu de bien qui lui restait. Sa femme et sa fille lassaient leurs parents proches par des sollicitations constantes et, liquidaient peu à peu les épaves de leur mobilier, entre autres, des couverts d'argent armoriés qu'elles m'avaient offert d'acheter. Elles vivent en effet actuellement à Bleurville, presque dans la misère, m'a-t-on dit.
Comme je cherche à voir l'intérieur de la maison, la fermière m'offre aimablement de la visiter. On entre dans une grande salle où donne un escalier de pierre, très raide, montant vers l'étage. Un petit placard est aménagé dans un mur, sous cet escalier, seul confort de cette rustique salle à manger. A droite de cette pièce, une cuisine avec une vaste cheminée à hotte en pierre. Dans le mur à gauche, des placards à portes moulurées louis XV.
Derrière ces pièces, deux grandes chambres donnant sur l'autre façade de la maison. Elles ouvrent sur le jardin. Entièrement garnies de boiseries Louis XV, parfaitement conservées, elles ont de l'allure. L'une peinte en gris blanc, loge le ménage Munier, l'autre aux boiseries de chêne naturel, lui sert à mettre le grain. C'est dans ces modestes chambres que naquirent et moururent une quinzaine d'Hennezel, représentant les trois dernières générations de la branche du Tolloy.
Dans le jardin contre la maison, de vieilles et belles cheminées de pierre, démontées et posées à terre, sont devenues des bancs. Nous montons à l'étage. Il est divisé en plusieurs chambres basses de plafond, à l'agencement rudimentaire. Ces pièces servent de débarras. Au moment de descendre, j'aperçois, reléguées dans un coin poussiéreux, deux petites chaises, tout en bois, du modèle si spécial à la Lorraine. Elles tiennent autant de l'escabeau que de la chaise. Carrées avec un dossier droit formé d'un châssis de bois, dont l'intérieur est vide, leur type se raréfie. Il faut convenir qu'on est aussi mal

assis que possible sur ces sièges rustiques. Mais leur forme est curieuse, leurs pieds croisés à croisillons amusants.
Ces chaises sont en mauvais état, elles gisent dans ce coin depuis longtemps en attendant d'être quelque jour mises au feu. Réparées, elles seront un souvenir de ma visite au Tolloy et un témoignage du peu de souci que nos pères avaient du confort.
En sortant de la maison, je remarque à gauche de la porte d'entrée, la pierre de fondation. Elle est encastrée dans le mur et à demi cachée par des feuillages. Elle va nous révéler son age. L'inscription, en lettres capitales, est gravée au milieu d'un cartouche mouluré et cantonné aux quatre angles de fleurs de lys renversées et sculptées en relief. Ces emblèmes ont échappé au vandalisme révolutionnaire. Seuls quelques mots ou texte ont été tailladés à coup de ciseau. Je copie.

DIEU SOIT BENI CETE PIER A ETE POSE PAR ALEXANDRE D'HENNEZELLE CHEVALIER
1773

Les mots hachures étaient probablement, « Messire Antoine »
Dans son acte de mariage célébré à Viomenil, le parrain de cette maison est appelé, messire Antoine Alexandre de Hennezel, chevalier du Tolloy (6 juin 1789). Ce gentilhomme resta ici pendant la révolution, à partir de 1793, les actes le qualifient, citoyen, maître en partie de la verrerie du Tollot et faiseur de boutel (sic), ou bien verrier et cultivateur. Il mourut dans ce logis en 1809.
Non loin de cette inscription, commence le bâtiment agricole, grange, écurie faisant suite à la maison du maître. Il est moins élevé, son toit arrive à la hauteur du premier étage, mais il couvre à peu près la même surface. La construction semble plus ancienne. Près de la porte voûtée en plein cintre, permettant d'y pénétrer, voici une curieuse petite fenêtre d'environ 0,70 m de hauteur sur 0,43 m de largeur. Son aspect est vénérable. Une nervure ogivale l'encadre. Le bloc de grés lui servant de linteau est orné d'un arc à accolage. Un autre bloc de grés, formant appui, porte les traces d'une inscription gothique. A l'extérieur, une grille constituée par des barreaux de fer forgé disposés en croisillons, défend cette ouverture.
La présence de cette petite fenêtre nous reporte à deux siècles au moins en arrière, probablement au temps du duc Charles III.
Il serait intéressant d'examiner plus à fond ce vieux bâtiment. On y trouverait, sans doute, d'autres vestiges anciens, peut-être même des traces de la demeure primitive édifiée en 1517, par les fondateurs du Tolloy. J'aimerais poursuivre mes investigations, mais debout sur le seuil du logis, Mme Munier semble inquiète de voir se prolonger notre visite, elle me trouve certainement indiscret. A mon regard interrogateur, elle répond.
- « Monsieur, je dois fermer la maison pour aller à la messe à Viomenil avec la petite, j'ai peur d'être en retard » .
- « comment, lui dis-je, vous allez à pied à Viomenil, mais c'est encore loin ».
- « oui Monsieur, mais nous prenons la traverse dans le bois, elle commence dans le jardin derrière la maison, cela ne fait guère que trois kilomètres. Par la route, il doit y en avoir quatre ou cinq ».
Je la rassure.
- « Nous devons continuer notre promenade en passant par Viomenil, nous pouvons vous prendre en auto ».

- « Nous devons continuer notre promenade en passant par Viomenil, nous pouvons vous prendre en auto ».
Rassurée, la jeune femme accepte.
Cette traverse est le vieux chemin, seul utilisé jadis, pour aller au village. A tous les siècles, ont passé par là, les cortèges de baptêmes, de mariages, de funérailles des habitants de la verrerie.
Les cortèges de mariages surtout, étaient nombreux. Quantité de parents ou d'amis accouraient la veille de la cérémonie, ou le jour même de grand matin. La plupart à cheval, portant en croupe leur femme ou leur fille. Presque tous les chemins n'étaient pas carrossables. Les jeunes gens faisaient des lieues à pied pour assister à la noce, occasion de se revoir et de s'amuser. On s'apprenait les nouvelles,

on ébauchait des projets, on causait intérêts, on réglait des affaires en profitant de la présence du notaire, venu pour la signature ou contrat.
L'acte était lu en présence de tous les invités et de deux témoins, généralement des paysans du lieu ou d'un village voisin. Les assistants déclinaient au tabellion, qui les indiquait dans le contrat, leurs noms et qualités, ainsi que leur degré de parenté avec les futurs époux. La lecture terminée, le notaire invitait chacun à apposer sa signature au bas de sa minute. Les femmes signaient rarement.
Ensuite, par ce chemin à travers le bois de Menamont, la noce se rendait à l'église de Viomenil. La cérémonie terminée, on rentrait au Tolloy, en compagnie du prêtre qui avait béni le serment des époux. Alors commençait un long et joyeux festin, au menu composé de produits du domaine, bouillon de bœuf ou soupe au lard, quartiers de viande, pièces de volailles ou de gibiers, poissons des étangs, le tout arrosé de bons vins, dont les verriers savaient s'approvisionner. Des récits, des chants, des plaisanteries égayaient le repas qui se prolongeait fort longtemps.
Deux des mariages célèbres au Tolloy dans la seconde moitié du grand siècle, ont surtout frappé mon imagination. Le premier eut lieu peu après la cession de la Lorraine à Louis XV par le duc Charles IV, ce fut, au printemps de 1665, le mariage d'une de nos arrière-grands-tantes, Claude d'Avrecourt, avec un Finance de la Neuve-Verrerie. Le contrat porte une vingtaine de signatures de gentilshommes, entre autres, celle de notre aïeul, Josué d'Ormoy, beau-frère de la mariée et, à cette époque, maître de la verrerie du Grandmont (31 mai 1665).
Une quinzaine d'années plus tard étaient célébrées ici, les noces d'une jeune orpheline, Marie de Brondolly, filleule et fille adoptive de madame de Bomont du Tolloy. Elle était d'une famille noble originaire du Piémont. Son père, le comte de Brondolly, capitaine au service du duc de Lorraine et sa mère, une demoiselle de Belrupt, étaient morts lorsqu'elle était en bas age. Recueillie au Tolloy par sa tante, l'enfant ne l'avait plus quittée. Elle s'était montrée si affectueuse que Mme de Bomont la dota le jour du contrat.
La jeune fille épousait un neveu de M. du Tolloy, François, Sgr de la Sybille, capitaine au régiment du duc de Vaudemont. Son contrat porte aussi une vingtaine de signatures. On n'y lit pas celle de notre aïeul d'Ormoy parce qu'à cette époque, il s'était fixé en Hainaut. Mais son frère, Jean de Grandmont était présent 13 mai 1679.
Désireux de voir ce jeune ménage s'installer dans leur voisinage, M. et Mme de Bomont lui cédèrent, au début de l'année suivante, un logis et des terres à Viomenil.
Ces souvenirs me hantent, tandis que Mme Munier est rentrée chez elle pour se préparer à partir. J'en profite pour faire une photographie de la façade de la maison. Il y aurait d'autres vues intéressantes à prendre, ce sera pour une autre visite.
Nous remontons à l'orée du bois, en compagnie de la fermière et de sa fille. Elles prennent place dans l'auto, derrière nous, avec les deux chaises, souvenir du Tolloy.
La route suit la crête du plateau, à la lisière Ouest de la forêt d'Harol, puis on bifurque à gauche, directement sur Viomenil, en traversant le petit bois où le Madon prend sa source.

VIOMENIL (13)

Situé sur une hauteur, Viomenil semble plus accueillant que Charmois. Les maisons sont mieux bâties, les rues plus propres, de belles routes bordées d'arbres y conduisent. La fermière du Tolloy demande à descendre à un carrefour, au milieu du village. Elle va bavarder avec des connaissances, en attendant l'heure de la messe. Laissant la l'auto, nous nous dirigeons vers l'église. Elle est encore à peu près vide, entrons-y et prions pour les nombreux morts de notre nom.
Cette église n'a guère plus d'un siècle et demi. Elle fut reconstruite quelques années avant la révolution. Peut-être subsiste-t-il des restes de l'ancienne... il serait curieux de rechercher l'emplacement de la chapelle, édifiée par Nicolas de Bomont du Tolloy qui releva la verrerie ruinée avec tant de courage, à son retour des Pays-Bas après la guerre de trente ans. Dans son testament, imprégné du plus vif esprit de foi, il demandait à être inhumé à Viomenil en la Chapelle que sa femme et lui ont fait construire à leurs frais, contre le choeur de l'église. Le testateur obligeait ses successeurs à faire dire à l'intention de son ménage, chaque année, le lendemain de la Saint Nicolas, son patron, un service anniversaire. En outre, ses héritiers devaient fournir le luminaire de cette chapelle, pendant les

messes du dimanche et des fêtes de toute l'année, en compensation, ajoutait-il, de la commodité qu'ils auront à perpétuité de prendre place dans cette chapelle, pour assister aux offices (5 septembre 1675).
Dans l'ancienne église existait aussi un autel, érigé vers la même époque, en l'honneur du rosaire, dévotion chère à nos ancêtres.
Il y a deux siècles environ, sous le dallage « vis a vis du grand crucifix » fut inhumée, Marguerite du Houx, dame de Viomenil et de Magnoncourt, veuve de messire Jean de Hennezel, et, Sgr de Grandmont, notre grand oncle, en présence de ses neveux, du Houx de Fauconcourt, capitaine aux gardes de Lorraine, du Houx de Viomenil, baron de Belrupt et de Bonneville (4 avril 1734)
Il est d'ailleurs impossible de dénombrer tous les membres de nos familles qui reposent sous ce dallage. Il y a vingt sept ans, existaient a l'extérieur du monument, contre le chevet, des sépultures portant notre nom, groupées en cet endroit depuis la révolution. Il doit y avoir la, une moisson d'épitaphes à glaner.
Nous sortons de l'église. Le cimetière qui l'entourait jadis n'est plus qu'un terrain vague. Il a été désaffecté depuis ma première visite.
Couvert de hautes orties et de ronces emmêlées, il est difficile de se frayer un passage à travers ces broussailles, pour atteindre la partie surplombant la rue. Déjà en 1901 les tombes des Hennezel du Tolloy et de la Pille se trouvant la, étaient mal entretenues. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un chaos de monuments. Voici cependant, adossé au chevet de l'église et regardant la vallée de la Saône, vers la Pille et Hennezel, un monument qui n'existait pas lors de mon passage, il y a vingt sept ans. Celui d'un officier, Georges d'Hennezel, mort accidentellement, au début du printemps 1902, pendant l'impression de mon volume généalogique.
J'étais en relations de correspondance avec ce jeune homme et il m'avait aimablement documenté sur sa branche, issue de celle de Francogney et héritière de celle du Tolloy. Il m'avait même donné l'empreinte d'un cachet du XVIIIe siècle, aux armes des Hennezel du Tolloy, portant le croissant en chef comme brisure. Ce cachet lui venait de sa grand-mère paternelle. Cette dame était la dernière représentante de sa branche, ses fils et petits-fils avaient repris ces armes pour se distinguer des autres branches de la famille. Georges d'Hennezel les portait sur sa chevalière.
Tout à l'heure au Tolloy, j'évoquais le souvenir de cet officier, celui de son père, médecin militaire, de son frère, le colonel, en entendant Mme Munier nous annoncer le décès de M. Jules d'Hennezel, mort complètement ruiné. Je relève son épitaphe.

Georges d'Hennezel
Lieutenant de cavalerie
17 décembre 1869 - 9 mars 1902
Priez pour lui

Les journaux de l'époque m'avaient appris la fin accidentelle de Georges d'Hennezel, bien que brillant cavalier, il avait été tué à Cannes sur l'hippodrome de la Napoule « à la première haie d'un military, la jument gloriole, montée par le lieutenant d'Hennezel du 4eme dragons à Chambéry a fait panache, elle est tombée sur son cavalier. Ramené à l'asile évangélique de Cannes, le jeune officier a succombé sept heures après, malgré les soins qui lui ont été prodigués. Il était âgé de trente deux ans ».
Ce tragique accident trouva un écho dans toute la France et particulièrement en Lorraine, lorsqu'on ramena ici pour l'inhumer, le corps de Georges d'Hennezel M. Paul Rodier, le maire d'Hennezel, mon hôte de l'été précédent, m'avait raconté la cérémonie. Aujourd'hui, devant cette tombe à l'abandon, son récit me revient à la mémoire.
« Dimanche dernier, écrivait-il, une assistance respectueuse et recueillie, était réunie à Viomenil, pour rendre les derniers devoirs au lieutenant Georges d'Hennezel, dont on a relevé le corps sanglant et inanimé sur le champ de courses de Cannes, huit jours auparavant, le dimanche 9 mars. Son père, M. Alexandre d'Hennezel avait tenu à ramener le corps de son fils au pays natal, dans ce pays où la famille d'Hennezel a figuré, depuis plusieurs siècles, à la tête de la noblesse verrière de Lorraine.
Rien ne saurait rendre l'émotion qui s'empara de l'assistance, lorsqu'au moment ou le corps déposé au presbytère était transporté à l'église arriva de Chambéry pour se joindre au cortège, une délégation d'une quinzaine d'officiers du 4eme dragons, ayant à sa tête le colonel de Coubertin et le général de Witte, ancien colonel de ce régiment. De magnifiques couronnes ornaient le modeste catafalque, l'une envoyée par le grand duc Michel de Russie, l'autre par la comtesse de Torby, en villégiature à Cannes.

Un prêtre d'Epinal célébra la messe et l'absoute fut donnée par le vénérable curé de Viomenil, ami dévoué de la famille d'Hennezel. Devant la tombe ouverte, le colonel de Coubertin a retracé la vie de travail du jeune officier que rien ne détournait de son devoir militaire et qui s'y adonnait avec l'intelligence la plus élevée et la ténacité d'une nature d'élite. Ses chefs voyaient en lui un officier d'avenir. Il était aimé de ses camarades et adoré de ses cavaliers. Artiste, il se délassait de ses occupations militaires par des travaux de peinture. Enfin, il était chrétien pratiquant et bien qu'il ait été surpris par la mort, dieu lui tiendra compte d'une vie qui peut-être donnée en modèle.
L'assistance allait se retirer, lorsque le général de Witte s'approcha du cercueil. Dans une magnifique improvisation, il a parlé comme un père et un chef. Il a affirmé que Georges d'Hennezel était bien un homme d'élite, par le cœur l'intelligence et la volonté, un des mieux doués de la race française pour commander à des soldats français. C'est pour s'aguerrir, c'est pour se trouver toujours prêt a répondre au premier appel, qu'il portait jusque dans ses distractions, la préoccupation de son perfectionnement. Le général a rattache la mort du lieutenant d'Hennezel à la passion du devoir militaire qui est, pour le cavalier, sur le champ de courses comme au champ de manoeuvres.
Puis, il a dit le rôle de la cavalerie en campagne et a affirmé que l'officier que son régiment pleurait, aurait été l'un des plus qualifiés pour tenir ce rôle glorieux, ou l'intelligence intrépide de quelques uns, se dévoue au péril, pour le triomphe de l'armée toute entière.
Nul qui ne frissonne à l'évocation de la patrie, dans ce petit cimetière des Vosges frontières, où allait dormir un homme qui eut été à l'avant garde, aux jours inéluctables ».
Le général de Witte qui prononçait ces émouvantes paroles allait devenir, deux ans plus tard, le beaupère de mon frère. Aujourd'hui après vingt huit ans, qui se souvient ici des funérailles faites a Georges d'hennezel. Son père s'était retire à Darney a la fin de sa vie et y est mort pendant la guerre. Sa mère vit encore dans cette petite ville, m'a-t-on dit. Mais elle est si âgée qu'elle ne doit plus venir s'agenouiller sur cette tombe, quant a son frère, actuellement consul de France a Amsterdam, il a épousé aux Dardanelles, la fille d'un consul de perse. Il a rompu, parait-il, complètement avec son pays d'origine et ses parentés lorraines qu'il ne trouve sans doute pas assez flatteuses. Ce monument est le plus récent de tous ceux qui sont en train de disparaître nul doute que, d'ici quelques années, il ne subisse le même sort.
A gauche de la sépulture de Georges d'Hennezel, se trouve un monument en granit,. une croix reposant sur un socle portant trois plaques de marbre noir qui concernent les derniers descendants de la branche du Tolloy, le grand-oncle du lieutenant d'Hennezel, sa grand-tante et leur mère bisaïeule de l'officier. Sur la plaque du milieu, je relève l'inscription suivante,

Félix d'hennezel
Docteur en médecine à Monthureux sur Saône
Décédé chez ses parents Au Tolloy
Le 2 novembre 1866 A l'age de 56 ans
Bon époux, bon fils, ami fidèle, coeur dévoué
Son plus grand regret en quittant la terre, c'est de n'avoir
Pu continuer à y pratiquer le bien

Avec ce médecin, s'était éteinte la branche du Tolloy. Il mourut sans enfant de son mariage avec une demoiselle de Bonnay, fille d'une widranger. La veuve n'avait que trente sept ans, elle se remaria une dizaine d'années plus tard avec le colonel, baron Sabatier, commandeur de la légion d'honneur, fils du maréchal de camp, baron Sabatier.
Sur le coté droit du socle de la croix, on lit cette inscription, M.S. Dardenne : Épouse d'Hennezel 1184 - 1871
Il s'agit de la mère du docteur d'Hennezel. Elle se nommait Marguerite Sophie d'Ardenne ou d'ardennes. Son mari, louis Hubert d'Hennezel, était mort au Tolloy trois ans plus tôt, à l'âge de soixante quinze ans. Son monument démoli gît dans l'herbe. Je retrouve cependant son épitaphe:

L.H. d'Hennezel
Décédé au Tolloy
1192 - 1868

Ce gentilhomme était le fils aîné du chevalier Alexandre d'Hennezel du Tolloy. Le parrain de la maison que nous avons visitée tout à l'heure. Enfin, sur le coté gauche du monument du docteur d'Hennezel, se lit l'épitaphe de sa sœur:

Sophie Rodier
Née d'Hennezel
1824 – 1903

Le mari de cette dame, Charles Saturnin Rodier, était maire de Dombasle-Devant-Darney et négociant dans ce village. Son acte de décès le qualifie de « marchand de bois à Viomenil », peut-être était-il venu s'installer au Tolloy après sa mort, sa veuve se retira à Darney, où elle mourut. Le monument de la soeur aînée de M. Rodier se trouve à coté, en voici l'épitaphe,

Elisabeth Adèle d'Hennezel
Epouse de Jean Alexandre d'Hennezel
9 avril 1815 - 29 avril 1871

Cette dame était la grand-mère du lieutenant de dragons. En face de la sépulture du docteur d'Hennezel, se voit un monument sculpté de goût romantique. Il recouvre les restes de trois personnes et porte ces épitaphes,

D'Hennezel Joséphine
Epouse de Chaudi Victor
Morte le 22 avril 1853, âgée de 52 ans

JH de Finance
1806 - 1855
Claire Poirot son épouse
1817 - 1898
Une prière

Marie Elisabeth Joséphine d'Hennezel du Tolloy, était la dernière soeur du chevalier Alexandre d'Hennezel. Elle avait contracté en 1828 une alliance des plus modestes, en épousant Victor Chaudy d'une famille paysanne de la ferme des brocards, près du Grandmont. L'acte de mariage qualifie l'époux « marchand à Viomenil ». Elle eut un fils prêtre qui devint curé de Sainte Marguerite.
La seconde épitaphe concerne Nicolas Marie Joseph de Finance, dont les parents habitaient le Tolloy et où il était né « 6 mai 1806 ». Son père fut maire de Viomenil en 1815. Sa mère était une de Bonnay.
Voici à coté, le monument de sa soeur, Marie Appoline de Finance, née aussi au Tolloy « 8 décembre 1800 » et de son beau-frère. On y lit ces inscriptions :

Ici repose le corps de Appoline de Finance
Épouse de Jean Baptiste Durieux
Décédée le 8 avril 1861, à l'âge de 60 ans
Priez pour elle

Jean baptiste Durieux
Décédé le 24 novembre 1872
Âge de 70 ans

Tout proche, un autre monument recouvre les restes de la femme d'un descendant des Bonnay, fixée par mariage au Tolloy. L'épitaphe est rédigée dans le style le romantique.

A la mémoire d'une bonne mère
Ici repose le corps

De Marie Claude de Finance
Épouse de Louis Alexandre de Bonnay
Décédée au Tolloy, le 30 décembre 1854
A l'âge de 82 ans

En face de ces sépultures des derniers représentants de la branche du Tolloy entassées contre le chevet de l'église, se trouvent dans la partie du cimetière surplombant la rue, les tombes des derniers Beaupré de la Pille.
Tout d'abord, une pierre sculptée, surmontée d'une croix qui parait très ancienne. Elle est presque enfouie dans la terre. Je déchiffre avec peine les premières lignes de l'épitaphe:

Cy gît
Mre N - F de Hennezel
De Beaupré cher de
St Louis

C'est la tombe du chevalier de Beaupré, mort à la Pille sous la restauration.
Devant lui, reposent les corps de ses deux filles. Leur monument porte des épitaphes très rudimentaires puisqu'on n'y lit même pas les noms de leurs époux.

Amélie d'Hennezel
1823 - 1881
Caroline d'Hennezel
1820 – 1890

Auprès de cette dernière dame, repose sa fille unique, morte sans alliance et qui passa toute sa vie à la pille, on l'appelait Maria dans l'intimité.

Marie d'Hennezel
1839 - 1893

Amélie Eugénie Léopoldine d'Hennezel de Beaupré, mourut à la Pille (29 avril 1881)
Elle fut la femme de Charles Léopold III d'Hennezel de Francogney, aïeul des représentants de cette branche fixée à Rouen et de Mmes Varlot et Magagnosc, aujourd'hui propriétaires de la Pille.
Julie Caroline Marie d'Hennezel de Beaupré, mariée à son cousin Louis Alexandre d'Hennezel de Francogney, mourut aussi à la pille (16 mars 1893). Le monument de son époux se trouve contre le bas coté sud de l'église. Il est en pierre du pays et porte une plaque de marbre noir avec l'inscription suivante.

A la mémoire
Louis Alexandre d'Hennezel
De Marie Caroline d'Hennezel
Mort le 8 mars 1851
A l'âge de 45 ans
Priez pour lui

Ne à la Neuve-Verrerie, ce gentilhomme s'était fixé à la Pille. Après son mariage il y passa son existence. Il fut maire de Viomenil de 1840 jusqu'à sa mort.
De cette partie haute du cimetière je cherche, dans la rue au-dessus, la vieille maison à tourelle, remarquée il y a vingt sept ans. Elle existe toujours.
Nous contournons l'église, pour prendre une photographie du chevet. Je tiens à garder le souvenir du champ de repos où dorment les derniers d'Hennezel du Tolloy et de la Pille. D'ici peu de temps, il n'en restera plus de traces.

Sur la gauche de la rue en regardant l'église, j'examine de près la maison à tourelle. Elle est une masse de maçonnerie informe percée seulement au rez-de-chaussée d'une porte et de deux petites fenêtres, extrêmement simples. Sans la tour qui flanque la façade de cette maison, rien ne la distinguerait. Elle a du être entièrement ruinée au XVIIe siècle et reconstruite tant bien que mal par les paysans qui l'ont habitée à partir de cette époque. Il faudrait la voir en détail, nous n'en avons pas le temps, la matinée s'achève et notre programme est chargé. Je me contente d'en prendre un cliché à cause de la tour.
Remontés dans la voiture, nous prenons la direction de Gruey, vers le Grandmont. Aussitôt après avoir dépassé les dernières maisons en bordure de la route, on a une vue d'ensemble sur Viomenil. .
L'éperon portant le village se découpe nettement sur le ciel. A la pointe se dresse l'église, en avant, la façade sud de l'ancien château émergent des broussailles d'un jardin en terrasses supporté par des contreforts, au-dessous, la source de la Saône qu'indique un grand lavoir. Il faudra revoir cela de plus près un autre jour.

En contemplant d'ici, à travers les arbres du chemin, ces maisons blotties autour du clocher de la petite église, où dorment des aïeux, on comprend le sens d'un paysage tout imprégné de christianisme et de traditions....

GRANDMONT - SECONDE VISITE (14)

Il est midi, nous nous arrêtons en bordure de la route, pour déjeuner rapidement. J'ai hâte de revoir le Grandmont, vrai berceau de la branche d'Ormoy. Que de fois, j'ai rêve à ce coin de terre lorraine depuis ma visite de 1901...
Nous devons en être tout près d'après ma carte qui mentionne « le gras mont » cette orthographe correspond à l'accent local. Pendant des siècles, nos pères ont prononcé ainsi ce nom. Certains Hennezel l'adoptèrent pour se distinguer, notamment les descendants de la branche de Ranguilly, leur auteur ayant eu une part du Grandmont par suite de son mariage, au début du règne de Louis XVIII, avec une demoiselle d'Ormoy. Le fils cadet de cette dame signait de Hennezel de Grammont. Sa postérité transmit ce nom formé, bien que n'ayant plus depuis longtemps aucun droit dans le domaine.
Ceux qui avaient planté leur tente loin d'ici ne revenaient guerre au pays de Vosges et ils n'étaient connus que sous le nom de Grammont. Ils le portaient presque à l'exclusion de leur nom patronymique. Le dernier représentant du rameau de Ranguilly, officier de marine sous Louis XVI, se faisait même appeler à Paris « le marquis de Grammont ». Il figure sous ce nom et avec ce titre, dans des arrêts du grand conseil du roi, rendus en sa faveur, une dizaine d'années avant la révolution. Ce gentilhomme était probablement loin de se douter que son marquisat imaginaire et ronflant, avait pour origine la verrerie du Grandmont, près de Viomenil.
La carte d'état major qui nous guide a été révisée en 1913. J'y vois bien le « gras-mont » à la lisière est du bois de la brancarde, il est imprimé sur la pente du léger vallonnement, au milieu duquel source un petit ruisseau. Les eaux de ce ru doivent former la fontaine du Burray, citée dans les lettres patentes d'érection du Grandmont, en 1509, et qui séparait la partie de la forêt ducale, des bois appartenant à l'abbaye de Bonfays.
Sur cette carte, je cherche en vain l'indication d'une maison. Celle j'avais eu en mains, en 1901, portait cependant un ou deux de ces petits carrés noirs, marquant l'emplacement d'une habitation et de ses dépendances. Le mont ne serait-il plus qu'un lieu dit....
En venant de Viomenil, j'ai eu beau scruter attentivement la lisière du bois je n'ai aperçu aucune construction à droite de la route. Nous arrivons à l'intersection du chemin de Grandrupt, cependant le Grandmont, visité en 1901, se trouvait avant ce croisement. J'en suis sûr. Nous revenons en arrière, jusqu'à hauteur d'un chemin de terre abandonné. Il conduit à une prairie où paissent des boeufs. Le Grammont devrait être là. Mais alors, les restes de la maison forte ont complètement disparu....
Laissant l'auto sur le bord de la route, nous nous engageons dans ce mauvais chemin. Il est borde d'une haie à l'abandon. Sur la droite, une clôture en fil de fer entoure la pâture. A mi pente du vallonnement, il aboutit à une touffe de forts arbustes d'où émergent deux pans de mur, ce sont les montants d'une porte charretière supportant un toit provisoire en tuiles mécaniques, abri de fortune pour les bestiaux

mis à l'engrais sur ce "gras-mont". D'épaisses broussailles, un fouillis de ronces dissimulent ces ruines, on ne peut les voir de la route.
La vie s'est retirée à jamais de ce lieu. Il ne reste rien du vieux manoir, de sa jolie tour octogonale, de sa porte datée de 1594, finement sculptée aux armes de Christophe d'Ormoy et de sa femme.
J'avais été séduit par ces vestiges d'une demeure construite par nos ancêtres. Le site ou ils l'avaient implantée m'attirait....
J'ai pensé souvent à racheter un jour ces ruines, à les restaurer, pour m'y faire un pied à terre et reprendre ainsi racine au pays de Vosges, sur un sol qui fut le notre pendant trois siècles....
Aujourd'hui, seul le site subsiste. Malgré son abandon, il m'émeut encore. Ce coin de terre lorraine est, pour nous si chargé de souvenirs. Didier I d'Hennezel, maître verrier auquel le duc René II commandait les vitraux de ses palais de Nancy et de Neufchâtel, avait bien choisi l'emplacement de la nouvelle verrerie érigée pour loger et faire vivre ses trois fils aînés. Ce terrain vallonné où source un ruisseau qui deviendra le premier affluent de la Saône, ce plateau boisé donnant une fois défriché une belle étendue de terre arable, la pente de son flanc devenue jardins et vergers, ce creux de vallon transformé en grasse prairie, facilement irrigable par la fontaine le Buray. En retenant les eaux de ce ruisseau, à peu de distance de sa source, il a été possible d'y créer un étang. Sa trace subsiste encore, on l'aperçoit à gauche du chemin en arrivant. Un plan du temps de Louis XV montre qu'il existait même, jadis, deux étangs au Grandmont, en amont du manoir, le plus éloigné de l'habitation et le plus vaste était déjà à sec à cette époque, il avait du être abandonné après le départ de Jean de Grammont, le dernier de notre branche qui résida ici.
Malgré les troubles que suscitèrent en Lorraine les luttes religieuses de la fin du XVI° siècle, le Grandmont restait si peuplé, lors de l'avènement d'Henri IV, qu'il formait un véritable hameau. « Sa verrière de grands verres en table, blancs et de couleurs » était réputée au point que les géographes du temps, Ortelius, Blaen, Vischer, Hommano, indiquaient sur leurs cartes le nom du Grandmont en caractères de même importance que les noms des villages environnants, Viomenil, Ville-sur-Illon, Dombasle, etc... On comptait ici plusieurs demeures avec leurs dépendances et ces dizaines d'habitants. Christophe, arrière-petit-fils de Didier et auteur de la branche, avait rendu son industrie si prospère qu'il avait fait construire la maison forte dont j'ai vu les ruines. Il employait ses bénéfices à acquérir en Franche-Comté diverses seigneuries, entre autres celle Dormoy-sur-Saône, dont sa descendance conserve encore le nom.
On imagine l'importance de la population vivant au Grandmont à la fin du règne de Henri IV en lisant une supplique adressée à la chambre des comptes de Lorraine par ce même Christophe, Sgr d'Ormoy. Il demandait au prince l'exemption du paiement de sommes dues par sa petite-fille, Marguerite de Thysac, orpheline au berceau. L'aïeul donnait les motifs de sa requête. Sa fille et son gendre ont été victimes d'une maladie contagieuse qui a sévi dans le pays au cours de l'année 1610. Une trentaine d'habitants du Grandmont en étaient morts. La gravité de l'épidémie avait contraint le maître de la verrerie à interrompre son industrie et à abandonner l'exploitation de son domaine. Il avait fui pendant plusieurs mois, laissant sur place bétails, matériels, grains, provisions, meubles. Il logeait ailleurs en attendant que les risques de la contagion aient disparu. Au printemps de 1611 il n'osait encore se réinstaller ici. Une enquête prouva le bien fondé de sa demande. Le duc Charles accorda l'exemption sollicitée (18 juin 1611).
L'invasion de la Lorraine en 1634 par les français et les suédois, porta un coup fatal à la verrière du Grandmont. Elle resta une vingtaine d'années inhabitée. Après le traité des Pyrénées, quand Jacques du Corroy, le seul fils survivant de Christophe, revint ici, le domaine était dans un affreux état de saccage et d'abandon. Le manoir ruiné ne devait jamais retrouver son aspect d'autrefois. En vain, M. du Corroy tenta-t-il avec ses fils de remettre en oeuvre la verrerie.
Il mourut sans avoir pu rendre à ses terres et à son industrie leur prospérité. Après son décès, ses fils Antoine, Josué et Jean se partagèrent le Grandmont (18 août 1667). Le parchemin, donnant une minutieuse description de l'habitation et de ses dépendances, se trouve dans nos archives. Il y est question de « la tour ou grand escalier », celle qui existait, décapitée en 1901, de la chapelle, des écuries, étables, bouveries, granges, fours, masure, etc. des jardins plantes de noyers et de cerisiers entourant la demeure.
Mais les efforts des trois frères furent décourageants. Ils ne parvenaient pas à subsister sur ce domaine appauvri et divisé. La guerre sans cesse rallumée entravait leur industrie.

Antoine, l'aîné, tenta bien de se rebâtir un logis, il dut abandonner la partie. Les Pays-Bas et le Brabant où il avait été exilé pendant sa jeunesse l'attiraient. Là-bas, il pourrait exercer son art avec profit et moins d'entraves. Il résolut de retourner dans ce pays du nord et de ne plus faire ici que de courtes apparitions. Il loua à un paysan de Grandrupt sa part du Grandmont, se réservant une chambre pour loger lorsqu'il viendrait au pays.
Au cours d'un de ces séjours au Grandmont, les français étant venus assiéger Epinal, Charles IV, demanda aux gentilshommes de la province d'aider à la défense de la ville. Antoine d'Ormoy répondit à l'appel de son souverain. Mais il eut le malheur de tomber aux mains de l'ennemi avec trois de ses parents, Mrs. d'Avrecourt, du Tolloy et de la Bataille. Les français voulaient contraindre les prisonniers à payer une forte rançon sous peine de ne pas les relâcher. La somme étant au-dessus de leurs moyens, Antoine du Grandmont et ses cousins implorèrent le secours des dames du chapitre de Remiremont pour recouvrer leur liberté (septembre 1670).
Revenu au Grandmont, le malheureux gentilhomme mourut peu après, laissant une fille mineure. Ses deux frères resteront seuls sur le domaine, en gérant les intérêts de leur nièce, filleule de notre ancêtre Josué d'Ormoy. Celui ci pourvut avec soin à l'éducation de la jeune fille et la maria avec un capitaine de dragons du régiment de Chevilly, nommé François de la Saigne. Lui aussi tachait, depuis 1659, de relever le domaine familial. Il s'y employa pendant une quinzaine d'années. Il obtint même la concession de plus de deux hectares de forêt à proximité du Grandmont, afin d'agrandir sa part. Un ruisseau traversant ce terrain, il le transforma en prairies (19 août 1610). Ces près existent toujours, on les appelle encore « les près d'Ormoy ».
Mais comme son aîné, les Pays-Bas où il avait passé son enfance, attiraient cet aïeul, notamment Namur et Bruxelles, où un oncle de sa femme faisait flamber des verreries prospères et réputées. M. d'Ormoy finit par s'enraciner complètement à Anor, laissant ses biens à la garde et aux soins de son frère cadet, Jean. Il revenait rarement en Lorraine, mais conserva toujours une part du Grandmont. Il la louait à un paysan du lieu. Quelques mois avant sa mort, il avait chargé encore son parent N. de Finance d'Ambleuvenet, de renouveler le bail de son fermier du Grandmont (11 août 1715).
Jean, le troisième fils de M. du Corroy, fut le dernier de la famille à résider ici. On l'appela toujours, M. de Grandmont. Ce vieux manoir fut son logis jusqu'au jour où il épousa sa voisine et cousine mademoiselle de Viomenil, sœur du baron de Belrupt (6 mai 1692). Il se fixa alors au château de sa femme. A partir de cette date, les actes le qualifient, Sgr de Grandmont et de Viomenil.
Après sa mort et jusqu'à la révolution, le Grandmont ne fut plus qu'une ferme habitée par des paysans, notamment par la famille de Pierre Vancon le fondateur de l'acensement voisin. Mal entretenus, les bâtiments tombèrent peu à peu en ruines. Cependant, au milieu du siècle, la tour n'était pas encore décapitée, son toit pointu surmonté de la girouette seigneuriale, figure sur les plans de cette époque (1750 - 1760 - 1773 et 1775).
Au début du règne de Louis XVI, l'ancienne verrerie de « Gramont » s'étendait sur 225 arpents de terres arables. Elle appartenait à Mme de Bonnay de la Chaussée, née de Hennezel de la Rochère, dernière représentante de la branche de Ranguilly. Cette dame en fit don à ses nièces, mortes vieilles filles, à la Rochère, pendant la révolution.
Tels sont les souvenirs, les ombres qui surgissent de ce sol, tandis que nous errons autour des ruines.
Est-il possible que ce tas de pierres informes, recouvert d'une végétation folle, soit tout ce qu'il reste du manoir et de ses robustes fenêtres à meneaux, de la tour octogonale et de sa porte renaissance dont j'avais dessiné avec un soin pieux, le fronton armorié et les montants bordés de fines sculptures, de son perron à pans coupes, formé de blocs de granit, du bâtiment des dépendances où m'était apparue la jeune paysanne effarouchée de ma visite ?
Que sont devenus tant de matériaux représentant un cube imposant après quatre siècles de guerres et d'intempéries, le Grandmont s'est-il effondré de vétusté, comme un vieillard accablé d'années succombe après une existence chargée de maladies ou d'épreuves... ou bien est-il tombé sous le pic d'un vandale, insensible à l'attrait et à la valeur de ces sculptures... ? un ancien habitant de Viomenil raconterait sans doute l'agonie de cette maison. Il saurait le sort de ses plus belles pierres. Certaines sont peut-être encore enfouies dans le sol ..
Rapidement, j'explore l'emplacement du logis ruiné avec l'espoir de retrouver trace de ses fondations. Peine perdue, ces décombres, envahis de ronces et d'orties, n'ont plus de formes, seul subsiste le montant gauche de la porte voûtée, il soutient l'un des cotés du toit de l'abri improvisé pour les bestiaux.

Le propriétaire actuel autoriserait peut-être le déblaiement de ces ruines. Que de temps serait nécessaire pour une telle tache ? Cependant, l'envie de plonger plus avant dans un passé révélateur, me tient toujours au coeur. Nos yeux ne sont-ils pas les fenêtres par lesquelles nous voyons quelque chose de l'âme de nos ancêtres.
Cela est surtout vrai dans ce pays, où les gentilshommes verriers tenaient au sol par des racines multiples, ne s'alliant guère qu'entre eux. Ces recherches me prolongent dans leur existence. Ici aussi je reviendrai ...
Un peu au-dessus du manoir et par derrière, commence le plateau. Sans doute l'emplacement du jardin, au temps où ce lieu était habité. Un majestueux cerisier, d'age respectable, étale une énorme tête, à peu de distance de l'ancien logis. Il est chargé de fruits qui servent à faire le fameux kirsch du pays. Le sol est jonché de petites cerises, tombées sous le bec des oiseaux. Instinctivement, je ramasse quelques noyaux. Je tenterai de faire pousser dans le potager de Bourguignon un cerisier du Grandmont....
Nous reprenons la route vers Viomenil, pour suivre à gauche le chemin forestier conduisant à la Pille. Je m'en souviens pour l'avoir fait à bicyclette, il y a vingt sept ans. Il longe la lisière nord du bois, jusqu'à la pointe de l'éperon dominant la Saône à hauteur de la ferme Richard. Cette ferme est le type des petites exploitations rurales de la Vôge, je descends de voiture pour en prendre une photographie.
De cet endroit, se devine, presque depuis sa source au pied des contreforts du château de Viomenil, le cours de la jeune Saône. C'est là, quelque part dans le fond de la vallée, que Nicolas II de Hennezel, Sgr de Viomenil et maître de verrerie au Tolloy et au Grandmont, fit creuser un étang pour capter les eaux de la rivière naissante et qu'il construisit le premier moulin à blé. Le duc autorisa le gentilhomme à réaliser son projet, en spécifiant que le moulin fonctionnerait pour « l'utilité et le soulagement des habitants de Viomenil et des villages voisins » (24 avril 1561).
L'étang et son moulin figurent sur un plan de 1735. Ils se trouvaient un peu au-dessus de l'endroit où le ru du Grandmont se jette dans la Saône. Du tournant de la route où nous nous trouvons, nous devrions l'apercevoir à nos pieds. Je fouille en vain des yeux les près où serpente la rivière, cachée par de hautes herbes. Il ne parait rien rester de l'oeuvre de notre ancêtre.
Cependant, au temps de Louis Philippe, le vieux moulin existait encore. Un artiste de cette époque, Lauters, consacra tout un album aux rives de la Saône. L'un de ses feuillets représente le « moulin de Viomenil », encadré de la ramure d'un très vieux chêne. Au premier plan un cavalier, peut-être l'un des messieurs de la Pille, cause avec une paysanne. Autour du moulin, des groupes de bonnes gens et un troupeau de moutons animent ce paysage de paix dont l'arrière plan est formé par les frondaisons du petit bois de la Pille. Ce pittoresque dessin a été lithographié, j'en possède un exemplaire.
La route devient raide et mauvaise. Elle tourne en épingle à cheveux à l'endroit où elle enjambe le ruisseau du Grandmont. Elle atteint ensuite le fond du vallon et traverse la Saône en amont du ru des Bocards. Puis elle longe le cours de la petite rivière, ensevelie sous les aulnes, pendant quelques centaines de mètres. L'auto descend rapidement ce chemin étroit et difficile. Pendant le trajet, je me remémore à grands traits, l'histoire des lieux que je vais revoir. Je ne la connaissais guère en visitant la Pille pour la première fois en 1901.

LA PILLE - SECONDE VISITE (15)

La Pille fut fondée au milieu du XVI° siècle par deux beaux frères, François de Hennezel du Grandmont et Nicolas de Thiétry de St Vaubert. Ces gentilshommes avaient mis en oeuvre, jusque là, les parts de la Sybille leur appartenant. Tous deux comptaient parmi les maîtres verriers de la région, ayant le plus de compétence et d'autorité. A ce titre, Charles III de Lorraine les avait désignés comme étant les plus propres à garder la forêt du coté de Passavant « pour assurer la dépense de cette partie de la frontière, entre la Lorraine et la Bourgogne (1555).
A la même époque, les deux gentilshommes avaient été presque seuls à entrer en lutte avec l'administration ducale. Ils s'étaient dressés ouvertement contre les prétentions d'un important marchand de verres suisse, Jehan Lange Calderin, qui était parvenu à obtenir de la chambre des comptes de Nancy, l'exclusivité de l'achat des grands verres, fabriqués dans la forêt de Darney et réputés dans toute l'Europe. Ce négociant entendait imposer dans chaque verrerie une règlementation

de la fabrication et des conditions de travail et de paiement qui suscitaient une légitime émotion parmi les verriers. Forts de leurs libertés et de leurs privilèges séculaires et très indépendants, les gentilshommes jugeaient inacceptable le contrat qu'on leur proposait. Cependant, le plus grand nombre craignait de mécontenter le fisc ducal, ils n'osaient refuser de signer l'accord demandé.
François et Nicolas, hommes énergiques et habiles, déclarèrent hautement qu'ils ne signeraient jamais. L'affaire eut un vrai retentissement. La chambre des comptes de Nancy assigna à Nancy les récalcitrants pour entendre leurs raisons. Poussé par les agents du fisc, le tribunal n'admit pas les explications données par MM. de la Sybille, il décida que leur verrière serait frappée d'interdiction, tant qu'ils ne se seraient pas soumis.
François et Nicolas ne se tinrent pas pour battus. Ils décidèrent d'en appeler directement à leur souverain. Ils lui exposèrent le bien fondé de leur attitude et leur résolution. Ils entendaient continuer à fabriquer le verre, suivant leur coutume et quand cela leur plairait, notamment le verre de couleur, le plus recherché et le plus cher. Comme ils ne possédaient qu'un quart de la verrière de la Sybille, si l'on restreignait leur production, il leur deviendrait impossible d'y vivre. Enfin, ils refusaient catégoriquement de livrer sans caution leur marchandise à Jean Calderin (16 septembre 1556)
En conséquence, puisqu'on leur enjoignait d'éteindre leurs fours de la Sybille, ils demandaient l'autorisation de créer une autre verrerie et un domaine en défrichant une partie de la forêt, située au bord de la Saône, proche du moulin de Viomenil, ayant découvert un endroit propice « dessous les vieux battants » si le prince leur accordait ce terrain, ils le mettraient en valeur et pourraient assurer ainsi l'existence de leurs familles. En outre, ils demandaient la concession de la rive gauche de la rivière sur une assez grande longueur, pour la convertir en prairies. Les deux gentilshommes osaient terminer leur requête par une menace qui dévoile leur esprit d'indépendance et leur caractère.
- « si la chambre nous refuse d'allumer une nouvelle verrière dans la forêt nous n'hésiterons pas à nous expatrier avec nos familles, et nous irons installer notre industrie, sous la protection d'un autre souverain ».
A la tête de la chambre des comptes se trouvait le président Alix. Ce haut magistrat connaissait bien l'habileté des gentilshommes verriers. Dans un ouvrage célèbre, il avait rendu hommage à leur labeur. Il savait quel profit le duché tirait de leur travail. Après enquête, il donna un avis favorable à la demande de MM. de la Sybille. A la fin de décembre, le comte de Vaudemont, tuteur du jeune souverain, signait à Nancy des lettres autorisant François et Nicolas à créer « pour le plus grand profit et augmentation du domaine ducal » la verrière et le domaine projetés. Le prince rappelait en même temps, les privilèges séculaires et la noblesse des maîtres verriers.
Ainsi naquit la Pille (28 décembre 1556). La situation de ce domaine est assez différente de celle de la plupart des verreries de la forêt. Généralement érigées à mi-pente d'un plateau. Ici, c'est dans un repli de l'étroite vallée que les fondateurs ont blotti leur logis, à l'abri de la bise qui souffle du nord et de l'est, dans ce climat rude. Ils furent aussi tentés par les grasses prairies que deviendrait la rive droite de la jeune rivière, ombragée au midi par le flanc escarpé de la forêt. Ces « beaux près » donneront peut être un jour leur nom aux descendants des fondateurs.
Nul doute enfin, que la proximité des verrières du Grandmont et du Tolloy, du moulin et du village de Viomenil, n'ait été aussi pour François de Hennezel un motif de se rapprocher de ses parents les plus proches. Les verriers étaient sociables, ils aimaient les réunions de famille, ils tenaient à se sentir les coudes pour se défendre et s'entraider, cela ne les empêchait pas quelques fois de se concurrencer âprement.
La Pille « verrière de grand verre blanc et de couleur »prospéra. Un demi-siècle après sa fondation, elle appartenait presque en totalité aux Thiétry qui s'avisèrent, vers 1607, d'y travailler « aussi dans l'art du menu verre », c'est à dire d'y faire des bouteilles et autres objets. Cette famille s'y maintint plus d'un siècle. Pendant la guerre de trente ans, ses représentants s'expatrièrent aux Pays-Bas. Nous les avons retrouvés en Hainaut et en Brabant. Certains furent des maîtres-verriers intelligents et courageux, ils se firent, dans ces pays lointains, les entraîneurs de leurs parents exilés. M. de Dordolot m'a donné, l'automne dernier, des preuves de leur activité, en me montrant les protocoles des notaires de Namur.
J'y ai vu leurs signatures.
Dès que la tourmente commence à s'apaiser, les émigrés revinrent à la Pille. A la fin de 1649, trois frères Thiétry, dont deux portaient des prénoms bibliques, Jérémie, Isaac et Georges, avaient déjà regagné la verrerie familiale dévastée.

Malgré les dangers et les difficultés qui menaçaient toujours la lorraine, le second Isaac, tint bon à la Pille jusqu'à sa mort vers 1615. A deux reprises, il avait fait en termes émouvants, une fondation en l'église de Viomenil, ainsi que des dons aux couvents des villes voisines. Il n'avait pas d'enfants (24 août 1659 - 5 décembre 1666).
Après son décès, sa veuve, une Hennezel, testa à son tour en faveur de sa petite nièce, fille d'Anthoine Dormoy du Grandmont (24 octobre 1676). M. et Mme de la Pille reposent en l'église de Viomenil.
La verrière passa aux Hennezel, par le mariage d'une nièce d'Isaac, héritière de la Pille avec Philippe Ernest d'Avrecourt, fils de Clément, le gentilhomme dont nous avons lu le testament à Namur (14 octobre 1680). Une quinzaine d'années auparavant, une soeur de Philippe et petite nièce d'Isaac avait épousé à la Pille notre aïeul, Josué Dormoy, demeurant à cette époque au Grandmont (3 novembre 1654).
Plus tard, par suite d'alliances de demoiselles d'Avrecourt avec un Bigot et un Massey, les descendants de ces gentilshommes se trouvèrent un certain temps propriétaires de la Pille. Mais ils cédèrent leurs parts aux Hennezel de Beaupré issus des d'Avrecourt. Ceux-ci se trouvaient seuls détenteurs du domaine au moment de la révolution.
Le dernier Beaupré, chevalier de Saint Louis et capitaine à l'armée de Condé mourut à la Pille sous la restauration. Il repose dans le cimetière de Viomenil. Nous venons de voir sa tombe et celles de ses filles, Caroline et Amélie, mariées à des Francogney.
Leurs descendants possèdent encore actuellement le domaine.
Nous voici à trois cents mètres de la Pille. A gauche de la route et de l'autre coté de la Saône, on aperçoit la digue d'un ancien étang envasé, à son extrémité ouest, un amas de pierres disparaît sous la végétation sauvage. C'est l'emplacement de la "scie Félix" moulin à eau encore debout il y a vingt sept ans.
Ce moulin était fort ancien. C'est lui que les fondateurs de la pille désignaient, en demandant à leur souverain, la concession d'un terrain situé au bord de la Saône «dessous les vieux battants ».
M. Georges Varlot, l'un des propriétaires de la Pille, m'a appris qu'on appelait ainsi autrefois un moulin à foulon ou martinet pour battre le fer et fabriquer des outils. Les "battants" servaient aussi à fouler le drap et les vieux chiffons pour les transformer en papier. Ce genre de moulin était communément de signe dans le pays, une pille « nom venu de la pile ou du pilon servant à broyer ou à écraser ». Il est donc probable que la Pille tire son nom de ce moulin. En tout cas, des 1660, les actes mentionnent le nom de la "verrière de la pille".
Pendant la guerre de trente ans, la scie Félix avait été abandonnée et ruinée. En 1665, deux habitants du pays voulurent la remettre en état, ils demandèrent à M. de Thiétry de la Pille, de présider au constat des dommages et à l'estimation des travaux à faire, pour restaurer le moulin. Il y avait fort à faire. Un grand cerisier, des saules, des trembles poussaient au milieu des décombres des bâtiments, l'étang était à sec et comme aujourd'hui rempli de buissons. Les restaurateurs obtinrent de l'administration ducale, l'autorisation de couper dans la forêt le bois nécessaire à la reconstruction des bâtiments (16-6-1665).
Il y a une quarantaine d'années, la "scie Félix" qu'on appelait aussi le « moulin de Jean du bois » était en pleine activité, on y faisait de la farine et de l'huile de faine. Les propriétaires l'ayant abandonnée à la fin du siècle, il tomba en ruines. Lors de mon premier passage en 1901, les bâtiments étaient encore debout, mais la roue du moulin délabrée. Aujourd'hui, la "scie Félix" n'est plus, comme le Grandmont, qu'un lieu-dit, désignant quelques ares d'un terrain en friche retournant au bois. Ce terrain est enclavé dans le domaine de la Pille et il appartient à un cultivateur de Viomenil.
Enfin voici la Pille. Je retrouve le manoir tel que je l'avais vu jadis, par une matinée d'automne, encadré des panaches rougissants de la forêt. Aujourd'hui il est assoupi sous le soleil brûlant d'une étouffante journée. Dans l'écrin majestueux de ses chênes, de ses hêtres, de ses sapins, il a l'attrait d'un ermitage perdu au fond des bois.
Au bord du chemin, le petit mur de pierres branlantes, chargé de mousses jaunies, de fines fougères, de fleurs sauvages, craque sous la chaleur. La maison semble encore inhabitée. Seuls, quelques cris d'oiseaux, des bourdonnements d'insectes, et le frais murmure de la Saône qui court dans l'herbe en face du logis, animent ce lieu solitaire. Depuis 1911, je le sais, le château de la Pille est la propriété de deux demoiselles de Francogney, filles de l'industriel de Godoncourt. L'une est la femme du capitaine Varlot, l'autre celle du colonel de Magagnosc. Ces dames n'y passent guère, à tour de rôle, que quelques semaines de vacances. La grille du portail n'est pas fermée. Nous la poussons. Le vieux

perron usé par les pas de six générations s'offre à nous. L'herbe perce entre les fissures de ses pierres. Cette demeure est la dernière de la forêt de Darney qui soit encore habitée par des membres de la famille. On voit toujours, de chaque coté des marches, l'emplacement des scellements de rampes de fer forgé, aujourd'hui disparues.
La porte d'entrée est encadrée par deux solides montants de gré mouluré supportant un énorme linteau. Sous la fenêtre du premier étage, est encastré un trumeau de pierres aux sculptures hachurées. Le marteau des vandales n'a pas réussi à nous empêcher de deviner les traces du blason que les d'Avrecourt, constructeurs du logis, avaient placé là. Un écusson ovale à trois glands accompagnés d'un croissant, soutenu par deux lions en baroque et surmonté d'une couronne de marquis, armes qui se retrouvent sur une lettre de M. d'Avrecourt, datée de la Pille, du temps du bien aimé.
Une robuste porte de chêne massif, à deux vantaux ornés de moulures louis XV clôt le logis. Patinées par un siècle et demi d'allées et venues, elle est émouvante dans sa simplicité. Une imposte à petits carreaux la surmonte, éclairant le vestibule. Sur le vantail de droite, le plus large, un heurtoir, lourde poignée de fer ouvragé, occupe la base du panneau supérieur; il permet au visiteur de signaler sa présence.
A droite du perron et au-dessous du bandeau de grés qui ceinture la base des fenêtres du rez-de-chaussée, se voit la pierre de fondation. De grosses moulures à volutes l'encadrent et forment un cartouche portant l'inscription. Comme à la Neuve-Verrerie et au Tolloy, le texte présente une orthographe des plus fantaisiste :

Dieu soit béni cet pierre a été posée par monsieur Charles d'Henezel (Partie hachurée) 1782

Le parrain de cette demeure était le second fils des Beaupré. A cette époque il approchait de la quarantaine et n'était pas encore marié. A la veille de la révolution, il épousa une dame de Bonnay et n'eut pas d'enfants. On l'appelait le chevalier de la pille, parce qu'il passa toute son existence ici. Il comparut à Mirecourt en 1789 avec la noblesse du bailliage de Darney. Tandis que son aîné avait rejoint l'armée de Condé, il s'efforça, avec ses frères cadets, de sauver la demeure et le patrimoine familiaux. Sous la terreur et jusqu'au consulat « le ci-devant noble citoyen d'Hennezel » paraît dans les actes avec la profession de manoeuvre. A partir de 1803, il est qualifié rentier et propriétaire à la Pille et la particule de son nom réapparaît avec une apostrophe.
Je gravis le perron et fais résonner, plusieurs fois, aussi fort que possible, le vieux heurtoir. Personne ne paraît, comme en 1901, je glisse sous la porte deux cartes de visite, elles témoigneront aux dames du lieu mon regret de ne pouvoir faire leur connaissance. Les clichés de ce perron, de la porte d'entrée et de la pierre de fondation, des vues de face et des angles de la maison me permettront de fixer l'aspect du logis, beaucoup mieux que le dessin hâtivement crayonné jadis. D'ailleurs, ce croquis a disparu à Bourguignon, pendant l'invasion de 1914.
Je retrouve la description de cette grosse maison carrée, faite par ma femme et mon oncle en 1911, au retour de la Pille. A droite et à gauche, les jardins, plantés d'arbres fruitiers, en plein vent, sont toujours aussi enherbés. Mais sur le coté est, se dresse un jeune sapin qui n'existait pas lors de ma première visite. Du même coté et au pied du coteau du « petit bois », passe le ruisselet venant de l'étang de Jolivet. En cette saison, il est à sec. Tout près, une petite source d'eau claire assure la vie aux habitants de la Pille. Ses eaux traversent la route pour aller se jeter dans la Saône. Derrière quelques bâtiments granges, écuries, bûchers anciens logements, plus ou moins abandonnés. Dans la partie resserrée de ce repli de vallon, commence un chemin creux, il doit conduire au plateau en forme de triangle, sur lequel se trouvent les terres cultivables du domaine, à la veille de la révolution, elles comptaient près de deux cents arpents. Deux ou trois étangs, creusés par les Thiétry, drainent les eaux de ce plateau et les descendent vers la Saône. Tout le long de la rivière et jusqu'au chemin conduisant à Clairefontaine, les propriétaires de la Pille avaient, parait-il, aménagé un petit étang pour les truites, et des réservoirs à poissons.
En errant autour de la Pille, n'allons nous pas voir apparaître les ombres de quelques uns de ses détenteurs passés...le chevalier de Beaupré rentrant ici au début du printemps de 1801, après dix ans d'émigration, grièvement blessé à l'assaut de la redoute de Belheim. Une balle lui traversa la tête, il perdit l'ouie.

Au retour des bourbons, il obtint une pension de capitaine et la croix de chevalier de Saint Louis. C'était justice. Dans l'ancienne France, le roi incarnait la patrie, défendre sa personne, c'était faire acte de patriotisme. Comme tant d'autres gentilshommes, ses parents et alliés, Beaupré, émigrant en 1792, espérait délivrer Louis XVI des mains des révolutionnaires. Il avait bien risqué sa vie par patriotisme et par respect de la foi jurée.
Lorsqu'un quart de siècle plus tard, la croix vint récompenser sa fidélité, l'ancien condéen venait d'entrer dans sa soixante douzième année. La vie, seul à la Pille, avec un frère cadet célibataire, lut devenait difficile à supporter, il songeait qu'après sa mort leur branche s'éteindrait, que le domaine familial passerait aux mains d'héritiers éloignés, il décida de se marier. Sa pension militaire et sa croix séduisirent une cousine de la branche de Francogney, fille d'un ancien brigadier des gardes du corps de louis XVI, qui s'était distingué le 10 août aux tuileries, en défendant la famille royale. Cette jeune fille avait vingt huit ans, elle était sans fortune. Elle épousa ce vieillard sourd et de quarante trois ans plus âgé qu'elle et vint ici, pour entourer d'affection et de soins son vieux cousin (1er août 1819).
J'imagine aussi la silhouette caractéristique du Francogney, second des gendres de M. de Beaupré. Ce gentilhomme portait les mêmes prénoms que son père et son aïeul, ceux des derniers ducs de Lorraine, aussi dans la famille l'appelait-on « Charles Léopold III ». Sans fortune, il avait obtenu une situation dans l'administration des postes, il y fit sa carrière pendant une trentaine d'années. Lors de sa retraite, il se fixa à Godoncourt, son village natal et en devint maire et conseiller d'arrondissement. Chasseur émérite, il était lieutenant de louveterie.
Il faisait de fréquents séjours à la Pille, pour se livrer à son sport favori.
Enfin, j'évoque le souvenir d'une des dernières fêtes de famille célébrée ici, il y a cinquante ans, le mariage du commandant d'Hennezel, après le décès duquel ses enfants me proposèrent en 1911, d'acheter la Pille. Charles Léopold IV de Francogney, officier d'infanterie à Poitiers, épousa à la Pille, la fille d'un ingénieur parisien qui avait accepté de venir de la capitale, avec ses parents, dans ce lieu solitaire pour que son union y soit célébrée, sous la protection des manes de son fiancé.
Un matin de printemps 1877, dans la mairie de Viomenil, ancien château des du Houx, le maire du village procédait au mariage civil du jeune officier, assisté de ses parents "domiciliés au château de la Pille" dit l'acte. Après qu'ils eurent reçu la bénédiction nuptiale dans l'église visitée ce matin, les époux et leur cortège se rendirent à la Pille pour fêter leur union. Trois de ses cousins germains assistaient la mariée, Alexandre de Francogney de la Neuve-Verrerie, époux de l'aînée des demoiselles de Beaupré, le futur général ménestrel et son frère, inspecteur des forêts. La jeune femme avait pour témoin l'un de ses oncles, ingénieur civil à Paris (23 avril 1877).
Malgré l'hommage de fidélité à la vieille maison que signifiait ce mariage voulu à la Pille, malgré l'acte de foi dans la continuité de la possession par les Hennezel que représentait cette cérémonie, le domaine, apanage des Hennezel, pendant plus de quatre siècles et demi, passera trente cinq ans plus tard par les femmes, dans deux autres familles. Il est juste de dire que celles-ci y restent aussi attachées.
Puisque aujourd'hui la pille est inhabitée, il faut remettre à une autre visite, l'occasion d'y être reçu. Deux kilomètres à peine nous séparent de la Bataille, là aussi je tiens à m'arrêter. Le curieux vestige de cet autre domaine des Hennezel, découvert il y a vingt sept ans, n'a-t-il pas subi le sort de la tour du Grandmont.

LA BATAILLE - PREMIERE VISITE (16)

Origine du nom - Son fondateur en 1556, Charles de Thysac, Seigneur de Belrupt La verrerie aux Thiétry de Saint-Vaubert puis en 1616 à deux frères du Tolloy- La guerre de trente ans - Mme du Tolloy reste seule - Au XVIII° siècle, le domaine indivis entre les Bonnay, Finance, Hennezel de Bazoilles et Massey - Production de la verrerie à la veille de la révolution - Le chevalier de Bazoilles se fixe à la bataille, destinée de ses sept filles - La division du domaine entraîne sa décadence - Poème d'Ernest de Massey relatant la vie des derniers gentilshommes verriers - Une inscription blasphématoire - La maison de la famille Didier, vestige d'un manoir du XVI° siècle, fronton armorié de 1595, porte de 158d', cheminée monumentale de 1616 - Arrêt de la verrerie en 1857 - Les autres ruines du hameau - Pierre de fondation d'une maison de Finance en 1191 - Une

taque monumentale de 1622 aux armes de Lorraine et de France - Emplacement de la verrerie - Ruines du logis de Borromée de Finance. Inexorablement la vie se retire de la bataille.

La bataille ! d'où vient ce nom d'allure belliqueuse… on dit qu'il serait une déformation du mot patois « Bastelle » dont le sens est inconnu, mais qui désigne un « patis », partie de forêt défrichée.
Ce nom est fréquent au pays de vosges. Rien que dans le département on compte une dizaine de lieux-dits « la Bataille ». Certains ont prétendu qu'il pourrait avoir pour origine un nom de personne... en tout cas, les Bataille n'évoquent aucun souvenir de combat. Ici, le nom désigne le ruisseau qui descend de l'étang de la grande plaine, situé au nord du hameau. Il en est question dans les lettres patentes de fondation de cette verrerie, érigée quelques mois avant celle de la Pille.
Le créateur de la Bataille était un Thysac, Charles, Er, Sgr de Belrupt en partie. En demandant au duc Nicolas l'autorisation d'allumer, à proximité de sa résidence, une nouvelle « verrière » verrière à faire du grand verre - ce gentilhomme sollicitait, dans la forêt, la concession de vingt jours « soit environ -cinq hectares » au lieu-dit « la fontaine sur la Saône » ou ru de la Bataille, terrain jusqu'alors vague, stérile et infructueux. Le prince accepta. Il renouvela en faveur des nobles verriers qui mettaient en valeur cette partie du domaine ducal, les privilèges et exemptions, habituellement accordés aux détenteurs des verrières de la forêt de Darney (15 avril 1556).
Une quinzaine d'années plus tard, il n'était plus question de Charles de Thysac, deux Hennezel « besognaient de grand verre » à la Bataille, Nicolas de Grandmont, frère du fondateur de la Pille, verrière où il travaillait aussi, et Abraham de Fay, neveu de Charles de Thysac. Tous deux étaient associés avec Jehan Chevalier qui habita la verrière du Hastrel, pendant une quarantaine d'années, sans doute à cause de son mariage avec Catherine de Hennezel.
Nicolas augmenta la surface du domaine primitif en défrichant de nouvelles terres du coté de Belrupt (1575). A la fin du siècle, la Bataille était possédée en grande partie et habitée par deux Thiétry de St Vaubert, Christophe et Elie (1575 - 1614).
Deux frères Hennezel de la branche du Toloy, ayant épousé des demoiselles de Thiétry de la Bataille, se fixèrent après leur mariage dans cette verrerie et la mirent en oeuvre ensemble (18 mai 1616).
L'aîné, Josué du Tolloy, mourut jeune. Pendant les années d'invasion sa veuve eut le courage de ne pas abandonner le domaine, elle fut une des rares femmes de gentilshommes à ne pas déserter la Lorraine entre 1636 et 1658. Ses enfants étaient nés à la Bataille. Son frère aîné chercha refuge en Hainaut, c'est ce Claude François de Hennezel de la Bataille dont j'ai lu plusieurs fois la signature dans les minutes des notaires de Namur. Lui aussi fut fait prisonnier par les français, au siège d'Epinal, en 1670.
Le fils de ce gentilhomme, ne à Namur vint habiter à la bataille, après le traité des Pyrénées, il y finit sa vie. Ses filles épousèrent l'une un Bonnay de Chatillon (en 1695), l'autre un Finance du Tremblay de Bisseval (en 1699). Leurs parts de la bataille passèrent alors dans les familles de leur mari. Leur frère aîné, Charles de Hennezel de la Bataille (il signait ainsi) s'installa ici après son mariage (5 août 1704) mais il ne tarda pas à dilapider ses biens. Il s'expatria en Hainaut et travailla un certain temps à Anor, dans la verrerie de notre ancêtre d'Ormoy. Ce Charles avait laissé en Lorraine, presque dans la misère, sa femme et ses huit enfants. Leurs parts de la Bataille furent vendues et les malheureux se réfugièrent dans la maison que leur mère possédait à la Frizon.
De Josué du Tolloy, d'Hosier a fait l'auteur de la branche des comtes de Beaujeu, rattachement des plus fantaisistes. Ses gendres, Guyon de Bonnay et Antoine de Finance du Tremblay, étaient au milieu du siècle les principaux détenteurs de la Bataille. A cette époque, cinq familles de gentilshommes habitaient ici où l'on ne fabriquait plus que des bouteilles. Un plan de 1758 indique l'emplacement de leurs quatre habitations, chacune est entourée de jardins et close de haies vives. D'après ce plan les terres cultivées s'étendaient sur 240 arpents.
(27 février 1758).
L'année suivante, par son mariage avec une fille de Guyon de Bonnay, un Hennezel de Bazoilles se fixa à la Bataille, ses neuf enfants y naquirent. La plupart moururent au berceau. Deux filles seulement se marièrent, l'aînée, Geneviève de Bazoilles épousa Borromée de Finance (1797), la cadette, Marie-thérèse de Bazoilles, Anastase de Massey (1802). Ce dernier mourut en 1822 et son beau frère de Finance en 1824. Ils avaient été les deux derniers maîtres de la verrerie. Mme Borromée de Finance

est morte à la bataille, il y aura bientôt cent ans (12 décembre 1851). Sa soeur, Mme de Massey, s'éteignit une dizaine d'années plus tard à Darney, où elle s'était retirée (15 juin 1840).
A la veille de la révolution, les fours ne fonctionnaient que deux ou trois mois par an. Ils occupaient pendant ce temps de travail une vingtaine d'ouvriers dont les journées étaient payées, l'une dans l'autre, trente trois sous. Durant cette période d'activité, la verrerie fabriquait 100 000 bouteilles, vendues 10 livres le cent. C'était donc une somme de 10 000 livres que produisait au total cette fabrication.
Un autre Hennezel, celui de la branche de Bazoilles et originaire de la Frizon, se fixa par mariage à la Bataille. Ce fut l'ancien officier de l'armée de Condé et chevalier de Saint-Louis, aïeul de la bonne vieille que nous avons vue ce matin, à la Neuve-Verrerie. Il se nommait Nicolas joseph III de Bazoilles, nom qu'il prononçait "Bazailles". Quelques années après son retour d'émigration, il épousa une demoiselle de Finance. Il en eut sept filles, nées à la Bataille, et un fils mort jeune, trois moururent au berceau, les autres contractèrent des alliances extrêmement modestes. L'aînée devint la femme d'un instituteur, ses trois soeurs épousèrent des cultivateurs du voisinage. Le chevalier de Bazailles fut le dernier Hennezel qui habita la Bataille, il y vécut jusqu'après la mort de sa mère (20 janvier 1840), ayant hérité d'elle une maison à la Frizon, il s'y retira auprès de son frère cadet célibataire et, comme lui ancien condéen et chevalier de Saint-Louis, les deux gentilshommes n'avaient pour vivre que leur pension de capitaine, ils s'éteignirent obscurément, à un an de distance, âgés de plus de quatre vingt ans (12 mars 1862 et 2 mars 1863).
Vers la même époque, la Bataille fut vendue par licitation au tribunal civil d'Epinal et rachetée par un tiers, en indivision entre les nombreux descendants des familles d'Hennezel, de Bonnay et de Finance. Cette multiplicité de propriétaires pour un même domaine fut jadis l'une des raisons de la décadence des verriers (Charles de Finance me l'avait expliqué). Le mal était ancien au pays de Vosges. Les familles de gentilshommes verriers, toujours nombreuses, s'alliaient entre elles, surtout lorsqu'elles restaient au pays, rarement un enfant de verrier entrait dans une famille étrangère. Le père assignait comme dot à son fils une part de ses droits au four à verre, ou bien il s'associait son gendre.
La propriété, concentrée en une seule main à l'origine ne tardait pas à devenir morcelée. Le nombre des détenteurs se multipliaient rapidement, à chaque génération elle se trouvait de nouveau émiettée. Il n'y avait plus d'unité dans la direction de l'exploitation. Cette division indéfinie entraînait des rivalités d'intérêt et d'amour-propre, des discordes même qui contribuèrent au déclin d'une industrie florissante à son début. Cette situation amena les gentilshommes verriers les plus audacieux et les plus énergiques à abandonner la forêt natale, comme l'avaient fait leurs pères à la fin du XVI° siècle, pour aller chercher fortune sous d'autres cieux. Les uns utilisèrent leur capital à installer leur industrie dans d'autres pays, ce fut le cas de notre ancêtre d'Ormoy. Les autres alliés à des familles aisées et possédant des fiefs, troquèrent la canne pour l'épée. Ce fut le cas des Beaujeu, Attignéville, Champigny, du Houx de Viomenil.
Ne continuèrent à travailler le verre, dans la forêt de Darney, que les représentants des branches dépourvues de moyens suffisants d'existence. Il est juste de dire aussi que la plupart de ces derniers préférait la vie médiocre, mais libre et un peu oisive qu'ils pouvaient mener sur le domaine familial. N'ayant ni ambition, ni besoin de luxe et de confort au siècle de la douceur de vivre, ils s'occupaient surtout de culture, de chasse et de pêche. Ils ne rallumaient leurs fours que par intermittence, surtout lorsque le besoin d'argent se faisait sentir ou pour ne pas laisser périmer des droits d'usage dans la forêt. A la veille de la révolution, ces droits pour la verrerie de la Bataille s'étendaient sur 480 arpents que les gentilshommes partageaient avec leurs parents de la Pille Un de leurs descendants, M. Ernest de Massey, né à la fin du premier empire et qui a été à même de recueillir la tradition verbale de ses ancêtres, a chanté en un petit poème amusant, la vie insouciante et douce que menaient les derniers gentilshommes verriers du pays de Vosges.

La canne à la main devant une ardente fournaise,
Durant trois mois sur douze, ils gagnaient assez d'or
Pour vivre grassement neuf mois, forts à l'aise,
Vidant mainte bouteille, et remplissant encor
Verres grands et petits, sans souci de la casse,
Donnant ainsi l'exemple à leurs nombreux clients
Mais qu'importe, après boire, ils allaient à la chasse,

À la pêche, gibier, truites étaient abondants.
À l'office, on voyait perdrix, lièvres, bécasse....
En toutes saisons...

Tel dut être l'existence et le sort des derniers détenteurs de la Bataille.

LA BATAILLE - SECONDE VISITE (17)

Avant d'arriver à la Bataille à droite de la route, une carrière de pierre meulière. Presque en face de l'autre coté, un chemin forestier conduisant à Clairefontaine. Dans l'angle qu'il forme, un grand bâtiment perce de nombreuses baies carrées et béantes, donnent sur les prés, il s'agit certainement d'une construction industrielle relativement récente. Elle parait abandonnée, il n'y plus que quatre murs de pierres de taille encore en bon état, soutenant une toiture prête à s'écrouler, ni portes, ni fenêtres. Peut-être sont-ce ici les ruines de la dernière verrerie qui flamba à la Bataille jusqu'au milieu du XIX° siècle. J'y pénètre.

A l'intérieur du bâtiment, il ne reste que le gros oeuvre de maçonnerie. Planchers, plafonds, cloisons ont disparu. Une végétation d'orties et d'herbes folles couvre le sol. Sur le linteau d'une porte qui conduisait sans doute à l'atelier principal, se lit, en lettres capitales énormes et se détachant bien en noir sur la chaux du mur, cette inscription,

Ni Dieu Ni Maître

Quel saisissant témoignage de la haine religieuse et sociale qui emplissait le coeur des ouvriers travaillant en dernier lieu dans cette petite usine. J'en reste stupéfait. Ce blasphème doit remonter à 1848, n'atteste-t-il pas l'étendue du mal causé dans les esprits par les théories voltairiennes et révolutionnaires.
Du jour où la France a commencé à donner le spectacle de l'athéisme et de la paresse, elle n'a cesse de décliner et de perdre son influence mondiale. Elle a réveillé la convoitise et l'esprit de conquête chez ses voisins allemands, laborieux et disciplinés. Les quatre ans d'invasion de 1914 [1] à 1918, leurs 1.500 000 morts et leurs ruines, celle plus terrible encore, qui se produira fatalement d'ici peu, sont la cruelle rançon de l'idéologie dont notre pays s'est fait l'apôtre a travers le monde.

La découverte inopinée de ce défi à la providence, dans ce coin de forêt paisible et perdu, me cause un vrai malaise. Que nous sommes loin, mon dieu, du temps ou les habitants de ce pays posaient la première pierre de leurs demeures [2], en bénissant votre nom....

Au sortir de ces ruines, nous laissons l'auto à l'ombre sur le bord de la route, pour explorer à pied le hameau de la Bataille. Je me souviens d'avoir pris a droite, un chemin tournant qui conduisait à une vieille maison portant les vestiges d'un fronton armorié, il commence à l'endroit où le ru de la Bataille passe sous la route, avant de se jeter dans la Saône.
Au premier tournant, voici la grosse maison vue jadis. Elle s'étale en bordure du plateau et domine la vallée. La façade principale est à l'ouest, un peu en retrait du chemin qui continue a monter vers les terres du domaine. A vrai dire, c'est un pâté de maisons réunies en une seule demeure, massive et informe. Les réparations de fortune qu'elle a subies prouvent la difficulté qu'ont eu les gentilshommes à relever leurs ruines en rentrant d'exil, après la guerre de trente ans.

Ici se dressait la maison forte, élevée au XVI° siècle par les fondateurs de la Bataille. On en voit les vestiges, cet angle de beaux blocs de grés appareillés sur lequel a été regreffe le logis actuel. Les montants et le linteau mouluré dans le style renaissance de la porte d'entrée, enfin à gauche de l'unique fenêtre du rez-de-chaussée, le fronton date de 1595 que j'avais remarqué, il y a vingt sept ans, réplique du foyer ancestral détruit qu'on a encastré dans le mur à un mètre du sol

La pierre est triangulaire, elle rappelle le fronton de la tour du Grandmont. Celui-ci a été affreusement mutilé, une seule grosse moulure subsiste pour encadrer ce bloc sculpté. Au centre, dans une large couronne de lauriers tressés, un écusson dont il ne reste que la bordure, le champ armorié a été gratté. De chaque coté, dans les angles inférieurs du fronton « deux petits cartouches moulurés en forme de cœur », celui de droite porte la date de 1595, celui de gauche conserve des traces d'initiales. Cette vieille pierre se trouve aujourd'hui si près du sol que les orties croissant au pied du mur la cachent en partie. Au-dessus, a été scellé la boite aux lettres dont le facteur d'Hennezel fait chaque jour la levée.

Deux fenêtres, une moyenne et une petite carrée éclairent la partie supérieure de la maison. Plus loin, une porte charretière et quatre fenêtres de diverses dimensions sont placées sans symétrie. Du coté de la Saône, contre l'angle de l'ancien manoir, on a accolé un bâtiment plus moderne, il comporte au rez-de-chaussée une grande fenêtre d'allure XVIII° siècle, garnie de barreaux de fer. Une plus petite, placée juste au-dessus, éclaire une pièce mansardée. Notre venue attire sur le pas de leur porte les habitants de la maison.
C est une famille de fermiers, six ou sept paysans au type vosgien caractérisé, aïeul, père, mère, fille ou belle-fille, garçons, sont de taille moyenne, robustes et bien musclés, le visage hale par le rude climat.

Les abords de leur logis sont sales et en désordre. L'herbe croit partout entre les fissures d'un empierrement informe. Jusque devant le seuil des outils, bouts de bois, objets cassés ou hors d'usage, traînent de toutes les cotés. Beaucoup de paysans vosgiens sont si rustiques et si peu préoccupés de leur confort qu'ils n'attachent aucune importance à l'aspect et même à la tenue de leurs demeures. Courageux et durs au travail, il leur semble superflu de chercher leurs aises et de perdre du temps à embellir le cadre où ils vivent. Pour lier conversation, je propose à ces gens de les photographier en leur promettant une épreuve de mon cliché. La glace est rompue, ils me disent leur nom, Famille Didier, et se prêtent à mes questions.
Nous pénétrons dans la maison, elle est bien la plus ancienne de la Bataille au fond de cette grande pièce, vis a vis de la porte d'entrée et sur le linteau d'une autre porte on lit gravée dans un encadrement rectangulaire, la date de « 1580 »
Cette pierre est donc plus vénérable encore que le fronton extérieur. A droite de la porte d'entrée une grande cheminée sculptée en face dans le mur, une porte ouvrant sur un escalier de pierre en vis, qui a été coupé à hauteur de l'étage, il monte au grenier, jadis chambre, où l'on voit les vestiges d'une cheminée sculptée.
Le père Didier m'explique : cet escalier se trouve dans la base d'une tour, placée autrefois à l'extérieur de la maison. La moitié de cette tour démolie fut englobée dans la construction quand on la restaura. La petite fenêtre carrée, a gauche de la boite aux lettres, indique l'emplacement exact de la tour, les remaniements de la maison primitive, après la ruine, sont visibles. Le fronton extérieur est bien celui qui surmontait la porte d'entrée de la tour, comme au Grandmont.
Plus loin, à l'intérieur du même bâtiment dans une partie à demi démolie servant de grange, je découvre la hotte d'une cheminée monumentale. Ses montants sont ornés de moulures et de coquilles de style renaissance, le large bandeau est tombe par terre, il porte au centre une couronne de lauriers tressés et un écusson dans l'esprit de ceux du fronton de 1595, on y lit le chiffre

J.H.S.

Et au-dessous la date

1616

Au-dessous, deux roses héraldiques en relief.

Le père Didier me dit que la maison lui appartient, je comprends qu'il vendrait certainement cette cheminée démolie et qu'il en faciliterait la photographie. Il fait malheureusement trop sombre dans ce bâtiment pour que je prenne un cliché.
A coté, dans le mur de la façade, une porte basse, peut-être celle d'une cave... elle est surmontée d'un large linteau sculpté d'une ornementation simple mais élégante, un entrelacs formé d'une grosse moulure arrondie, très en relief, court tout le long de la pierre. Le toit du bâtiment où je fais ces

découvertes est mal greffé avec la partie qu'habite la famille Didier. La présence de cette cheminée et la date de 1616 prouvent que cette maison était distincte de celle du manoir à tourelle.

1580 et 1595 sont les années ou les deux Hennezel, Nicolas du Grandmont et son beau-frère, Abraham du Fay, successeurs du Thysac fondateur de la Bataille, possédaient un tiers de la verrerie en indivision avec Christophe et Elie de Thiétry de Saint-Vaubert, détenteurs des autres tiers.
Après avoir épousé en 1615, mademoiselle de Thiétry de la Bataille, Josué de Hennezel du Tolloy s'installa ici. On peut supposer que ce fut à l'occasion de ce mariage que fut construite la maison à grande cheminée, datée de 1616. Son frère Pierre, vint aussi habiter la Bataille. Après son mariage avec Judith de Thiétry, fille de Christophe. Leur postérité vécut dans ces maisons pendant quatre vingt ans. Des Bonnay, des Finance et des Hennezel de Bazailles, leur succédèrent jusqu'au milieu ou XIX° siècle.

Tandis que je photographie le fronton de 1595 et la famille Didier sur le pas de sa porte, je poursuis mon enquête.
- où se trouvait la verrerie... n'est-ce pas le bâtiment en ruines, situé au bord de la route en arrivant de la pille ?
- oh, non monsieur, me répond-on, c'était il y a quarante ou cinquante ans une taillerie dépendant de la verrerie de Clairefontaine. Ici, la verrerie se trouvait dans le bas, à coté du ruisseau. Vous verrez l'emplacement de la halle en descendant, il reste encore un grand pan de mur, près du petit pont, à droite de la route. La, on fabriquait surtout des bou1eilles en verre noir qui servaient à mettre l'eau de cerises de la distillerie de Fougerolles, dans la Haute-Saône. Mais on faisait aussi d'autres objets en verre.

- Y-a-t-il longtemps que la verrerie ne marche plus ?
- Oh, oui monsieur, le feu des fours a été éteint définitivement en 1857.

Depuis cette époque, la Bataille n'a cessé de se dépeupler. Il n'y a pas assez de bonnes terres pour faire vivre beaucoup de monde. Au moment de l'exposition de 1889, il restait encore six ou sept maisons et environ vingt cinq habitants. Aujourd hui, il n'y a plus que deux maisons, la notre et celle des voisins, un peu plus haut en allant vers les terres.

- Vous n'auriez pas par hasard, quelques spécimens de cette fabrication, dis-je avec curiosité ?
- Nous, non monsieur, mais il y a à Monthureux, une descendante des anciens maîtres de la verrerie, madame Pernod, qui possède des objets fabriqués ici. Sa cousine, madame Messin, demeurant à Darney, doit avoir des souvenirs et des papiers de famille. Toutes deux sont encore propriétaires d'une partie des bois de la Bataille.

J'enregistre ces indications et nous continuons à monter le chemin vers le plateau. Sur la droite, au-dessus des Didier, plusieurs habitations en ruines, il ne reste que des pans de murs envahis de broussailles. La maison d'habitation a été incendiée. Sur un coin de la façade, je découvre la pierre de fondation, cachée dans les orties. L'inscription est gravée au milieu d'un cartouche en forme de huit renversé et encadré de grosses moulures. En partie martelée, elle est difficile à lire

La pier a été posée
par M.T....
Definanse en Lanne
1791

Un peu plus haut et toujours à droite du chemin voici la maison habitée dont parlaient les Didier. Elle est malheureusement fermée aujourd hui. Je n'y vois pas de pierre de fondation.
Mais quelques années plus tard, M. Georges Varlot, l'un des propriétaires de la Pille, y découvrira une importante taque de cheminée que je puis décrire ici, grâce à son dessin.Cette taque comporte six écussons. Le plus grand se trouve dans la partie haute, c'est le blason aux multiples écartèlements des armes de Lorraine. Il est entouré d'un collier des ordres royaux et surmonté d'une couronne ducale.

Deux écussons aux armes de France avec couronne fleurdelisée le flanquent à droite et à gauche. Au-dessus, répétée deux fois, la date de 1622. Sous l'écu de Lorraine, on voit au milieu d'une épaisse couronne de lauriers tressés, un troisième écusson aux armes de France, plus grand que les deux autres et surmonté de la même couronne. A droite et à gauche de cette composition, deux petits écus sur lesquels M. Varlot n'a rien pu distinguer. Enfin, de chaque coté et en bordure de la taque, est figurée une longue tige, présentant à ses extrémités une partie plus mince, ornée d'une sorte de boule cannelée, peut-être a t-on voulu figurer des sceptres...

Cette taque fut fondue deux ans avant l'avènement du duc Charles IV. Elle est aux armes de ses grands-parents, Charles le grand et Claude de France.
La dernière maison du hameau, au-dessus de celle-ci, se trouve à gauche, après le tournant du chemin. Elle est complètement en ruines et ensevelie sous les orties.

Nous redescendons pour voir l'emplacement de la verrerie, indiqué par le père Didier. Il y a là, en effet, sur la rive gauche du ruisseau, tout contre le petit pont de pierre sur lequel passe la route de la Pille, un énorme pan de mur déchiqueté et caché en partie par des touffes d'arbustes. Maçonné en grés, il peut résister indéfiniment aux intempéries. Bien que le sol soit entièrement recouvert de végétations qui en rendent l'accès difficile, on devine encore l'emplacement et la disposition du four à verre.
De cet endroit, je puis prendre une intéressante photographie. Au premier plan à gauche, le pan de mur vestige de la verrerie et le petit pont de pierre, vers la droite, le chemin montant vers la maison Didier qui se dresse éclatante de blancheur sous le soleil de plomb et empanachée des frondaisons du coteau.
La chaleur est écrasante. Avant de continuer notre promenade, nous sommes tentés de nous étendre pour nous reposer, près du pont, dans l'herbe de la prairie qui dévale vers la Saône. Je profite de cet arrêt pour noter hâtivement ce que nous venons de voir et d'entendre. Mais ici, comme partout où nous passons, il est regrettable de ne pas avoir le temps d'explorer les lieux plus à fond.
Au moment de repartir, je découvre en bordure de la route, les ruines d'une maison de maître complètement cachées par la végétation qui les étouffe. C'était une belle construction en moellons de grés, les parements et les encadrements des portes et des fenêtres sont en pierre très dure, taillée et appareillée comme à la Pille et à la Neuve-Verrerie.

Cette maison a du être détruite par un incendie. Des morceaux de poutres brûlées sortent encore des murs. La construction était solide, tout le gros oeuvre de maçonnerie extérieur et intérieur est intact. On peut reconstituer parfaitement la distribution du logis, quatre grandes pièces au rez-de-chaussée et quatre au premier étage. Elles sont d'une belle hauteur de plafond. Deux sont placées parallèlement à la route, deux autres donnent sur la Saône.
Nous allons savoir à quelle époque cette maison a été construite et quel fut son parrain, voici sa pierre de fondation. Encastrée à droite de la porte d'entrée principale, contre le pignon nord est bordant la route. Dans un encadrement de moulures et de volutes de style louis XVI, rappelant celui de la pierre de fondation des Francogney à la Neuve-Verrerie, on lit cette inscription encore
très nette

Deus sit ben
edictus - cette pier
re a été posée pa
r louis a de fine
nce le 2 juillet

A cette date, Bonaparte était à la veille de signer le concordat. Les manifestations de foi, si longtemps étouffées par la révolution, recommençaient à faire jour. Les traditions catholiques renaissaient. Ce que n'avait pu faire en 1791, le fondateur de la maison incendiée, dont j'ai découvert tout à l'heure la pierre de fondation, redevenait possible en 1801, au moment où le premier consul s'efforçait d'apaiser les querelles religieuses.

Mais quel était donc le Finance qui posa cette pierre... un bébé de quinze mois, le fils aîné de Borromée, l'un des derniers maîtres de la verrerie. En faisant graver le nom de son enfant sur le granit,

le père caressait l'espoir de voir son fils lui succéder un jour dans sa demeure et continuer son labeur. Dieu devait disposer autrement du destin de cette famille et de l'avenir de la verrerie. L'enfant mourut à l'âge de sept ans (1806). La fabrication du verre à la Bataille déclina du jour où mourut Borromée de finance (1824), deux ans après le décès de son beau-frère et associé, Anasthase de (1822).
M. de Finance ne laissait qu'une fille mariée à un médecin de Darney, le docteur Monsseaux. Sa veuve vécut encore ici, quelques années et s'éteignit à son tour septuagénaire dans cette maison (12 octobre 1831).

Au-dessus du linteau de la porte d'entrée. Une grosse pierre carrée a été ménagée pour former un cartouche destiné à recevoir les armes des propriétaires. Le blason n'a jamais été gravé, on était encore trop près de la révolution.
La pièce du rez-de-chaussée, à l'angle de laquelle est encastrée cette pierre de fondation, comporte une cheminée de pierre, en grande partie démolie, sous les décombres gît un vieux poêle. A droite de la cheminée, une autre porte permet d'accéder à deux chambres ouvrant sur la Saône. Une troisième porte donne sur la route. Enfin une quatrième fait communiquer la salle d'entrée avec la pièce située à l'angle nord ouest de l'habitation, là se trouve l'escalier montant à l'étage.
Cette salle donne sur une grange profonde de toute la largeur du logis et se prolonge du coté ouest. On y accède par une porte charretière cintrée ouvrant directement sur la prairie. La clef de voûte de cette porte présente un modeste cartouche. J'y remarque quelques lettres capitales disposées sur deux lignes. C'est le nom du propriétaire, orthographié avec la même fantaisie que sur la pierre de fondation.

fine
nce

En face de cette maison et de l'autre cote de la route, encore des ruines. Elles disparaissent sous les ronces. Il y avait là aussi, contre le terrain rocheux bordant la foret, d'autres maisons. Ce qui en reste est informe.

En arrivant à la Bataille, nous avons découvert le gros oeuvre d'un bâtiment industriel, qui ne conserve de ses dernières années d'activité industrielle, qu'une inscription outrageant les lois fondamentales de l'humanité. En quittant la bataille, nous gardons la vision des ruines encore solides de la demeure que le dernier maître de la verrerie avait placée sous la protection divine.
En haut du hameau aussi, que de ruines, que de jardins en friche... à la Bataille, la vie se retire au fur et a mesure que se dépeuple notre patrie et qu'évolue le monde, vers un avenir de prétendu progrès [3]. D'ici quelques années, ce sol qui a nourri des générations, durant trois siècles, sera retourné à l'état sauvage.

Nous quittons la Bataille sur ces pénibles impressions, pour continuer notre pèlerinage par Belrupt et Darney. A un kilomètre plus loin, la route quitte brusquement la rive de la Saône, elle remonte vers le nord, à travers le bois de l'Embechene. A l'intersection du chemin venant d'Escles, on tourne à gauche pour atteindre Belrupt.

Notes de Ppdh
1 -Les vrais responsables de cette guerre sont les grands bourgeois de nos pays respectifs qui avaient trop peur de voir disparaître leurs privilèges devant cette juste prise de conscience des exploités, que le comte ose traiter de paresseux. Il leur fallait une bonne guerre pour éliminer une grande partie d'un prolétariat qui devenait trop dangereux.
2 - Probablement construite par des maçons exploités par nos ancêtres.
3 - Il n'y aura pas de progrès pour l'humanité tant qu'une minorité élitiste s'accordera des privilèges.

BELRUPT (18)

A l'origine de notre histoire familiale, on trouve les noms de Belrupt et de Bonvillet. Ils évoquent les plus anciennes seigneuries des Hennezel. Suivant la tradition, Henry, premier de notre nom, vivant à la fin du XIV° siècle, aurait été seigneur de ces deux villages, c'est ce qu'affirmaient du moins, il y a plus de deux siècles, les généalogistes officiels en faisant sanctionner, par les chambres des comptes de Lorraine, la filiation de la maison de Hennezel depuis 1392. Le dossier de preuves, reconnues bonnes, contenait deux actes de vente dans lesquels notre auteur était dit, Sgr de Bonvillet et de Belrupt (30 mai 1392 et 13 juin 1394). Ces qualités figuraient encore, un demi-siècle plus tard dans le contrat de mariage prouvant le troisième degré de la généalogie (6 juillet 1446). Mais les documents présentés à la chambre des comptes, étaient des copies collationnées, il serait intéressant aujourd hui, pour étayer cette prétention, de découvrir les actes originaux.
Quoi qu'il en soit, ces seigneuries étaient aux mains des Thysac et des Hennezel au milieu du XVI° siècle. Dans deux dénombrements qu'il donnait à cette époque à Christine de Danemark, duchesse douairière de Lorraine, Christophe I de Hennezel est qualifié « Sgr. de Bonvillet et de Belrupt en partie ». Un de ces actes est l'original, il se trouve à Nancy, aux archives de Meurthe-et-Moselle, il est signé et scellé des armes du gentilhomme, un écu penché à senestre, à trois glands et un croissant en chef, timbré d'un casque posé de trois quart, avec des lambrequins (2 janvier et 5 février 1549).
A la fin de la même année, son beau-frère, Charles de Thysac, le fondateur de la verrerie de la Bataille, donnait à son tour, à la même princesse, le dénombrement de sa part de la seigneurie de Belrupt (3 décembre 1549). Il s'agissait notamment d'une tour, vestige de l'ancien château féodal, au XVII° siècle. Cette tour fut le chef-lieu de la baronnie qui, des Thysac, passa aux du Houx de Viomenil.
Les Thysac, verriers à Belrupt, s'ancrèrent si solidement dans cette seigneurie de la tour, qu'ils finirent par se substituer complètement à l'ancienne race féodale du lieu. Au début du XVII° siècle, Rémy de Thysac, Sgr de Belrupt étant mort, sa veuve Louise de Cherisey, fit l'hommage de cette seigneurie et de celle de Vallois (24 août 1616).
Leur fils, Eric de Thysac, colonel de chevau-léger et sergent de bataille du duc Charles IV, puis gouverneur de Hombourg et bailli d'Epinal, ne fut plus connu que sous le nom de Belrupt. Après que Charles IV eut érigé en baronnie en sa faveur sa part de sa seigneurie, il troqua son blason aux trois glands contre celui des sires de Belrupt, d'azur au lion d'argent.
A la fin du siècle, Charles de Thysac s'intitulait « baron de Belrupt, Bonvillet et Valfroicourt, comte de Monthureux ». Il était l'un des familiers de la cour du duc Léopold. Son alliance avec Catherine de Choiseul lui permit de faire figure de grand seigneur. Ses enfants, nés au château de Belrupt (1685-1697 et 1701) eurent pour parrains des représentants de la plus haute aristocratie lorraine. L'un deux fut même filleul du prince de Vaudemont et de la princesse Anne de Lorraine.
Le ménage menait grand train. Ses dettes s'accumulèrent si bien qu'en 1705 les créanciers firent vendre toutes les seigneuries, même le droit de haute justice à Belrupt. Elles furent adjugées à François du Houx de Viomenil, Sgr de Fauconcourt, beau-frère de Jean de Hennezel du Grandmont (31 mars 1705).
A partir de cette époque, ce gentilhomme se qualifie baron de Belrupt, terre qui resta chez les du Houx jusqu'à la révolution. Au XIX° siècle, il y avait encore des Belrupt-Tissac en Moravie et en Silésie, ils avaient été crées comtes du duché de Parme.
Le château de Belrupt fut reconstruit au XVIII° siècle sur les ruines de l'ancien, la vieille tour conservée servit de prison. Sur un plan du temps de louis XVI est figuré, au sud de l'église, le château avec ses girouettes, emblèmes féodaux (21 juillet 1784).
Aujourd'hui, les maisons du village s'éparpillent en bordure d'un quadrilatère à l'angle duquel s'élève, sur une légère éminence, l'église entourée de l'ancien cimetière. C'est vraisemblablement au centre de ce carré que se trouvaient le château et la tour. Notre passage rapide dans ce village ne permet pas d'en rechercher les traces.
L église est fort modeste, elle semble plutôt une chapelle, un bâtiment rectangulaire surmonté sur le pignon est d'un clocheton d'ardoises. Elle doit être suffisante pour cette petite paroisse, dont la population n'atteint pas la moitié de celle de Viomenil. Elle a du être reconstruite en 1763, date qui se lit au-dessus du portail.
A l'intérieur aucun détail ne retient notre attention, aucune trace de pierre tombale. Cependant sous les dalles que nous foulons, reposeraient dit-on, les corps de Christophe de Hennezel et de son beau-frère,

Charles de Thysac. Un certificat, donné au milieu du XVIII° siècle par le curé de la paroisse, atteste qu'à cette époque, les sépultures de ces gentilshommes existaient encore.
La pierre tombale de Christophe se trouvait devant l'autel de la sainte vierge, du coté de l'épître. Elle portait cette inscription en lettres gothiques, accompagnée des armes du défunt :

Cy, git. Christophe de Hennezel, seigneur de Bonvillet et Belrupt qui
Trépassa le troisième jour d'octobre mil cinq cent cinquante deux
Prie dieu pour luy.

Du coté de l'évangile, en avant d'un petit autel, se voyait au dire du curé, une tombe avec la figure d'un seigneur armé de toutes pièces, avec un sabre et des gantelets du coté droit et du gauche, la figure d'un casque à cinq grilles et autour de cette figure se trouve inscrit :

Cy gist Charles de tisac, escuyer et seigneur en ce lieu qui décéda
L'an de notre seigneur mil cinq cent septante quatre au mois de juin
Le dix septième à huit heures du matin.

C'est l'abbé Estienne, curé de Bonvillet en 1752, qui releva, de façon un peu fantaisiste certainement, ces deux épitaphes, il faut n'en admettre l'authenticité qu'avec circonspection.
Un cliché de cette église, pris en bas du chemin qui donne accès fixera son souvenir dans mes dossiers. Nous sortons du village pour gagner Darney. Après avoir traversé la ligne du chemin de fer, voici à droite de la route, à la lisière sud du bois de Genevoivre, et non loin de la Saône, une carrière de grés à ciel ouvert, on en extrait des pierres pour meules. J'en photographie quelques piles, entassées près du chemin. On en tire aussi des dalles et des blocs taillés, comme ceux qui se trouvent sur les demeures que nous avons vues.

HENNEZEL - DEUXIEME VISITE (19)

Après la gare de Darnay, je reconnais la belle et large route qui traverse la forêt en ligne droite, presque jusqu'à Hennezel. Ma carte indique, sur le parcours des noms de lieux qui me sont familiers. Je les ai lus maintes fois en compulsant les archives.
Tout d'abord à un kilomètre cinq cents de la gare, sur la droite de la route l'étang de la Blamonne, jadis de Bolmont, crée par Christophe I de Hennezel, Sgr de Belrupt (11 novembre 1539). Sous la forme de Bomont ou de Beaumont, cet étang donna son nom à deux branches de la famille. Quelques centaines de mètres plus loin et du même coté on aperçoit les toits de la Houdrie, hameau bâti à proximité de l'ancienne verrerie de la Houldrychapelle, érigée au XVI°siècle, sous le nom de la Busenne.
Son fondateur était Nicolas de Hennezel, auteur des branches de Champigny et de Bazoilles. Je me promets de venir, une autre fois sur place, voir ce qui peut subsister de cette verrerie (8/9/1555). L'année précédente, le même gentilhomme avait obtenu de Nicolas de Lorraine, l'autorisation de créer « au lieu dit la Flaschière, proche Hennezel », un étang pour abreuver les bestiaux des villages voisins (2 avril 1554). La carte montre son emplacement, sous le nom de la Flechière. Il est situé presque à l'orée de la forêt, à gauche de la route, avant d'arriver en vue d'Hennezel. J'ai si souvent rencontré le nom de cet étang, que je voudrais le connaître. Descendu d'auto, je m'avance à travers bois, où donc est la nappe d'eau indiquée sur la carte... elle a été asséchée depuis longtemps, un fourré recouvre son emplacement que j'ai peine à imaginer.
Quelques tours de roues et nous apparaît une clairière, parsemée de terres cultivées, de prairies, de jardins, d'arbres fruitiers. Au milieu, un clocher se dresse, dominant quelques maisons trapues. C'est l'église et le village d'Hennezel que l'on voit à travers les arbres. Le panorama me tente et j'en prends une photographie, en mettant au premier plan du cliché, deux petits garçons endimanchés revenant sans doute des vêpres.

A l'entrée du village, ma fille est amusée en lisant notre nom sur la plaque de fonte, scellée au coin du pignon de la première maison.
Que de fois, en pension surtout, la jeunesse est taquine et malveillante, ne lui a-t-on pas dit que Hennezel n'était pas un nom français. Elle répondait, « mais il y a en Lorraine, un village de ce nom du coté de Vittel. Il a au moins six cents ans d'existence ». Les gens restaient sceptiques et voila que ce mot apparaît, sous la forme concrète d'un clocher, entouré de maisons étincelantes de soleil, au centre d'un paisible paysage....
Certainement, ce nom, d'une orthographe si spéciale, peut paraître étrange à qui l'entend ou le dit pour la première fois. Cependant son orthographe actuelle, celle qui se détache sur cette plaque bleue, est bien la plus ancienne. On la rencontre dans la fameuse chartre de 1448. « La vieille verrière de Jehan Hennezel » est au nombre des quatre de la forêt de Darney, dont les détenteurs font confirmer leurs privilèges et leurs droits séculaires. En ce temps la, cette verrière était ruinée et abandonnée depuis longtemps, et ses propriétaires projetaient de la remettre en oeuvre.
Ce qui justifie l'origine étrangère du mot, c'est qu'il ne se prononçait pas autrefois comme aujourd'hui. D'ailleurs la manière de l'orthographier a varié, suivant l'accent des pays où le nom était prononcé et écrit. En lorraine méridionale, notamment à proximité de la Franche-comté, on ne prononçait pas le "l" final, on disait « Henneze » pour Hennezel, « Viomeni » pour Viomenil, le Hatre pour le Hastrel. La dernière syllabe de notre nom « zel » se trouvait donc souvent orthographiée « ze » ou « zay » et « zet », quelquefois même, remplacé par un ou deux « s », Hennese, Hennessey. Cela est si vrai, qu'on lit sur les cartes anciennes de la Vôge, - Polascu, Ortelius, Visscher, Samson d'Abbeville, Jaillot - l'orthographe Hénnesey ou Hennessey.
Lorsqu'un Hennezel se trouvait dans un autre pays que la Vôge et qu'il recourait à l'office d'un notaire, celui-ci orthographiait le nom de son nouveau client, d'après sa prononciation. "Comment vous appelez vous" disait l'homme de loi, au gentilhomme qu'il voyait pour la première fois « un tel de Henneze » répondait le requerrant en aspirant l'"h" initiale et en prononçant la première syllabe « an ».

Le tabellion laissait alors courir sa plume, au gré de la fantaisie que lui suggérait cette prononciation.
On trouve dans un même acte, des variantes nombreuses, de Hanneze, de Hannezay ou Dhannezay et même d'Annezay, Dannezay et Dennezay. Le cas est typique en Nivernais et en Comté, dans la première moitié ou XVII° siecle. Cependant, au bas de la minute du notaire, l'intéressé signait, presque invariablement en respectant l'orthographe, de Hennezel.
Mais quelle est la raison de l'« h » aspiré, initiale du nom qui a légitimé, dans toutes les branches, jusqu'au XVIII° siècle, l'orthographe de la particule « de ». Pour l'expliquer, il faut savoir l'origine du nom. Au moment où nous entrons dans le village, je me souviens de ce que m'écrivait à ce sujet M. Charles Bruneau, l'érudit professeur de philologie de Nancy. Non seulement ce savant homme a bien voulu m'expliquer l'origine du nom de Hennezel, mais aussi celles des noms de Thysac, Thiétry et Bisval, tous quatre portés par des familles venues des frontières de Bohême ou de Bavière, s'implanter dans le pays de Vosges, au milieu du XIV° siècle.
Hennezel, Thysac et Thiétry, m'a écrit M. Bruneau, sont des noms d'origine germanique. Hennezel était un Hansel, diminutif de Jean, Petit-Jean. Thysac, orthographie jadis Tysoir, Tissot, Tixot, Tisal, et représentant une même prononciation. Tissot, était vraisemblablement un petit Mathias. De même qu'en Lorraine, Nicolas a donné « ni » colas, colin, etc. Mathias a donné des « ma » thies, plus un suffixe quelconque. La forme Thysac doit être postérieure.
Thiétry, que l'on trouve souvent orthographié, jusqu'au XVII° siècle, Thietrich, est une forme mi-germanique, mi-française. La forme germanique serait, Diderich, la forme française, Thierry, d'où aussi Theodorich.
Enfin Bisval, orthographié dans la charte de 1448, Bisovale et Bisevalle est le plus énigmatique de ces noms. Il se pourrait qu'il ne vînt pas comme les trois autres d'un prénom mais d'un nom de lieu. Le premier élément "Biss" est bien connu, on le retrouve dans "Besange", en allemand "Biss-ingen". Le deuxième élément pourrait être Wald forêt. Notons qu'il a été donné quelquefois d'une manière amusante, Brisevoire. Il est plaisant d'appeler un verrier, brise - verre, voire étant la forme régulière de verre en vieux français.
M. Bruneau terminait ainsi sa consultation :

"En ce qui concerne l'origine des noms de famille, il n'existe malheureusement aucune certitude possible. Jusqu'au début du XI° siècle, on ne rencontre pas de nom patronymique qui se transmette. Les enfants portaient des noms différents de leur père, souvent des prénoms qui se compliquèrent plus tard de surnoms".
En Lorraine et en alsace, du XII° au XVI° siècle environ, la plus grande fantaisie régnait, pour ce que nous appelons aujourd'hui les noms de famille. Ils variaient, ainsi que leur orthographe, suivant les personnes et suivant les époques de la vie. Cependant, pour les verriers, les noms de famille ont été fixés d'assez bonne heure. Il y avait la, non seulement une habitude noble, mais aussi une nécessité professionnelle. Le nom garantissait la valeur du produit. D'ailleurs en ce qui concerne les noms cités dans la charte de 1448, j'ai l'impression qu'il s'agit de familles constituées, possédant vraiment un nom patronymique auquel elles tenaient. Cela fait supposer que ces familles étaient établies dans le pays, depuis plusieurs générations et qu'elles y jouaient des lors, un rôle important.
Au moment même ou M. Bruneau me donnait ces explications, un ami me proposait une autre signification du nom de Hennezel ou Hansel. Ne viendrait-il pas m'écrivait-il, de même que le mot "Hanse » qui veut dire association commerciale entre un certain nombre de villes d'Europe au moyen age, du mot allemand, Hansa, qui veut dire compagnie ? Il est curieux de rappeler que les verriers, associés entre eux, se disaient "comparsonniers". Quoi qu'il en soit, j'ai retenu plus particulièrement les indications de M. Bruneau : Hennezel venu de Hans-el, petit jean, tout d'abord à cause de la notoriété du savant professeur lorrain, ensuite parce que le prénom de Jehan est celui des premiers Hennezel connus. J'y ai ajouté les observations suivantes sur l'orthographe de la particule.
Au milieu du siècle de louis XV, les prononciations de noms se sont modernisées, allégées. La particule s'est élidée, on a écrit d'Hennezel pour de Hennezel, comme en Normandie on a écrit d'Harcourt pour de Harcourt, d'Houdetot pour de Houdetot, et en Picardie, d'Hédouville pour de Hedouvi1le, d'Hangest pour de Hangest.
A la veille de la révolution, toutes les branches de notre famille restées en lorraine, écrivaient le nom avec une apostrophe. Au contraire, la particule non élidée s'est maintenue, jusqu'a notre époque, dans les branches qui ont quitté leur province d'origine, depuis plusieurs siècles. Les d'Ormoy, enracinés en Hainaut sous louis XIV, continuèrent à orthographier leur nom dans sa forme la plus ancienne, sauf la génération qui vécut de 1750 a 1789. Les d'Essert, fixés au pays de Vaud, ont écrit invariablement jusqu'à nos jours, de Hennezel.
Cette méditation sur l'origine de notre nom n'est pas indifférente au moment ou nous pénétrons dans la commune qui le porte. Ses habitants ne s'en doutent probablement pas.
Si comme je le souhaite, je parviens à entrer en rapport avec un érudit local, il sera certainement intéressé par ces explications.
Mais cette seconde visite à Hennezel sera rapide. Pour explorer le village à loisir et de façon profitable, il faudrait y être guidé par quelque habitant obligeant et compétent. Depuis le décès de l'abbé Gérard et de M. Paul Rodier, je ne connais plus personne ici.
Nous arrêtons la voiture sur la place de la mairie. Je voudrais revoir l'église dont l'abbé Gérard m'avait fait les honneurs en 1901. Comment en la visitant, n'avoir pas une pensée pour tous les morts qui ont porté le nom de Hennezel, depuis six cents ans...
Elle est bien banale cette humble église. C'est qu'elle n'a guère plus d'un siècle et demi d'existence. Elle fut construite en 1764, après l'érection d'Hennezel en paroisse. Jusqu'à cette époque, ce village et les hameaux environnants dépendaient des cures d'Attigny et de Belrupt. Mais l'éloignement de certains d'entre eux amenait toutes sortes de difficultés. Pour les baptêmes par exemple, nos pères, très religieux, désiraient que les nouveaux nés devinssent enfants de dieu, aussitôt après leur entrée en ce monde. Les enfants étaient présentés à l'église le jour même de leur naissance. C'était pour l'aller et le retour des trajets de dix à douze kilomètres que beaucoup de nouveaux nés supportaient difficilement.
Les enterrements, surtout dans la mauvaise saison, étaient aussi pénibles. Les registres paroissiaux d'Attigny, m'a-t-on dit, mentionnent le cas d'un habitant d'Hennezel, décédé au moment d'une crue de la Saône. En arrivant à Attigny, impossible de franchir la rivière, le pont avait été emporté. Le courant était si fort qu'après plusieurs tentatives de passage, il fallut renoncer à traverser la rivière. Le corps du défunt dut être ramené à la maison mortuaire. Le lendemain, nouvelle tentative d'enterrement, nouvel échec. Les eaux de la Saône ne semblaient pas vouloir se retirer. En désespoir de cause, la famille du défunt décida de se rendre à l'église de Belrupt où l'inhumation put se faire, le troisième jour de cette promenade macabre.

D'autre part, jusqu'au milieu du XVIII°siècle, la population d'Hennezel et des hameaux voisins ne cessait d'augmenter. Les gentilshommes verriers demandèrent au duc de Lorraine et au chapitre de Darney, l'autorisation de construire deux églises pour desservir l'agglomération des « granges et verreries » autour d'Hennezel. Reconnaissant le bien fondé de cette requête, le roi de Pologne autorisa la création de deux paroisses nouvelles et il permit la construction de l'église avec presbytère et maison d'école à Hennezel et à Claudon (15-11-1763).
La paroisse d'Hennezel groupa alors une quinzaine de hameaux et elle fut rattachée au diocèse de Besançon. Ses habitants étant, pour la plupart très pauvres, ne pouvaient édifier l'église entièrement à leurs frais. Le roi Stanislas leur accorda une généreuse subvention pour les aider. En reconnaissance, la nouvelle paroisse fut placée sous le vocable de saint Stanislas, évêque de Cracovie, martyrisé au XI° siècle, qui était le patron du roi de pologne.
En outre, cinq gentilshommes, chefs de famille habitant la nouvelle paroisse d'Hennezel, MM. d'Hennezel de Thiétry, Sgr de Bazailles, de Bigot de la Pille et trois messieurs de Finance décidèrent de faire don des terrains nécessaires à la réalisation du projet.
Un jour de printemps de 1764, ils se réunirent sous la présidence de M. de Bresson, lieutenant général du bailliage, assisté de l'official de Darney et du vicaire, futur curé de la paroisse, pour choisir l'emplacement de l'église et de ses dépendances. D'un commun accord, il fut convenu qu'elle serait construite sur un terrain appartenant à un des MM. de Finance et qu'elle serait entourée d'un cimetière, que la cure serait bâtie derrière, dans un jardin généreusement offert par M. de la Frizon et ses soeurs. Enfin, que l'école s'élèverait en avant de l'église et un peu plus haut, sur un terrain dépendant de la verrerie (1er avril 1764).
La nouvelle église était modeste et son clocher en bois, sa construction fut menée rapidement. Au début de l'année suivante, elle put être livrée au culte. Le premier mariage qu'on y célébra, fut celui d'une demoiselle de Bazailles, fille du Sgr d'Hennezel de Thiétry avec un Massey de la grande Catherine (15 janvier 1765).
A l'automne, le lieutenant général de Darney, assisté du curé et des habitants d'Hennezel, s'assemblèrent de nouveau, pour réglementer les places des bancs. Il fut convenu que les deux chapelles latérales seraient réservées à MM. les gentilshommes et à leurs familles, comme places de « distinction » conformément à l'ordonnance de l'intendant de la province. Pour accéder dans l'église, ceux-ci devaient utiliser les portes de leurs chapelles (29 septembre 1765).
Des l'année suivante et jusqu'à la révolution, les membres de ces familles nobles furent inhumés dans ces chapelles.
Entré dans l'église, je cherche en vain à retrouver, dans le transept nord, la pierre de fondation située devant l'autel de cette chapelle et que l'abbé Gérard m'avait montrée en 1901. Elle portait, je crois, les noms de deux Hennezel et de plusieurs Finance. Depuis cette visite, l'intérieur du monument a subi certaines modifications.
La sacristie primitive, située derrière le maître-autel a été transférée dans une chapelle latérale, l'autre chapelle est devenue salle de catéchisme, les planchers ont été refaits, les dallages réparés.
Nous découvrons, dans la chapelle sud, un fragment de pierre tombale l'épitaphe est en grande partie effacée, je note ce qui reste lisible.

---------- -------e. de ---- -------et ------- ---------Nicolas

---dhennezel -------Thiétry ----------Décédé ----------

Il s'agit vraisemblablement de la sépulture de la femme d'un des fondateurs de l'église, Marie-Françoise de Finance, épouse de Nicolas François I de Hennezel de Thiétry, écuyer, Sgr de Bazailles. Elle mourut à Thiétry, à l'âge de cinquante huit ans, après avoir eu dix enfants. L'acte de sépulture indique qu'elle fut inhumée dans cette chapelle (13 décembre 1770). Son mari décéda dix ans plus tard, mais son corps fut enterré dans le cimetière (29 avril 1780).
Rien d'autre ne retient notre attention au cours de cette visite. A l'extérieur aucune trace de l'ancien cimetière, devenu insuffisant pour la population qui habitait Hennezel sous le second Empire. Il fut désaffecté en 1866. Son emplacement au sud de l'église est devenu la place communale.

Au milieu de la place et a gauche de l'entrée de l'école, se dresse aujourd'hui une stèle, décorée d'une palme et d'une croix de guerre en bronze, c'est le monument aux morts de la guerre de 1914 - 1918.
La grille qui l'entoure a été pavoisée de drapeaux, hier 14 juillet, de nombreuses couronnes jonchent le sol. Presque en face, un café. J'y achète quelques cartes postales. Elles sont aussi gauchement prises que possible. L'éditeur est un libraire de Darney. Peu de vosgiens ont vraiment le sens artistique....
Avant de sortir du village, voici, à gauche de la route vers Gruey, le presbytère où, il y a vingt sept ans, j'ai été l'hôte de l'abbé Gérard puis, à peu de distance, le chemin conduisant au hameau du Tourchon et à l'ancienne verrerie de Clairefontaine. C'est par la que j'étais revenu de la Pille en 1901.
La route nationale traverse de nouveau la forêt. Au sortir de ses ombrages, sur la lisière est, je reconnais à gauche, le chemin du Grandmont et de Viomenil. A droite, on aperçoit les toits du hameau du Hatrey, appelé autrefois « la verrière du Hastrel », que je compte bien visiter quelque jour.

GRUEY-LES-SURANCES (20)

Nous descendons maintenant la pente d'un large plateau, complètement dénudé, vers Gruey les Surance. Les maisons de ce village agricole apparaissent en bordure de la route nationale et d'une longue rue, obliquant vers l'ouest. Trapues et sans charme, ces bâtisses sont collées l'une à l'autre à la queue leu leu. Les larges toits de tuiles qui les écrasent font penser à la carapace de je ne sais quel reptile fantastique s'étirant au soleil.
L'endroit où se greffent ces rues est le centre du village. Il est marqué par un lavoir fontaine et une haute croix de pierre à personnages datant du début du XVIII° siècle. Plus loin, la silhouette de l'église avec un clocher bulbeux. Elle semble bien moderne. Nous n'avons pas le temps de nous arrêter. Je rencontre souvent le nom de Gruey dans les vieux actes. Ce gros village mériterait une visite. La route continue en zigzaguant jusqu'à Bains.

BAINS LES BAINS

Ce chef lieu de canton est une station thermale fort ancienne. Elle était fréquentée par les romains. Malgré un parc vaste et bien planté, proche de l'établissement, malgré un grand hôtel et deux ou trois plus modestes, cette petite ville apparaît comme un grand village. Les baigneurs ne doivent guère s'y amuser.
Le pays est plat et sans charme. Quelques coteaux boisés du voisinage ont jadis permis l'établissement d'une « verrière » qu'exploitaient au début du XVI° siècle, « des gentilshommes de menu verre ». C'étaient des du Houx, des Granier, des Preys, de Jacquot, de Girard, etc, alliés aux familles de Finance, de Bonnay, de Massey. Qui saurait dire maintenant où se trouvent ces fours....
A six ou sept kilomètres de Bains, flambait une autre verrerie, celle d'Haudomprey, exploitée jusqu'au XVII° siècle, par les mêmes familles.
Il subsisterait encore dans le hameau de ce nom, m'a-t-on dit, les vestiges d'un manoir à tourelles, ancienne demeure de ces gentilshommes.
Si l'on ne trouve plus trace à Bains de l'industrie verrière, on y rencontre un grand nombre de forges qui donnent au pays un aspect industriel.
Près de l'église de Bains, nous bifurquons à gauche, pour prendre la route de la Chapelle aux Bois et de Xertigny. Elle nous ramènera à Épinal. Peu après la sortie de la petite ville, à droite, au bord de la route, une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, entourée de quelques arbres. Elle doit être un lieu de pèlerinage, mais ne parait pas ancienne.

XERTIGNY

Ce chef lieu de canton est plus peuplé que Bains, mais sans prétention de ville. Les maisons s'éparpillent le long de chemins, à travers la campagne. Le paysage est agréable bien qu'on se sente aussi en pays industriel. L'église, ou tout au moins son clocher, parait plus ancien que tous ceux que

nous avons vu jusqu'à présent dans les Vosges, on le dirait roman. J'ai voulu terminer cette journée de pèlerinage en mettant Xertigny sur le chemin du retour. J'avais envie de connaître cette église. Elle avait été reconstruite peu avant la révolution, par un arrière grand-oncle de ma belle-fille, curé de Xertigny pendant une quarantaine d'années.
Il se nommait Jean-Claude de Hennezel et était l'un des nombreux enfants de Charles II de Francogney, le principal détenteur de la Neuve-Verrerie, au temps de Louis XV. La vue de ce monument me rappelle l'existence traversée d'un prêtre qui lança, vers le ciel, la flèche aigue de ce clocher.
La mémoire de ce pasteur zélé est encore vivante ici. Son corps repose depuis plus d'un siècle, au pied de cette tour. J'ai pu reconstituer son « curriculum vitae ».
Après son ordination, Jean-Claude de Hennezel, avait été durant six ans, vicaire du curé de Xertigny, l'abbé de Finance (juin 1761 - septembre 1767).Ce vieux prêtre, ayant apprécié la valeur de mon jeune parent, résigna ses fonctions en sa faveur à l'automne de 1767. L'abbé de Hennezel fut pourvu de sa cure et de celle, importante aussi, de la Chapelle-aux-Bois. Les deux paroisses réunissaient plus de cinq mille âmes.
Intelligent et actif, l'abbé de Hennezel occupa ce poste avec distinction. Après quelques années de ministère, son église était devenue insuffisante pour la population et elle menaçait ruine.
Le nouveau curé résolut de la reconstruire (14 juillet 1774). La tache semblait difficile, le travail onéreux et la dépense incombaient à plusieurs personnes qu'il était malaisé de mettre d'accord. Les paroissiens et le patron ecclésiastique devaient reconstruire la nef à leurs frais et le curé construire le choeur de ses deniers. Pour le clocher, il fallut mettre à contribution les trois seigneurs du pays, l'abbaye de Remiremont, le marquis de Ville-sur-Illon et la famille du Pasquier de Dommartin qui possédait la seigneurie de Fontenoy-le-Château.
On discuta plusieurs années pour arriver à une entente. Le curé dut même intenter un procès aux trois seigneurs pour obtenir leur participation.
Au bout de quatre ans, grâce à sa ténacité, l'abbé de Hennezel fut enfin en mesure de réaliser son projet. La vieille église fut démolie, sa surface agrandie en reculant le choeur vers l'est, le clocher ancien fut respecté, mais le curé remplaça sa toiture en forme de bulbe et son campanile qui menaçait de s'écrouler, par la flèche haute d'une vingtaine de mètres qui se dresse devant nous.
La tradition prétend que ce fut l'abbé d'Hennezel qui offrit les vitraux du choeur. On y voit de chaque coté du motif central, un casque de chevalier surmonté d'une couronne de marquis (1778). Quelques années plus tard, le zèle pastoral et la piété de Jean-Claude d'Hennezel le firent élire doyen de la chrétienté de Remiremont par les prêtres de la circonscription (1785).
En 1789, le curé de Xertigny, vota avec le clergé. La révolution lui valut de rudes épreuves. Pensant éviter le pire, il avait commencé par prêter le serment constitutionnel. Mais les excès de l'abbé Maudru, évêque schismatique du Diocèse, ne tardèrent pas à lui ouvrir les yeux. Il eut le courage de rétracter publiquement son serment au prône de la paroisse et il prononça contre le prélat jureur, un discours qui devait amener son arrestation (4 mars 1792).
Contraint d'émigrer, pour échapper à la fureur révolutionnaire, l'abbé d'Hennezel erra en Allemagne jusqu'au consulat.
En 1793, il était à Constance, en 1795 et 1799 à Augsbourg, s'efforçant pendant ces années d'exil, de venir en aide à ses neveux et à ses parents émigrés. Lorsqu'il put rentrer en France, il se réfugia d'abord à Hennezel, dans une maison voisine du presbytère et lui appartenant (1802).
L'année suivante, il put enfin reprendre son ministère à Xertigny et à la Chapelle (22 janv. 1803). Il le continua dans ces deux paroisses jusqu'à l'extinction de ses forces. Gravement malade, il espérait se rétablir en prenant les eaux de Bains, mais il mourut dans cette ville au cours d'une cure (16-9-1810).
Sentant sa fin prochaine, le vieux prêtre, il avait soixante seize ans, avait testé dans cette ville quelques jours auparavant. L'acte, entièrement écrit de sa main, est long. Il est rédigé clairement et empreint d'un grand esprit de foi. Le mourant répartissait ses biens entre ses neveux et nièces de la Neuville-sous Montfort et de Gemmelaincourt, et désignait comme exécuteur testamentaire, son neveu Charles de Francogney de la Neuve-Verrerie (14 août 1810).
Le corps du défunt fut ramené à Xertigny. On l'inhuma à coté de son prédécesseur, l'abbé de Finance, prés du portail de l'église.
Ce digne prêtre avait à un haut degré, l'esprit de famille. Toute sa vie, il s'était intéressé à ses neveux, tout d'abord au fils aîné de son frère aîné, représentant pour lui la continuité de la branche de

Francogney. Cet enfant, son filleul, appelé Jean comme lui, devait devenir garde du corps de Louis XVI et défendre courageusement la famille royale, le 6 octobre 1789, contre la populace* parisienne qui avait envahi les appartements de la reine à Versailles. Puis, il escorta la voiture du monarque, jusqu'à paris, s'efforçant de préserver le souverain, contre la foule, ivre de sang, qui le menaçait.
Cette conduite valut plus tard au filleul du curé de Xertigny, la croix de Saint-Louis et le grade de brigadier des gardes du corps.
L'abbé de Hennezel s'était aussi attaché particulièrement à parfaire l'instruction et l'éducation des trois fils de son dernier frère, le seigneur de Gemmelaincourt, afin de les faire admettre aux écoles royales militaires.
Il attira les deux aînés, Charles et Louis, à Constance, veillant sur eux pendant les plus mauvaises années de l'émigration. De Charles, le futur comte d'Hennezel et châtelain de Bettoncourt, il fit un homme de devoir bienfaisant et dévoué. L'influence, l'autorité de ce gentilhomme devait s'exercer, pendant un demi siècle, à Nancy et au pays des Vosges.
On trouve d'ailleurs, nombre de fois, la signature du doyen de Xertigny sur des actes de baptême, de mariage ou d'inhumation de membres de la famille, il tenait à partager les joies et les deuils de ses parents.

NOTE DE 1945

Un heureux hasard m'a mis en relations épistolaires avec un jeune habitant de Xertigny, M. François de Vilmorin, qui passe ses vacances chez son oncle, brasseur dans cette commune.
Ce jeune homme se passionne pour le passé du pays. Il m'a donné sur le village et sur l'abbé d'Hennezel, de précieux renseignements. Je les relate ici.
En juin 1940, il y eut à Xertigny, de sérieux combats. L'église fut incendiée, la toiture de la nef, celle du choeur et la flèche du clocher s'effondrèrent.
Le doyen actuel de la paroisse, le chanoine Lemoine, a entrepris la restauration du monument et il tient à faire revivre le souvenir du prêtre qui construisit l'église. Il a l'intention de faire apposer sur le clocher restauré, une plaque de marbre noir, commémorant son zélé prédécesseur en ces termes :
Ici repose, dans la paix du seigneur, noble, discrète et scientifique personne messire Jean-Claude d'Hennezel de Francogney, chevalier, curé de Xertigny, etc.

En me donnant ces indications, M. de Vilmorin ajoutait : « L'ancien château de Xertigny, qui est aujourd'hui notre propriété, était autrefois le presbytère. On y voit encore, orgueil de notre jardin, une charmille à contre allée longue de cent cinquante mètres, qui fut plantée par l'abbé d'Hennezel. La tradition veut qu'il ait eu jusqu'a la fin de sa vie, l'habitude de venir dire son bréviaire à l'ombre des arbres, aujourd'hui séculaires » (25 septembre 1941).

Note de Ppdh :
* Le mot "populace", sorti de la bouche d'un noble, me semble être une façon assez méprisante pour désigner le petit peuple de Paris et de France. Les injustices sociales, sources de toute cette agitation, n'auraient donc été que pure invention ?

ARCHES (21)

Mardi 17 juillet 1928.

La chaleur reste excessive, nous décidons de faire de bonne heure, une rapide tournée en auto, l'après-midi je travaillerai aux archives, dans la fraîcheur de la grande salle, encombrée de rayons et de dossiers, où j'étais installé hier.
Nous traversons Arches, situé sur la rive gauche de la Moselle ce village est célèbre par ses papeteries. On y fabrique, depuis des siècles, les papiers de France les plus réputées. Au moyen age, Arches était une petite ville, siège d'une des plus importantes prévôtés du pays de Vosges. Un château la dominait, groupant dans son enceinte, auprès du donjon, une trentaine de maisons. Il ne reste presque rien de ce

château, ruiné pendant les guerres du XVII° siècle, quelques pans de murailles sur un monticule surplombent la route.
Le prévôt d'Arches, nommé par le roi d'accord avec le chapitre de Remiremont était un personnage. Il avait juridiction sur une quarantaine de villages et avait sous son commandement une troupe armée qui l'escortait dans l'exercice de ses fonctions. J'ai retenu ces détails parce que à la fin du XVI°siècle, le prévôt d'Arches était un Hennezel. Il se nommait Anthoine, j'ai évoqué son souvenir vendredi en visitant Plombières.
Ce gentilhomme devait être proche parent d'un Guillaume de Hennezel, gouverneur de Bruyères et fondateur d'une verrerie proche d'ici, sur la commune de Tendon.
Il faut dire que durant trois quarts de siècle, plusieurs d'Hennezel issus des bénéficiaires de la charte de 1448, avaient quitté la forêt de Darney" pour essaimer à Bruyères et aux environs, ils occupèrent dans cette région des charges administratives, ils y créèrent des domaines. Je suis curieux de connaître le pas où leurs traces se retrouveraient.
Par Jarmenil, nous filons sur Bruyères. La route suit le cours de la Vologne. Elle s'insinue entre des monts aux crêtes dentelées par des cimes de sapins. Ce pays boisé devait être propice à l'industrie du verre. Ma carte indique, à gauche de la route en bordure de la forêt de faite, la présence d'un hameau appelé la "Haute verrière". Ce nom me rappelle qu'en 1471, un Hennezel nommé Willaume ou Guillaume, avait obtenu d'un seigneur du pays, la concession d'un bois, situé dans cette forêt, le bois de Bennevise, dépendant de la seigneurie de Châtel sur Moselle (21 juillet 1411). Cet abandon était probablement voulu pour permettre au bénéficiaire de créer un domaine ou une verrerie dans ce lieu, jusque là inhabité.
A la suite de cette concession, Guillaume et deux ou trois générations de Hennezel s'intitulèrent "sieurs de Bennevise", certains porteront ce nom jusqu'au milieu du XVI°siècle, bien qu'ils eussent quitté la région et qu'ils fussent retournés près de Darney. Un membre de la famille de Finance, venu de la verrerie voisine d'Onzaine, leur succéda à Bennevise et obtint l'autorisation de faire flamber de nouveaux fours dans ce bois (21 juin 1524). Voici sur la carte, au nord de la haute verrière, une basse verrière, et, tout proche le nom du "bois de Bennevise"ou Benevisse, situé entre le village de Vimenil, et le hameau du Void-la-Borde. Reste-t-il quelques vestiges du domaine créé par Willaume de Hennezel... j'aimerais le savoir.
Ce Willaume était probablement le même que le Guillaume d'Hennezel qui exerça, de 1481 à 1500, les charges de gouverneur, de contrôleur, de receveur et de cellérier de Bruyères. Les archives de la Meurthe et Moselle conservent de nombreux comptes provenant de son administration. En qualité de gouverneur ou contrôleur, Guillaume était chargé de surveiller le trafic des marchandises et denrées, notamment des vins, venant par chars ou charretons, d'Alsace et d'Allemagne, et traversant le pont entre Corcieux et Bruyères. Il percevait et comptabilisait les droits de passage, ce qui lui valait le qualificatif de receveur du domaine ducal.
Ponctuel et consciencieux, Guillaume tenait fort bien ses comptes. Mon ami des Robert les a vus, il m'a dit qu'ils fournissaient d'intéressants détails. On y voit par exemple, à coté des sommes portées en recettes, celles qu'il mandatait ou qu'il a inscrit en dépenses, depuis la pension de hauts fonctionnaires tels que Gérard de Ligneville, bailli des Vosges, jusqu'aux frais d'habillement du valet de chambre du duc (1481 – 1483).
Quelques années plus tard, Guillaume portait en outre le titre de cellérier. Cette fonction l'obligeait à percevoir les redevances et dîmes en grains, volailles, oeufs, etc... dues au prince et aux dames du chapitre de Remiremont. Ces diverses charges étaient recherchées, si consciencieux et honnêtes que fussent leurs détenteurs, elles leur procuraient des avantages, elles les mettaient à la source même des approvisionnements de la ville ou de la région.

BRUYERES

Aux approches de ce chef-lieu de canton qui s'intitule aussi ville, de fait de sa population, trois mille âmes, est le double de celle de Darney, le pays devient pittoresque, des roches hautes et abruptes, de beaux étangs, des cascades l'avoisinent.

Bruyères est situé au pied d'un mont boisé sur lequel se dressait jadis un château féodal que Richelieu donna ordre de démolir. Ses maisons, d'aspect plus citadin que campagnard, sont bien construites, elles s'échelonnent de chaque coté de deux rues principales, bien pavés et tenues proprement. L'une est la continuation de la route d'Épinal à Gérardmer, l'autre conduit à l'hôtel de ville et à l'église et devient la route de St Dié. Une vaste place, plantée de tilleuls, porte le nom du roi Stanislas. Derrière la gare, des casernes d'artillerie donnent à cette petite ville une allure de garnison.
Que reste-t-il aujourd'hui de Bruyères existant à l'époque de Guillaume de Hennezel... plus rien probablement. Cependant notre nom servit longtemps à désigner une maison habitée par Guillaume, et peut-être aussi par son fils ou son petit-fils, nommé Jehan, qui lui avait succédé ici dans ses fonctions. Au milieu du XVI° siècle, la "maison du Hennezel était inhabitée et « quasi toute arruynee » dit un document de l'époque.
Le duc Nicolas l'ascensa au receveur de la ville, successeur de Guillaume.
L'acte situe cette habitation "au faubourg de Bruyères" et précise ses tenants et aboutissants (18 septembre 1554). Ces indications pourraient faire penser que la demeure des Hennezel se trouvait à l'une des extrémités de la grande rue. Ce serait une erreur. A cette époque, la petite cité ne comportait guère qu'une rue, et celle-ci s'arrêtait à son croisement avec la grande rue actuelle. C'est donc en plein centre de la ville qu'on pourrait imaginer "la maison des Hennezel". Pour la découvrir il faudrait interroger les plus vieilles pierres, comment les retrouver…aucune des maisons de ce quartier ne parait de construction vraiment ancienne, depuis quatre siècles, trop de guerres et de transformations ont bouleversé Bruyères, pour qu'on puisse ressusciter son aspect du moyen age.
Résignons-nous à quitter la ville, sans y avoir découvert la moindre trace de nos prédécesseurs, ici ma mémoire seule m'a permis d'évoquer le passé, rien de tangible ne m'est tombé sous la main. Je pars un peu désappointé. Mais aussi, quel étrange désir, ou plutôt quelle passion nous pousse toujours à rechercher, dans les lieux habités par nos ancêtres, des témoins de leur existence, sortes de reliques... ces découvertes contentent le besoin d'infini qui tourmente notre être. Elles donnent à notre vie une existence antérieure, puisqu'elles nous prolongent dans ce passé. Ne nous établissent-elles pas, en ce monde, sur des assises plus solides... ne nous enseignent-elles pas que, malgré l'attrait du progrès et le mirage des mots, tout regard vers l'avenir doit tenir compte du passé et respecter certaines lois, éternellement immuables...
Je remonte en voiture, en songeant qu'il existe non loin de Bruyères, un autre lieu évocateur de Guillaume, il est situé en pleine montagne, sur la commune de Tendon. C'est la partie de la forêt de Fossard que le duc René II avait concédé au gentilhomme pour y créer un domaine et une verrerie (2 avril 1471). A cet endroit est un hameau, il figure sur ma carte et porte encore le nom de son fondateur. Là-haut, le site n'a pas du changer. Il faudrait le voir. Mais ce « Hennezel » semble bien difficile d'accès, nous poursuivrons un autre jour, dans ce coin de montagne, l'ombre de notre arrière grand-oncle, le gouverneur de Bruyères.
Retour à Épinal et nouvel après-midi aux archives.
Me souvenant des découvertes faites l'an dernier, avec Dordolot, dans les « protocoles » des notaires de Namur, j'interroge M. Kastener

- « existe-t-il ici un fonds du même genre... »
- « mais oui, me répond-il, nous avons une quantité de liasses de minutes anciennes provenant de tabellions du pays de vosges. Elles ont été versées récemment. De temps à autre il en entre encore. Malheureusement ces documents ne sont pas inventoriés, on les a classés grosso modo en les ficelant par paquets. Il faudrait du temps pour les dépouiller. Si vous revenez demain, je ferai rechercher quelques liasses des notaires de Darney ».

Le capitaine Larose, revenu aux archives avec le désir de me revoir, a déjà exploré quelques unes de ces liasses, il a rencontré souvent notre nom. Ces messieurs me convient à passer la soirée avec eux. Ils tiennent à me faire les honneurs du parc de l'ancien château, situé sur un promontoire étroit et abrupt, surplombant le vieil Epinal. L'on y a de beaux points de vue sur la ville.
Avant de dîner, incursion chez un antiquaire, j'y découvre un souvenir bien local, un de ces petits crucifix à pied que l'on voit encore a la place d'honneurs, sur les cheminées de paysans vosgiens. Celui-ci parait être de l'époque régence. Les extrémités des bras, naïvement guilloches, ont la forme de fleurs de lys. La traverse de la croix est ornée des initiales, I.H.S. surmontée d'une petite croix, chiffre répandu par les jésuites au XVII° siècle, trois clous et trois étoiles l'accompagnent. Ce chiffre est répété sur le socle, quelques branches de fleurs et de feuillages complètent le décor de ce modeste

souvenir, mais son usure le rend vénérable, que de générations de mains agiles se sont appliquées, chaque semaine, depuis deux cents ans, à faire reluire ce pieux emblème de leur foi. Ce crucifix a été si astiqué, si poli que les diverses parties du corps du christ, visage, mains jambes sont toutes arrondies. Combien de naissances et d'agonies cette petite croix a-t-elle sanctifiées...de quels drames familiaux, d'invasions ennemies n'a-t-elle pas été témoin... ce souvenir du pays de Vosges pourra voisiner avec les chaises rapportées du Tolloy.

18 juillet 1928.

Le matin aux archives, M. Kastener me présente des liasses de minutes d'un notaire de Darney au temps du grand roi.
Quelle mine insoupçonnée de documents originaux, chargés de signatures de Hennezel, de Thiétry, de Finance, de Massey, de Bonnay, de Bigot...
En remuant la poussière de ces papiers, jaunis par les siècles, j'ai l'impression de ranimer l'âme des ancêtres endormis, je sens palpiter leur coeur en suivant au bas de chaque acte, les caprices de leurs signatures. Mais quel travail pour les explorer. Rien que pour noter les dates des documents intéressants il faudrait des semaines. Impossible d'entreprendre pareille tache aujourd'hui, nous sommes attendus ce soir à Nancy et devons faire, en cours de route, étape à Bettoncourt, chez la comtesse de Chatellus, tante de ma belle-fille.
M. Kastener m'engage à revenir une autre année, un long séjour à Epinal me permettrait de feuilleter à loisir ce dépôt. Je pars bien résolu à réaliser ce projet, aucune histoire sérieuse de la famille ne pourra être envisagée, tant que je n'aurai pas ressuscité les acteurs du drame qui me passionne. Hélas... deux ans passeront avant que je puisse commencer ces plongées dans la vie intime de nos prédécesseurs.
Apres le déjeuner, ma belle-mère incommodée par la persistance d'une chaleur caniculaire, décide d'attendre une température moins pénible pour continuer son voyage. Nous quittons Epinal seuls, Renée et moi, par la route de Mirecourt.

MATTAINCOURT

Arrêt au passage à Mattaincourt, célèbre par la mémoire de St Pierre Fourier curé de ce petit village et l'une des plus sympathiques figures du clergé vosgien... Ce saint prêtre a personnifié le caractère lorrain dans ses beaux cotés, sans avoir les défauts qu'on peut lui reprocher. D'une grande piété, modeste, humble, charitable, il joignait à ces vertus un savoir étendu et un sens pratique qu'il est rare de trouver chez les saints. Non seulement il s'intéressait à la vie intellectuelle et morale du clergé et des fidèles placés sous sa direction, mais aussi au bien être matériel de ses paroissiens. Ardent patriote, Pierre Fourier ne voulut jamais accepter la domination française, pour ne pas prêter le serment de fidélité à Louis XIII, il s'exila à Gray et y mourut. Son corps fut ramené ici et les habitants du village ont toujours jalousement veille sur lui.
Nous entrons dans l'église pour y faire une prière. Les reliques du « bon Père de Mattaincourt », comme l'appellent encore les gens ou pays, sont placées dans une chasse. Chaque année, de nombreux pèlerins viennent les vénérer.
Avant la guerre de 1914, j'étais en relations à Paris avec un arrière neveu de ce saint prêtre, M. Fourier de Blacourt. Il habitait à Passy un petit hôtel rue de la Tour. Il aimait l'histoire locale et s'intéressait particulièrement à celle du comte de Ligny, où il avait une propriété. Des goûts communs nous avaient fait sympathiser, bien que cet homme érudit eut vingt cinq ans de plus que moi.
Léon XIII l'avait honoré d'un titre de comte romain, sans doute en souvenir de son saint arrière grand-oncle. Il est mort depuis longtemps.

MIRECOURT (22)

Les Hennezel qui y vécurent, M. de Grandmont, Basle de Bazoilles, procureur du roi et ses enfants, Léopold de Gemmelaincourt (Voir la Branche de Gemmelaincoiurt), incarcéré à Mirecourt sous la

terreur - Deux industries principales, les dentelles et la lutherie – L'église les halles - La place où fut dressé l'échafaud où allait être guillotiné M. de Gemmelaincourt - Son évasion la nuit qui précéda son exécution - Evocation de cette tragique aventure - Dompvallier, maison de campagne de M. de Bazoilles -Poussay, jadis abbaye de chanoinesses - Un curieux puits.

Mirecourt, cette sous préfecture fut, pour nos pères, pendant des siècles, une capitale. Elle a été le siège du bailliage de Voge, l'un des quatre grands du duché de Lorraine. Comment ne pas faire au passage connaissance de Mirecourt !

Cette ville éveille pour moi bien des souvenirs. Sans parler des assises et des assemblées de la noblesse du pays de Vosges qui, du moyen age à 1789, se sont tenues dans ses murs, en y attirant les représentants de nos familles, que de silhouettes de Hennezel pourraient m'apparaître si j'errais dans ses rues.

Tout d'abord, M. de Grandmont dont nous foulions, dimanche dernier, la sépulture dans l'église de Viomenil. Après la mort de son mari, notre arrière grand-oncle, Mme de Grandmont avait quitté son château familial pour passer les vingt dernières années de sa vie à l'ombre des couvents de Mirecourt. Puis pendant la majeure partie du XVII° siècle, vécut ici un Hennezel magistrat, le seul de notre nom qui ait porté la robe. Issu de la branche de Champigny et qualifié chevalier et Sgr. de Bazoilles, ce Hennezel était curieusement prénommé Basle. Fixé à Mirecourt par son mariage, habita cette ville jusqu'à sa mort après avoir été successivement, commissaire aux saisies réelles et procureur du roi au grand bailliage de Vosges. Sur ses vieux jours, il mourut à quatre vingt onze ans, il était chargé de la direction de l'hôpital.

Enfin, la petite ville où nous allons pénétrer, conserve la mémoire d'un drame dont le héros fut l'arrière grand-père de ma belle-fille, Léopold de Hennezel Sgr. de Gemmelaincourt, incarcéré ici en pleine terreur. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, ce gentilhomme eut l'audace de s'évader de la prison de Mirecourt, dans la nuit qui précéda le jour de son exécution (30 juillet 1793). Sa tragique aventure a été contée récemment par un historien local. Le théâtre du drame n'a guère changé depuis cette époque.

En entrant dans Mirecourt par le sud, il n'y a qu'à suivre la rue, droit devant soi, pour traverser, de part en part le coeur de la ville. Nous arrêtons l'auto sur une place, près de l'église. Voici à la devanture d'un libraire deux cartes postales naïves et de goût populaire « souvenir de Mirecourt » rappelant les deux industries principales de la ville, la fabrication des instruments de musique, orgues et lutherie, et celle de la célèbre dentelle, dite de Mirecourt. L'une des cartes représente, sur fond noir, un violon et son archet, la table de l'instrument est tapissée d'une quinzaine de vues de la ville. Sur l'autre carte une dentellière au travail, assise sur le pas de sa porte, est encadrée d'un large volant de dentelle au fuseau et d'une vingtaine de vignettes permettant de connaître, en un instant, les divers aspects de la ville.

Ces métiers sont minutieux et propres. Ils demandent à ceux qui les exercent de l'ordre et de la méthode, aussi Mirecourt n'a t-il pas l'aspect d'une ville industrielle, les rues et les façades des maisons sont bien entretenues. La vie de cette population, un peu artiste, doit s'écouler calme et paisible.

Près de l'endroit où nous stationnons, sont groupés, dans un rayon rapproché les monuments qui ont connu les Hennezel dont je recherche la trace.

Visitons d'abord l'église, elle est ancienne, on y pénètre par un porche ogival, situé sous le clocher. Sous la voûte de la nef se maria Basle de Hennezel, jeune avocat à la cour souveraine de Lorraine, avec la fille d'un riche bourgeois de la ville (13 novembre 1725). Leurs sept enfants furent baptisés dans cette église.

M. et Mme de Bazoilles comptaient parmi les personnalités de la région. Ils tinrent sur ces fonds baptismaux, nombre d'enfants de parents et d'amis. Leur fils aîné, Stanislas, fit à l'âge de quinze ans ses preuves de noblesse, pour être admis au nombre des pages du roi dont il portait le prénom (31 mai 1757). Le cadet embrassa la carrière des armes, il mourut colonel au service de l'impératrice Marie-thérèse. Ce gentilhomme épousa aussi une Mirecurtienne, fille d'un magistrat. Devenue veuve, celle-ci se remaria avec l'héritier de la terre de Bettoncourt, où nous passerons tout à l'heure.

Basle et sa femme sont morts peu de temps avant la révolution (1785 et 1788) leurs corps reposent dans cette église, peut-être retrouverait on leurs épitaphes sous les bancs qui s'alignent du haut en bas de la nef.

Nous avons frôlé, tout à l'heure, un beau monument de l'époque louis XIII, les halles. Ses arcades en plein cintre, ses hautes fenêtres et sa tourelle d'angle sont ornées de gros blocs de grés appareillés auxquels trois siècles ont donné une belle patine.
Basle ayant exercé pendant quelques années, l'office de commissaire aux saisies réelles, nul doute qu'il n'ait été souvent dans ce vieux monument.
M. et Mme de Bazoilles avaient certainement ici pignon sur rue. La plupart des maisons de Mirecourt semblent au moins centenaires, on devrait retrouver aisément leur logis, il suffirait d'examiner le cadastre et de compulser les archives de la ville, elles sont très riches.

Un autre souvenir me poursuit, c'est sur cette petite place qu'un des derniers jours de juillet 1793, avait été dressé l'échafaud sur lequel devait tomber la tête de M. de Gemmelaincourt. Un peu plus loin à gauche, voici l'hôtel de ville, jadis château ducal, où le gentilhomme comparut plusieurs fois devant le directoire révolutionnaire. Derrière, au milieu de cette petite rue, la prison où il resta incarcéré trois mois et demi. Le porche d'églises, les pierres de ces monuments, la façade de ces maisons ont été témoins de ces journées tragiques.
En leur présence, je résume, pour ma fille :
Depuis plusieurs années, le paysan maire de Gemmelaincourt était en désaccord avec son seigneur, au sujet de la chasse. Devenu procureur de la commune en 1793, cet homme jaloux et haineux jura de perdre son ennemi. Au début d'avril, il le dénonça au district révolutionnaire, il l'accusait d'avoir conseillé à l'un de ses domestiques de se cacher, pour échapper à la conscription (8 avril 1793). Le lendemain de cette délation, des gendarmes vinrent arrêter chez lui le gentilhomme, ils le conduisirent à Mirecourt et l'enfermèrent dans la maison d'arrêt.
Le directeur d'Epinal demanda alors au ministre de la justice que l'ex-seigneur de Gemmelaincourt fut reconnu coupable « d'avoir empêché le recrutement des volontaires défenseurs de la patrie ». Mais la culpabilité du citoyen d'Hennezel ne put être suffisamment établie, on le maintint cependant sous les verrous. Quelques jours plus tard, le tribunal du département retenait contre lui un grief autrement plus grave, celui d'avoir voulu émigrer au début de la révolution et de ne pas être rentré en France dans les délais prescrits.
Mis au secret, l'inculpé protesta à l'aide de nombreux témoignages d'habitants de son village et des environs, il parvint à prouver qu'il était bien en règle avec la loi. L'enquête dura plusieurs semaines. Le maire de Gemmelaincourt crut alors que son ci-devant seigneur allait lui échapper, fou de rage, il fit récuser la plupart des témoins et obtint que le dossier de sa victime fut remis à l'accusateur public. Le jugement fut fixé au 30 juillet et l'exécution devait avoir lieu le jour même (23 juillet 1793).
Mais Léopold d'Hennezel n'avait pas que des ennemis, sa femme, son défenseur certains hommes de loi qui trouvaient excessif l'acharnement du procureur de Gemmelaincourt, tentèrent d'ultimes efforts pour sauver la tête du malheureux, on l'autorisa à rédiger une dernière requête pour demander un délai lui permettant d'apporter de nouvelles preuves de son innocence. L'incroyable fureur dont le poursuivaient ses adversaires troubla-t-elle la conscience de juges plus modérés que les autres... on peut le supposer. Toujours est il que, quelques jours plus tard, le directoire de Mirecourt accordait au condamné le sursis demandé. Le tribunal d'Epinal confirma à son tour cet arrêté. Il prorogea le délai accordé (29 juillet 1793)

Cependant, le matin même du jour où était rendu le jugement, un lundi, une équipe d'ouvriers s'est mise au travail sur la place, en face de l'église, elle monte la guillotine qui servira le lendemain à décapiter les condamnés, Léopold d'Hennezel et un autre détenu nommé Colin, homme de loi à Ville sur Illon, accusé lui aussi d'émigration, on l'avait interné dans la même cellule que Gemmelaincourt.
La nouvelle du sursis accordé se répand bientôt en ville. Le beau-frère du geôlier, passant dans la rue, au milieu de l'après-midi, crie aux monteurs de la sinistre machine « ne vous pressez pas tant, d'Hennezel a obtenu un sursis ». Mais les ouvriers n'ont pas reçu de contre-ordre, ils continuent leur travail, jusqu'à la fin de la journée.
Dans la soirée, vers six heures et demie, un cabriolet venant d'Epinal s'arrête devant une auberge de la ville. Deux voyageurs en descendent, Mme de Gemmelaincourt et son neveu. La femme de l'aubergiste, curieuse, les questionne sur le bruit qui court, au sujet du sursis « oui, répond Mme d'Hennezel, et j'espère bien tirer mon mari de peine ».

A la prison, la citoyenne d'Hennezel est connue, elle y est venue plusieurs fois rendre visite à son époux, elle y a même couché, ainsi que sa fille Claire. En arrivant, elle annonce au geôlier, le père Lafleur, et à sa femme, la bonne nouvelle qu'elle apporte d'Epinal. Quant à M. de Gemmelaincourt, il tient à fêter le délai accordé, il envoie chercher un pot de vin chez le cabaretier du coin. Les deux condamnés et le ménage du gardien le vide joyeusement. Il faut dire que M. d'Hennezel entretenait de bons rapports avec son geôlier, celui-ci lui permettait de circuler à sa guise dans l'intérieur de la prison, il pouvait même aller jusqu'à la porte du vestibule donnant dans la cour de la mairie.

Le lendemain, à l'aube, une nouvelle stupéfiante se répand dans Mirecourt, les deux condamnés à mort se sont évadés pendant la nuit. Ils ont fait une brèche dans le mur de leur cellule, située au premier étage de la prison, au-dessus de la cuisine. A l'aide de draps noués ensemble, ils se sont laisses glisser dans le jardin voisin et ont pris la fuite sans être remarqués.
L'émoi est grand en ville. Une foule de curieux se précipite à la prison et menacent le gardien en l'accusant de complicité. Les charpentiers qui achèvent le montage de l'échafaud, en apprenant que l'exécution n'aura pas lieu, puisque les prisonniers se sont échappés, injurient le père Lafleur qui passe devant l'église, en revenant d'avertir le maire. Celui-ci se rend immédiatement sur les lieux avec un autre conseiller, pour examiner la cellule des fugitifs. Puis c'est le juge de paix accompagné d'un chapelier voisin, qui constatent comment a été faite la brèche, ils trouvent les draps qui pendent encore à l'extérieur du mur. (Voir le signalement de 1793, document pdf).
Une enquête commence aussitôt, suscitant des dépositions passionnées et contradictoires. Certains témoins ayant pour mobile la vengeance, la ville de Mirecourt est sens dessus dessous. L'affaire dura plusieurs mois, il ne fut jamais possible de savoir si les évadés avaient eu des complices. A l'automne, le tribunal de Nancy acquitta le geôlier et sa femme de l'inculpation qui pesait sur eux (18 septembre 1793).
Quant à M. de Gemmelaincourt, il parvint à gagner la Neuve Verrerie, il s'y cacha chez ses neveux jusqu'au moment où il put passer la frontière et rejoindre ses deux fils à l'armée de Condé. On raconte un amusant épisode de cette fuite. Le matin de leur évasion, comme les deux condamnés s'éloignaient de Mirecourt à travers champs, ils croisèrent un groupe de paysans qui, sans les connaître, s'informèrent de l'heure à laquelle devait être coupée la tête du ci-devant seigneur de Gemmelaincourt. Sans se troubler, celui-ci répondit « dépêchez-vous, car vous risquez d'arriver trop tard ».
La tradition s'est perpétuée, non sans cause probablement, que la municipalité de Mirecourt avait favorisé la fuite des détenus, condamnés à mort injustement. Dans la famille, on raconte que c'est Claire d'Hennezel qui organisa l'évasion de son père et parvint à le cacher immédiatement après. Il est émouvant de se remémorer ce drame dans le cadre de cette petite ville, probablement la même depuis cent trente cinq ans.
En remontant le faubourg nord de Mirecourt, vers Nancy, se greffe à gauche la route nationale conduisant à Neufchâteau. A quatre kilomètres d'ici, elle traverse Dompvallier. Basle Hennezel possédait dans ce petit village une maison de campagne où il résidait volontiers chaque été. Existe-t-elle encore...
Nous traversons Poussay, jadis célèbre par une abbaye de chanoinesses. A ce chapitre, comme à celui de Remiremont, ne pouvaient être admises que des filles ayant prouvé leurs seize quartiers de noblesse. Le monastère disparut pendant la révolution.
La curiosité du village est un puits très profond que ceinture une énorme margelle, certainement très ancienne. Ce puits est recouvert d'un toit immense, soutenu par quatre grosses colonnes de pierres, leurs socles et leurs chapiteaux font supposer que ces colonnes proviennent de l'église des chanoinesses démolie sous la terreur, tous les matériaux et l'abbaye furent dispersés et vendus par la nation.
En sortant de Poussay, nous abandonnons la route nationale pour suivre la vallée du Madon, dans la direction de Bettoncourt

BETTONCOUR – VISITE AUX CHATELAINS (23)

Les Chatellus, châtelains de Bettoncourt et de Villers les Nancy - Leur existence et leur rôle - Devoir social de la noblesse campagnarde – L'idéal du lieutenant Pierre de Rosières, du haut de Chaumont, tué à l'ennemi en 1915 - Les Duparge et les Foissey, ascendants mirecurtiens de la comtesse de Chatellus - Comment le domaine se trouve entre leurs mains - Le château et le parc, oeuvre de son arrière grand-père, le comte Charles d'Hennezel - Leur aspect actuel - Regret de ne pas visiter Bazoilles, Gemmelaincourt, la Neuveville-sous-Montfort, Frenois et autres seigneuries des Hennezel, situées dans le voisinage.

NOTE DE SEPTEMBRE 1945

Épreuves subies par nos cousins depuis 1939 - Leurs fils cadet, Simon, capitaine de cuirassiers tué en mai 1940 - Ame d'élite, chrétien fervent – L'aîné, Jean, cinq ans prisonnier en Allemagne - Son mariage récent avec mademoiselle Payelle, fille du directeur des Salines de Lorraine - Saccage des habitations de Villers par les allemands et les américains - Contrecoup des événements sur la santé de Mme de Chatellus - Sa résignation.

Bettoncourt, il y a longtemps que je désire connaître ce château, propriété du comte et de la comtesse Jacques de Chatellus. Ma cousine était la fille unique du comte d'Hennezel, l'aîné de Gemmelaincourt. Mort au château de Villers les Nancy, il y a une vingtaine d'années. Nicole de Chatellus est très attachée au pays de Vosges à cause des souvenirs que son arrière grand-père a laissés dans la région.
Après la mort de sa mère survenue aussi à Villers les Nancy, il y a neuf ans, ma cousine décida de faire de Bettoncourt sa résidence principale. Elle tenait à raviver dans ce village les traditions de dévouement de la famille paternelle. Son mari, chef d'escadrons de cavalerie, mis à la retraite récemment, applaudit à cette idée.
Le château de Villers les Nancy vient des St Germain, famille maternelle de Nicole de Chatellus. C'est une grande et belle demeure, mais sa situation à la porte de la capitale de la Lorraine, oblige ceux qui l'habitent à y mener une vie purement mondaine, Villers n'est pas une terre de rapport. Notre époque s'accommode difficilement du train qu'exige pareille habitation. Il en est autrement de Bettoncourt.
Les Chatellus ont deux fils, chacun pourra, plus tard, reprendre l'une de ces propriétés. En attendant, leurs parents ont voulu donner l'exemple de la fidélité au sol, ils résident presque toute l'année sur leur domaine, qui leur permet d'assurer une heureuse influence autour d'eux. Si chaque famille de la noblesse française conservait ainsi, en province, son rôle « d'autorité sociale », comme me le disait M. de la Tour du Pin, la mentalité des campagnes serait meilleure qu'elle ne l'est.
Cependant la vie des champs, associée a celle des paysans, est méritoire, elle est quelque fois rude matériellement, elle oblige à faire passer le devoir avant le plaisir. Dans ses rapports avec la population, il faut savoir sacrifier son amour-propre personnel, sans espoir de reconnaissance. Mais au point de vue religieux, social et politique, l'influence des châtelains comprenant bien leur rôle, empêche beaucoup de mal.
Est-ce ce coin de terre Lorraine qui m'inspire ces réflexions. Peut-être, en gagnant Bettoncourt, me reviennent à la mémoire les nobles pensées qui hantaient l'esprit d'un jeune écrivain de ce pays, tué en champagne à l'automne de 1915. Arrière neveu du saint curé de Mattaincourt, il se nommait pierre Fourier de Rosières. La propriété familiale qu'il aimait "le haut de Chaumont" domine Mirecourt à l'est. A la veille de la guerre de 1914, voici le programme de vie que se traçait ce jeune homme, tandis qu'il contemplait, du haut de la terrasse de son habitation, les horizons que nous venons de traverser.
Voyons comment il comprenait le rôle que peut jouer, dans un village, une famille traditionnelle.
« La vie a la campagne, écrivait-il, me semble la plus normale, la plus féconde pour travailler, la plus propre pour offrir aux siens un véritable foyer, une demeure qui ne soit pas un appartement d'occasion, la plus hygiénique pour le moral et le physique d'une famille, celle enfin où l'on peut donner à sa maison le plus de sens.
« L'ombre d'un clocher est nécessaire sur les toits d'un village, celle aussi d'un château. De l'absence de celle-ci et parfois de celle-la, nos campagnes lorraines se vulgarisent. L'ordre, voilà la volonté de dieu. Que chacun l'établisse dans sa sphère, là ou son influence est possible. Je ne puis y faillir, puisque j'ai reçu mission de construire une famille et d'être chef ».
« Il me faut relever au-dessus des toits rustiques trop semblables, là -tour du meilleur-, ce joli toit pointu qui veut, pour lui seul la foudre des orages, afin de sauver les autres, ce signe permanent de la

hiérarchie désirable qui rappelle aux fous qui l'oublient, que nul homme ne s'élève sans degrés inégaux. Ce pignon, détestable s'il n'est que celui de l'orgueil, est divin dans sa maison s'il s'ouvre, ainsi qu'un grenier où chacun peut puiser, suivant ses besoins, l'exemple, le conseil, le refuge, ou l'aumône... il ne faut pas aller au peuple en descendant, mais faire monter le peuple jusqu'à soi ».

Ces sentiments correspondent si parfaitement aux exemples donnés par mon père, mon oncle, mes grands-parents et aux enseignements des châtelains d'Arrancy, qu'ils me sont restés présents, depuis le jour où Maurice Barres m'a révélé cette page de son jeune compatriote. C'était dans un article de l'écho de Paris, lu en champagne avant les attaques de 1917.
Et voila que la visite que nous allons faire à Bettoncourt chez de lointains cousins, ravive ces pensées. C'est que les Chatellus, je le sais, ont compris leur devoir social, comme le lieutenant Pierre de Rosières, leur jeune voisin de Mirecourt, tué à l'ennemi il y a dix neuf ans. Depuis des années, Jacques de Chatellus est maire de Bettoncourt, il dirige lui-même son domaine. Il gère les intérêts de sa commune avec dévouement, il y prend autant de peine qu'à l'exploitation de sa propriété. Sa femme est compatissante et bonne pour les gens de son village, à tous, le ménage donne l'exemple d'une vie laborieuse et méritoire.
La route suit la vallée du Madon. nous traversons cette petite rivière à Ambacourt. Jusqu'à la révolution, ce village formait avec celui de Bettoncourt, une seigneurie qui appartenait à la famille du Parge. Voici comment ces biens sont aux mains de notre cousine.
Au début du siècle dernier (08-02-1802) le comte Charles d'Hennezel avait épousé la fille unique du seigneur de Bettoncourt, Sébastien du Parge, chevalier conseiller à la cour souveraine de Lorraine et de mademoiselle Foissey, veuve en premières noces du colonel d'hennezel de Bazoilles dont j'évoquais tout à l'heure la mémoire. Trois générations de du Parge ont été conseillers au grand bailliage de Vosges. Madame d'Hennezel fut l'unique héritier d'un frère de sa mère,
Monsieur Foissey de Rousy, magistrat distingué, orateur de talent, député de Nancy à l'assemblée constituante qui laissa à sa nièce une fort belle fortune. Ce mariage fixa Charles d'Hennezel à Nancy et à Bettoncourt. Pendant une quarantaine d'années, il fut maire du village et conseiller général des Vosges, pour l'arrondissement de Mirecourt. On voit quelles attaches solides retiennent Nicole de Chatellus dans ce coin de terre Lorraine. A Bettoncourt, le château et le parc sont la création de son arrière-grand-père.
L'habitation semble dater de l'époque de la restauration. L'architecte qui l'a construite avait conservé les traditions du XVIII° siècle - simplicité des lignes, harmonie des proportions.
Bettoncourt est un vaste quadrilatère de maçonnerie sans prétention, mais parfaitement régulier. Plus de vingt fenêtres éclairent ses façades. Un large toit de petites tuiles, relativement écrasé et sans lucarne, le recouvre. Un rez-de-chaussée surélevé et deux étages, le second légèrement en attique, ont permis d'aménager de belles pièces de réception et une quantité de chambres claires et pratiques. La façade d'arrivée donne du coté du village, une grande pelouse bordée de massifs très fleuris et de grands arbres l'encadrent. A droite, dissimulés dans la verdure, de beaux communs, construits dans le style normand par nos cousins, ils donnent sur un grand potager, objet des soins vigilants de la châtelaine. L'autre façade regarde le parc. Celui-ci est réputé, déjà au milieu du siècle dernier, Henri Lepage, l'historien du département des Vosges, pouvait écrire « le comte d'Hennezel a crée dans son château de Bettoncourt un remarquable parc à l'anglaise ». De fait, de ce coté de l'habitation, grâce à des percées judicieusement aménagées à travers des groupes d'arbres séculaires, la vue s'étend à l'infini sur le calme horizon de la campagne lorraine.
Je n'avais pas revu les Chatellus depuis deux ans, lorsque nous nous étions trouves à Bruxelles au mariage de leur cousin germain Joseph d'Hennezel avec Louise d'Ursel. Ils nous font le meilleur accueil, tout en regrettant que notre passage soit si rapide.
J'aurais aimé causer longuement avec ma cousine, l'entendre raconter le passé de sa demeure, voir les souvenirs de famille qu'elle peut posséder, compulser ses archives, visiter l'église et le cimetière. N'ayant pu faute de temps, faire un détour par Bazoilles et Gemmelaincourt, villages situés au sud et au sud ouest de Mirecourt, j'aurais aussi aimé savoir si l'on retrouve dans ces anciennes seigneuries, les habitations des ancêtres de madame de Chatellus.
A Gemmelaincourt surtout, ce village fut habité, jusque sous Louis Philippe, par son bisaïeul. La demeure de ce gentilhomme était située sur son fief d'Abancourt. Ses enfants y naquirent. Ce lieu fut, au moment de la conscription, le théâtre de l'épisode qui amena l'arrestation de l'ex-seigneur,

poursuivi par la haine du procureur de la commune. En passant à Mirecourt, nous avons évoqué l'audacieuse évasion de M. de Gemmelaincourt, dans la nuit qui précéda le jour où il devait être exécuté.
Comme il serait intéressant de connaître ces lieux, de rechercher ce qui subsiste du logis seigneurial.

En partant d'ici, on pourrait, non seulement visiter Bazoilles et Gemmelaincourt, mais encore les villages de la Neuveville-sous-Montfort, Valleroy-le-Sec, Frenois, etc...aussi seigneuries des Hennezel. L'heure est tardive. Mous devons nous borner à faire à Bettoncourt une courte visite, il nous faut arriver à Nancy, pour nous installer chez nos amis, avant le dîner. Nos cousins nous font promettre de revenir les voir une autre année, en mettant de nouveau Bettoncourt sur le trajet d'un voyage au pays des Vosges. Nous partons avec cet espoir.

NOTE DE SEPTEMBRE 1945

Ces projets échafaudés en 1928, n'ont jamais pu se réaliser, le mal qui m'a terrassé en 1935 a bouleversé mon existence. De leur coté les Chatellus ont été cruellement éprouvés depuis 1939. Leur fils aîné, Jean, officier de réserve, a été prisonnier en Allemagne, pendant cinq ans, ils sont restés sans nouvelles de lui durant un temps infini. Le cadet, Simon, officier de carrière plein d'avenir a été tué au Quesnoy (nord) le 18 mai 1940, à l'âge de trente deux ans, il était capitaine, commandant le 2eme escadron du 4eme régiment de cuirassiers, décoré de la croix de guerre et de celle des T.O.E. (Maroc).
Après sa mort un de ses camarades écrivit à sa mère :
« chef modèle, il était notre conscience et notre exemple à tous. Il a eu la fin de ses rêves, quand on retira son cadavre de son char, il semblait continuer dans la mort le dernier combat de sa vie ».
Chrétien exemplaire, Simon de Chatellus était membre de l'hospitalité de N.D. du Salut. Son testament est empreint du plus admirable esprit de foi. Les quelques lignes que j'en reproduis ici attesteront les sentiments profondément chrétiens de cette âme d'élite. Pressentant la mort, il avait écrit à ses parents :
"Maintenant, je me remets entre les mains de celui qui a été ma force pendant cette vie. Priez-le inlassablement de me pardonner toutes mes fautes. Puisse-t-il m'accueillir dans l'immensité de sa miséricorde. Je vais vers lui et je prierai pour vous jusqu'à ce que vous soyez venus me rejoindre. Regardez-le avec confiance, car il est la vraie consolation. Adieu, je serai près de vous et je vous protégerai avec toute ma tendresse, que le dieu d'amour et de miséricorde me prenne en pitié..."
Des épreuves matérielles se sont ajoutées au sacrifice de tendresse demandé par la providence à nos cousins. A l'automne de 1944, la bataille fit rage à Bettoncourt même, les allemands s'étant retranchés dans le parc. Après des journées de combats angoissants, les Chatellus auront la chance de se retrouver indemnes. Pendant cinq mois, ils restèrent isolés et sans nouvelles, les relations postales avec la France libérée ne reprirent qu'au milieu de février. En me donnant de ses nouvelles récemment, ma cousine m'apprit le triste sort de Villers-les-Nancy.
Nos deux habitations de Villers (celle de ses parents et celle de sa tante de Torcy) sont complètement vidées et saccagées, il n'y reste pas un atome de mobilier. Après avoir été caserne allemande, le château est devenu caserne américaine. Le ménage de mon fils doit se fixer à Nancy ou Jean aura une situation auprès de son beau-père, nous aurions voulu l'installer à Villers, mais il n'y faut pas songer, tellement l'intérieur de chaque habitation est détruit. Au début de l'été, Jean de Chatellus a épousé à Paris, en l'église St Honoré d'Eylau, mademoiselle Bernadette Payelle, fille de M. Jean Payelle, officier de la légion d'honneur, croix de guerre, directeur des Salines de Lorraine, et petite-fille par sa mère, du colonel de cavalerie Larzilliere (3 juillet 1945). Cette union fut un rayon de soleil pour les Chatellus, après les sombres années qu'ils venaient de vivre. La mort de son fils Simon et le saccage de son château natal avaient anéanti le désir caressé par notre cousine, d'installer un jour ses deux fils dans les demeures de son enfance. En s'alliant à une famille qui le retiendra en Lorraine, Jean de Chatellus a rendu à sa mère l'espoir de voir Bettoncourt et son parc égayés par des petits-enfants.
Malheureusement, le contre coup des émotions ressenties depuis 1940 par Nicole de Chatellus, joint à la crise de personnel qui atteint aujourd hui tous les foyers, en rendant très pénible la vie matérielle, sans service dans une habitation un peu grande, ont gravement éprouvé la santé de la châtelaine de Bettoncourt. Elle endure, depuis deux mois, des souffrances qu'on n'est pas encore parvenu à atténuer.

En me faisant part de son état, elle ajoute « il faut qu'une croix en remplace une autre » résignation chrétienne digne de celle de son fils (14 septembre 1945).
En quittant ma cousine, nous rattrapons à Diarville la route de Nancy par Vomecourt et Pont-sur-Madon. L'aspect du pays change, des plateaux dénudés et sans charme jusqu'a la vallée de la Moselle. Après avoir traversé la rivière près de Flavigny, on retrouve des forêts et des bois. Nous passons à proximité de Vézelise, petite ville riche en souvenirs sur les Champigny.

Comment Abraham, seigneur du Tourchon, tua Jacob, seigneur de Senennes ? (24)

A partir du 8° degré, la filiation de cette branche (du Mesnil) est précisée. Le seigneur Jacob de Hennezel, écuyer, seigneur de Senennes, et sa femme demoiselle Jeanne Vaillant, sont désignés comme les grands-parents maternels de François de Hennezel, écuyer, seigneur de Boisvert, dans le contrat de mariage de ce gentilhomme soixante quinze ans plus tôt, Jacob demeurait à la verrière de la Patrenostiere autrement dit la grande Catherine, lorsqu'il périt brusquement. Voici les faits.
Au cours d'un séjour qu'il faisait à Saint-Vaubert, au domicile de Jean de Thiétry, Jacob se prit de querelle avec Abraham de Hennezel, seigneur du Tourchon le jour de la Sainte Madeleine (22 juillet 1603). Jacob entra inopinément dans la chambre où dormait son parent « en colère et presque à demi furieux, brandissant son épée, en tenant des propos piquants et injurieux, avec une infinité de menaces accompagnée de blasphèmes et de déportements ». D'autres gentilshommes présents dans la chambre, cherchaient à s'interposer entre les deux cousins. En voyant qu'on l'empêchait de s'approcher de M. du Tourchont, Jacob quitte précipitamment la pièce, il court chercher une arquebuse qu'il a cachée dans un coin du four a verre.
Prévoyant le danger, Abraham saute de son lit, il enfile hâtivement ses hauts de chausse, empoigne son épée et s'élance à la poursuite de son agresseur afin de l'empêcher de faire usage de son arme. Le malheur voulut qu'en courant, M. de Senennes trébucha dans son élan, M. du Tourchon butta sur son cousin, son épée l'atteignit « aux cuisses ». La blessure était grave, M. de Senennes mourut peu après.
Craignant d'être poursuivi pour homicide, Abraham de Hennezel prit la fuite, il quitta la Lorraine. Sa femme, Jeanne de Houdrichapelle, implora la clémence du duc Charles en faveur de son mari. Le prince accorda des lettres de rémission au meurtrier involontaire qui put rentrer au pays (11 décembre 1603).
On ne connaît rien d'autre de l'existence de Jacob. Le fait que sa femme était une demoiselle le Vaillant ou de Vaillant permet de supposer qu'il s'était marié au cours d'un séjour en Thiérache. Originaires de Normandie comme les Caqueray, les Bongars et les Brossard, ces Vaillant ont formé d'innombrables branches.
Au temps d'Henri IV, plusieurs représentants de cette famille vivaient en Haute-Picardie, notamment dans la forêt de Saint-Gobain, à la verrerie de Charles fontaine. Vers la même époque, une autre demoiselle le Vaillant était la femme de Charles de Hennezel de Belleroche. Cette famille portait « d'azur à une main dextre de gueules, mouvant d'une nuée d'argent, tenant une épée de même à la garde d'or et posée en pal, la pointe en haut ».
Jacob de Senennes devait être jeune marié lorsqu'il fut tué, aussi ne lui donnait-on qu'un fils, David de Hennezel de Senennes, écuyer, seigneur de Senennes.

VEZELISE (25)

Vézelise - Résidence des derniers Champigny. Jean-Nicolas, curé de la paroisse, au temps de louis XV - Son caractère - Mariage de son frère Dominique avec mademoiselle de Tervenus qui le fixe à Vézelise - Vanité de ce gentilhomme, espoir d'héritage - Procès ruineux et indéfini - Ses onze enfants nés à Vézelise, carrières aventureuses de ses fils - Le cadet colonel en saxe – L'aîné diplomate léger et sans scrupule.

Pendant plus de vingt cinq ans, un Champigny fut curé de cette importante paroisse. Il se nommait Jean-Nicolas. Il était le fils aîné du Champigny qui avait tenté, à la fin du XVII° siècle, de concurrencer à Anor l'industrie prospère de notre ancêtre d'Ormoy. Durant son ministère cet abbé de Champigny (il signait ainsi) eut nombre de fois, maille à partir avec ses paroissiens. Orgueilleux et autoritaire, il n'admettait pas d'être contrarié dans ses projets et ses décisions. Sa vie pastorale fut heurtée par de nombreux procès. Vaniteux, il avait décoré de ses armoiries ses registres paroissiaux, dépensier et mauvais payeur, il laissa une succession obérée. Il mourut à Vézelise à l'âge de soixante quinze ans (17 avril 1753). On l'inhuma dans le choeur de l'église. Sa pierre tombale existe peut-être encore.
J'aimerais retrouver la demeure de son frère Dominique. Ce gentilhomme et son cadet Théodore avaient été élevés par son oncle, précepteur des princes impériaux d'Autriche, M. de Morizot, chevalier du Saint Empire, il leur avait appris les belles manières. Les deux frères suivirent la carrière des armes, ils devinrent, l'un capitaine dans les gardes lorraines, l'autre dans un régiment de cavalerie.
Dominique de Hennezel se maria a Vézelise avec mademoiselle de Tervenus, fil le d'un lieutenant général du comte de Vaudemont (1er avril 1709) son frère Théodore épousa mademoiselle de Huyn, fille d'un conseiller à l'état du duc Léopold. Ces alliances apparentaient ces deux Hennezel à la plus haute magistrature de la chambre des comptes de la cour souveraine de Lorraine. Ils surent mettre à profit ces relations.
Intelligent et ambitieux, Dominique de Champigny était entiché de sa noblesse. Toute sa vie il s'efforça de prouver l'origine chevaleresque de sa famille. Il multiplia les recherches pour découvrir des documents anciens, il fut l'instigateur des preuves faites pendant la première moitié du XVIII° siècle par les Hennezel, notamment par les Beaujeu et les Ormoy. Il fit sanctionner l'authenticité de sa filiation par cinq grands seigneurs, représentants de l'ancienne chevalerie lorraine et par un jugement de la chambre des comptes de Nancy.
Peu de temps après son mariage, Mme de Champigny avait hérité de la maison familiale que les Tervenus possédaient à Vézelise (29 avril 1712). Son ménage s'y installa. Ses onze enfants y naquirent. Mais son mari avait plus de prétentions nobiliaires que d'écus. Cette nombreuse famille était une lourde charge. Il caressa toujours l'espoir d'hériter de la fortune de son oncle de Morisot. Hélas. Cette succession engendra un procès coûteux et indéfini. L'affaire n'était pas encore terminée lorsque moururent M. et Mme de Champigny (1747 et 1748). Ceux-ci laissèrent une succession déficitaire.
Tous leurs enfants avaient été baptisés en l'église de Vézelise, plusieurs morts au berceau y furent inhumés. Parmi ceux qui vécurent, une fille fut chanoinesse de Sainte Glossinde de Metz, une autre épousa un baron allemand. Enfin deux fils, Charles et Antoine suivirent la carrière des armes avec des fortunes étranges. Antoine page du roi de Pologne, devint colonel d'un régiment saxon, son frère aîné Charles, homme spirituel, vaniteux et prodigue, eut dans la diplomatie au service de Marie-Thérèse d'Autriche une existence aventureuse. Il fraya dans les diverses cours d'Europe avec la société faisandée du siècle de la douceur de vivre. Il termina lamentablement sa vie à Namur dans le bel hôtel que mon ami Dordolot m'a fait connaître en automne dernier. Ce triste sire rêvait de finir ses jours à Vézelise dans la demeure où il était né. « Cette maison, écrivait-il, est fort jolie. Elle est peinte à fresques et agrémentée de deux beaux jardins dont l'un a six terrasses ». C'est dans ce logis que ses parents étaient morts. Une douzaine d'années plus tôt, après avoir mangé leur fortune. Je serais curieux de savoir si cette maison existe encore.
Mais nous sommes attendus à Nancy.

NANCY

Du mercredi 18 au samedi 21 juillet 1928

Nancy - Les amis qui nous y ont invités, les René de Loriere, les Edmond des Robert - Premier séjour à Nancy en 1913, chez les des Robert - Visite à Villers chez la comtesse d'Hennezel - Aspect et situation de ce château et de la demeure de la comtesse de Torcy - La fête nationale à Nancy, revue sur la place Carnot, illuminations vues de la terrasse du baron de Dumast - Nancy, ville noble et ville d'art - Son rayonnement intellectuel -

Centre industriel - Caractère des nancéiens - La personnalité de mon ami des Robert - Les archives départementales - Visites de musées et de la ville - Achat de gravures de Callot.

Deux ménages d'amis nancéiens nous ont invités à mettre leur ville sur le chemin du retour. D'abord celui de René de Lorière, frère des Maxime de Sars. Il occupe un poste important à la Banque de France. Il a une vingtaine d'années de moins que moi mais notre amitié a pris une grande solidarité au début de la guerre, il était artilleur à Verdun dans les postes de combat proches des miens, nous nous voyions d'autant plus volontiers que nous étions du même pays envahi. Nous nous sommes retrouvés ensuite en Champagne en 1918. Je suis parrain de sa fille Antoinette. Les autres amis sont les Edmond des Robert avec lesquels je suis lié depuis vingt cinq ans. Déjà en 1913, ma femme et moi étions venus séjourner chez eux à Nancy. Ils habitaient Malzeville. Très aimablement, ils nous avaient fait connaître leur cité et présenté à leur voisinage. Je me souviens, entre autres des visites, que les de Robert nous avaient conduits au château de Villers, chez la comtesse d'Hennezel, mère de M. de Chatellus.
Veuve depuis trois ou quatre ans, madame d'Hennezel habitait seule cette belle demeure lui venant de ses parents. Située à flanc de coteau, l'habitation avait du côté du village, l'aspect d'une maison ordinaire. L'entrée donnait directement dans la rue principale de Villers. Mais du côté est, la façade était celle d'un château dominant un parc. La construction m'avait semblée du XVIII° siècle. De belles pièces de réception, de hautes fenêtres donnaient de l'allure. De la terrasse au pied de cette façade, nous avions aperçu le panorama de Nancy, immense étendue de toits pressés, de flèches, de tours qui entouraient le rayonnement des faubourgs reliant la grande ville à sa banlieue. De hautes collines, de formes et d'aspect variés, des bois, des perspectives de vallées, formaient un cadre à la métropole lorraine.
A droite du château et donnant aussi sur le parc, se trouvait un pavillon isolé, habité par la comtesse de Villedieu de Torcy, soeur de madame d'Hennezel. Nées à Villers, ces deux dames devaient y passer leur existence et y mourir. Quel sort plus enviable que de vieillir au milieu des souvenirs de sa petite enfance. Cette grâce est donnée, de plus en plus rarement, aux hommes de notre temps. Le progrès s'acharne à les déraciner, les lois de l'hygiène et la difficulté de se faire servir obligent bien des français à naître et à mourir dans une clinique ou un hôpital.....
Par sa femme, née Joybert, Edmond des Robert se trouvait allié aux Rosières, famille maternelle de la comtesse d'Hennezel, celle-ci avait une tante de Rosières mariée au baron de Joybert.
Un autre souvenir. Nous étions à Nancy au milieu de juillet. Je me souviens avoir assisté à la revue, sur la place Carnot, le matin du 14 juillet. Mon ami m'avait montré dans la foule des spectateurs de nombreux officiers allemands en civil. Ils étaient venus de Metz se rendre compte de la tenue de l'armée française....
Ce même jour, le baron de Dumast, beau-frère de M. des Robert, nous avait invités ma femme et moi, à passer la soirée chez lui. Il habitait l'un des deux hôtels au coin de la place Carrière, en face du palais du gouvernement (celui de droite du côté du parc de la pépinière). Du haut de la terrasse, couronnant le toit de cette belle maison, nous avions assisté a un spectacle grandiose. Les illuminations de la ville, l'embrasement de la place Stanislas, et un magnifique feu d'artifice. Un an après c'était la guerre, je revenais en Lorraine comme soldat de 2ème classe dans un régiment d'infanterie, affecté à la défense de Verdun
Aujourd'hui, les des Robert habitent un hôtel leur appartenant, rue Hermite, à l'extrémité du cours Léopold, derrière la porte Dessilles. Leur logis était plein - Ils ont cinq enfants - Ils n'ont pu nous loger. Nous prendrons nos repas chez eux et gîterons pendant ce court séjour, à l'hôtel Excelsior.

Nancy, ville noble, m'a toujours attiré. Elle condense bien l'histoire de ma province. Ses vieux quartiers, le palais moyenâgeux de nos ducs, reliés aux grâces du XVIII° siècle avec un art incomparable, par la volonté d'un souverain artiste et bienfaisant, font de la capitale de la Lorraine l'une des plus belles villes de France. On ne se lasse pas d'admirer la robustesse de ses portes, la majesté de ses arcs de triomphe, l'harmonie de ses places, le charme merveilleux de ses grilles et de ses balcons de fer forgé, le fini des sculptures qui décorent à profusion, mais toujours sobrement, ses monuments.

On comprend que les vieux nancéiens soient fiers de leur cité et l'aiment passionnément. Nancy, ville d'art, ville littéraire, foyer d'influence spirituelle, rayonne, depuis trois siècles dans tout l'est de la France. Elle est aussi de nos jours, un grand centre industriel dont l'activité est répartie en de multiples branches. Alors ce joyau qu'est la cité des ducs de Lorraine, pompeusement transformée par le roi Stanislas, est comme submergée au milieu des quartiers neufs, froids et sans charme.
La ville moderne offre peu d'attraits. La vue de ses magasins prouve qu'on n'y connaît pas l'art des beaux étalages. Le souci de la classe moyenne est porté sur les choses pratiques plutôt qu'élégantes. Les nancéiens sont divisés en plusieurs sociétés qui se mêlent d'autant moins que le caractère lorrain est froid, réservé, un peu méfiant. La vieille aristocratie reste collet monte, elle mène une vie sérieuse, souvent méritante. Si elle s'ouvre au monde des militaires, elle ne fraye pas volontiers avec les milieux de fonctionnaires, d'industriels et du haut commerce. Mon ami occupe ici une situation de premier plan.

Homme de valeur et de dévouement, intelligent et cultive, il est d'une étonnante activité. Il anime les groupements les plus divers. Son érudition et ses goûts artistiques l'ont fait mettre à la tête de l'académie de Stanislas et de la société d'archéologie lorraine, il a été plusieurs fois, président de ces savantes compagnies. Il dirige le comité qui assure la conservation et l'embellissement du musée lorrain. Il a publié une quantité d'études historiques et il est un des meilleurs héraldistes de France, d'innombrables dessins d'armoiries et d'archéologie sont dus à son talent. Il s'est spécialisé dans l'étude et la composition des ex-libris. Une concordance de sentiments et de goûts a créé entre Edmond des Robert et moi, une amitié que le temps resserre chaque année un peu plus. Aussi est-ce toujours avec le plus vif plaisir que nos familles se retrouvent. .
Grâce à l'obligeance de cet ami, ces deux journées passées à Nancy, sont remplies par de longues séances aux archives de Lorraine. Le fond est riche en documents utiles pour mes travaux. La salle de travail est vaste et parfaitement organisée. Je suis fort bien accueilli par le jeune archiviste départemental, M. pierre Marot. Le soir de mon second jour de recherches, j'emporte une abondante moisson de notes. Je reviendrai à diverses reprises explorer cette mine précieuse.
Une visite au musée lorrain, transformé et agrandi depuis 1914 sous la direction d'Edmond des Robert, un dîner chez René de Loriere et une soirée en leur compagnie à l'exposition qui s'étale sur le cours Léopold, achèvent d'occuper ce court séjour.
La veille de notre départ, j'ai la chance de découvrir d'anciens tirages de gravures de Callot. J'acquiers une série de personnages en costumes de l'époque de louis XIII et une planche de la suite des impressionnantes compositions consacrées par ce grand artiste aux « misères de la guerre ». Ces souvenirs d'un premier séjour de travail à Nancy me permettront de vivre dans l'ambiance de la guerre de trente ans, lorsque j'étudierai cette tragique époque de notre histoire familiale.

Samedi 21 juillet 1928

En quittant Nancy de bonne heure ce matin, les des Robert nous ont fait promettre de venir séjourner chez eux plus longuement à l'automne. Nous retrouvons ma belle-mère à Saint-Dizier et rentrons ensemble le soir à Bourguignon.

TROISIEME VOYAGE EN LORRAINE – OCTOBRE 1928 (26)

Sur la route de Nancy – L'EPINE

Cantonnement à l'automne d'une année noire de la guerre - Le curé et son église - Epitaphe du premier marquis de Nazelle.

AUVE

La S.S. russe à l'H.O.E. en 1918 - Son campement – L'offensive allemande du 14 juillet, enrayée par Gouraud - Grippe espagnole - Prémices de l'armistice - Le lieutenant Tretaigne operé par le Dr. Bachy - Physique et mentalité de ce chirurgien - Le médecin chef Raulot-Lapointe - Popote de toubibs - Propos anarchiques le soir du 10 novembre - Les utopies de Wilson - Visite en Laonnois liberé.

Note de 1945 : Bachy candidat S.F.I.O

A Auve : Après 10 ans, aucune trace du passé - La butte de Valmy

VILLERS - DAUCOURTt

L'H.O.E. où était la S.S. russe en octobre 1917 - Ce qu'était cette section - Le colonel de Wieniaski - Mon ordonnance breton - Déception l'offensive française sur l'ailette.

D'accord avec nos amis nancéiens nous passons avec eux la deuxième quinzaine d'octobre. Les Edmond des Robert m'ont offert l'hospitalité. Les René de Loriere hébergeront Renée. Pour rendre à ma fille cette randonnée plus attrayante et plus variée, j'ai décidé de ne pas rechercher uniquement, au cours de ce voyage, les traces des ancêtres. J'évoquerai quelques souvenirs personnels et nous visiterons de jolis sites de Lorraine et d'Alsace.

16 octobre 1928.

Cette première journée sera un pèlerinage aux lieux où j'ai vécu et souffert entre 1914 et 1918. Partis de grand matin de Bourguignon en automobile, nous gagnerons Nancy en faisant un crochet par Verdun.

L'EPINE

Après chalons, la première étape est l'épine, village célèbre par un pèlerinage à la Sainte Vierge. Une admirable basilique, vraie dentelle de pierres, le domine.
Pendant deux mois, à l'automne de 1917, j'ai cantonné au pied de ces flèches ajourées, coiffées de couronnes. J'avais été envoyé ici comme officier adjoint au commandant d'un groupe de camions automobiles.
C'était à l'une des époques les plus démoralisantes de la campagne. Mon père s'était éteint à Paris quelques jours auparavant, après avoir appris la ruine de nos foyers en Laonnois envahi. Je venais de vivre plusieurs mois de surmenage physique et intellectuel, comme élève officier aux écoles de Chaintrix et de Meaux. L'armée française restait sous la douloureuse impression causée par la défection russe. La France ayant mis tant d'espoir dans la force massive de cette alliée, maintenant Kerenski faisait le lit de la révolution bolchevique. L'Italie, notre autre alliée subissait les plus cuisants revers. Enfin depuis le début de l'été, notre armée elle-même, travaillée par la campagne pacifiste de Caillaux et de Malvy complices du traite Bolo, traversait une vague de défaitisme. En champagne, nous avions assisté à des mutineries de troupes.
Les semaines que je passai à l'ombre du sanctuaire de l'épine furent un apaisement. Que de fois, aux heures noires, je suis venu contempler les beautés de cette basilique. Que de fois, j'ai trouvé du réconfort au pied de la petite statue miraculeuse de notre-dame, exposée sous le jubé. Le curé, un saint

homme, avait des idées excellentes. J'aimais lui rendre visite. Il ébauchait devant moi l'histoire de sa paroisse, les flèches de son église et leurs couronnes fleurdelisées, don royal de louis XI. La route passait entre la basilique et le presbytère, immuable depuis des siècles. Jadis voie romaine, puis route royale, elle fut l'ultime trajet suivi par louis XVI se refusant à sanctionner les décrets de la constituante qui heurtaient sa conscience. Dans l'après-midi du 21 juin 1791, ces tours ont vu passer la lourde berline chargée de la famille royale en fuite. Après Varenne, elles ont entendu les hurlements de la populace qui escortait la voiture ramenant les fugitifs à paris.
Le bon prêtre m'avait fait les honneurs du portail surchargé de riches sculptures, mais privé malheureusement de la plupart de ses statues. Seule subsiste, au milieu de la porte centrale, une douce image de la vierge Marie. Plus haut, au sommet de l'arc ogival, un christ majestueux domine l'immense plaine, il ouvre des bras accueillants aux pèlerins venant de Chalons. A l'intérieur du monument, le curé m'avait vanté l'envolée et la luminosité de la nef, la délicatesse des sculptures du jubé et de la clôture du choeur. Il m'avait conduit au puits où les fidèles s'abreuvent d'une eau miraculeuse.
Quelle surprise de découvrir, contre le mur sud, près du petit portail, une pierre gravée au nom d'un personnage familier, l'épitaphe du premier marquis du Cauze de Nazelle, ancêtre direct de mes bons voisins de Guignicourt, marié dans cette église, au milieu du XVIII° siècle avec une demoiselle de l'Epine, ce gentilhomme avait été gouverneur de Chalons. Il mourut au début de la révolution.
Malgré les combats qui se sont livrés sur cette partie du front de champagne jusqu'à la fin de la guerre, je retrouve aujourd'hui indemne cette belle église.
Une vingtaine de kilomètres, en ligne droite et nous traversons Auve.

AUVE

Ce petit village, en partie démoli, (en 1919 l'église était en ruines, on disait la messe dans un hangar, et le curé gîtait dans un galetas), est aussi pour moi rempli de pénibles souvenirs. Pendant les derniers mois de la guerre, il fut le poste de service de la S.S. russe 2 que je commandais (30 juin au 27 novembre 1918).
A cette section (20 voitures Ford, affectées au transport des blessés et un camion atelier) comptait une cinquantaine d'hommes. Hautes sur roues, ces autos ressemblaient à des araignées. Elles passaient partout, dans les plus mauvais chemins comme à travers champs, on pouvait les réparer facilement à l'endroit même où elles subissaient une avarie.
A la fin de mai 1918, les allemands avaient enfoncé le front français dans la vallée de l'Aisne, ils avaient déferlé au-delà de Château-Thierry et en Valois atteint la forêt de Villers-Coteret. En juin, ils avaient tenté de nous chasser de Reims. La S.S. R2 arrivait de ce secteur de la 5ème armée. Pendant cinq semaines elle avait été en service au 1er corps colonial qui défendait la ville des sacres (8 au 30 juin 1918).
N'ayant pu atteindre son but, l'ennemi préparait maintenant une ultime offensive sur le front de champagne. Le général Gouraud, commandant la 5ème armée prévoyait une formidable poussée allemande sur chalons. Il avait renforcé la défense du secteur. On y rencontrait des troupes de toutes les nationalités, anglais, américains, italiens, polonais, russes, annamites, nègres. Nous avions été appelés à Auve, à proximité d'un H.O.E. qu'on se hâtait de mettre en état.
Nous campions en plein champ, sous la tente à quelques cent mètres à droite de la route. Un mois après notre arrivée, je parvins à loger mes hommes, en leur faisant eux mêmes construire une baraque avec les débris d'un camp d'aviation, abandonné dans le voisinage. Nos voitures eurent d'abord la douloureuse mission d'arracher de leurs foyers menacés, les derniers habitants, cramponnés dans les villages au nord de la route. On transportait de force ces évacués aux gares de Chalons et de Vitry-le-Francois.
Dans la nuit du 14 au 15 juillet, à vingt quatre heures juste, éclate sur les lignes françaises, au nord de Chalons, un effroyable bombardement. Toutes les positions, toutes les voies de communication, tous les cantonnements étaient arrosés. Les blessés affluaient. Je vois encore, sortant d'une de mes voitures, le vieux curé de la Croix en Champagne, son église venait de s'effondrer. Pendant des heures et des heures, Chalons recevait toutes les cinq minutes, d'énormes obus et torpilles. Les derniers habitants terrorisés s'enfuyaient sur les routes.

Avec un admirable sang froid, Gouraud parvint à enrayer rapidement la poussée ennemie. L'offensive continua cependant. Au début d'août elle était agrémentée de gaz asphyxiants, on dut élever ici à la hâte, une tente bessonneau pour abriter les gazes. Après les victoires des armées françaises et anglaises, commandées par Foch sur le front Picaro, les allemands avaient été contraints de se replier sur la ligne Hindenburg. Au nord de Chalons, l'offensive s'éteignit. Depuis quelques semaines, les américains apparaissaient plus nombreux. Ils s'apprêtaient à prendre un secteur de combat dans la Woëvre et à Saint-Mihiel. Au début de septembre, nos troupes ayant refoulé l'ennemi jusqu'à l'ailette, cette partie du front devint tout à fait calme. D'ailleurs on sentait imminente la débâcle finale. L'Autriche demandait une paix séparée. Clemenceau ne voulait rien entendre puis ce fut le tour de la Bulgarie de mettre les pouces.
Malheureusement un autre fléau commençait ses ravages, la grippe espagnole l'H.O.E. D'Auve regorgeait de malades. Le cimetière était comble. On enterrait les morts, entourés simplement dans des toiles de tente. Le secrétaire de mon bureau, un russe bien élevé et cultivé que j'avais distingué parmi les conducteurs fut au nombre des victimes. Je payai aussi mon tribut à l'épidémie.
Au début d'octobre, au moment où l'Autriche, la Turquie puis l'Allemagne s'adressaient à Wilson, pour obtenir un armistice, je passai trois semaines couché dans ma baraque (8 au 26 octobre 1918). C'était l'époque où survenait pour moi la plus grande émotion de la campagne. Bourguignon et Laon étaient reconquis (13 octobre 1918). J'aurais voulu courir là-bas, revoir nos foyers délivrés après quatre ans d'invasion. Il fallut quatre semaines pour me guérir entièrement.

Pendant ce temps, la section, guidée par mes sous-officiers, suivait les troupes qui harcelaient l'ennemi en déroute. Le 4 novembre, les allemands lâchaient l'Argonne. Le lendemain j'étais à Vouziers, monceau de ruines fumantes. L'avant-veille (2 novembre) l'une de nos voitures avait amené le fils d'un de mes voisins de Festieux, Jean de Trétaigne, lieutenant d'infanterie, grièvement blessé à Terron-sur-Aisne, il avait une cuisse fracassée. Je pus heureusement avertir aussitôt ses parents et les amener de Chalons dans mon auto quelques jours plus tard. Le blessé fut opéré par le chirurgien chef de l'autochir russe 2, épave de l'armée de nos alliés en déconfiture.
Ce chirurgien nomme Bachy, était originaire de Saint-Quentin. Il ne devait pas avoir la quarantaine. Grand et mince, il avait les traits fins qu'amenuisait encore une moustache blonde à la gauloise. Sous un lorgnon, il fermait à demi ses yeux pour voir mieux. Intelligent, habile, dévoué, il adorait son métier. Il se dépensait jour et nuit pour opérer, avec une ardeur passionnée. Au moral, le docteur Bachy était sceptique, incroyant et d'une tournure d'esprit voltairienne, il cultivait l'utopie. Par principe, il critiquait tout ce qui était militaire et proclamait qu'une fois l'Allemagne devenue républicaine, elle serait pacifiste.
Le médecin-chef de l'ambulance, dans le civil radiologue à paris, se nommait Raulot-Lapointe. Lors de mon arrivée à Auve, me voyant seul officier de mon espèce à proximité de l'H.O.E. il m'avait invité à faire partie de sa popote ; une quinzaine de médecins de toutes les régions de France. Je prenais ordinairement mes repas seul ou avec mes sous-officiers. Je fus reconnaissant au docteur Raulot de son offre, mais la compagnie des toubibs ne m'était pas agréable. Que de propos inimaginables tenaient la plupart de ces camarades de rencontre. Ils avaient conservé une mentalité de carabins. Certains, négligeant ma présence, parlaient de leur clientèle civile avec un cynisme stupéfiant. Ils m'apprirent ce qu'était la dichotomie. Beaucoup se jalousaient. Enfin immoralité et grossièreté, étaient de règle dans leurs conversations, réaction excusable chez des hommes surmenés, vivant nuit et jour les mains dans le sang et le pus des plaies à taillader la chair humaine, coupant bras et jambes, fouillant les ventres, sciant les crânes, labourant les visages avec une activité fébrile.
Tant d'horreurs devaient provoquer ces excès et une révolte de leur être au point de vue religieux et politique, que de paroles inconsidérées il me fallait écouter. Elles m'inspiraient tout à la fois de la honte et de la pitié.
On sentait monter l'influence du bolchevisme et sa fureur destructive.
Une certaine soirée me fut particulièrement pénible. Je ne l'ai jamais oubliée. Le dîner du 10 novembre 1918, lorsque vers huit heures du soir, se répandit, comme une traînée de poudre, la nouvelle de la signature de l'armistice, l'explosion de joie, causée par la fin d'un cauchemar de quatre années, fut accompagnée d'un débordement d'inepties, à propos de l'ère de liberté qui allait commencer pour tous les peuples du monde, par la chute des monarchies.

Le tzar Nicolas avait été détrôné, l'empereur d'Autriche était mort, Guillaume II venait d'abdiquer, Alphonse XIII, d'une attitude pourtant si généreuse envers la France durant la guerre, était menacé. Le pape lui-même était traité de boche...
On but le champagne à la mort de tous les tyrans de la terre.
"Quand il n'y aura plus de rois, il n'y aura plus de guerres" criaient ces braves types, tous les peuples pourront fraterniser. Et après avoir hurlé la marseillaise et l'internationale, ces excités applaudirent l'un de leurs camarades, dans le civil paisible médecin de province, qui levait son verre en hurlant : « vive le socialisme universel qui nous donnera la paix pour toujours ».
Cependant, depuis quelques semaines, tout esprit pondéré se rendait compte du but de l'ennemi. Il demandait un armistice afin d'arrêter la débâcle inouïe dont nous étions témoins, il espérait de cette façon, empêcher nos troupes de combattre en terre allemande. Wilson avait fait inconsciemment le jeu de l'envahisseur, en acceptant de discuter avec lui avant qu'il ait été complètement chassé de France. Rêveur et utopiste, le président des États-Unis était persuadé qu'en obligeant l'Allemagne à se mettre en république, il détruirait le militarisme prussien. C'était ces principes sur le pacifisme des démocraties et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, propagés par la presse d'extrême gauche, qui faisaient dérailler mes camarades. Le docteur Bachy se montrait un des plus ardents de la bande.
Rentré dans ma baraque après cette soirée de folies, j'en tirai les plus amères conclusions, les plus sombres pronostics. Ainsi les terribles leçons de cette guerre, les souffrances endurées depuis quatre ans, ne serviraient probablement à rien tellement on avait aveuglé les cerveaux de ces médecins qui représentaient cependant une élite intellectuelle....
Que serait la mentalité du peuple

Depuis le matin j'avais en poche l'autorisation d'aller en Laonnois libéré me rendre compte de l'état de nos foyers dévastés. Malgré les douloureuses surprises que me réservait ce pèlerinage je partis, le lendemain, au petit jour, heureux de fuir, pendant quelque temps, les propos anarchiques, c'était le mot, de mes compagnons de popote. De retour à Auve, la mort dans l'ame, après avoir constaté l'anéantissement de nos logis et de tout ce qu'ils contenaient, je ne me sentais plus le courage de vivre dans l'atmosphère de débordements qui régnait chez ces médecins. J'appris avec satisfaction que la S.S.R.2 venait de recevoir un autre poste. Elle était affectée à la place de Sedan. Je quittai sans regret ce coin de champagne le 27 novembre.
Quelques jours avant mon départ, le docteur Raulot-Lapointe, qui s'était toujours montré bienveillant pour moi et d'opinions plus modérées, m'offrit un souvenir inattendu, une icône russe représentant la Sainte Vierge.
Voulait-il par ce geste, me témoigner sa sympathie pour des sentiments que je ne cachais pas. Je l'ai toujours pensé.

Note de 1945 – (septembre)

Les journaux de l'Aisne viennent de donner la liste des futurs candidats aux prochaines élections. A Saint-Quentin, disaient-ils, on parle toujours de la candidature socialiste du docteur Bachy. S'il s'agit, comme cela est probable, de l'ancien chirurgien chef de l'autochir russe à Auve, cette nouvelle prouve que les errements politiques de ce médecin sont restés les mêmes, bien que les événements aient menti, de façon péremptoire ses pronostics de 1918, sur une paix éternelle.

Tels sont les souvenirs que ravive la vue du paysage où j'ai vécu cinq mois. Sur cette terre aride et sans attrait que ponctuent ça et la quelques chétifs boqueteaux de pins et d'arbres déjà dénudés, un calme impressionnant a fait place à la vie fiévreuse de l'été 1916. Aucune trace de la sinistre cité, entassement de baraques et de tentes de tous calibres, desservis par des chemins empierrés. Un silence de mort a succédé aux gémissements des blessés, aux plaintes des opérés, aux râles des agonisants, aux ronflements des moteurs d'autos qui les amenaient ici par milliers. Sur ce sol où la charrue a passé, il ne faut faire aucun effort pour imaginer le monde des chirurgiens et de leurs aides aux tabliers sanglants, les blanches infirmières affairées d'une salle à l'autre.
Ou donc se trouvait la baraque des entrées où nos voitures déposaient leurs douloureux brancards. La baraque chapelle, voisine du dépôt des morts, où j'entendais la messe. La baraque de la popote dont la

promiscuité m'était désagréable. Plus de trace du cantonnement de ma section et du gîte que je m'y étais aménagé à une extrémité du baraquement construit par mes hommes.
S'il ne subsistait, au bord de la route où nous sommes arrêtes qu'une petite hutte de cantonnier, jadis assez proche de notre campement, je serais incapable d'en repérer l'emplacement. Effaçons cette vision rapide sur un sombre passé pour continuer notre route - toujours celle du dernier voyage du roi martyr - gagnons Sainte-Menehould.
A gauche, la hauteur de Valmy la silhouette de Kellermann, dressée au sommet d'une étroite stèle de granit, se détache sur l'horizon. Elle commémore la fameuse victoire de Dumouriez arrêtant les prussiens en marche sur Paris.
Plus loin, à droite, avant d'arriver à Ste-Menehould, la route qui conduit à Villers en Argonne, pendant la guerre, était née en pleine campagne, entre ce village et celui de Daucourt, une autre cite de la souffrance. On l'appelait l'H.O.E. de Villers-Daucourt. C'est au service de cet hôpital, centre d'évacuation des blessés de l'Argonne, qu'au milieu d'octobre 1917, se trouvait affectée la S.S. Russe 2, lorsqu'on m'en donna le commandement.
Cette section était aussi une épave des ambulances russes, dispersées au moment de la désagrégation des armées du tzar. Composée en majeure partie de russes blancs, restés fidèles à la France, cette troupe était assez difficile à tenir. Au point de vue administratif elle dépendait d'un rastaquouère du genre cabotin, appelé Wieniaski, ce personnage circulait en uniforme de colonel russe, une énorme croix, de je ne sais pas quel ordre, suspendue au cou. Au point de vue militaire, cette section était rattachée à la D.S.A. (Direction du Service Automobile) de l'armée Gouraud. Un lieutenant français, M. de Silans, auquel je devais succéder, la commandait.

En quittant l'Epine, à la fin d'octobre, j'avais emmené comme ordonnance et chauffeur, un petit gars breton de la classe 17, nommé Gaston le Veux, il resta à mon service fidèlement jusqu'à la fin de la campagne (22-10-1917 à 26-3-1919). Nous campions dans un petit bois dominant l'H.O.E. Ce cantonnement fut de courte durée, dix jours plus tard, la S.S. Russe 2 était affectée à une formation sanitaire autrement plus importante, l'H.O.E. du mont Frenet créé en plein camp de Chalons, non loin de Suippes (Toussaint 1917). Durant ce bref séjour à Villers Daucourt, j'eus un jour l'émotion de croire que Bourguignon était délivré. Sur le front de l'ailette, nos troupes avaient tenté une poussée vers Laon.
Hélas, cette offensive échoua (27-10-1917).

Notes de Ppdh :

1* - La domination actuelle du capitalisme triomphant est d'une telle fureur destructive que c'est l'humanité entière qui est condamnée à disparaître, à brève échéance.
2* - Apparemment, monsieur le comte, auteur de ces bien tristes lignes, ne s'est même pas réjoui de la signature de l'armistice. Pas une seule pensée émue pour des millions de soldats qui se sont entretués pour le simple plaisir des grands dirigeants de ce monde.
3* - Précisons la pensée du Dr Bachy : ce ne sont pas les peuples qui prennent la décision de faire la guerre, ce sont les classes dominantes (la noblesse en fait partie, et oui !) en accord avec leurs gouvernements pour servir leurs propres intérêts. Si justement les peuples pouvaient disposer un peu plus d'eux-mêmes, on ne voit pas comment ils pourraient, de leurs propres volontés, prendre plaisir à se massacrer mutuellement. Ou alors il faudrait qu'ils soient vraiment fous, ce que je ne pense pas.

STE MENEHOULD (27)

Trois mois de cantonnement avec la S.S. 44 fin 1916 - Evocation du drame de Varennes - le secteur de notre D.I. en Argonne, le bois de la gruerie - Le four de Paris et son château ruiné (propriété de la baronne de Charnace, grand-mère de mon gendre) - les troupes au repos dans la ville, mènent la bonne vie - Le moral des français à cette époque - Popote de la S.S.44, opinions, discussions - Nos épreuves familiales - Portrait et mentalité de mes camarades et du lieutenant - La liqueur de l'abbé François - La butte du château, l'église, le cimetière - Les angoisses d'un envahi - Note de 1945, sinistres prévisions

réalisées - La fausse paix de 1919 - Redressement allemand et insouciance française – Le coût de la libération, la France saccagée et sanglante, en tutelle - Le retour des responsables du désastre de 1940 – L'esplanade, l'église St Charles, l'hôtel de ville - Vallée de la Biesme - Beaute de la forêt, jadis royaume séculaire des gentilshommes verriers - Les Islettes et ses faïences - Clermont-en-Argonne.

Voici Ste-Menehould, petite ville pittoresque, adossée vers l'est, aux monts boisés de l'Argonne. J'en connais tous les recoins, j'y ai vécu trois mois en 1916 (20 septembre au 30 décembre 1916). J'étais à cette époque sous-officier à la S.S. 44. Cette unité était arrivée ici au début de l'automne, après avoir pris part pendant l'été, à ces combats fort durs, sur le front de Péronne avec une division du VII° corps d'armée en liaison avec les anglais.
Nous arrêtons la voiture dans la rue principale, non loin de l'ancienne poste aux chevaux, endroit tragique pour le sort de la monarchie, c'est la que, le soir du 21 juin 1791, la famille royale fut reconnue. Inquiet d'un retard dans le programme, l'infortuné louis XVI avait mis, à plusieurs reprises, la tête à la portière de la voiture. Le maître de poste Drouet le remarqua. Il avait vu le roi, l'année précédente à Paris, à la fête de la fédération. Frappé de la ressemblance du voyageur avec le souverain, il prit un assignat où l'effigie du monarque était très ressemblante et il compara les deux figures. La reine s'aperçut de son geste, elle s'inquiéta, mais avant que le maître de poste ait pu s'approcher de la portière, le postillon enleva les chevaux d'un large coup de fouet, la cabine démarra au grand trot. Quelques instants plus tard, Drouet, ayant réalisé l'importance de sa découverte, alertait les officiers municipaux de Ste Menehould. Grand émoi chez les habitants, tandis que le maître de poste s'élançait à bride abattue, à la poursuite des fugitifs. Arrivé a Varennes avant eux, il les fit arrêter...
J'entraîne ma fille dans mon pèlerinage à travers la ville, endormie et déserte que j'ai connue si animée, il y a douze ans. A la fin de l'été 1916, Ste Menehould regorgeait de troupes, au repos ou en réserve. On y rencontrait même des russes. Après les rudes combats qu'il avait mené sur la somme, le VII° corps pouvait jouir ici d'une détente méritée. Notre division avait pris position à peu de distance, au nord de la ville, elle occupait les tranchées du bois de la Gruerie. Le lieutenant commandant la S.S. 44 fut donc autorisé à faire cantonner la section ici même. Les postes de secours, desservis par nos voitures, s'échelonnaient entre Vienne le Château et le Claon, en passant par la Harazée, le four de Paris, la Chalade.
Ce coin d'Argonne, vallée de la Biesme, couvert d'immenses et de magnifiques forêts, est un pays très pittoresque. Il a été, pendant des siècles, le centre d'activités de gentilshommes verriers célèbres. Lorsque nous occupions cette vallée, les bois étaient hachés par la mitraille et les villages de lamentables ruines. En Argonne, comme aux environs de Péronne, la pierre est rare, dans la campagne la plupart des maisons sont en pise ou torchis. Les bombardements avaient soufflé les constructions comme des châteaux de cartes, souvent même par simple déflagration des obus. Partout se dressaient des carcasses de bâtiments, habitations étables ou granges, découpant dans le ciel leurs lugubres enchevêtrements de bois.
La vision d'une de ces ruines m'avait particulièrement frappé. Celle d'un petit château, en bordure de la route, au four de Paris. Un corps de logis carré, flanqué aux angles de petits pavillons aussi carrés. Seule restait l'ossature du manoir. Au milieu d'un cimetière de croix blanches, labouré par les obus, l'ancien jardin entourant la propriété. Comme fond de tableau, la pente sud ouest du bois de la gruerie, hérissée de troncs d'arbres déchiquetés à quelques mètres, au-dessus du sol.
Le poste de secours du four de Paris se trouvait dans des cagnas creusées dans le talus, de l'autre côté de la route. Les tranchées allemandes de la haute chevauchée, dominaient si bien certains endroits du chemin qu'il avait fallu, pour les dérober à la vue de l'ennemi les camoufler avec des branchages. J'avais pris plusieurs photographies de ce paysage de mort (note de 1945) - En contemplant il y a 29 ans, les ruines de ce château, je ne me doutais pas que sa propriétaire, la baronne de Charnace, née Bigault de Grandrupt, deviendrait un jour la grand-mère de ma fille, après son mariage avec le vicomte de Noue.
Quelques mois avant notre arrivée, ce secteur avait été le théâtre de combats acharnés. Ces cimetières sans nombre se succédaient le long de la vallée. Depuis que Pétain avait maté les troupes du Kronprinz à Verdun, les lignes, au nord de Ste Menehould, restaient généralement calmes. Durant le dernier trimestre de cette année 1916, la ville elle-même fut peu arrosée par les boches. Je me souviens seulement de deux bombardements d'obus de gros calibre, le premier au cours d'une revue passée à la

caserne Valmy par le général Gouraud (11 novembre), le second, quelques jours plus tard, à l'heure du départ du train des permissionnaires. Il y eut peu de dégâts et peu de pertes.
Ce secteur paisible permettait aux troupes, cantonnées en ville et aux environs, de mener une vie insouciante et un peu désœuvrée. On les occupait par des manoeuvres, des revues, des remises de décorations. La S.S.44, ayant été citée pendant les combats devant Péronne, la croix de guerre lui fut remise, au milieu d'octobre, au cours d'une prise d'arme ou la reçurent aussi notre lieutenant, un maréchal des logis et deux conducteurs de la section .Les préoccupations de ces troupes au repos étaient toutes matérielles, se distraire et faire bombance. Admirablement ravitaillée, la ville regorgeait des mets les plus variés, de vins et d'alcools des meilleures marques. Indépendamment des produits du pays, les fameux pieds de porc, la charcuterie lorraine si parfumée, les poissons de toutes sortes, les commerçants vendaient volailles, gibiers langoustes, foies gras, truffes, huîtres, fruits du midi et légumes en conserve qui permettaient de combiner des menus succulents. Ces repas compensaient le ravitaillement précaire des semaines passées dans les secteurs de combat
Notre lieutenant faisait popote avec son cadre, trois sous-officiers et deux brigadiers. Le moindre prétexte était une occasion de corser les menus mais, à mon gré, les repas duraient trop longtemps et les propos échangés entre six convives, toujours les mêmes pendant des mois, manquaient de variétés, les nouvelles militaires faisaient surtout les frais de nos conversations. Il faut dire que, malgré les satisfactions matérielles que donnait ce séjour, notre moral, sensible comme un baromètre, variait d'un jour à l'autre, suivant les événements.

A la fin d'août, l'Italie avait déclaré la guerre à l'Allemagne. A la fin de septembre, français et anglais réalisaient une belle avance sur la Somme, bonnes nouvelles. Mais en octobre, les roumains battaient en retraite, les sous-marins allemands recommençaient leurs torpillages. On craignait une nouvelle poussée boche* sur Verdun, nouvelles inquiétantes. En novembre, nos troupes reprenaient le fort de vaux et entraient à Monastir, on annonçait la mort de l'empereur d'Autriche, motif d'espérer une paix séparée avec ce pays, rayons de soleil. Hélas... à la fin du mois, les allemands prenaient Bucarest et les autrichiens Ploesi, tandis qu'Athènes nous tirait dans le dos. Il était question de mettre Joffre au rancart. A la chambre, les politiciens s'entre-déchiraient, tout le monde était au noir...
Profitant du vent de démoralisation de ses ennemis, l'Allemagne lançait aux quatre coins du monde une offensive de paix. Toute la presse commentait avec passion ces offres. Nos socialistes et les neutres poussaient la France et ses allies a écouter ces propositions. En même temps, la propagande ennemie faisait courir le bruit d'une invasion possible de notre pays par la Suisse. Une démarche auprès de l'Allemagne, faite par le président Wilson, un peu avant noël, acheva de jeter le désarroi dans les esprits....
La popote de la S.S.44, reflétait l'opinion divisée, on discutait âprement. A plusieurs reprises, je dus tenir tête aux sarcasmes, parce que j'essayais de démontrer l'hypocrisie allemande… Heureusement nos troupes réalisaient au nord de Verdun une forte avancée, en faisant près de 8.000 prisonniers et la nomination du général Lyautey, comme ministre de la guerre, permettait de ne pas désespérer.
Je souffrais, plus qu'un autre, des assauts donnés au moral des armées par une presse à la solde des parlementaires. Nos épreuves personnelles me rendaient plus cuisantes les préoccupations de tous. Les nouvelles de la famille et de mon foyer reçues ces derniers mois, étaient douloureuses. A la fin d'août, une lettre d'officier allemand transmise par la Croix-Rouge, nous avait annoncé la mort de mon oncle Paul de Hennezel, décédé à Vorges à la fin de juillet. Maire de sa commune depuis quarante ans, il s'était éteint, épuisé par les épreuves et les soucis endurés pendant l'occupation. Ma tante restait seule là-bas, pour tenir tête à l'envahisseur. Ce décès affectait beaucoup mon père, réfugié à Paris et sa santé déclinait. En même temps nous apprenions le triste sort de nos propriétés, Bourguignon Pille servait de lazaret, Bruyères-Pille de caserne à une compagnie de pionniers, Charmoilles-Pille n'était plus qu'une ruine informe. Mes compagnons de la S.S.44 étaient généralement de pays éloignés des champs de bataille, ils ne pouvaient avoir la même mentalité que moi. Ils désiraient une fin rapide des hostilités, en songeant qu'au jour de la paix, ils n'auraient qu'à chausser leurs pantoufles.
Le premier, maréchal des logis Jourrier, était négociant en volailles dans le Gers. Très débrouillard, il s'était glissé dans le service automobile au début de la guerre malgré son âge, une dizaine d'années de moins que moi, et d'une constitution robuste. Intelligent, consciencieux, travailleur, il était plus calme et moins hâbleur que les méridionaux du sud-est, ses opinions étaient saines. C'est avec lui que je sympathisais le plus. Le deuxième, maréchal des logis guide, dans le civil courtier en grains de la

région parisienne, avait la mentalité primaire de sa profession. Gros garçon réjoui, sa devise était « bien vivre » célibataire, personnel et susceptible, il raisonnait en habitué du café du commerce. Le troisième, brigadier d'atelier, contremaître à Paris dans une maison d'automobiles, avait la tournure d'esprit de son métier. Réfléchi, lent et un peu bougon, il ne s'intéressait guerre qu'à la mécanique et aux... apéritifs. Le quatrième, brigadier d'ordinaire, paysan corse, régulier et ponctuel comme un sergent de ville, était d'autant plus réservé qu'il n'avait pas la moindre culture.
Enfin, notre lieutenant. Il était le fils d'un distillateur de Voiron, inventeur d'un alcool imitant la chartreuse. Il se nommait François Labbé, comme son père. Celui-ci avait donné son nom au produit de son invention. Tout ce qui se présente avec un patronage religieux inspirant confiance aux clients, cet homme avisé avait appelé son alcool « liqueur de l'abbé François ». L'étiquette de chaque bouteille portait sa griffe, on y lisait son nom, aéré par une apostrophe et suivi de son prénom, l'abbé François. Pour assurer la continuité des traditions commerciales fraternelles, notre lieutenant transformait en une imperceptible apostrophe de « l » de l'initiale du nom de famille, il signait aussi "l'abbé François". Grièvement blessé dans l'infanterie, pendant la bataille de la Marne il avait à peu près perdu l'usage de la main droite, le lieutenant Labbé avait été versé dans le service automobile, malgré son âge, une trentaine d'années. De tous les autres, il était le seul à avoir fait des études secondaires. Intelligent et consciencieux, mais un peu enfant gâté, il affectait dans le service, une certaine brusquerie pour se donner de l'aplomb, lecteur assidu du « journal de Genève », à cause des communiqués allemands qu'il était interdit à la presse française de publier. Ses vues sur les événements et la politique étaient celles d'un français moyen de….Voiron.

Le lieutenant adorait les discussions paradoxales. Il cherchait à connaître ma façon de penser, pour avoir à m'exposer la sienne. Il m'emmenait volontiers dans ses tournées et me témoignait toujours une bienveillance, teintée même d'un soupçon de déférence, due sans doute à mon âge, ayant atteint la quarantaine, j'étais le plus âgé de la bande, peut être aussi parce qu'il me savait neveu de la châtelaine de Hautefort, imposante demeure féodale, située près de St Laurent du Pont, appartenant à ma tante de Jouffroy. Mes cinq camarades de popote étaient bons français. Les deux premiers, le lieutenant et le jourrier, avaient une certaine pratique religieuse, ils m'accompagnaient quelquefois le dimanche à la messe. Les trois autres, indifférents en religion, peut être même hostiles, ne le laissaient jamais paraître, union sacrée. A vrai dire leurs opinions à tous les cinq étaient assez mal assises, il m'arrivait lorsqu'on m'y poussait et que ne perçait pas l'esprit de caste, celui-ci couvait toujours un peu à mon égard - de leur faire entendre raison. On est plus fort quand on sait regarder le présent et se pencher sur l'avenir, avec l'appui du passé.
Sont-ce ces conversations, animées mais courtoises malgré le malaise que j'en ressentais, qui me donnèrent une sorte d'ascendant sur ces amis de rencontre… je l'ignore, toujours est-il que, pendant les deux derniers mois de séjour à Ste-Menehould, mes camarades me déclarèrent que je serais plus à ma place comme officier.
Depuis le début de la bataille de Verdun où les automobiles avaient joué un rôle si important, le G.R.G. avait commencé à réorganiser le S.A. sur des bases nouvelles. En même temps, était mise sur pied une artillerie d'assaut, à l'aide de tanks, arme nouvelle. Des cours d'élèves officiers avaient été créés dans chaque armée. Il était assez difficile d'y être admis et l'on demandait à ceux qui y entraient, un gros effort de travail.
Au début de novembre, j'eus la visite inopinée de mon ami des Robert. Automobiliste du 31eme CA. Son unité occupait un secteur voisin du notre. Il m'annonça qu'il allait probablement se décider à concourir pour être admis à une école d'élèves officiers. Il m'engageait à suivre son exemple. N'ayant fait aucun autre service que mes quinze mois d'infanterie au 15ème dans la Woivre et doutant de mes aptitudes à commander, j'hésitais à suivre ses conseils. Le lieutenant, partageait l'opinion de mes camarades. Il en parla au capitaine chef du S.A. du VII° corps. Tous deux me conseillèrent de tenter le concours de l'école d'E.O.R de la IV° armée, organisée à Chaintrix près de Chalons. C'est ainsi que, quelques jours avant que la S.S.44 quitte Ste-Menehould, je demandai à participer aux examens de Chaintrix annoncés pour la mi-janvier.
Ces souvenirs de trois mois de vie, passés ici, se ravivent pendant que nous parcourons la ville. Voici, rue Camille Margaine, la maison où notre section avait installé son bureau dans une grande salle ancienne démeublées. Derrière un petit jardin à l'abandon baigné par l'Aisne, une grande remise servait de cantonnement aux hommes.

Voici, au pied de la butte du château, le modeste logement où était organisée notre popote, chez un ménage de pauvres réfugiés de Vienne la Ville. Tout près, une maison où j'avais fini par trouver une chambre, après avoir couché dans un grenier au bord de l'Aisne et chez une bonne femme de Chaude-Fontaine.
La rue Margaine contourne la butte du château, abrupte et pittoresque. Nous y grimpons. Je voudrais revoir l'église paroissiale où j'entendais volontiers la grand-messe, elle date des XIII° et XIV° siècles. Elle voisine avec des maisons d'aspect misérable, vestiges de l'ancienne ville. Un cimetière, non encore désaffecté, l'entoure et la prolonge au sud. Certains tombeaux, en forme de sarcophage, ont plus d'un siècle d'existence. Ils portent des noms connus de l'aristocratie vivant jadis à Ste-Menehould. Leurs épitaphes, parfaitement conservées, m'avaient intrigué. Ce pittoresque cimetière borde le coté ouest des remparts du château.
La pente surplombant la rue Margaine est trop raide pour être cultivée en jardins. C'est un fouillis d'arbres et d'arbustes qui donne un aspect sauvage à ce vieux quartier. Sa solitude me plaisait infiniment, j'en avais fait ma promenade favorite, heureux d'échapper quelques instants à la promiscuité d'une vie sans agrément et peu variée. Au moindre moment de liberté, je grimpais la pente broussailleuse de la butte. Sur cet observatoire, presque toujours désert, je pouvais fuir l'activité factice et déprimante de la ville grouillante de troupes, tous les bruits montaient dans le ciel, clair et pur, comme la fumée des cheminées de cette cite surpeuplée. Sous le soleil des premières journées d'un hiver qui s'annonçait sec et rude, il m'arrivait d'oublier les souffrances de cette guerre indéfinie et les angoisses d'un avenir qui serait bien différent de celui que ma jeunesse prévoyait.

Si nous sortions tous indemnes de la tourmente, il faudrait des années de labeur acharné pour relever nos foyers, pour effacer le long cauchemar durant lequel la famille vivait errante et dispersée. J'étais cependant, hanté par le désir de reconstituer les souvenirs pillés ou détruits, que l'on m'avait appris à vénérer. Combien de temps serait nécessaire pour renouer le fil conducteur du passé et celui de l'avenir, pourrais-je jamais rattacher mes enfants aux maisons et au pays dont ils avaient été chassés, si jeunes, par l'envahisseur... aurais-je jamais le courage et les moyens d'affronter pareille oeuvre. Et, si je parvenais à cette reconstitution, la France sortirait-elle de l'épreuve assez régénérée et forte pour nous assurer un long avenir de paix…les conceptions politiques qui continuaient à embrumer les cerveaux de nos gouvernants n'étaient guerre encourageantes....

NOTE DE 1945

Ces sombres pronostics se sont réalisés avec une implacable acuité. en 1918, le jour de l'armistice, j'ai retrouvé nos quatre propriétés de famille, Charmoilles, Bruyères, Vorges et Bourguignon, dans le plus affreux état de dévastation. Tout le contenu de ces habitations avait été pillé ou détruit. A la fin d'août 1914, au moment de leur hâtif exode, ma femme et mes parents n'avaient presque rien pu emporter. Quant a moi, en fait de linge, de vêtements et d'effets personnels, je ne possédais plus que le contenu de ma cantine d'officier. Les ruines de Charmoilles et de bruyères étaient telles qu'il fallut renoncer à rebâtir ces demeures. Nous avons du vendre les décombres et le sol bouleversé. Les reconstitutions de Vorges et de Bourguignon ont demandé plus de sept ans, au prix d'efforts inimaginables (1919 – 1927) pendant ce rude labeur, le peuple allemand, prolifique et travaillant, qu'on avait humilié mais non réellement battu en 1918 se redressait avec une étonnante vigueur. Les français, au contraire, donnaient au monde, au double point de vue politique et social, de fâcheux exemples. Comme les autres latins, les français sont généreux, intelligents, prompts à comprendre, ils savent s'adapter aux événements. Mais, beaucoup sont ennemis de l'effort continu et volontiers frondeurs. Ils préfèrent improviser que prévoir chaque fois que notre peuple a été bien gouverné, le rayonnement de nos qualités s'est étendu sur tout le monde. Depuis qu'il cède au mirage démocratique le pays s'affaiblit, s'abaisse et souffre.
Vingt et un ans après la paix de 1919, la France a subi la plus humiliante défaite de son histoire et elle a enduré une autre occupation de six années. Nos foyers, reconstitués avec tant de peine ont été de nouveau pillés et saccagés, les français, civils et militaires d'abord, par les allemands ensuite.
Bourguignon relativement préservé jusqu'en 1944, fut réquisitionné par l'ennemi, après le pilonnage de Laon par les forteresses volantes américaines. La propriété fut transformée en magasin

d'approvisionnement et centre de ravitaillement par les allemands qui y restèrent six mois (février à août 1944).
Incapable de refouler elle-même l'envahisseur, la France dut, pour voir libérer son sol de l'occupation allemande, supporter les pires épreuves, matérielles et morales, et accepter la tutelle de nations intéressées à son affaiblissement.
A l'heure où ces lignes sont tracées (septembre 1945) Bourguignon et Vorges subissent depuis neuf mois l'occupation américaine. Celle-ci parachève la dévastation et le pillage des mobiliers que les allemands eux-mêmes avaient respectés. Ces occupants « alliés » ont fait de nos habitations des lieux de débauche où vient se prostituer la jeunesse de la région....
Le plus cruel est de constater que nos compatriotes, en grande majorité, ont oublié la cause de leurs malheurs. Légers et crédules, ils sont revenus à leurs errements d'avant guerre et se tournent naïvement encore vers les hommes responsables de la défaite. Ceux-ci sont rentrés derrière les libérateurs étrangers. Ils jouent les patriotes. Pour se blanchir du désastre de 1940, ils cherchent à en rejeter la responsabilité sur les français clairvoyants. Ils ne songent qu'à les poursuivre de leur haine, en se glorifiant de le faire avec des procèdes judiciaires dignes de 1793.
Pour ne pas être à la merci du bolchevisme, notre pays est contraint de se mettre à la remorque d'une nation qui se qualifie elle-même de superpuissance, en même temps qu'elle détient, pour le moment, le plus effroyable moyen de destruction que l'humanité ait jamais connu.

Nous descendons la pente nord de la butte du château. Je tiens à revoir au bord de l'Aisne, l'esplanade plantée d'arbres où cantonnaient nos voitures, l'église St Charles qui dresse sa haute nef au -dessus des toits plats du quartier nord de la ville. Elle est de construction récente, certaines parties même restent inachevées. La proximité de la rue Margaine me permettait d'aller souvent dans la semaine, y entendre une messe matinale. Plus d'une fois je m'en souviens je me trouvais à la table de communion, voisin du général de Bazelaire, commandant de notre corps d'armée.
Au bout de la rue Chanzy s'élève, au milieu d'une vaste place, le majestueux hôtel de ville, corps de logis, flanqué de deux ailes en retour. La construction en briques et pierres, les hautes fenêtres à petits carreaux, sa toiture à la mansarde, indiquent son age, le début du XVIII° siècle. Ce beau monument a vu passer les berlines de Louis XVI s'engageant au grand trot sur la route de Clermont après l'émotion causée aux voyageurs par les égards inquisiteurs de Drouet.
Remontés en voiture, nous continuons à suivre le parcours des fugitifs royaux.
Arrêt au tournant de la cote de Biesme et déjeuner en bordure de la forêt. Le coup d'oeil est splendide, à perte de vue un merveilleux spectacle, le moutonnement empourpré de l'immense forêt d'Argonne. Quel royaume elle devait être pour les gentilshommes verriers, enracinés dans ce pays depuis un temps immémorial. Leurs noms se pressent dans ma mémoire, Bigault, du Houx, Dordolot, Cacqueray, Condé, Brossard, Bonnet, Juilliot, Goucauld, Bongars, des Androuins, des Guyots etc... La plupart de ces familles figurent dans le célèbre manuscrit de Didier Richier, relatant sa recherche de la noblesse du clermontois, en 1582.
Leur centre d'activité était les Islettes, bourg à cheval sur la Biesme, dans le fond de la vallée, entre deux défilés. De tout temps on y a fabriqué des faïences à fleurs dont le décor naïf est charmant. En 1919, j'ai pu en acquérir d'anciennes dans une vente à Sedan.

NOTES DE PPDH

Boches ? Autrement dit = les allemands.
Voila enfin un sentiment que je partage complètement : j'ajouterais simplement que c'est précisément ce qui a permis à cette superpuissance (pour ne pas être à la merci du bolchevisme) de devenir aujourd'hui, par sa volonté on ne peut plus claire de domination du monde en parfait accord avec les multinationales, le plus grand état totalitaire que l'humanité ait jamais connu !

CLERMONT-EN-ARGONNE (28)

Arrêt pour prendre le café. Petite ville pittoresque juchée sur une butte autrefois place forte qui fut démantelée sous louis XIV. Je l'ai vue presque complètement ruinée après la guerre de 1914. Nous laissons à gauche la mémorable route de Varennes, pour continuer dans la direction de Verdun.

VERDUN

Quinze mois sur les hauts de Meuse et dans la Woivre avec le 15eme RIT - Regret et glorieux, quatre mois avec la S.S. 44 - Maxime Real del Sarte à l'hôpital de Verdun - Evacuation du secteur – l'attaque du Kronprinz, 21 février 1916. L'arrivée du 15eme en août 1914 - Un souvenir désagréable, le juif naturalise Lowenthal, médecin major de son bataillon passe à l'ennemi au combat d'Etain la Ville - Séjour à la caserne Chevert en 1915 - Mon portrait en soldat du 15eme -Le cimetière militaire où reposait Charles de Nazelle - Son logement près de Chevert - Pèlerinage à Douaumont - Haudainville - De braves gens, les Thirions - Mouvements de troupes - Autobus parisiens - Coulmiers - Chez le commandant des Meloises - Vie de troglodytes sur les hauts de Meuse - Route par Genicourt Troyons, St Mihiel, Toul - Nancy, premier contact avec les archives - La vente Beaupré - St-Nicolas-de-Port - Lunéville, le château où périt le roi Stanislas - Les Hennezel qui ont habité la ville - A Nancy, l'hôtel des Loups, demeure de la branche de Bettoncourt pendant trois quarts de siècle.

Je ne puis songer à noter ici les innombrables impressions qu'évoque pour moi, le nom de cette ville. Au début de la guerre, j'ai vécu plus d'un an et demi autour de Verdun. Quinze mois en première ligne sur les hauts de Meuse et dans ces tranchées de la Woivre (5 août 1914-30 octobre 1915) quatre mois, à l'ouest de la ville après mon affectation au service automobile (4 nov. 1915 23 février 1916).
Cette période de la campagne est celle qui me semble la plus dure, moralement et physiquement. Je m'égarerais loin de mon sujet si je tentais de l'évoquer. Ce serait facile, il suffirait de feuilleter mes agendas et de relire les lettres écrites, presque quotidiennement, à ma femme et a ma mère. tout a été conservé.
Le but de notre voyage est de suivre nos prédécesseurs pas a pas, non de réveiller un passé, personnel. En traversant l'Epine, Auve, Ste-Menehould, je me suis laissé trop entraîner, tant il est vrai que l'homme vieillissant qui se souvient à la faiblesse de se souvenir d'abord de... lui. Je me contenterai donc de noter quelques impressions que ravivent après quatorze ans, les lieux où nous allons passer.

REGRET

Traversée de ce faubourg de Verdun, petit village où j'ai rejoint la S.S.44, après mon départ du 15eme RIT. J'y arrivai comme simple brigadier (6 novembre 1915). Cette section était affectée à la 132eme D.I elle cantonnait ici dans un moulin appartenant au gendre du député Noël. Mes deux premières nuits s'étaient passées sur la paille dans une remise servant de chambrée aux hommes. Le troisième jour, j'eus la chance de trouver, pour moi seul, chez un vieil instituteur retraité en face de l'église, une chambre et un lit. le même jour, le lieutenant Labbé, industriel à Voiron, sachant qui j'étais, me demanda de faire partie de sa popote de sous-officiers. Quel changement de vie, après avoir couché tout habillé, et partagé la vie de mes camarades du 15eme si longtemps.....
Au bout d'un mois, la division ayant été envoyée en repos aux environs de Ligny-en-Barrois, nous avions cantonné une quinzaine de jours au petit village de Gery. Revenus à Verdun à la fin de décembre, la S.A. 44 s'installa près d'ici, au faubourg de Glorieux (27-12-1915). C'est là que nous surprit en février 1916, la fameuse attaque de Kronprinz, contre Verdun.
Deux souvenirs de cette époque restent pour moi ineffaçables. Tout d'abord le transfert, des Éparges à Verdun, par une voiture de la section d'un blessé de marque qui m'était bien connu, l'aspirant Maxime Real Del Sarte, président de la fédération des camelots du roi, qui devint sculpteur célèbre. Il avait eu la main gauche fracassée. On dut l'amputer à la hauteur du poignet. Le jour même de l'opération, j'allais le voir à l'hôpital militaire. Admirable d'énergie, il était déjà sur pied. Il put se promener avec moi dans la cour de l'hôpital. Le lendemain je lui remis son sac, rapporté de son poste de combat par un de nos conducteurs. Il venait d'avoir la visite de Poincaré (6 et 7 février 1916).

Autre souvenir. En prévision de la formidable offensive allemande qui se préparait, l'évacuation hâtive des hôpitaux de Verdun, puis dans la Woivre, par nos voitures, celle des derniers habitants des lignes devant Etain. J'avais passé des mois dans ce secteur, Moranville, Hautecourt, Abaucourt, Grimaucourt etc. villages de boue et de fumier, aux horizons cafardeux... ces évacuations durèrent plusieurs jours. Elles me donnèrent l'occasion de revoir le capitaine et les camarades de mon ancienne compagnie (13-2-1916).
Quelques jours après, éclate, comme un coup de tonnerre, l'attaque prévue. Un bombardement gigantesque s'abat sur le secteur de Verdun, des Eparges à Bettincourt. La ville est pilonnée. Vieillards, femmes et enfants s'enfuient affolés à travers champs, traînant sacs à linge et provisions. Mon malheureux régiment est balayé et refoulé de 10 kilomètres, jusqu'aux pieds des hauts de Meuse. Il y a de nombreux tués et blessés parmi mes anciens camarades. Mon capitaine est évacué…. (21-2-1916).
Depuis quelque temps le service de la S.S. 44 avait été si chargé, que plusieurs voitures se trouvaient hors d'usage, la plupart des autres en piteux état. Le lieutenant reçut l'ordre de se replier sur Bar-le-Duc, pour contribuer au service de la place, devenue le grand centre d'évacuation des blessés de la bataille de Verdun, après que les allemands eurent coupé la ligne de l'argonne. Nous contournons le pied de la citadelle pour entrer en ville et passons devant la gare.

C'est là, qu'après plus d'un an de tranchée, j'avais pris le train au milieu de l'été 1915, pour la première fois, en allant en permission de quatre jours à Paris et à Pornichet, où étaient réfugiés ma femme et mes enfants.
A gauche un terrain vague me rappelle de pénibles impressions. Cette espèce de champ de manoeuvre est celui où, dans l'après midi du 5 août 1914, sous la pluie, mon bataillon, en débarquant du train qui l'amenait de Laon, se rassemble avant que chaque compagnie rejoignit, sur les hauts de Meuse, le poste qui lui était assigne. Nous étions levés depuis deux heures et nous partîmes a quatre heures.
En quittant Bourguignon, j'avais eu le pressentiment d'une invasion fatale, je ne prévoyais que trop les épreuves que les miens et le Laonnois allaient subir. N'ayant jamais fait que treize jours de service militaire, j'étais soldat de 2eme classe. Une grave maladie avait amené ma reforme temporaire en 1890, quinze jours après mon arrivée à la caserne. En outre, j'appréhendais la fatigue physique. Habitué a mener une vie intellectuelle, n'étant ni chasseur ni sportif je me demandais si je ne tomberais pas d'épuisement avant d'avoir combattu.
Tandis que ces pensées m'assaillaient, j'eus une surprise désagréable en reconnaissant, au milieu d'un groupe d'officiers, le médecin major de notre bataillon, le docteur Lowenthal, dans le civil médecin à Anizy-le-Château, mon chef-lieu de canton. Israélite d'origine allemande -il se disait russe - il s'était fait naturaliser depuis quelques années. Franc-maçon, il avait posé sa candidature comme socialiste aux élections législatives du printemps avec l'espoir de devenir député de l'Aisne. Lors de sa campagne électorale, il était venu me voir à Bourguignon et me demander d'appuyer sa candidature. Je ne lui avais pas caché mon étonnement et dit, sans ambages, mon point de vue. Il y avait encore assez de français, de plantes et de racines, pour s'occuper de politique électorale, « point n'était besoin de recourir à des étrangers récemment naturalisés », ils ne pouvaient certainement pas avoir notre mentalité et comprendre le patriotisme de la même manière que les français de naissance.
Ce médecin ambitieux était sorti de chez moi en me traitant de sectaire. Il avait d'ailleurs été honteusement battu.
Aujourd'hui, il était devant moi, à Verdun, en uniforme de capitaine ...Je ne pouvais en croire mes yeux. Et si je tombais malade ou blessé, il me faudrait recevoir les soins de ce major.
Mes prévisions sur le patriotisme de ce juif allemand, travesti en officier français, après avoir tendu la main vers l'assiette au beurre, n'étaient que trop exactes. Une vingtaine de jours plus tard, au moment de la bataille d'Etain, premier contact de notre régiment avec les allemands, Lowenthal passa à l'ennemi. Il se constitua tout de suite prisonnier. Le bruit courut qu'il n'avait jamais été qu'un espion.....
Aujourd'hui la vue de ce champ de manoeuvre ravive avec acuité ces souvenirs.
La rapide visite de la ville me permet de montrer à ma fille les quartiers et les monuments qui ont survécu. La cathédrale et ses belles statues, l'évêché et son cloître. Voici la rue Mazel. Il y avait, en 1915, un atelier de photographe où comme quantité de mes camarades, j'étais venu me faire « tirer » pour envoyer mon portrait a la famille.

Au milieu de janvier, notre bataillon était allé cantonner, pendant une vingtaine de jours, à la caserne Chevert, voisine de verdun. Il s'agissait de subir deux séries de vaccin antityphoïdique (11 au 30 janvier 1915). après cinq mois et demi de « camping » aux avant postes de la Woivre, nous pensions entrer en paradis en arrivant dans ces bâtiments militaires. On m'affecte en qualité de caporal fourrier, une chambre de sous-officier, sorte de couloir étroit, meublé d'un lit de camp, d'une table et d'une chaise.
Me trouver seul, entre quatre murs, après tant de jours et de nuits cote à cote avec d'autres humains, quel délice... dormir dans un vrai lit, entièrement déchaussé et déshabillé - cela ne m'était pas arrivé depuis le départ de Laon, le 5 août, quelle jouissance... oh, désappointement... Habitue à passer des nuits en plein air, je crus étouffer dans cette petite pièce, impossible de fermer l'oeil, ni de me réchauffer au lit. Le lendemain matin, j'avais un violent mal de gorge et commençai une grippe qui dura plusieurs jours...
Chevert était proche de verdun. Retapé, j'obtins, comme tant d'autres, la permission de passer une journée en ville avec un camarade notaire à Dizy-Legros et caporal comme moi. Un bain réparateur suivi d'un déjeuner à l'hôtel du Coq Hardi, nous permit de reprendre contact avec la vie civilisée. Verdun était bondé de services de l'arrière qui « ne s'en faisaient pas » et menaient joyeuse vie. Le but de cette sortie était surtout la photographie, attendue depuis longtemps par les miens. Elle fut ... grotesque. Quelle tête... une barbe de sapeur - je ne m'étais pas rasé depuis le départ de Laon - un binocle à cheval sur le nez (à cette époque les boches n'avaient pas encore mis à la mode les grosses lunettes d'écaille, tout le monde s'en moquait). Ce binocle avait été remplacé, le jour de la mobilisation, le monocle vissé dans mon oeil droit depuis 18 ans, un képi rouge déformé par les intempéries et camouflé sous un manchon de toile bleue (le drap horizon et le casque ne vinrent que plus tard, imités aussi des allemands). Avec ma capote fripée que je n'avais pour ainsi dire pas quittée jours et nuits depuis des mois, dormant tout habillé, j'avais l'air d'un paquet mal ficelé. Mes jambes... leur extrémité était serrée par des jambières de cuir, au-dessus de godillots cloutes, racornis, informes. Enfin, comble du ridicule, le photographe m'avait mis dans la main droite, le flingot qu'il imposait à tous ses clients, pour leur donner un air martial... si lamentable que fut ce « portrait », il fit un immense plaisir a toute la famille (23 janvier 1915).
Ma fille se souvient bien de cette photographie. Elle ne peut s'empêcher de sourire, lorsque, passant dans la rue Mazel, je lui indique l'emplacement de la maison du photographe.
Voici la porte Chaussée. Elle a résisté. La Meuse, le quai de la république où se trouvait l'établissement de bains réparateurs. Les rives de cette belle rivière ont perdu de leur caractère, bien des maisons, biscornues et branlantes qui baignaient leur pied dans la suite de lavoirs pittoresques comme à Epinal ont disparu.
A vrai dire, j'ai revu Verdun depuis l'armistice. A la fin de l'automne 1922 au cours d'une tournée d'inspection des Unions de coopératives de reconstruction, le marquis de Lubersac, qui était président et animateur de la confédération de Paris, m'avait chargé, en qualité de secrétaire général et de délégué, de faire un tour dans la Meuse. Le comte d'Herbemont, président de la fédération de ce département, me pilota dans la visite de ses Unions à Bar-le-Duc, à St Mihiel, à Commercy, à Verdun. Dans cette ville, nous avions dîné et couché au Coq Hardi, reconstruit en «hostellerie » à l'usage des touristes anglais et américains. La ville se relevait lentement de ses ruines. Le lendemain, Stanislas d'Herbemont me conduisit à son Union à Montmeoy. Il m'hébergea ensuite dans son château de Charmois, en cours de restauration (22 novembre 1922).
D'autres souvenirs m'assaillent lorsque l'auto s'engage dans le faubourg pavé qui conduit dans la partie de Woivre, longtemps secteur de mon régiment. Voici le cimetière militaire où je vis, en mars 1915, la tombe fraîchement creusée de notre jeune voisin, Herard de Nazelle, lieutenant au 166eme R.I., tué à l'attaque de Marcheville.
En face de nous, à flanc de coteau, à l'est, s'étalent les bâtiments de la caserne Chevert. A leur droite, une avenue descend vers la ville, elle est bordée de maisonnettes, logements avant la guerre des jeunes officiers du 166eme R.I. en janvier 1915, le bureau de notre régiment était installé dans l'une de ces villas, voisine de celle où habitait Herard de Nazelle. Après la mort héroïque de ce garçon, je m'étais inquiété avec un sergent, originaire de Guignicourt son compatriote, de faire parvenir à la marquise de Nazelle, les affaires personnelles de son fils, restées dans cette petite maison (26-3-1915).
A la sortie du faubourg pavé, nous montons la route jalonnée de multiples cimetières, qui serpente à travers l'un des plus célèbres champs de bataille du monde. Elle conduit aux forts de Souville,

Tavannes et Vaux. Sur cette terre sacrée est venue se briser pendant des mois l'armée allemande, grâce à l'héroïsme de nos troupes commandées par Pétain. Le paysage est resté sinistre aux approches des ruines du fort de Douaumont. Nous visitons ses ossuaires et la tranchée des baïonnettes, puis redescendons vers la ville, pour prendre la route vers Nancy.
Arrêt à quatre kilomètres au sud de Verdun, au village d'Haudainville. Je tiens à saluer une famille de braves gens qui m'avait hébergé le soir de notre arrivée, les Thirions. Le père était charron, sa femme et ses filles, type de lorraines, patriotes, compatissantes aux souffrances du soldat, nous avaient fait à mes camarades et à moi, un accueil familial. Elles nous avaient donné place à leur table et s'étaient empressées de nous procurer à des prix raisonnables ce qui pouvait adoucir notre sort. Cependant, ces gens, comme d'ailleurs les autres habitants du village, n'acceptaient pas les billets, ils voulaient être payés en pièces d'or ou d'argent. J'avais heureusement eu l'idée de mettre cinquante louis dans ma ceinture.
Nous ne devions rester que vingt quatre heures à Haudainville. Une suite d'ordres contradictoires, comme il y en eut tant à ce moment la, fit que nous y avons cantonné cinq jours, au milieu d'allées et venues considérables de troupes de toutes les armes, depuis le 113eme R.I. arrivant à pied de St Mihiel, écrasé par la chaleur et montant vers la Belgique, jusqu'à des autobus parisiens transformés en garde-manger pour le transport de la viande.
Le lendemain de notre arrivée, je pus lire sur les murs de la mairie d'Haudainville, le message de Poincaré annonçant aux chambres, la violation par l'ennemi des territoires français et belges. Nous avions quitté Haudainville le 10 août pour aller cantonner trois jours près de Verdun, au faubourg de Coulmiers.
Là, le bureau de la Cie fut installé dans une villa abandonnée en hâte par une famille d'officier. Tout était en place et en ordre dans la demeure, comme si les habitants étaient simplement sortis en ville. J'en fus impressionné, nous faisions l'effet de cambrioleurs.
J'appris le nom de cet officier par le courrier non décacheté qui se trouvait sur un plateau du vestibule, le commandant des Meloises. Parmi les journaux l'action française, adressée à l'institutrice des filles.
Le sergent-chef s'installa dans la véranda bibliothèque, elle contenait de nombreux livres de Maurras, Bainville, Léon Daudet qui jetait depuis des années, le cri d'alarme sur les menaces de l'Allemagne et son organisation d'espionnage. Les lits des maîtres furent occupés par les sous-officiers. Par faveur, me fut attribué, dans une mansarde, un lit de bonne. En entrant avec tant de gène dans l'intimité de cette famille, je songeais avec amertume qu'il en serait de même à Bourguignon, si ma femme et ses enfants étaient obligés de fuir. Je parvins, non seulement à empêcher le pillage et le désordre, dans ce paisible foyer, mais même à ce que tout soit propre et remis en place au moment de notre départ.
Trois jours plus tard, nous quittions cette villa pour commencer sur les hauts de Meuse, dans le bois de Biholle et les tranchées proches du fort du Rozelier, une existence de troglodytes. Elle dura trois mois.
La proximité d'Haudainville, où ma compagnie était restée pendant cette période, m'avait permis de garder contact avec les Thirion toujours attentionnés. Par leur intermédiaire, j'avais correspondu avec ma femme et ma mère. La courte visite que nous leur faisons aujourd hui, en leur rappelant ces souvenirs, est un témoignage de reconnaissance. Ils en paraissent touchés.
En continuant notre route, nous passons au pied des forts de Genicourt et de Troyon, repris par l'ennemi au sommet du recul de la Marne. A ces combats, certains éléments du 15eme avaient pris part. (14 sept. - 19 octobre 1914).
Traversée de St Mihiel, de Commercy, de Void et de Toul. Arrivé a Nancy à l'heure du dîner. Je loge chez les des Robert et Renée chez les Loriere.

NANCY

Du mercredi 17 au vendredi 19 octobre.

Les matinées de ces trois jours se passent aux archives, les après-midi avec mes amis. Visite de l'exposition du comte Beaupré, collectionneur d'objets d'art de livres et de documents relatifs à la Lorraine. Cet amateur descendait du magistrat du même nom, auteur d'une étude sur les gentilshommes verriers, parue en 1847. Cette brochure donnait pour la première fois, le texte intégral de la fameuse charte de 1448, attestant les privilèges de nos familles.

A la suite de la lecture erronée d'un mot « estime pour écuyer » qu'avait faite Beaupré, son ouvrage a été l'objet d'une âpre controverse de la part d'un autre érudit lorrain, M. Léon Germain.
Visite de la chapelle de bon secours pour admirer les magnifiques tombeaux du roi et de la reine de Pologne, de la basilique de St Nicolas de Port, pèlerinage de nos pères. La nef de cette église de style flamboyant s'élance à une grande hauteur. Elle est éclairée par des fenêtres ogivales qui occupent tout l'espace entre chaque travée. Le monument est resserré entre de modestes maisons à l'aspect faubourien. Son importance s'explique par l'activité commerciale qu'avait jadis cette petite ville. St Nicolas de port était un centre de marche où l'on accourait de fort loin.
Un après midi à Lunéville nous permet de retrouver mon neveu Guy de Hennezel. Il a fait son service dans le même régiment de chars de combat que mon fils, il y a quatre ans. Je revois avec intérêt le majestueux château où mourut tragiquement le bon roi Stanislas. Un matin d'hiver sortant du lit, il s'approcha de la cheminée de la chambre pour voir l'heure à la pendule, le feu prit à sa robe de chambre. Comme elle était en étoffe légère, il fut enveloppé de flammes en un instant et tomba la face en avant dans le brasier. Le vieux monarque - il avait 88 ans - fut affreusement brûlé. Il expira peu après... sa mort jeta la consternation chez les lorrains qui l'adoraient (février 1766). Voici le beau parc et le canal qui furent son oeuvre, ils sont parallèles au cours de la Vesouze. Là, se trouvaient l'école des pages et celle des cadets, plusieurs jeunes Hennezel y furent admis, après avoir prouvé leur noblesse. Ils y firent leurs études.

Le duc Léopold aimait beaucoup Lunéville. Il s'y était fait construire un palais où naquirent une dizaine de ses enfants. Lui-même y mourut.
C'est à Lunéville qu'en 1718, ce prince signait la maintenue de noblesse de notre ancêtre Nicolas Dormoy, maître des verreries d'Anor, après vérification de ses titres par le comte du châtelet, le marquis de Trichateau, le marquis de Gerbéviller et d'autres gentilshommes conseillers d'état du souverain (14 août 1718).
A cette même époque habitait Lunéville, le ménage d'un Hennezel de la branche de Boisvert, Anne-Francois, Sr du Mesnil et sa femme Agnès des champs. Un de leurs fils mourut ici en bas âge (26-10-1718). Ce Hennezel était frère d'un brigadier des cadets de Lorraine et beau-frère de M. de Lichecourt, gentilhomme ordinaire du duc Léopold. C'est pour cela sans doute, qu'il était venu habiter cette ville.
Avant de quitter Lunéville, je tiens à revoir également la charmante cathédrale St Jacques. J'y ai entendu jadis la grand-messe, un dimanche où jetais venu voir mon fils, pendant qu'il faisait ici son service militaire. Construite aussi par Boffrand, cette église est un chef d'oeuvre de goût du XVIII° siècle. Elle fut terminée par Hère en 1745. Un an après son achèvement, un beau mariage y était célèbré, celui de mademoiselle de Thomassin de Chazel, fille du lieutenant général du bailliage de Lunéville et ancien conseiller d'état du duc Léopold, avec Jean-Claude de Hennezel de Valleroy, chevalier, Sgr d'Attigneville, officier au régiment des gardes lorraines (5 juillet 1746). De ce mariage devait naître, l'année suivante, le futur général artillerie de Hennezel, crée baron et maréchal de camp par Louis XVIII.
Des tournées d'antiquaires, des promenades dans Nancy remplissent les autres après-midi. Au cours d'une visite de la ville, je découvre le bel hôtel des Loups, ancienne demeure des ancêtres de ma belle-fille. Il est l'un des plus vastes de la ville. Son nom lui vient de deux loups monumentaux en pierre sculptée, oeuvre de Lepy Aine qui surmontent chacun des piliers du portail d'entrée. Ces loups ont donné leur nom à la rue qui va de la place de l'arsenal à la rue Antoine bourgeois. Par derrière, le jardin regarde le cours Léopold.
Élevé sous le règne de Léopold par Mt de Cural, cet hôtel fut construit sur les dessins de Boffrand, neveu de Mansard et architecte du château de Lunéville. Il est orné d'un fronton sculpté aux attributs de la chasse, c'est la raison de la présence des loups sur la porte d'entrée. Je puis apercevoir, par le portail entrouvert, la jolie fontaine du XVIII° siècle, placée au centre de la cour d'honneur.
Pendant le cours du XIX° siècle, l'hôtel des loups fut la résidence d'hiver des Hennezel de Bettoncourt. Ils y recevaient toute la haute aristocratie. En le contemplant, je me souviens d'un accident que m'a raconté mon frère. Il survint le jour de ces réceptions. Un soir de grand dîner, au moment où les invités entraient à la salle a manger, un énorme lustre de cristal chargé de mille bougies s'effondra au milieu de la table, brisant vaisselle et verrerie. Il n'y eut heureusement aucun accident de personnes. La maîtresse de maison s'excusa, mais en femme du monde accomplie ne parut pas

autrement émue. Quelques instants plus tard, une autre table se trouva improvisée dans une pièce voisine.
Le grand-père et le grand-oncle de ma belle fille sont nés dans cette maison, son arrière grand-père, le comte de Hennezel, Alfred, y vit aussi le jour, ainsi que ses soeurs, la comtesse d'Andlau et la marquise de Villevieille. Il y mourut à la fin second empire. Trois ans plus tard, sa mère la comtesse Charles d'Hennezel, née du Parge de Bettoncourt, qui avait apporté cette belle demeure à son mari, s'y éteignit a son tour. Au début du siècle, l'hôtel des loups devint la propriété de la famille Herbin.

Au pays de Vosges avec le capitaine Larose

Harol

Résidence de Hennezel, Jacques du Tolloy, maître de la verrerie de St Avold, Victoire d'Hennezel.

Escles

Les Thysac - Les Champigny - Les Grandoyen – L'église, pierre de fondation de la baronne de Viomenil - Aux archives communales - Le château saisi après la mort du ménage Champigny-Grandoyen, racheté par le curé d'Escles, tuteur de leurs enfants - Les restes, cheminée de 1580, niche sculptée de la vierge à l'oiseau - Les Thysac, seigneurs d'Escles au XVI° siècle - Une autre vieille maison - Réflexion d'une paysanne.

Les Vallois

Seigneurie des Thiétry en 1555 - Résidence des Grandoyens au XVII° siècle, leur postérité - Charlotte de Boisvert et M. de Bazoilles, co-seigneurs du moulin de Paret - Elle épouse le chevalier de Maillart-les Champigny, seigneurs des Vallois - A Viomenil, les prés d'Ormoy.

Samedi 20 octobre 1928.

En juillet dernier, après notre passage à la Pille inhabitée, l'une des deux propriétaires, Mme Magagnosc, arrivant en vacances, avait trouvé ma carte sous sa porte. Elle m'avait écrit son regret d'avoir été absente et demandé de lui faire signe le jour où nous reviendrions.
Au départ d'Epinal, le capitaine Larose s'était offert pour nous guider à Escles et au Tourchon, villages où il connaissait des souvenirs de famille. En arrivant à Nancy, mon premier soin fut donc de prendre rendez-vous avec lui. J'avisai en même temps les habitants de la Pille de notre projet. Mme Magagnosc s'est alors empressée de nous inviter à déjeuner, ainsi que M. Larose. Elle connaît la famille de sa femme qui habite Viomenil.
Partis de bon matin de Nancy, nous prenons notre guide en passant à Epinal. Par Chaumoussey et Girancourt nous atteignons le village du Mesnil, dépendant de la commune de Harol. Celle-ci se trouve au nord et sur la droite de la route de Ville-sur-Illon. Le pays est assez accidenté, dénudé, triste.

HAROL (29)

Cette paroisse était jadis le chef-lieu d'un ban étendu qui englobait Charmois-L'orgueilleux et la Neuve Verrerie. On rencontre fréquemment son nom en compulsant nos archives. Le village fut d'ailleurs habité au temps de Louis XIII par un Hennezel de la branche du Tolloy.
Ce gentilhomme se nommait Jacques. Il avait contracté une belle alliance en épousant une la Fresnée, fille d'une Choiseul. Le ménage eut une existence traversée. Dans son testament, Jacques du Tolloy la raconte lui-même en termes émouvants. Il eut à subir la plupart des « grands malheurs qui accablèrent la Lorraine pendant la guerre de trente ans ». Jacques possédait à Harol, non loin de l'église et du presbytère, une habitation et ses dépendances, avec jardin, champs, près, etc... Il y demeura à diverses reprises. Il s'y plaisait, puisqu'il augmenta par nombreuses acquisitions, l'étendue de ses possessions dans ce village.

L'invasion l'en chassa, ainsi que de son autre demeure du Tolloy. En exil, il créa dans la forêt de St Avold, avec l'autorisation du prince Louis de Lorraine, Sgr de Hombourg, une verrerie et la mit en oeuvre pendant une douzaine d'années (1630).
Jacques du Tolloy mourut sans enfants. Les propriétés de Harol passèrent à son neveu, Claude François de la Bataille, réfugié longtemps à Namur. Rentré en lorraine, après le traité des Pyrénées, ce gentilhomme vendit la maison et les biens de Harol, hérités de son oncle (1665 – 1668).
Deux siècles plus tard, le nom de Hennezel était encore porté dans ce village. A la veille de la guerre de 1870, demeurait à Harol une vieille et sainte fille nommée Victoire d'Hennezel (juin 1869). Elle devait être proche parente de l'abbé Léopold d'Hennezel qui administra longtemps la paroisse de Ville-sur-Illon. Cet abbé devint ensuite archiprêtre et doyen de Sézanne en Brie, ville où il mourut du cholera, victime de son dévouement, en 1849.
Vers dix heures, nous traversons le void d'Escles, puis arrivons à Escles.

Ici, on est au centre des fiefs de Champigny, c'est la branche de la famille qui s'éteignit avec des êtres brillants, spirituels et légers, pervertis par les défauts de leur époque, vanité, amour du luxe, désir de paraître, dérèglement des moeurs. La perspective d'un riche héritage, une âpre lutte pour l'atteindre, avaient suffi à ces gentilshommes pour perdre la notion du devoir et le respect d'eux mêmes.
Les quatre dernières générations de Champigny furent fieffées à Escles et Sgrs des Vallois, paroisse comprenant les hameaux de Lates, de Chitel et de Sans Vallois, ainsi que les seigneuries de Jésonville et Valleroy-le-Sec.
Escles venait des Thysac, déjà possessionnés dans ce village à la fin du XVI° siècle. Ce fut Elisabeth de Thysac, mariée à Denis de Champigny qui l'apporta à son mari. A la fin de sa vie, cette dame céda ses biens à ses deux fils.
L'aîné Nicolas-Francois de Hennezel, Sgr de Bazoilles, du ban d'Escles et de Harol, était né ici. Allié à une riche famille des Vallois, il se trouva à la tête de quelques biens dans cette région. Sa femme était la soeur de deux prêtres distingués dont elle escomptait la fortune. L'un, l'abbé Dominique Grandoyen, curé d'Escles puis des Vallois et doyen de la chrétienté de Vittel, dota en partie le ménage (26 septembre 1677). L'autre frère fut le fameux chanoine et précepteur des princes impériaux, dont les hautes relations épaulèrent puissamment les Champigny. Cet oncle testa en 1718. Sa succession fut, entre ses neveux, l'occasion d'un procès qui ne finit jamais, il ruina les derniers Champigny.
Le capitaine Larose nous conduit d'abord à l'église. « Elle est contemporaine de celle d'Hennezel, nous dit-il, elle fut construite l'année de la réunion de la Lorraine à la France. Vous allez le constater vous même en lisant l'inscription de la pierre de fondation ». En effet, derrière le maître autel se trouve un texte d'une douzaine de lignes, gravé dans un encadrement de moulures et accompagné de trois fleurs de lys. Je copie cette inscription.

La première pierre
Sous cet autel, a été posée par M.D
La baronne de Viomenil, née de St Prive
Dame de Vrecourt, épouse de M. le ba
ron de Belrupt, Sgr de Viomenil etc.
Chevalier de St Louis, après avoir été
bénie par M. Corino, curé de ce lieu
Diocèse de Toul, baage de Darney
Province de Lorraine, royaume de
France. Madame a mis sous cette pierre
Une pièce d'argent de France

Louis XV régnant
le 30 juillet 1766.

Le baron de Belrupt, mari de cette dame, ajoute Larose, était un du Houx. il avait été capitaine au régiment de St Chamans et habitait le château de Viomenil au moment de la révolution, en mars 1790, il comparut à Mirecourt avec la noblesse au bailliage de Darney. Il était le cousin germain du fameux

marquis de Viomenil que louis XVIII créa maréchal de France, en récompense de ses brillants Services militaires (il avait été compagnon de Lafayette pendant les guerres de l'indépendance américaine et gouverneur de la Martinique, à l'armée de Condé il commanda une brigade et fut lieutenant général au service de la Russie). On trouve la signature du baron de Belrupt au bas de beaucoup d'actes concernant les Membres de notre famille.
Si cette église est relativement moderne, elle a été reconstruite à l'emplacement de l'ancienne, sous les dalles du choeur et de la nef reposent de nombreux gentilshommes verriers. Il suffit de parcourir les archives d'Escles pour connaître leurs noms. Les registres d'état civil sont anciens, ils remontent au début du règne de Louis XIII.
De la mairie, Larose fait mettre à ma disposition le répertoire des anciens actes paroissiaux. On y lit, dés 1614, la mention du baptême d'un Thiétry. En 1626, celui d'un pierre de Hennezel. Dans la deuxième moitié du XVII° siècle, beaucoup d'actes de baptême concernent les Champigny. Nous découvrons même en 1654 l'acte de baptême de Marie de Brondolly, la jeune orpheline dont j'évoquais le mariage en visitant le Tolloy.

Au sortir de l'église, notre guide nous indique les restes de deux anciennes demeures de gentilshommes. Elles ont été, à diverses reprises, dévastées et ruinées par les guerres. Les paysans qui les possèdent les ont réparées et aménagées, sans se soucier de rappeler leur ancien aspect. Il faut les examiner avec attention pour retrouver des vestiges intéressants.
Tout d'abord, voici au fond d'une cour, encombrée de fumier, d'instruments, d'outils, d'objets de toute sorte une grande maison dont la façade a été littéralement déshonorée par les réparations qu'elle a subies. La construction date du XVI° siècle. On retrouve traces de fenêtres à meneaux, aveuglées ou en partie démolies, de petites ouvertures carrées surmontées d'un arceau gothique, des fragments de bandeaux moulurés qui ceinturaient les manoirs de nos pères.
« C'était le château, dit le capitaine Larose, son histoire a été racontée dans le bulletin paroissial d'Escles en 1914. Dans cette maison vint demeurer M. de Champigny, après son mariage avec mademoiselle de Thysac, fille du Sgr d'Escles (12 janvier 1648). Leurs nombreux enfants et petits-enfants y naquirent. Leur fils aîné, qui avait épouse mademoiselle Grandoyen des Vallois, soeur du chevalier de Morizot, ayant fait de trop grandes dépenses tenta de rétablir ses affaires, en créant une verrerie en Hainaut à la fin du XVII° siècle. Il s'installa avec sa femme dans ce pays. La mort le surprit là-bas en 1697, avant qu'il ait pu mener à bien son projet. Sa femme l'avait précédé de quelques mois dans la tombe. Ils laissaient dans leur maison d'Escles sept enfants en bas âge, sous la tutelle de leur oncle, l'abbé Grandoyen, curé d'Escles. La succession du ménage était si obérée que le principal créancier, un marchand de bois de Mirecourt, fit saisir le château et tous les biens des défunts. Le bon curé racheta la maison, il en fit son presbytère et se chargea de l'éducation de ses neveux orphelins.
Nous aimerions visiter la maison. La porte est close, les propriétaires sont aux champs. « Je regrette que vous ne puissiez voir l'intérieur, nous dit Larose, dans la salle principale, il y a une belle et grande niche en pierre sculptée qui doit dater du XVIII° siècle. Elle renfermait, jusqu'à ces derniers mois; une remarquable statue de la sainte vierge tenant un oiseau. Cette statue a été vendue 8.000 francs à un antiquaire qui voulait acquérir la niche et en offrait 5.000 francs. Le propriétaire ne se décida pas à accepter, à cause des démolitions qu'entraînerait son enlèvement. Enfin, il y a une cheminée portant la date de 1560 et un écusson à trois glands, armes des Thysac ou des Hennezel. Sur une partie du bâtiment, construite cinq ans plus tard, on lit la date de 1585.
A la fin du XVI° siècle, habitait à Escles, un Élie de Thysac. Nos archives d'Epinal conservent plusieurs procès et contrats le concernant (1597 – 1599 – 1622). Avec sa femme Claudine du Houx, ce gentilhomme acquit à Bertrand du Houx sans doute son beau-frère, et à son épouse Claudine des Preys, demeurant à la verrerie de la Frison, la seigneurie de Gorhey, située au nord de Girancourt où nous sommes passés tout à l'heure (4 mars 1612).
Je pense que ce fut cet Élie qui bâtit le château d'Escles.
Non loin de là, voici une autre maison ancienne de moindre importance. Les montants de ses portes d'entrée sont en forme de piliers et de style XVII° siècle. Une paysanne, intriguée du soin avec lequel j'examine ces vieilles demeures, me dit « dans le temps, monsieur, ces maisons étaient des châteaux habités par des seigneurs verriers qui étaient venus de Pologne, il y a 700 ans ». C'est la tradition de l'origine de bohême de nos familles qui se transmet dans la population de ce petit village.

Avant de partir, Larose ajoute « si nous n'étions pas attendus à la Pille pour déjeuner, nous aurions pu aller jusqu'au village des Vallois. Au milieu du XVI° siècle, sa seigneurie et celle d'Ambeuvenet appartenaient en partie à un Gaspard de Thiétry qui les avait hérités de son père, né Henry de Thiétry. Après la mort de ce dernier, Gaspard fit au duc Nicolas ses fois et hommages. L'acte se trouve aux archives de Nancy (12 décembre 1555). Vous voyez qu'il y a bien longtemps que les gentilshommes de la forêt de Darney possédaient des fiefs dans cette région.
J'aurais pu aussi vous montrer aux Vallois, derrière l'église, une maison qui devait être celle de la famille Grandoyen. Dominique, le père de Mme Champigny, était le plus riche propriétaire des Vallois. Il avait d'abord servi en qualité de cornette, au moment de la prise de la Mothe. Il eut une dizaine d'enfants, deux de ses filles épousèrent des Hennezel. L'aînée, nommée Antoinette, fut Mme de Champigny, la cadette Anne-Francoise se maria à François de Hennezel de Boisvert, Sgr de la grande Catherine, elle mourut jeune laissant une fillette au berceau portant le joli nom de Charlette.
Sur ses vieux jours Dominique Grandoyen partagea ses biens entre ses enfants (2 mars 1680). Sa maison des Vallois échut à la petite Charlette qui l'habita après la mort de son grand-père. Devenue majeure, Charlette acquit une moitié de la seigneurie de Faret où il y avait un moulin que j'aurais pu vous montrer aussi, il se trouve sur le Madon. L'autre moitié était possédée par Rémy-Joseph de Hennezel de Bazoilles. Les détenteurs de ce fief pouvaient posséder un colombier et jouir de divers autres droits seigneuriaux énumérés dans l'acte d'acquisition que j'ai découvert aux archives des Vosges (22 juin 1702).
Mademoiselle de Boisvert vendit tous ses biens des Vallois, trois ans tard (10 juin 1705). Elle épousa un capitaine de grenadiers du régiment Roussillon, le chevalier de Maillart, Sgr de Villacourt et alla habiter un manoir que son mari possédait au village d'Harchechamp, près de Neufchâteau (16 septembre 1708).
En 1713, le duc Léopold confirma les Champigny, héritiers des Grandoyen, dans la possession de la seigneurie des Vallois qui comprenait 46 feux (28 août). L'année suivante, Dominique de Hennezel, capitaine au régiment des gardes lorraines, fut autorisé par ce souverain à faire ériger entre les villages des Vallois et de Jésonville, des signes patibulaires, c'est-à-dire, un carcan et un pilori (30 septembre 1714). J'ai lu aux archives d'Epinal, le dénombrement de cette seigneurie, donné après la mort de Dominique de Champigny, par ses enfants (15 janvier 1748).
Enfin, l'église des Vallois remonte au XVII° siècle, elle existait donc au temps où les Grandoyen et les Hennezel habitaient le pays. Bien qu'elle soit modeste, je regrette de ne pouvoir vous la montrer.
En traversant Viomenil, Larose me propose de faire un jour avec lui, la visite de ce village. Nous descendons dans la vallée de la Saône par la route en lacets qui surplombe l'ancien moulin de Nicolas de Hennezel. Notre guide nous indique, au passage dans un repli du vallon, l'emplacement des « prés d'Ormoy », crées par Josué d'Ormoy lorsqu'il tenta, après la mort de son père, de vivre au Grandmont. Ces prés sont à cheval sur le ru de Givangotte.
En concédant cette partie de la forêt, notre ancêtre, le duc de Lorraine l'avait autorisé à utiliser l'eau du ruisseau pour irriguer les prairies qu'il allait créer (19 août 1670).

LA PILLE - TROISIEME VISITE (30)

Réception par ses habitants - Les états de service du colonel Magagnosc. Sa femme co-propriétaire avec sa soeur Varlot - Culte de ces dames pour la demeure des ancêtres - Comment elles signent - Visite de la maison - Déjeuner servi par Élise, domestique dévouée, aux souvenirs intarissables - Les hôtes de jadis, les Thiétry, sieur et dame de la Pille au temps de Charles IV - fondation de messes à Viomenil - Testaments - Mariages d'Ormoy-d'Avrecourt en 1664 et d'Ormoy-Bigot, en 1659 - Comptes de tutelle par notre ancêtre d'Ormoy, fondation d'Avrecourt en l'honneur du St Sacrement - Réception du chevalier de Beaupré dans l'ordre de St Louis - Un portrait de Charles Léopold III de Francogney - Les communs et les jardins - La vie rustique, bonheur de nos pères - Relique de la verrerie.

Nous voici à la Pille. Le manoir apparaît cette fois dans le cadre pourpre et or des frondaisons où il est blotti. La maison est vivante, au bruit de l'auto, nos hôtes apparaissent en haut du perron, encadré par la porte au fronton armorié.
Mme Magagnosc née Marguerite d'Hennezel de Francogney est la deuxieme fille de Léon d'Hennezel, industriel et maire de Godoncourt, décédé il y a une vingtaine d'années. Elle a largement dépassé la cinquantaine mais conserve l'allure jeune. Elle est accompagnée de sa fille Geneviève, mariée à un monsieur Milard, propriétaire et négociant au village de Koeur-la-Grande, près de St Mihiel.
Le colonel Magagnosc parait avoir une dizaine d'années de plus que sa femme. Il est méridional ; né à Cannes, il porte le nom d'un village des environs de Grasse.
Engagé à dix-huit ans au 4éme zouaves, il a pris part à l'expédition de Tunisie en 1889, puis fut nommé sous-lieutenant à sa sortie de l'école d'infanterie. La guerre de 1914 le trouva chef de bon, au 149éme RI. Ses services attestent qu'il fit la campagne avec bravoure.
Le commandant Magagnosc fut plusieurs fois blessé. Tout au début de la guerre au combat de Sainte-Marie-aux-Mines, le 9 août 1914; deux balles se logèrent dans son épaule droite. Au printemps suivant en Artois, il reçut une troisième blessure à Notre-Dame-de-Lorette, lors d'une contre-attaque de son bataillon (5 mars 1915). A Verdun, en mars et avril 1916, il se distingua particulièrement en reprenant, par de brillantes attaques, le village de Vaux-devant-Damloup. A l'automne de la même année, il était en Picardie. L'ordre qui lui valut la rosette d'officier de la légion d'honneur, déclare que le colonel Magagnosc fut un officier supérieur d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Sur la somme, commandant son régiment, il contribua puissamment aux beaux succès obtenus à Soyecourt (septembre 1916). Il termina la guerre comme commandant du centre d'instruction des 1er et 5éme tirailleurs. La croix de commandeur de Nielsam, la rosette d'officier d'académie, la médaille d'argent de la mutualité ont récompensé ses autres services.
Depuis 1911, Mme Magagnosc et sa soeur aînée, Mme Varlot, sont propriétaires indivises de la Pille. Depuis que son mari est à la retraite, elle s'est installée près de sa fille, à Kœur-la-grande, village situé aux pieds du fameux camp romain. C'est là que se trouve son habitation principale. Quant à sa soeur, après la retraite du commandant Varlot, elle s'est fixée à Bleurville, assez gros village au nord de Monthureux-sur-Saône.
Ces dames ont conservé le culte de la Pille, elles peuvent y évoquer des souvenirs d'enfance. Chaque année, à tour de rôle, elles viennent passer quelques semaines de vacances dans cette demeure évocatrice d'un passé qu'elles connaissent à merveille. Toutes deux tiennent avec raison, à rappeler leurs origines. Elles sont maintenant dans la forêt ancestrale, les dernières à représenter la famille d'Hennezel. Elles signent Varlot d'Hennezel et Magagnosc d'Hennezel, bien que cette habitude soit contraire aux usages de l'aristocratie. Celle-ci veut qu'une femme née noble, signe en écrivant son nom de jeune fille avant celui de son mari. Il y a un siècle, les dernières représentantes de la branche d'Attigneville, vivant à Dijon, signaient Ponton d'Hennezel, Cornereau d'Hennezel, Viney d'Hennezel, Simonnet d'Hennezel. Cela donnait à leurs signatures une allure de firme commerciale qui avait fort étonné leurs contemporains.

La pille a été construite pour être habitée en indivision.

Avant le déjeuner, Mme Magagnosc nous fait faire une rapide visite de la maison. Elle attire notre attention sur la disposition des pièces. Je les imaginais parfaitement, d'après le plan hâtif relevé par mon oncle Paul de Hennezel, lors de sa visite à la Pille avec ma femme en 1911.
Le rez-de-chaussée sert actuellement de logement au fermier. Il se compose de six pièces, deux chambres, deux cuisines et deux poêles. On appelle ainsi en Lorraine les pièces chauffées par la cheminée de la cuisine. Au fond du corridor central se trouve l'escalier montant au premier étage, celui-ci est réservé aux propriétaires.
Du temps de ma grand-mère, nous dit Mme Magagnosc, les trois pièces du coté est formait l'appartement de mon oncle, le commandant d'Hennezel. Mes parents logeaient en face, du coté ouest. Après le décès de leur père en 1902, mon oncle et mon père décidèrent de mettre en commun tout le premier étage.
Elle m'explique alors les aménagements faits, à ce moment la, à l'intérieur de la maison. Chacune des deux soeurs se réserva, du coté le plus ensoleillé, une chambre donnant sur le grand jardin. Celle de Mme Varlot se trouve à l'angle sud-ouest, celle de Mme Magagnosc à l'angle nord-ouest. Une

troisième chambre orientée du même coté, les sépare. Le corridor central a été coupé au deux tiers de la longueur. On y a aménagé une alcôve pour l'utiliser au besoin comme chambre
De l'autre coté du palier, la pièce d'angle au nord-est a été divisée en deux. Elle donne ainsi une petite chambre à alcôve et un cabinet de débarras. Du même coté est, la pièce centrale est devenue la cuisine. Enfin la chambre de l'angle sud-est sert de salle à manger. C'est là que le couvert est dressé. Cette pièce est la chambre de Mme Varlot comportant des cheminées de pierre, ornées de moulures et de fleurs Louis XV sculptées naïvement. On les a malencontreusement peintes en noir et en imitation marbre. L'intérieur est séparé par des aménagements de poêle et de foyer, destinés à faciliter le tirage. Comme ces cheminées seraient plus jolies en pierre apparente et l'intérieur nu !
On voit aussi dans cette pièce, comme en plusieurs autres de la maison, des portes et des placards ornés de moulures Louis XV ainsi que des vestiges de boiseries. Ma femme me les avait signalés, lors de sa visite à la Pille. "Ici, comme au Tolloy, dit Mme Magagnosc, les murs étaient jadis entièrement recouverts de boiseries".
Le déjeuner est servi par une vieille servante qui semble très attachée à la propriété. Comme il convient avec les anciens domestiques, ses maîtres la laissent discrètement glisser son mot dans la conversation. Je ne puis m'empêcher de féliciter mes hôtes de posséder à leur service un pareil dévouement. Mme Magagnosc m'explique "Elise fait partie de la Pille depuis toujours. Elle a connu quatre générations. Elle sait mille souvenirs sur la famille. C'est une fille des bois, connaissant les secrets de la chasse, la pêche des étangs, les propriétés des herbes. Elle a son franc parler avec nous. Elle raconte toutes sortes d'histoires et de traditions. C'est dans son genre, un numéro. Elle tire même les cartes et fait tourner les tables... ma fille et mes neveux l'adorent, car elle est intarissable dans ses récits et véritablement amusante. Malgré ses 68 ans, elle reste très active. Elle cultive au bout du potager, un petit terrain que mon neveu Georges Varlot a baptisé "le jardin d'Elise".
Mme Magagnosc aussi connaît bien le passé de la maison actuelle, bâtie par ses ancêtres Beaupré. "Elle a été construite, me dit-elle, à l'emplacement d'une maison très ancienne qui était flanquée à l'est d'une tour. La verrerie a cessé de fonctionner, je crois, au milieu du XVIII° siècle. La halle se trouvait du coté ouest, à l'emplacement actuel du grand jardin. Ma soeur Varlot possède un plan daté de la fin du règne de Louis XV. La halle de la verrerie y figure (17 septembre 1768). Elle sera certainement heureuse de vous le montrer, si vous pouvez aller à Bleurville. Comme aînée, ma soeur détient les titres de propriétés, il y a beaucoup de parchemins, ils devront vous intéresser. Elle possède également quelques objets fabriqués dans les anciennes verreries de la forêt, bouteilles, pots à confitures etc... Vous verrez cela". Nous nous proposons, en effet, d'aller un jour rendre visite à Mme Varlot.
A mon tour, j'évoque, devant mes hôtes, quelques souvenirs de la Pille, glanés au cours de mes recherches. Tout d'abord, un ménage de leurs prédécesseurs qui vivait au milieu du grand siècle, Isaac de Thiétry, Sr de la Pille, et sa femme Elisabeth de Hennezel-Hennezel. En 1659, après son retour d'exil aux pays bas, M. de Thiétry fonda des messes chantées à perpétuité dans l'église de Viomenil. (24 août 1659). Quelques années plus tard, le vieux gentilhomme faisait son testament, manifestation de foi et de piété, acte de générosité envers les couvents de Fontenoy de Mirecourt, d'Épinal, de Neufchâteau et les pauvres des villages voisins de la pille (5 décembre 1666). Dix ans plus tard, sa veuve, mariée en premières noces avec Adam d'Ormoy et morte sans enfants, testait à son tour. Cette grand-tante fit preuve des mêmes sentiments religieux que son mari, du même esprit charitable envers les couvents et les malheureux. Elle avait eu la délicate pensée de prévoir un legs « pour secourir la pauvre noblesse » (15 août 1676). Elle repose, ainsi que son mari, dans l'église de Viomenil.
J'évoque le souvenir qui me touche le plus, le mariage de mon ancêtre Josué d'Ormoy avec mademoiselle d'Avrecourt. Le contrat fut signé à la Pille en présence de nombreux parents. Il était venu des Hennezel du nivernais pour assister à la noce. Cet acte est couvert d'une quinzaine de belles signatures. J'ai vu l'original aux archives d'Épinal. Nous en possédons dans nos papiers de famille, une expédition sur parchemin (3 novembre 1664).
En ce temps là, M. d'Ormoy demeurait au Grandmont et s'efforçait de remettre en état le domaine dévasté. Il ne songeait pas encore à planter sa tente en Hainaut. Son frère aîné s'était aussi marié à la Pille, cinq ans plus tôt, avec une demoiselle de Bigot (13 décembre 1659). Ce frère mourut dans la force de l'âge ne laissant qu'une fille mineure qui devait être son héritière. Son tuteur fut son oncle Josué d'Ormoy. C'est ici, où logeait l'orpheline, auprès de son curateur M. de Thiétry, que notre ancêtre rendit ses comptes de tutelle, un jour d'été de l'an 1674. Ces comptes sont admirables de précision et de conscience, ils dénotent chez leur auteur une vraie connaissance des affaires. Écrits

entièrement de sa main, ils sont fort lisibles. L'acte commence par une énumération de tous les biens de la jeune fille, il donne une liste descriptive de ses bijoux, de son argenterie, de ses objets mobiliers, de ses vêtements de son linge. M. d'Ormoy décompte ensuite, en les mettant sous les yeux des témoins, toutes les espèces d'or et d'argent que possédait sa nièce, pistoles d'Espagne et d'Italie, écus et souverains, ducats d'empire, etc... monnaies des divers pays rapportées par son père (16 août 1674).
Que d'autres contrats de mariage ou actes importants furent signés à la Pille, au cours des deux derniers siècles... il est impossible de les énumérer de mémoire. Je signale cependant à mes hôtes une autre fondation pieuse, faite en l'église de Viomenil, en l'honneur du saint sacrement, au milieu du XVIII° siècle par deux de leurs prédécesseurs de la branche d'Avrecourt. Les donateurs étaient frère et soeur, Nicolas et Anne-Elisabeth de Hennezel, tous deux restés célibataires (9 août 1753).
Enfin, il y a une centaine d'années, dans l'une des salles du rez-de-chaussée, se déroula une imposante cérémonie, un jour de mai 1816, la réception dans l'ordre royal et militaire de St Louis du chevalier de Beaupré, trisaïeul de Mme Magagnosc. C'est le maire de Viomenil, un Finance, qui avait été chargé par le duc de Feltre, ministre de la guerre, de remettre la croix au nouveau chevalier. Il était assisté du curé de la paroisse, du chevalier de Bonnay venu de Claudon et de plusieurs gentilshommes du voisinage accourus tout exprès.
Suivant les règles édictées par louis XIV, le vieux condé s'agenouilla au milieu de la pièce, pour prononcer le serment de fidélité au roi, devant son ancien compagnon d'armes. Celui-ci tira son épée, il en frappa un coup plat sur chaque épaule du nouveau chevalier, puis lui donna l'accolade en prononçant la formule séculaire « d'après votre serment et en vertu des pouvoirs que j'ai reçus du roi, de par St Louis, je vous fais chevalier » (28 mai 1816).
Nous possédons à Koeur-la-Grande, me dit le colonel Magagnosc un beau souvenir, un grand tableau représentant le grand-père de ma femme, Charles Léopold III d'Hennezel de Francogney, si fervent disciple de Nemrod qu'il avait été nommé lieutenant de Louveterie. Il est représente en costume de chasse, au bord de la Saône. Au fond du tableau on aperçoit la pille.
En sortant de table, nous visitons les alentours de la maison. Le coté est donne sur un petit jardin potager. Derrière, dans un repli du vallon où coule le ruisseau de Jolivet, se trouve deux corps de bâtiments de ferme, écuries, granges, hangars, poulailler, bûcher, à coté les ruines d'une construction présentant une suite de portes et de fenêtres, elle servait, parait-il, à loger les ouvriers de la verrerie. Du coté ouest de la maison, un grand jardin parallèle à la route allant vers la Bataille. Il est limité au nord par deux terrasses adossées au pied du coteau près de l'angle nord-est, l'ancien four à pain. Au bout du jardin, avant d'arriver au jardin cultivé par Elise, l'emplacement du rucher aujourd'hui abandonné. Enfin, en face de la maison, entre la route et la rivière, les fameux « beaux près » qui ont peut-être donné leur nom aux derniers représentants de la branche d'Avrecourt. On voit encore, parait-il, sur l'autre rive de la Saône, les traces d'une installation de pisciculture, canal, réservoir à poissons, petit étang, etc.
Du pain cuit avec le blé de leur récolte, des légumes de leur jardin, des fruits de leur verger, des volailles de leur basse-cour, du miel de leurs ruches, du poisson de leurs étangs, du gibier de leur chasse, le tout cuit avec le bois de leur forêt et arrosé du lait de leurs vaches et du kirsch de leurs cerisiers. Heureux ancêtres… ils avaient su réunir autour d'eux les vraies richesses et se suffisaient à eux-mêmes.
L'homme n'était-il pas d'abord fait pour cette vie paisible. Il était plus près du vrai bonheur lorsqu'il avait la possibilité de passer sa vie dans la maison qui l'avait vu naître et d'y asseoir, un jour à ses cotés, la compagne choisie par son coeur. Il ne cessait d'être voisin de l'église et du champ de repos où dormaient ses ancêtres. Horizon borné... peut-être, mais combien calme, et placé constamment sous des astres favorables. Au moment de partir, Mme Magagnosc m'offre quelques morceaux de verre aux couleurs irisées, résidus des fours anciens et elle me fait remarquer que les piliers d'entrée seraient ceux de la verrerie.
Notre guide nous presse. Il se réjouit de me montrer au hameau voisin du Tourchon, de curieux restes de vieilles demeures de la famille. Remontés en auto nous prenons, à travers la forêt le chemin de la Pille et la Bataille à Hennezel, celui où j'étais passé en 1901. Arrivés à l'ancienne verrerie de Clairefontaine, Larose propose d'y laisser la voiture et pour gagner du temps, d'aller à pied à travers champs jusqu'au Tourchon.

LE TOURCHON – PREMIERE VISITE (31)

Verrerie du Fay de Belrupt, fondée en 1501 par trois frères de Hennezel - Situation du hameau du Tourchon - La ferme Hemerlin, ancien manoir - Cheminée monumentale aux armes Hennezel et Thysac, construite par Christophe 1er, seigneur de Bonvillet, Belrupt et Lichecourt - Sceau de ce gentilhomme, fondateur du Hastrel et de l'étang de la Blomone. Sa vie et sa postérité - Jean Chevalier en Angleterre - La réforme disperse la famille – L'exil de la guerre de trente ans - Au retour, difficultés des propriétaires pour réparer leurs ruines - Un trésor volé - Fin des branches de Bomont de Fay et de Fresnois - Pourquoi le paysan français est curieux du passé de sa demeure - Un geste séculaire, l'aiguisage des couteaux sur un montant de cheminée - Porte et vestiges gothiques sur une autre vieille maison, la chapelle.

A propos du nom de ce hameau, Larose me fait observer qu'on dit le Torchon et non le Tourchon. Je profite de cette remarque pour raconter à mon compagnon, chemin faisant, quelques souvenirs du passé de cet ancien domaine de la famille. Au XVI° siècle y flamba une verrière très prospère.

C'est exact, aujourd'hui cet écart de la commune d'Hennezel porte officiellement le nom, bizarre et malsonnant du Torchon. Cette appellation ne fut d'abord qu'un surnom. Le nom primitif était celui du lieu concédé en 1501, par le duc René II aux fondateurs du domaine, trois frères Hennezel, Claude, Didier et Jehan, fils de Jehan ler, le maître de la verrerie Hennezel, cité dans la charte de 1448.

A la fin du XV° siècle, leurs familles s'étaient tellement accrues qu'elles ne pouvaient plus se loger et vivre à Hennezel. Les trois gentilshommes demandèrent à leur souverain la concession d'un canton de la forêt, au nord-est du domaine paternel, pour s'y installer. On l'appelait le Fay de Belrupt. En ce lieu devaient dominer les hêtres séculaires, car un Fay était un bois de hêtres. En même temps, ils priaient le duc de les autoriser à construire en cet endroit une verrière nouvelle avec maison d'habitation et dépendances, ainsi qu'un moulin à blé sur le ruisseau de Belrupt. René II fit droit à cette requête. Etant à Neufchâteau, la première année du nouveau siècle, il signa en faveur des trois frères, des lettres de concession, rappelant les privilèges, droits et prérogatives dont jouissait leur famille de temps immémorial (31 juillet 1501). Ainsi naquit la "verrière du Fay de Belrupt". Elle portait ce nom et même pendant longtemps simplement celui de "verrière du Fay".

Au milieu du XVI° siècle apparut le surnom du Tourchon. On le trouve dés 1539 dans les comptes du receveur de Darney, sans qu'il soit possible d'en expliquer l'origine (11 novembre 1539). A cette époque la «verrière besognait activement le gros verre ». Le maître était Christophe de Hennezel, seigneur de Bonvillet et de Belrupt, le fils de Didier 1er auquel était échue, après la mort de son père, la majeure partie du Fay de Belrupt. J'ai évoqué le souvenir de ce Christophe en visitant l'église de Belrupt. Son corps y repose, son épitaphe s'y trouvait jadis.

La verrière du Fay de Belrupt, dite le Tourchon resta jusqu'au milieu du XVIII° siècle dans la descendance. Celle-ci s'éteignit à cette époque, après s'être divisée en plusieurs branches. Ses membres se qualifiaient pour se distinguer "sieurs du Tourchon ou du Fay » nom de la verrerie, et « sieurs de Bomont » nom d'un des étangs crées par Christophe. La prononciation erronée du mot fut orthographiée, Thorchon, Torchon et même Torchain. « Je trouve ce mot si déplaisant, dis-je au capitaine Larose, que j'ai pris l'habitude de le prononcer comme autrefois, Tourchon, en dépit de son orthographe actuelle ».

Au fur et à mesure que nous avancions, l'étendue des terres cultivées apparaît plus considérable. En voici la raison. La surface primitive, défrichée au XVI° siècle, par les trois fondateurs du domaine, fut augmentée peu à peu, surtout au XVIII° siècle, lorsque furent crées à droite et à gauche du Tourchon les verreries de Pierreville et de Clairefontaine. Par ailleurs, les terres de ce plateau semblent d'assez bonne qualité.

Nous arrivons en vue du hameau. Il est planté au milieu d'une légère dépression de terrain. Là, source le petit ruisseau, troisième affluent de la Saône. Il y a une quarantaine d'années, dit Larose, on comptait encore ici près de soixante habitants et une quinzaine de maisons, entourées de prairies clôturées. Ces pâturages prouvent la qualité du sol. Deux maisons principales gardent des vestiges très anciens. Celle dont nous apercevons la façade en longueur, à l'extrémité sud du hameau et un peu en contrebas est surtout intéressante.

Elle fut certainement la maison forte primitive. Mais elle a été en grande partie ruinée pendant les guerres du XVII° siecle. L'extérieur de la construction n'offre aucun caractère spécial. La partie habitée est en forme de pavillon carré, assez élevé et à un seul étage que surmonte un grenier, éclairé par des fenêtres en attique. L'autre partie est toute en longueur. Son toit se greffe sur le pavillon à hauteur de l'étage. C'est le bâtiment d'exploitations, une large porte cintrée donne accès aux charrettes. On distingue bien dans la maçonnerie, à peu près au milieu de ce bâtiment, les parties ruinées jadis et réparées. « M. Hemmerlin le fermier, ajoute Larose, est un de mes amis. Il sera certainement heureux de vous recevoir et de vous montrer la salle principale de son logis ».
Le chemin qui mène à cette ferme est bordé de pâtures, entourées de ronces artificielles, de beaux chevaux s'ébattent en liberté. La porte d'entrée de la maison est assez haute, mais de largeur ordinaire. Elle est surmontée d'une console de pierre moulurée et d'une niche très simple, vidée de sa statue. Cette ornementation semble dater de l'époque où fut refaite la maison. Elle a remplacé le fronton et le cartouche armorié qui surmontaient habituellement l'entrée de ces demeures. Deux fenêtres seulement, placées l'une au-dessus de l'autre éclairent cette façade, reconstruite certainement il y a deux siècles. Par la porte, on accède dans un long corridor qui aboutit à la salle dont parlait Larose. Comme dans toutes les maisons campagnardes, c'est la cuisine, la pièce où l'on mange, où l'on se chauffe. Cette salle occupe l'autre moitié du rez-de-chaussée du pavillon, elle est orientée sud-est, elle est un peu obscure, une seule fenêtre l'éclaire, on y a plus chaud en hiver.
La famille Hemmerlin est justement là. Dés que notre guide a dit mon nom et l'objet de ma visite, le père s'empresse de nous indiquer la curiosité de sa cuisine, une cheminée en pierre datant du XVI° siècle, sa taille est imposante. "Elle mesure 2m 50 de hauteur, nous dit M. Hemmerlin, le foyer est encadré de deux montants en forme de colonne, que surmontent des chapiteaux sculptés de godrons allongés. Les montants ont 1m 60 de hauteur, on peut donc se tenir debout dans l'âtre. Ces colonnes supportent un manteau en grés de 2m 20 de largeur, sur 1m. de hauteur. L'entablement présente, en son centre, deux écussons bien en relief. Il est surmonté d'une large corniche dont les moulures supérieures débordent l'architrave. Les sculptures et les moulures de cette cheminée sont empâtées pour ne pas dire noyées, chaque année depuis des siècles, elles sont badigeonnées à la chaux. Les habitants du logis ont soin de blanchir la pierre pour faire disparaître le noir de fumée.
Tout de suite mon attention se porte sur les deux écus. Je les examine soigneusement, ils ressemblent a des boucliers, le haut est en forme d'accolade, les flancs sont légèrement étranglés, puis s'enflent en s'élargissant, pour donner à la base de l'écusson une forme arrondie. Ces blasons mesurent 17 centimètres de hauteur sur 16 de largeur et ils sont placés à 27 centimètres l'un de l'autre. Sur chacun d'eux, se détachent trois glands assez allongés et la tige en haut. Celui de droite comporte en chef, un croissant légèrement écrasé. Ces armes sont évidemment celles du ménage qui a construit la cheminée. Elles me permettent immédiatement de l'identifier et de dire,
« Cette maison fut la demeure de Christophe de Hennezel, premier du nom, écuyer seigneur de Bonvillet et de Belrupt, et de sa femme mademoiselle de Thysac. Je devrais plutôt dire de ses femmes, car veuf d'une demoiselle de Thysac de Belrupt il se remaria avec une Thysac de Lichecourt, qui lui apporta une partie de cette seigneurie ».
M. Hemmerlin n'avait jamais distingué nettement ce qu'il y avait sur les écussons. Quant au capitaine Larose, il parait fort intrigué par mon identification.
- « comment pouvez-vous savoir cela me dit-il… »
Je réponds.
- « C'est fort simple. M. des Robert, que vous connaissez, a découvert récemment aux archives de Nancy, un sceau de ce Christophe, il en a fait un dessin et me l'a envoyé. Mercredi, lors de ma première séance de travail aux archives, il me l'a montré. Ce sceau est appendu à un parchemin de 1549 qui est le dénombrement de la seigneurie de Lichecourt, donné par Christophe de Hennezel à la duchesse Christine de Lorraine. L'acte porte la signature du gentilhomme et le qualifie « seigneur de Bonvillet et Belrupt ». Le texte explique que Christophe tenait sa part de Lichecourt de sa femme, Catherine de Thysac et que celle-ci la possédait depuis le partage fait, deux ans auparavant, après la mort de son père. Enfin, il est spécifié que Nicolas, beau-frère de Christophe, détenait l'autre partie de la seigneurie.
Ce sceau est très net, il présente un écu à trois glands renversés et un croissant, semblable au premier écusson de cette cheminée. Le blason est surmonté d'un casque orné de lambrequins. Enfin, on lit, en exergue, autour ou sceau, le prénom et le nom du gentilhomme. (5 février 1549)

M. des Robert m'a également montré le dénombrement fait, le même jour, par Nicolas de Thysac. Sur le sceau, pendu à ce parchemin, on voit un écu à trois glands, identique à celui que nous trouvons ici.
J'ajoute qu'à cette époque, Christophe habitait le Tourchon depuis au moins dix ans. Cette même année 1549, il figura sur le dénombrement des verrières, donné par le prévôt de Darney et il est indiqué comme le maître principal de la verrière du Fay de Belrupt.
Aucun doute n'est donc possible sur l'identification des armoiries de cette cheminée (31 décembre 1549). Un autre dénombrement donné, quelques années plus tard, mentionne à la « verrière du Tourchon » l'existence d'une chapelle et, derrière cette chapelle, d'un champ que la veuve de Christophe et ses héritiers avaient défriché récemment (13 octobre 1557).
Très intéressé par mes explications, M. Hemmerlin demande si je ne sais rien d'autre sur les constructeurs de sa maison. Je m'empresse de répondre :
- « Certainement si, je vais vous satisfaire. Christophe était le sixième fils de Didier 1er, seigneur de Hennezel, le fondateur du Grandmont. Il eut une existence longue et active. Après la mort de son père, vers 1520, il reçut en partage la verrière du Fay de Belrupt et s'y installa. C'est sans doute vers cette époque qu'il fit bâtir cette maison. Sous sa direction, la verrerie prospéra, on faisait du grand verre c'est à dire des vitres et des miroirs.

Au début de 1539, voulant développer son industrie, il s'associa avec un parent de Mme Baptiste de Thysac, peut-être son beau-frère, pour créer un domaine près de Gruey, en remettant en oeuvre l'ancienne verrière du Hastrel (on dit aujourd'hui Hâtre). Les deux gentilshommes obtinrent des seigneurs de Vauviller, Nicole de Lenoncourt et son fils Nicolas du Chastelet, des lettres les autorisant à rétablir une usine ruinée et inhabitée et leur concédant une grande étendue de terres et de bois. L'acte reconnaissait la noblesse des bénéficiaires, il les confirmait dans leurs privilèges et leur accordait un droit de justice faisant du Hastrel un fief soumis à l'hommage féodal. (8-1-1539).
La famille étant nombreuse, Christophe s'ingénia à la nourrir plus facilement. Suivant l'exemple donné par plusieurs parents du voisinage, il demanda au duc Anthoine de Lorraine, l'autorisation de créer un grand étang pour y élever du poisson. Le prince y consentit.
Pour réaliser ce projet, le maître-verrier avait choisi, non loin d'Attigny, au nord de la Grange-aux-Bois, un terrain proche de la source du ruisseau de la Blomone. Une digue sur ce petit cours d'eau permit l'alimentation d'un bel étang qui resta longtemps la propriété de ses descendants. Cet étang donna son nom sous la forme de Bomont ou Beaumont, à deux branches de Hennezel issues de ce gentilhomme. (11 novembre 1539).
Ainsi que je vous l'ai dit. Christophe se maria deux fois, en première noce il épousa une fille du seigneur de la tour de Belrupt. Ce mariage lui procura une part dans cette seigneurie, il en fit l'hommage, ainsi que de la seigneurie de Bonvillet, à la duchesse Christine, au début de l'année 1549 (2 janvier). Quelques semaines plus tard, Christophe donnait à sa souveraine le dénombrement de Lichecourt, sur lequel figure le sceau, qui nous permet d'identifier les armoiries de la cheminée (5 février 1549).
De ses deux femmes, Christophe eut six ou sept enfants et suivant son épitaphe qui se trouvait dans l'église de Belrupt, il mourut en 1552. Après son décès sa veuve continua à habiter ici, pendant une vingtaine d'années encore. Elle mit en oeuvre la verrerie avec la même activité que son mari. Elle créa deux nouveaux étangs (décembre 1554). Lorsque tous les gentilshommes de la forêt durent s'associer pour réglementer leur fabrication et se défendre contre les prétentions d'un négociant bâlois qui leur offrait un accord commercial peu avantageux, la veuve de Christophe fut du nombre des signataires en qualité de maîtresse de la verrière du Tourchon (25 août 1555). Cette dame vivait encore à la fin de 1566, car elle est mentionnée dans les comptes annuels donnés par le receveur de Darney (31 décembre 1566).
« Vous voyez, dis-je en terminant à Hemmerlin, que ceux qui ont fait construire votre cheminée étaient des travailleurs et qu'ils ont habité ici bien longtemps ».
- « Ah oui, répond-il, mais vous dites monsieur qu'ils ont eu beaucoup d'enfants, savez-vous quelque chose d'eux... ont-ils continué à habiter la maison ».
Devant l'intérêt que le brave homme prend à l'histoire de sa demeure, je poursuis mes explications.
Le fils aîné du premier mariage de Christophe s'était installé à la verrerie de Belrupt. Son deuxième fils succéda d'abord à son père au Hastrel, puis revint au Tourchon, travailler avec ses frères cadets. Quant aux filles, une épousa aussi un Thysac, elle demeurait ici, son mari s'étant associé avec sa belle-

mère à la fabrication du verre. L'autre fille fut probablement la femme du receveur du bailliage de Darney, que le duc Charles III avait charge de surveiller la production des verreries de la forêt et de percevoir les impôts. Il se nommait Jehan Chevalier. Par la suite, ce fonctionnaire ducal devint châtelain de Fontenoy le Château. C'était un homme actif, ses fonctions lui ayant donné de l'entregent, il profita de ses relations avec un négociant d'Anvers. Pour faciliter à un certain nombre de verriers lorrains l'installation de leur industrie en Angleterre (17 mars 1568). Chevalier séjourna dans ce pays pendant un certain temps. Il revint ensuite finir ses jours au Hastrel, verrerie lui venant de sa femme. Il y dirigeait une scierie.

Il faut vous dire que plusieurs des enfants de Christophe étaient protestants. La question religieuse amena des dissentiments dans la famille. Il y eut de vrais drames. Au cours d'une violente discussion avec un cousin, l'un des petits-fils de Christophe, nommé Abraham, en vint à dégainer son épée. Les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre, l'épée du jeune homme passa à travers le corps de son parent. Le blessé mourut peu après. Craignant d'être arrêté, le meurtrier s'enfuit. Mais il fut prouvé que cet homicide était involontaire. Le duc accorda des lettres de pardon (7 décembre 1603).

Lorsque Charles IV édicta de sévères mesures contre les protestants - elles allaient jusqu'à la confiscation de tous leurs biens - les adeptes les plus convaincus de la religion reformée ne voulurent pas se soumettre, ils préférèrent s'exiler. Un petit-fils de Christophe s'installa près de Montbéliard, un second passa à la Rochère, lieu de refuge de beaucoup de luthériens, d'autres s'établirent en nivernais, deux seulement restèrent au Tourchon pour continuer à faire flamber les fours et cultiver le domaine.

Malheureusement la guerre de trente ans entrava leurs efforts. Elle ruina complètement le pays. Les habitants s'exilèrent. Le domaine resta abandonné pendant une trentaine d'années. Ses propriétaires s'étaient réfugiés aux Pays-Bas. Lorsqu'ils revinrent, après le traité des Pyrénées, tout était ici dans un état lamentable, terres retournées en friches, étangs envahis de buissons et de ronces, bâtiments presque entièrement démolis.

A leur retour, les émigrés eurent une pénible surprise. Ils trouvèrent vide une importante cachette de vaisselle d'étain que le dernier propriétaire avait aménagée hâtivement dans la maison, avant de fuir, vingt cinq ans plus tôt. Les voleurs - on l'apprit plus tard - étaient d'anciens fermiers, le ménage Lavoine. Dénoncé, le mari prétendant que sa femme ayant découvert la cachette, avait cru bien faire en s'emparant du contenu pour le sauvegarder, elle comptait, dit-il, le rendre à ses maîtres. Mais les gens de guerre qui parcouraient les verrières, leur avaient volé cette vaisselle ….pour arrêter les poursuites, Lavoine et sa femme payèrent à leurs anciens maîtres la valeur de leur rapt (11 juin - 12 juillet 1664).

Le dernier propriétaire du Tourchon, M. de Bomont du Fay, était mort en exil. Sa veuve était remariée avec un colonel d'infanterie au service du duc Charles IV. Elle ne pouvait songer à s'installer dans de pareilles ruines, elle partagea avec ses fils ce triste héritage. L'aîné, Nicolas de Bomont, eut dans son lot ce qui restait « de la grosse maison » sans doute celle où nous nous trouvons (2 mars 1660). Son frère cadet, Gabriel de Bomont de Fresnois, tenta de remettre sa part en état, bientôt découragé, il y renonça et céda son lot à son frère, celui-ci recula à son tour devant les difficultés que pressentait la restauration des biens paternels. Il finit par abandonner presque gratuitement pendant six ans, à un habitant de Belrupt, tout ce qu'il possédait à la « verrière du Fay », maison, terres, prés, jardins, bois, etc..., à la condition que ce locataire bénévole remettrait annuellement en état une certaine surface de terrain, il devait aussi réparer la maison, ses dépendances et les toitures, au mieux qu'il pourrait (28 novembre 1665).

Ce fut probablement à ce moment là qu'on commença à restaurer tant bien que mal, les divers immeubles du Tourchon, en utilisant d'abord les matériaux qui subsistaient. Les travaux furent lents. Vingt ans après ce premier bail, Nicolas de Bomont relouait tous ses biens du Tourchon à un autre fermier auquel il promettait de faire recouvrir la maison pour qu'il y fût à l'abri (18 juin 1686). Ce gentilhomme revint cependant finir ses jours ici, il fut inhumé dans l'église de Belrupt. (6 mars 1694).

Son fils unique s'était fixé à la Sybille. Il eut une postérité qui s'éteignit obscurément à la fin du XVIII ° siècle sous le nom de Bomont. Ses filles quittèrent le Tourchon après la mort de leur père pour habiter Darney et la grande catherine. Elles restèrent encore longtemps propriétaires de biens « à la verrière du Fay, dite le torchon », elles y possédaient notamment la chapelle ermitage venant de leur famille. Au XVIII° siècle, la « grosse maison », comme on l'appelait, et ses dépendances, ainsi que les terres du domaine appartenaient à la famille de Finance. Elles contenaient deux cents quatre vingt sept verges.

Pendant mon récit, MM. Larose et Hemmerlin, tous deux enfants de la terre vosgienne, m'ont suivi avec une attention vraiment émouvante. Dans toutes les provinces, le paysan français est curieux de l'histoire du sol où il est enraciné, du passé de la demeure qu'il habite. Que de fois j'ai fait cette constatation, elle est consolante, elle prouve la survivance de sentiments traditionnels gages de continuité des esprits que l'individualisme n'a pas encore gatés.
En se chauffant au coin de l'âtre, les soirs d'hiver, les vieux aiment à évoquer le passé des êtres de leur logis ou de leur pays, leurs récits, toujours les mêmes, se transmettent de père en fils, avec les noms, plus ou moins écorchés de ceux qui en furent les héros. Ces histoires sont embellies ou noircies, suivant l'imagination ou le tempérament du conteur. Légendes de souterrains et de trésors cachés, appartenant à des abbayes ou des châteaux voisins, souvenirs de guerres ou d'invasions, idylles ou crimes, accidents ou épidémies qui ont frappé l'esprit des contemporains, au point de se fixer à jamais dans la mémoire de leurs descendants. On ressasse aussi des adages, des on-dit, des sobriquets rappelant les qualités ou les défauts du caractère ou même le physique des personnages évoques.
L'origine de certaines histoires se perd dans la nuit des siècles, nos gars de la campagne ont si peu la notion du temps et de sa durée....l'homme qui laboure son champ, sous un soleil de printemps ou dans la brume d'automne - travail paisible et traditionnel - répète les gestes qu'il a vu faire, avec la routine de ceux qui les lui ont appris. Dans le poudroiement où l'haleine fumante de la terre qu'il éventre, il voit surgir ces gens et ces choses dont l'ont bercé ses « anciens ». Où qu'il aille, il marche dans son enfance, de retour au logis, si la maison est vieille, les pierres lui parlent, elles font l'écho à ces récits qu'il racontera à ses petits-enfants.
Si nous n'étions si pressés, j'aurais demandé à voir les titres de propriété de la maison. J'aurais également voulu photographier l'imposante cheminée. Hélas, la pièce est mal éclairée et le jour commence à décliner. D'ailleurs, on a placé devant cette cheminée un poêle qui la sépare, il a remplacé une énorme crémaillère que le fermier m'assure avoir connue.
Il faudrait aussi visiter le reste de la maison. J'y découvrirais probablement d'autres vestiges que ses habitants ne soupçonnent pas. Aujourd'hui, première visite, ce serait indiscret... et notre ami Larose a hâte de me montrer de vieilles sculptures sur une autre maison.
Nous allions partir, quand Mme Hemmerlin dit a son mari "tu n'as pas dit à M. d'Hennezel, ce que c'est que ça". Elle désigne le montant gauche de la cheminée, il présente à environ 1m50 du sol, dans le sens de la hauteur, une échancrure profonde et allongée. « Ah c'est vrai, répond l'homme, c'est aussi un souvenir du vieux temps ». Nous voila tous intrigueé, M. Hemmerlin s'en aperçoit, il sourit et me regarde malicieusement. "Vous ne devinez pas pourquoi la pierre est usée en cet endroit... » j'examine de près cette entaille. "Ma foi non, je ne vois pas ce qui a pu user ainsi la pierre.... »
"Eh bien, poursuit le brave homme, heureux d'avoir lui aussi quelque chose à raconter, je vais vous le dire. Cette usure a été faite par des couteaux, oui, dans le temps et il n'y a pas encore longtemps, les habitants de la maison avaient l'habitude, avant de couper leur lard ou leur tranche de pain, d'aiguiser leur couteau sur cette pierre. Elle est en grés très durs, elle donne un bon fil à la lame. Et puis, la forme arrondie du montant de la cheminée donne bien de la facilité, c'est comme une meule. Ah, il doit y avoir longtemps qu'on a commencé. Ce sont vos parents, M. d'Hennezel, qui ont trouvé ce truc la les premiers. On a continue jusqu'à nous, jusqu'au jour où un antiquaire d'Epinal est venu au Tourchon pour acheter la cheminée et aussi la porte sculptée que M. Larose va vous montrer. Alors maintenant, on a compris que ces pierres antiques avaient de la valeur, on n'aiguise plus les couteaux dessus... »
En nous accompagnant, M. Hemmerlin nous indique, derrière sa maison, l'endroit où devait se trouver la halle de la verrerie. En travaillant le sol, il lui arrive de mettre au jour des débris de four en terre vernissée recouverte de verre bleuté. Il me fait cadeau d'une des reliques de l'ancienne verrerie. Une sorte de petite cuvette, ronde et plate, de forme allongée en terre vitrifiée et comme emmaillée par la couche de verre irisé qui la recouvre. Ce doit être un « pot de verre » très primitif, on appelait ainsi les récipients sur lesquels on plaçait dans le four des objets à cuire.
L'autre maison où nous conduit Larose est située en haut du hameau. Elle est placée perpendiculairement à celle des Hemmerlin. Assez basse, sa façade s'étire en longueur du nord au sud et regarde l'ouest. La partie sud présente une petite porte moyen age, ses montants sont formés de deux blocs de granit moulurés, places l'un au-dessus de l'autre. Ils supportent un linteau assez haut orné de sculptures gothiques, un peu frustes mais d'un bon dessin, une petite niche encadrée par trois moulures ogivales en relief, surmon1ees d'un arc en accolade. Au-dessus, une console moulurée sur laquelle on a disposé en les encastrant dans le mur lors de la réparation de la maison, d'autres pierres

sculptées. Une niche plus importante abritant une coquille est flanquée à droite et à gauche, de deux fragments de consoles inclinés l'un vers l'autre, de façon à encadrer la niche. Au-dessus de celle-ci, un petit chapiteau. Sur l'un des coins de la console est posé un gros boulet de pierre, souvenir des combats qui ont ruiné le Tourchon. L'ornementation de cette porte fait supposer qu'elle était celle de la chapelle. A sa droite, dans le mur de la maison, une fenêtre aveuglée dont le linteau comporte une accole de gothique. Sur la partie nord de cette maison, on lit, au-dessus d'une porte, une date du commencement du XIX° siècle. Après leur ruine, ces bâtiments ont été si remaniés qu'il est difficile de savoir si les matériaux réutilisés ne viennent pas d'une maison voisine.
Le soir tombe, nous regagnons Nancy, après avoir déposé le capitaine Larose au passage à Epinal. Dîner chez les Lorière, nous y trouvons mon neveu Guy, venu de Lunéville en permission de vingt quatre heures.

QUATRIEME VOYAGE EN LORRAINE – OCTOBRE 1928 (32)

21 octobre 1928

LE DONON : randonnée avec les des Robert - La vallée de Celles.

LUVIGNY : l'abbé Edouard d'Hennezel.

BADONVILLER : retraite d'Henri d'Hennezel, ancien dragon de l'impératrice Eugenie et frère du dernier propriétaire de la neuve verrerie - Adrien de H.

22 octobre 1928

ARRAYE : visite aux Mahuet - Les ouvrages du comte de Mahuet - Son ménage lorrain de plantes et de racines – L'alliance Hennezel-Mahuet en 1743. - Le château et le village à cheval sur la frontière.

23 octobre 1928

NANCY : l'union Drouot-Banquet au G.E.C.

Première note de 1945

Les noms formes d'initiales - Monstres grammaticaux, cégétistes, jocistes, fascistes - Abus actuel de ces abréviations - Le maréchal Lyautey, il me parle de mon père – L'oeuvre des cercles - Le comité de Châteaudun en 1876 - Veulerie des bien-pensants - Une lettre suggestive du lieutenant Lyautey à mon père.

Deuxième note de 1945

Au G.E.C en 1930 - Inauguration du pavillon Marquette – J'y revois le maréchal vieilli mais inlassable - Son activité à Thorey - Il vénère le passé en créant toujours pour l'avenir - Besoin de se survivre - Lyautey à l'exposition coloniale (1931) - sa mort - Ses obsèques à Nancy, suivies à Paris au bout du fil.

Du 24 au 27 octobre 1928

NANCY : l'académie Stanislas et M. Daum - Vers l'Alsace avec les René de Lorière.

BACCARAT : souvenir de la cristallerie.

SAINT DIE : la ville, la cathédrale et son cloître - Notre-Dame de Galilée - Le col du Bonhomme.

COLMAR : garnison où mon père fut accueilli en 1868, par les Choppin d'Arnouville - Son portrait par un photographe de la ville - Victor Huen, peintre militaire, auteur d'aquarelles représentant les uniformes des Hennezel. La vieille ville et ses habitants respectueux de son passé (28 octobre) - Les alsaciens traditionnels et méthodiques.

RIBEAUVILLE : résidence de M. Schlumberger, auteur des « portraits mulhousiens » - comment grâce à cet ouvrage furent conservés des visages d'ancêtres, volés par les allemands - Mon ami, industriel, peintre, artiste, érudit, écrivain, collectionneur, homme de devoir et bon français - Son exil en 1914.

Note de 1945

Le front populaire, en 1936, ruine l'industrie des Schlumberger - en 1940, l'invasion les chasse et lés dépouille - Cinq ans d'exil - La fabrique de jouets de Dieu le fit - En mai 1945, retour à Colmar puis à Ribeauvillé - Demeures et usines saccagées - Stoïcisme de mon ami.

Ste Marie aux mines et son col.

29 octobre 1928

NANCY : dernière journée aux archives.

30 octobre 1928

TOUL : cité fortifiée - Sa résistance en 1870 - La cathédrale et son cloître – L'ancien palais épiscopal – L'église St Etienne et son cloître - La faïencerie, oeuvre de Cyffle – A travers le barrois, retour vers Bourguignon.

CINQUIEME VOYAGE EN LORRAINE – JUILLET 1929

Du 3 juillet au 24 juillet 1929

Désir de séjourner près de Darney - Amitié et aide du capitaine Massey - Mme Gautier-Bresson, nous trouve un gîte à Monthureux.

DOMREMY : étape près de la basilique - Une tradition familiale. Les le Noir des Ardennes, arrières petits-neveux de Jeanne d'Arc.

BOURLEMONT : 4 juillet 1929, site romantique.

NEUFCHATEAU et les environs : Habité pendant deux siècles par des Hennezel - Passé et situation de la ville - La province française réservoir d'énergie - La ville résidence d'hiver des Valleroy - Evocation du général d'Hennezel, cadet gentilhomme du roi Stanislas, capitaine d'artillerie - Son mariage – L'église St Nicolas et ses chapelles - La mise au tombeau de Wiar - La crypte et l'ancien cimetière - Vandalisme d'architectes - Réunion des gentilshommes en 1788 - Prodromes révolutionnaires - Doléances des Neufchâtelois – L'hôtel de ville, siège du district - Le capitaine d'Hennezel élu président du conseil général - Mort de sa femme - Il se rallie à l'ordre nouveau - Sa carrière sous la révolution - Son second mariage - Suspect, il est destitué - Général en 1797 - Sa retraite à Neufchâteau - Chevalier de l'empire et baron de la restauration - Président du collège électoral - Commandant de la garde nationale des Vosges - Sa mort - Sa postérité – L'église et la confrérie de St Christophe.

HARCHECHAMP : joli village au bord du Vair -Le châtelet - Le pavillon où demeurait le ménage Maillard/de Hennezel - Leur fille épouse Charles III de Punerot - Un verre à boire aux armes Hennezel/Maillard.

COUVONGES : ancien château fort, propriété du général d'Hennezel.

ATTIGNEVILLE : comment les Belleroche en devinrent seigneur - Noms de lieux en ville et en court - Aspect du village - Visite du curé – L'ancienne maison seigneuriale où naquit le général - Démêlés de son père à propos d'un colombier - Un calvaire à personnages - Les renseignements de M. Vanson propriétaire du châtelet - Couvonges, acquis nationalement et réparé par le général - Le château propriété de sa fille, Mme Gauguier, femme d'un officier de Napoléon, devenu maître de forges et député des Vosges. Elle le vend à son frère qui y meurt - Extinction de la postérité du général.

HARCHECHAMP : le pavillon, propriété successive des Thomassin, Lescamoussier, Maillard et Hennezel.

PUNEROT : seigneurie venue aux Hennezel par les La Forge - Dénombrement et sceau de Charles de Punerot - Sa signature et celle de sa femme - Obligeance du secrétaire de mairie d'Harchechamp - Portraits de famille - Les vignes des Hennezel.

5 juillet 1929

MONTHUREUX sur SAÔNE : situation de ce bourg - Vestiges du château fort - Jehan de Thysac, châtelain de Monthureux en 1489 - Nicolas de Hennezel de Viomenil, gouverneur du château en 1566 – L'allée des moines et l'ancien couvent des Tiercelins - Monthureux vue des prairies de la Saône.

GODONCOURT : Jean de Hennezel, seigneur de Godoncourt, gentilhomme de la duchesse douairière d'Orléans et maître verrier à St Fargeau, autorisé par Louis XIV à concurrencer les verriers vénitiens. Il crée une glacerie à Paris, près du palais du Luxembourg en 1644 - Rôle des jésuites d'Epinal – Colbert fonde une manufacture royale de glaces - Jean de Godoncourt, maître de verreries à Amsterdam en 1666 - Le Royal Oak Goblet - Christophe d'Ormoy, seigneur de Godoncourt en 1602.

MONTHUREUX SUR SAÔNE

5 juillet 1929.

Comme Darney, ce chef-lieu de canton joue à la petite ville, mais il est un peu plus peuplé, plus vivant, et sa situation est pittoresque. Depuis cinq siècles, Monthureux a abrité dans ses murs des représentants des familles verrières. Leur souvenir me poursuit pendant la matinée que nous consacrons à une promenade à travers le bourg.

L'importance de Monthureux vient du château fort que le duc René II avait juché sur le sommet d'une étroite butte. Cette butte est au fond d'une longue courbe de la Saône, entourée sur trois cotés, au nord, à l'est et au sud par la rivière, point stratégique et défense sérieuse au temps des gallo-romains. Actuellement Monthureux est une agglomération en longueur qui s'étend d'est en ouest, sur cette hauteur. En quittant notre hôtel, nous suivons la route vers le cimetière après avoir traversé sur un vieux pont de pierre, la rivière et les prairies qui la bordent, nous pénétrons dans la ville par la pointe est.

Monthureux n'a en somme qu'une grande rue, tout au long de laquelle les maisons, grandes et petites sont entassées à la mode lorraine, c'est a dire collées l'une à l'autre. La plupart ont un étage, de hautes et belles fenêtres et un grenier éclairé en attique par de petites ouvertures, rondes ou carrées. Les façades de ces maisons sont propres et bien entretenues. Il en est de même des larges emplacements qui les séparent de la chaussée. Là se trouvent les provisions de bois de chauffage de chaque foyer, les charrettes, les instruments.

Le centre du bourg, avec ses boutiques et ses étalages, a l'aspect bourgeois. Les deux extrémités conservent une allure rustique et ouvrière, on les qualifie d'ailleurs de faubourgs. La petite ville commence sur la petite place ou se dresse le monument aux morts, un poilu en fonte, une jambe en l'air et brandissant du bras droit une couronne de lauriers. A coté, l'église, écrasée et modeste, avec un clocher carré relativement élevé. Elle parait ancienne. Nous la verrons dimanche.

Après l'église, la rue centrale se rétrécit en traversant l'emplacement de la forteresse du moyen age, elle se subdivise même en une rue secondaire qui dégringole sur la rivière au pied du château. De celui-ci subsistent les bases d'énormes tours, enlisées dans l'eau fangeuse d'un ancien fossé devenu jardin.

A cet endroit, la chaussée, reliant les tours à la partie ouest de la ville, est entourée de parapets qui permettent de plonger le regard jusqu'au pied des murailles. Un étroit passage facilite la descente. J'y pénètre pour voir si l'on trouve des vestiges d'architectures féodales dans cette puissante masse de maçonnerie. En effet, voici à travers les broussailles et les lierres, la trace d'une ancienne poterne, plus loin, celles de meurtrières. Tout est muré solidement car sur ces tours, sont bâties les maisons de la rue.

En contemplant ces murailles séculaires, je songe à ceux des nôtres qu'elles ont connus et qui ont même joué un certain rôle à Monthureux au temps où le château se dressait fièrement au milieu de la vallée. Les noms de deux d'entre eux me reviennent à la mémoire.

Tout d'abord, à la fin du XV°siècle, un Jehan de Thysac, il était châtelain de Monthureux au temps du sire de Bressy. En cette qualité, il défendait les intérêts du seigneur. J'ai vu, aux archives des Vosges, les pièces d'une délicate enquête dirigée par ce Thysac, au sujet des droits seigneuriaux) à Nonville, que se partageaient Bressy et le prieuré de Relanges (1489). Au milieu du siècle suivant, le gouverneur du château était monseigneur de Viomenil (aussi appelait on Nicolas II de Hennezel, Sgr de Viomenil). Il habita cette forteresse de 1566 à 1572 jusqu'au jour où il s'exila à Montbéliard, puis transporta son foyer au pays de Vaud. La vie de ce gentilhomme fut si remplie qu'au cours de nos pèlerinages nous rencontrons constamment des traces de son activité.

De l'autre coté du pont jeté sur l'ancien fossé, la rue du château descend légèrement et aboutit à une place, centre commercial du bourg. La chaussée s'élargit, elle porte le nom de rue de l'allée, parce qu'elle se trouve sur une grande longueur, en contrebas d'une double rangée d'arbres séculaires, servant de promenade, l'allée des moines. Cette avenue magnifique aboutit à un imposant bâtiment d'allure XVIII° siècle, il était, parait-il, jusqu'à la révolution, un couvent de Tiercelins. J'ai noté dans divers testaments des Hennezel des legs faits à ces religieux.

Après avoir longé ces beaux arbres et dépassé l'ancien monastère, la rue s'élargit encore et les immeubles qui la bordent prennent un aspect rural. C'est le faubourg ouest de Monthureux.
Revenus sur nos pas, nous tournons à droite, avant le pont du château, dans une rue qui descend vers la Saône. On traverse la rivière et l'on se trouve au milieu de prairies. Devant nous apparaît la silhouette de la petite ville du coté du midi. Les maisons s'étagent depuis le bord de l'eau, jusqu'au sommet de la butte du château. Certaines sont assez importantes, une surtout ne manque pas d'allure avec ses trois étages, sa quinzaine de fenêtres et sa haute toiture de petites tuiles. Elle a l'aspect d'un couvent. Je découvre sa façade principale, en remontant vers l'église par la rue des halles, sorte de place sous l'ancien château. Une dizaine de photographies et de cartes postales fixeront les souvenirs de cette promenade.

De retour à l'hôtel, nous déjeunons de bonne heure, le programme de cette après-midi est chargé. Je voudrais aller jusqu'à Ormoy, entrevu en 1901, et passer par Godoncourt, Bousseraucourt, Grignoncourt, anciennes seigneuries de notre branche d'Ormoy, puis revenir par la Rochère.

GODONCOURT - 1ère PARTIE : L'HISTOIRE DE JEAN DE HENNEZEL (33)

Nombreuses sont nos attaches, avec ce village. Au milieu du XVII° siècle, un maître verrier de talent, Jean de Hennezel, portait le nom de Godoncourt et s'en qualifiait seigneur. Il appartenait à une branche nivernaise.
Intelligent et habile, ce gentilhomme excellait dans la fabrication des glaces et des miroirs, il en connaissait les moindres secrets. Il se passionnait pour son art, sans trop se préoccuper de ce qu'il coûtait comme beaucoup d'artistes ou d'inventeurs. Il n'était pas homme d'affaires. Trop confiant dans les hauts personnages qui s'intéressaient à ses oeuvres, Jean de Godoncourt fut leur dupe innocente. Il est curieux de se remémorer ses aventures et sa malchance*, avant de visiter le village dont il portait le nom.

En 1644, Gaston d'Orléans autorisa ce Jean d'Hennezel à créer une verrerie dans le duché de St Fargeau, propriété de Marie de Bourbon, la fameuse « grande mademoiselle ». Les lettres patentes, délivrées à cette occasion, accordaient au gentilhomme, pour une durée de trente ans, d'importants privilèges. Jean alluma ses fours dans la forêt de Puisaye, il y attira plusieurs parents de la forêt de Darney, entre autres des Finances de la Frison et de Clairey qui resterent fixés dans le pays.
Le jeune maître verrier se montra si habile que la grande mademoiselle eut recours à son art lorsqu'elle fut exilée au château de St Fargeau, après les fameux combats de la porte St Antoine (1653). Durant sa retraite forcée de quatre ans, pour tromper son ennui, la fantasque princesse fit remanier entièrement les appartements du château. Elle y fit aménager des « cabinets de glaces » qu'elle remit ainsi à la mode. Enchantée de cette nouveauté, elle écrivait « j'ajustais le cabinet avec une quantité de miroirs et je croyais avoir fait le plus beau chef-d'oeuvre du monde ».
Ces miroirs sortaient des mains de Jean de Hennezel. Son habileté lui valut l'honneur d'être nommé gentilhomme servant de Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Orléans. Cette princesse était la soeur du duc Charles IV et de Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont, la suzeraine d'un grand nombre de verreries de la forêt de Darney.

Lorsque Colbert eut rétabli les finances du royaume, il porta plus loin ses vues, avec ordre et méthode - traits essentiels de son caractère - le grand ministre songea à rendre la France florissante au point de vue industriel et commercial. En ce qui concernait l'industrie des glaces, notre pays était tributaire de l'Italie. Il devait importer, à grands frais, de ce pays, le beau cristal, les miroirs, la verrerie artistique.
Pour faire cesser cet état de choses, Colbert résolut de créer une manufacture royale de glaces, en attirant à Paris, des artistes vénitiens. Mais les lois de la république de Venise interdisaient aux verriers de travailler en dehors de leur pays, ceux qui s'expatriaient, perdaient leurs privilèges et se voyaient confisquer leurs biens.
Colbert chargea l'ambassadeur de France à Venise d'entrer secrètement en rapports avec quelques uns de ces artistes et de les faire venir à Paris, en leur promettant la protection de Louis XIV.

Marguerite de Lorraine connaissait de longue date l'habileté professionnelle des verriers de son pays. Elle avait vu chez sa belle fille à St Fargeau, les miroirs fabriqués par Jean de Hennezel. Elle pensa que le gentilhomme pourrait rivaliser avec les verriers italiens et qu'il serait, aussi bien qu'eux, capable de créer dans la capitale, la manufacture de glaces projetée par Colbert. Elle fit venir à Paris Jean de Godoncourt et lui offrit le gîte et la table dans son palais du faubourg St Germain, rue de Vaugirard, en même temps, elle demanda à Colbert de mettre son protégé en concurrence avec les vénitiens.
Devinant l'importance que pouvait prendre cette glacerie, patronnée par une grande princesse, les jésuites d'Epinal qui, eux aussi, appréciant le travail des verriers lorrains, résolurent de participer à l'affaire. Ils offrirent de s'entremettre auprès de Colbert pour obtenir au maître verrier de St Fargeau, l'autorisation de travailler à Paris.

On n'a jamais trop d'appuis et de crédit, en pareil cas. Jean de Hennezel se rendit compte qu'il n'arriverait pas seul à mener à bien une si grande entreprise, il accepta l'offre que lui faisaient le supérieur des jésuites d'Epinal et le père provincial de Champagne. Les deux religieux chargèrent alors un de leurs confrères, le père Anthoine de Mengeon, de faire les démarches.
Le père de Mengeon avait de l'entregent. Il manoeuvra habilement sa demande, renforçant le désir exprimé par la duchesse d'Orléans, qui fut accueillie avec bienveillance. Colbert acquiesça verbalement à la proposition. Il autorisa le maître verrier lorrain à faire flamber ses fours dans la capitale.
Devant cette assurance, les jésuites estimèrent que leur entraide devait être profitable à leur ordre, sans leur appui Jean de Godoncourt n'aurait jamais eu gain de cause. En conséquence, ils demandèrent à participer aux bénéfices de la future glacerie. En revanche, ils promettent au maître verrier de lui procurer des fonds. Ils obligèrent le gentilhomme à se lier avec eux par un contrat.
Jean accepta, il s'engagea à abandonner à la compagnie de Jésus un sixième de ses bénéfices, condition assez dure, puisqu'il avait déjà promis à sa protectrice, la duchesse d'Orléans, de lui réserver un tiers du produit de son travail. Les autres clauses du contrat étaient draconiennes. Elles contraignaient ce gentilhomme à assurer toujours le même profit à ses entremetteurs même s'il lui arrivait de ne plus travailler sous la protection de la princesse, et cela en quelque endroit qu'il fut, sans jamais pouvoir révoquer son engagement. En outre, les bons pères entendaient avoir entre les mains les clés du coffre et des pièces où le gentilhomme serrerait son argent et entreposerait les objets de sa fabrication, ils pourraient ainsi prélever leur part quand cela leur plairait. L'acte fut passé par devant un notaire parisien. Il en existe aux archives des Vosges dans le fond des jésuites d'Epinal, un exemplaire portant la signature de Jean de Hennezel, tracée d'une magnifique écriture et suivie d'un paragraphe énergique (octobre 1664).
Comme la duchesse d'Orléans s'était réservé, sa vie durant, nous l'avons dit un tiers du travail de son protégé, celui-ci ne pouvait plus disposer que de la moitié de ses bénéfices.

Un mois plus tard, Louis XIV signait un brevet autorisant le maître verrier lorrain à établir dans la capitale son industrie de glaces et tous autres ouvrages de cristal et rappelait les privilèges dont il devait jouir (novembre 1664).
Jean de Hennezel installa aussitôt ses fours au faubourg St Michel contre la porte du Luxembourg et se mit au travail avec ardeur. Les premiers résultats furent encourageants « ses glaces, disait-on, étaient presque plus belles que celles venues de Venise et d'un cristal parfait ».
Convaincu que Colbert serait satisfait du travail de leur protégé, lorsqu'on lui présenterait les premières productions du gentilhomme, les jésuites se dirent que le ministre consentirait certainement à accorder d'importantes subventions pour permettre le développement de la nouvelle glacerie. Ils avaient d'ailleurs suggéré à Colbert de donner à Jean de Hennezel, après chaque millier de glaces, cinq cents ou mille écus, ils comptaient que le montant des subventions pourrait atteindre annuellement dix, douze et même quinze mille écus.
En conséquence, les bons pères jugèrent le moment venu de s'assurer une plus grande part de bénéfices. Ils contraignirent le maître verrier à signer un second contrat leur accordant, en plus ou un sixième déjà convenu, la douzième partie de ses gains annuels. Ils ajoutaient que sur les subventions versées par Colbert le gentilhomme ne pourrait conserver pour lui-même une somme supérieure à mille écus, le surplus devant servir à rembourser les fonds empruntés pour sa première installation,

jusqu'à extinction de sa dette. Enfin, ils précisèrent que sur le tiers du travail revenant à la duchesse d'Orléans, la moitié retournerait à la compagnie de Jésus (avril 1665).

Cependant le maître de la nouvelle glacerie devait faire face à d'écrasantes dépenses, l'achat du bois de chauffage, le salaire des ouvriers, le transport des matériaux étaient beaucoup plus onéreux qu'en province. Ces frais l'obligeaient à vendre ses glaces le double du prix de celles venues de Venise... malgré cette fabrication coûteuse, au début de septembre suivant, la production de Jean de Hennezel était en augmentation, il conservait l'espoir de réussir. Il songeait même, pour diminuer ses frais, à se transporter en Normandie, là, la vie serait quatre fois moins chère qu'à Paris. Il sollicita du roi un prêt de cinquante mille écus, pour s'installer dans cette province et un contrat de quatre années (septembre 1665).

Colbert se contentait toujours de donner des espérances. Le grand ministre restait entiché des artistes italiens et favorisait un petit groupe de ces verriers installés au faubourg St Antoine. Il offrit même à Jean de Borniol, l'un d'eux, une assez jolie somme, pour aller recruter dans son pays, d'autres ouvriers. Borniol réussit dans sa mission, il parvint à amener d'Italie quatre autres verriers. A la même époque, un groupe de financiers puissants se formait et obtenait de Louis XIV un privilège exclusif pour l'établissement à Paris d'une manufacture royale de glaces, cette société devait devenir un jour la compagnie de Saint-Gobain. Au début de 1666, la nouvelle manufacture, fort bien financée, parvint à faire venir à Paris d'autres verriers de Murano, quelques semaines plus tard, elle sortait son premier miroir sans défaut. N'étant pas encouragé, Jean de Hennezel ne travaillait plus que par intermittence, d'autant que ses bénéfices passaient en grande partie aux pères jésuites et à la duchesse d'Orléans. Malgré tout, il persévérait dans son effort. Ses glaces, au dire de tout le monde, restaient plus belles que celles des italiens.
Mais, quand il vit la manufacture officiellement protégée par Colbert recevoir l'exclusivité de la fabrication des glaces, il perdit tout espoir de réussir. De leur coté, les directeurs de la glacerie royale décidèrent d'arrêter complètement la concurrence que pouvait leur faire le verrier lorrain. Au mois d'avril 1666, ils obtinrent un arrêt interdisant à Jean de Hennezel de continuer à souffler des glaces au faubourg St Michel. C'était pour le malheureux gentilhomme la ruine de ses efforts.

Déçu, Jean de Godoncourt quitta la France pour tenter fortune dans un autre pays.
*Note de Ppdh : je ne crois pas que ce ne soit que de la malchance !

De Bousseraucourt à la Rochère (34)

Bousseraucourt

Au XVI° siècle. Seigneurie de Didier 1er de Hennezel puis de Christophe d'Ormoy en 1602 - La maison forte de Corroy - Isaac, Sr Avril, épouse en 1673 une Huot, dame de Bousseraucourt et habite le village - L'église - Vestiges d'un manoir du XVI° siècle - Une belle maison du XVIII° siècle devenue fromagerie communale.

Grignoncourt

Village à cheval sur les frontières de Lorraine, de Bourgogne et de Champagne - Seigneurie de Jean 1er de Hennezel par sa femme Beatrix de Barizey en 1446. Elle était aux mains de Thysac en 1503 et de Thomas d'Ormoy à la fin du XVI° siècle - Une famille de Grignoncourt alliée aux nôtres - Situation du village et de son église.

Ormoy-sur-Saône

Depuis 327 ans Ormoy ou Ormois, nom de notre branche - Dénombrement de la seigneurie des cordes, en 1594, donnée par Anne de Hennezel - La fille la cède à Christophe du Grandmont en 1602 - Situation et aspect du village - Importants vestiges d'un château du moyen age – L'église où repose une demoiselle de Thiétry - Fronton de porte renaissance - Visite au curé - Un quatrain de 1614.

La Rochère

Borne monumentale et centenaire indiquant un bien mauvais chemin - Visite à la mère du capitaine de Massey - Retour par la forge de la Cote.

BOUSSERAUCOURT (34)

Le terroir de cette commune de la Haute-Saône est enclavé dans le département des Vosges. Nos preuves de noblesse remontent à la fin du XV° siècle nos attaches avec ce village. Une part de cette seigneurie aurait été apportée à Didier 1er de Hennezel par sa femme, Isabelle Cimonin ou Simonin, que don Pelletier et les autres généalogistes officiels appellent Isabelle de Simony. Leur fils Christophe 1er, seigneur de Bonvillet et Belrupt, aurait cédé à son neveu Guillaume du Houx sa part de cet héritage (7 février 1547).
Quoiqu'il en soit la branche d'Ormoy entra en possession de fiefs à Bousseraucourt. En même temps qu'à Godoncourt par l'acquisition des trois quarts de la seigneurie, que firent au début du XVI° siècle, Christophe II du Grandmont et sa femme Marguerite de Thiétry à Philibert de Charmoilles. Tout à l'heure en arrivant à Godoncourt je me suis souvenu du dénombrement donneé à cette époque par nos ancêtres (22 novembre 1602). L'article capital de cette énumération, celui par lequel débute l'hommage, est une ancienne main-forte, entourée de fosses et accompagnée d'un moulin et d'un cours d'eau. Le domaine était situé à quelque distance du village. On l'appelait le Corroy.
Le manoir étant en ruines, une vingtaine d'années après l'acquisition, le fils aîné de Christophe obtint l'autorisation de rétablir l'ancienne main-forte et de réparer les fosses qui la défendaient (10 janvier 1623). On devrait pouvoir retrouver l'emplacement du Corroy.

Au milieu du siècle, Jean du Grandmont, petit fils de Christophe, et détenteur de la seigneurie de Bousseraucourt, la vendit à son parent, Nicolas de Donneval (1671). Deux ans plus tard, un autre Hennezel, celui-la d'une branche établie en nivernais, devint seigneur en partie du village, en convolant en deuxième noce avec une demoiselle Huot, dame de Bousseraucourt (1673). Ce gentilhomme était veuf d'une Thiétry. Il se nommait Isaac, Sr d'avril et de Bois-Gyzet. Il s'installa à Bousseraucourt dans la demeure qu'y possédait sa femme, celle-ci y donna le jour à plusieurs enfants.
Bientôt, Isaac augmenta l'étendue de ses droits féodaux dans la paroisse par une acquisition faite à un voisin, Vernerey de Noncourt (11 octobre 1680). Le ménage vécut longtemps à Bousseraucourt. Mme de Hennezel, née Huot, était morte en 1695 laissant l'usufruit de ses biens à son mari, et des legs à différentes oeuvres. La fille aînée d'Isaac, veuve d'un Finance, vint habiter avec son père.

Au XVIII° siècle, la seigneurie de Bousseraucourt était partagée entre les familles Huot et Brocard.

GRIGNONCOURT - ORMOY-SUR-SAÔNE

Il y a exactement 321 ans que nos ascendants portent le nom de ce village. Il y a plus de quatre siècles qu'une autre branche de la famille, l'aînée de toutes, possédait cette seigneurie. Son auteur pierre 1er de Hennezel tenait Ormoy de sa femme Claude de Voizey.
Cette possession est également indiquée dans le dénombrement donné par Thomas de Grandmont puis de Pierre. En 1523, il était l'époux de Anne. Après la mort de celle-ci, sa fille unique Claudine de Hennezel, épouse d'Humbert du Houx devint dame d'Ormoy et Grignoncourt et elle vendit en 1602 cette seigneurie à Christophe II de Grandmont... description a Ormoy.

LA ROCHERE

A la sortie de Passavant au carrefour du chemin de la Rochère s'élève une haute borne triangulaire d'au moins deux mètres de haut, portant sculptées naïvement deux mains dont l'index indique les directions. Sur la face sud on lit,

Chemin de La Rochère
1k.452m

En arrivant à La Rochère, je demande où se trouve la maison de la famille de Massey. C'est au milieu du village, une grande maison carrée, entourée d'un jardin planté d'arbres fruitiers... le capitaine de Massey est absent. Je prends rendez-vous pour le lendemain.

Retour à Monthureux.

MONTHUREUX SUR SAÔNE (35)

MONTHUREUX-SUR-SAÔNE

L'accueil du curé, l'abbé Didier-Laurent, prêtre âgé, malade et bourru - Les Hennezel qu'il a connus - Epitaphe d'une dame Colin née Hennezel (1821).

LA COTE

Chapelle St Antoine - Un retable aux armes de Beauvau -Sépultures de gentilshommes de la Rochère, du houx (1782), Massey (1770) - Pierres tombales de 1581-1615, origines de la chapelle.

8 juillet 1929.

Ce bourg a la chance d'avoir pour curé un prêtre érudit, l'abbé Didier Laurent. Sa compétence en histoire régionale est notoire, ses études font autorité. Puisque nous sommes ses paroissiens de passage, comment ne pas rendre visite à ce savant homme. On le dit original, de caractère difficile aimant la polémique. J'en ai eu la preuve il y a une vingtaine d'années. M. Paul Rodier m'avait tenu au courant d'une violente polémique au sujet des origines chevaleresques de la famille de Bonnay entre une demoiselle de ce nom et le curé de Monthureux.
L'abbé Didier Laurent ne croyait pas à ces prétentions, il avait jugé bon de l'affirmer dans une feuille locale, en termes spirituels, mais blessants. Historiquement l'érudit avait, je crois, raison. Mais la descendante des Bonnay s'appuyait sur des preuves officielles du XVIII° siècle. Elle était d'une incontestable bonne foi, elle ne pouvait soupçonner les truquages fréquents de ce genre de documents.
Vers dix heures, je sonne au presbytère...
Un prêtre âgé apparaît à la porte du fond, son visage est ravagé. Il est maigre et marche difficilement. Sa soutane est tachée, élimée, à demi déboutonnée.
Il tient ma carte à la main. Sans autre préambule, il me dit d'un ton sceptique,
- « alors, vous êtes un comte d'Hennezel... »
- « oui, M. le curé, de Hennezel d'Ormois". J'appuie sur le deuxième nom.
- « c'est qu'ils sont tous comtes depuis qu'ils ont quitté le pays, réplique t-il d'un air narquois. Moi, j'en ai connu pourtant qui auraient fait de bien pauvres comtes.
Quel drôle d'accueil, évidemment, ce prêtre original ignore l'aménité. Il ajoute.
- « Ils avaient d'autant plus de prétentions qu'ils ignoraient complètement ce qu'était leur famille. Tous les gentilshommes verriers étaient comme cela. L'affaire de mademoiselle de Bonnay me revient à l'esprit.
Il poursuit.
- « Qu'est-ce qui vous amène monsieur... »

Je me jette à l'eau. en quelques mots, j'explique au vieux curé mon désir d'être renseigné, avec toute l'exactitude possible, sur le passé de ma famille, m'étant aperçu du peu de valeur des preuves de noblesse, au point de vue historique. Et en lui faisant part de mes découvertes, je lui dis mes désillusions, ainsi que l'intérêt croissant que je découvre à étudier les gentilshommes verriers, au triple point de vue familial, social et industriel. J'insiste sur ma volonté de ne me référer qu'à des documents originaux. Quelques exemples typiques soulignent mon exposé. Puis, je précise l'objet de ma visite.

« Je tiens autant que possible à accompagner mon travail de recherches dans les archives de visiter les lieux où vécurent les Hennezel. Les vestiges anciens de leurs demeures, si modestes qu'elles aient été, les inscriptions, les épitaphes, les moindres souvenirs oraux, tous me sont utiles. Je suis à Monthureux pour une dizaine de jours, afin de me trouver au centre de mon champ d'action. Alors, je n'ai pas voulu être votre paroissien de passage M. le curé, sans vous présenter mes devoirs et sans recourir à votre parfaite connaissance de l'histoire du pays ».

Le vieux savant me regarde avec curiosité, il semble satisfait. Il devient aimable, il offre de m'aider...

- « j'ai, me dit-il, bien des notes sur ces familles, mais il faudra que je les recherche. Si vous pouvez revenir me voir, d'ici trois ou quatre jours, je vous dirai ce que j'ai trouvé ».
Ne voulant pas partir les mains vides, je lui pose quelques questions.
- « avez-vous connu les Hennezel qui ont habité Monthureux même, M. le curé, où demeuraient-ils... existe-t-il quelques souvenirs d'eux... »
Il me répond.
- « un M. d'Hennezel de la Neuve-Verrerie fut percepteur à Monthureux, au milieu du siècle dernier, il habitait la maison où demeure actuellement le notaire vous la trouverez facilement, elle est au coin de la place du marché, c'est la dernière à gauche en descendant la rue en venant de l'église. Plusieurs de ses enfants sont nés ici, j'en ai connu trois ».

- « L'aîné des fils entra au séminaire, il fut longtemps curé de Luvigny, il se retira à St Oie où il est mort vers 1900. Le second, Henry, sous-officier de carrière, devint employé d'octroi à Paris. Sa fille habite aujourd'hui Bleurville, elle est dans une situation précaire. Enfin le troisième, Adrien, fut cultivateur à la Neuve-verrerie, il avait épousé la fille d'un négociant de Fignevelle. Il n'eut, je crois, pas d'enfants. Il est mort à la Neuve-verrerie, il y a une vingtaine d'années. Il fut le dernier de la famille à habiter là-bas ».
- « c'est exact, M. le curé, je suis passé l'an dernier à Charmois, j'ai vu dans le cimetière la tombe d'Adrien d'Hennezel. A la Neuve-verrerie, j'ai fait la connaissance d'un cultivateur, M. Collin qui habite maintenant sa maison ».
- « Colin, répond le prêtre, vous retrouverez ce nom ici sur un vieux monument du cimetière. Sous la restauration, il y avait un Colin, chevalier de St Louis- et juge de paix à Monthureux, époux d'une d'Hennezel. La tombe se trouve près d'une porte de l'église.
Je poursuis.
- « mais où habitait à Monthureux sous l'empire, une autre famille d'Hennezel, celle de Godoncourt ? Le père fut longtemps receveur des postes ici ».
- « ah celui-la était neveu du percepteur. Il demeurait dans la maison qu'occupe actuellement le pharmacien. Je l'ai également connu ainsi que ses fils, Paul le Comte qui a été à Madagascar, et Léon le fabricant de papier à Godoncourt ».

Paul est revenu mourir à Darney près de son cousin le médecin major d'Hennezel, en 1914, quelques mois avant la guerre. Sa fille a été la première à se faire appeler comtesse, après la mort de son beau-père, l'ancien receveur des postes. Le commandant a laissé des enfants et des petits-enfants. Quant au docteur de Hennezel, il est mort pendant la guerre, sa veuve habitait toujours Darney. Elle a eu un fils officier tué en courses. Il lui en reste un autre qui est dans les consulats et qui se fait aussi appeler comte. Mais ces générations ont tout a fait quitté le pays. Je ne crois pas qu'elles y reviennent »

Je prends congé du prêtre et m'empresse d'aller voir l'épitaphe près de l'église.

Ci-gît Mme Marie Christine d'Hennezel
épouse de M. Colin Capne Cher de l'ordre de St Louis
et juge de paix du canton de Monthureux
décédée le 9 septembre 1821
priez dieu pour le repos de son âme
requiescat in pace

Je ne connaissais pas cette alliance Colin/Hennezel. Quelle était cette dame... elle ne figure pas dans ma généalogie de 1901. Puisqu'elle est morte ici, l'état civil de Monthureux me renseignera, je profiterai de mon séjour pour aller l'explorer.

Tout au début de l'après-midi, nous arrivons à la Rochère. Le capitaine de Massey est là. Il nous reçoit...
Nous commençons la visite par le village de la Cote dépendant de Passavant, Il est à l'est de Passavant. Au milieu du village et faisant face au château de Passavant à pic au-dessus du Vaulon, se trouve une vieille chapelle. Assez écrasé, le monument est très simple, un modeste clocher de bois le surmonte. Deux contreforts et quelques fenêtres aux linteaux arrondis sans ornement révèlent un édifice religieux. La porte d'entrée est au sud, l'arc en accolade sculpté sur le linteau indique une construction du XVI°siècle.
Cette petite chapelle est dédiée à St Antoine, elle peut contenir environ deux cents personnes, mais on y voit rarement la messe.
L'intérieur, un peu à l'abandon, ne présente qu'un curieux monument, un retable en pierre sculptée et coloriée, l'oeuvre date de la renaissance et son exécution est naïve. Elle représente le christ assis auprès de la colonne de la flagellation et entouré des instruments de la passion. De chaque coté deux écussons coloriés, l'un est écartelé, au I. d'argent, au II. d'argent au lion d'or, au III. de gueules, au IV. d'argent sur le tout à une croix d'azur brochant sur l'écartelé. Le second écusson est parti aux armes de Beauvau, d'argents à quatre lions de gueules et partie aux armes précédentes
Les écus sont certainement les blasons des donateurs du retable. Celui-ci est surtout curieux par sa forme incurvée ou arrondie. Après cette découverte mes yeux se portent instinctivement vers le sol. Malgré le demi jour qui règne, le sol apparaît entièrement couvert de pierres tombales. Le plus grand nombre porte simplement une croix, quelques uns des lettres ou des signes. La plupart sont malheureusement effacées par l'usure. Il est presque impossible de lire les épitaphes. Ne serions-nous pas en présence de sépultures de gentilshommes verriers de la Rochère...
Voici, au bas de la nef, devant la porte d'entrées, une dalle plus visible que les autres, elle concerne justement un du Houx de la Rochère. La pierre est grande, l,60 m sur o,90 m, l'épitaphe est facile à lire.

cy-gist
le corps de messir
Marc Antoine du Houx chevalier
décédé à la Rochère le 26avril 1782
âgé de 32 ans
priez dieu pour son âme

le capitaine de Massey connaît à fond l'histoire de la Rochère, il lui est facile d'identifier ce personnage. A coté de cette dalle, une autre plus petite de 1m sur 0, 601m. Elle est un peu plus ancienne, je copie,

de Massezt
le dus...nde
Massez et dame
Agnès de Hennezel
décédée en 1770

Cette épitaphe doit concerner un enfant de Jean-François de Massey, originaire de la verrerie de Selles, et de Marie-Agnès de Hennezel de Bazoilles, mariée au milieu du siècle (1753). Le mariage avait eu lieu à Belrupt, où demeuraient les parents de mademoiselle de Bazoilles. Le contrat se trouvait a Vougecourt dans les archives de mes cousins de Bonnay. Agnès de Hennezel mourut presque centenaire (quatre vingt seize ans) dans sa maison de la Rochère., en 1807.

Cette chapelle servait donc bien de lieu de sépulture pour les gentilshommes de la Rochère. Cette découverte nous fait examiner attentivement d'autres parties du dallage. Mais il fait très sombre et les pierres sont usées, je relève cependant les dates de 1581 et 1613....
D'après le chanoine Perrot de Belfort, la chapelle de la Cote, dite chapelle ronde, a pour origine la mort, en cet endroit très boisé autrefois, d'un prince de Beauvau Sgr de passavant, la tradition veut qu'il soit mort à la chasse, éventré par un sanglier. Cette chapelle fut élevée à sa mémoire et le retable est un ex-voto funéraire. L'écusson aux quatre lions est bien celui de Beauvau...

Nous continuons notre promenade vers la verrerie de Selles.

LA VERRERIE DE SELLES (36)

LA VERRERIE DE SELLES

Un Hennezel à son origine, Georges Sgr de Bourmont (1591) - Un autre à son déclin, Léopold du Mesnil, chevalier de St Louis (1825) - Pendant deux siècles habitée par des du Houx, des Massey, du Fay, de la Woivre, de Beaupré, de Fontaine - Incendie de la verrerie (1723) - Humeur de M. de Fay - La famille de France - Les onze enfants de M. et Mme de Fontaine - Agression contre le dernier maire de la verrerie (1771) - Situation du hameau, site sauvage et triste - Taque aux armes de Lorraine - Pierre de fondation de C. du Houx en 1793 – « vive Bacchus, taque de 1703.

Hameau de quelques maisons à la lisière sud de la forêt de Darney, au nord du village de Selles, à trois kilomètres environ. J'ignore à quelle époque fut allumée cette verrerie. Pendant deux siècles, elle resta exclusivement l'apanage des familles du Houx et de Massey. Cependant l'acte le plus ancien que je possède concerne les Hennezel.
A la fin du XVI° peut-être était-il détenteur de droits dans cette verrerie du fait de sa femme... elle était née du Houx. Deux cent trente ans plus tard, au début du règne de Charles X demeurait à Selles un autre Hennezel, chevalier de St Louis, ancien officier à l'armée de Condé où il avait été grièvement blessé au combat d'Oberkambach. Sous la restauration, il était devenu capitaine de la légion de l'aube. Ce gentilhomme, né Léopold, appartenait à la *branche obscure du Mesnil* et était originaire de la Grande Catherine (1825).
Entre ces deux dates, on ne trouve guère à la verrerie de Selles que des du Houx et surtout des Massey, qui y furent très nombreux.
C'est un Massey François, Sr du Morillon, qui semble avoir été le premier de sa famille à mettre en oeuvre le four de Selles. Était-ce après son mariage, il avait épousé une demoiselle de Bigot, fille d'une du Houx (1672). Le ménage eut quatorze enfants, plusieurs moururent en bas age. Les fils portaient des noms distinctifs, M. du Fay, M. de la Voivre, M. de Beaupré, noms champêtres, tirés de la situation du sol.
C'est sans doute ce François de Massey qu'à la fin du grand siècle, mon ancêtre Nicolas Dormoy, venu d'Anor en Lorraine, avait eu le dessein d'entraîner au comté de Namur, pour mettre en oeuvre la verrerie nouvelle qu'il projetait à Taminer.
Le contrat passé avec Nicolas Dormoy par François de Massey l'engageait à s'associer avec un Bigot de la Frison (peut-être son beau-frère) pour constituer une équipe de cinq gentilshommes pour aller fabriquer des vitres à Taminer,

Pendant deux périodes de quatre mois chacune en 1696 et 1697. Ce document (archives d'Epinal) prouve que de Massey et Bigot connaissaient l'art du grand verre et qu'ils ne craignaient pas de suivre l'exemple des Hennezel et Thiétry. Ils faisaient aussi de lointains déplacements pour subvenir aux besoins de leurs nombreuses familles. M. de la Voivre fut père de onze enfants, une de ses soeurs, mariée à un de ses cousins Christophe de Massey de fontaine en eut autant.
Le capitaine de Massey appartient à une autre branche qui portait le nom d'Arcourt, séparé de la branche de Selles depuis le début du XVII° siècle ...
A l'automne de l'année 1721, un incendie détruisit la halle à bouteilles de la verrerie de Selles. Ce sinistre amena un procès entre M. du Fay, fils aîné de François, et sa soeur Mme de Finance des trois bans, dont le mari habitait la verrerie de la Boudire en Champagne. Le ménage Finance voulait obliger Fay à reconstruire la halle à ses frais (septembre 1723).
M. de Massey du Fay était très indépendant de caractère et d'humeur violente. Un jour, le gruyer de passavant lui reproche d'avoir outrepassé ses droits de coupe de bois dans la forêt royale, il le menace d'un procès. Fay répond vertement « qui parle du Roy, parle a mon ... cul ». (30-9-1746). Quelques semaines plus tard le maître de la verrerie de Selles récidive, ses ouvriers sont surpris charriant du bois de la forêt domaniale pour alimenter les fours. Le gruyer fait saisir les tas de bûches déposés près de la halle à bouteilles et à verres à boire (décembre 1746).
Parmi les ouvriers employés à la verrerie de Selles, à cette époque se trouvaient des représentants de la famille de France, gentilshommes verriers très pauvres, originaires de Magnieuville, fief de la verrerie de Portieux. L'un d'eux Dominique de France épousa (1748) l'une des nombreuses filles de M. de Massey de Fontaine, qui lui, s'établit ici, après son mariage avec une fille de M. de Fay.
Le ménage de Massey de fontaine, avec ses onze enfants, vécut dans une médiocrité paysanne. Une de leurs filles épousa un Thiétry de St Vaubert, l'un des derniers représentants de cette branche, jadis la plus marquante de la famille. D'autres, illettrées au point de ne savoir signer s'allièrent à des laboureurs du voisinage.
Après la mort de M. de Fontaine, ses enfants, les uns après les autres cédèrent leurs parts à Nicolas de Massey. Un autre cousin, fils d'un Massey de Lichecourt, ayant aussi vendu son lot au même Nicolas, ce gentilhomme se trouva, sous le règne de louis XVI, le dernier de sa famille, maître des verreries de Selles. Il avait épousé une Bonnay et s'occupait surtout de cultiver son bien, en vivant de façon rustique. Nicolas de Massey mourut un peu avant la révolution.

Nous arrivons au hameau, il est perdu en plein bois à la bordure ouest d'une clairière que domine le Monparon, coteau abrupt dans la forêt. Le site est sauvage et triste, le soleil ne doit pas facilement pénétrer ici. Les fondateurs de la verrerie ont été certainement attirés dans ce lieu par une source qui jaillit au pied du coteau et par le passage du ruisseau venant du morillon. Leur choix n'était pas heureux, le sol ne semble pas fameux. D'ailleurs l'étendue de terrain défriché est moins grande que dans les autres acensements de la forêt.
Il n'y a plus ici que deux ou trois petites maisons, aucune ne parait de construction très ancienne. La principale est située à droite du chemin des bois, vers le nord. Voici à gauche de la porte d'entrée, la pierre de fondation, elle est entourée d'une guirlande de feuilles de chêne et de glands sculptés en relief. L'inscription est malheureusement illisible à cause des multiples badigeonnages dont on l'a barbouillée depuis des siècles.
A l'intérieur du logis, dans l'âtre, se dresse une magnifique taque à feu aux armes de Lorraine, surmontée d'un fronton avec chiffre enlacé de style louis XIV. Dans le jardin, derrière la maison et sur le chemin montant dans le bois, de nombreux débris de verre jonchent le sol, les fours devaient être proches.
En face, une autre maison, entre deux bâtiments ruinés par un incendie. Elle est de construction plus récente ainsi que l'indique la pierre de fondation. Je copie l'inscription gravée en hauteur sur une pierre rectangulaire et encadrée d'un filet aux angles rabattus.

C.P. a été
Pozé par
C.D.V. HOV
et C.F
M.C. SSAM

1793

Cette maison, nous dit le paysan qui l'habite, dépendait jadis d'une habitation plus importante, incendiée il y a plusieurs années. On voit les décombres enfouis dans l'herbe. La halle du four se trouvait près de là. L'ancien propriétaire habite Ambievillers. C'est M. Henry Albert. « Vous devriez aller le voir. Il possède de vieux papiers sur la verrerie ».

Le bonhomme nous montre à l'intérieur de son logis, une taque à feu moins importante que l'autre (l m. sur 0 m 80) mais amusante. Au centre, un dieu enfant tout nu, danse en tenant un verre à pied dans la main droite et dans la main gauche une carafe. Ce petit personnage émoustillé par le vin, est entouré d'une banderole portant ces mots « vive bacus ». Dans les angles de la taque, de chaque coté de la banderole retombent des branches de laurier. Au milieu coupés en deux par le petit Bacchus on lit la date 17..05. D'autres enfants, également nus, dansent en levant la tête et les bras vers le jeune dieu.

L'ensemble décorant cette plaque de fonte, prouve que les constructeurs de la maison étaient disciples de Bacchus. La chaleur des fours desséchait leurs gosiers.....

VAUVILLERS (37)

PEU-D'AQUET

Hameau perdu.

PONT DU BOIS

Centre de hauts fourneaux séculaires - Alliances Thiétry et Hennezel avec la famille Fricaudel - Armes de cette famille.

AMBIEVILLERS

M. Henry Albert, détenteur de documents sur la verrerie de Selles - Le plan de l'acensements de 1760 - Spécimen d'objet en verre noir – L'abbé de Finance, curé de la paroisse, mort chez sa soeur d'Avrecourt au Morillon (1780). Son testament, l'inventaire de son mobilier.

FONTENAY LE CHATEAU

Situation de ce bourg - Jehan chevalier, châtelaines receveur ducal, entraîne les Hennezel en Angleterre (1568) - Importance de la forteresse du moyen age – L'église et le tombeau de Yolande de Ligne, duchesse d'Esvre (1611) - Les ruines du château où fut incendiée la charte des verriers - le poète Gilbert enfant de Fontenoy.

VAUVILLERS

Bourg important, d'aspect citadin, duché pairie du maréchal de Clermont-Tonnerre en 1775 - Le château construit par ce grand seigneur, aujourd'hui hôtel de ville - Un logis renaissance prétendue maison natale du cardinal Sommier - Le bailliage de Vauvillers, centre d'affaires des verriers de la Rochère, du Morillon, de Selles, de Gruey.

Nous poursuivons notre route, en traversant le hameau voisin, Peu-d'Aquet, un drôle de nom, motivé sans doute par la médiocre qualité du sol qui n'enrichit pas ceux qui le cultivent. Les familles de gentilshommes, détentrices de la verrerie étaient en rapports quotidiens avec les habitants de ce petit village. Quelques unes de leurs filles, sans biens et souvent illettrées, furent séduites par les laboureurs de Peu-d'Aquet. Elles devinrent leurs femmes, après en avoir eu des enfants....

La route descend vers Pont-du-Bois, commune assez proche de la rive droite du Coney et du canal. On rencontre quelquefois ce nom dans nos vieux papiers

Ce village est un centre industriel où flambent depuis des siècles, d'importants hauts-fourneaux. Dans la deuxième moitié du XVI° siècle, il y eut alliances entre nos familles et celle d'un maître de forges de Pont-du-Bois. Melcienne de Thiétry, veuve de Nicolas de Hennezel, un des fondateurs de la verrerie de Houldrychapelle, convole en deuxièmes noces avec Nicolas Fricaudel, qui exploitait les fourneaux de Pont-du-Bois (vers 1570). Le fils aîné de cette dame, Hector, auteur de la branche de Champigny, épousa Mane Fricaudel, fille de son beau-père. Les généalogistes l'ont appelée Manne ou Emone de Fricaudel. On voyait dans le blason de cette jeune personne, un champ d'or avec une fasce d'azur, et trois flammes de gueules, symbolisant peut-être la petite rivière passant près de Pont-du-Bois, et les trois feux d'affinerie qui fonctionnaient déjà dans ce lieu, en ce temps là (vers 1590).

AMBIEVILLERS

C'est le village suivant. Nous nous y arrêtons pour questionner M. Henry Albert sur le passé de la verrerie de Selles. Heureusement, cet homme est chez lui après avoir entendu nos noms et l'objet de notre visite, il nous fait bon accueil.
Il y avait jadis à Selles nous dit-il, deux verreries, l'une de verre noir pour faire des bouteilles, l'autre de verre blanc fabriquée par les bohémiens. Ces nobles se faisaient concurrence. Il y eut des querelles entre eux.
Les bohémiens... ce sont les gentilshommes verriers descendant des quatre familles cités dans la charte de 1448. La tradition de leur origine persiste donc aussi ici.
Le brave homme ne sait pas grand chose d'autre, mais il offre de nous prêter une liasse d'anciens papiers et un plan de la verrerie remontant au milieu du XVIII° siècle. Nous acceptons avec empressement. Massey prend les documents, il se chargera de les dépouiller.
Le plan est celui de l'acensements. Il date de 1760. A cette époque, le domaine de la verrerie s'étendait sur deux cent quatre vingt huit quartes, soit environ quarante huit hectares (la mesure de Fontenoy vaut treize à trente). Il comprenait du bois, des champs, des prés, des jardins, etc... Plusieurs parties sont qualifiées fort mauvaises ou passables. le tout était indivis entre quatre détenteurs, M. de Beaupré, un Massey pour un quart, M. de Massey de la Rochère époux d'Agnès de Hennezel un huitième, M. de Massey habitant Darney un huitième, Mme de Fontaine, née Massey de Selles un quart, enfin M. du Bois du Morillon et de Massey de Romchamp, chacun pour un huitième.
Sur ce plan, l'acensement a la forme d'un triangle, au milieu d'un bouquet d'arbres. Son sommet, très aigu, pointe vers le nord. Les deux halles des verreries et six ou sept maisons, sont dessinées chacune avec un amusant petit panache de fumée, montant tout droit dans le ciel.
Au moment de partir, l'ancien propriétaire de la maison du petit Bacchus me fait cadeau d'un spécimen d'objet fabriqué jadis à Selles. Un porte allumettes en verre noir moulé, orné de fleurs et d'arabesques en relief. Quand on regarde le verre par transparence, le noir a des reflets jaune foncé.

L église d'Ambievillers est moderne, elle semble sans intérêt Nous ne la visitons pas. En passant à proximité, mon ami me fait remarquer qu'elle eut longtemps pour curé, un abbé de Finance du Morillon. Il était le beau frère de joseph II de Hennezel d'Avrecourt, dernier de cette branche. Après la mort de ce gentilhomme, sa veuve qui n'avait pas d'enfants, recueillit chez elle au Morillon, son frère, le curé d'Ambievillers, gravement malade. Il mourut au morillon le 13 novembre 1785.

A la sortie d'Ambievillers, nous passons de la Haute-Saône dans les Vosges c'est a dire de la Comté en Lorraine.....

FONTENOY-LE-CHATEAU

Ce bourg est important (deux mille cinq cents habitants) il aurait des prétentions de ville, s'il n'existait à peu de distance d'ici, dans la Haute-Saône, un autre village appelé Fontenoy-la-Ville. Avant la révolution, ces deux Fontenoy dépendaient l'un de l'autre et se trouvaient en Lorraine.

Fontenoy, apage de la maison de Lorraine, était le chef-lieu d'un comté fort ancien et d'une étendue considérable. Il y avait ici une prévôté seigneuriale, aussi nos pères venaient-ils fréquemment à Fontenoy pour leurs affaires.

C est de ce bourg qu'était originaire Jehan Chevalier, châtelain et receveur ducal au milieu du XVI° siècle. Homme d'initiative, il entraîna les Hennezel en Angleterre, au temps de la reine Elisabeth, après s'être assuré le concours d'un négociant d'Anvers. Ces deux hommes habiles, obtinrent de sa majesté britannique des lettres de privilèges importantes qui devaient permettre aux verriers lorrains d'introduire leur art en Angleterre (17 avril 1568). La postérité de ces gentilshommes existe encore outre-manche. Elle se multiplia énormément, au point qu'elle compte maintenant des représentants dans le nouveau monde et même en Australie. Jehan chevalier avait épousé une Hennezel de la branche du Hastrel. Revenu d'Angleterre, il s'installa dans le domaine de sa femme, y vécut encore une quarantaine d'années et y testa en 1610.

La situation ou château faisait de Fontenoy, au moyen âge, une place forte de premier ordre, entourée de remparts et facilement défendable. Elle ne put cependant résister aux assauts des écorcheurs. La forteresse fut incendiée par eux et elle subit encore le siège de Charles le Téméraire en 1476. Mais c'est au temps de Charles IV, qu'elle reçut le coup de grâce, ces remparts furent rasés et le château en grande partie détruit.

L'église se trouve au pied du coteau escarpé où s'élevait le château. Les parties les plus anciennes du monument sont gothiques, surtout l'abside, mais elles ont été très remaniées après la guerre de trente ans. Le portail et le clocher carré sont de style jésuite. A l'intérieur, on voit près du choeur, le tombeau de la princesse Yolande de Ligne, femme du dernier croy, duc d'Esvres et comte de fontenoy. Cette dame mourut au château en 1611.

C'est dans ce château fort que nos ancêtres avaient déposé primitivement leur précieuse charte de privilèges. L'acte original périt malheureusement au milieu du XV° siècle, lors de l'incendie de Fontenoy. C'est alors que les quatre grandes maisons de gentilshommes verriers de la forêt de Darney, les Thysac, les Thiétry, les Hennezel et les Bisval, obtinrent du duc de Calabre, l'octroi de nouvelles lettres rappelant leurs droits séculaires. Pour plus de sécurité, ils déposèrent cette charte renouvelée au château de Darney, sous la garde des chanoines. Ce document rappelle la destruction des lettres patentes primitives se trouvant à Fontenoy (15 septembre 1448).

VAUVILLERS

Vauvillers s'étale sur un plateau dénudé et sans charme. Le bourg est cependant important (mille habitants), la rue principale, fort large et bordée de trottoirs a un aspect plus citadin que campagnard. Les boutiques sont nombreuses, bien tenues, achalandées.

La terre de Vauvillers était considérable. Elle fut longtemps l'apanage de la maison du châtelet qui y faisait battre monnaie à ses armes. Après la conquête de la Franche-comté, elle passa aux Clermont-tonnerre. Louis XVI l'érigea en duché-pairie en faveur de Gaspard, marquis de Clermont-Tonnerre, maréchal de France, en récompense de ses services militaires éminents. Le roi voulut asseoir cette pairie sur le marquisat de Vauvillers, comme étant, disent les lettres, l'une des plus belles et des plus anciennes terres de la province de Franche-comté, possédant un noble et ancien château, capable de maintenir le titre et possédant un bailliage qui jouit de toute ancienneté, des mêmes privilèges que les bailliages royaux (1775).

Gaspard de Clermont-Tonnerre avait une fortune considérable, il épousa deux femmes fort riches. Il construisit au milieu du bourg, le château devenu aujourd'hui propriété communale et mairie. Le duché de Vauvillers fut crée quelques années avant la mort de son titulaire qui s'éteignit à Paris en

1781, agé de quatre vingt trois ans. Son fils aîné se vit dépouiller de Vauvillers en 1789, et mourut en 1794. Le cadet fut abbé de Luxeuil.

Nous arrêtons la voiture dans la grande rue, en face de la porte monumentale qui donne accès dans la cour d'honneur du château. C'est un portail cintré en anse de panier, entre deux colonnes aux fines cannelures coiffées de chapiteaux du plus pur style louis XVI et qui montent à une dizaine de mètres. Au-dessus, deux étages de fenêtres.
Passé sous une large voûte, on débouche en face du monument commémorant les enfants de Vauvillers morts pour la France, stèle de pierre surmontée d'une urne et entourée de bornes chargées de boulets. Les édiles du bourg ont évidemment eu le désir d'ériger en face de leur majestueuse mairie, un monument d'allure classique.
Dans la cour à droite la façade du château, vaste construction de pierres de taille, d'une trentaine de mètres de longueur. elle a deux étages, le deuxième. compris dans un très haut toit à la mansard, me rappelle le toit de Véreux. L'architecture n'a pas de prétention, elle ne comporte aucune ornementation. La monotonie de cette façade, percée d'une quarantaine de fenêtres à petits carreaux, est rompue au milieu, par un léger avance que surmonte un haut fronton triangulaire en pierres appareillées. Celui-ci présente un oeil de boeuf rectangulaire du style Louis XVI. Sur cet avance les trois ouvertures qui éclairent le premier étage sont des portes-fenêtres donnant jadis probablement sur un balcon de fer forgé.

Malgré son extrême simplicité, cette construction impressionne par l'harmonie de ses proportions. L'on voit très bien, évoluant dans la cour d'honneur, le vieux cardinal de Clermont-Tonnerre et ses nobles hôtes. Cette belle demeure est intacte, mais elle est démocratisée sous l'oeil de boeuf du fronton, un panneau porte les mots « hôtel de ville ». Des enfants jouent sur les marches du perron et sous les fenêtres du rez-de-chaussée, des vieillards flânent dans la cour devenue place publique où devisent assis en se chauffant au soleil. En face de la porte d'entrées, une allée de tilleuls, taillés en charmille marque le départ du parc d'autrefois.

Nous repassons sous la voûte du portail, et nous trouvons en face, une rue fort étroite. Le capitaine de Massey veut nous y montrer la plus ancienne maison de Vauvillers, elle remonte au XVI° siècle. On l'appelle "la maison Roy".
Ce vieux logis est situé à l'angle de rues, il est précède d'une petite cour fermée par une grille et une porte, ou plutôt un porche en miniature, richement ornementé de goût renaissance. Ce porche est surmonté d'une arcade aux voussoirs taillés en diamants alternants avec d'autres martelés. Ces voussoirs supportent un entablement de palmes et de volutes, joliment sculptés. Au centre un mascaron est très en relief, deux autres têtes émergent des montants de ce gracieux édicule.

La façade de la maison est percée d'étroites et hautes fenêtres encadrées de fines moulures. Une charmante tourelle hexagonale flanquée en échauguette à l'angle du pignon, comporte sur chacun des trois cotés apparents, de petites fenêtres garnies de solides barreaux de fer.
Cette belle demeure aurait été au milieu du XVII° siècle, prétend on, la demeure natale du cardinal Sommier, archevêque de Césarée, érudit, auteur de plusieurs histoires de l'église. Or, c'est au village voisin de Montdore, paroisse dont dépendait autrefois Vauvillers, que ce prélat vit le jour...

Il ne nous est pas possible de visiter Vauvillers, sans nous rappeler qu'il était constamment hanté par les gentilshommes verriers habitant la Rochère, le Morillon, Selles, la paroisse de Gruey etc... Le bourg était le siège du Baillage dont dépendaient leurs demeures. Aussi existe-t-il aux archives de la Haute-Saône nombre de procès, sentences, testaments, inventaires, actes tutélaires, requêtes etc... concernant nos familles. Certains de ces documents sont de véritables tranches de vie des générations ayant vécu de la fin du XVI° siècle jusqu'à 1789.

VIOMENIL – TROISIEME VISITE (38)

MONTHUREUX-SUR-SAÔNE - Messe à l'église.

L'étang d'Harcourt - Joncey - Ses propriétaires Jehan d'Assaire et Aulne de Hennezel (1551) - Remy de Thysac Sgr de Belrupt 1612 - Georges du Houx, capitaine au régiment de Lignieville 1658 - Les finance de la Frison en 1614.

DOMBASLE-DEVANT-DARNEY

Seigneurie des du Houx 1661 - Résidence d'un Hennezel de Bazoilles 1693, de Jacques de Massey d'Arcourt, description de sa demeure partagée avec Mme du Houx de Francogney, née Yolande de France (1703) - Donation réciproque des époux d'Arcourt (1708).

JESONVILLE

Thiébaut de Hennezel s'y constitue un domaine (1603) qui est érigé en fief par le duc Henry (1617) - Sort de ses fils, le fief de Jesonville et la seigneurie de Pinot aux Champigny 1714-1777 - Visite d'une propriété du XVIII° siècle à l'abandon - Tristesse d'un logis déserté, livré à la curiosité des passants.

LERRAIN

Fief des Champigny habité jadis par des Thiétry - Le capitaine Larose à Pierrefitte.

17 juillet 1929.

La seigneurie de Dombasle fut donnée le 25 septembre 1661 par le duc Charles IV au capitaine du Houx Georges (capitaine de cavalerie au RT de Lignieville) pour ses vingt deux années de service. Les enfants prirent le nom de du Houx de Dombasle... Jesonville...
Lerrain, dit quelquefois Larin ou Larrin.

VIOMENIL

Le château avec le capitaine Larose - Nicolas de Hennezel et Catherine de Raincourt, Sgr de Viomenil en 1529 - Leurs blasons sur la porte de la tour - Aspect actuel du château devenu mairie - Coup d'oeil sur l'état civil ancien - En 1691 parrainage de Nicolas Dormoy - Pourquoi il revint en Lorraine en 1696 - Mariage de Jean de Grandmont avec la dame de Viomenil - La terrasse du jardin abandonné - Sculptures renaissance sur la porte de Mme Blot, fronton de 1597, jadis aux armes de Nicolas du Houx et de Yolande de Hennezel - Un pittoresque dessin de Lauters, il y a cent ans - Le paysage aujourd'hui, lavoir canal, petit ruisseau qui deviendra une grande rivière - Horizon immuable de la forêt.

Un des fondateurs du Tolloy, Nicolas de Hennezel, époux de Catherine de Raincourt, acheta à Jean de Rambervillers (11 février 1529) la terre et seigneurie de Viomenil dont la Vouerie dépendait du chapitre de Remiremont. Ils firent construire un manoir. Trois ans après, Nicolas et sa femme firent don de la seigneurie à leurs fils ainé Nicolas (16 nov. 1532). Celui-ci ayant embrassé la réforme, pour échapper aux mesures édictées contre les protestants par le duc Charles III, il passa en suisse, après avoir cèdé la seigneurie de Viomenil à son gendre François du Houx (fondateur de la Neuve Verrerie) qui était resté catholique. La famille resta en possession de la terre jusqu'à la révolution.
Nous arrivons au château. Il est situé au sud-est de l'église. Le corps de logis est un long bâtiment de trente mètres environ. La façade principale orientée au nord regarde le village. Elle donne sur une impasse, large et profonde, c'est l'ancienne cour du château. Au sud, l'autre façade donne sur un jardin en terrasses surplombant la Saône. Elle n'a qu'un étage et un grenier éclairé par des fenêtres en attique. La partie centrale avec ses portes à impostes est certainement la plus ancienne. Le coté ouest servait de logement au grangier, on y voit une porte charretière cintrée. Vers l'est, la maison de maître a été agrandie dans le prolongement du pignon pour former une habitation distincte. Les fenêtres sont

hautes et irréguliers. Aucune ornementation sur la façade. Cette vieille demeure est aujourd'hui propriété communale. La partie centrale sert de mairie et de logement à l'instituteur. Dans le prolongement du pignon ouest, on a construit l'école communale. Horrible bâtiment sans étage recouvert de tuiles mécaniques.
Nous entrons dans la partie centrale. On y trouve de vastes cheminées ornées de grosses moulures et de sculptures de style régence. Dans la pièce servant de chambre à l'instituteur, la cheminée comporte un médaillon sculpté représentant un profil de guerrier. Plusieurs pièces ont conservé une partie de leurs boiseries. L'intérieur du logis a été plusieurs fois réparé et remanié sans goût et sans respect des vestiges anciens.

Examen rapide des registres d'état civil….
Examen de la maison appartenant a Mme blot, où nous retrouvons des encadrements de portes provenant très probablement de l'ancien château. ..

Je voudrais voir maintenant de près les sources de la Saône. Je dis « les », car l'eau jaillit, parait-il, en plusieurs endroits. Je ne les connais que par une page de l'album de Lauters, lithographie que je possède avec d'autres vues de la Saône. Au premier plan, l'artiste a représenté une prairie inondée et les bassins d'un lavoir rustique, autour duquel s'affairent des paysannes en coiffe, jupons troussés haut, les pieds dans l'eau, la gorge au vent. De chaque coté de petits édicules de pierre où sont captées les sources. Il y en a trois. Elles ressemblent à des tombeaux.

Au fond du pré, en forme de cuvette, un mur bas délimite le terrain, sans doute propriété communale. Ce mur est ouvert au milieu pour laisser passage au cours de la rivière naissante. A l'horizon, se devine un moutonnement de cimes, les bois de la Pille. A droite du paysage, la haute muraille qui soutien la terrasse du château.
Le pignon ouest de l'ancienne demeure des seigneurs de Viomenil, surmonté d'une girouette, apparaît à l'ombre d'un grand arbre. L'artiste a embelli cette toiture, il l'a représentée plus droite et plus élevée qu'elle ne l'est en réalité, celle que nous voyons ressemble a un toit de ferme. Derrière, au bord du chemin, se profilent sur le ciel, quelques maisons et un bouquet de verdure. Vu par un romantique, ce paysage, comme ceux des artistes de cette époque, est idéalisé. J'ai hâte de voir son aspect actuel.

Au sortir de la cour du château, nous tournons à gauche, la rue descend en longeant le pied de la terrasse, ses contreforts feutrés de mousse et de lichens sont noyés sous le flot de végétation qui descend du jardin. L'endroit est aussi pittoresque que je l'imaginais. J'en fais un cliché....
Au bas de la route, on évoque en vain le dessin de Lauters, aucun des amusants détails, croqués par l'artiste, ne subsistent. Je ne vois qu'une prairie verdoyante. "où donc est la source de la Saône"dis-je à mon guide - "mais la voila" et il me montre, à l'angle du chemin, le plus banal des lavoirs, un long bâtiment couvert en tuiles mécaniques, fermé au nord et construit sans la moindre recherche. Larose m'explique « les diverses sources ont été réunies sous ce toit, rendez-vous des laveuses du village » quelle désillusion...
Comment imaginer que le mince ruisseau qui s'échappe de cet affreux hangar et se met à serpenter à travers les hautes herbes et les joncs deviendra une large rivière.....

LA TUILERIE

Ferme exploitée par M. Demurger, beau-frère de M. Larose - Déjeuner avec sa famille - Un plan de Viomenil en 1768 - La seigneurie d'après un dénombrement de 1631, droits féodaux des du Houx - Le château et le domaine en 1803 - Les bijoux et les meubles de Mme de Francogney, née des Pilliers d'après son testament (1669) - Une donation de mobilier de Mme de Grandmont, dame de Viomenil - Mort de cette dame, inhumée dans l'église en 1734 - Sa soeur, épouse de Clément de Finance d'Ableuvenet, habite la tour du château, après son mariage en 1705.

Vente comme biens nationaux des propriétés du baron du Houx de Viomenil en 1803. Achetés par un juif de Ribeauvillé, Levy-Baruch, pour 22,319 livres, ces biens comprenaient, maison de maître composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, grenier, faux grenier, bûcher, chambre à four, caves, engrangements, écuries, cour, avant-cour, jardins potagers et jardin fruitier, le moulin de Viomenil, la ferme de Jolivet, cinq étangs, trente sept hectares de terres et sept hectares de prés.

GRANDMONT - TROISIEME VISITE (39)

Le Grandmont appartient au frère du maire de Viomenil - Mme Blot y est née - Ses souvenirs, Girouettes et cheminées monumentales, photographie du petit étang - Plans du domaine sous Louis XI - Ses derniers propriétaires de notre nom, mesdemoiselles de Ranguilly de la Rochère - Découverte du fronton armorié de 1594 - Évocation d'évènements dont il fut témoin, le meurtre de la justice d'Escles en 1621 - Lettres de rémission du duc Henry en faveur de Mm. d'Ormoy - Les ravages de la peste en 1610 - Bonté de nos ducs - Nous rendons le fronton au sol qui l'abritait

Note de 1945

Henri Larose tué en mai 1940 dans le nord. Pierre Demurger prisonnier au maquis de Grandrupt en septembre 1944. Mort près de Dachau.

Le Grandmont appartient à M. Durieux-Lecoanet, frère du maire de Viomenil. Il en a fait un pâturage planté de cerisiers.
Mme Blot, née Valentin de Viomenil, est née au Grandmont, elle y a connu deux maisons distinctes et une grange mitoyenne. L'une de ces maisons était flanquée d'une tour octogonale dans laquelle se trouvait l'escalier. Il existait sur cette tour, au sommet du toit pointu, une girouette. Une tempête l'ayant arrachée, un domestique la ramassa et l'accrocha en haut d'un arbre, elle a disparu depuis.
La tourelle encore debout en 1901, n'avait plus alors son toit pointu, elle avait été tronquée à hauteur de la maison et recouverte d'une toiture plate. Il y avait, parait-il, dans la maison, deux cheminées monumentales ornées de sculptures.

En fouillant les décombres recouverts de broussailles et d'orties, nous retrouvons le fronton de l'ancienne porte de la tour enfouie sous les décombres. On le redresse et je puis en prendre une photographie. La vue de cette pierre me rappelle un drame qui se passa au Grandmont à la fin de 1621 et dont Christophe d'Ormoy, notre ancêtre, qui fit sculpter ce fronton, fut la cause involontaire.

Les moeurs de ce temps là différaient bien des nôtres, il ne faut pas l'oublier. La vie était plus rude, plus franche, moins compliquée. La liberté d'allure s'accompagnait d'une liberté de langage qui blesserait la pudeur hypocrite de notre temps. Des rixes éclataient pour des motifs souvent futiles, les meurtres étaient fréquents. Les gentilshommes verriers étaient particulièrement irritables et batailleurs. Très chatouilleux sur le point d'honneur, ils étaient d'autant plus portés à prendre la défense de leur qualité et de leurs droits que certains d'entre eux menaient une existence peu différente des campagnards de leur voisinage. Et les hommes de loi, les agents du fisc prenaient volontiers le prétexte de la simplicité de vie des verriers, pour contester leur noblesse et leurs privilèges, on cherchait à les traiter et les taxer comme des roturiers.
Le drame dont cette pierre fut témoin, eut justement pour origine, un procédé blessant d'homme de loi. Voici l'affaire, d'après le texte même des lettres de rémission, comme on disait alors, accordés par le duc Henry de Lorraine à notre ancêtre et à son fils aîné, accusés d'homicide par imprudence, bien qu'ils n'aient pas été les auteurs du meurtre.

Le 2 septembre 1621, Demange Fremiot, doyen de la justice d'Escles faisant les fonctions d'huissier, se présenta à la porte d'entrée du Grandmont. Il est, dit-il, porteur d'une lettre pour le maître du lieu, il s'agit d'une citation à comparaître devant le maire d'Escles adressée à M. d'Ormoy - pour quel objet... il refusa de le dire - Christophe de Hennezel répond « je suis gentilhomme, en cette qualité je suis justiciable seulement du bailli de Vosges, je n'ai pas à répondre à une citation du maire d'Escles. Je ne

m'y rendrai pas ». Il invite Fremiot à ne plus revenir lui intimer des ordres qu'il n'a pas à recevoir. Le bonhomme s'en va.

Huit jours plus tard, un lundi, il revient, accompagné cette fois de deux habitants d'Escles. Il demande simplement à voir le maître de la verrerie pour lui donner les raisons de sa visite. M. d'Ormoy consent à le recevoir. Il le fait entrer dans une des salles de la maison. Là, Fremiot commence par embrasser le gentilhomme – c'était la coutume courante de cette époque - puis, il tire de son pourpoint l'assignation dont il est porteur et en commence la lecture.
Des les premières phrases, Christophe d'Hennezel comprend qu'il est berné, on veut le forcer à entendre le contenu de l'assignation. Il s'emporte, il considère le procédé de Fremiot comme une insulte. Piqué au vif, il le traite de bélître, de coquin. Il s'emporte, il somme le bonhomme de sortir de chez lui instantanément. Il empoigne le premier objet qui lui tombe sous la main - un flacon de verre - et le jette à la tête du doyen, sans l'atteindre ailleurs.
A bruit de l'altercation, entre dans la pièce, un autre gentilhomme travaillant alors au Grandmont, Nicolas du Houx, seigneur de la Chapelle. M. d'Ormoy lui donne les raisons de sa colère, les prétentions inadmissibles du maire d'Escles, formulées pour la seconde fois par le doyen de justice, celui-ci avant fait le bon apôtre pour s'introduire dans la maison, malgré l'interdiction qui lui en avait été faite.
M. de la Chapelle prend fait et cause pour son cousin, il s'écrie que cette injure le touche pareillement. Fremiot proteste de sa bonne foi, il veut s'expliquer. Nicolas du Houx a aussi la tête près du bonnet. Ayant saisi un levier, il en frappe le malheureux avec une telle furie que celui-ci mourut le lendemain, au point du jour. Cependant Adam de Hennezel, fils aîné de M. d'Ormoy, qui était encore couché dans son lit pour avoir travaillé de l'art de verre en table toute la nuit, en entendant la voix de son père, se jette en bas de son lit, en chemise et pieds nus, il arrive en renfort dans la salle. Il bouscule le doyen qu'il ne savait pas si gravement blesse et le met à la porte du manoir avec un coup de pied au derrière - sans lui faire cependant autre mal.
L'affaire vint en justice, la veuve et les héritiers de la victime reconnurent que Mm. d'Ormoy n'étaient pas les auteurs du meurtre, ils acceptèrent les dommages et intérêts proposés par Christophe de Hennezel et son fils. Ceux-ci adressèrent alors une supplique à leur souverain pour que soient établies les circonstances du drame. Ils voulaient être restitués en leur honneur et bonne renommée, comme ils l'étaient avant la mort tragique de Fremiot.
Le duc Henry accéda à leur désir, il déclara le père et le fils absous et pardonnés, à la condition qu'ils paieraient les frais de justice, quitte à se retourner contre M. de la Chapelle (1er décembre 1621).
Comment Nicolas du Houx qui avait porté le coup mortel, se tira-t-il d'affaire..., je l'ignore. Mais l'indemnité versée à la veuve et les frais du procès furent assez élevés. Pour y faire face Mrs. d'Ormoy durent aliéner la moitié du moulin du Corroy, situé sur leur seigneurie de Bousseraucourt.

Une dizaine d'années auparavant, sous ce linteau sculpté, était passé un défilé de cercueils. C'était en 1610, la peste sévissait au pays de Vosges. Au Grandmont, la première victime de l'épidémie fut le gendre du maître de verrerie Abraham de Thysac. Gentilhomme qui avait pris à ferme la collecte des impôts sur les verres fabriqués dans la région. Il mourut à l'automne. Sa veuve, Lialle de Hennezel, fut à son tour atteinte elle « alla de vie à trépas » environ la St Martin, laissant une fillette au berceau. La contagion frappa d'autres enfants et des domestiques de Christophe, en quelques semaines trente personnes périrent de la peste au Grandmont.

Ne pouvant arrêter le fléau, M. d'Ormoy se décida à fuir avec sa petite-fille Marguerite de Thysac, âgée de huit mois. Il abandonna sur place son mobilier, ses provisions, son bétail. Le Grandmont resta désert plusieurs mois. Lorsqu'au printemps, le maître verrier regagna sa demeure, il constata qu'elle avait été pillée et la maison se trouvait endommagée par les intempéries. Comme au moment de son décès, M. de Thysac était redevable au trésor ducal d'une certaine somme, les agents du fisc prétendaient en exiger le paiement de la petite orpheline, et ils voulaient contraindre son grand-père à faire l'avance de la somme due.

Mais M. d'Ormoy n'était pas homme à se laisser faire, il se plaignit directement au duc, en contant tout au long ses malheurs récents. Le souverain ordonna une enquête. Elle fut favorable au gentilhomme,

non seulement il obtint la remise de la dette de sa petite-fille, mais encore un secours pour remettre en état le Grandmont dévasté et une certaine quantité de grains, pour ensemencer ses champs (30 avril - 18 juin 1611).

NOTE DE 1946

Larose lieutenant-colonel en retraite habite Pierrefitte, son fils Henri a été tué en 1940, sergent-chef au 14ème zouaves. Son neveu Pierre Demurger qui faisait en 1944, partie du maquis de Grandrupt a été fait prisonnier et est mort à Dachau.

LE TOURCHON - SECONDE VISITE

Photographie de la cheminée armoriée de la maison Hemmerlin - Le contrat de mariage de Georges de Thiétry de la Pille avec Anne de Hennezel de la Sybille, signé à la verrière du Fay, le 4 octobre 1660. Le même jour, Jacques de la Sybille prononce le serment du « noble art du grand verre » - Disparition de ce rite séculaire - Photographie de la porte gothique de la chapelle Ermitage, citée en 1549 dans un dénombrement, en 1689 dans un partage, en 1713, dans la vente de mademoiselle de Bomont, dernière de notre nom au Tourchon - Au XVIII° siècle, ce domaine appartient à des Finance et des Bigot - Visite rapide à Clairefontaine et au Hastrel - Note de 1945, Georges Varlot a transporté à la Pille, en 1942, une autre pierre sculptée aux armes des Hennezel découverte par M. Hemmerlin.

En arrivant au Tourchon, je photographie la cheminée armoriée mais comme l'éclairage est insuffisant, je dois faire une pose de près d'une demie-heure. Je photographie ensuite la porte gothique de l'ancienne chapelle Ermitage...

Note de 1945

Il y a quatre ans Georges Varlot m'écrivait qu'il avait retrouvé au Tourchon dans les éboulis voisins de la maison Hemmerlin, une pierre sculptée provenant d'un manteau de cheminée.

LA ROCHERE – SECONDE VISITE (40)

8 juillet 1929.

Situation de la verrerie - Visite de l'usine avec M. Boileau- Les verriers au travail - Leur habileté - L'art de verrerie en Lorraine au XVI°siècle - Vers 1500, un Thysac apprend en Italie l'art vénitien - Caractère des verreries lorraines - Gravures anciennes - Verres de couleur, réputation des Hennezel - Charles de la Cisté, seigneur de Bois -Gizet et les vitraux de la cathédrale d'Auch (1642) - Le verrier moderne, simple unité d'usine - Spécimens des fabrications de la Rochère à l'exposition de 1925, services de tables et grés artistiques de la famille Boileau - Boules de verre multicolore et usages anciens - La vieille verrerie batie par les du Houx (1863), fronton aux armes du Houx et Grivel. Le passé de la Rochère depuis le directoire - La société Ernest de Massey et compagnie en 1834 – L'association du Houx et Baud (1830-1850), après leur mort, Mm. Balhoudey et Fouillot rachètent l'affaire - Pour les concurrencer, Mme du Houx, née Grivel, construit une autre usine (1863). Elle se ruine et part en Amérique avec ses enfants. Leurs successeurs donnent un grand essor à l'industrie. L'alliance Mercier Finance maintient des descendants des gentilshommes à la Rochère (1887)- Note de 1945, en février, un ouragan anéantit la halle de la verrerie de 1863.

M. Amédée Boileau était capitaine d'artillerie, détaché à la manufacture d'armes de St Etienne, lorsqu'il est devenu industriel après son mariage en 1876 avec la fille aînée de Mme Mercier, née Fouillot, héritière des verreries de la Rochère. Mme Mercier nous fait visiter l'usine.

Celle-ci est située à la lisière nord-est du village. L'entrée principale est à l'angle du chemin conduisant à la fontaine St Vaubert. Elle ouvre sur une cour encombrée par un immense tas de bois en vrac, légers rondins taillés dans la forêt, le combustible employé ici depuis des siècles, pour le chauffage des fours.

- « non, plus maintenant, nous explique notre guide, jusqu'en 1905, l'usine marchait uniquement au bois. La Rochère fut la dernière verrerie de France où l'on fondait le verre dans les fours a bois, identiques aux fours primitifs qui contenaient les creusets. Depuis vingt cinq ans, l'usine utilise des fours semi-gazogènes boétius qui produisent eux-mêmes leur gaz par chauffage à la houille ».
- « mais alors, à quoi sert ce tas de bois impressionnant... il est étalé pour permettre sans doute un meilleur séchage »
- « ce bois est spécialement destiné au chauffage des arches fixes pour la cuisson des tuiles de verre et au chauffage des arches roulantes, pour le recuit des verres déjà façonnés. Vous savez que le recuit d'une pièce est la dernière opération. Les arches sont chauffées à cinq cents degrés environ, cette température est voisine de celle où le verre se ramollit ».

Derrière cet amas de bois se dressent au fond de la cour, les bâtiments de la verrerie, deux hautes cheminées les dominent, le plus éloigné est la halle proprement dite, vaste rectangle aux murs relativement peu élevés, recouverte d'une toiture très haute. Deux petits pavillons carrés, d'aspect assez ancien, flanquent la façade ouest du bâtiment. L'un contient au rez-de-chaussée la maréchalerie de l'usine et, à l'étage le bureau du chef de fabrication, l'autre abrite en bas la menuiserie et, au-dessus l'atelier de moulerie.
La halle où nous entrons comporte plusieurs fours. Le plus important occupe le centre de cette halle. Tout autour évoluent des verriers de tous les âges, canilleurs, souffleurs, étendeurs, maniant avec une incroyable dextérité la matière en fusion, au sortir des creusets. Chaque équipe a son travail bien défini, son outillage particulier réduit à quelques ustensiles de fer fort simples, quelques moules, de rustiques tables ou bancs de bois. Ouvriers et matériel semblent entremêlés. Il n'en est rien, les équipes travaillent sans confusion, sans gêner leurs voisines. Chacun accomplit son oeuvre sans gestes inutiles, ni précipitation, dans une atmosphère brûlante que rendent supportables d'incessants courants d'air. A la Rochère, le travail se fait encore à la main avec les procèdes séculaires qu'employaient nos pères. Nous sommes loin de l'usine de Noll, visitée l'an dernier, en compagnie de Dorlodot.
Le maître verrier est créateur, avec son seul souffle, ses doigts, la sûreté de son regard, un sens parfait des dimensions, il fait un petit objet léger, translucide, sonore, lumineux qui s'irisera aux rayons du soleil, reflétant l'or ou la pourpre des vins. Dans la fournaise ardente et « cueillie », c'est le terme technique, une petite masse de verre rougeoyant, goutte de feu suspendue au bout d'une tige de fer creuse. Le verrier lui insuffle la vie, il lui imprime une série de mouvements presque imperceptibles, la tourne, la retourne, la lève ou l'abaisse, la fait osciller... bientôt, on voit éclore l'embryon d'une chose informe. Ce corps s'enfle ou s'amenuise, se creuse, s'effile ou s'étire, ses lignes et ses proportions se précisent. Alors l'homme parfait la forme de l'objet par d'habiles contacts donnés avec une pince de fer, aux endroits précis qu'il désire. Au fur et a mesure que le verre se refroidit et perd sa couleur de feu, il prend la transparence de l'eau.

On comprend que, dans les siècles passés, l'art du verrier ait paru tenir du prodige. Volcyr de Serouville, secrétaire du duc de Lorraine au XVI° siècle décrivant l'art de verrerie alors à son apogée, ne pouvait retenir son admiration. Ses phrases, concernant la fabrication des glaces et des miroirs, me reviennent à la mémoire. Dans une langue imagée et savoureuse, il dit ... »et se forgent les voirres, en la fournaise ardente, par une merveilleuse artifice avec ung fer attaché au bout d'un baston percé, par le moyen duquel le maistre ouvrier tire la masse embrasée à force de souffler et roubler sur une planche, il vient à l'arrondir et enfler, tant et si longuement qu'elle a prins la grosseur de mirouers, grande moyenne et petite, comme bons semble au dit maistre. Puis après; il applique le plomb par grant subtilité, pour donner le lustre et réverbération des choses » (1530).

Au même siècle, Thierry Alix, président de la chambre des comptes de Nancy, décrivant au duc Charles III les richesses de son duché, vantait « les grandes tables de verre de toutes couleurs qui se font en haultes forests de Voge, et dont une bonne partie de l'Europe est servie par le transport continuel qui s'en fait en pays d'Angleterre, puis aux autres régions plus éloignées ». Il parle aussi du « nombre infini de petits et menus verres, des grands miroirs et bassins et de toutes aultres façons qui ne se font ailleurs en tout l'univers « 1594 ».

Cent ans plus tôt, un Thysac, François, né à Hennezel, s'était expatrié en Italie, pour apprendre des vénitiens, l'art de faire un merveilleux cristal. En échange, il avait enseigné aux gentilshommes verriers italiens les procèdes de fabrication des glaces et des miroirs « à la façon de lorraine » dont nos pères détenaient le secret. De retour au pays natal, Thysac demanda et obtint du duc René, l'autorisation de créer une verrière nouvelle, près de celle où il avait vu le jour. Il choisit « dessoules la haulte Frison, sur le rup des voyes ung lieu propice où il pourrait, disait-il, besogner au dit art, pour le plus grand profit de son altesse » (18 octobre 1515)

Le spectacle de ces hommes au teint have, aux joues plissées de rides, aux veux brillants et profonds, evoluants légèrement vêtus et, la plupart nu-tête, à travers ces masses rougeoyantes suspendues au bout de leur canne - la fameuse canne du verrier – qu'ils manient avec art, ce spectacle est étrange et impressionnant. Il faut une vraie vocation pour apprendre ce métier, pour l'exercer habilement, pour l'aimer.....
- « la plupart de nos ouvriers, nous dit M. Boileau, sont verriers de père en fils, depuis des générations. Ils ont toujours conscience d'appartenir à une corporation qui jouissait jadis de privilèges spéciaux. Les vieux surtout conservent une indépendance de caractère très particulière, n'est pas verrier qui veut ».

L'an dernier à Nancy, M. Daum, le maître verrier d'art connu, rencontré au cours d'une séance de l'académie Stanislas, me faisait une réflexion analogue et il ajoutait « cette main d'oeuvre, cette habileté professionnelle ne se trouvent plus guère qu'en lorraine, pays où les gens sont tenaces, fiers, fidèles à leurs traditions locales. Ils ont l'amour de leur métier et celui de leur sol, le plus grand nombre de nos ouvriers chérissent cette terre lorraine, pourtant peu généreuse, ils en acquièrent des parcelles qu'ils cultivent de ces mêmes mains qui ouvrent habilement le verre fragile ».

Le travail manuel de la halle et des champs n'entrave pas la pensée de ces hommes, ils sont réfléchis, aiment lire, étudier, leurs réflexions sont presque toujours pleines de bon sens, souvent émouvantes, marquées d'un esprit observateur et indépendant.

La vue de ces équipes en plein travail, me rappelle les images naïves que donnent les ouvrages anciens sur l'art de la verrerie, depuis les bois gravés du XVI° siècle, reproduits dans le livre de Georgeres Agricola "de Re Metallica" imprimé à Bale en 1561, images représentant l'intérieur d'une halle de la « petite verrerie » en activité où tous les détails sont présentés avec un réalisme saisissant, jusqu'aux multiples planches des ouvrages du VIII° siècle, notamment celles de la grande encyclopédie où des gentilshommes en culotte courte, souliers à boucles, tricornes brodés, accomplissent les gestes de leur art avec des allures de marquis esquissant un menuet ou un pas de gavotte... ceux qui cueillent la matière en fusion ont endossé, par dessus leurs culottes, une simple chemise qui flotte à hauteur de leurs genoux, tandis qu'est adaptée sur leur front une sorte de visière, large et rigide pour préserver leurs yeux de l'ardente chaleur que dégagent les ouvreaux.
Ici, les visages sont à découvert, les tenues d'ouvriers moins spéciales. Pourquoi a t-on trouvé le moyen de tempérer la chaleur qu'exhale le four, de la rendre moins brûlante....
En ce qui concerne le verre de couleur, nos pères possédaient d'antiques secrets d'alchimie, des tours de main inconnus aujourd'hui, soit pour imiter toutes sortes de pierres précieuses, soit pour donner aux vitraux ces bleus, ces rouges ces verts, ces pourpres d'une intensité incomparable, qu'illuminent l'ambiance mystique des cathédrales. Les verriers du moyen age détenaient d'étonnants procédés de mélanges de cuisson, de recuisson, qui ont été perdus, aucun vitrail moderne n'offre une telle richesse, une telle chaleur....

Au milieu du XVII° siècle encore, les verres de couleur, fabriqués par les Hennezel étaient réputés, chapitres, monastères et châteaux, souvent de provinces fort éloignées, recouraient à eux et leur commandaient des verres de couleur pour leurs vitraux.

En 1643, les chanoines du chapitre d'Auch, faisant réparer les vitraux de leur cathédrale, ne parvenaient pas à se procurer de beaux verres de couleur. Le restaurateur avait écrit « en plusieurs villes de France, sans pouvoir en trouver ». Il apprit un jour qu'en nivernais à la verrerie de Bois-Gizet, un gentilhomme lorrain, né Charles de Hennezel, fabriquait de très beaux verres, il s'était adressé à lui, il craignait de ne pas recevoir de réponse, le réparateur des vitraux d'Auch disait aux chanoines « s'il vous plaisait d'écrire à ce gentilhomme comme vous avez des amis et crédits partout, vous ferez plus avec parolle que moi avec argent ».

Ce Charles de Hennezel, seigneur de la Cisté, était petit-fils d'un sire, Gérard de Hennezel de la Rochère. Son père s'était réfugié en Nivernais au début de la guerre de trente ans. Sa femme devenue veuve vint finir ses jours à la Rochère, avec son fils qui y ralluma des fours, ils habitaient la Main-Forte à Tourelle des Grandmont. Ses petites filles épousèrent l'une un Raguilly, l'autre un Massey de Selles qui travaillèrent ici. Ce sont les ombres de ces gentilshommes et de leurs proches qui hantent mon esprit, tandis que je vois flamber aujourd'hui ces fours séculaires.

Au moyen age, l'art de verrerie était naïf et émouvant, la main de l'homme, avec les pénibles et habiles tâtonnements y paraissait plus sensible encore. De nos jours, les verreries comme celle de la Rochère, où l'on emploie encore des tours de main anciens sont de plus en plus rares. Peu de chose cependant, dans le travail des verriers de notre époque rappelle les travaux d'art, exécutés par les anciens verriers.
Jadis, la personnalité du verrier, son habileté, les égards dont on l'entourait, faisaient de lui un artiste. Il savait dominer son travail, l'exalter, l'ennoblir. De nos jours, l'ouvrier verrier est, au contraire, dominé par un travail excédant. Au fur et à mesure que l'industrie s'est développée, la situation morale et matérielle des travailleurs du verre a disparu. Des machines formidables et compliquées, comme celles que nous avons vues à Noll, avec leurs rouages, leurs bielles, leurs bras automatiques, « cueillent » le verre, le soufflent, le moulent, l'étirent en nappes immenses. Alors la personnalité du travailleur s'efface complètement, le progrès a fait du verrier une simple unité d'usine…..
M Boileau nous fait suivre, à travers la verrerie, les diverses phases de la fabrication, de la halle on passe dans un grand bâtiment. Rectangle très allongé à un étage, percé de multiples fenêtres, il abrite les salles et magasins où se parfait le travail. Là, on trie, on lave, on essuie, on met en paquets les objets fabriqués, puis on les emballe. On trouve ici des spécimens de la plupart des produits de la verrerie de la Rochère.
Sa grande spécialité est la gobeleterie courante qui s'écoule surtout dans les provinces du bordelais. On y fait aussi la verrerie de table la plus fine.
J'ai vu à paris, en 1925, à l'exposition des arts décoratifs, dans le pavillon de Franche-Comté, un admirable service de table fabriqué ici, carafes en forme d'aiguière, gracieuses coupes d'une légèreté extrême, s'épanouissent comme des corolles au sommet d'une haute tige, d'une finesse et d'une transparence étonnantes. Ce service avait été exécute d'après les dessins de M. Michel Boileau, l'un des fils de notre hôte. Ces beaux spécimens de la verrerie de la Rochère, voisinaient avec des grés artistiques, oeuvre du même artiste. Plusieurs représentaient des animaux. Je me souviens entre autres d'une panthère d'un réalisme saisissant. En grès émaillé multicolore, la bête était aussi belle par son anatomie, il sort aussi de la Rochère, de la verrerie à usage industriel, des tuiles de verre et, en ce moment, des carreaux ou plutôt des pavés lumineux destinés à intensifier l'éclairage de certaines usines. Ces pavés, creux à l'intérieur, renvoient les rayons de lumière. La pâte de ce verre est translucide comme de l'eau de source, sa luminosité est extrême. M. Boileau m'offre un de ces curieux pavés en souvenir de notre visite. Sa forme, ses proportions, la fraîcheur de son aspect, me permettront de l'utiliser comme cendrier. Il serait très à sa place sur un bureau moderne.
Au bout du bâtiment et auprès du canal amenant l'eau à la turbine, s'élève une haute et blanche cheminée de forme carrée. « Elle a un double objet, explique M. Boileau, le principal est le tirage de la machine à vapeur, l'autre le tirage des batteries de production du gaz qui sert au coupage et au rebrûlage des verres ».

La visite est terminée. Nous sortons de l'usine par la porte sud-ouest qui donne sur le chemin privé, aboutissant à la main-forte à tourelle, bâtie par Simon de Thysac.

Nous échangeons nos impressions Massey et moi, il me raconte « les vieux ouvriers de la verrerie savent encore fabriquer d'amusants objets, entre autres, des presse-papiers, boules dans la transparence desquelles se voient des dessins géométriques, des fleurs, des rubans, des guirlandes de verre de toutes les couleurs, bibelots si à la mode il y a cent ans et recherchés aujourd'hui par les antiquaires ». Mon ami tachera de me faire exécuter un presse-papiers de ce genre en souvenir de notre visite.
Il me raconte certains usages anciens conservés jusqu'à nos jours par les verriers que nous venons de voir à l'oeuvre. L'un des plus curieux est la façon dont se faisait en pleine nuit, le réveil du personnel qui devait reprendre le travail. Vers une heure du matin - un peu plus tard en hiver - un homme parcourait les rues du village en criant « faites lever vos gamins ». En termes de métier, les gamins sont les jeunes tiseurs chargés de l'entretien des fours.
Massey se souvient avoir entendu dans son enfance, ces crieurs nocturnes. Cet usage est maintenant à peu près abandonné. Avant de partir, je dis à Maurice de Massey.
- « lors de ma visite à la Rochère en 1910, j'avais vu un ancien bâtiment, vestige de la verrerie des du Houx. On y voyait les armes des derniers propriétaires au-dessus de la porte principale. Existe-t-il toujours... »
- « mais oui, me répond-il, on l'appelle ici la vieille verrerie. Le bâtiment n'a pas beaucoup changé d'aspect depuis trente ans. Je vous y conduis ».
Et il me montre, au nord-ouest du village, de l'autre coté du chemin par lequel nous sommes arrivés de Passavant, une longue bâtisse, flanquée de deux pavillons et abandonnée. Elle parait avoir une quarantaine de mètres de long sur une vingtaine de large. Elle se dresse à environ soixante mètres du chemin dont elle est séparée par une prairie. De chaque coté, des jardins ouvriers.
En approchant, je retrouve parfaitement le bâtiment, percé de multiples ouvertures, sans portes, ni fenêtres, mais aveuglées par des planches. La construction est robuste, elle ne semble pas avoir souffert des injures du temps. Le cartouche armorié qui surmonte la porte d'entrée et qu'on a encadré dans la muraille, un peu au-dessous de deux fenêtres de l'étage est absolument intact.

- « la date de 1863 que vous lisez au-dessous des écussons, me dit Massey est celle de la construction de ce bâtiment, jadis halle de la verrerie. Il était l'oeuvre de la dame dont on voit ici les armoiries, à coté de celles de son mari : celui-ci, Laurent Marie du Houx, ancien officier et chevalier de St Ferdinand d'Espagne, était fils de Simon, l'un des derniers seigneurs de la Rochère et d'une demoiselle de Bonnay de Beausicant. Il fut un de mes arrière-grands-oncles, sa soeur avait épousé mon bisaïeul Nicolas Joseph de Massey. Après sa retraite, il revint à la Rochère et crut pouvoir devenir maître de verrerie. Il était malheureusement incompétent en la matière. Sa femme se nommait Claudine, Alexandrine, Joséphine de Grivel de Bard. Elle appartenait à une vieille famille de noblesse parlementaire de Franche-Comté, la même que les Grivel de Perrigny, dont était la belle-mère du premier comte d'Hennezel de Beaujeu. Ambitieuse et utopiste, cette arrière-grand-tante se ruina ici, où elle a laissé de mauvais souvenirs.

Voici ce qui m'a été conté. Depuis la fin du directoire, la verrerie de la Rochère chomait presque constamment. Les gentilshommes verriers ne s'y intéressaient plus à cause de la suppression de leurs privilèges, l'usine ne travaillait plus comme jadis avec des associés, des parents, des amis, mais avec des mercenaires venus des provinces voisines. Sous la restauration la verrerie ne fabriquait plus que des bouteilles ordinaires. Les feux furent éteints vers 1825.

La Rochère resta plusieurs années inactive. Un cousin germain de mon grand père, Ernest de Massey, célibataire endurci, résolut de reprendre l'art ancestral. Il s'associa avec plusieurs parents, entre autres son oncle, le capitaine Auguste de Massey, chevalier de St Louis et Laurent du Houx, pour fonder une nouvelle société qui exploiterait la verrerie avec des procédés de fabrication plus modernes et fabriquerait de la gobeleterie. L'usine fut reconstruite. La société nouvelle prit pour raison sociale le nom - Ernest de Massey et Compagnie - ceci se passait en 1834.

Cinq ans plus tard, c'est à dire en 1839, mon arrière grand-oncle, Laurent du Houx, qui possédait un quart d'intérêt dans la société, reprit l'affaire entièrement à son compte. Il changea l'emplacement de l'usine, la transporta dans sa propriété et lui donna un plus grand développement. Il s'était associé avec un M. Baud.
Laurent du Houx mourut une vingtaine d'années plus tard (26 juillet 1859) laissant deux enfants mineurs, nés à la Rochère. Un fils de dix huit ans Adrien Fidèle et une fille de douze ans, Marie Fidèle. M. Baud étant mort vers la même époque, l'association fut dissoute. Les immeubles furent vendus par licitation, les acquéreurs, Mm. Balhoudey et Fouillot reprirent l'usine.
La veuve de Laurent du Houx ne put se résoudre à cet abandon. Autoritaire et peu intelligente, elle s'imagina qu'elle pourrait devenir aussi maîtresse de verrerie, bien qu'elle fût complètement ignorante des affaires, elle résolut de concurrencer les successeurs de son mari. A grands frais elle entreprit la construction d'une autre usine, le bâtiment que nous avons sous les veux était la halle de cette nouvelle verrerie (1863).
Deux ans plus tard, Mme du Houx maria sa fille âgée de dix huit ans avec un M. de Bourgogne, fils d'un propriétaire de Lamarche (30 mai 1865). L'année suivante ce ménage eut une fille, appelée aussi Fidèle, baptisée dans l'église de Passavant. Le parrain de l'enfant était son oncle Fidèle du Houx, habitant la Rochère.
Toute la famille dépensait sans compter. En quelques années, mon arrière-grand-tante engloutit sa fortune personnelle et celle de ses enfants. Un beau jour, ceux-ci quittèrent le pays, abandonnant la verrerie et leurs propriétés de la Rochère. Ils allèrent en Amérique, pensant y refaire leur fortune et se fixèrent à Chicago où ils végétèrent. Leur mère les rejoignit et vécut là-bas quelques années. Rentrée en France, elle mourut presque dans la misère.
Tandis que s'effondraient ainsi les malheureux descendants des anciennes familles de gentilshommes, l'un des nouveaux dirigeants de la verrerie, M. Fouillot homme expérimenté et actif, savait donner un nouvel essor à l'industrie. Il était fort riche : on raconte que ses parents étaient marchands de verre ambulants et qu'ils avaient gagné beaucoup d'argent, en exerçant leur commerce de foires en foires.
M. Fouillot maria sa fille avec M. Michel Mercier, originaire de Fontenoy-Le château, qui devint maître des verreries de la Rochère. Mais celui-ci mourut jeune (4 janvier 1865) laissant deux enfants mineurs. Une dizaine d'années plus tard, sa veuve se remaria avec son beau-frère, Gabriel Mercier, capitaine d'artillerie à Vincennes, auquel M. Fouillot confia la direction de l'usine.

Très intelligent, fort honnête et populaire, M. Mercier fit prospérer son industrie. Il tint dans la région une place de premier plan. Il fut président du conseil général et député de la Haute-Saône. Comme il n'avait pas d'enfants -sa femme s'était remariée assez âgée- il adopta son neveu Armand mercier et lui fit partager la direction de la verrerie avec son gendre M. Amédée Boileau, qui vient de nous faire visiter l'usine.

Ces deux messieurs sont actuellement les maîtres de la verrerie, ils ont assuré sa vie et son succès. Les moyens de communication s'étant beaucoup améliorés depuis un demi-siècle, leur industrie a pris un essor considérable. Mon cousin, Ernest de Massey, auteur d'intéressants souvenirs, tenait ces messieurs en grande estime.
M. Armand Mercier ayant épousé ma cousine Adeline de Finance, fille de M. Charles de Finance que vous avez connu (30 mai 1887), il se trouve que les descendants des anciens gentilshommes verriers de la Rochère sont encore intéressés dans l'industrie modernisée.

Cet historique de la vieille verrerie m'intéresse beaucoup, je demande à mon ami de fixer son récit sur le papier, afin de compléter mon dossier de notes ...

Après le départ pour les États-Unis des enfants de Laurent du Houx, tous leurs biens durent être vendus. Les acquéreurs de la vieille verrerie furent les propriétaires actuels de l'usine. Ceux-ci mettent cette ancienne halle à la disposition de leurs ouvriers et des habitants du village pour y ranger leurs récoltes, pommes de terre, foins etc... Le pavillon ouest sert de logement ouvrier, celui de l'est de salle de réunion.

Note de 1946

Un ouragan survenu en février 1946 a fait écrouler la vieille halle...
..

SAINT VAUBERT - PREMIERE VISITE (41)

Le hameau de St Vaubert, fondé par un Thiétry (1475) s'appelle aujourd hui Thomas - La situation aux confins de la Lorraine et de la Bourgogne a mêlé son existence à la grande histoire - Le bois du Différend - Un vallon séduisant - La ferme de la famille Aubert, bâtie en 1770 par Laurent du Bois, garde du corps du roi de Pologne et sa femme Elisabeth de Hennezel de la Sibylle - Le nom de leur fille sur la pierre de fondation - Sort de leurs enfants - Pierre de fondation d'un bâtiment construit en 1840 par Félix Messey - La ferme voisine, habitée par des allemands, à la place des paysans lorrains qui ont déserté la terre - Le bonheur en ville et à la campagne - Pierre de fondation de Nicolas Messey et Catherine Régent (1832). Ce qu'étaient ces familles - Deux Messey épousent des demoiselles d'Hennezel de branches devenues paysannes. 1842-1847, une Messey épouse un du Houx, fondateur d'une verrerie à Fains (Meuse).

St Vaubert, l'une des plus anciennes verreries de la Vosge, remonte à 1475. Son fondateur est l'un des Thiétry mentionné dans la fameuse charte de 1448. Ce maître verrier, nommé Colin, désirait installer ses enfants à proximité d'Hennezel. il découvrit entre Passavant et Darney, un canton de forêts particulièrement séduisant, un vallon boisé, aux pentes exposées au midi, un ruisseau rapide permettant de créer des étangs poissonneux, d'irriguer des prairies, de faire tourner un moulin. Enfin, au creux de cette petite vallée non loin d'une source célèbre - ses eaux placées sous le vocable d'un saint illustre, sont réputées miraculeuses - on pourrait construire une verrerie nouvelle, bâtir une agréable demeure, l'entourer de bâtiments d'exploitation. Les travaux des champs, l'élevage du bétail, l'art ancestral dans la mauvaise saison, l'existence de la famille se trouverait assurée pour plusieurs générations.

René II, prince magnanime, dispose à favoriser la prospérité de ses sujets et la mise en valeur de ses domaines, accordé au maître verrier, les terrains qu'il convoitait « sur la ru au-dessous de la fontaine Saint Vaubert ». Les lettres patentes régularisant cette concession, rappelaient les privilèges, les droits et les prérogatives énumérées par la charte de 1448. Elles confirmaient en leur possession le créateur du domaine et sa postérité (24 avril 1475).
Le nom du patron de la fontaine miraculeuse fut donné par Thiétry à la nouvelle verrerie. Retenu comme nom de fief par ses descendants, il se perpétua jusqu'à la révolution, les Thiétry de St Vaubert comptaient encore d'obscurs représentants à cette époque. Avant-hier, nous avons retrouvé leurs traces à la verrerie de Selles. Sous la restauration s'éteignit à Darney, une demoiselle de St Vaubert, ancienne religieuse, née à selles (25 décembre 18l8).

Aujourd'hui, le hameau de St Vaubert s'appelle simplement Thomas.
Ce nom bizarre et inexplicable, est devenu officiel. Il figure seul sur ma carte, au-dessus de celui de la fontaine St Vaubert. Il est ancien, il apparut une centaine d'années après la création du domaine. A cette époque, la verrerie de St Vaubert dite chez Thomas, était la propriété de deux gentilshommes fabriquant du « grand verre » Jean de Thiétry et Ambroise de Hennezel, celui-ci étant l'un des premiers de notre famille qui s'aventura en Picardie, pour y implanter son art (1572 – 1575).

Le nouveau domaine était situé aux confins de la Lorraine et de la Bourgogne le trace de la frontière, entre les deux pays, fut l'objet de discussions sans fin. Dés la fin du XVI° siècle, le bornage de cette ligne, passant au sud de la verrerie de St Vaubert, amena de telles contestations que la partie de la forêt qu'elle traverse fut appelé le bois du Différend, nom qui lui est resté.
J'ai trouvé à la bibliothèque nationale de curieux documents, rapports, procès verbaux, plans qui permettent de suivre durant trois siècles, les événements de la grande histoire et de suivre leur

répercussion à travers l'existence de St Vaubert. Sa situation géographique valut à cette verrière, nombre de fois, des incursions ennemies, pillages, rançons, emprisonnements des gentilshommes qui payèrent de leur personne et de leurs biens, leur fidélité à leur prince.
Plusieurs Thiétry combattirent avec distinction, si bien que leurs services leur valurent de la faveur ducale des exemptions et des pensions. De ce fait, l'histoire de la verrerie de St Vaubert offre plus d'attrait que d'autres. En outre, m'a-t-on assuré, le domaine est resté jusqu'à nos jours, entre les mains de descendants des fondateurs.

Nous débouchons de la forêt, au nord du vallon, par la route venant d'Henricel. Le site apparaît brusquement. Il est charmant. Un oasis de terres cultivées et de prairies, en forme de coeur que frangent des futaies. Au fur et a mesure qu'on descend le chemin en pente douce, on découvre a droite, la croupe sud du plateau défriché il y a quatre siècle et demi, à gauche, un ruisseau serpente au milieu de petits près plantes d'arbres fruitiers, ourlés de haies.
Au creux de la vallée, quelques maisons allongent leurs ombres sous le soleil couchant, cadre harmonieux d'une existence paisible et pratique, choisi par un homme de goût. « Le décor où vit un homme trahit son âme profonde » a dit Balzac le Thiétry, fondateur de ce hameau, n'était certainement pas le premier venu.

En cette fin de journée, nous nous contenterons de traverser le domaine, il faut découvrir aussi le morillon. J'arrête la voiture à gauche du chemin suivant la vallée, en face d'une maison d'aspect vieillot. Cette modeste ferme est le type des habitations rurales de ce pays. Assez longue façade exposée au midi et comportant au centre, une porte charretière voûtée en plein cintre, un appentis et une écurie la précèdent plus loin, noyés dans le fouillis d'une vigne sauvage. Le logis du cultivateur est éclairé au rez-de-chaussée par une porte et trois fenêtres et par deux autres à l'étage.
De l'autre coté du chemin et en face, un bâtiment plus rustique dépendant certainement de la même exploitation. Le devant de cette ferme est, comme toujours en ce pays, encombré et en désordre, faucheuses, chariot, brouettes, outil bois de chauffage, tas de fumier etc....
Au bruit de l'auto, les habitants apparaissent sur le pas de leur porte, les touristes sont rares dans ce val solitaire. Je sors mon kodak. Pour entamer conversation, je prie les bonnes gens de se placer bien en vue devant leur logis, je leur promets leur portrait, argument irrésistible.
La famille Aubert - le père m'a dit son nom – m'apprend que l'ancienne verrerie se trouvait tout près de sa demeure, à gauche du chemin allant au morillon, sous le plus grand des étangs.
- « il y a longtemps, dit-il, qu'il n'en reste plus rien, les fours étaient déjà éteints et la halle en ruine, il y a dit-on cent cinquante ans, mais en travaillant la terre, on trouve encore a cet endroit là, des débris de verre ».
- « votre maison doit être aussi bien ancienne. Peut-être a-t-elle été construite par les descendants des verriers... »
- « ma foi monsieur, vous pouvez savoir ça, son âge est marqué sur une pierre au coin de la façade ».

Et il m'indique, à l'angle gauche, un bloc de grés portant, grave en lettres capitales, cette inscription

Deus sit bene....
Docella Elisabeth
Theresia du Bois
Posuit 1770

Du bois…je connais ce nom. Cette famille fut alliée à la notre. J'ouvre mon dossier de notes. En effet, trois ans avant la pose de cette pierre, Laurent Dubois, et, garde du corps du roi de Pologne, était devenu co-propriétaire de St Vaubert par son mariage avec l'une des héritières du domaine indivis, Elisabeth de Hennezel, fille de Jean-Claude, Sgr de la Sibylle, et d'Antoinette du Houx de Gorhey. Le mariage eut lieu au Morillon, voici une copie du contrat (3 février 1767).
Ce Laurent du bois était fils d'un propriétaire de la verrerie voisine de la Planchotte et d'une demoiselle de Vernerey. Il appartenait à une famille lorraine d'ancienne noblesse et fut maintenu, l'année suivante, dans sa qualité. Le ménage eut plusieurs enfants. Elisabeth Thérèse, l'une des filles

était encore au berceau, lorsque cette maison fut bâtie et son nom gravé sur cette pierre de fondation. Cette enfant resta célibataire, elle passa toute son existence au Morillon et y mourut sous le second empire, presque centenaire.

Elisabeth du Bois eut un frère aussi garde du corps qui émigra et servit à l'armée de Condé. Retraité comme chef de bon, il mourut à la Rochère, sans avoir contracté d'alliance. Un autre frère marié à une demoiselle de Bichin de Cendrecourt se fixa au château de ce nom, après son mariage. La postérité est encore représentée, j'ai fait récemment la connaissance de son petit fils. Il m'a conté sur sa famille, mille souvenirs.
Le patronage d'Elisabeth du bois, reste visible sur cette ferme, ravive dans ma mémoire, des brides d'histoire familiale, puissance d'évocation d'un nom gravé sur une pierre vénérable. Nos pères, férus de traditions, savaient ce qu'ils faisaient en attribuant la pose de la première pierre d'une maison à l'un de leurs rejetons au berceau, geste émouvant dont le granit perpétue le souvenir. Ils affirmaient leur volonté de continuité du bien de famille dans leur descendance, ils voulaient attacher au sol leurs enfants.....
Le père Aubert me montre une autre inscription sur le bâtiment situé en face de sa maison. Cette pierre est beaucoup plus récente, j'en relève le texte.

L'an 1840
Cette pierre a été
Posée par E.S
Félix Messée
Le 26 mai

- « il me semble avoir déjà rencontré ce nom de Messey » dis-je tout haut.
- « il est aussi sur l'autre maison » répond. Le vieux paysan, en m'indiquant du même coté de la route que sa ferme, une autre ferme plus modeste encore et d'aspect moins ancien.
- « il y a donc d'autres habitants ici... »
- « ah, monsieur, il n'y a plus guère que nous, les voisins ne sont pas du pays. Ils sont arrivés depuis peu de temps. Ils disent qu'ils sont alsaciens. On ne les connait pas. Il y a une cinquantaine d'années, on comptait encore à Thomas huit maisons et plus de quarante habitants, toutes les terres étaient cultivées. Maintenant chaque année, les friches gagnent. La jeunesse ne veut plus travailler la terre. Alors ce sont des étrangers qui viennent occuper nos champs. Il y en a pas mal dans le pays, c'est un malheur... »
Le bonhomme baisse la voix et ajoute d'un air mystérieux, « nos voisins, on dit que se sont des allemands, eux autres sont travailleurs, mais avec eux on ne s'entend guerre ».

Alors ici, comme à la neuve verrerie et à la Bataille, les paysans vosgiens ont abandonné leur sol, avec l'espoir d'une existence meilleure.

Je m'approche de la maison qui abrite maintenant une famille allemande et découvre la pierre de fondation. Elle porte cette inscription,

Cette pierre a été
Posée par Nicolas
Messey et
Catherine Régent
an 1832

Les Régent étaient, je crois, des paysans originaires des environs de Vauvillers. Dans cette bourgade vivait, au milieu du XVIII° siècle, un hôtelier de ce nom. Au même temps, l'un des gentilshommes détenteurs de l'ancienne verrerie de St Vaubert, M. de Bonnay de Beausiquant, vendit la majeure partie de son bien à deux cultivateurs, Gaspard Régent et André Effler ou Flaird. Catherine Régent, dont on lit ici le nom, devait être fille ou petite-fille de Gaspard.

Quant au Messey (Messée est une orthographe corrompue par l'accent vosgien), ils étaient venus de Pont-du-Bois ou d'Ambievillers. C'est par sa femme que Nicolas Messey s'implanta à Thomas. De simple ouvrier agricole il devint cultivateur et propriétaire, légitime récompense de son labeur. Catherine mourut dans cette maison au début du règne de Louis-Philippe (1834). Les fils continuèrent ici la culture de leurs terres.
L'un deux, Félix, fut le constructeur du bâtiment de 1840. Deux de ses frères s'allièrent aux dernières représentantes d'une branche de notre famille devenues paysans. Nicolas Messey domicilié à Thomas épousa à Thiétry une Hennezel de Thiétry, veuve d'un verrier nommé Baudouin (24 novembre 1847). Son frère, Célestin Messey, également cultivateur ici, s'allia à une Hennezel de Bazoilles, tante de la vieille paysanne que nous avons vue à la neuve verrerie (1842).
Une fille naquit de ce mariage, elle fut la femme d'un du Houx, fondateur d'une verrerie à Fains (Meuse).
Ainsi jusqu'à nos jours, la profession du verrier et celle de cultivateur devaient-elles être conjuguées dans ces familles obscures.
Nous reviendrons à St Vaubert, le site m'a conquis et il faudra y rechercher les vestiges d'un ermitage et d'une chapelle encore fréquentée à la veille de la révolution.
Nous continuons notre route et rentrons dans la forêt pour gagner le Morillon. Le chemin suit l'ancienne frontière séparant la Lorraine de la France, actuellement limite des départements des Vosges et de la Haute-Saône.

LE MORILLON – PREMIERE VISITE (42)

Le morillon, verrerie et domaine fondés par les Massey sur le Fay de Malcouroy, domaine concède par les sires de Vauvillers (1623 – 1625) Des du houx et des Finance leur succèdent.

L'ÉTANG du Pas de Cheval

Crée par Nicolas de Vioménil (1554), site charmant, hameau jadis peuplé et prospère, aujourd'hui déserte - Vestiges d'une maison Henri IV à fronton armorié. La chapelle du village s'écroule au milieu des broussailles – L'ancienne demeure des Massey, propriété de la famille Oudinot, vide et inhabitée - Spécimens des bouteilles fabriquées au Morillon - Au milieu d'une prairie et d'un jardin abandonné, ruines d'une belle maison Louis XV, bâtie pour loger deux familles, sa façade écroulée appartient à M. Toussaint, de Passavant, les bâtiments d'exploitation dépendant aux héritiers Conraud d'Hennezel. Mystère du passé de cette demeure - Les causes probables de l'agonie du hameau.

St Vaubert est en Lorraine, le Morillon en Comté, il fait partie de la commune d'Ambievillers. Un mauvais chemin y conduit.
Au débouché de la forêt, un site charmant apparaît, un clair étang de forme oblongue, vrai lac en miniature baignant à l'ouest le pied des hautes futaies, à l'est. De vieilles maisons, des vergers, des champs s'échelonnent sur une pente douce. Ses eaux limpides, reflets argentés du ciel, donnent au paysage l'âme qui manque à Thomas, depuis qu'ont disparu les « retenues d'eau » créées par les Thiétry.
Le morillon était l'oeuvre des Massey.
Il y a quatre cent six ans, deux gentilshommes de ce nom, le père et le fils Gérard et Marc, découvrirent ce vallon verdoyant. Nos ancêtres recherchaient les solitudes où ils pouvaient rester maîtres, les bois qui les faisaient vivre. Ils aimaient les saintes fatigues de la terre. La pureté de ses travaux... séduits par ce lieu sauvage, les Massey le choisirent pour pousser leur charrue dans son sol, parfois hostile et rude. Ils jugèrent que la terre de ses pentes serait sensible à leurs soins. Ils estimèrent l'endroit propice à l'établissement de fours de grosse et de menue verrerie, ils pratiquèrent ces deux arts.
Les Massey venaient des forêts à l'ouest de Bleurville. Là-bas, en compagnie des du Houx et des Bigot, ils avaient mis en oeuvre des verreries au haut-bois après avoir découvert le Fay de Malcouroy, lieu dit où s'élève le Morillon, les deux gentilshommes obtinrent d'Erarde du Châtelet, sire de Vauvillers, la concession du terrain indispensable à la réalisation de leurs projets. Ce grand seigneur

leur reconnut en même temps, la possession immémoriale de droits et de privilèges, analogues à ceux accordés par le duc de Lorraine aux autres verriers du pays (6 avril 1523). Deux ans plus tard, Nicole de Lenoncourt, veuve d'Erarde et tutrice de son fils Nicolas, confirmait en faveur de Marc, fils de Gérard, l'ascensement consenti par son mari (17 avril 1525).
Laboureurs qualifiés autant que maîtres en l'art du verre, leurs descendants ont maintenu la fécondité du sol de leur choix pendant des siècles. Sous cet horizon paisible, ils ont fait flamber des fours, bâti des maisons, cultivé des jardins, soigné des vergers, fauché des prairies. Ils ont capté des sources, creusé des puits, peuplé des étangs. Ils ont élevé des fils et des filles, des neveux et des cousins. Ils ont eu du blé, du pain et des fruits, des troupeaux, du poisson, du gibier.
Le domaine prospéra, il fut hanté par d'autres familles de leur parente. Un quart de siècle plus tard, les héritiers et successeurs de Gérard et de Marc, trouvant l'étendue du domaine primitif insuffisante pour la vie de leur foyer, obtinrent l'autorisation de défricher de nouvelles parties de la forêt (24 octobre 1551 et 7 février 1556). Le détenteur du Morillon, bénéficiaire de cette autorisation était un gentilhomme verrier apparenté à Nicolas de Hennezel de Vioménil. Son nom était Nicolas Garnier, ce Garnier avait pris pied dans le domaine par sa femme, Moigeon de Massey.
D'autres familles verrières du pays de Vosge, notamment des du Houx et des Finance, vécurent ensuite ici. Elles s'y multiplièrent jusqu'à la révolution. Le capitaine de Massey connaît à merveille leur histoire. Lorsque nous viendrons ensemble visiter plus à fond le Morillon, il se chargera d'évoquer leurs existences. Nous arrêtons l'auto au bord de l'étang. Cette belle nappe d'eau ravive dans ma mémoire bien des souvenirs. Elle tient à peu près la place d'un vieil étang, crée par Nicolas de Vioménil, au milieu du XVI° siècle - l'âge d'or des verreries sur une pièce de terre appelée le Pas de cheval, d'une surface de trois cent cinquante cinq toises (28 décembre 1554).
Ce nom de lieu-dit, singulier et inexplicable, m'a toujours intrigué. Il a subi d'étranges transformations, en outre durant trois siècles, l'étang de Pas de Chevaux ou Pachevaux joua aux yeux de ses possesseurs un rôle spécial, à cause de sa situation géographique, ses rives nord et ouest délimitaient la forêt lorraine à lest et au midi, ses eaux clapotaient sur la terre bourguignonne pour ainsi dire en France. Plus d'une fois pour échapper à des coutumes gênantes, nos pères, gens avisés et habiles, demandèrent à leurs notaires de passer certains actes « sur l'étang de Paschevaux ». Ils parvenaient ainsi à tourner des lois ou des coutumes contraires à leurs intérêts.
De l'extrémité de l'étang où nous sommes, on aperçoit les pignons et les toits de six ou sept maisons éparpillées dans la verdure, ce hameau doit être encore assez habité. Nous serons bientôt convaincus du contraire, le Morillon agonise comme tant d'autres anciennes verreries. Il est de plus en plus déserté. Ces toits et ces murs n'abritent presque personne. Leurs cours et leurs jardins sont en friches.
Nos ancêtres verriers et campagnards, étaient patients et positifs, tant qu'ils restèrent constitués en groupes familiaux et en maisons alliées, ils accrurent laborieusement leurs biens, ils pouvaient les dominer. Assurés de les transmettre, ils y revenaient toujours, malgré les invasions et les revers. En émiettant les individus, la révolution a sapé le bien de famille, la désertion de ces hameaux remonte aux idéologies des « droits de l'homme et du citoyen ». La paysannerie étant la seule source de vie inépuisable lorsqu'elle disparaît, la terre s'affranchit, les villages meurent.
Au Morillon, jadis si vivant, trois ou quatre foyers peut-être, se maintiennent encore. En approchant du hameau, on constate que les maisons s'effondrent, la végétation cache les ruines. La désertion semble plus récente que certaines autres. Au début du siècle, une quarantaine d'habitants devaient vivre ici, y en a-t-il quinze aujourd'hui ....
Au bas de l'étang, le chemin devient rue centrale, de chaque coté, se ramifient des ruelles herbues, bordées d'orties conduisant à des logis désertés. Voici à gauche, une ferme abandonnée, elle devait être importante. En face et à droite, une assez grande maison comportant un étage. Sa façade donne au nord. Le rez-de-chaussée est un peu surelevé. On y accède par quelques marches qu'étouffent les hautes herbes. A coté, une entrée de cave. La construction est certainement ancienne, ces solides blocs de grès soigneusement taillés, encadrant les ouvertures, ces épaisses planches de chêne, posées en diagonales contrariées que maintiennent des clous de fer forgé et de grosses ferrures et qui constituent les portes, tout cela est, pour le moins, centenaire. Des volets, en partie disparus. Il reste quelques gonds.
Le bâtisseur de cette maison était de la génération des constructions robustes. Le temps ronge celle-ci, l'abandon la rend lépreuse et lézardée. Seule la fenêtre du rez-de-chaussée, égayée par un rideau de fausses dentelles et une méchante caisse de fleurs, trahit une présence féminine, cette vieille maison

est encore habitée. Une jeune personne se montre, elle nous regarde étonnée. Un gamin débraillé, pieds nus, se met à nous suivre timidement. Je n'ai pas le temps d'entamer une conversation, nous reviendrons ici.
Derrière ce logis, vers le sud, au fond d'une minuscule impasse, une autre maison bien plus petite, elle est aussi plus vieille, elle a été ruinée pendant les guerres, ses restes, sa porte d'entrée et son unique fenêtre sont les vestiges d'une demeure de gentilhomme. La partie gauche de la façade depuis le pignon jusqu'à la porte, date du début du XVII° siècle. Cette porte est encadrée de pilastres à socles et chapiteaux rappelant ceux de la Bataille. Ces montants supportent un large et haut fronton, imposant bloc de grès sculpté d'un dessin sobre, de goût renaissance. Deux écus, très en relief, se détachent dans un cadre d'épaisses moulures, ils ressemblent à des boucliers, les armes ont été hachurées finement, on n'y découvre aucune trace de meubles. Le même souci d'anéantir le passé a fait effacer au milieu du fronton, la date qui révélerait l'âge de la maison. Malgré la chaux dont on les a barbouillés, pilastres et fronton se détachent parfaitement sur l'endroit craquelé de la façade. Nous ne saurons jamais le nom du noble ménage qui implanta son foyer au fond de cette impasse.
On atteint la porte par une dizaine de marches, inégales et usées, branlantes et disjointes, la végétation les soulève. A gauche de ce perron rustique, la descente de cave, le haut de sa porte voûtée en plein cintre émerge des orties. Tout à coté, adossés au muret enfouis dans l'herbe, le timon cassé d'un chariot, de vieilles roues, des manches d'outils, épaves d'un temps laborieux. A droite du perron, un bout de chaîne rongée et rouillée, les restes d'un coffre de bois, des débris de vaisselles. Cette maison est bien abandonnée. Ce coté de la façade est lézardée du haut en bas. La maison a reçu jadis une blessure mortelle, elle a été coupée en deux. A l'aide de matériaux réutilisés, on a reconstruit, tant bien que mal, la partie effondrée en la regreffant contre la porte d'entrée. Ce mur regreffé, on n'a même pas pris la peine de prolonger le bandeau de pierre, signe de demeure noble. Il reste pourtant visible sur la partie ancienne de la façade, il court de la porte au bout du pignon, en passant sous la fenêtre. Au-dessus de cette fenêtre, une petite ouverture carrée, béante remplie par une caisse trouée, pigeonnier de fortune....
Le toit très plat, affleure le linteau de cette couverture. Lui aussi fut refait, la maison avant été décapitée. Le pignon gauche, seule partie de la bâtisse ancienne restée debout, présente d'énormes blocs de grès appareillés, la maison primitive était certainement importante et solide, ces robustes assises le prouvent.
Nous montons l'escalier branlant. La porte est des plus rustiques, de larges et épaisses planches de chêne solidement ajustées sans souci d'esthétique, et qui n'ont jamais connu ni rabot, ni peinture. Les intempéries les rongent. Sans peine, je pousse cette vieille porte, elle ouvre sur une cuisine éclairée par l'unique fenêtre. Les châssis sont garnis de petits carreaux verts que voilent des années de poussières et des réseaux de toiles d'araignées. A l'extérieur, en guise de volets, la fenêtre est défendue par une rangée de solides barreaux. Dans la pièce, une grande cheminée, sans caractère et depuis longtemps inutilisée, des vestiges de placards, des débris de meubles, des bouts de bois tout blancs de moisissures, des restes de fagots, des tessons de bouteilles, quelques loques, la saleté et le désordre rêvés pour un royaume de souris et de rats.
On ne saura jamais le nom des humains qui franchissaient cette porte armoriée. Il subsiste cependant une marque de l'attachement et des soins que prenaient de leur bien les habitants de ce coin solitaire, les petits murs en défendent l'accès. Ces murs sont amusants, de belles et larges dalles de grès mouluré les surmontent, supportant de distance en distance des stèles de pierres trouées, destinées à recevoir les traverses d'une barrière de bois. Depuis que l'agonie du Morillon est commencée, ce mur n'entoure plus que des broussailles, des ronces, une végétation sauvage.
Revenus dans la rue centrale, nous arrivons à son intersection avec un chemin secondaire, c'est le milieu du hameau. La. émerge d'un fouillis de verdure inextricable, le pignon d'un petit bâtiment rectangulaire, rez-de-chaussée au toit plat, sans cheminée. Ce pignon regarde l'ouest. Il est percé d'une porte entre deux étroites fenêtres garnies de barreaux. Sur les cotés, des ouvertures semblables. Les murs sont décrépis et lézardés. S'agit-il encore d'une maison abandonnée..... La porte est entrouverte, elle me donne envie de voir l'intérieur. Mais pour l'atteindre il faut se défendre contre les ronces et les orties géantes, linceul prochain de cette modeste construction. Impossible d'ouvrir cette porte, elle est bloquée par les gravats.... A travers les fenêtres, on voit l'intérieur dans un jour semi-sépulcral.
C'est une chapelle. Des objets de culte, brisés et disparates, statues, vases couverts de plâtras, quelques cadres contenant des images boursouflées, tachées d'humidité, pendent encore aux murailles. Des

guirlandes de lierre échevelées, des lianes tombent du plafond effondré. Entrée par la toiture, cette végétation rejoindra bientôt celle qui pousse démesurée, sur les décombres, entre les bancs verdis par les pluies. Cet édicule à l'abandon est probablement l'un des derniers spécimens des chapelles de secours existant autrefois dans les verreries les plus peuplées de la forêt. Les documents anciens, dénombrements, ventes, partages, en parlent. La chapelle du Morillon pouvait contenir une cinquantaine de fidèles, son abandon doit dater de la disparition des derniers représentants des familles de gentilshommes qui en prenaient soin. Aucun desservant n'est plus ici du jour où le hameau a été déserté. Le curé d'Ambievillers le saurait, quelque vieil habitant le dirait aussi.
Une chapelle abandonnée qui s'écroule, si humble soit-elle, est un témoignage de vie spirituelle et d'idéal qui disparaît, c'est le retour à l'état primitif des humains qui s'assemblaient sous un toit....
On dirait cependant qu'il y a encore dans ce hameau une maison de maître ..
Je l'aperçois plus haut derrière la chapelle, entre cour et jardin. Elle n'a pas l'allure des demeures rurales que nous voyons dans le pays. C'est un type de petite maison de campagne. Cette maison fait face à l'ouest. Elle semble en bon état. Le bandeau de grès qui l'enserre indique un logis de gentilhomme. Le perron, la porte d'entrée, le fronton qui la surmonte trahissent l'époque de sa naissance, le temps de louis XV. Le cartouche destiné à recevoir un blason ou une date est vierge. Je ne vois pas de pierre de fondation.
Notre curiosité attire un paysan. Je l'interroge, il est le gardien de la demeure vide de ses maîtres. Elle appartenait jadis à la famille de Massey. Son propriétaire actuel s'appelle Odinot. Il n'habite jamais la, il veille cependant à maintenir en bon état cette maison qu'il tient de famille. Je dis au bonhomme l'objet de notre promenade, il me propose de visiter l'intérieur du logis.
Les pièces, quatre au rez-de-chaussée, quatre à l'étage sont démeublées. Elles n'offrent pas d'intérêt. Cette demeure fut construite sans la moindre recherche. Ça et la de rares débris de meubles, de vieilles planches, un peu de paille, des tiges de haricots séchées. Inhabitée depuis longtemps,la maison doit servir au gardien pour serrer ses récoltes.
Sur un rayon du placard entrouvert, sur une cheminée, par terre dans un coin j'aperçois de vieilles bouteilles, couvertes de poussière. Leur forme m'intrigue, trapues, avec une large base et un col très mince, terminé par un goulot curieusement noué, elles rappellent des champenoises, mais leur allure est plus rustique, leur verre grossier plein de défauts fort épais est d'un noir bleuté, avec des reflets verdâtres. Nul doute qu'il ne s'agisse d'anciens spécimens de bouteilles fabriquées au Morillon. Elles ont du moins l'âge de la maison, peut-être sont-elles plus vieilles encore.
Le gardien me confirme « ce sont des bouteilles que ces messieurs (la vieille appellation des gentilshommes verriers dans le pays) soufflaient ici dans le temps. il y a quelques années, on en avait encore beaucoup, mais on a emporté les plus belles. Celles-la sont des rebuts ».
En voyant la curiosité avec laquelle j'examine ces vieux produits de la verrerie du Morillon, le brave homme me propose d'en emporter quelques-unes. J'en choisis trois des plus amusantes.
Malheureusement, le temps nous manque pour continuer la conversation. En descendant le perron je devine plus au nord derrière les arbres, une autre propriété. Elle domine la pente d'une prairie qui dévale vers l'étang. Son allure est moins bourgeoise mais elle est plus importante. C'est une haute maison de maître comportant rez-de-chaussée, étage et grenier. La façade orientée aussi à l'ouest est complètement effondrée, les trois quarts de la toiture aussi. L'intérieur est un chaos de ruines, il est difficile et probablement dangereux d'y pénétrer, d'énormes poutres des poutrelles, des solives restent suspendues entre les étages, d'autres jonchent le sol, enchevêtrées dans les broussailles, orties, arbustes qui croissent sur les monceaux de plâtres et de tuiles brisées. Un gros mur est encore debout fort épais, il divise la maison en deux parties égales dans le sens de la largeur, du rez-de-chaussée au faite. La construction avait été prévue pour former deux logements distincts, pour les familles de deux frères peut-être.
La bâtisse était solide, soignée, presque luxueuse, poutres moulurées, cheminées à hotte dont les montants et les bandeaux - gros blocs de pierre blanche - sont galbés, ornés de moulures, sculptes de fleurs et de motifs louis XV. Voici des vestiges de boiseries, des portes et des fenêtres d'une belle hauteur encadrées de grès parfaitement taillé. Il reste quelques châssis à petits carreaux, ils ont été protégés par la grille de fer forgé qui remplit l'ouverture dans sa hauteur. Les barreaux sont maintenus entre eux par une autre barre horizontale qu'ils traversent. Ces grilles, sévères d'aspect, assuraient la sécurité dans les pièces du rez-de-chaussée, des intrusions étant toujours à craindre dans ces hameaux frontière perdus en forêt.

Le pignon sud de la maison est resté debout à la hauteur du grenier. Voici à l'extérieur, le bandeau de pierre, insigne des demeures nobles, il passe à mi hauteur d'une porte fenêtre de l'étage. La s'accrochait jadis un balcon exposé au soleil du midi. Ce logis double est flanqué au nord d'un beau bâtiment d'exploitation dont la toiture est restée en état. Lui aussi appartenait à deux propriétaires. Il est percé de deux portes charretières voûtées en plein cintre, chacune surmontée d'une fenêtre éclairant les greniers.
La grange contiguë à la maison du maître est abandonnée. D'énormes morceaux de grès, remarquablement ajustés, formaient les montants et la voûte. Ils défiaient les intempéries. La porte est béante, mais un rideau de broussailles en interdit l'entrée. On voit dans l'ombre les panneaux fracassés de la porte. La grange voisine est encore utilisée, sa façade a été récemment blanchie à la chaux, la voûte est close par une porte. Contre le pignon en retour d'équerre une petite maison de fermier. Elle est percée d'une porte et de deux fenêtres aux encadrements rehausses de chaux. Un petit grenier, éclairé par des ouvertures en attique, les surmonte. Ce modeste logement doit être habité.
De l'autre coté de la cour et en face, un four à pain, des bâtiments en dépendance, en grande partie effondrés. Enfin, devant les ruines de la maison de maître, subsiste un puits magnifique d'aspect ancien. Sa margelle est grande et elle a été taillée dans un seul morceau de grès arrondi et très épais. Une partie de cette margelle a été prévue, élargie en forme de console prise dans la masse, pour poser les seaux. Deux autres blocs de pierre, taillés en pyramides et encastrés dans le rebord de la margelle, supportent la pièce de chêne sur laquelle s'enroule la chaîne de fer permettant de tirer l'eau. A coté du puits dans l'herbe, gît un bac en grès d'une seule pièce. Les anciens concevaient tout solidement. Ils songeaient aux générations qui les continueraient...
A en juger par les multiples enroulements de la chaîne, la nappe d'eau doit être à une grande profondeur. Un vieux du pays rencontré en redescendant la prairie, nous dit : « le puits a trente mètres, il est toujours utilisé, son eau est excellente ».
Je demande à cet homme à qui appartient ces bâtiments. Il me regarde d'un oeil méfiant et répond « la partie en ruines est à un M. Gabriel Toussaint de Passavant, la grange et l'écurie voisines ainsi que la petite ferme, sont aux héritiers Conraud d'Hennezel ... Je ne puis tirer rien d'autre du bonhomme - Conraud, n'est-ce pas le nom de jeune fille d'une dame d'Hennezel... la femme du Francogney qui, le dernier, habita le Tolloy et mourut ruiné... .
Nous partons vers une autre ancienne verrerie voisine, celle de Bisseval.

BISSEVAL (43)

Origine du nom et ses variantes, Bisseval, Brisevoirre, Brise verre - La faille des fondateurs et sa postérité - Des finance, du Houx, Bigot, Massey lui succèdent - Le hameau ruiné durant l'invasion française - M. de Clairbois et ses deux femmes - Gentilshommes illettrés - Lettre et cachet aux armes de M. de Grand Prey (1682) - Adage concernant les blasons des gentilshommes verriers de la forêt de Darney - Le mariage de Gand du Houx 1682 et celui de sa fille Brigitte (1718) - Vie laborieuse de ces nobles campagnards - Situation du hameau - La maison d'Adam du Houx, son fronton armorié, sa pierre de fondation 1632 - Un vieux banc de pierre - Vestiges d'une autre maison de 1610.

Au hameau de Bisseval, où nous nous rendons a flambé autrefois la plus ancienne verrerie de la forêt de Darney, seule en activité, au milieu du XV° siècle. Elle était tenue par la famille qui lui a donné son nom. Son maître, Pierre Bysevale, fils de Jehan, figure en tête des gentilshommes réfugiés avec lui, depuis que la guerre avait détruit les autres verreries. Pierre et ses quatre associés obtiennent du duc Jehan de Lorraine la reconnaissance de leur état de noblesse et de leurs privilèges. Les lettres du prince parlent de réparer et de remettre en oeuvre la verrière alors éteinte créée par Jehan Hennezel (25 juin 1448). Je suis curieux de connaître ce coin de la forêt, refuge de nos pères au temps des écorcheurs.
Bisseval, telle est l'orthographe du nom sur la carte d'état major (tutelle jamais fixée). A toutes les époques on trouve le mot écrit avec une étonnante fantaisie. M. Bruneau m'a dit son origine, il le pensait germanique et formé de Bise, racine fréquente dans les noms germains, et de Wald, forêt. Ce savant homme souriait des déformations cocasses que le mot a subies. Ceux qui le prononcent et l'écrivent en font un calembour depuis cinq siècles, on dit indifféremment, Bisseval, Briseverre et

Brisevoirre. Dans la charte de 1448, le nom est orthographié de cinq façons différentes, Bysewale, Bisevale, Bysowale, Brisovale et Brysovale.
Cinquante ans plus tard, le receveur de Darney note dans les comptes l'achat et le transport d'une charretée de verre acquise à « Claude Brisevoirre Varrie » par le duc René II pour son château de Pont à Mousson (31 décembre 1495).
Au cours du siècle suivant, la forme de Briseverre, amusante pour un nom de verrier, prédomine pour désigner la demeure et la famille qui devait s'y succéder pendant six générations. A la fin du règne de Charles III, le nom redevient Brisevalle et Bisseval. Il est précédé de la particule, de, lorsqu'il désigne la famille. Les représentants signent indifféremment Bissevalle, Biseval et Bisval bien que la verrière soit appelée Briseval, Brisseval et Briseverre.
Le calembour persiste au cours du XIX° siècle, sur le cadastre, le hameau s'appelle Bisseval, l'historien du département des Vosges, Charton, l'orthographie Briseval (1845), son collègue Léon Louis, Briseverre (1887). De nos jours les inventaires des archives départementales classent les documents à Brisevalle, et dans son dictionnaire topographique des Vosges, M. Paul Marichal adopte l'orthographe de Bisseval. Il en est de même sur la carte d'état-major qui nous guide, tandis que l'annuaire des postes indique que Briseverre est desservi par le hameau de Hennezel-Clairey.
Quant à la descendance des fondateurs du domaine, on la suit sous le nom de Bisseval ou de Bisval, jusqu'au milieu du XVII° siècle. Au début du XVIII° siècle, la famille s'éclipse et tombe dans une complète obscurité, elle ne figure dans aucun nobiliaire de cette époque. Était-elle éteinte... je ne le pense pas. Il existe dans la région, des gens du peuple, paysans, cabaretiers, petits fonctionnaires, etc... appelés Bisval, comme il existe des générations de Thiétry paysans, commerçants ou bourgeois, impossible à rattacher aux Thiétry verriers. Il en est de même pour les plus anciennes races des descendants, déchus ou bâtards, perpétuant obscurément de grands noms, sans le savoir.
Par ailleurs, la famille de Bisval n'a compté, que je sache, ni services ni illustrations. Elle rentra dans l'ombre à l'époque ou tant d'autres en sortaient. Au milieu du XVI° siècle, Jehan Briseverre ou Bisseval, arrière petit fils du gentilhomme en tête des verriers dans la charte de 1448, parait avoir été le dernier représentant de la famille un peu marquant. Associé avec son beau-frère, Nicolas Jacquot, il sut donner une certaine activité à ses fours où il fabriquait du grand verre (1556). Les deux gentilshommes jouissaient de l'estime de leur souverain puisque Charles III les désigna avec les maîtres verriers les plus notables du pays, pour assurer la défense de la frontière du cote de Gruey (1560).
Jehan de Briseverre mourut malheureusement trop tôt, laissant de jeunes enfants, quatre fils et une fille. Sa veuve Anne de Henricel, ne tarda pas à se remarier, une douzaine d'années plus tard elle était la femme de Robert de Mouzon, Sgr de Gayon, gentilhomme du voisinage. Ce Gayon - il signait ainsi - n'était pas verrier. Il détenait le domaine de Bisseval au nom de sa femme et de ses beaux-enfants mineurs (29 octobre 1572 et 29 juin 1575). Lorsque ces enfants atteignirent leur majorité, Mme de Gavon se retira au village d'Attigny, son mari y exerçant l'office de collecteur des impôts. Sa fille Judith de Bisseval, se fixa au morillon après son mariage avec un du Houx de Vioménil (2 février 1584). Elle en eut plusieurs enfants et céda sa part de Bisseval (1615).
Des quatre frères de Judith, seuls les cadets, François et Aubertin continuèrent à habiter la verrière paternelle. Ils s'occupèrent seulement de cultiver le domaine (1615). Leur aîné, Philippe, planta sa tente à Thiétry avec sa femme, Élisabeth Fricadel, il partagea son lot et celui de son dernier frère et pupille, Jérémie avec Nicolas de Vioménil, son beau-ferre. Ce partage fait mention de l'ancienne maison-forte et de sa tour, du vieux four à verre, d'une halle récemment édifiée (18 septembre 1612). Après 1615, il n'est plus question à Bisseval de gentilshommes de ce nom. Le domaine appartient à des du Houx et des Finance. Ceux-ci le conservèrent jusqu'au XIX° siècle.
Au XVIII° siècle, des alliances avec les Bigot et les Massey fixent ces familles à Bisseval. Une cinquantaine d'années avant la révolution, deux soeurs, Charlotte et Françoise de Finance épousent deux frères, Nicolas et Léopold de Massey de la frison, fils d'une Hennezel. Ces ménages passent leur existence à Bisseval, uniquement occupes de l'exploitation de leurs biens. M. de Massey s'y éteignit dans un grand age, sous la restauration (1817 et 1826).
Le survivant des deux frères, Léopold de Massey, mourut à son tour dans sa maison de Brisevert, un matin d'automne 1827. il avait quatre vingt quatre ans. Son décès fut déclaré à la mairie d'Hennezel par son domestique et par son voisin et ami Léopold d'Hennezel de la frison, ancien émigré et

capitaine d'infanterie (28 octobre 1827). Ce Massey fut probablement le dernier gentilhomme verrier qui vécut à Bisseval.
Le hameau est sans histoire, du moins je n'ai encore découvert aucun document évocateur de drames ou d'évènements particuliers.
Comme dans les autres verrières du pays, les habitants de Bisseval eurent beaucoup à souffrir au cours de la conquête française, ruines, pillages, rançons les éprouvèrent cruellement. On voit après la signature du traité des Pyrénées, l'un des principaux détenteurs ou domaine, Élie de Finance, signaler au receveur de Darney, les désastres et les pillages que commettent journellement les habitants des villages voisins de la frontière de Bourgogne, les bois sont saccagés pour réparer les maisons écroulées, les animaux sont volés. M. de Finance précise la perte d'une douzaine de boeufs. Par ailleurs, le hameau se relève avec peine de ses ruines (28 octobre 1659).
Deux ans auparavant, Daniel de Bigot, Sr de Clairbois et sa femme Marthe de Finance, s'étaient défaits de la partie du domaine héritée d'Adam du Houx. Ils l'avaient vendue à leur beau-frère François du Houx, époux de Charlotte de Bigot, l'acte révèle le triste état des immeubles, le four à verre est démoli, la maison réduite en masure, les jardins, les terres et deux réservoirs à poissons, situés au milieu du village, sont à l'abandon. Les vendeurs ne savent même pas signer, les guerres qui ont ravagé le pays depuis tant d'années, ont rendu a peu près impossible l'instruction de la jeunesse. Ne nous étonnons pas de voir certains gentilshommes campagnards complètement illettrés (29 juillet 1687).
Deux ans plus tard, M. de Clairbois se sentant vieillir et n'ayant pas d'enfants, veut assurer l'existence de sa femme au cas où il quitterait ce monde avant elle. Il lui fait don d'un tiers de ses biens, or, argent, linge, vaisselle, grains, bestiaux, maison, terres, prés, etc... « en reconnaissance des amitiés et cordialités qu'il a reçues et espère encore recevoir », jusqu'à son dernier jour de la part de son épouse (18 janvier 1659). La providence en décida autrement, Daniel de Bigot survécut à sa femme. Après la mort de Marthe ne pouvant rester seul, il convola en deuxième noce avec une vieille fille proche de la cinquantaine, Anne de Hennezel de Bois-Gilet.
Cette seconde épouse, née en nivernais, venait d'arriver en Lorraine", attirée par son frère M. de Bousseraucourt. Élevée dans une province épargnée par l'invasion, Anne n'était pas illettrée, on lit sa signature, Anne Danneze, au bas d'une donation qu'elle fit à son mari. elle orthographiait son nom de la même façon que ses lointains parents comtois, les Hennezel d'Oizelay (20 septembre 1671). Après la mort de Mme de Clairbois ses frères MM. de Lonprey et de Bousseraucourt ainsi que ses neveux MM. de Mezerey, de Champigny et d'Anizy, hériteraient de ses biens. Ils les cédèrent à leur cousin, Gand du Houx, demeurant à Bisseval, moyennant un prix modeste pour l'époque, quarante pistoles d'or (2 juin 1682).
En feuilletant la liasse des minutes du tabellion de Darney, rédacteur de cet acte, j'ai mis la main sur une lettre datée de Bisseval à l'automne suivant. Elle a été écrite par la femme d'un autre détenteur du domaine à cette époque, Éric-Hector de Finance, Sgr de Grandprey. La lettre est signée, de Grandprey. En l'absence du gentilhomme, sa femme, née Claude de Bonnay, dirige les affaires du ménage, elle avertit le notaire qu'elle vient de louer une paire de jeunes boeufs à un laboureur de la Sybille - c'est ce qu'on appelait un bail « à titre de croit » - et elle lui demande de rédiger l'acte.
Mme de Grandprey a scellé la lettre d'un cachet de cire rouge aux armes de son mari, un écusson à trois cloches, surmonté d'une couronne à cinq perles et accosté de deux palmes (29 septembre 1682). Ce petit cachet a résisté au temps la gravure est restée nette. La vue de ce blason me rappelle l'adage populaire qui se transmet toujours dans le pays, amusante allusion aux armes de nos familles.

Les cloches des finance
Appellent les Massues des Massey
Pour détruire les sangliers des Bonnay
Qui ravagent les glands des Hennezel

A vrai dire, je me suis souvent demandé si l'emblème du blason des Finance, n'était pas à l'origine, des cloches de jardin - les gentilshommes de petite verrerie en fabriquaient depuis des sicles - et non des cloches de clochers. Lorsqu'on étudie les armoiries des familles verrières, on s'aperçoit que la plupart d'entre elles font allusion au genre d'existence ou à l'art exercé par ces gentilshommes.
Quelques semaines après ce bail à croit, M. de Grandprey mariait une de ses nièces à un descendant des du Houx fixé à Bisseval. ce gentilhomme se nommait Gand, prénom étrange, la future faisait un

mariage de raison, son fiancé était veuf et passait la cinquantaine, le contrat fut signé à Bisseval au début de novembre. Sur la quinzaine de parents présents, deux seulement sont incapables de signer. Ils tracent gauchement une croix au bas de l'acte en l'entourant d'un rond, Gand du Houx et son cousin germain François du Houx (8 novembre 1682).
Le notaire de Darney qui a préparé le contrat, Charles de Lesguille, est par sa mère, une du Houx de Chatillon, parent du marié, son frère Nicolas de Lesguille avait été secrétaire du duc François de Lorraine. Après la signature de l'acte, le tabellion note l'acquisition faite par le nouveau marié, des biens possédés à Bisseval par les héritiers de M. et Mme de Clairbois.
Gand mourut bientôt. De son second mariage, il laissait une fillette, Brigitte du Houx (3 mars 1691). L'enfant fut élevée à Bisseval. Elle y épousa une trentaine d'années plus tard, l'un de ses cousins de Senennes. Le contrat remonte la filiation du futur jusqu'à son trisaïeul, vivant au XVI° siècle. Toujours cette volonté de nos pères de prouver qu'ils ne sont qu'un anneau de la chaîne familiale. La mère du marié, Martine Lulier, appartenait à la petite magistrature du duché de Bar. Ces Lulier étant apparentés aux Lesguille, la noce a attiré à la verrière de Bisseval des cousins du marié, gens de robe et d'église, comme on en voyait rarement aux mariages de gentilshommes verriers, tout a fait campagnards, procureur chirurgien, tabellion, curé, clerc. Au bas du contrat leurs signatures voisinent avec celles du prévôt de Darney Charles Antoine la Coste, Sgr de Dompmartin, gentilhomme ordinaire du duc Léopold, de Charles Friant, Sgr d'Alaincourt, de Fois de Grignoncourt chevalier, Sgr de Martinvelle. et de nombre de gentilshommes des verrières environnantes - une trentaine de noms - (10 mai 1718).
L'épouse jetant orpheline, elle est conduite à l'autel par son beau-frère, Élie de Finance, chez lequel elle demeure. Dans l'assistance on trouve la jeune cousine, Marie-Françoise de Finance qui épousera à Bisseval, une douzaine d'années plus tard (1731), Nicolas François de Hennezel de Bazoilles. Ce ménage se fixera à Thierry, y vivra modestement et y mourra après avoir eu une dizaine d'enfants. On reste confondu aujourd'hui en songeant que tant de familles nombreuses arrivaient à vivre sur ces domaines, relativement restreints et sans autres ressources que les fruits de leur labeur.
Les actes, réunis dans mon dossier sur Bisseval ne parlent guère que des préoccupations familiales ou agricoles de ces gentilshommes, achat ou vente de terres, locations de cheptels, échange ou partage de champs, de prés, de bouts de jardins, d'humble logis, des fruits d'un arbre, droits d'usage d'une cour - meix ou usuraires - d'un chemin, d'un étang. La vie quotidienne de ces Bisval, du Houx, Finance, Massey, Bigot était un labeur incessant.....
En quittant le Morillon, nous avons remonté la pente boisée, vers le nord, le chemin rejoint quelques centaines de mètres plus loin la route qui traverse la forêt dans sa largeur. Un peu à l'est, un chemin qui traverse descend vers Bisseval. Il débouche au-dessus d'une clairière vallonnée. Dans un repli du terrain, quelques maisons rustiques, encadrées de bouquets d'arbres et de haies, c'est le hameau. Avec leurs toits aplatis, leurs larges portes charretières, ces petites fermes, distinctes les unes des autres, sont groupées comme des jouets, au centre d'un horizon de champs et de prairies.
On ne voit ni ruines, ni terres en friche, le sol serait-il meilleur qu'au Morillon, qu'à la Bataille, Bisseval ne compte guère, dit-on plus d'une vingtaine d'habitants. mais sa proximité de Clairey, centre verrier toujours actif, facilite sans doute l'existence des paysans enracinés ici. Je suis attiré par la maison la plus ancienne. La porte se voit de loin, ses robustes montants et son linteau, récemment barbouillés de chaux, ont une allure louis XIII. D'une éclatante blancheur, ils se découpent avec vigueur sur la façade, lépreuse et lézardée, qu'enserrent les bras capricieux d'une vigne sauvage
Pour entrer dans la maison, il faut franchir un seuil de larges pierres branlantes, qu'ont usées les pas de dix générations. Le chêne de la porte est comme pétrifié par le temps. Ses planches sont assemblées en chevrons et en fasce, on dirait un blason féodal. Elles portent, rongés par la rouille, le loquet et la poignée en fer forgé que polissent chaque jour les mains rugueuses des habitants du logis. Au bruit de l'auto un paysan se montre. Avec étonnement il me voit contempler sa demeure. Je devine, au-dessus de sa porte, un important fronton sculpté. Un compliment au propriétaire sur cette belle pierre me permet d'entamer la conversation.
- « C'est que cette maison était dans le temps, une maison noble, répond-il fièrement. On dit qu'elle a été bâtie par un seigneur de la famille du Houx, mais il y a des cents et des cents d'années... ».
Je tire mon kodak de son étui et je propose au bonhomme de le photographier devant sa porte. Le voila ravi. Il me dit son surnom, Vincent Auguste. Il s'empresse de dégager le fronton de la vigne qui le cache, il en est fier. Un trumeau de granit, presqu'aussi haut que large apparaît. Dans un encadrement d'épaisses moulures que surmonte un entablement en forme de corniche, sont sculptées très en relief

deux larges palmes, liées par la base de leur tige. Elles s'étalent harmonieusement de chaque cote de la pierre pour encadrer des armoiries, rappelant aussi certaines grandes taques a feu de la même époque. La aussi, la révolution a fait son oeuvre destructive, la surface du fronton, entre les palmes, a été soigneusement grattée, à peine peut-on deviner les traces d'un écusson central.
Comme tant d'autres vieilles demeures, découvertes au cours de nos pèlerinages, cette maison a été ruinée presque entièrement au milieu du XVII° siècle. La dévastation fut si affreuse qu'on ne put songer à la réparer. Ses restaurateurs l'ont reconstruite à l'aide des matériaux récupérés dans les décombres. Préoccupés seulement de bâtir solidement et le plus économiquement possible,les propriétaires ont place, un peu au petit bonheur, dans la nouvelle bâtisse, les pierres sculptées qu'ils retrouvaient.
Auguste Vincent m'indique à l'angle sud de la façade, une autre pierre. Elle fait face à l'est et porte, dit-il, une inscription. J'aperçois en effet, à demi cachée sous la toiture de l'écurie, une pierre gravée assez importante. Elle est juchée si haut à trois mètres au moins du sol qu'on distingue mal les caractères et les sculptures qu'elle comporte, un nom, une date, le pourtour d'un écusson que je note et esquisse....

LA PLANCHOTTE (44)

Origine de la verrerie - Ses premiers maîtres, Nicolas du Bois, Sgr de Bettingt et Joseph Orcel - Cachet aux armes du bois et Hennezel de la Sybille - Mme Schuster, dernière représentante des anciens maîtres verriers. Son accueil, sa maison - Activité de la verrerie en 1788, les ouvriers étrangers qui y travaillaient - Une curieuse bouteille - En 1863, l'usine et son personnel se transportent à Clairey - Le premier verre fabriqué la-bas - Carte topographique de la Planchotte en 1158. On y voit les hameaux du Morillon et de Thomas - Aspect sévère de la Planchotte, ancienne cité ouvrière ceinturée par la forêt.

Si Bisseval était la plus ancienne verrerie de la forêt, la Planchotte fut l'une des plus récentes, elle date des dernières années du règne du duc Léopold. Ce prince avait concédé à deux roturiers, le petit canton de bois de la « fontaine de la Planchotte » pour le transformer en terres labourables et en prairies, et il avait autorisé les bénéficiaires d'y allumer un four de verrerie blanche (15 mai 1722).
Durant un siècle et demi, cette usine fut mise en oeuvre par des familles étrangères au pays. elle fonctionna avec activité à l'époque ou les fours séculaires des gentilshommes s'éteignaient les uns après les autres, nous ne trouverons ici aucune trace de l'activité de nos pères. Un seul souvenir peut nous rattacher à la Planchotte, celui d'une famille alliée aux Hennezel, les du Bois .
Sous la régence, Nicolas du Bois, Sgr de Bettingt et sa première femme, une comtoise, Jeanne de Vernerey de Montcourt, ayant acquis une partie du domaine de la Planchotte, s'associeront avec un maître verrier roturier M. Joseph Orcel, pour construire l'usine et acheter le matériel. Peu après, Mm. du bois et Orcel obtenaient du duc François, l'autorisation d'augmenter la surface des terres arables en faisant défricher un certain nombre d'arpents de la forêt (juin 1736).
La famille du Bois n'était pas verrière, elle avait été anoblie pour services auprès du duc de Lorraine. Le père de Nicolas était gentilhomme du duc de Lorraine, mais sa mère, une demoiselle de Condé de la croix, appartenait à une vieille race de verriers de Creutzwald aux environs de Sarrelouis. Veuf de bonne heure, Nicolas du Bois se remaria avec une voisine, Charlotte du Houx de Gorhey, fille d'un des principaux maîtres de la verrerie du Morillon (24 octobre 1740). Pendant plus de trente ans, Nicolas du bois conserva des intérêts à la Planchotte.
Sous son impulsion et celle de ses associés, l'usine fonctionna activement. Mon dossier contient un rapport sur l'exploitation de la verrerie en 1767, l'usine fabriquait journellement 4.000 verres de cabaret, rapportant un bénéfice net de cinquante et une livres (26 août 1767). Au début de cette même année, Nicolas du Bois avait marié son fils Laurent, garde du corps du roi Stanislas, avec Élisabeth de Hennezel de la Sybille (3 février 1767).
Grâce à l'arrière petit-fils de ce gentilhomme, M. Édouard du Bois je possède un joli souvenir de l'alliance de sa famille avec la notre, un cachet aux armes de Laurent et de sa femme. La description du cachet n'a pas été reportée ici. Un an après ce mariage, Nicolas du Bois vendit sa part de la verrerie

de la Planchotte à un habitant de Combles en Barrois, nommé Bressonnier du Terreau (ou Cressonnier), moyennant le prix de 15.000 livres (juin 1768).
Deux ans plus tard, (juin 1770) M. du Terreau cédait à son tour son acquisition à un avocat en parlement, M. Nicolas Cothereau. Ce nouvel acquéreur resta jusqu'à la fin du siècle co-propriétaire du domaine avec un négociant de Vitry le-François, Jean Silire de Beauvallon et un ancien directeur de la verrerie de Portieux, Claude Laurencot. M. du Terreau n'avait pas versé la totalité du prix de son achat, en 1790, il devait encore 7.000 livres, formant hypothèque sur la moitié de la Planchotte. Laurent du Bois adressa une requête à l'assemblée nationale pour toucher le solde du prix de vente consenti par son père. Cette requête est le dernier document sur les du Bois contenu dans mon dossier.
A hauteur du morillon, la route débouche sur une petite clairière carrée que traverse la route de Clairey à la grande Catherine. Cinq ou six maisons forment le hameau. elles sont éparpillées de chaque coté du chemin et entourées de jardins et de vergers que ceinture la forêt. Cette clairière sans horizon, c'est tout ce qui subsiste de l'ancien ascensement de la, Planchotte.
Nous descendons de voiture et je questionne le premier passant venu :
- « Y a t-il ici, quelqu'un qui pourrait me renseigner sur l'ancienne verrerie... »
- « Pour ça monsieur, il faut aller voir madame Schuster, elle habite la maison des anciens maîtres verriers ».
Et l'on m'indique, à droite de la route, un modeste logis à un étage d'aspect assez ancien il est assurément le plus important du hameau.
Une personne, maigre et sèche qui a passé la soixantaine, nous accueille, c'est madame Schuster, mi-bourgeoise, mi-paysanne, elle porte un tablier, un fichu à franges et une coiffure de genre bonnet, elle doit se servir elle-même. Je lui dis l'objet de ma visite. sans hésiter, elle nous fait entrer. Nous sommes dans une petite pièce, garnie de boiseries Louis XV et ornée de trumeaux. Dans la pénombre, se dresse une horloge ancienne, son balancier doit être, dans cette solitude, une compagnie vivante pour les oreilles et pour les yeux de la vieille dame.
Des mes premières questions, Mme Schuster répond aimablement, elle est heureuse d'évoquer le passé qui a bercé son enfance. Comme je lui demande si elle a entendu parler de la famille du Bois, elle s'étonne de mon ignorance.
- « Mais monsieur, je suis une demoiselle Rousseaux, petite-fille des derniers propriétaires de la verrerie. Mon grand-père avait repris l'usine, il y a une centaine d'années à la famille Chevillet, celle-ci avait succédé aux maîtres verriers d'avant la révolution, entre autre à la famille du Bois. J'ai tous les papiers, je vais vous les montrer ».
Mme Schuster ouvre une vieille armoire, en sort une liasse de documents soigneusement enveloppés, et, tout en causant, me laisse prendre quelques notes. Sa confiance me touche. Combien est curieuse cette sympathie immédiate entre la propriétaire du logis et l'inconnu tombé chez elle à l'improviste. Je n'ai cependant donné pour excuse de ma curiosité, que le désir de connaître un passé auquel je m'intéresse...
Puissance des liens invisibles qui rattachent les morts aux vivants dans une vieille maison, magie de leur souvenir sur l'imagination, les lieux, le cadre, les faits, les visages mêmes se recomposent si vivement dans la mémoire de Mme Schuster qu'ils semblent ressusciter en elle, au fur et à mesure de ses confidences. Dans son logis, tout lui parle de ses prédécesseurs, les blanches boiseries patinées au contact de tant de générations et les naïves peintures qui les ont égayées, la cheminée où se chauffaient ses pères et la fenêtre ouverte sur le ciel paisible de leur petit jardin, la fontaine qui murmure toute proche de l'étang voisin, miroir d'un angle de la forêt...
« Ma famille, reprend Mme Schuster, a acquis la verrerie en 1819 à M. Chevillet. L'acte que j'ai sous les yeux écrit, Chevilly Jean-baptiste François, il en était propriétaire depuis 1194. Auparavant la Planchotte appartenait en indivision à Mm Cothereau et Laurencot, les actes orthographiaient aussi Cottereau et Laurenceau. Ceux-ci avaient succédé à la famille du bois du Morillon. La maison que j'habite était celle des maîtres de la verrerie. Elle a du être construite dans la deuxième moitie du XVIII° siècle par la famille du Bois. Le rez-de-chaussée date de cette époque, vous pouvez en juger. Tout cela n'a guère changé depuis plus de cent cinquante ans. Mais c'est mon grand-père, Claude Rousseau, qui fit relever la maison d'un étage en 1829 ».
Le décor de la pièce est bien évocateur du siècle de la douceur de vivre.
J'aimerais l'examiner à loisir. L'heure tardive de notre visite et la discrétion m'obligent à me contenter d'une vision rapide. Mieux vaut faire parler notre hôtesse sur l'activité de la verrerie qu'exploitait sa

famille. Mme Schuster connaît bien le passé industriel de la Planchotte. Le souvenir du labeur des morts n'est-il pas une force pour les vivants... ceux-ci n'en recueillent pas toujours les fruits, mais ils peuvent mettre à profit leurs exemples. La dernière descendante des maîtres de la verrerie est à même de me donner d'intéressantes précisions sur l'importance de l'usine, à la veille de la révolution.
« Dans ce temps la, dit-elle, une trentaine d'ouvriers, tant souffleurs que valets et journaliers, travaillaient à la Planchotte. On ne fabriquait ici que de la gobeleterie, six à sept mille pièces par jour, cela faisait plus de deux millions de verres par an. Leur prix de vente atteignait 75.000 livres. Toute cette production s'écoulait surtout à Paris ».
Et Mme Schuster me met sous les yeux de vieux comptes où je puis relever des chiffres utiles.

- « En 1789, la Planchotte jouissait de mille cent trente quatre arpents de forêt qui permettaient de brûler annuellement deux mille cinq cents cordes de bois pour alimenter les fours. Ce bois revenait à quatre livres six la corde. Pour fabriquer le verre, on consommait mille cinq cents quintaux de salin et trois mille six cent livres de manganèse. Les ouvriers étaient payés l'un dans l'autre, vingt six sous par jour ».

- « Savez-vous madame, s'il y avait encore à cette époque, parmi le personnel travaillant à la Planchotte, des gentilshommes verriers... »

- « Oh ça monsieur, je ne peux pas vous dire. Tout ce que je sais c'est que pas mal d'ouvriers, étrangers au pays, travaillaient ici. D'ailleurs dans ces papiers il y a des listes du personnel de ce temps-la, voyez-vous même, peut-être lirez-vous des noms de votre connaissance ».
Je découvre en effet, orthographies avec fantaisie, des noms dont la consonance semble alsacienne ou germanique, Chriner, Criner ou Krinaire, Clairwack, Grezely ou Gresly, Hain, Carby, Gourd, Breger, Seteli Rabasse, Chassard, etc. Ces noms voisinent avec ceux des Bonhomme, de France, Pelletier, de familles verrières bien connues, mais non nobles. Il y a enfin des noms très répandus dans la Vôge, Mathieu et Mathis, Thouvenin et Thouvenot, Bourgignon, Villemin, Joly, etc... par contre, je ne relève aucun nom d'anciens gentilshommes verriers de la région.
Tandis que je feuilletais hâtivement ces papiers, Mme Schuster, tout a fait en confiance, entrouvre un haut placard encastré dans un angle de la boiserie, la sont ses souvenirs précieux. Elle en tire une assez grosse bouteille, au goulot démesuré. Nous regardons stupéfaits cet objet, plus cocasse qu'esthétique.
Cette bouteille est bien vieille monsieur, elle a été soufflée a la Planchotte, c'était une plaisanterie de ces « messieurs » Elle emploie l'expression qui désignait jadis les gentilshommes verriers. Ils s'amusaient à en faire de semblables pour pouvoir se servir à distance, d'un bout à l'autre de la table, pendant les repas de famille... »
Et la bonne dame rit de tout son coeur.
Cette bouteille au col gigantesque est une curiosité. Je me demande comment elle a résisté au temps, échappé aux guerres et aux invasions qui ont ravagé périodiquement le pays. L'intérêt que je prenais à ce bizarre spécimen de l'ancienne verrerie et à écouter ses récits, encourage Mme Schuster, elle continue ses confidences. Retournée à son placard, elle nous dit :
- « La fabrication a cessé ici en 1863. Cette année la, la verrerie et le personnel - une quinzaine d'ouvriers - se transportèrent à Clairey. Voici un autre souvenir, le premier verre fabriqué la-bas le 10 septembre 1863 ».
L'aimable femme tient dans ses mains, jaunes et rides, un beau verre à pied en cristal assez épais, mais très pur. Elle le manie comme un trésor. Il est à cotes taillées blanc et rose, on dirait un verre de Bohème. Ce travail n'est-il pas la preuve que les verriers de la forêt de Darney se sont transmis, jusqu'à notre époque, les secrets et les tours de mains de leurs prédécesseurs étrangers
Avant de partir, je montre à Mme Schuster, la reproduction coloriée d'une vieille carte topographique de l'ascensement de la Planchotte, découverte aux archives nationales. Ce plan a été dressé en 1755 par le géomètre royal de Mirecourt, Claude Aubry, il l'a relevé à la demande du sieur du Bois, escuyer, propriétaire de la verrerie. Ce plan comporte de curieux détails qui intéressent vivement Mme Schuster.
Le domaine comprenait cinquante quatre arpents de terres cultivables et mille cent trente quatre arpents de forêt, réservés pour le chauffage des fours. L'habitation de Mme Schuster, son jardin, la

fontaine voisine et le petit étang existaient déjà. Nous sommes donc bien dans la maison de Nicolas du Bois le futur beau-père de Élisabeth d'Hennezel de la Sybille.
Ce dessin est doublement précieux, les hameaux de Thomas et du Morillon y sont figurés avec autant de précision et de détails que celui de la Planchotte. On y voit l'emplacement de « La chapelle de St Vaubert » aujourd'hui hui disparue. Au centre des maisons du Morillon, on distingue un petit bâtiment surmonté d'une croix, c'est la chapelle à demi effondrée que nous avons découverte tout à l'heure, à droite du hameau s'étire un long quadrilatère d'eau, c'est le bel « étang Pachevaux ». Au-dessous, à la frontière du comte de Bourgogne est figuré un autre grand étang de forme triangulaire, qu'alimentait le ruisseau venant au bois de Condé. Cet étang n'existe plus.
Sur le pas de sa porte avant que nous ne la quittions, Mme Schuster nous explique la situation du hameau qui s'étale devant nous, il conserve un peu de l'aspect d'une cité ouvrière. La route qui va nous ramener à Monthureux le traverse du nord au sud. A gauche de la route, se trouvaient deux vastes bâtiments, la halle du four à verre et son annexe. Ils ont été rasés, au nord, à l'est et au sud, l'usine était entourée de maisons longues et basses où logeait le personnel. Celles qui subsistent sont encore habitées par des ouvriers travaillant aux environs.
A la fin du siècle dernier, vivaient encore ici une cinquantaine d'habitants mais cette population diminue chaque année. la Planchotte ne peut faire vivre aucun cultivateur.
Au milieu de cette petite clairière, ces modestes logements semblent d'autant plus miséreux qu'ils n'ont d'autres horizons que les hautes futaies enserrant le hameau de trois cotés. En cette fin de journée le site nous parait un peu lugubre.
Il faut, comme Mme Schuster, être née au milieu de cette population ouvrière pour rester attachée à ce décor sévère et vouloir y finir ses jours. La dernière représentante des anciens maîtres de verrerie est arrivée à l'age où l'on ne marche plus avec ardeur, le visage en avant, fixé sur l'avenir... elle avance maintenant dans la vie, comme pas à pas, ses regards se retournent de plus en plus vers le passé du lieu où sont concentrés ses souvenirs, tristes ou gais, ils l'ont rivée au coeur de cette forêt sauvage.
Nous la quittons, en lui promettant une visite moins hâtive, un autre jour.

MONTHUREUX-SUR-SAÔNE (45)

9 juillet 1929.

Seconde visite au curé - Note de 1946 - Perte des travaux d'érudition de l'abbé Didier Laurent après sa mort - Visite à Mme Pernod, descendante des Finance de la Bataille - Ses souvenirs de la verrerie, plats gravés, chandeliers, coupe, verres aux noms de Frédéric de Finance et de Julie de Bonnet - Note de 1946, identification de ces personnages - Bourbonne les Bains - Promenade en ville - Trois générations de Massey du Morillon y finissent leurs jours.

Je rends visite à l'abbé Didier Laurent, curé de Monthureux sur Saône, qui me remet un cahier où il a noté beaucoup de renseignements sur les familles verrières. Il me donne également l'adresse de deux dames issues de la famille de Finance et susceptibles de me fournir des renseignements, Mme Pernod à Monthureux et Mme Messin à Darney.

Note de 1946

L'abbé Didier Laurent mourut quelques années après ma visite après sa mort, ses héritiers ne se rendant pas compte de la valeur des documents recueillis par lui, anéantirent ou dispersèrent au hasard tous les papiers trouvés chez lui après sa mort.
Visite à Mme Pernod. Lorsque je lui apprends l'objet de ma visite, Mme Pernod ne fait aucune difficulté pour nous recevoir. Mme pernod est le type de la petite rentière de gros bourg campagnard, toute affairée de la tenue de son logis. Elle a une soixantaine d'années.
« Nous sommes, me dit-elle, ma cousine Messin et moi, descendantes des nobles verriers de la Bataille. Notre grand-père paternel, le docteur Monsseaux, médecin à Darney, avait épousé la fille unique de M. Borromée de Finance et d'une demoiselle d'Hennezel de Bazailles. Cet arrière grand-

père fut le dernier maître de la verrerie, en association avec son beau-frère de Massey. Il mourut à la Bataille il y a une centaine d'années (1824). Il habitait une belle maison qu'il avait fait construire au bord de la Saône. Malheureusement, cette maison a été incendiée. Il n'en reste que les gros murs ».
Je raconte alors notre visite à la Bataille.
- « C'est là que mourut aussi mon arrière grand-mère de Finance, née de Bazailles, six ou sept ans après son mari. Sa soeur, Mme de Massey, restée veuve et sans enfants, quitte alors la Bataille. Elle se retira alors à Darney, auprès de sa nièce, ma grand-mère Monsseaux #.
- « Et la verrerie, madame, que devint-elle... »
- « La verrerie... elle fonctionna encore, tant bien que mal, pendant quelques années, puis les fours furent éteints définitivement. Le domaine restait indivis entre un grand nombre de descendants des anciennes familles. Mais on ne s'entendait pas, il y avait des mineurs. La Bataille rut vendue par licitation peu avant la guerre de 1870. Mon grand-père racheta au nom de sa femme, une partie des bois. Nous en sommes encore propriétaires ma cousine et moi. C'est comme cela que nous possédons des souvenirs de nos ancêtres.
Mme Pernod se lève. Elle prend sur une commode, un grand plat creux rectangulaire à pans coupés et le pose sur la table. Il est en cristal épais, taillé et gravé à la main assez naïvement. Son ornementation est nettement du goût 1840, la bordure est guillochée, sur la partie plate, assez large, courent de petits brins de feuillage, réguliers et raides. Dans le creux du plat, les huit pans sont ornés, deux par deux, d'arabesques et d'entrelacs rappelant des dessins à la plume, art des maîtres d'école d'il y a un siècle. Sur les quatre cotés et au fond du plat, de larges soleils, aux rayons gravés profondément, donnent un relief assez fort à l'objet. La gaucherie de l'artiste, décorateur de ce plat lui a donné du charme.
Mme Pernod nous montre ensuite trois autres objets, un verre moulé et fin, datant certainement de la même époque, un robuste chandelier aux proportions excellentes, une coupe, assez haute sur pied, dont le plateau est bordé d'une tresse ajourée, on l'imagine garnie de fruits au milieu dune table. Enfin un cruchon rond dont l'anse et le goulot sont aussi décorés de tresses de verre et gravés d'entrelacs. La fille de Mme Pernod aligne encore sur la table quatre verres de grandeur différentes. Ils sont décorés dans le même goût que le plat. Le plus grand est à pied. Il est taillé de larges cotes rappelant le verre que nous a montré hier, Mme Schuster. Le bord est orné d'une guirlande de feuillage tout à fait Reine-Amélie.
Les trois autres verres sont plus intéressants. On peut évoquer leurs possesseurs. Des guirlandes et des branches de fleurs, finement ciselées, les décorent. Deux sont en forme de gobelet, droit et trapu, on les tient bien en main. Le plus grand verre porte en lettres capitales, le nom de

FRÉDÉRIC
DE FINANCE

L'autre est plus petit - un verre de femme ou d'enfant - Il est gravé en lettres gothiques, au nom de :

Julie de Bonnet

Le troisième a une allure de timbale. Il ne porte qu'une initiale, L. Cette majuscule est encadrée de palmes. Sur la partie opposée, un oiseau de contes de fées, entouré de fleurs naïves.
- « On m'a toujours dit, raconte Mme Pernod, que ces objets venaient de la verrerie du Tolloy. Mais ils auraient été gravés à la taillerie de la Bataille. Je n'ai jamais su à quelle personne a appartenu le verre portant un L. Les deux autres viennent des parents d'une de mes tantes, femme d'un frère de mon père. Cette dame mourut toutte jeune et sans enfants. Elle demeurait au Tolloy, où son père, M. Frédéric de Finance, était venu finir ses jours, après avoir pris sa retraite de percepteur. Sa mère, Julie de Bonnay, était une cousine de ma grand-mère Monsseaux. elle mourut aussi au Tolloy, peu de temps après son mari (1877).
M. et Mme de Finance n'ayant pas laissé de descendants, les souvenirs de famille qu'ils possédaient échouèrent chez mon oncle Monsseaux. Voila monsieur, comment je me trouve en possession de ces verres ».

Note de 1946

Les notes de mes amis, les commandants de Massey et Henri Klipffel, si au fait de l'histoire de nos familles, m'ont permis d'identifier les possesseurs de ces verres. Il peut-être utile de les reproduire ici.
Nicolas, Séraphin Frédéric de Finance était l'un des trois enfants de Nicolas Marie Séraphin de Finance de la Neuve verrerie et de Rosalie Catherine de Bonnay. Il naquit au Tolloy (30 janvier 1808) où son père était venu habiter après son mariage. Frédéric fut percepteur à Aydoilles puis à Lamarche. Il épousa au Tolloy (2 février 1840) sa cousine germaine Marie Julie de Bonnay, fille de Louis Alexandre et de Marie Claude de Finance. Ils n'eurent qu'une fille, marie Alexandrine mariée dans l'église de Vioménil, le 6 juillet 1810, à pierre Joseph Monsseaux, demeurant à Darney, oncle de Mme Pernod. Cette jeune femme mourut au Tolloy, cinq mois après son mariage (9 décembre 1810).
La multiplicité des alliances entre ces mêmes familles est extraordinaire. Elle s'explique par leur manque total de fortune et leur existence casanière. Fidèles au coin de terre ancestral, ces braves gens préféraient à tout autre bien la vie familiale, sous le toit qui les avait vus naître.
Et certains d'entre eux exercèrent une petite influence sur la population qui les entourait - le père de Frédéric fut maire de Vioménil sous la restauration - et savouraient aussi, comme César, la satisfaction d'être les premiers dans un coin du monde, les autres vécurent dans une médiocrité complète. cela rend excessivement difficile l'étude de leur généalogie. Il est cependant utile de situer les personnages, même les plus obscurs parce qu'on peut retrouver, un beau jour, leur trace de façon intéressante.
C'est le cas pour les beaux verres de cristal gravés au nom du ménage Frédéric de Finance, sans doute à l'occasion de son mariage et que détient, aujourd'hui, à Monthureux, leur lointaine parenté.
Comme le temps est magnifique, nous décidons d'aller visiter différentes localités ou des membres de nos familles ont vécu à certains époques, Villars St Marcellin, Châtillon sur Saône entre autres. Nous prenons la route de Bourbonne.

BOURBONNE LES BAINS (46)

En descendant la cote d'Offremont la petite ville émerge de la verdure. Elle est dominée par un haut clocher à flèche de pierre. L'église parait romane, mais, très restaurée. La grande rue - l'unique rue a l'aspect un peu citadin - traverse la ville d'est en ouest. Ses maisons basses à deux étages, ses petits cafés, ses boutiques, ses trottoirs nets et propres, lui donnent un air avenant. Nous arrêtons l'auto sur la large place surplombant l'église. C'est le coin pittoresque, le Bourdonne historique.
A l'entrée d'un parc en miniature, planté de vieux arbres et parfaitement tenu, on découvre les vestiges d'un château du moyen age, restauré avec goût, un porche à double portes voûtées, des fenêtres à meneaux, et sur le coté, une tour que les habitants qualifient, donjon. Pour moi, le mot donjon évoque la tour, de Coucy, victime de la fureur teutonne. Le donjon de Bourdonne rappelle plutôt ceux que mon fantasque compatriote, Arsene Houssaye, faisait construire aux environs de Laon.
Le porche donne sur une pelouse fleurie, étalée devant l'hôtel de ville, maison sans prétention dont l'architecture n'a rien de municipal, le bâtiment a des proportions harmonieuses. Ses hautes fenêtres à impostes, ses assises de pierre, ses balustres entourant le toit, ses lucarnes, lui donnent l'aspect d'un petit château Louis XVI.
Plus loin, quelques colonnes en ruines, des chapiteaux et des pierres sculptées attestent que les eaux de Bourdonne étaient appréciées des romains.
D'un coin de parc on découvre, en contrebas, une partie des faubourgs campagnards qui ceinturent la cité thermale, des maisons écrasées, un toit plat noyé dans la verdure. Elles abritent la population rurale et ouvrière, cette dernière composée surtout de dentellières.
Au sud de la ville, sous la grande rue, commence le quartier balnéaire, les hôtels, l'établissement thermal, la buvette sorte de kiosque de pierre soutenu par des colonnes d'une architecture sobre comme les maisons voisines, l'hôtel de ville et la grande poste. Les bâtiments municipaux de Bourdonne furent l'oeuvre d'une édilité au goût sur et calme.
Seul dans la rue des Bains, se dresse au-dessus de ce quartier paisible une haute maison de style moderne, le grand hôtel, sept étages d'une construction banale à la toiture prétentieuse. Bourbonne n'est pas une station thermale élégante, personne n'y vient pour se distraire. Ses eaux sont sérieuses, elles n'attirent que de vrais malades.

Grosse bourgade, propre et sans luxe, imprégnée de charme provincial, Bourbonne les Bains est riche de la réputation de ses sources millénaires, leurs eaux chaudes sont parait-il, souveraines pour traiter les maladies nerveuses, les paralysies, les blessures d'armes à feu. Aussi, existe-t-il ici, depuis prés de deux siècles, un hôpital militaire.
En souvenir de cette rapide visite, j'emporte une jolie collection de cartes, oeuvres de Braun, le célèbre éditeur mulhousien. Une autre série de vues plus pittoresques, « le vieux Bourbonne au temps de Louis Philippe » la compléteront. Elles reproduisent d'amusants dessins lithographiés, permettant d'évoquer la station thermale fréquentée par nos pères. C'était un grand village. Quelques civils rhumatisants, mais surtout des militaires éclopés des guerres napoléoniennes, emmitoufles de manteaux et de cache-nez, errant et boitillant dans les rues appuyés sur deux cannes.
Parmi les promeneurs, quelques dames, en châles, la tête ensevelie sous d'énormes chapeaux et portant des réticules. La silhouette de ces élégantes du temps de Louis Philippe évoque des ombres connues, une grand-tante de mon ami Massey habitait Bourbonne à cette époque la. Elle était née au Morillon dans la jolie maison ou j'ai découvert des bouteilles anciennes. Elle portait un nom magnifique, Céleste de Massey épousa en 1840, dans la chapelle que nous avons vue en ruines un notaire de Bourbonne, maître Odinot.
Mme de Massey, née Secretain, mère de cette jeune femme, quitta le Morillon peu après le mariage de sa fille et se retira à Bourbonne. Elle s'y éteignit fort âgée (1873). Après avoir eu le chagrin de voir mourir ici l'unique petit fils de son nom, jeune homme de 22 ans (1861). C'est avec le souvenir de ces trois générations de Massey que nous laissons Bourbonne.
Par la route de Luxeuil, quelques instants plus tard, nous sommes en vue de Villars-Saint-Marcellin. Il y a trente ans au moins que j'ai vu ce nom dans nos papiers, pour la première fois....

VILLARS-SAINT-MARCELLIN (47)

Son site et son aspect - Assassinat de Jacques de Saint Cricq - les Bonnay de Renty, Sgr de Voillerand et de Villars - Testament de Anne de Coiffy, dame de Montraugeon, puis de Bonnay - Le crime d'Antoine de Renty - Vieille maison à tourelle - L'église, son cimetière émouvant, le mystère de sa crypte - Manoir en ruines et parc à l'abandon, voisins d'un château plus moderne et habité - Chatillon sur Saône, ancienne ville forte du XVI° siècle, dévastée au XVI° siècle - Son aspect pittoresque, ses défenses, ses vieux logis.

Le village... une unique rue en arc de cercle, au sud de la route, vers la Saône, une rue bien campagnarde, large et bordée de solides 'maisons aux façades claires, d'aspect cossu. sous le soleil, un chaud relent de bouse parfume l'atmosphère. Cette richesse, ces tas, aux cotés et aux angles nets, sont plus réguliers que dans la Voge. Autour, pas de cloaque,peu de désordre. Est-ce le voisinage de Bourbonne, si proprette, ou la proximité de la Comté...
Autre site, climat moins rude, autres coutumes, gens moins rustiques.
Les paysans sont à l'aise, ils tirent leur richesse des prairies de la vallée de l'Apance et des pentes douces qui les bordent. Les terres doivent entre meilleures que celles des ascensements ravis par nos ancêtres à la forêt de Darney. On s'explique que les plus avisés de ces gentilshommes aient voulu posséder comme à Ormoy, un sol plus fécond que celui de leurs verrières.
La paroisse de Villars dépendait de la baronnie de Jonvelle. Elle était divisée en plusieurs fiefs. Certains de ses seigneurs ont. marqué dans l'histoire du pays. D'autres furent de nos familles ou leurs alliés. De multiples fantômes vont paraître au cours de ma visite. Bâti un peu en amphithéâtre, le village est dominé par une belle église dont le patron a ajouté son nom à celui de la commune. Elle ressemble à un petit castel, au-dessus des maisons. Comment ne pas évoquer, tout de suite, les souvenirs d'un de ces seigneurs les plus notables de la paroisse. Il fut notre arrière grand-oncle.
Ce gentilhomme se nommait Jacques de Saint Cricq. Il appartenait à une famille de la chevalerie lorraine et vivait au temps de François 1er. Sa femme, Jacquette de Raincourt, était la belle-soeur de Nicolas de Hennezel du Grandmont, premier seigneur de Vioménil et fondateur de la verrière du Tolloy.
Saint Cricq était renommé par son courage militaire. Sa vaillance est restée légendaire. Il avait, conte un chroniqueur, un cheval, si ardent au combat, qu'il attaquait des pieds et de la bouche les ennemis de

son maître, comme s'il eut compris d'instinct son ardeur guerrière. Cet intrépide chevalier, que la mort avait épargné sur les champs de bataille, périt assassiné dans le calme de la retraite. La vue du clocher de Villars me rappelle le drame.
Un jour que Saint Cricq se promenait paisiblement à l'ombre de ses bosquets, il fut blessé mortellement de deux coups d'arquebuse, partis du clocher. Les assassins auraient été des co-seigneurs de Villars et de Bourbonne, jaloux de lui. Bien que frappé a mort, le gentilhomme se relève, il fonce sur ses meurtriers. L'un d'eux s'effondre sous ses coups. Mais Saint Cricq retombe épuisé, il meurt inondé de sang. Son corps reposerait, dit-on dans l'église.
Deux siècles plus tard, Villars était le théâtre d'un autre crime. Cette fois, le coupable était un des fils du seigneur, Antoine de Bonnet de Renty. l'assassin fut condamné à avoir la tête tranchée. Ces Bonnet, ou Bonnay, habitaient déjà la paroisse au début du XVII° siècle. Ils y possédaient le fief de Voillerand qui leur valait une part notable dans la seigneurie de Villars, l'autre appartenait au roi...
Comment ces Bonnay étaient-ils venus de Lorraine faire souche à Villars...je l'ignore. Était-ce par héritage des Thiétry de Coiffy... mon dossier contient la copie du testament d'Anne de Coiffy, femme du noble et honoré Jacques de Bonnay écuyer, Sgr de Villars-Saint-Marcellin et de la forte maison de Brainville. Elle avait épousé en premières noces un sire de Montsaugeon.
A son mari, elle lègue l'usufruit de tous ses biens, meubles et immeubles, château, maisons, jardins, terres, vignes, four, moulin, bois, étangs, rivière, droits seigneuriaux.
La testataire précise qu'après la mort de son époux, ses biens retourneront à leurs enfants, deux filles mariées à des gentilshommes verriers, Claude du Houx et Adam de Mathieu et à sa petite-fille, Alix de Bonnet, fille d'honoré Alexandre de Bonnet, son fils défunt.
Enfin, Pierrette de Montsaugeon, issue d'un fils de son premier mariage, devra participer pour un quart dans l'héritage de tous les biens de la défunte, tant à Villars qu'a Brainville (23 mars 1618). Huit ans plus tard, lorsque ce testament fut publiée, Alix était devenue la femme de Jean de Donneval et ce gentilhomme s'intitulait co-seigneur de Villars-Saint-Marçellin.
Le testament d'Anne de Coiffy voisine dans mes dossiers avec celui de notre aïeul, Clément d'Avrecourt, dicte quarante ans plus tard.
Gravement malade à la verrerie de Namur, au point de croire sa mort fatale, Clément voulait rappeler à son fils aîné Jean, tout jeune encore, sa province d'origine. Il se dit natif de Villars-Saint-Marcellin, en le comté de Bourgogne et possesseur dans cette paroisse d'une part de la seigneurie, par héritage de sa mère Magdeleine de Donneval.
Il lègue à ce fils son fief en précisant qu'il est actuellement tenu par son cousin, Joachim de Bonnet (28 novembre 1636).
Antoine de Bonnet de Renty, l'auteur du meurtre, était-il petit-fils de Joachim... c'est probable. Lisons le récit du drame, tel que le rapporte la sentence conservée dans un registre des archives à Vesoul.
Estimant avoir été insulté par un habitant de Villars, nommé Didier Chevillet Antoine de Bonnay résolut de se venger. Un matin de novembre 1718, vers neuf heures, le jeune gentilhomme, armé de son fusil, rencontre sur le grand chemin de Villars à Voisey, le paysan qui va travailler au bois. Antoine le reconnaît. Il l'arrête et lui donne, avec son arme, deux ou trois coups de bourrade sur l'épaule, en criant, ah c'est toi qui ma insulté, bougre de gueux, il faut que je te tue.
Chevillet cherche à se défendre, il menace de sa hache son adversaire. Hors de lui, Antoine de Renty recule de quelques pas,. et malgré les protestations des témoins qui crient grâce, il décharge son arme sur le paysan. Grièvement blessé a l'estomac, Chevillet mourut le lendemain (23 novembre 1718).
Le meurtrier s'enfuit, mais la justice poursuivit l'affaire, six mois plus tard, Renty était condamné par contumace à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé en plein milieu de la place publique de Vesoul. Le jugement spécifiait, la sentence sera exécutée en effigie, au moyen. d'un tableau attaché a la potence de la ville (10 mai 1719) ce qui fut fait un peu plus tard (Avril 1720).
Cette aventure tragique ne semble pas avoir empêché les Bonnay à habiter Villars. Au milieu du siècle, résidaient au château, un Bonnay, ancien commandant de bataillon au régiment de Montmorin, et un autre, capitaine au régiment de Royal-Pologne. .
Plus près de nous, sous le second empire, la famille était représentée par une madame de Bonnay de Renty, née Catherine du Houx de la Rochère et mesdemoiselles de Piepape, ses petites filles.
Y a t il encore un chateau à Villars...
Nous arrêtons l'auto au milieu du village, à hauteur d'une importante maison. A l'un de ses angles sur la rue se dresse une grosse tourelle, coiffée d'un toit écrasé. Ce devait être une résidence noble.

L'Église s'élève à flanc de coteau. Le clocher est roman mais est surmonté d'un clocheton ridicule, il est si mince qu'il rappelle une canule...
Le cimetière entoure l'église.
Du coté de l'église, la différence de niveau du sol a été utilisée pour la construction d'une chapelle souterraine sous l'abside. C'est une sorte de crypte. Une dizaine d'étroites fenêtres l'éclairent. Cette partie de l'église doit être la plus curieuse. Je voudrais la visiter...
Un vieux paysan à qui je m'adresse me dit,
- « La chapelle est encore assez grande, huit mètres de long et trois mètres de haut, il y a un vieil autel en pierres et beaucoup de colonnes ainsi que deux tombeaux. Dans le temps, on y venait en pèlerinage ».
Comme je voudrais y entrer, le bonhomme m'explique que l'église est un monument historique et que c'est l'administration préfectorale qui l'entretient, la chapelle doit rester fermée.
Vieux manoir désert et abandonné mais pas en ruines... reste de la maison Saint Cricq... nous ne trouvons personne pour nous renseigner. A la sortie du village, nous voyons un autre manoir assez important, qui semble habité.
Le temps nous presse, nous reviendrons plus tard.

CHATILLON SUR SAÔNE (48)

Châtillon sur Saône se dresse sur un promontoire escarpé qui s'avance vers l'est, au fond d'une boucle formée par le confluent de l'Apance et de la Saône. Cette position rappelle celle de Monthureux. Elle fut utilisée de tout temps, comme point stratégique. Au moyen age, il y eut dans ce lieu, frontière de trois provinces rivales et souvent ennemies, une ville forte ceinturée de hautes murailles et hérissée de tours. Le roi de France, les ducs de Lorraine et de Bourgogne se la disputèrent âprement. La lutte entre Louis XI et Charles le Téméraire fut une époque désastreuse de l'histoire de la ville. Elle se releva courageusement à cet age d'or que fut le milieu du XVI° siècle. .
Cent ans plus tard, Châtillon est incendié et démantelé par les armées françaises, et suédoises. Les habitants subissent un tel martyre qu'ils désertent leur cité. Elle devient un monceau de ruines recouvertes de végétation. La mort de la ville date de cette époque. La population y revint lentement et ne fut jamais assez riche pour reconstruire des maisons neuves. La plupart des habitants se sont contentés de rafistoler leurs maisons au petit bonheur. Ils ont aménagé les ruines du XVI° siècle. Ils y vivent encore. Une promenade dans les rues de ce bourg agricole est une vision du temps de la renaissance. A chaque pas, des vestiges de cette époque tentent le crayon de l'artiste ou l'objectif de l'amateur.
Les défenses naturelles de l'ancienne place forte, ajoutent au pittoresque de la situation. Au nord, la Saône baigne le pied d'anciens remparts et de bastions démantelés. Au sud, l'Apance, enchâssée dans l'émeraude de grosses prairies ,serpente entre deux pentes boisées, celle qui était le bourg est criblée d'arbres fruitiers .A hauteur de l'église, cette rive se transforme en rocher que surmontent les murailles et les tours d'un ancien château fort. Du haut des vieilles terrasses croulent dans le vide des nappes de lierre qui égaient l'or et la pourpre des giroflées. Les lances aiguës de brassées d'iris se hérissent au bord des éboulis, comme pour en défendre l'accès. Toutes ces vegetations montent à l'assaut des pierres séculaires dorées par les lichens. Ces plantes sauvages sont heureuses, elles vivent et meurent, la ou elles sont nées. Que d'humains peuvent envier leur sort...
Sur l'autre rive, s'incline jusqu'aux boucles de la petite rivière, le flanc d'un grand bois qui se donne, presque jusqu'à Jonvelle, l'allure d'une forêt.
En errant au coeur de Châtillon, jusqu'aux abords de l'église, on va de surprise en surprise, façades de maisons gothiques aux fenêtres à meneaux à demi aveuglées, mais intactes, petites ouvertures jumelles sous un épais linteau de granit à double accolade, portes à fronton sculpté de nervures ogivales que parent des fleurs de lys ou des écussons, logis à tourelles rappelant les maisons fortes de nos ancêtres. Ici, une façade gothique bien conservée s'allie avec une maison de pur style renaissance, ses ouvertures sont encadrées de fines moulures et d'harmonieux entablements.
Nombre de maisons ont conservé leurs fenêtres à petits carreaux.

L'architecture de ces vieux logis était soignée ,elle a été voulue par les bourgeois et les commerçants d'une ville. Châtillon était jadis le chef-lieu d'une prévôté. Il y avait un hôpital, plusieurs foires chaque année. De nos jours, Châtillon n'est plus qu'un chef-lieu de canton, un grand village agricole peuplé de familles paysannes vivant modestement de leurs herbages et de leurs jardins. Les abords des maisons sont des plus rustiques, des outils, des ferrailles, des bouts de bois informes les encombrent. Ici., une vieille marmite, la, des pots ébréchés servent d'abreuvoir aux volailles.
Sous la fenêtre d'un logis, de grosses pierres, tombées des ruines, sont alignées pour maintenir la terre d'un jardinet d'où s'élance un cep de vigne sauvage qui grimpe à son gré contre la maison. Son panache fantaisiste ombre le linteau d'une porte. Là, c'est le tronc d'un gros poirier à demi mort, jadis il était en espalier, aujourd'hui, ses bras noueux, refuge de moineaux, masquent la fenêtre à meneaux d'un étage. Des granges ont été bâties à l'emplacement de maisons disparues. Leurs portes charretières alternent avec des escaliers voûtés de descentes de caves et des bancs de pierre moussue, confort des paysans après leur labeur.
Nous ne rencontrons que des bêtes, point de gens, le village est endormi et désert. En plein milieu du jour, tout le monde est aux champs, dans les vignes ou lés prés. Ça et là une poule picore en flânant dans les décombres envahis d'orties. Assis sur l'appui d'une fenêtre, un chat, les yeux clos, somnole sous le soleil, sa silhouette se découpe sur l'ombre très noire d'un intérieur. Je puis, tout à mon aise, prendre quelques clichés. Des cartes postales, oeuvre d'un photographe sans goût, les compléteront.
L'église est moderne et sans intérêt. Cependant, sous les dalles, m'a-t-on dit, reposaient les corps de plusieurs Charmoilles, famille alliée aux nôtres. Comment se fait-il que ce bourg pittoresque où abondent d'émouvantes ruines ne soit pas un lieu d'élection pour les artistes.
Nous remontons en voiture pour gagner Bleurville.

BLEURVILLE - PREMIERE VISITE (49)

Village sans attrait où les Varlot sont venus finir leurs jours - Accueil de Mme Varlot - Charme de son logis - Pourquoi son ménage s'est fixé ici - Le capitaine Varlot, ses goûts, ses origines, sa carrière - Des souvenirs de la Pille, bouteilles et pots à confiture anciens - Marque de la verrerie de la Pille au XVIII° siècle - Plan du domaine en 1768 - Parchemin armorié, descendances d'Alexis de Charmoilles, et de ses deux femmes, Nicole de Hennezel et Gyone de Vy - Mme Varlot s'offre à m'aider à retrouver trace des Hennezel d'Angleterre - Darney - Visite à Mme Messin - Ses souvenirs de la Bataille - Plan ancien du domaine, chandelier en verre moulé, petit autel en verre filé.

Bleurville... un gros village, aplati dans le creux d'un vallon dénudé et sans charme. ses maisons, collées les unes aux autres, s'agrippent aux rayons d'une étoile, formée par la rencontre de quatre routes. Ses rues sont boueuses et sales, des troupeaux de vaches, des familles entières de cochons s'y promènent librement, nous sommes en pays d'élevage, on piétine dans la crotte et le purin. Les gens semblent plus préoccupés de leurs bêtes que de leur personne, façades de logis lépreuses, aucun souci d'esthétique. Ces intérieurs doivent manquer du plus élémentaire confort.
Comment les Varlot ont-ils pu se décider à planter leur tente dans ce bourg banal... Ils y ont acheté récemment une maison. Ont-ils voulu couler paisiblement la fin de leur vie dans le calme des prairies et des champs, qui gondolent l'horizon vers Monthureux et Darney... ont-il été attirés par le voisinage de la forêt de Belleperche... elle couronne Bleurville au nord. Nous serons fixés plus tard. Aujourd'hui, j'arrive avec l'espoir de glaner des notes sur le passé de la Pille. Mme Magagnosc ne m'a t-elle pas dit que sa soeur possédait des papiers de la famille.
Nous arrêtons la voiture devant un portail en bois ajouré qu'encadrent deux piliers de pierre, surmontés de boulets. Derrière, une cour pavée, frangée de plates-bandes. Au fond, la façade d'une maison à un étage d'allure ancienne est parée de glycine. La porte d'entrée voisine avec une porte de grange, coutume des logis de ce pays. En retour d'équerre, de chaque coté de la cour, deux petits bâtiments de dépendances bordes d'espaliers, cadre paisible d'une retraite campagnarde.
Au bruit de l'auto, une dame parait sur le petit perron de la maison. C'est certainement la maîtresse du logis. Nous nous présentons, ma fille et moi, Mme Varlot s'attendait un peu à notre visite, son accueil est fort aimable. Elle me rappelle l'exemplaire de la généalogie imprimée que je leur avais offert en

1902. Elle sait l'immense travail de recherches que j'ai entrepris pour ressusciter le passé de la famille. Elle est sensible à mon désir de renouer des liens entre tous les Hennezel.
Mme Varlot semble avoir une soixantaine d'années. Je ne lui trouve aucune ressemblance avec sa soeur cadette, elle est plus grande, plus forte. Elle est aussi plus « causante » que Mme Magagnosc, un peu timide
- « Je serai enchantée, monsieur, me dit-elle., de mettre à votre disposition les documents et souvenirs que je possède ».
La pièce où nous entrons est dallée. Les murs sont ouverts de lambris de chêne foncé de l'époque Louis XV. Une haute cheminée de pierre voisine avec une grande horloge. Au fond apparaît l'escalier qui monte à l'étage. dans les angles des placards, un évier de pierre devant la fenêtre. C'est la fameuse « sale », chère à nos pères on la retrouve dans toutes les maisons campagnardes antérieures à la révolution, le centre familial par excellence. On y cuisinait, maîtres et serviteurs y prenaient leurs repas..
C'est la pièce qui groupe, pour les veillées d'hiver, les hôtes du logis et les voisins venus frapper à la porte, quand la neige et la bise sont maîtresses dehors. Voici l'aire autour duquel tout le monde s'assied. Les flammes dansantes éclairent la salle, allumant d'un reflet d'or les cuivres pendus aux murs et font chanter le jet de vapeur dans le chaudron. Dans ces heures la, on commente à mi-voix les événements du jour, température, naissances, ventes d'animaux, incident de chasse, méfaits de renards ou de fouines, passage d'animaux migrateurs. Ou bien en regardant les chiens mouillés se sécher devant le feu, les yeux mi-clos, chacun se tait et l'on pense... les ombres familières se détachent des lambris et des meubles et se mêlent à la douceur de la veillée. On écoute battre son sang sous le choc obstiné du coeur. Les vieux somnolent, ils dormiraient volontiers la.
Mme Varlot nous fait asseoir dans la pièce voisine, la salle à manger au cadre de boiseries gris clair dans lesquelles sont encastrées placards d'angle et portes. De naïfs trumeaux les égayent, l'un au-dessus de la glace de la cheminée, l'autre surmontant la porte d'entrée.
Ces peintures représentent des paysages italiens et des ruines, lointaines réminiscences d'Hubert Robert. Nous sommes dans un amusant décor du temps du bien aimé.
J'en fais compliment à la maîtresse du logis.
- « Oui, me dit-elle, la maison est ancienne. Elle a du cachet. Elle est pratique. Nous nous y plaisons. Nous l'avons achetée en quittant Godoncourt. Nous aimons beaucoup la campagne et la chasse, mon mari et moi. Bleurville nous a tentes parce qu'on est à deux pas de la forêt accidentée et pittoresque. Les belles promenades ne manquent pas.
D'ailleurs, nous connaissions depuis long,temps cette maison. Elle appartenait à un cousin éloigné, M. Gueniot, fils d'une demoiselle d'Hennezel. Cette vieille demeure venait de sa femme, une demoiselle Thomas, dont la famille habitait Bleurville, bien avant la révolution. Sous la terreur, notre maison servit de refuge à un prêtre réfractaire qui disait la messe dans la cave. Nous avons ici de curieuses cachettes que je vous montrerai. On dit que c'est ce prêtre, artiste a ses heures, qui peignit les trumeaux.
L'arrivée de M. Varlot interrompit sa femme. Elle nous présente. Lui est grand et mince. Il se tient très droit. Je lui donne une quinzaine d'années de plus, il porte soixante douze ou soixante treize ans. Son visage est hautement coloré et bruni par le grand air. On voit qu'il vit dehors. Ses traits sont ceux d'un homme qui souffre. Il semble avoir de l'asthme. Il a séjourné longtemps en Afrique du nord. On le voit parcourant solitaire les champs et les bois. Cette solitude est une pierre de touche, parfois elle aigrit ceux qui ne peuvent la supporter, parfois elle grandit l'âme, elle élève l'esprit et développe le sens de la méditation que fuient les hommes de notre temps fiévreux.
Par atavisme Varlot doit aimer la campagne. Il est fils d'un instituteur qui abandonna de bonne heure l'enseignement pour devenir cultivateur, dans la Woevre, au pied des hauts de Meuse. Comme les maîtres d'école de ce temps la, M. Varlot pratiquait les vertus génératrices du vrai patriotisme, vertus bafouées aujourd'hui par les primaires, sens du devoir et droiture de caractère, respect de l'autorité et amour du sol natal, dévouement. Il fut longtemps maire de sa commune.
Son fils fut élevé dans ces sentiments. De bonne heure, Henri Varlot avait la vocation militaire. A dix huit ans, il s'engagea. Il devait gagner ses galons par le rang. Il fut admis à Saint Maixent. A sa sortie de l'école, on l'affecta à Dijon, comme sous-lieutenant de chasseurs à pied. C'est a cette époque qu'il épousa Mademoiselle Jeanne d'Hennezel de Francogney (1890). Le ménage tint garnison à Remiremont, au 5 B.C.P., puis à Tunis, au 4 'zouaves lorsqu'il reçut son troisième galon. Il passa

ensuite à rennes au 41 d'infanterie. Après vingt cinq ans de service, le capitaine Varlot donna sa démission pour succéder à son beau-père, à la tête de la papeterie de Godoncourt. Pendant la guerre de 1914, il arrêta son usine. Par patriotisme, il reprit du service. Il fit la campagne au 152 R.I., tandis que ses deux fils se battaient comme officiers.
Le capitaine Varlot est une belle figure de soldat, à tout point de vue. Il est de ces hommes qui ont fait la valeur des cadres de notre armée. Par contre, il n'était pas préparé pour être industriel. Le commerçant de Godoncourt, avec lequel nous avons causé, nous l'a fait comprendre, tout en rendant hommage au dévouement et au caractère du gendre de M. d'Hennezel. Les habitants du village apprécièrent ses qualités. Ils lui confièrent longtemps l'administration de leur commune, après le décès de son beau-père. La croix de la légion d'honneur, la rosette d'officier d'académie, celle du Nicham et le mérite agricole attestent les services militaires et civils de l'époux de mademoiselle d'Hennezel. Je me remémore cette carrière, en causant avec le vieil officier. Je m'explique son allure réservée et un peu froide.
L'entrée de M. Varlot dans la salle à manger avait coupé notre conversation. Il s'empresse de rende la parole à sa femme. Celle-ci semble au contraire expansive. Elle est heureuse de faire connaissance avec de lointains membres de la famille.
Tandis qui je parle avec son mari, elle est allée dans une pièce voisine. Elle en revient les mains pleines, la figure épanouie.
- « Je sais, monsieur, que vous vous intéressez beaucoup à la Pille. Permettez-moi de vous offrir des souvenirs de l'ancienne verrerie, de très vieilles bouteilles et des pots à confiture. Ils ont été fabriqués là-bas, certainement avant la révolution ».
Ces bouteilles ressemblent à celles découvertes au Morillon, même teinte bleutée, même col effilé, même goulot tortillé naïvement. Les pots a confiture sont vraiment drôles, leur forme cylindrique et leur bord plat et large, les font ressembler à de petits chapeaux hauts de forme renversés. Ils sont en verre plus clair que les bouteilles et leur teinte tire sur le jaune fumé. Que de générations de dames de la Pille ont serré, chaque année dans leurs placards, ces pots remplis de confitures des fruits de leur jardin.
- « Voila, dis-je, de vraies reliques de la fabrication rustique des derniers gentilshommes verriers de la forêt de Darney. Ceux-ci travaillaient en amateurs préoccupés seulement de faire oeuvre pratique. Si ces objets ont été fabriqués à la Pille, ils ont bien deux cents ans, la verrerie ne fonctionnait plus au milieu ou règne de Louis XV ».
Ménageant mes surprises, Mme Varlot me tend un autre objet, un éclat de verre assez épais sur lequel se détache une sorte se sceau rond très en relief.
- « Et cela, monsieur, c'est un souvenir de la Pille encore plus précieux, la marque de la verrerie, on la frappait sur certaines bouteilles ».
On dirait bien un sceau, un écusson arrondi porte une épaisse croix de Lorraine. Une couronne de comte, naïvement dessinée, surmonte le blason fantaisiste. Les pointes et ses perles sont effilées et grêles. L'écu est accosté de deux grosses fleurs de lys de style XVIII. Au-dessous, deux fanions posés en sautoir.
A la vue de ce curieux éclat, je ne puis cacher mon étonnement. Je ne connais pas d'autre marque de ce genre. Sans doute la frappait-on à la naissance du col de la bouteille comme la marque de l'eau de Contrexéville, sur la bouteille rapportée de la Neuve-Verrerie. Je demande à la descendante des maîtres verriers la permission de faire mouler ce sceau, il sera plus facile à photographier et à reproduire. Sans hésiter, Mme Varlot me confie la relique, puis elle se lève et tire d'un placard d'autres curiosités.
- « Ce sont des documents, me dit-elle. D'abord un ancien plan de la Pille. Il n'est jamais sorti de la famille. Ensuite un très ancien parchemin rempli d'écussons peints. Il vient de la papeterie de Godoncourt. Un ouvrier de l'usine le découvrit un jour par hasard, dans un tas de vieux papiers destinés au pilon. Vous arriverez probablement à expliquer ce qu'il représente, nous n'en avons jamais rien su. On y voit nos armes peintes plusieurs fois. Je serais bien embarrassée de vous en dire plus ».
Le plan est intitulé « carte topographique de l'ascensement de l'ancienne verrerie de la Pille ». Il est l'oeuvre du géomètre de Mirecourt, Claude Aubry, qui l'a daté et signée en 1765 (17 septembre). Je connais des plans de ce genre, ils ont été dressés pour accompagner les procès verbaux de bornage, ordonnés par le roi Stanislas.

La feuille est divisée en deux parties, d'un coté la carte topographique en couleur, sorte de vue à vol d'oiseau du domaine, avec mille détails amusants. Sur l'autre, un "grand cartouche de rocaille rococo, contenant l'échelle, est dessiné à la plume et colorié. Au-dessus, un texte calligraphié explique que cette carte représente les cent quatre vingt dix arpents ascensés.
Sur ce plan, le domaine est piriforme. Sa pointe repose sur les « beaux prés » écrins de la Saône. La sont figurés le manoir et sa tour, la halle de la verrerie, les bâtiments de dépendances, les carrés de légumes du potager. Au sommet de cette poire renversée, se voient, ceintures de bois, les étangs et leurs barrages, au milieu de la carte, les sillons des terres labourables que traversent deux chemin se croisant au centre.
Depuis trois siècles et demi que les propriétaires de la Pille le détiennent ce plan est devenu fragile, le papier craque à l'endroit des plis, il faut le manier avec respect. Je songe aux mains, immobiles dans la terre du cimetière de Vioménil, qui l'ont patiné de leurs doigts curieux, tandis que leurs yeux, maintenant éteints, s'attardaient sur l'image du bien familial. Oui, c'est bien un sentiment de vénération que fait naître le contact de ce dessin charmant... Mme Varlot va au devant de mon désir, elle me propose d'emporter le papier pour le faire photographier.
Le second document est plus vénérable encore, il est âgé de quatre cents soixante ans. C'est un grand carré de parchemin enluminé à la main. Il représente deux arbres chargés d'écussons... il s'agit des ascendances paternelles et maternelles d'un gentilhomme comtois, Alexis de Charmoille, Sgr de Mélincourt et de ses deux femmes, Nicole de Hennezel et Gyone de Vy...
Mme Varlot me le confie pour l'étudier à loisir.
Mme Varlot poursuit.
- « Vous savez certainement monsieur, qu'il y a une branche de Hennezel en Angleterre. Mon fils aîné a épousé une demoiselle Bancillon, fille d'un industriel parisien qui est protestant. Le père de ma belle-fille connaît le pasteur de l'oratoire du Louvre. Celui-ci s'est beaucoup occupé de l'histoire des Hennezel anglais, il voudrait découvrir leur point d'attache avec les Hennezel français actuels. Cette question intéresse aussi mon second fils, Georges. Il est actuellement ingénieur-directeur aux « papeteries de France »- près de Grenoble.
La proposition de Mme Varlot me séduit.
- « Il y a bien des années madame, que je cherche en vain à découvrir la trace des descendants des Hennezel, émigrés en Angleterre au XVI° siècle. L'un d'eux a publié il y a environ cinquante ans une généalogie de sa famille. L'orthographe du nom de ces lointains parents a été déformée, elle est maintenant anglicisée. Ils écrivent Henzell et Hensey, suivant les branches car ils sont nombreux. Lorsque j'ai fait imprimer mon travail sur la famille en 1902, je connaissais l'existence de cet ouvrage mais n'avais pu arriver à me le procurer. Depuis j'ai eu la chance d'en découvrir un exemplaire. Je cherche maintenant à prendre contact avec ces Hennezel. Eux aussi possèdent de curieux documents et souvenirs de famille. Ils ont même des portraits du XVIII° siècle. Veuillez me permette de noter ces adresses, je les mettrai à profit dés mon retour chez moi ».
Mme Varlot me propose de revenir à Bleurville pour me remettre tous les documents.
Nous reviendrons vendredi soir.

DARNEY (50)

Il nous reste à voir à Darney Mme Messin, autre descendante des Finance de la Bataille.
Nous trouvons facilement la maison indiquée par l'abbé Didier Laurent, c'est à la sortie de Darney vers Contrexéville, à gauche.
Nous sonnons. La propriétaire ouvre elle-même sa porte. Je me présente de la part du curé de Monthureux. Mme Messin est hésitante. Elle nous dévisage un moment, puis nous trouvant dignes d'être reçus, nous fait entrer dans son salon. La pièce ne doit pas servir souvent. Elle sent le renfermé. Le jour en est pourchassé par d'épais rideaux et d'affreux stores et brise bises d'un autre âge. Ce salon est encombré de sièges endormis sous des housses. Partout des coussins, des bibelots, des tableaux assemblés sans goût et poussiéreux. Quelques meubles et objets anciens. Nous sommes chez la descendante d'une famille aisée. Leur propriétaire est certainement avare. La méfiance parait dans son

regard. L'objet de ma visite l'inquiète. Elle devient réticente lorsque je tente de la questionner sur ses ascendants de la Bataille. Elle se dérobe.
- « Je suis mal renseignée sur ma famille. Je n'avais que quatre ans quand mon père est mort. J'étais fille unique. Alors je ne sais pas grand-chose. Je puis vous dire seulement que ma grand-mère Monsseaux était une noble, une demoiselle de Finance de la Bataille. son père était maître de la verrerie. De ce fait j'ai hérité là-bas de quelques bois, mais cela est sans intérêt ».
Des compliments sur les meubles qui nous entourent et qui lui viennent de famille la flattent. Son visage s'ouvre un peu. Je lui raconte l'accueil reçu ce matin à Monthureux, chez Mme Pernot. Je lui décris les curieux objets de verre qu'elle nous a montrés. Elle ne veut pas paraître moins bien partagée que sa cousine, elle se décide a parler.
- « J'ai bien aussi quelques souvenirs de famille et titres de propriétés, mais peu de chose j'y tiens cependant. Vous me comprenez monsieur. Comme tous ces meubles, je ne voudrais pas m'en dessaisir ».
Et elle me regarde en dessous. Elle me prend sans doute pour un brocanteur. J'abonde si bien dans son sens qu'elle se lève et va chercher un dossier de vieux papiers, mais elle me les montre de loin.
Le plus intéressant parait être un plan de la bataille, une « carte topographique de l'ascensement », dressée à la même époque que celle de la Pille confiée par Mme Varlot. Je reconnais tout de suite un travail de l'arpenteur Aubry. Je le dis à notre hôtesse. Cela la décide à me permettre de regarder me plus près le vieux plan, sans cependant que je puisse le prendre en main.
Sur cette carte, le domaine de la Bataille a un aspect bien différent de celui de la Pille. Le terrain ascensé par les ducs de Lorraine et défriché par les gentilshommes, est situé au bord de la Saône. Il est divisé en deux parties inégales, réunies par un étranglement, à l'endroit où furent construites les maisons d'habitation et la halle de la verrerie. La partie la plus importante s'étale à l'est. Elle est de forme arrondie et bordée de multiples pans coupés. La partie située au nord-ouest est bien plus petite et sa forme est allongée. Entre ces deux parties est figuré le hameau, l'ancienne maison-forte, sa tour, la halle de la verrerie. quelques maisons d'habitation. En amont du hameau, on voit un moulin sur la Saône, à peu près à l'emplacement de la taillerie ruinée. Sur la rive gauche de la rivière sont figurées deux maisons dépendant d'Hennezel à l'ouest, un peu au-dessous de la halle en ruines, se trouvaient des bâtiments appelés magasins. Enfin le canton de bois, réserve pour la consommation de la verrerie, est la partie de la forêt située entre l'étang marchand et l'ouest du hameau. Sa surface était de quatre cents quatre vingt arpents. Ce sont ces bois que les deux cousines possèdent encore.
Comme Mme Messin ne veut pas lâcher son papier, il m'est impossible de lire la notice qui accompagne le plan. A plus forte raison, dois-je abandonner tout espoir de faire photographier le document. Un proverbe dit, « plus les gens sont bêtes, plus ils sont méfiants ». Ce doit être le cas. Les propos de cette bonne dame sont dénués d'intérêt.
Toutefois elle tient à prouver qu'elle aussi, possède des souvenirs de ses ancêtres. Elle me présente un chandelier de verre, analogue à celui de sa cousine. Puis, abrité sous un globe ferme au chalumeau, un objet étrange, un minuscule autel dont toutes les parties sont en verre filé d'une extrême finesse. On y voit des cierges, gros comme des épingles, en verre bleu et rose. Le travail parait de l'époque Louis XVI. Il est plus curieux artistique. N'empêche que nous nous extasions, à la grande satisfaction de Mme Messin. Elle nous explique :
- « quand j'étais petite, on me racontait que cet autel avait été fait à la verrerie de la Bataille, par des artistes que mon grand-père avait fait venir de Bohême.
- « de Bohême... - je ne contredis pas, mais il s'agit plutôt d'ouvriers étrangers, d'origine alsacienne ou italienne, comme ceux dont j'ai relevé les noms à la Planchotte.
J'essaie d'obtenir d'autres détails, peine inutile. Il faut abandonner la partie. mais Mme Messin ne nous laisse pas sortir sans nous faire comprendre encore, qu'elle désire conserver tout ce qui est chez elle. Rien n'est à vendre.
En regagnant notre gîte, je songe que, si je ne rencontrais pas, au cours de mes pèlerinages, d'accueils plus confiants et plus intelligents, il me serait impossible de ressusciter le passé de nos familles.

NOTES DE DECEMBRE 1946 (51)

PREMIÈRE NOTE
Le parchemin armorié de 1570 photographie, puis copie par M. Harot - Sa description, son explication difficile - Avis de Max Prinet, savant héraldiste.
DEUXIÈME NOTE
Découverte des Hennezel anglais, M. Charles M. Hensel d'une branche fixée à Newcastle sur la Tyne, depuis le règne de Jacques 1er - Son gendre, M. E. Graham Clark. auteur d'une généalogie de la famille représentée actuellement sur tout le globe - Sa visite à Bourguignon en 1930 - La major Pidcock Henzell en Surrey - Ses portraits du XVII° siècle - Sa fille assiste au mariage de ma fille - Les Thyzack anglais de Sheffield - Devises de ces familles - En 1932, photo réunissant, après quatre siècles, un Henzell anglais et un Hennezel français - Sort actuel des Henzell d'Angleterre*.
PREMIÈRE NOTE, DESCRIPTION OU PARCHEMIN DE 1510
Ecussons divers, Charmoilles - Fontaine - Clery - Montgoyir - Tietrich - Hennezel - Angoulvent - Tysach - Sauvigny - Mailleroncourt - Tavanne - Mofans - Mailly - De Vy - Raincourt - Louverot
DEUXIEME NOTE, DÉCOUVERTE DES HENNEZEL ANGLAIS
Les descendants de cette branche sont répandus dans le monde entier, états unis, canada, Australie, Indes. Beaucoup continuent à diriger des verreries.
* Un Henzell en Jamaïque

LA SYBILLE (52)

Nom mystérieux d'une verrerie fondée en 1501 par Jehan et Philippe de Thiétry - Familles qui se sont succédées à la Sybille - Le domaine donne son nom à une branche des Hennezel - La postérité de Marie de Brondoly - Les Massey et du Houx qui y vivaient au temps de Louis XV - Nicolas de Massey, sire de la Franou, s'y fixe en 1774 - Comment il prit possession de son petit domaine - Ses voisins déchus, les Beaumont de Fresnois - Découverte de sa maison grâce à la pierre de fondation - La révolution le dépouille de tout son mobilier - Le nommé Bisval et sa maison - Borne du roi Stanislas délimitant l'ascensement - Une vieille paysanne, veuve d'Adelstan du Houx, descendant d'une branche déchue de cette famille.

10 juillet 1929. De bonne heure, nous allons a la Rochère prendre Massey pour aller visiter trois hameaux de la forêt, la Sybille, Henricel et la Frison. Là, vécurent des branches obscures de nos familles, leur existence fut surtout tirée de la terre
La Sybille, ce petit village a été le berceau de branches multiples dont les descendants ont pullulé.
Ce nom de la Sybille m'a toujours intrigué. Il a quelque chose de mystérieux fut-il celui d'une fée ou de la prêtresse antique... on le donnait déjà au XIII° siècle, à la source qui jaillit en cet endroit, il est cité dans une donation en faveur de l'abbaye de Droiteval (1227). Tout les peuples jeunes ont le culte des arbres et des fontaines. Toujours des fées protectrices invisibles ont, pour eux, habité nos forêts.
C'est auprès de « la fontaine de dame Sybille », qu'au milieu de l'été 1501, le duc René II, autorisa deux Thiétry, Jehan et Philippe, à faire flamber une verrerie nouvelle, à construire un moulin a blé, à créer un domaine pour faire subsister leur famille en surnombre dans une des « grosses verrières » voisines. En même temps, le prince confirmait les deux gentilshommes dans les privilèges, franchises, droits et libertés, concédés en 1448 à leurs ascendants (5 août 1501).
Le filet d'eau, né de cette source sur le flanc du plateau, court vers le nord se jeter dans le ruisseau d'Henricel. Le premier soin des fondateurs. fut de créer, tout près de la fontaine de dame Sybille, un petit étang pour y élever du poisson. Cet étang existait encore au milieu du XVIII° siècle. L'arpenteur Aubry l'a dessiné sur un plan de 1769. Il a disparu aujourd'hui hui, comme tant d'autres de la forêt. La nature reprend le dessus, là ou l'homme fuit devant la tache que ses prédécesseurs s'étaient imposée. Les maisons des hameaux désertes s'effondrent, les terres retournent à l'état sauvage, la végétation s'empare de la vase des étangs assèchés. Ceux-ci deviennent terrain fertile où prospèrent des arbres vigoureux. Durant trois siècles, le sol défriché par les créateurs du domaine, permit la subsistance et la multiplication de leur postérité.

Tandis que la voiture file sur la route ombreuse, en lisière de la forêt de Martinvelle, nous évoquons, Massey et moi, les humains de nos noms qui vécurent à la Sybille.
Une quarantaine d'années après sa naissance, la Sybille faisait vivre quatre ménages de gentilshommes descendant des fondateurs. L'aînée des filles de Philippe de Thiétry était la femme d'un du houx de Bleurville, deux autres avaient épousé des Hennezel. Un partage décrit le domaine, « plusieurs maisonnements et demeurances, entourées de fosses pour leur défense, une maison-forte flanquée d'une tour, une chapelle, une halle de verrerie et ses dépendances, pièces où l'on pilait la terre, où l'on fabriquait les « pots », un cellier où l'on emmagasinait le grand verre », c'est-à-dire les vitres (17 décembre 1546).
Au fur et à mesure que leurs enfants croissent, ces familles suivent l'exemple des abeilles de leurs ruchers, elles essaiment dans le voisinage lorsqu'elles ont découvert un champ nouveau pour leur activité. On voit ainsi, un demi siècle après la fondation de la Sybille, les deux principaux maîtres du domaine, François de Hennezel et Nicolas de Thiétry, solliciter du duc Charles III, l'autorisation de créer dans un repli du vallon en bordure de la Saône, une verrerie et un domaine nouveaux.
Ce fut l'acte de naissance de la Pille (28 décembre 1555).
Les deux gentilshommes projetaient d'y fabriquer du grand et du petit verre.
A la fin du siècle, les fours de la Sybille restent éteints pendant une vingtaine 'années. Le hameau a souffert des guerres. Les maisons sont plus ou moins ruinées et les terres à l'abandon. Bien des verriers de la Vôge ont délaissé la canne pour l'épée. Ils servent comme officiers dans les armées de leur prince.
L'un d'eux, Jean de Thiétry, est le principal détenteur de la Sybille. Escomptant une période de paix, il projette de remettre en oeuvre la verrerie et de réparer les bâtiments du hameau. Or, il possède également la verrière de St Vaubert. La renaissance de la Sybille sera une lourde charge... « le capitaine Thiétry » - il signe ainsi - a l'idée de recourir à son souverain pour réaliser son dessin. la requête précise que la verrière et le domaine restaurés seront exploités par son gendre, officier comme lui.
Charles III, prince magnanime et avisé, promet au vieux soldat un don annuel en argent, en récompense de ses services. Si la Sybille reste en activité, elle bénéficiera pendant sept ans, de la largesse ducale et sera exempte de toutes espèces de droits et d'impôts (24 octobre 1603).
A partir de cette époque et durant un quart de siècle, c'est à dire jusqu'aux mauvais jours de la guerre de trente ans, la Sybille permettra la subsistance de nombreux Hennezel et Thiétry, qui feront flamber les fours et exploiteront les terres.
Au début du règne de Louis XIII, l'un des premiers maîtres du lieu, se nomme David de Hennezel, auteur d'une branche vigoureuse. Sa postérité s'accrochera à la Sybille jusqu'a la veille de la révolution, malgré ses heurts et ses malheurs. Le nom du sieur de la Sybille, de la Sebille ou de l'Esbille sera porté pendant deux siècles par les descendants de David. Certains y ajouteront la qualité de seigneur de la Sybille, comme possesseurs d'une seigneurie du même nom, situés au village d'Ambeuvenet ou des Ableuvenettes, proche de Dompaire. Ce fief était indivis par moitié avec la marquise d'Haraucourt, dame de Ville sur-Illon.
Lorsque l'invasion les chassera « les messieurs de la Sybille » trouveront refuge aux Pays-bas. Ils avaient des cousins, implantés la-bas depuis le début du siècle. Dorlodot et moi, nous avons retrouvé nombre de fois, aux archives de Namür, entre 1636 et 1700, des signatures de messieurs de la Sybille, de la Sebille ou de l'Esbille.
La Sybille ruinée est complètement abandonnée pendant trente ans. Peu avant la signature du traité des Pyrénées, le domaine appartient en majeure partie à la veuve d'un Thiétry de St Vaubert. Cette dame vit retirée à Langres. Peu soucieuse de restaurer de telles ruines, elle cède ses possessions de la Sybille à une jeune parente Marie de Viocourt, fille d'un colonel d'infanterie lorraine et d'une Thiétry de Grandmont. L'aïeul de cette jeune fille était le « capitaine Grandmont », un Thiétry qui avait commandé une compagnie d'infanterie au service du duc de Savoie (23 -6 - 1659). Le surplus du domaine resta indivis entre de multiples détenteurs, jusqu'au milieu duXIX° siècle, il resta subdivisé à l'infini.
A la fin du grand siècle, deux frères Hennezel, petits-fils de David, détiennent des parts importantes de la verrerie de la Sybille et se partagent la seigneurie de ce nom aux Ableuvenettes. Nés pendant L'exode de leurs parents aux pays-bas, ces gentilshommes, en arrivant en Lorraine, n'avaient trouvé

que des ruines informes à l'emplacement des maisons familiales. Ne pouvant habiter au milieu des décombres, ils avaient reçu l'hospitalité au Tolloy.
L'aîné, François de Hennezel, capitaine au service du prince de Vaudemont, s'éprend de la fille adoptive du maître de la verrerie, M. de Bomont. C'est Marie de Brondoly, la jeune orpheline dont nous avons évoqué les noces en visitant le Tolloy. Le ménage remet en état la Sybille, y vivra longtemps et y finira ses jours.
Le cadet, Charles de Hennezel, se fixa à la Neuve-verrerie, après son mariage avec une demoiselle de Finance de Francogney. Il fut l'auteur des Hennezel de Francogney, branche qui se subdivise en nombreux rameaux. aucun de leurs représentants n'habita jamais la Sybille.
Le domaine resta longtemps aux mains des descendants de Marie de Brondoly. Au milieu du siècle de Louis XV, il passe par alliance aux familles du Houx et de Massey. A cette époque, la verrerie ne fabrique plus que des bouteilles. Elle fait vivre quatre familles de gentilshommes qui tirent aussi leur subsistance des travaux des champs. En cet heureux temps, un modeste logis, une étable, un grenier, une grange, une fontaine et un étang, quelques arpents de terre, de prés et de bois, suffisent à l'existence d'un foyer. Certes, ces générations ne cherchent pas uniquement leurs aises, la facilité et le confort, comme celles d'aujourd'hui hui. Elles savent se mettre à l'unisson de la nature, s'appuyer sur elle, prendre de la peine. Elles apprécient leur bien, comme l'ont fait leurs pères. Elles ne courent pas à la poursuite d'on ne sait quel bonheur. Il leur suffit pour être heureuses, de s'accorder aux lois les plus simples de la vie.
Maurice de Massey connaît d'autant mieux le passé de la Sybille, à partir de cette époque, que plusieurs générations de gentilshommes de son nom vécurent jusqu'au XIX° siècle, dans le hameau que nous allons visiter.
- « Au milieu du règne de Stanislas, me dit-il, parmi les principaux détenteurs de la Sybille, se trouvaient deux membres de ma famille, mariés à des petites-filles de Marie de Brondoly. Ils se nommaient Louis et Antoine de Massey.
Louis, ou plus exactement Louis François, était un Massey de la Rochère. Marié à la Sybille avec une demoiselle d'Avrecourt (1 août 1741), il s'installa auprès de la famille de sa femme, déjà fort nombreuse. Sa belle-mère, veuve de bonne heure avec deux jeunes enfants, avait épousé en deuxième noces, un du Houx officier de cavalerie au service des princes lorrains et impériaux. Elle en avait eu quatre autres enfants.
Les ménages de deux oncles de sa femme et celui d'un Hennezel de Bomont se partageaient aussi des droits de verrerie. Tout ce monde vivait du domaine, entouré d'une nuée d'enfants et certainement très entassé. Le principal souci de chacun était de faire des cessions et des échanges de droits ou de lopins de terre.
Louis de Massey menait une vie active. Il chercha toujours à arrondir la part de biens de sa femme. Malheureusement celle-ci fut enlevée trop tôt à son affection, elle mourut à trente quatre ans, après avoir mis au monde son septième enfant.
Une dizaine d'années plus tard, Louis se remaria a la Sybille avec une cousine de son nom (3 fevrier 1762). Il décida alors de retourner à la Rochère, sa verrerie natale et à y finir ses jours. Aucun de ses fils n'eut de postérité, ils termineront leur existence à la Rochère. L'un d'eux, ayant le goût militaire avait servi dans le régiment d'infanterie d'Enghien. Il émigra pendant la révolution et fit toutes les campagnes de l'armée de Condé. La restauration lui accorda la croix de St. Louis et une pension de capitaine.
Antoine de Massey, contemporain de Louis, fut aussi l'époux d'une petite-fille de Marie de Brondoly (25 février 1734). Cette alliance lui donna des droits à la Sybille mais il n'y habita jamais. Le ménage vécut toujours au hameau voisin de la Frison. Il y éleva une douzaine d'enfants.
L'un de ses fils, Nicolas, portait le nom de la Franou. Après son mariage avec une Finance de Bisval, il résolut d'installer son ménage à la Sybille (14 juin 1774). Mais la part lui venant de son père dans cette verrerie n'etait pas suffisante pour permettre la vie de son ménage. Il acquit à ses trois cousins de la Rochère leurs biens de la Sybille, la maison qu'avait habitée leur père, jusqu'à son second mariage et les terres au soleil héritées de leur mère, y compris les droits au four a verre (6 août 1774).
- « y avait-il encore des Hennezel à la Sybille, à cette époque...
- « oui, des Beaumont de Franois, représentants d'une des branches les plus obscures de votre famille. Depuis leur retour en Lorraine, après le long exil de la guerre de trente ans, ces Beaumont n'avaient pas su faire face à l'adversité. Moins énergiques et moins audacieux que la plupart des gentilshommes

de leur nom ils n'avaient pas cessé de décliner pendant quatre générations. Chargés d'une multitude d'enfants, ils végétèrent dans une médiocrité voisine de la misère.
L'avant dernier représentant de cette branche mourut à la Sybille fort agé, après avoir assisté impuissant à la déchéance de sa postérité. Il avait eu dix enfants (1785). Criblé de dettes, il avait hypothéqué ses biens qui furent vendus, quatre ou cinq ans avant sa mort, à un juif de Mützig. Le pauvre gentilhomme ne s'éteignit même pas dans sa maison, il mourut chez l'unique petite-fille de son nom, mariée à un fondeur de verre de la verrerie. Une de ses filles avait épousé un laboureur du village, après en avoir eu un fils naturel. Deux autres filles furent femmes de petits fonctionnaires à Chatillon-sur-Saône ».
- « N'habitaient donc plus à la Sybille, à la veille de la révolution, que ces malheureux Beaumont et M. de Massey de la Franou ».
- « Pardon, il y avait aussi une demoiselle du houx, descendante de marie de Brondoly. Elle y demeurait avec son mari, un lieutenant de cavalerie, ancien gendarme de la garde du roi nommé Théodore le Paige. Ce gentilhomme était fils d'un brigadier des cadets du roi Stanislas. La maison des du Houx à la Sybille, ou le Paige se fixe après son mariage, échut à son ménage après la mort de son beau-père (août 1788).
Mrs. de Massey et le Paige furent les deux seuls nobles habitants de la Sybille qui votèrent avec la noblesse en 1789. L'année suivante, le Paige devint commandant de la garde nationale de Claudon.
Tandis que mon ami évoque ainsi les dernières générations de gentilshommes, éteintes obscurément à la Sybille, l'auto roule dans l'épaisseur de la forêt.. Mes regards se perdent sous son couvert couleur de terre, d'ombre et d'écorces. Que de coins charmants, fourrés de mousses et de fougères. Nous croisons tout verts d'une herbe rase, sous les branches pleureuses des hêtres, des endroits rocheux, parsemés de genets.
Depuis la route de la Grande-Catherine, rejointe un peu avant ce hameau, la route coule toute droite sous d'épaisses frondaisons, dans la direction de Gruey.
Quelle chose mystérieuse et douce que cette forêt, opaque et secrète. Je comprends que nos pères aient toujours cherché à s'abriter au plus profond des bois. Ces futaies séculaires restaient leur vrai maître, elles leur enseignaient l'effort, le labeur calme, la ténacité, la confiance et la résignation. Dans ce royaume des arbres, sur ce sol rocheux et rude, dans ces replis sauvages et sombres, leurs yeux trouvaient des images attachantes, leur esprit quelque chose de reposant. Leur âme s'y alimentait à ces sources pures. Elle y puisait le sentiment éternel. Aussi, lorsque les gentilshommes verriers s'éloignaient du domaine ancestral, divisé à l'infini, ils y laissaient toujours un peu de leur coeur.
Tout à coup, la route débouche sur un horizon de champs cultivés, elle les longe pendant un kilomètre avant de rentrer sous sa voûte de verdure familière. Ces champs... c'est le sol conquis sur la nature et mis en valeur par les Thiétry, il y a plus de quatre siècles. A travers des têtes d'arbres, on aperçoit des toits très plats, chargés de lourdes tuiles, le hameau de la Sybille. Un chemin s'amorce pour y conduire. Prenons-le.
Voici à droite, la façade d'une maison blanche brodée de soleil et d'ombre. Elle est encombrée d'empilements de bois, d'instruments rustiques et de ces étroits chariots à quatre roues, un peu spéciaux à ce pays. Ici, doit demeurer un paysan à l'aise, la grange est vaste et percée d'une belle voûte en plein cintre, à coté de la porte et des fenêtres de l'étable-écurie. Ce bâtiment épouse le pignon de la maison d'habitation, sûrement ancien logis du maître. Il comporte un étage, six fenêtres à petits carreaux l'éclairent. La construction est certainement antérieure à la révolution. Les montants de la porte d'entrée ont la forme de pilastres, leurs petits chapiteaux soutiennent un épais linteau de grès au-dessus, un large et haut trumeau que surplombe une petite console moulurée, sans doute l'emplacement d'un cartouche d'armoiries... cependant le fameux cordon de pierres qui ceinture les demeures de nobles n'existe pas. Devant les fenêtres du logis qu'abritent les branches à demi mortes d'un vieux poirier, un jardinet clos d'une palissade.
- « Arrêtons-nous la, me dit Massey, il s'agit, j'en suis sûr, d'une ancienne demeure de gentilhomme ».
La porte est ouverte, nous entrons dans la maison. Sa propriétaire, une jeune femme, reste un peu hésitante devant notre curiosité. Mon ami se nomme et il demande ce que la jeune femme sait du passé de son logis. Connaît-elle quelques noms de propriétaires du vieux temps...
- « C'est la plus ancienne maison de la Sybille, dit-elle, on raconte qu'autrefois elle appartenait a la famille de Massey ».

Nous inspectons discrètement les lieux. Il subsiste bien des vestiges, mais tout a été très remanié. Il semble impossible d'imaginer l'aspect ancien des pièces.
Les ans sont de merveilleux décorateurs, ils patinent la pierre et le bois, ils émoussent la rudesse des angles, ils adoucissent la crudité des teintes, mais là ou a sévi un vandale humain, acharné à moderniser sa demeure, le passe a tôt fait de s'effacer complètement...
Comme nous cherchons à découvrir une pierre de fondation, la jeune paysanne nous indique, à l'intérieur de sa maison, dans un recoin de muraille, un fragment de pierre portant une inscription. On l'a utilisé au hasard des réparations. Le texte est incomplet. Les lettres ont été barbouillées de chaux si souvent qu'on déchiffre difficilement le texte.
C'est bien une pierre de fondation. On a gravé au centre un naïf petit calvaire, acte de foi traditionnel. Maurice de Massey énonce, une par une, les lettres qu'il parvient à lire autour de ce pieux emblème. Je les reproduis ici.

MON NI
1 S
MASSE MA
CHARLETTE
N

- « il semble facile, dit mon ami, de reconstituer cette inscription en ajoutant les lettres disparues », on pourrait lire.

MON/SIEUR/ NI/COLAS/
1 + S
MASSE/Y/, ÉCUYER ET MA/DAME/
CHARLETTE / POUR CHARLOTTE/
DE /FINA/ N /CEI/

Nous sommes bien dans la demeure de M. et de Mme de la Franau, celle qu'ils avaient achetée en 1774 à leurs cousins de la Rochère, lorsqu'ils décidèrent après leur mariage de venir habiter la Sybille. Les nouveaux acquéreurs durent rebâtir, ou tout au moins transformer la vieille maison des Hennezel de la Sybille, avant de s'y installer. Voila pourquoi leurs noms sont gravés sur cette pierre.
- « La propriété, reprend M. de Massey, venait de Mme d'Avrecourt, née Antoinette de Hennezel de la Sybille. Le détail de cette acquisition par Nicolas est énuméré tout au long, dans l'acte de prise de possession de son petit domaine. C'est un document assez curieux, ces prises de possessions donnaient lieu à une véritable cérémonie ».
En prévision de notre visite à la Sybille, j'ai emporté une copie de cet acte. Je me doutais qu'il serait amusant de le parcourir sur place. Ce document est un procès verbal, établi à l'automne de 1775 (29 septembre) c'est-à-dire plus d'un an après l'acquisition, bien que M. et Mme de la Franau fussent déjà installés dans leur nouveau logis. Le notaire de Darney, Étienne Arragon accompagné de témoins, avait commencé par donner lecture du contrat de vente à l'acquéreur, puis il avait annoncé qu'il allait le mettre en possession officielle de son bien.
- « Ce que j'ai fait, écrit le notaire, en remettant au sieur de Massey la clef de la principale porte d'entrée de la maison à lui vendue, et dans laquelle il réside. Il a ouvert et fermé la porte lui-même. Puis, étant dans la cuisine, il y a fait feu et fumée. Je l'ai ensuite conduit au potager, situé derrière la maison. Là, j'ai pris une motte de terre que j'ai présentée au sieur Nicolas de Massey, il l'a reçue et remis au fond. Étant passé ensuite dans le jardin fruitier, à coté de la maison et au midi, j'ai cueilli une branche d'un des arbres y croissant et l'ai donnée au sieur de Massey. Et, en continuant, nous nous sommes rendus sur un pré dit « le pré de Voivre ». J'en ai pris un gazon que j'ai remis à M. de Massey. etc... etc... »
Les témoins de cette curieuse scène sont trois laboureurs du hameau. Quel émouvant témoignage de l'importance que nos pères attachaient au droit de propriété... M. de Massey prétend que ces usages étaient encore en pratique il y a quelques années. Et il ajoute.
- « M. de la Franau se plut si bien à la Sybille qu'il s'efforça d'accroître son petit domaine. Il devint bientôt le principal propriétaire du hameau. Ce ne fut pas sans avoir maille à partir avec ses voisins ».

- « Cela ne m'étonne pas, nos pères étaient jaloux de leur moindre droit et processifs. Des difficultés surgissaient à propos de rien, un droit de passage, la jouissance d'un filet d'eau ou d'un arbuste ».
- « C'est ainsi, reprend mon ami, que M. de la Franau faillit faire un procès au propriétaire riverain de son verger, M. de Beaumont, au sujet d'une plantation d'arbres fruitiers faite après un échange de quelques jours de terre. Le différend se termina par une transaction. M. de Beaumont abandonna un demi jour de jardin à son voisin (18 novembre 1777). Mais la vue de ce vieux logis me rappelle des évènements autrement tragiques qui se déroulèrent ici, puisque ils amenèrent la ruine, à peu près complète, de Nicolas de Massey ».
- « Racontez-moi cela, c'est le moment ou jamais.
- « Pendant la révolution, N. de la Franau était sans doute reste fidèle à la monarchie. Il n'avait montré aucun enthousiasme pour les idées nouvelles, on devait le lui faire payer. A la fin de 1795, vous vous souvenez, le directoire, acculé à la faillite, avait décréter un emprunt forcé, il s'agissait de faire rentrer l'or et l'argent disparus de la circulation. Les assignats étaient presque sans valeur. Cet emprunt tourna bientôt en véritable escroquerie. Les suspects en furent les principales victimes.

On voulut obliger Nicolas de Massey à souscrire à l'emprunt pour une somme en espèces sonnantes qu'il ne possédait pas. Elle dépassait d'ailleurs de beaucoup ses moyens. Il avait une fortune des plus modestes. Il déclare nettement qu'il lui était impossible de faire ce versement. L'agent révolutionnaire de Claudon, maire de la commune, ne voulait rien entendre. Il décida de contraindre le gentilhomme à payer de force la somme à laquelle il l'avait taxé. Ce fut un drame. J'ai pris aussi le dossier de cette affaire. Il va me permettre de l'évoquer devant vous.

Un matin d'avril (19 avril 1796) l'huissier de Darney, le nommé Mathey, arrive à la Sybille. Il se présente au domicile du citoyen Massey. Il déclare au propriétaire du logis qu'il est venu lui faire commandement de payer entre ses mains, en numéraire, le montant de sa participation à l'emprunt forcé, plus les frais de contrainte. Nicolas de Massey répond courageusement « cet emprunt doit être reparti entre ceux qui sont à leur aise et dont la fortune a prospéré depuis la révolution. Ce n'est pas mon cas, au contraire, j'ai éprouvé des pertes considérables. Si l'agent de la commune de Caudon s'était mieux renseigné, il aurait constaté que je ne suis pas de ceux qui doivent être imposés. D'ailleurs, j'ai adressé une réclamation au département, j'espère bien être complètement déchargé de la somme qu'on me réclame ». Il s'agissait de neuf cents livres en espèces. L'huissier n'écoute rien. Immédiatement il fait main basse sur le mobilier du gentilhomme et dresse un inventaire de tout ce qu'il trouve dans sa demeure, de la cave au grenier, y compris une vache et son veau qui sont dans l'écurie, bien que ces animaux soient indispensables à la vie du ménage. Avant de partir il déclare « la vente aura lieu dans trois jours. Le citoyen Massey devra y assister et il faudra qu'il se charge d'amener des enchérisseurs. Sinon, tout ce qui est ici sera transporté ailleurs jusqu'à la vente complète ». M. de Massey refuse de signer autre chose que sa déclaration.

Le vendredi suivant, jour fixé pour la vente, des huit heures du matin, l'huissier revient. Il est flanqué de deux gendarmes, d'un expert et d'un témoin. Il frappe à la porte de la maison et somme une dernière fois le gentilhomme de payer. « Cela m'est absolument impossible » affirme une fois de plus M. de la Franau.

Alors, Mathey ordonne à l'appariteur de Claudon de battre la caisse pour annoncer que la vente va commencer devant le domicile du citoyen Massey. sans plus attendre, il crie quelques objets, en présence de voisins, accourus en curieux. Le public reste muet, les habitants de la Sybille semblent ne pas vouloir participer au vol qui se prépare. Malgré ses efforts, l'huissier n'obtient de prix que pour deux lots, une bassine de trente deux sols et deux nappes de quarante cinq sols. Il doit renoncer à trouver des enchérisseurs. Dépité, il s'écrie :

« Tout le mobilier va être immédiatement transporté à Darney, il y sera vendu, lundi matin, sur la place publique ».

Mathey cherche aussitôt des charrettes pour ce transport. Tout le village se défile, personne ne veut aider au dépouillement du gentilhomme. Impossible de trouver des voitures. L'huissier part furieux. En repassant à Claudon, il réquisitionne des charrettes chez trois paysans et leur donne la consigne de se trouver, cinq jours plus tard, à la Sybille, pour charger le mobilier et les effets saisis sur le citoyen Massey et les conduire à Darney.

Au jour dit, Mathey reparaît ici. Les voitures réquisitionnées le suivent. Il amène deux menuisiers pour démonter les lits, armoires, crédences, etc.... tout est empilé sur les chariots. La vache manque à l'appel, on l'avait envoyée dans la forêt, paître avec le troupeau, espérant qu'elle échapperait à la vente.

On la retrouve au moment de partir et on l'attache derrière une des voitures. Tandis que s'ébranle le triste convoi, l'huissier avertit sa victime qu'elle devra assister à la vente et, sous peine de sanctions, y amener des enchérisseurs. Puis, il met opposition sur les sommes dues à M. de Massey par son fermier de Thomas.
A Darney, le lendemain à dix heures, la vente commence sous les halles. Elle dure jusqu'à six heures du soir. Tout finit par être adjugé, mais à vil prix. Les armoires sont les meubles vendus le plus cher, ainsi que la literie.
Quant à la vache et son veau, ils sont adjugés cinquante huit livres en numéraire. Le total de la vente atteint 22.212 livres en assignats. Hélas cette somme ne fait que deux cent soixante neuf livres en espèces sonnantes, pas même le tiers des neuf cents livres auxquelles a été taxé le gentilhomme. Le malheureux se trouve entièrement dépouillé et il reste devoir plus de six cents livres à l'emprunt...
La plupart des habitants de Claudon, indignés de ces procédés envers M. de Massey, ne cachent pas leur manière de voir, quelques jours plus tard, ils tentent de défendre leur compatriote. Les membres de l'ancienne municipalité délivrent au gentilhomme un certificat affirmant « qu'il a toujours satisfait à toutes les réquisitions, depuis le début de la révolution ». Par ailleurs, un certain nombre de gens se groupent pour attester que « contrairement à l'accusation lancée contre lui, le citoyen Massey ne leur a jamais conseillé de ne pas participer à l'emprunt forcé ».
Ces témoignages de sympathie décident M.de la Franau à adresser une nouvelle réclamation au département. Il expose sa pénible situation, il est entièrement dépouillé et sans ressources, il ne peut même pas se faire payer par son fermier.
En outre, après le versement à l'emprunt ou produit de sa vente et de son fermage, il sera encore redevable de cinq cent trente huit livres en numéraire pour parfaire les neuf cents livres exigées en espèces. Il fallut presqu'un an au « citoyen Massey de Lesbille » pour obtenir la décharge de cette somme. Il restait néanmoins complètement ruiné, après ce vol inique. Heureusement, il n'avait pas d'enfants.
- « Savez-vous ce que devint ce malheureux ménage... »
- « le décret n'ayant pu saisir que le mobilier, M. et Mme de la Franau conservaient leur maison vide. Pour continuer à l'habiter, ils durent se faire prêter les meubles et les objets indispensables par des parents et amis du voisinage. Ils vécurent ici encore pendant une quinzaine d'années. Mais ils finirent par mettre en viager ce qui leur restait de biens à la Sybille, à la Grande-Catherine et à Thomas. La petite rente que leur procura cette solution leur permit de vivoter jusqu'à leur dernier jour. Ils touchaient annuellement mille quatre cent quarante francs et des redevances en nature, poulets, carpes, brochets de leurs étangs (2 septembre 1811).
Quelques semaines plus tard, Nicolas de Massey mourut dans cette maison. Il venait d'atteindre sa soixante dixième année (31 décembre 1811). Sa veuve plus âgée que lui de dix ans, se retira à Biseval. Elle était née dans cette verrerie où sa branche s'était enracinée depuis plus de deux siècles. Elle y finit ses jours à quatre vingt six ans en 1817.
Tout en causant nous arrivons au centre du hameau. Il apparaît quelconque et son site est sans charme, à l'intersection de deux chemins de terre, une rangée de maisons de paysans fort modestes, accolées les unes aux autres. On dirait ces logements d'ouvriers. Ça et là, de petits bâtiments de dépendances. Quelques fenêtres à petits carreaux attestent qu'il s'agit de constructions au moins centenaires. Ces maisons ne comportent pas la moindre ornementation. Les vieux plans de la Sybille découverts aux archives, indiquent au sud de la halle de la verrerie, un manoir avec tour et girouettes. Nous n'en voyons aucune trace.
J'avise au milieu de la rue un paysan, il a l'air de se demander ce que sont venus faire ces visiteurs insolites dans ce village isolé en plein champ. Maurice de Massey l'aborde. Il lui dit que nous cherchons des traces de demeures anciennes. L'homme est intéressé. Il répond « ma maison est une maison de noble » et il nous montre un des logements accolés les uns aux autres, le long de la rue. Il est des plus modestes. Une petite porte à croisillons de bois assemblés en losange, munie au centre d'un marteau à la poignée de fer forgé. Deux fenêtres éclairent le rez-de-chaussée, l'une de grandeur normale, l'autre toute petite au-dessus, pas d'étage mais deux ouvertures, presque carrées qui doivent donner dans le grenier.
Un seul indice semble justifier la prétention du propriétaire de cet humble logis, au-dessus de la porte d'entrée, un petit linteau surmonté d'une console moulurée. Tout cela est si banal qu'il ne nous vient pas à l'idée de voir l'intérieur. A gauche de l'entrée, s'adosse à la muraille, l'un de ces vieux bancs de

grès, naïvement agencés comme nous en avons vu déjà. Celui-ci particulièrement long est orné d'une grosse moulure. Il parait très vieux...
Le nom du propriétaire évoque un souvenir ancien, il s'appelle Bisval. Serait il un obscur descendant de la famille Bysevale dont trois représentants, Jehan, son fils pierre et son petit-fils Claude, figurent en tête des gentilshommes bénéficiaires de la charte de 1448... ce serait possible. Ce paysan ne s'en doute certainement pas.
Notre visite l'intéresse, il nous renseigne de son mieux. Tandis que je contemple le plateau banal au milieu duquel se dresse le petit village, il nous dit :
- « si vous voulez savoir où finissait le terroir de la Sybille, suivez la route jusqu'à la forêt. Vous trouverez en bordure du bois, une grosse borne avec le nom de la verrerie. Elle marquait la limite des terres de ce coté là. Dans le temps, il y en avait d'autres pareilles, elles n'existent plus » et il nous indique vers l'ouest, la prolongation de notre chemin d'arrivée. Allons voir cette borne.
Nous voici à hauteur de la borne. Elle est érigée au bord de la route, un gros bloc de grès, presque aussi haut que large, il porte gravées en lettres capitales ces mots :

VERRIE
DE LA
SIBILLE

Il s'agit d'une de ces bornes posées par l'arpenteur Aubry sur l'ordre du roi de Pologne, pour délimiter l'ascensement.
Au retour, en traversant le village pour remonter en voiture, nous sommes hélés par le père Bisval.
- « Messieurs, voila justement une dame du Houx qui descend des nobles verriers ».
Nous voyons arriver une vieille paysanne chargée d'un fagot...
Elle nous dit que son mari Adestant du Houx descendait des nobles verriers. Il était né à la Sybille et y est mort il y a quatre ans à l'âge de quatre vingt ans, n'a jamais été verrier mais militaire, il avait la médaille, ils ont eu trois enfants...
Elle nous indique où se trouvait la halle de la verrerie, à gauche de la route de Claudon, mais il y a longtemps qu'elle a été démolie, on ne voit plus rien.
Note - M. de Massey me confirme ce que la vieille bonne femme nous a dit, son mari était bien un du Houx de la branche de Chatillon dont l'auteur fut Élie du Houx.

HENRICEL (53)

Le hameau porte le nom d'une famille éteinte - Variantes de l'orthographe - La verrière Jacquot en 1448 - Des du houx, Bonnay, Bigot, Massey y résident à la fin du XVI° siècle - François I de Massey se démet de ses biens (1625) - Antoine du Houx, maître verrier intelligent et actif - Lettre scellée à ses armes - Le cachet de Jacques de Massey d'Henricel (1686) - Comment nos pères se ravitaillaient - L'intérieur d'une halle de menu verre en 1561 - Les Massey d'Arcourt et de Ronchamp et Dombasle et Henricel - Leurs descendants fixés à la Rochère - Aspect du hameau - Une maison décorée de fleurs de lys - L'énigme de sa pierre de fondation (1822) - Un type de vieux paysan, le père Vancon - Le chevalier de Bazailles, royaliste fidèle - Une pierre au nom de Léopold de Massey (1782).

A l'orée de la forêt, on débouche au-dessus d'un hameau blotti, comme à Biseval, au creux d'un repli de terrain. sur le flanc ouest du vallon, la route descend bordée de champs et de pâtures. A l'intersection de deux chemins, des toits de tuiles émergent de frondaisons magnifiques, comme les autres verrières, les fondateurs d'Henricel ont planté leur tente près d'une source. Le site est séduisant. Nous ouvrons nos dossiers de notes, Maurice de Massey et moi, pour échanger quelques suggestions sur l'origine de cette verrerie, l'une des plus anciennes de la forêt.
Le hameau que nous allons voir, porte le nom d'une famille éteinte depuis longtemps. Je ne sais presque rien sur elle. Les fantaisies de l'orthographe du nom sont dues à la prononciation, l'accent lorrain rend muettes les « l » finales, on a écrit Henrice, Henricez, Henriesey.

- « De même pour mon nom, observe mon ami, il semble avoir été d'abord Massel ou Macel. On le prononçait Massé et Macé, alors un « y » a remplacé « l ».
Je poursuis.
- « La forme Henricel rencontrée quelquefois a fait confondre cette famille avec la notre. On a même avancé que le mot Henricel avait pour origine le nom élide d'Henry de Hennezel... à l'appui de cette explication on invoque la charte de 1448, il y est question d'une verrerie abandonnée depuis longtemps nommée la verrière Jehan Henricel, autrement dit, la verrière de Jehan, fils d'Henry de Hennezel. Cette étymologie parait fantastique, la particule devant notre patronyme a fait son apparition un siècle plus tard que l'époque à laquelle auraient existé les deux Henry Hennezel, premier et deuxième degrés de la filiation, officiellement prouvée au XVIII° siècle.
Par ailleurs, le nom de la famille Henricel a pour origine un prénom, de même que Hennezel est un diminutif de Jehan, Henricel est un diminutif d'Henry. On peut affirmer, les lettres ducales de 1448 mentionnent deux Henry, maîtres verriers. Or à cette époque, le hameau où nous nous rendons était connu sous le nom de verrière Jacquot ou Jacob, puis verrière Henry Jacquot. Cet henry ayant sans doute fait flamber son four longtemps et avec succès, la verrerie prit son nom. Ses descendants le conservèrent comme nom de famille, sous la forme de Henricel qui apparaît seulement au milieu du XVI° siècle. Un dénombrement de 1549 cite « La verriers Henricel, appartenant aux héritiers de Nicolas Henricel, est habitée par les veuves de Nicolas et Claude Henricel et leurs associés, Demenge du Houx et Valentin Pillemyn. Ces maîtres verriers y pratiquent l'art du menu verre (1549 -1551) ».
Une vingtaine d'années plus tard, la famille Henricel semble s'éteindre, elle n'est plus représentée dans la verrerie que par Catherine du Houx, veuve de François Henrice, associée avec les du Puy, Garnier, Bigot, Bonnay, tous verriers de petite verrerie (30 juin 1576). Enfin, à la fin du siècle, travaille à Henricel, avec ces gentilshommes, un François Massey. Depuis ce temps là, jusqu'à la veille de la révolution, la verrière et le domaine d'Henricel semble avoir été surtout l'apanage de la famille de Massey.
- « C'est exact, répond mon ami. Au temps d'Henri IV, résidait à Henricel un François de Massel ou Massey, auquel remonte notre filiation. Il s'était associé avec un Bigot et deux Bonnay (26 janvier 1595).
Chose assez curieuse, je n'ai pu encore découvrir la parente de ce François avec les nombreux Massey plus anciens qui mettaient en oeuvre d'autres verrières du pays, depuis au moins cent ans, notamment avec Gerard et Marc, les fondateurs du Morillon, Hugues qui actionnait la verrière de Leppenoux, près de Bleurville et Ferry Massez, possesseur de la moitié de l'ascensement de la Frison.
François de massez épousa une Mathieu, d'une famille de gentilshommes de menu verre, que je crois d'origine normande. Cette épouse lui donna au moins six enfants, cinq fils et une fille. Tous nés probablement à Henricel. Sur ses vieux jours, on voit le maître verrier remettre ses biens et la direction de ses affaires à ses enfants. Cette « démission », c'est le terme employé, donna lieu à un acte assez curieux. L'original se trouve dans nos archives familiales.
Les clauses de l'accord sont précisées avec minutie. Parcourons cet acte, il donne bien une idée du genre de vie que menaient les familles campagnardes. Le père défaillant explique tout d'abord « les grandes incommodités occasionnées par sa vieillesse et sa caducité, il lui est impossible de vaquer à ses affaires
Il en résulte pour lui un grave préjudice. Il se décide donc à se démettre de tout ce qui lui appartient en faveur de ses héritiers à la condition que ceux ci s'engagent à assurer son logement et sa subsistance, jusqu'à son dernier souffle, et même à faire prier pour lui lorsqu'il sera dans l'autre monde. Le père énumère les paiements en espèces et en nature qu'ils devront lui faire annuellement, argent, froment, seigle, avoine, etc... « Il ira habiter chez celui de ses enfants qui lui plaira » et conservera à son usage les meubles de son choix. Comme le laitage est la base de l'alimentation du vieillard, il exige que ses enfants se réunissent pour lui acheter une vache laitière. La bête sera logée et nourrie gratuitement par l'enfant chez lequel sera retire le vieux père. Les cinq autres enfants contribueront aux frais de la nourriture de la vache en payant annuellement une petite somme (26 fevrier 1625).
- « Cet arrangement devait être une cause de discussions et d'ennuis ... »
- « Moins peut être qu'on ne le croirait. Nos pères avaient un sens de l'équité que nous avons perdu. Dailleurs dans certaines régions, des arrangements de ce genre ont subsisté jusqu'à notre époque. Mais l'esprit et les lois du XIX° siècle, en favorisant l'individualisme au détriment de l'autorité paternelle, ont rendu de tels accords presque impossible à réaliser. Il devient de plus en plus difficile aux parents

de finir leurs jours entourés de leurs descendants. Les vieillards qui s'éteignent au foyer familial sont aujourd'hui l'exception. Combien sont astreints au régime communautaire d'un asile ou d'une maison de retraite, pour échapper aux complications de l'existence. Ceux qui meurent dans le cadre où ils ont vécu sont des privilégiés ».

- « Lorsque votre ancêtre, François de Massey, abandonnait ainsi à ses enfants ses biens d'Henricel, était-il le seul détenteur du domaine ? »

- « Non, c'était au début du règne de louis XIII. l'ascensement s'étendait sur une trentaine d'hectares. Il était indivis depuis longtemps entre les Massey et une branche des du Houx, représentée par deux frères, Claude et François. Chacun de ces gentilshommes avaient marié une fille avec des fils de François de Massey (1618 - 1627). Vous devinez quels liens ces alliances créaient entre les possesseurs d'Henricel. Mais ces ménages eurent une nombreuse postérité, le domaine se trouva bientôt dans une indivision compliquée ».

- « Et cette indivision entre les descendants de ces Massey et ou Houx dura longtemps ? »

- « Jusqu'à la veille de la révolution. L'un des plus actifs des maîtres verriers fut un du Houx, nommé Antoine, il vivait à la fin du règne de louis XIV. Originaire d'Henricel, ce gentilhomme avait d'abord cherché fortune en Bourgogne quand la Lorraine fut envahie. Il s'était marié dans cette province, à la verrerie d'Avoise où il travaillait, avec une cousine de son nom (20 juillet 1654). La paix revenue, Antoine, pris par le mal du pays, décida de revenir en Lorraine dés son retour, il consacra une partie des bénéfices qu'il avait réalisés par son travail en Bourgogne, à acquérir une part importante d'Henricel. Ces biens vinrent s'ajouter à ceux venant de son père (30 août 1654). Il devait vivre ici une quarantaine d'années.

Intelligent et travailleur, Antoine du Houx, doubla bientôt l'activité du domaine. Il adjoignit à la fabrication du menu verre celle des vitres. Il développa aussi sa culture. On trouve bien des preuves de sa bonne administration et de l'accroissement de sa fortune, contrats de vente de verre, achats et locations d'animaux, acquisitions de terres et d'étangs, prêts d'argent consentis à ses parents ou des voisins. Sa correspondance signée, à du Houx de Henrice, révèle un homme instruit et entendu des affaires ».

- « En effet, dis-je, j'ai lu deux de ses lettres aux archives d'Épinal. Je les ai trouvées si amusantes que je les ai copiées. L'une concerne un bail d'animaux qu'Antoine du Houx voulait faire au nom de ses filles.

Après avoir expliqué au notaire la forme dans laquelle il désire que soit rédigé l'acte, il lui fait offrir par l'entremise du porteur de sa lettre, qui n'est autre que le paysan bénéficiaire du bail, un petit cadeau pour remercier le tabellion. Vous ne devineriez jamais quel était ce cadeau... deux pots de chambre de gros verre. Ces ustensiles étaient sans doute des objets de luxe à l'époque, surtout lorsqu'ils étaient en verre. En tout cas c'était un cadeau pratique que le gentilhomme faisait au notaire...

Et il terminait sa lettre aimablement « si vous avez besoin de quelque autre chose de la verrerie, je vous prierai monsieur, de le venir choisir vous même (1 10 mai 1682).

Une autre lettre concerne un prêt d'argent. Le papier porte encore le cachet qui scellait la missive, le notaire ne le brisa pas en ouvrant le pli de son client. Ce cachet est en cire rouge et aux armes d'Antoine du Houx, trois barres chargées de quatre billettes. L'écu est surmonté d'un casque posé de trois quart avec ses lambrequins (4 octobre 1686) »..

- « Trois barres... mais les barres des du Houx comportaient des bandes » observe Massey.

- « Oui, mais ces barres furent peut-être une erreur du graveur, il est fréquent d'en rencontrer de semblables. Je ne pense pas qu'il faille voir la, une brisure distinctive comme celle que j'ai trouvé dans vos armes, par exemple, sur un cachet fermant la lettre d'un Massey d'Henricel, Jacques, au notaire de Darney (5 septembre 1680). Ce petit sceau présente un écu au chevron accompagné de trois maillets, au lieu de trois massues sur le champ simple. Un casque de profil, empanaché de lambrequins, surmonte l'écusson ».

- « Ce chevron, réplique mon ami, et ces maillets ont été en effet les armes distinctives d'une branche des Massey. Certains les ont portées ainsi jusqu'à notre époque ».

Pour en revenir à Antoine du Houx, voila une autre preuve de son activité, un contrat de transport de verre. Je vais vous lire l'essentiel, les actes de ce genre sont assez rares. Celui-ci nous renseigne sur la manière dont nos ancêtres écoulaient les produits de leur travail. Ils nous apprennent aussi comment ils se ravitaillaient. Aux termes de ce contrat, Antoine du Houx, confie à un laboureur de Vioménil, la

mission de venir charger à Henricel 315 liens de verre de table « un lien était un paquet de vitres, et de les transporter à Chalon-sur-Saône, pour les vendre en son nom.
Ce gentilhomme fixe à neuf gros le prix du transport de chaque lien. En homme avisé, il demande au convoyeur, au lieu de revenir avec sa voiture vide, de lui amener gratuitement, jusqu'à sa sa demeure d'Henricel, une feuillette de bon vin maconnais (12 mai 1688) ».
Je réplique.
- « Cela ne m'étonne pas, j'ai rencontré des exemples de cette utilisation par nos pères du retour à vide de leurs voituriers. C'était le meilleur moyen de faire venir, des pays les plus lointains jusqu'à leurs demeures perdues au fond des bois, quantité de denrées et de produits indispensables à leur existence. Inutile de vous dire que leurs caves étaient bien garnies, la chaleur des fours altérait les travailleurs du verre. Ils saisissaient tous les prétextes pour trinquer avec leurs hôtes. Connaissez vous une curieuse gravure sur bois représentant l'intérieur d'une halle de menu verre, au milieu du XVI° siècle... elle se trouve dans l'ouvrage du savant Georges Agricola, publié à Bâle (1561). On y découvre d'amusants détails, au centre de la composition, le four et ses ouvreaux autour desquels s'affairent les verriers. Au premier plan, un gentilhomme, assis sur un banc de bois, se livre à des calculs géométriques. Tandis qu'une femme, portant son enfant s'approche de lui. Par terre, des outils épars, plus loin, une grande caisse remplie d'objets les plus variés soigneusement rangés. Au fond du tableau à droite, on assiste au départ d'un colporteur. Le dos de l'homme plie sous un cadre bondé de verreries de toutes sortes. Sur sa tête des paquets de vitres emballées dans du foin, le bâton à la main, il va s'enfoncer dans la forêt dont on aperçoit les arbres dénudés - les fours de nos pères ne flambaient qu'en hiver - enfin, derrière le four du coté gauche, une porte entrouverte laisse voir un maître verrier, attablé avec un visiteur auquel il offre à boire. Devant ces deux buveurs, un serviteur remplit les verres ».
- « Les gentilshommes verriers étaient hospitaliers, reprend Massey, leurs logis devaient être bien approvisionnés. Au reste, tous les événements de famille, notamment les contrats de mariage, étaient l'occasion de réunions nombreuses. Antoine du Houx d'Henricel, que nous évoquons, eut une dizaine d'enfants, parmi lesquels six filles. Cinq d'entre elles trouvèrent facilement des maris. Chacun de leurs contrats est couvert d'une vingtaine de signatures. Le notaire passait l'acte le matin, au domicile de la future. Au retour de l'église, un copieux repas réunissait la noce, il fallait bien abreuver tous les convives ».
Mon ami reprend.
- « François III de Massey suivit l'exemple de son oncle Antoine du Houx, il existe, signés de lui, des contrats de ventes de vitres à des habitants de la region (25 juillet 1693). Les liens de verre servaient d'ailleurs de monnaie d'échange ».
En voici l'exemple. Jacques d'Arcourt, mon ancêtre s'était fixé à Dombasle, après son mariage, sa femme appartenait à une famille terrienne de ce village. Il voulut accroître ses biens fonciers dans le pays et se lança dans des dépenses dispendieuses. Il céda un jour à son cousin de Ronchamp, le dernier de notre famille qui mit en oeuvre la verrière d'Henricel, tout ce qu'il possédait dans le domaine. La valeur de ces biens fut évaluée « au prix de 600 liens de grand verre de table, avec en plus quatre liens au cent ». La livraison de ce stock important de vitres était repartie en quatre années. Elle devait se faire dans le magasin d'Henricel (4 septembre 1704).
Après avoir vécu à Dombasle, durant un quart de siècle et y avoir mangé beaucoup d'argent, Jacques d'Arcourt, revint à Henricel. Il racheta des parts du domaine et des droits de verrerie, ainsi que les ustensiles nécessaires à la fabrication du verre (7 décembre 1728). Mais il semble n'avoir pas mieux réussi qu'à Dombasle, il avait quantité de dettes. Il finit par abandonner à un de ses fils, nommé Castel, tous ses biens à la condition qu'il paie ses dettes, le loge et le nourrisse, habillé, soigné, ainsi que sa femme, jusqu'à leur mort (21 nov. 1746).
- « Castel. Encore un prénom étrange, je ne l'ai jamais rencontré. Serait-ce une déformation du nom du poète érotique latin Catulle ».
- « Je ne me suis jamais expliqué l'origine de ce prénom. Tout ce que je sais c'est que cet aïeul passa le reste de ses jours à Henricel. Il y mourut cinq ou six ans avant la révolution (11 septembre 1784). Bien qu'il figure au nombre des gentilshommes bénéficiaires d'un arrêt de Louis XVI, en faveur du domaine (20 septembre 1776) Castel s'occupa, je crois, plus de culture que de verrerie suivant l'usage dont nous parlions tout à l'heure, le ménage abandonna ses biens à ses fils moyennant une pension viagère. Les deux époux se réservèrent une chambre dans la maison de leur cousin de Ronchamp, avec une place dans son écurie pour y loger leur vache, un petit jardin pour assurer leurs légumes, un lopin de terre et

un vivier pour conserver leur poisson (21 juillet 1780). Leurs fils n'habitèrent plus Henricel, ils se fixèrent à la Rochère. L'aîné épousa une fille du maître de forges de la Hutte. Il émigra pendant la révolution. Sa postérité s'est éteinte, il y a une trentaine d'années (1895) avec son arrière petit fils, Ernest de Massey de la Rochère, propriétaire des châteaux de Passavant et de Vougecourt dont nous parlons souvent. Le cadet, M. Charles Castel, vécut aussi à la Rochère. Il y mourut à soixante quinze ans, ayant neuf enfants parmi lesquels mon arrière-grand-père. Deux autres fils de Charles Castel furent gardes du corps du roi sous la restauration. Ils prirent leur retraite comme capitaines de cavalerie et s'éteignirent à la Rochère ».
- « Castel de Massey fut donc le dernier représentant de votre famille qui habita Henricel ».
- « Non, au moment de sa mort, demeurait encore dans ce hameau, une vieille demoiselle de Ronchamp, dernière de ce nom. Elle vécut longtemps là avec un de ses frères, aussi célibataire, qui mourut sept ans avant elle. Mademoiselle de Ronchamp, s'éteignit à soixante douze ans (12 avril 1788) ».
- « Il n'y eut donc jamais de Hennezel habitant Henricel.... ».
- « Je ne crois pas, répond mon ami, l'ascensement se transmit, presque toujours, entre familles de gentilshommes pratiquant la petite verrerie. Il ne parait pas non plus y avoir eu de Thysac et de Thiétry. Antoine du Houx et son neveu de Massey firent exception à la règle lorsqu'ils se mirent à fabriquer des vitres. En tout cas, au milieu du règne de Louis XV, les trois familles qui possédaient Henricel, n'y faisaient que des bouteilles (1748) ».
Nous atteignons le hameau, trois ou quatre groupes de maisons, flanquées de leurs annexes. De petits jardins et des vergers clos de haies, les égayent. nous nous arrêtons au centre du village. Le croisement de deux chemins que jalonne une fontaine et son bac abreuvoir, certainement la source ou ru d'Henricel, affluent de l'Ourche. A première vue, aucune maison ne semble offrir d'intérêt, nous sommes dans le cadre le plus rustique qu'on puisse imaginer.
J'avise cependant, à gauche du chemin par lequel nous venons de descendre, une maison un peu moins modeste que les autres. Elle est adossée à la pente du plateau. Un enchevêtrement de chariots, d'instruments aratoires, de bois, cache un perron de pierre, une dizaine de marches disjointes et fort usées. Les blocs de grès appareillés pour servir de rampe, ont en partie disparu. En haut, la porte du logis, encadrée de grosses moulures, un petit fronton à console le surmonte. Au milieu du linteau, une pierre plus grande, en forme de clé de voûte, présente une fleur de lys sculptée. L'encadrement de cette porte et ceux des fenêtres éclatent de blancheur sous leur récente couche de chaux. Au bas de l'entrée juste au-dessus des marches du perron, le regard du visiteur est attiré par une pierre de grandes dimensions. Elle aussi a été copieusement barbouillée de chaux. C'est la pierre de fondation, un morceau de grès carré et fort épais. Aux quatre angles, ressortent très en relief, de belles fleurs de lys. Elles accompagnent un agencement de grosses moulures creusées profondément. C'est certainement la plus belle pierre de ce genre que nous avons vue jusqu'à présent.
Je m'approche, curieux de lire le nom du royaliste constructeur du logis, sans doute sous la restauration. Hélas, la pierre a reçu de si multiples couches de chaux que l'inscription a disparu, elle est empâtée sous cet enduit que les lorrains ont la coutume de donner aux encadrements des fenêtres et des portes de leurs demeures. Ils croient les rajeunir. Impossible de distinguer une seule lettre.
Au coin de la maison, un paysan surgit. Ma curiosité l'étonne. Je lui explique pourquoi nous sommes dans son village. Il me répond tout de suite.
- « C'est ma maison, monsieur, je ne sais pas ce qu'il y avait d'écrit sur la pierre, mais si vous voulez le savoir, vous pouvez interroger l'autre propriétaire, il demeure au-dessus. Il m'a dit que la maison avait été bâtie par son grand père.
L'homme me montre une fenêtre de l'étage au-dessus de la porte d'entrée.
- « Comment s'appelle-t-il.... ».
- « M. Vancon... il est né ici et il a plus de quatre vingt ans ».
Je me retourne vers Maurice de Massey.
- « Vancon... mais ce doit être le frère de la veuve colin de la Neuve-Verrerie... elle m'a dit en effet, qu'il demeurait à Henricel dans la maison de son grand-père, le chevalier de Bazailles, je serais curieux de le connaître ».
- « C'est facile, dit le paysan, venez par ici, monsieur ».

Je piétine le tas de fumier, affaissé contre le perron, pour suivre le propriétaire, qui me fait contourner un vieux hangar plein de fagots, adossé au pignon de son logis. Nous montons par derrière. De coté, l'étage est à hauteur du jardin. Le bonhomme frappe à une porte, l'ouvre et crie,
- « M. Vancon, voila de la visite ».
Je suis en présence d'un vieux paysan, chenu et hirsute, de ses oreilles se hérissent des touffes de poils blancs qui se confondent avec sa barbe et ses cheveux. Malgré sa maigreur et ses rides, la tête semble énorme. Les traits sont accusés, mais le visage couvert de crasse, est terne, sa couleur indéfinissable, ce vieillard ne doit plus se laver. Seuls, donnent un peu de vie à cette étrange physionomie, de petits yeux perçants, ils luisent dans le creux des orbites sous la broussaille des sourcils.
Le pauvre homme est couvert de vêtements de velours grossièrement rapiécés. Il traîne de gros sabots de bois, déformés par l'usure. La pièce qu'il habite est un taudis impossible a décrire, il vit au milieu misérables débris d'objets, mobiliers, en désordre et poussiéreux. Il se lève a mon entrée. Il était assis sur une chaise de bois brun, polie par le velours des fonds de culotte et les plis des jupes de laine de plusieurs générations.
Je me nomme, le vieillard me regarde ahuri. Il hésite à parler. je lui demande s'il est le frère de Mme Colin, j'ai fait sa connaissance l'année dernière à la Neuve-Verrerie. Je lui parle du Grandmont, de la ferme des Bocards créée par sa famille avec l'aide des Mm. Beaupré de la Pille.
Il semble sortir d'un rêve. Il prend un peu confiance, j'obtiens quelques renseignements.
Il se nomme Van con Arsene. Son âge... quatre vingt six ans. Il est né la en 1846. Son père, fils des fermiers des Bocards était venu s'établir ici après son mariage à la Bataille en 1840, avec une demoiselle de Bazailles. Ses parents ont toujours vécu à Henricel, en cultivant leur bien. Lui... il a été aussi toute sa vie cultivateur. Sa femme était une Massey de Thomas. Ils s'étaient mariés quelques semaines avant la guerre de 1870. Elle est morte, il y aura deux ans à la Toussaint. Ils n'ont eu qu'un fils, mort à dix sept ans. Il reste seul. Il a vendu sa maison au nommé Marchal qui habite le rez-de-chaussée et cultive son bien.
Le pauvre vieux ne veut pas quitter Henricel. Il tient à mourir dans cette maison, sous le ciel qu'il a toujours connu. Il se sent lié é ces murs, à ce coin de terre qui ont dominé son existence. Il revit son passé de travail de chaque jour, les saisons et les récoltes qui firent événements. Il ressasse ses espoirs et ses regrets, ses satisfactions et ses peines. Comme tout paysan, il a connu la double loi de l'effort et de la confiance... il ne se lasse pas d'entendre le murmure de la fontaine, de contempler par sa fenêtre les toits, les champs, les prés, les bois, décors du théâtre de sa vie. Ils l'ont vu répéter les mêmes gestes dans le silence et la paix.
Ce paysan octogénaire, sans parent proche, n'est jamais seul devant cette nature, il communie avec elle ....
- « J'ai remarqué, lui dis-je, la belle pierre de fondation au-dessus du perron de votre maison. Malheureusement l'inscription a disparu noyée sous la chaux. Il m'a été impossible de la lire »..
Le bonhomme s'accuse lui même d'innombrables blanchissements et me dit,
- « La maison vient de mon grand-père Bazailles. C'est lui qui l'a bâtie, ma mère Delphine d'Hennezel de Bazailles, était sa fille. Elle est morte ici, il y aura bientôt trente ans (19 février 1900). Elle avait presque mon age ».
Se souvient-il du texte de l'inscription gravée sur cette pierre....hélas, il n'a retenu que la date, 1822.
Bazailles, c'est Nicolas Joseph d'Hennezel, chevalier de Bazailles, un fidèle serviteur de la monarchie. La présence de grosses fleurs de lys sculptées aux quatre angles de la pièce et au milieu du fronton s'expliquait.
Le gentilhomme rejoignit l'armée des princes au début de 1792. Il y servit comme chasseur noble à pied dans la compagnie de la devise, pendant toute la campagne sur le Rhin et en Pologne. Le prince de Condé sollicitant pour Bazailles le grade de sous-lieutenant, attestait que ce gentilhomme s'était trouvé à toutes les affaires et qu'il se conduisit toujours avec honneur, en se distinguant par son zèle, son courage et sa bonne volonté.
Sous le consulat, Bazailles rentra en France pour regagner la forêt natale mais il fut dénoncé, arrêté, déporté en Suisse, emprisonné pendant neuf mois. Il n'obtiendra amnistie qu'au printemps de 1802. Louis XVIII reconnut la fidélité de l'émigré. En 1816, il lui accorda la croix de chevalier de St Louis et le grade de capitaine, pour vingt huit ans de services.
Après son mariage avec une demoiselle de Finance de la bataille, le gentilhomme s'était fixé là-bas. Ses neuf enfants y naquirent, un seul fils et huit filles. Tout ce monde vivait de la pension du père et de

son labeur, l'ancien condéen cultivait les biens de sa femme à la Bataille. Entre temps, quand flambaient les fours, il soufflait des bouteilles. Il mena cette vie pendant plus de trente ans. Après la mort de sa mère, à la Frison (1840), Bazailles vint habiter dans ce hameau, la maison où il avait vu le jour. Il s'y éteignit dans un grand age, quatre vingt quatorze ans, en 1863.
Les filles n'ayant aucune dot, ne trouvèrent pas facilement des maris. Elles montèrent en graine et finirent par se déclasser. L'aînée, épousa un maître d'école, ses trois soeurs, des paysans des environs, parmi ceux-ci, le père Vancon qui vint habiter Henricel.
- « Le vieux bonhomme que je viens de voir, dis-je à de Massey en le retrouvant après cette visite, me raconte que sa maison a été bâtie en 1822, par son grand-père de Bazailles. Cela expliquerait les fleurs de lys. Il doit se tromper. M. de Bazailles n'a jamais habité que la Bataille et la Frison. Faudrait-il admettre qu'il ait été tout de même, « *possessione* » à Henricel et qu'il ait fait rebâtir et restaurer cette maison où vint se fixer sa fille, en 1840, après son mariage avec Vancon, des Bocards. Ce logis ne viendrait-il pas plutôt de votre famille... ou des... Finance ».
Combien je regrette que l'inscription de la pierre soit illisible. Il faudrait voir les titres de propriété, nous n'en avons pas le temps.
Tandis que nous cherchons à éclaircir ce petit mystère, M. Marsal me dit :
- « il n'y a pas bien longtemps, j'ai retiré de la chambre principale de la maison, une plaque de fonte avec des inscriptions, elle vous renseignerait peut-être... si cela vous intéresse, je vais vous la montrer ».
Il me fait entrer dans son hangar. J'aperçois contre le mur, une taque à feu ancienne de très grandes dimensions. Elle semble surchargée d'ornements. Je demande au paysan de la sortir au jour, je voudrais la photographier.
Bien qu'éclate dans le bas, sous l'action du feu, ce bloc de fonte est bien conservé. Sa décoration apparaît avec netteté. Ce fond de foyer est constitué par deux taques dissemblables dont les moules ont été superposés, au moment de la fonte, une petite de forme hexagonale, au milieu d'une grande carrée mesurant environ un mètre de coté.
Au centre de la petite taque on voit, en guise d'armoiries, un coq d'un dessin naïf entouré d'une épaisse couronne de lauriers tressés. De chaque coté deux lions se dressent grimaçants. Au-dessus de la couronne, la face écrasée d'un mascaron dont les moustaches s'étirent et se transforment en cornes d'abondance jouant le rôle de lambrequins. Deux petits cartouches, au millésime de 1613, surmontent cette ornementation.
La grande taque encadre la petite sur trois cotés. Son décor est purement héraldique, dans les angles supérieurs, un large écusson partie France et Navarre surmonté d'une couronne royale, fermée et aplatie. Entre ces écus et de chaque coté de la taque hexagonale, quinze grandes fleurs de lys, minces et élancées, sont groupées trois par trois. En bordure de la taque carrée, court un encadrement d'oves en relief, cette ornementation du plus pur Henri IV est d'un bon dessin.
Cette découverte prouve que la maison des Vancon ne date pas de 1822. Elle a du être rebâtie sur la carcasse d'une demeure plus ancienne ...1613 ? A cette époque, le principal maître de la verrerie d'Henricel était François I de Massey l'époux d'Anne de Mathieu, les auteurs de la filiation de mon ami. Nous avons vu qu'il possédait le domaine conjointement avec un du Houx et deux Bonnay.
Quel est le représentant de ces trois familles qui orna son foyer de cette magnifique taque ... combien de descendants, jeunes ou vieux, ont contemplé, durant trois siècles, la flamme claire de leurs bûches de hêtre, illuminant ce décor de fleurs de lys... Devant lui et au-dessus de l'âtre, pendaient la crémaillère et son chaudron, mentionnés dans les inventaires. De chaque coté, se dressaient les hauts landiers de fer, couronnes de l'hémisphère creux ou l'on posait l'écuelle de soupe chaude ou le grand bol de lait fumant...
-« Cette taque, dis-je à Massey, sera cassée un jour ou l'autre. Quel dommage de ne pouvoir la sauvegarder... si j'habitais le pays, je me serais efforcé de recueillir les épaves des anciennes demeures de nos ancêtres. Je les aurais groupées dans une de leurs maisons fortes, acquises et restaurées avec piété ».
-« En somme, vous auriez fait une sorte de musée des gentilshommes verriers
-« Exactement, cette idée aurait eu du succès, j'en suis persuadé... Vous voyez quel intérêt les habitants du pays prennent du passé de leurs hameaux ».
Monsieur Marsal nous en donne une nouvelle preuve, il nous attire au bout de sa rue, pour nous montrer la pierre de fondation d'une petite maison, située au bord du chemin allant à la Sybille.

- « Cette maison, dit-il, appartient à M. Colin de la Frison, et non pas de la neuve-verrerie, c'est le neveu de M. Vancon ».
Il s'agit d'une petite construction très basse, utilisée comme dépôt de bois, la pierre ne présente aucune ornementation. Elle porte gravé en lettres capitales, ce texte encadre d'un filet,

CET PIER A ETE POSE
PAR LE SIEUR LEOPOLD DE
MASSEY – 1762

- « Vous voyez bien, dis-je à mon ami, nous sommes au coeur même des résidences de vos ancêtres. Savez vous quel était ce Léopold... ».
- « J'imagine, me répond-il, qu'il s'agit d'un de mes arrière-grands-oncles ,fils aîné de mon trisaïeul, Charles Castel. Ce Léopold était tout enfant lorsque cette maison fut bâtie. Il ne devait guère avoir que cinq ou six ans à cette époque. Son grand-père Castel de Massey habitait Henricel à l'époque. Sans doute est-ce lui qui tint la main du petit garçon, pour l'aider à cimenter la pierre. Lorsqu'ils bâtissaient, nos pères si respectueux de leurs coutumes, choisissaient de préférence un de leurs descendants ou héritiers, pour présider à la pose de la première pierre des nouvelles constructions, ils pensaient en assurer mieux la transmission à leur postérité.
- « C'est tout à fait exact. J'ai constaté cela à la Bataille, sur la maison de Borromée de Finance et à St Vaubert, sur celle des Laurent du Bois. On lit des noms d'enfants au berceau sur les pierres de fondations ».
Le soleil est très haut, la matinée s'achève. Je voudrais connaître ce hameau de la frison avant le déjeuner, il est tout proche. Marsal nous indique, au milieu du village à droite de la fontaine, la rue qui y conduit.

LA FRISON (54)

Curieuse origine du hameau - Association Thysac et Ballarino à Murano, en 1492 - Le duc René II concède la Frison à François de Thysac à son retour d'Italie pour y créer une verrerie vénitienne (1505) - La verrière Dardenet en 1549, des Massey, du Houx, Finance y demeurent jusqu'au milieu du XVIII° siècle. Des Hennezel de Bazailles leur succèdent - Un autre Hennezel de la branche du Mesnil fait souche à la Frison - Sa descendance éteinte avec trois prêtres au XIX° siècle - Pendant cent cinquante ans à la Frison et à Thiétry, ces Hennezel vivent surtout de la terre - Existence modeste mais respectable de ces gentilshommes. Le travail des champs n'entrave pas la pensée - Situation du village - Le pavillon construit par Antoine de Massey - La pierre de fondation au nom de son fils (1768) - La demeure des Hennezel, type de ferme lorraine - Nicolas de Bazailles conte ses épreuves pendant l'émigration, pour obtenir son amnistie (1801). Pétition des habitants d'Hennezel en sa faveur - Sort de sa propriété et de sa demeure - Comment je découvris ces branches obscures - Raisons de leur donner place dans notre généalogie.

Au départ d'Henricel, le chemin monte un peu, frange de jardins et de vergers, il suit le repli du vallon. il longe la lisière d'un bois. Sur la hauteur, il coupe la route de la Planchotte à la hutte, puis descend vers un fond de vallée accidentée. On approche du fameux cours de l'Ourche, ses eaux rapides, chapelet d'étangs, donnent la vie aux usines entassées dans ce recoin de forêt.
La Frison a une origine bien différente de celle des villages voisins, j'en fais la remarque à mon compagnon.
- « Savez-vous que ce hameau doit sa naissance à un gentilhomme verrier venu d'Italie ».
- « Je croyais, répond Maurice de Massey, qu'il avait été fondé par un Thysac ».
- « Oui, un Thysac, nommé François, né à Thiétry, mais dans sa jeunesse, ce Thysac avait séjourné longtemps à Venise. Lui même le révèle dans une requête qu'il adressa au duc René II pour obtenir l'autorisation de fonder cette verrerie. François n'était pas le seul de son nom en Italie. J'ai découvert cela dans un ouvrage, publié à Venise il y a une trentaine d'années ».
- « J'ignorais cette curieuse origine de la Frison ».

- « Je crois en effet, ces détails inconnus jusqu'ici des historiens de nos verreries. Voici les faits. une quinzaine d'années avant l'ascensement de ce domaine un robert de Thysac, probablement fils du Sgr de Lichecourt et parent très proche du futur fondateur de la Frison, avait demandé à la république de Venise, l'autorisation de s'installer à Murano, centre de verreries célèbres, il voulait faire dans cette ville, des glaces et des miroirs suivant des procédés secrets (1491). Cet artiste, dit le document que j'ai fait traduire, fabriquait de grandes plaques de verre de couleur, destinées à faire des vitraux représentant des sujets et des armoiries. Ce verre était de toute beauté, personne en Italie ne pouvait en obtenir de semblables. Les tons rouges et roses surtout émerveillaient tout le monde.
Jaloux des oeuvres du jeune lorrain, les verriers de Murano firent l'impossible pour l'empêcher de travailler dans leur ville. L'un d'eux cependant, nommé Georges Ballarino rêvait d'être initié à l'art de Robert de Thysac. C'était l'un des habitants les plus considérés de Murano, il intervint auprès du doge de Venise et lui apporta des spécimens de la fabrication du maître verrier lorrain. Le doge reconnut l'incomparable beauté des verres de couleur sortis des mains de Thysac. Il autorisa le gentilhomme à s'installer secrètement chez Ballarino, qui demeurait à Murano, tout près de l'église St Étienne (7 février 1492).
Fort de l'appui de son chef d'état, Ballarino, fit construire, dans un endroit caché de sa demeure, un four spécial. Là, Robert de Thysac, pouvait travailler à son aise et apprendre à son hôte les mystères de sa fabrication. Ballarino devint maître dans ce que Thysac lui enseignait. Les oeuvres des deux maîtres, lorrain et italien, travaillant dans cet atelier clandestin, acquirent une telle renommée que la jalousie des autres artistes de Murano s'apaisa. Ils trouvèrent un terrain d'entente avec les deux associés. La réputation de Ballarino grandit. Quelques années plus tard, on le trouve, syndic de la corporation des verriers, procureur et député de sa paroisse (1497 – 1506).
François de Thysac devait faire partie de l'équipe des lorrains qui travaillaient chez Ballarino. Il profita de son séjour en Italie pour apprendre les tours de mains de la verrerie vénitienne, réputée dans le monde entier pour sa légèreté et sa fantaisie. Le gentilhomme réussit si parfaitement dans cet art qu'il en tira d'intéressants profits.
Revenu en Lorraine, François de Thysac, eut l'idée de faire flamber, à proximité de sa verrerie natale, un four à verre où il exploiterait les méthodes vénitiennes. Il fit part au duc René II, des connaissances qu'il avait acquises en Italie. Il lui exposa les avantages que l'état tirerait de cette fabrication « nouvelle et plaisante ». En conséquence, il suppliait le souverain de lui concéder une partie de forêt, pour installer son industrie nouvelle. Un canton de bois, situé au centre du triangle formé par les trois verrières de Thiétry,d'Henricel et de Bisval. Cet endroit se trouvait « dessous la haute Frison sur le ru des Woyes ». Thysac sollicitait en même temps l'autorisation de construire « tout à neuf une verrière avec maison d'habitation et dépendances pour se loger avec sa famille, ses gens et serviteurs ».
René II, prince magnanime, ami des arts, comprit l'intérêt qu'il y avait à encourager le jeune artiste. Il accorda l'autorisation demandée.
Mais Thysac n'était pas riche, l'installation projetée serait dispendieuse, elle dépasserait les moyens du gentilhomme. Le duc en fut averti. Il déclara textuellement, « comme le dit, François de Thysac est actuellement nécessiteux et pauvre de biens de ce monde, nous l'exemptons du paiement de tous droits, afin qu'il puisse plus facilement supporter les frais de construction et d'aménagement de ses fours, de son habitation et de ses dépendances, et nous faire du verre cristallin et de menus ouvrages plaisants et nouveaux de l'art qu'il a appris à Venise. Cette exemption durera aussi longtemps qu'il nous plaira et suivant les oeuvres qu'il produira (18 octobre 1505) ».
L'entreprise de François de Thysac fut couronnée de succès. Elle justifia si bien la confiance de René II, qu'une dizaine d'années plus tard, son successeur, le duc Anthoine, confirmait les privilèges accordés au créateur de la frison (12 novembre 1516). Durant plusieurs années encore, cette verrerie bénéficiera de la franchise spéciale accordée par René II.
- « L'art vénitien, dit Massey, fut donc implanté en Lorraine par un représentant des familles citées dans la charte de 1448. Par un descendant des verriers qui se glorifiaient de posséder seuls les secrets de fabrication des verres de couleur, des glaces, des miroirs. C'est bien curieux ».
- « Cet abandon de l'art ancestral par un Thysac ne fut pas du goût des autres gentilshommes de grand verre, François avait parjuré son serment en révélant à Georges Ballarino, le fameux secret que se transmettaient de génération en génération, les Thiétry, les Hennezel, les Thysac et les Bisval. En échange, l'artiste italien avait donné asile au jeune lorrain et lui avait appris les tours de mains de la verrerie vénitienne.

Tenu à l'écart par ses proches, le maître verrier de la frison dut recruter son personnel en dehors de sa parente. Il fut même contraint d'apprendre son nouveau métier à un étranger, un gentilhomme du nom de Dardenet, originaire du comté de Montbéliard et qui n'était pas de souche verrière. Cette initiation était contraire aux règles corporatives des verriers, elle valut à François, un procès retentissant de la part des autres gentilshommes. Mais l'élève profita des enseignements du maître, au point qu'il lui succéda. On finit même par donner son nom à la verrerie. Au milieu du siècle, le maître de la « verrière Dardenet » était le fils du verrier formé par François de Thysac (1549).
Le temps et une alliance entre les familles arrangèrent les choses, une Thysac de Lichecourt, fille du fondateur de la verrerie de Boyvin et propre nièce du créateur de la Frison, épouse un Dardenet, Sgr de Queroy, capitaine lieutenant de la ville de Clermont-en-Argonne. Ce gentilhomme s'associa avec Nicolas de Hennezel, Sgr de Vioménil, pour mettre en oeuvre Boyvin. Il devint seigneur de Lichecourt (1562).
D'autres verriers de menu verre furent attirés bientôt à la Frison. On trouve, dans la seconde moitié du XVI° siècle, parmi les détenteurs de la verrerie Ferry Massel et Damiens du Houx (1657). Se joignent ensuite à eux des Finance, des Preys, Bongars et d'autres du Houx(1572 à 1590). Ces gentilshommes étaient tous parents proches.
- « Oui reprend Massey, mais les Finance ne tardèrent pas à devenir les plus nombreux. Ils se perpétuèrent à la Frison indéfiniment, ils ont littéralement pullulé ici. Les terres de ce fond de vallée sont plus fertiles que d'autres de la forêt. Elles se prêtent mieux qu'ailleurs à la culture. alors les gentilshommes qui ont vécu sur le domaine jusqu'à notre époque, furent plus cultivateurs que verriers.
L'auteur des Finance de la Frison, fut un Gérard sieur d'Onzaine, verrerie située à l'ouest de la forêt de Rambervillers. Il avait d'abord exploité la verrerie de Bennevise, fondée par Guillaume de Hennezel. La femme de Gérard devait être une descendante de Guillaume. Elle se nommait Jehanne de Hennezel. Plusieurs des fils de ce ménage se fixèrent à la Frison par leurs mariages. L'aîné, Gérard, épousa une demoiselle de Launois. Le cadet, Georges, une du Houx. Ces maîtres verriers furent les auteurs de multiples branches qui poussèrent des rejets à la Frison jusqu'à la veille de la révolution. Par des alliances ou des acquisitions de parties du domaine, on vit, au temps du bien aimé, des Hennezel et des Massey prendre racine ici. Au XIX° siècle, il n'y eut plus que des Hennezel.
- « C'est exact. Les Hennezel de Bazailles. Nous en parlions tout à l'heure. L'auteur du rameau était issu de la branche de Champigny. C'était Nicolas Joseph I de Hennezel, Sgr de Bazoilles - on prononçait Bazailles - du ban d'Escles et de Harol. Il habitait Belrupt. Peu après son mariage avec une Finance de Biseval il acquit une part de la Frison. Le vendeur descendait de gentilshommes émigrés pendant la guerre de trente ans. Au cours de cette tragique période, le hameau avait disparu presque complètement. Au lendemain de la tourmente, un fonctionnaire ducal rendant compte de sa visite à la Frison écrivait « le village est brûlé et ruiné, sauf une maison où réside un pauvre gentilhomme, le Sgr de Launois, il ne veut payer l'impôt que pour ce qu'il possède. Les autres détenteurs sont restés en France (1658) ».
Au nombre des descendants de ces réfugiés, se trouvaient un Finance de Freville, chevau-leger du duc Francois III, habitant Lunéville et, sa soeur mariée à un garde du corps du souverain, demeurant près de Commercy. Ce sont eux qui cédèrent à M. de Bazailles, leurs héritages de la Frison (17 septembre 1736).
Les nouveaux acquéreurs se fixèrent ici. Tous leurs enfants - une dizaine - y naquirent. M. de Bazailles devint le principal maître de la verrerie où l'on ne fabriquait plus que des bouteilles. Il se qualifiait, « Sgr de la Frison ».Possesseur d'une certaine aisance, il acquit une quinzaine d'années plus tard, le domaine de Thiétry (1750).
Vers cette époque, il transporta son foyer à Thiétry, suivi de son fils aîné. Celui-ci se déclassa, après avoir largement dépassé la quarantaine, il épousa sa maîtresse, fille d'un manoeuvre d'Hennezel. Le jour des noces, il reconnut le fils qu'il avait eu de cette femme, dix ans auparavant. La postérité de cet enfant, complètement déchu s'éteignit à Thiétry, sous le second empire.
Le fils cadet de M. de Bazailles, nommé Léopold, embrassa d'abord la carrière des armes, il fut lieutenant d'infanterie au service de l'impératrice Marie Thérèse. Après son mariage avec une jeune voisine, la fille du maître de forges, propriétaire de la manufacture royale de la Hutte, Léopold de Bazailles réintégra la demeure paternelle de la Frison et ne s'occupa plus que de la culture de son petit domaine. Lui et sa femme y finiront leurs jours nonagénaires. Leurs deux fils furent capitaines et

chevaliers de St Louis. L'aîné, était l'aïeul du père Vancon, le cadet, resta célibataire. Les deux ferres s'éteignirent presque centenaires, dans la maison de la Frison.
Bien que fort nombreux, les trois dernières générations de la descendance de M. de Bazailles, vécurent presque exclusivement du sol à la Frison et à Thiétry. Cette existence, rustique et paisible, permit à la plupart d'entre eux d'atteindre un grand âge.
- « Mais, reprend le capitaine de Massey, n'y avait-il pas au temps de Stanislas,des Hennezel d'une autre branche, fixés à la Frison... ».
- « Oui, leur auteur se nommait Philippe Emmanuel. Il était de la branche du Mesnil, fixée à la Grande-Catherine. Ce gentilhomme avait été d'abord brigadier des cadets de Lorraine. Il quitta l'armée et se fixa à la Frison par son mariage (1744) avec une cousine de son nom, sans fortune, dont la mère était une Bigot de la Frison. Nombreuse et sans biens, la postérité de ce ménage végéta ici, jusqu'à la révolution. Elle était représentée sous la restauration par un capitaine de chasseurs à cheval, resté célibataire et par son frère, archiprêtre et doyen de Sézanne en Brie. Ce prêtre mourut du choléra, victime de son dévouement en soignant ses paroissiens (1849).
Cette branche s'éteignit à la génération suivante, avec les trois neveux de ces gentilshommes, deux saints prêtres du diocèse de Chalons, l'un curé doyen de Montmirail, le second, curé d'une paroisse voisine de cette petite ville. Leur frère aîné, professeur à Paris sous le second empire, était mort sans enfants.
Quelque obscure ait été leur existence à la Frison et à Thiétry, la plupart de ces Hennezel restaient fiers de leur origine et fidèles à leurs traditions. On le vit bien pendant la révolution et au retour de la monarchie. Malgré leur écorce rustique et leurs occupations paysannes, ces nobles cultivateurs conservaient l'esprit fin et libre, quoiqu'on en dise, le travail manuel n'entrave pas la pensée. Je ne parle pas naturellement de la besogne dégradante du manoeuvre, serviteur automatique d'une machine qui exige dix fois le même geste à la minute mais le paysan qui laboure son champ dans les brumes de l'automne, qui fauche ses prairies étincelantes de rosée par un matin de printemps, ou moissonne son blé, sous un brûlant soleil d'été, ne cesse de réfléchir et de penser. Les leçons de l'expérience que lui donnent les surprises du temps et des saisons, développent son esprit d'observation, elles affinent son bon sens.
C'est le travail, prétendu intellectuel, du primaire qui vide son cerveau. Nous le voyons aujourd'hui hui, l'employé de bureau ou de mairie qui classe des circulaires administratives, dresse des listes électorales ou remplit des états, rentre le soir chez lui sans avoir pensé de la journée. Son intelligence s'atrophie, il a perdu bientôt sa personnalité. Pourquoi alors, mépriserait-on le noble campagnard, fier de son indépendance et instruit par son contact avec la nature..
Voici le hameau, il est plus important que ceux d'où nous venons. A l'entrée du petit vallon ouvert sur le cours de l'Ourche, une trentaine de maisons. Elles sont à cheval sur le ru des Woges et agglutinées les unes aux autres, dans un encadrement de jardins, de prairies, de vergers, piquetés d'arbres fruitiers. Un peu au-dessus, entre de larges pentes cultivées, on devine l'étang créé par Ferry de Massey. L'ascensement a la forme d'un trèfle dont la tige s'accroche à l'étroite vallée de l'Ourche.
Les habitants de la Frison semblent avoir toujours tiré leur vie du sol fertile sur lequel est implanté leur village. Les gens d'ici devaient se suffire à eux mêmes. et le voisinage des forges de Ste Marie et des verreries de Clairey assurait un débouché immédiat aux produits de leurs champs. Aussi la Frison est il un des hameaux les plus habités de la commune d'Hennezel, il compte près de cent cinquante habitants. Son aspect est essentiellement rural, tas de fumier, amas de bois et de perches, outils et ferrailles, bouses de vaches et traînées de pailles ou de foin échappées aux chariots. Chaque maison s'est construite comme elle a pu, l'une en retrait, l'autre étranglée, sans aucun souci d'esthétique.
Cependant, au milieu du village, une maison attire mes regards, elle est plus importante et plus belle que les autres. Elle rappelle les maisons de la Neuve verrerie. Elle est sûrement une ancienne demeure noble. Un double cordon de granit ceinture les fenêtres du rez-de-chaussée et celles de l'étage. Au milieu de la façade, un beau perron, le plus large que nous ayons vu, il offre au visiteur une dizaine de marches affaissées et usées. De chaque coté, d'énormes blocs de grès appareillés, mais disjoints et branlants après deux siècles d'intempéries, ce sont les rampes. Leurs angles sont émoussés. En haut des marches,
Le perron s'élargit, il forme une étroite terrasse, protégée par un treillage de bois, en guise de balcon.
Le bonheur des hôtes de ce logis, jeunes et vieux, devait être de s'asseoir la, pour bavarder et voir passer la rue.

En face du perron s'ouvre l'entrée principale de la maison. Elle est accueillante avec sa pierre de seuil adoucie par le frottement des semelles de milliers de passages. Deux pilastres à chapiteaux encadrent la porte, une assez haute imposte la surmonte. Au-dessus un fronton de granit laisse voir les traces de deux écussons arrondis. Les armoiries sont effacées.
Une vieille paysanne, assise sur le haut de la rampe, écosse des petits pois, Maurice de Massey l'interpelle et se nomme.
- « Vous êtes un monsieur de Massey, répond-elle... dans ce cas, cette maison a été bâtie, dans le temps, par votre famille ».
Et elle nous indique la pierre de fondation. La majeure partie de l'inscription subsiste. Je m'empresse de noter ce qui est lisible :

1766 - dieu soit ben
nobiles posuerunt per
fransisce de massey

Mon ami ne dissimule pas sa satisfaction de cette découverte. Notre pèlerinage est récompensé. Dans chaque hameau se lèvent pour nous, ces témoins du passé.
La bonne femme cause volontiers.
- « Cette maison était autrefois la plus belle de la frison. On l'appelle encore le pavillon. Elle a malheureusement été incendiée plusieurs fois. Elle aurait besoin de beaucoup de réparations. Son propriétaire, M. Bertoldi, est l'un des plus notables habitants de la commune. Il demeure tout près, dans une maison qu'il a fait construire récemment ».
Par la porte et les fenêtres du logis ouvertes, on aperçoit à l'intérieur, des pièces, des traces de boiseries Louis XV.
- « Voila, dis-je à Maurice de Massey, une maison qu'il nous faudra revenir visiter, puisque nous n'en avons pas le temps de suite. Vous y découvrirez peut-être, d'intéressants vestiges ».
- « Mais quel était donc le François de Massey, qui posa la première pierre du pavillon ».
Il me répond :
- « Cette maison a du être construite par Antoine de Massey le père de M. de la Franau. Il passa presque toute son existence ici, avec sa femme, une Hennezel de la Sybille ..
Mon ami feuillette ses notes.
- « On trouve ce ménage à la Frison, des 1757, et les deux époux y moururent à quelques mois de distance, quatre ou cinq ans avant la révolution (1785-1786). Ils eurent douze enfants, cinq garçons et sept filles presque tous nés ici. Trois d'entre eux épousèrent des Hennezel, les autres des Bonnay, Finance, du Houx, Massey. Ce Massey fut mon tris aïeul, il eut sept enfants en dix ans de mariage. A cette excentration, les petits-enfants du propriétaire étaient une quinzaine ».
- « On se demande comment tout ce monde pouvait-il vivre ici ... ».
- « La plupart des enfants quittaient la Frison après leur mariage. Quand Antoine de Massey mourut, seule sa fille aînée, Mme de Bonnay de la Chaussée, et sa dernière fille non mariée encore, existaient avec les vieux parents. Leurs frères habitaient la Neuve-verrerie, la Rochère, la Sybille, Biseval. Antoine de Massey n'était d'ailleurs pas dénué de biens, le partage de sa succession décrit non seulement ce que ce gentilhomme possédait à la Frison mais aussi à la Sybille, à la Grande-Catherine, à Fouchecourt, etc, etc. Les biens sont estimés à une quarantaine de mille livres. Son fils François, dont nous lisons le nom sur la pierre, était un cadet. On l'appelait M. de Lesbille, pour le distinguer de ses frères. A l'époque de la construction de cette maison, c'était un jeune homme à marier, suivant l'expression du temps. Son aîné habitait à la Neuve-verrerie depuis son mariage avec une demoiselle de la Sybille. Voila la raison pour laquelle Antoine, désigna son second fils pour tenir la truelle qui scellait la première pierre du pavillon. Peut être espérait-il que François, lui succéderait à la Frison...Mais M. de Lesbille devait se fixer à la Rochère et y passer la majeure partie de sa vie. Il mourut à Claudon, fort âgé, sous la restauration, après avoir enterré trois femmes. La dernière de ses épouses était fille d'un avocat de Mirecourt. En 1789, François de Massey avait comparu avec la noblesse du bailliage de Darney, pour l'élection d'un député aux états généraux ».
- « Maintenant que nous avons découvert la demeure des Massey, dis-je à mon ami, je voudrais bien savoir ou se trouvait celle des Hennezel de Bazailles....et la halle de la verrerie où pouvait-elle être.... ».

Ces noms réveillent de vieux souvenirs dans la mémoire de la bonne femme. Elle me dit,
- « La verrerie, monsieur, elle était près d'ici, au carrefour central du village, quant à la maison de la famille d'Hennezel, vous venez de passer devant, c'est celle que vous voyez là-bas, à l'entrée du pays, à quelques deux cents mètres ».
Une maison sans caractère spécial qui n'avait pas attiré notre attention. C'est le type de ces fermes de cultivateurs lorrains, comme il y en a tant dans les villages que nous visitons, une de ces maisons en longueur qui témoigne, avant tout, du souci de son constructeur, loger son bétail et son foin. Le bâtiment y consacre les trois quarts de son étendue. Granges, étables, grenier montant jusqu'au toit, par derrière ils s'enfoncent jusqu'au jardin.
Les humains se contentent du reste, une seule porte et une ou deux fenêtres donnant sur la pièce essentielle, la cuisine ou se passe la vie. Derrière, une chambre et quelquefois une autre petite pièce.
Je tache de faire dire à la vieille paysanne, ce qu'elle sait du passé de cette modeste demeure.
- « C'était, me répond-elle, la maison de Mm. de Bazailles. Ils y moururent très vieux, quelques années avant la guerre de 1870. L'aîné, en 1863, a quatre vingt treize ans. J'étais petite fille, mais je me le rappelle bien, ainsi que son frère, mort peu avant lui, en 1862 à quatre vingt dix ans. Ces messieurs demeuraient ensemble. La maison leur appartenait, ils l'avaient rachetée à leurs frères et soeurs, après la mort de leur père (1780). Quand ils passaient, je les regardais toujours, parce qu'ils étaient décorés et qu'on disait qu'ils avaient été officiers. D'ailleurs, ils étaient bien considérés de tout le monde ».
- « Cela ne m'étonne pas, dis-je à Massey, malgré leur manque total de fortune, ces Bazailles jouissaient de l'estime de leurs compatriotes. La vie laborieuse et méritante que menaient ces pauvres gentilshommes, pour élever leurs nombreux enfants, inspirait le respect. Leurs épreuves, pendant la révolution les entouraient d'une espèce de légende, notamment les aventures de Nicolas, le grand-père du vieux Vancon, à son retour d'émigration. J'en ai trouvé un curieux récit aux archives nationales, c'est une supplique adressée à Fouche, ministre de la police, par l'intéressé pour obtenir sa radiation de la liste des émigrés. Le document est entièrement de la main du gentilhomme, il est signé simplement Hennezel. Je l'ai copié. Il en valait la peine. Vous allez entendre le pauvre Bazailles, qui se qualifie ouvrier en verre et cultivateur, conter lui même ses malheurs ».
Naturellement pour les besoins de la cause, il romance la période pendant laquelle il servit à l'armée des princes, il n'en est même pas question. Tous les émigrés qui demandaient a être radiés, ont agi de même. Mais le reste du récit semble véridique. « Il est peu d'exemples, dit-il, d'une persécution aussi terrible que celle qu'a essuyée sa famille, des le commencement de la révolution de cette époque date la perte d'un établissement qui faisait toute notre ressource, la verrerie de Frison, et une succession de malheurs, trop longs à raconter. Poursuivis par les agents des comités révolutionnaires jusque chez elle, ma famille, ne s'y croyant plus en sécurité, a été réduite à fuir dans les bois, à y passer des nuits, exposée aux intempéries et aux horreurs de la famine.
Tout jeune à cette époque, il devait avoir vingt et un ans, je travaillais depuis quelques années dans les ateliers de mon père, à fabriquer du verre et je cultivais la terre. Las de me voir harceler continuellement et menacer de prison, n'étant même pas sur de conserver la vie dans cette contrée, où j'étais journellement insulté, j'ai cherche d'autres verrières pour y travailler pendant que passerait le gros de l'orage. Hélas, partout les ateliers étaient fermés, partout les propriétaires étaient incarcérés, tout faisait prévoir que cet état de choses se prolongerait longtemps encore.
On me conseilla d'aller en suisse, on me disait que j'y trouverais des moyens de subsister, n'ayant pas de fortune, je ne pouvais vivre sans le travail de mes doigts. J'ai donc vécu là-bas paisiblement, à l'abri du besoin, heureux de me perfectionner dans l'art de fabriquer le verre. Cependant, j'attendais toujours impatiemment le moment où il me serait possible de revenir sans danger dans mon pays. Dés que j'ai cru ce jour arrivé,j'espérais que ma double qualité d'ouvrier et de cultivateur me permettrait de rentrer en France.
Je suis donc revenu dans ma commune. J'y vivais paisiblement de mon ancien travail, lorsque des gendarmes vinrent m'arrêter. Ils m'ont amené à la prison d'Épinal et ensuite reconduit à la frontière suisse.
C'est avec la plus grande peine que je me vois de nouveau éloigné de ma patrie. J'espère cependant, que le gouvernement accueillera ma juste réclamation et mettra promptement fin a mes souffrances.
Aucune raison criminelle n'a motivé mon départ de France. J'y suis rentré avec les intentions d'un homme paisible, pour vivre sous la protection des lois qui garantissent aujourd'hui hui, d'une manière certaine, la liberté et les propriétés. Sans ressources du cote de ma famille, sans fortune, j'ai taché de

me rendre utile à la société, en fabriquant du verre et en cultivant la terre. Je vivais du fruit de mon travail.
L'exilé termine sa requête en demandant sa radiation de la liste des émigrés et l'autorisation de revenir a la frison ».
- « Le roman, me dit mon ami, ce sont les années que Bazailles prétend avoir passées en Suisse, dans une verrerie, le certificat du prince de Condé, que vous m'avez cité, déclare que le gentilhomme avait rejoint l'armée royale, dés le 3 janvier 1792 et qu'il y fut présent pendant toute la campagne, c'est-à-dire neuf ans ».
- « Bazailles aussi l'affirme dans une lettre écrite de la Bataille en 1816, pour demander à Louis XVIII de servir encore. Il briguait un poste de capitaine dans une des légions que mettait sur pied le ministre de la guerre.
- « Je ne suis rentré en France, disait-il, qu'après mon licenciement. Je fus arrêté de nouveau et emprisonné pendant neuf mois (4 mars 1801) ».
Ces prétendues années de travail en suisse ont donc été inventées pour justifier son absence. Son frère cadet Léopold avait rejoint l'armée de Condé, six mois après lui. Il combattit avec autant de courage. Il fut même grièvement blessé à Kalmbach, par une balle qui lui traversa le corps (13 août 1796) ».
- « Quel fut le résultat de la supplique adressée à Fouche, demande Maurice de Massey... ».
- « Pour enquête, elle fut renvoyée au préfet des Vosges, au milieu de mai 1811. Le maire de Hennezel répondit, « effectivement l'auteur de la requête est ouvrier en verre et cultivateur, toute sa famille a toujours exercé la même profession de père en fils ». Il ajoutait que Bazailles n'avait pas d'autres moyens d'existence que son travail et qu'il était un homme paisible, ainsi que son père.
- « A l'appui de sa réponse, le maire joignit une pétition en faveur du prisonnier, signée d'un grand nombre d'habitants de la commune. Ce document porte soixante dix signatures, n'est-ce pas la preuve que le pauvre Bazailles jouissait de l'estime générale. Toutes les professions voisinent au bas de cet acte, maîtres de verreries, ouvriers verriers, cultivateurs, forgerons, tailleurs d'habits, etc. Il y a un Massey qui s'intitule, conseiller de la commune et un du Houx, cultivateur à Clairey, sans doute celui qui avait été commandant de la garde nationale en 1790. L'assesseur du juge de paix, lui même, n'a pas craint de se compromettre en joignant son nom aux autres (18 mai 1801). A cette époque il faut le dire, tout le monde aspirait au calme et a la paix et le bruit courait de la signature prochaine d'un concordat entre Rome et la France.
Malgré cet avis favorable, il fallut trois mois au préfet pour dire officiellement que Bazailles ne devait pas figurer sur la liste des émigres et que son dossier serait renvoyé à Paris, où le ministre statuerait définitivement sur son sort (22 juillet 1801). L'affaire traîna six mois. Revenus à la Frison au printemps suivant, les deux frères Bazailles furent convoqués le même jour à Épinal, pour prêter devant le préfet, le serment de fidélité à la nouvelle constitution (24 décembre 1802) »..
Tout en parlant à Massey, je vois la vieille femme, toujours assise devant sa porte, suivre avec intérêt notre conversation. A peine ai-je fini mon récit, qu'elle tient à me prouver qu'elle connaissait les enfants ou héros de ces aventures.
- « J'ai connu toute la famille, monsieur, surtout deux demoiselles de Bazailles, elles ont habité la Frison longtemps encore après la mort de leur père. L'aînée, mademoiselle Lolotte, ne se maria jamais. Sa soeur était Mme Massey. elles ont quitté la Frison pour se retirer à Thiétry, auprès de leur soeur, Mme Gérard dont le mari avait été instituteur à Attigny. Ces dames sont mortes là bas, il y a trente ou trente cinq ans ».
- « Que devint alors la ferme.... ».
- « La principale héritière fut la fille de Mme de Massey. Cette dame était très riche. Elle était veuve de M. Émile du Houx qui avait gagné beaucoup d'argent dans la verrerie de Fains. Malheureusement elle n'avait pas d'enfants. Elle est morte l'année dernière au château de Thiétry. Aujourd'hui la ferme appartient à un nommé Vincent, cultivateur ».
Je remercie la vieille paysanne de ses renseignements et, en remontant en voiture, je dis à mon ami,
- « Ces Hennezel m'étaient totalement inconnus. Les autres membres de ma famille, restés en Lorraine, affectaient plus ou moins de les ignorer, leur parente ne les flattait pas. Lorsque je commençai mes recherches, il y a trente ans, l'existence de la branche de la Frison me fut révélée par l'abbé Gérard, le vieux cure d'Hennezel.

M. Charles de Finance de la Rochère, descendant d'une demoiselle de Bazailles, tante des deux chevaliers de St Louis, morts ici, compléta les renseignements de l'abbé Gérard. Je parvins à situer le rameau de la Frison dans notre arbre généalogique, sans me soucier de sa situation modeste.
Cela ne fut pas du goût de tous les autres Hennezel, en 1902, lorsque parut mon travail sur la famille, je m'attirai quelques réflexions amères de la part de nos parents les plus huppés. « Qu'aviez vous besoin, me dit-on, de sortir de l'obscurité ces tribus de Hennezel parfaitement inconnus .....leur existence n'a offert aucun intérêt ».
Je répondis assez vertement, « Certainement ces Hennezel n'eurent pas, aux yeux du monde, une vie brillante, ils étaient sans fortune et de goûts simples. Mais la plupart d'entre eux furent courageux, méritants, gens de devoir et fidèles à leurs principes. Par leur travail, ils ont été utiles au pays. Il me semblerait injuste de les rejeter. Et je terminai par une profession de foi « pour avoir une valeur réelle, au point de vue historique, social et moral, l'histoire d'une famille doit porter sur tous ses membres. Je ne ferai jamais de généalogie à la manière des d'Hozier ou des Chesney Desbois ».
Il est midi et demi, nous arrêtons l'auto au bord de la route, pour pique-niquer sur l'herbe, en vue de Clairey.

CLAIREY - LA VERRERIE ET LE VILLAGE (55)

Le site et l'usine actuelle - François de Hennezel et Georges de Thiétry, fondateurs de l'ancienne verrerie en 1555 - Crise de leur industrie sous le règne du duc Charles III - Jehan de Clairey veut abandonner le pays - Habileté de la chambre des comptes pour le retenir - La postérité de ce gentilhomme en Angleterre et en Suisse - Clairey aux mains des du Houx et Finance - Le menace d'Antoine du Houx - Un mariage d'octogénaires en 1185 - Comment s'éteignit la postérité de ces familles à Clairey au XIX° siècle - Aspect du village - La demeure des derniers du Houx - La société anonyme des verreries de Clairey, dirigée par Didot - Note de 1941, la crise de 1939, M. Charles Didot sauve les verriers pendant la guerre - Résurrection de la verrerie en 1946.

Après la Sybille, Henricel, la Frison, hameaux paisibles et rustiques, surgit brusquement un centre industriel, les forges de Ste Marie et la verrerie de Clairey. De la pente galonnée où nous nous asseyons pour déjeuner, on domine en enfilade l'étroite vallée.
Au bord de l'Ourche, s'entassent des toits d'usines encadrées de frondaisons séculaires. Ce paysage accidenté est pittoresque. Sur la rive droite, au premier plan, un petit étang. Ses eaux claires reflètent un double pavillon bâti à l'angle de la route, les bureaux de la verrerie. Derrière, l'usine, enchevêtrement de toits plats en longueur ou en dents de scie. Adossée au coteau la halle des fours, à la toiture hérissée de hauts tuyaux empanachés de fumée. On ne voit pas comme à la Rochère, de cheminées de maçonnerie. Derrière la verrerie, en haut de la pente, se détachant sur un arrière fond de forêt, une école à clocheton. A coté, le bureau de poste et un alignement de cités ouvrières dominant des jardinets. Un peu plus loin, tapis dans le fond du vallon, les toits du vieux Clairey. Enfin derrière nous, à cheval sur le cours d'eau, âme de ces industries, les forges et taillanderies de Ste Marie, puis de la hutte.
- « Malgré la banalité de ces bâtiments industriels, dis-je a mon ami, je ne crains pas ces horizons. Je suis, voyez vous, un homme de collines et de verdure. Le goût qui m'y attache me rend, presque toujours, insupportables les paysages dénudés et sans relief, leur étendue m'attriste.
Et puis, je comprends mal la nature sans eau. Un ruisseau me suffit. Un village sans source, sans fontaine qui murmure, sans étang ou simple mare où le ciel peut se mirer, me semble sans âme. Est-ce un goût héréditaire... peut-être, nos ancêtres ne concevaient pas leurs domaines sans fontaine et sans étang ».
- « La fondation de Clairey fut l'oeuvre d'un Thiétry et d'un Hennezel, dis-je à Massey. Elle date du milieu du XVI° siècle, l'époque la plus prospère de l'industrie du verre, dans la Vosge. Ce Thiétry se nommait Georges. Il était l'un des maîtres de la verrerie de son nom, appelée à cette époque la verrerie de pierre Thiétry. Son associé, François de Hennezel, appartenait a une branche de notre famille que je crois, l'aînée de toutes. Il devait être parent proche de Georges, peut-être même son beau frère, car il avait épousé une Thiétry de St Vaubert » .

- « Vous savez donc de qui était fils. Ce François de Hennezel.... ».
- « oui, le nom de son père, Aubertin figure dans les lettres patentes de concession du duc Nicolas. Cet Aubertin et son frère aîné Pierre, se qualifiaient de sieurs de Hennezel. Tous deux figurent toujours en tête des autres gentilshommes dans les actes familiaux. Leurs noms paraissent les premiers dans les accords professionnels. Passés sous le règne du duc Antoine et sous la régence de chrétienne de Danemark. Je présume donc, qu'ils étaient chefs de la maison de Hennezel. Au reste, Pierre et Aubertin, comptaient parmi les maîtres verriers les plus considérés de leur génération. Assez riches, ils s'étaient alliés à la noblesse de race de Franche-comté, Pierre avait épousé une Voisey qui lui apporta une part de la seigneurie d'Ormoy. Aubertin était l'époux d'une Monthureux. François de Hennezel, fondateur de Clairey, pouvait donc figurer parmi ses pairs ».
- « Mais pour quelles raisons Georges et François se décidèrent-ils à quitter la verrerie paternelle... ».
- « Leur requête au comté de Vaudemont ne le précise pas. Probablement pour essaimer, suivant la coutume des verriers ou, tout simplement, pour créer une nouvelle source de profits, les deux gentilshommes insistaient sur ce motif en sollicitant la faveur ducale. Il y avait eu, très anciennement à l'endroit de la forêt repéré par eux, une verrerie exploitée par leurs ancêtres. Les traces du four ruiné et de ses annexes, permettaient d'en fixer l'emplacement. On appelait d'ailleurs ce lieu, le vieux verrier, sur le ruz de Clairey et de Coreefontaine. Dans ce repli de terrain, le bois était abondant, mais d'une exploitation difficile, à cause de l'éloignement de Darney, il servirait a chauffer le nouveau four.
Après enquête et visite des lieux, le receveur ducal, donna un avis favorable au projet. « La réalisation, conclut-il, sera d'un grand profit pour le souverain ». Par ailleurs, Georges et François, pour obtenir plus sûrement la concession, offraient de verser une somme intéressante au trésor ducal, le jour où ils prendraient possession des lieux. En outre, chaque année, ils paieraient une rente assez élevée (28 juillet 1555).
L'assentiment du duc Antoine fut immédiat, quelques jours plus tard, le prince apposait sa signature au bas de lettres analogues à celles que ses prédécesseurs accordaient en pareil cas aux gentilshommes verriers, créateurs d'un domaine nouveau (2 août 1555).
Georges et François se mirent immédiatement à l'oeuvre. Cinq ou six ans plus tard, la nouvelle verrière « besoignait de grand verre ». Le canton de forêt défriché et mis en culture s'étendait sur une vingtaine d'hectares. Les deux associés avaient eu une heureuse inspiration en choisissant ce fond de vallée.
L'avenir leur aura donné raison, après quatre siècles, Clairey est encore bien vivant au point de vue industriel et agricole ».
- « C'est exact, confirme Massey, la verrerie occupe plus de trois cents ouvriers et Clairey est le plus important écart de la commune d'Hennezel, le hameau compte presque deux cents âmes. c'est dire que les trois quarts des habitants d'Hennezel vivent de la verrerie, l'autre est composé de cultivateurs. Avec la Rochère, Clairey est le dernier des nombreux fours à verre qui flambaient depuis le XVI° siècle autour de Darney. On y travaille encore à la main.
Mais le développement rapide du nouveau domaine n'indique-t-il pas que ses fondateurs avaient trouvé des concours immédiat.... ».
- « En ce qui concerne Georges de Thiétry, je ne le sais pas. Quant à François de Hennezel, il vit bientôt son frère cadet, Jehan, le rejoindre. Et la mort de François, quelques années plus tard, Jehan devint le maître et se qualifie, sieur de Clairey.
Ce Jehan de Hennezel, fut un type peu ordinaire. Il eut une existence active et utile. Très intelligent, il aimait les entreprises nouvelles. Son esprit audacieux le poussait à rechercher des champs d'action lointains. L'un des premiers de notre famille, il voulut implanter son art dans des pays fort éloignés. Son ascendant sur les maîtres verriers de sa génération, lui permit d'entraîner en exil plusieurs parents ».
- « Quels avantages espérait-il donc en s'exilant ».
- « De bonnes raisons l'engageaient à fuir sous d'autres cieux. Vous savez quel esprit d'indépendance animait nos pères. Leur situation privilégiée, les libertés et les droits, reconnus dans la charte de 1448 et constamment confirmés avaient permis aux verriers de la Vosge de développer considérablement leur industrie. Cette prospérité facilitait la multiplication de leurs familles. Maîtres absolus dans leurs domaines, ces gentilshommes tentaient souvent d'abuser de leurs droits. Au fur et à mesure que croissait le nombre de leurs enfants, ils empiétaient sur la forêt domaniale. Ils défrichaient pour augmenter l'étendue de leurs exploitations agricoles.

Au point de vue professionnel, ils commirent des abus. La renommée de leurs verres à travers l'Europe rendait facile la vente de leurs produits, ils n'en avaient jamais suffisamment pour répondre aux demandes, en ce milieu du XVI° siècle, âge d'or des arts et du commerce. Certains verriers forcèrent leur production au détriment de sa qualité. Ils ne respectaient plus certaines règles de fabrication fixées par leur corporation.
En outre, chacun s'ingéniait pour échapper aux impôts établis sur les marchandises transportées. L'esprit du fisc a été le même à toutes les époques. Une véritable lutte s'engagea dans la Vosge, entre les maîtres de verreries et les collecteurs de l'impôt. A partir de 1550, les agents du duc voulurent réprimer les fraudes et les abus. Ils prirent des mesures qui entravaient fâcheusement l'activité des verreries. La fabrication du grand verre fut réglementée minutieusement, sa production limitée, des commis spéciaux, postes dans les principaux villages, surveillaient le passage des charrettes et des colporteurs. Ils avaient l'ordre de dénombrer les quantités de verre sortant des verreries et de percevoir des droits nouveaux.
Arguant des franchises séculaires consenties à leurs ancêtres, ces gentilshommes verriers se dressèrent de toutes leurs forces contre ces exigences nouvelles. Ils se groupèrent pour présenter leurs revendications à la chambre des comptes de Lorraine.
Leur requête indiquait les conditions qu'ils jugeaient essentielles pour continuer l'exploitation de leurs verreries. A la fin de leurs doléances, ils lançaient une menace « Si l'on ne tient plus compte des importants privilèges accordés par les anciens ducs à leurs prédécesseurs, pour les attirer dans ce pays et bénéficier de notre art, nous quitterons la Lorraine, nous irons nous établir sous la souveraineté de princes qui respecteront nos libertés ». (21 janvier 1561).
Des concessions furent faites. De part et d'autre, on chercha un accord durable. Malgré tout, un certain nombre de gentilshommes refusèrent de se soumettre, ils résolurent de planter leur tente ailleurs.
Lorsque le duc Charles III édicta de sévères mesures contre les protestants, la question religieuse vint attiser le malaise. La branche des fondateurs de Clairey comptait plusieurs adeptes de la réforme, qui acceptèrent de s'exiler plutôt que d'abjurer.
Parmi ces convaincus, se trouvaient Jehan de Clairey et son cousin, Georges de Houldrychapelle. Dés l'automne de l'année 1561, les deux gentilshommes envisagèrent de créer une verrerie au pays de Vaud, lieu de refuge accueillant pour les protestants français et lorrains fuyant les persécutions. Mais ce projet ne put prendre corps ».
- « Pour quelle raison.... ».
- « Jehan de Clairey se rendit à Lausanne. Il prospecta le pays. Il revint déçu, ces régions montagneuses manquaient de certaines matières premières indispensables à la fabrication du verre. Seule, l'industrie du fer avait chance de se développer, aux environs d'Yverdon et de Vallorbe. Le maître de la verrerie de Clairey, n'était pas homme à se décourager. Son cousin, Nicolas de Vioménil, protestant comme lui et animé du même esprit d'indépendance, s'offrit de guider Jehan dans un autre pays où leur religion ne serait pas interdite. C'était la Thiérache, partie de la haute Picardie, centre de nombreux reformes. M. de Clairey emmena avec lui plusieurs de ses parents. Certains devaient s'enraciner dans ce pays et leurs verreries y prospérer. Il se rendit ensuite dans le duché de deux-ponts, puis dans les forêts du comte de Bitche.
Ces tentatives d'abandon de la Vosge alarmèrent le fisc, quelle notable diminution de revenus pour le duché si les verreries ne flambaient plus, si les gentilshommes abandonnaient leurs domaines...la chambre des comptes s'émut de cette situation. Elle résolut d'atténuer les rigueurs dont se plaignaient les verriers pour retenir en lorraine les plus remuants, elle décida de leur accorder certaines faveurs, extension de la surface de leurs domaines, autorisation d'établir des étangs, des moulins, des scieries, etc...et pour marquer sa confiance envers les plus influents, la chambre leur donna des postes officiels, gouverneur et administrateur de propriétés ducales, surveillance des frontières, etc...
C'est ainsi que Jehan de Clairey fut autorisé à créer à proximité de sa verrerie, sur le ruisseau de Coreefontaine et sur l'Ourche, deux étangs, l'un destiné à l'élevage du poisson, l'autre pour actionner une scierie. Quelques années plus tard, la chambre des comptes trouva un moyen plus sur encore de contenter les maîtres de la verrerie de Clairey et leur cousin de la Houldrychapelle, elle les chargea de « lever les nouveaux impôts de toutes les verreries ou pays de Vosge ». La mesure était habile, elle rendait intéressants au premier chef, pour les deux cousins, la perception de ces impôts auxquels nombre des leurs et alliés cherchaient à se soustraire (1er janvier 1567). Les avantages matériels semblent avoir mis un frein au désir de s'expatrier qui tourmentait depuis longtemps Jehan de Clairey.

Ils ne suffirent pas pour retenir au pays les autres cousins, Nicolas de Vioménil devait abandonner définitivement la Lorraine, pour s'établir au pays de Vaud. Georges de la Houldrychapelle et son neveu, Charles de Belrupt, se réfugièrent au comté de Montbéliard et y fondèrent des domaines. Le fils de Georges passa en Angleterre. Il fut la souche d'une des branches les plus nombreuses de notre famille établies en Grande-Bretagne. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours ».
- « Jehan de Clairey finit donc ses jours ici, me demande de Massey ».
- « Ni le lieu, ni l'époque de son décès ne me sont connus. Je sais seulement qu'il était encore de ce monde à l'automne de 1572. Cette année la il exploitait la verrerie comme tuteur des enfants de François, associés avec la veuve et les héritiers de Georges de Thiétry, l'autre fondateur de Clairey (20 octobre 1570). Ensuite, je le perds de vue ».
- « Sait-on quelle fut sa postérité et en quelles mains passa la verrerie après sa mort.... ».
- « J'ai cherché en vain le nom de sa femme. J'ignore aussi s'il eut des enfants. Il se pourrait qu'il ait été le père de ce pierre de Hennezel, Sgr de la Robellaz, qu'on trouve installé au pays de Vaud, quelques années plus tard. Ce gentilhomme avait abandonné l'art ancestral, pour devenir puissant maître de forges à Vallorbe, dans le voisinage de Nicolas de Vioménil. Pierre épousa une Saussure. Il fit souche dans ce pays ».
- « Et les enfants de François, que devinrent-ils... ».
- « François eut au moins deux fils. Restés protestants, ces enfants durent rejoindre en Grande-Bretagne, des proches parents installes dans ce pays. Ils étaient petits-neveux du fameux Thomas de Hennezel, Sgr d'Ormois, que la reine Élisabeth avait autorisé en 1568, à fonder une verrerie dans le comte de Sussex. Avant de quitter la lorraine, « Jehan de Clairey jeune », ainsi qu'on le nommait vendit sa part de la verrerie paternelle à un gentilhomme de menu verre, Jean du Houx. Celui-ci s'associa avec un de ses frères et un cousin de Finance, pour ne plus fabriquer à Clairey, que de la petite verrerie (30 juin 1575) ».
- « Il n'y eut donc plus de Hennezel ici, à partir de cette époque.... ».
- « Non, la verrerie resta aux mains de familles de petite verrerie, du Houx, Finance, Bigot, Bonnet, des Jacquot, etc. Abandonné pendant la guerre de trente ans, le domaine appartenait au moment du traité des Pyrénées, par moitié à un du Houx de Joncey, capitaine au régiment de Ligneville et à un Finance, réfugié en Bourgogne. Ce dernier ne pouvait pas revenir habiter Clairey, sa maison n'était qu'une ruine.
La paix rétablie, ces familles regagnèrent Clairey les unes aprèsles autres. Le maître verrier qui donna l'impulsion à cette résurrection fut un du Houx de Biseval, nommé Antoine.
Des 1569, il racheta à ses cousins de Joncey, sa maison et ses biens de Clairey. Il s'installa dans les décombres et remit en état sa part du domaine. Il vécut ici jusqu'à sa mort (1693). L'année précédente Antoine et sa femme sentant leur fin prochaine, s'étaient mutuellement fait don de leurs biens. Les termes de cet acte sont émouvants. S'ils révèlent le genre de vie du vieux ménage, ils montrent également comment Antoine du Houx et son épouse comprenaient leurs devoirs réciproques.
On devine les sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour établir leurs enfants.
- « Si votre dossier contient une copie de cette donation, vous m'intéresseriez en m'en citant quelques passages ».
- « Bien volontiers, les gestes de nos pères ont toujours plus de saveur lorsqu'on les évoque au lieu même où ils se sont produits. A la fin du grand siècle, la mentalité religieuse et le sens du devoir familial faisaient encore la force des foyers. On était loin de l'esprit d'individualisme du contrat social.
- « Pendant les quarante huit ans que nous avons vécu ensemble, unis par le lien sacré du mariage, déclare le vieux ménage, il a plu à dieu de nous donner quelques biens de fortune. Nous les avons distribués à nos enfants, le plus également possible, pour les marier, plaire et accommoder. Nous nous sommes réservés seulement, notre vie durant, la jouissance d'un fort petit et étroit logement avec quelques meubles et effets de peu de valeur, juste de quoi subsister, jusqu'à la fin de nos jours. Maintenant nous sommes septuagénaires, nous nous sentons fort caduques, valétudinaires et incommodes. Si l'un de nous mourait, le survivant serait contraint de partager entre nos enfants le peu de biens qui nous reste. Il n'aurait plus la tranquillité dont nous avons joui jusqu'à présent. En conséquence, nous décidons de nous donner, l'un à l'autre, tout ce qui nous appartiendra au jour de notre décès ».
Une de leurs filles, non mariée, était restée auprès d'eux pour les soigner. Les vieux parents tiennent à reconnaître ses bons, fidèles et agréables services. Ils demandent qu'après leur décès, avant tout

partage, cette fille dévouée prélève hors part une vache, parmi celles qui se trouveront dans la succession. S'il n'y en a pas, mademoiselle du Houx se verra attribuer quelques meubles, un bois de lit, une petite table ovale, une chaise en chêne sous laquelle il y a une petite armoire, un miroir, une maie à pétrir le pain (4 avril 1692).
Ces dispositions nous apprennent la valeur comparative des choses à cette époque. Elles prouvent combien était modeste l'existence de ces du Houx. Ces braves gens vivaient uniquement de leur labeur, ainsi que nous le disions tout à l'heure.
Les Finances, Bigot et autres familles revenues à Clairey après le ménage d'Antoine du Houx, menèrent la même vie. J'ai trouvé aux archives d'Épinal, des spécimens de leur correspondance. La plupart des lettres ont trait à des baux d'animaux. J'ai noté celle d'un Finance et celle d'un du Houx parce que ces lettres ont été scellées à leurs armes. La première, datée de Clairey en 1704, porte un cachet de cire rouge sur lequel se détache nettement l'écu aux trois cloches des Finance, il est surmonté d'un casque de face avec ses lambrequins. La deuxième lettre est aux armes des du Houx, un écu à trois bandes accompagnées de quatre billettes posées en barres. Du casque, dévalent des lambrequins de feuillage au-dessus, un cimier, on le distingue mal, il ressemble a un second casque posé de profil (1706). Ces lettres sont bien tournées, elles sont courtoises, écrites presque sans fautes. Malgré leur vie absorbée par le travail manuel au four à verre et aux champs, leurs auteurs ne manquaient ni d'instruction, ni d'usages ».
- « Je croyais, me dit Massey, qu'à cette fin du XVIII° siècle les d'Hennezel possédaient des intérêts à Clairey... ».
- « C'est exact, mais ces d'Hennezel n'y demeuraient pas. S'ils avaient eu des parts dans la verrerie, c'était par suite de leur mariage. Parmi eux se trouvaient un Francogney, un Bomont du Tollov, un d'Avrecourt, tous trois époux de demoiselles de Finance. A la veille de la révolution, un autre Hennezel eut à Clairey quelques intérêts, il descendait de la branche du Mesnil. Ancien brigadier des cadets gentilshommes de Lorraine, il vivait à la Frison depuis sa retraite. Marié trois fois, ce vieux militaire enterra ses trois femmes. La dernière, Jeanne Françoise du Houx, née à Clairey dans les premières années du siècle, était petite-fille d'Antoine dont nous parlions. N'ayant pas de dot, cette femme était restée longtemps sans trouver de mari. Sur le tard, elle avait convolé avec un ancien officier invalide nommé Lambert, originaire d'Ormoy. Le brave homme finit ses jours à Clairey (septembre 1787). Quelques mois après le décès de son vieil époux et alors que ses quatre vingt ans étaient sonnés, Jeanne du Houx se remaria ici avec son voisin de la Frison, le chevalier d'Hennezel du Mesnil. Lui comptait quatre vingt et un printemps (26 juin 1788). La bénédiction nuptiale leur fut donnée dans l'Église d'Hennezel. Malgré le grand âge des mariés, la noce fut nombreuse. Cette union dura trois ans, la vieille dame mourut la première (juin 1791). Son mari se retira à Thiétry et s'y éteignit en pleine terreur. Il avait quatre vingt sept ans (13 avril 1794).A partir de cette époque, je ne sais plus rien des familles qui habitaient Clairey ».
Maurice de Massey est du pays. Il a pu suivre la destinée de bien des descendants de ces familles, toujours étroitement alliées entre elles. Il s'empresse de me renseigner.
- « La postérité d'Antoine du Houx, me dit-il, s'est maintenue modestement à Clairey jusqu'au milieu du XIX° siècle. Son dernier représentant fut le père d'Emile du Houx, le fondateur de la verrerie de Fains. Lui-même était né à Clairey.
Quant aux Finance de la branche du Fay, fixée à Clairey à la fin du grand siècle, ils tombèrent dans une déchéance totale. Au temps de Louis XVI déjà, ils prenaient alliance dans le peuple. Leur dernier représentant était aveugle et musicien ambulant. Il avait épousé sous la restauration, une journalière, fille de père inconnu. Il mourut à Clairey au début du second empire, sans laisser de postérité (1856) ».
Notre pique-nique est terminé.
- « Nous ne pouvons songer à visiter la verrerie, dis-je a ma fille, poussons jusqu'au hameau. J'aimerais à connaître le lieu où furent échafaudés les projets aventureux de Jehan de Clairey. Son ombre et celles des cousins émigrés, nous apparaîtront mieux sous l'horizon de ce fond de vallée ».
Quelques centaines de mètres séparent la verrerie du hameau, une vingtaine de maisons blanches, plantées au hasard sur la rive gauche de l'Ourche. Grandes ou petites, elles conservent un aspect rural, tout en servant d'habitations aux ouvriers verriers. Toutes sont parfaitement tenues, des jardins, de petits vergers, de petits champs soigneusement cultivés, les enchâssent. On ne voit pas de terre en friche, la population de ce village doit être stable, laborieuse, ordonnée. Elle est certainement attachée ici.

Aucune maison ne semble plus ancienne, aucune n'offre de caractère spécial. On devrait retrouver la demeure de la branche du Houx, éteinte dans ce hameau il y a une centaine d'années... où se trouvait la vieille verrerie...
Le soleil d'une heure tombe éblouissant, il surchauffe la rue. Le village semble vide. On entend taper sur des planches au fond d'un atelier. Dans l'ombre d'une maison, une grosse femme assise devant sa porte épluche des haricots au creux de ses genoux. Le bruit de l'auto lui fait relever la tête, une lourde face de ménagère dure à la besogne. Sans descendre de voiture, je risque quelques questions. Notre curiosité l'étonne, quel intérêt ces passants inconnus peuvent-ils avoir à lui poser ces étranges questions...
Pour cette femme, la verrerie, c'est l'usine d'où nous venons. Elle n'en a jamais connu d'autre... J'insiste. Elle finit par répondre.
- « C'est vieux monsieur, ce que vous me demandez la, mon père m'avait bien dit que dans les temps anciens, il y avait un four à verre à l'emplacement de l'école enfantine que vous voyez là-bas. Mais il y a si longtemps que vous n'en trouverez pas trace ».
L'éplucheuse de haricots n'a pas l'air de vouloir perdre son temps en bavardages inutiles avec des étrangers aux pays, elle replonge sa grosse figure dans son travail. Faut-il insister... nous aimerions savoir si l'ancienne demeure de la famille du Houx existe encore. Je le demande carrément à la bonne femme. Ma question l'intéresse, des souvenirs plus récents se réveillent dans sa mémoire.
Elle s'empresse de nous indiquer la maison.
- « La plus grosse, en plein centre du hameau, à droite de la route vers la grange Bresson ».
Toujours le type des demeures rurales de la Vosge, mi-habitation, mi-ferme, un long bâtiment rectangulaire au toit écrasé et très large. La partie nord-est comporte un étage éclairé par six fenêtres. La, pouvait loger toute la famille des propriétaires.
- « Il lui fallait de la place, dit de Massey, les deux dernières générations de la branche du Houx de Clairey qui vécurent ici, avaient eu chacune sept ou huit enfants ».
L'autre moitie de la construction est flanquée au sud-ouest de bâtiments en appentis, c'est la partie ferme réservée aux animaux, aux récoltes, à l'outillage agricole.
- « Le créateur de la verrerie de Fains dut naître dans cette maison,dit mon ami, son père était cultivateur et régisseur de la famille de Clermont-Tonnerre, il mourut dans la force de l'âge à quarante huit ans (en 1840) laissant une situation si obérée que la liquidation de sa succession fut désastreuse, tous les biens furent vendus. La veuve se réfugia à Clairefontaine chez son fils aine devenu tailleur de verre. Deux autres fils allèrent travailler à la verrerie de la Rochère et aux cristalleries de Lyon. C'est le cadet Émile, qui eut une existence aventureuse et releva sa fortune en créant la verrerie de Fains ».
Cette vieille maison a été conçue pour une exploitation agricole, et actuellement ses abords ne présentent pas d'encombrements habituel des fermes du pays, tas de fumier, instruments aratoires, chariots, etc... elle ne semble pas habitée par un cultivateur. En entendant cette remarque, l'éplucheuse de haricots nous dit,
- « La maison n'est plus une ferme depuis longtemps, elle appartient à la verrerie qui l'a transformée en logements pour les ouvriers ».
Revenus sur nos pas, nous longeons les bâtiments de l'usine, voici la demeure du directeur, une maison blanche à deux étages, flanquée d'un pavillon, au bord de la route vers Hennezel. En face, un monument étrange, quatre assises de débris de verre et de résidus de fours cimentes les uns sur les autres. Ce conglomérat multicolore s'étage en diminuant de diamètre. Il forme une sorte de cône d'environ trois mètres de hauteur. C'est une fontaine. Les eaux doivent dégouliner en cascade autour de chaque étage. Peut-être au grand soleil s'irisent-elles de feux surprenants en glissant sur les parois... pour l'instant, la fontaine est a sec. Cet amoncellement de débris de verre, chef-d'oeuvre de goût populaire, est plus bizarre que esthétique.
- « Savez-vous, dis-je à Massey, qui est a la tête de l'usine ».
- « C'est monsieur Joseph Didot, le gérant de la société anonyme des verreries de Clairey. Cette société a été constituée il y a une quarantaine d'années (1893). Les débuts furent difficiles, elle faillit sombrer au bout de peu de temps. L'usine avait été créée ici, sous le second empire, par M. Rousseaux, le dernier maître de la verrerie de la Planchotte. Il voulait se rapprocher d'une taillerie qu'il avait organisée dans l'ancien moulin que vous voyez au bout de ce petit étang et qu'on appelle « Toulon », jadis moulin Robert. M. Rousseaux fit démolir l'usine de la Planchotte et les matériaux furent utilisés

pour construire la verrerie actuelle. Il plaça à sa tête son gendre, M. Aubriot, l'oncle par alliance de Mme Schuster que vous avez vue.
Après la mort de M. Rousseaux, l'usine végéta, elle finit par faire faillite bien qu'on ait modernisé son installation.
Vers 1903, M. Didot prit la gérance de la société anonyme qui avait acheté Clairey. Du jour où il fut à la tête de l'affaire, la verrerie reprit une grande activité. Elle connut une période d'éclatante prospérité, les réserves de la société s'accumulaient. M. Didot est un administrateur remarquable. Il jouit dans le pays de la considération générale. Par ailleurs, sa famille exerce une heureuse influence sur la population. Jusqu'a ces dernières années, ouvriers et actionnaires étaient heureux ».
- « Et maintenant l'affaire ne marche-t-elle plus aussi bien.... ».
- « La verrerie fait toujours un excellent travail, mais son activité décline depuis quatre ans surtout, l'avènement du bloc des gauches en 1926, et les lois démagogiques qu'il a promulguées ont donné naissance à des charges financières et fiscales qui accablent, de plus en plus, les petites industries. Les commandes commenceraient à se raréfier. Tout se tient. Si bien qu'actuellement, dit on, la société traverserait une passe de difficultés assez décourageantes pour ses animateurs. Si l'usine était obligée d'éteindre ses fours, ce serait une catastrophe pour la population de ce pays ».

NOTE DE MAI 1947

L'avènement du front populaire en 1936 et l'application brutale de ses lois sociales, les unes nécessaires, les autres imprudentes et néfastes, aggravèrent la situation déjà difficile dans laquelle se débattait la société anonyme de Clairey. La fermeture de la verrerie fut envisagée plusieurs fois. M. didot parvint à la différer, une reprise des affaires pouvait se produire. La grande préoccupation de cet excellent homme fut de ne pas mettre ses ouvriers en chômage. Malheureusement les prix de revient restaient obstinément plus élevés que les prix de vente. La situation ne fit qu'empirer au cours des années suivantes.
Le 4 août 1939, par un avis affiché dans l'usine, la population de Clairey apprenait avec stupeur que la verrerie devait fermer ses portes un mois plus tard, le 9 septembre. Après le travail, c'était le chômage forcé, l'incertitude du lendemain pour les deux tiers des habitants d'Hennezel, la dispersion peut être. L'abbé Noël curé de la paroisse, fit paraître dans son bulletin mensuel de sages avis,
- « Aujourd'hui hui 18 août, l'ouvrier travaille encore comme à l'ordinaire, il espère contre toute espérance. Avec lui, je voudrais croire que Clairey ne mourra pas. Mais l'homme sérieux ne croit pas plus à la reprise de la verrerie dans l'état actuel, qu'il ne croit à la paix éternelle entre les peuples... J'espère cependant que la mort de l'usine ne sera que passagère, il y a dans ce hameau des possibilités matérielles et des bonnes volontés ouvrières suffisantes, pour que Clairey puisse revivre. En attendant et malgré la peine immense que j'aurais à voir s'éloigner une partie de la jeunesse et des chefs de famille, chez qui j'ai trouvé tant de sympathie, je leur dis, si actuellement vous trouvez hors d'ici une place sérieuse, n'hésitez pas, prenez la. L'hiver approche, l'indemnité de chômage est due à l'ouvrier auquel est retiré son gagne pain, sans faute de sa part. Elle ne saurait être pour lui, un encouragement à la paresse. Il n'y a chez nos ouvriers aucun sentiment de révolte contre le malheur qui les menace. Ils n'ont jamais fait une heure de grève. Ils ont même proposé de ne recevoir actuellement que des salaires inférieurs. Ils désirent seulement travailler ».
Cet hommage aux verriers de Clairey ne mérite-t-il pas d'être consigné, à la suite de mes souvenirs de 1929 .... ».
Malheureusement la mobilisation et la guerre survenues quinze jours plus tard, devaient donner le coup de grâce à l'industrie verrière dans ce paisible vallon.
Cependant, au début d'octobre 1939, le bruit courut que l'usine allait être rachetée. Elle se réveillerait bientôt, disait-on, sous l'impulsion de techniciens étrangers et selon les méthodes nouvelles.
A la fin de décembre suivant, l'abbé Noël, aujourd'hui curé doyen de Plombieres, m'écrivait.
- « Des israélites tchécoslovaques ont racheté Clairey. Ils viennent d'embaucher quelques ouvriers. 0n espère une reprise de la verrerie. Ils exploiteraient dit-on, aidés par le gouvernement français et leurs capitaux personnels, gares aux États-Unis. Pour ma paroisse, je souhaite qu'ils soient de bons israélites, dans lesquels il n'y a pas de dol ».
M. Didot, fatigué de sa longue carrière, prit sa retraite. Mais le projet de la société tchécoslovaque ne put aboutir.

Quelques mois plus tard, Mme Charles Didot, née Nicolas, belle-fille de l'ancien directeur, femme énergique et d'initiative, résolut de rouvrir l'usine. Elle choisit comme directeur, un des israélites venus de Tchécoslovaquie, M. Louis Kohut. Les fours purent être rallumés le 4 mars 1940. La verrerie marcha au ralenti. Elle fabriquait de la gobeleterie de verre blanc.
Au mois de juin, la ruée allemande déferla sur la France. Il fallut de nouveau arrêter l'usine. Mme Didot et son directeur passèrent en zone libre. Ils y séjournèrent plusieurs mois. auparavant, M. Kohut et sa famille, femme, fils et fille, craignant les représailles de l'envahisseur contre les juifs, s'empressèrent de se convertir au catholicisme. Peine perdue... en arrivant à Clairey, les boches recherchèrent le directeur israélite qui figurait sur leurs listes. Lorsque M. Kohut rentra de la zone libre, il fut arrêté par les allemands et condamné à trois mois de détention. A sa sortie de prison, il fut refoulé en zone libre.
Revenue à Clairey, Mme Didot ne fut pas inquiétée. Pour éviter le chômage de ses ouvriers, elle eut l'heureuse idée d'organiser dans une partie de l'usine une scierie et une fabrique de semelles de bois flexibles. A part les pièces métalliques (acier) le matériel de cette nouvelle entreprise fut fabriqué sur place. Malheureusement, il n'était pas possible d'utiliser tout le personnel à cette fabrication. En outre, les jeunes ouvriers risquaient d'être envoyés dans les usines d'Allemagne. Mme Didot obtint de l'administration forestière que des chantiers de bûcherons et de charbonniers fussent créés pour ses ouvriers. Les jeunes échappèrent ainsi à la conscription du travail obligatoire.
M. Joseph Didot mourut à Clairey, en 1943, dans un grand âge (29 mars, à soixante dix huit ans). Sa belle-fille se trouva seule à la tête de l'usine, car son directeur M. Kohut, avait regagné son pays, la Moravie. Il n'était d'ailleurs pas verrier, mais spécialisé dans la taille des cristaux. Avec une admirable énergie, Mme Didot, désireuse de répondre aux voeux de son personnel, chercha longtemps le moyen de remettre la verrerie en marche. Mais le combustible manquait, pas de charbon. Elle fit signer une pétition à tous ses ouvriers et parvint à obtenir une attribution au printemps de 1946. Un premier arrivage de combustible eut lieu le 22 avril. Dés le lendemain, un four de huit pots était allumé. Il fallut plusieurs semaines de chauffage, avant de pouvoir l'utiliser. Enfin, le travail reprit il y a un an (3 mai 1946) à la satisfaction de la population de Clairey.
Mme Didot conserve la direction de l'usine. Elle a pris pour la seconder au point de vue technique, un ingénieur de la société de St Gobain, M. Hugh, d'origine alsacienne, son père était directeur de la verrerie de Forbach. La société a fait reparaître sa firme d'avant guerre. Aucun ouvrier étranger n'a été embauché dans la verrerie. Ce sont tous les ouvriers d'autrefois qui y travaillent.
A l'heure présente, l'usine fonctionne normalement. Le travail se fait toujours à la main, comme à la Rochère. On fabrique de la gobeleterie et des services de table pour l'exportation. Les commandes viennent nombreuses d'Angleterre et d'Amérique du sud. L'énergie et l'intelligence de Mme Didot ont ressuscité la verrerie séculaire, pain quotidien des habitants de ce vallon. Son dévouement a retenu et attaché son personnel à l'entreprise. Clairey résistera, espérons-le aux courants malfaisants où nous entraîne le drame social si complexe de notre époque, tout en s'adaptant aux exigences de l'industrie moderne. C'est ainsi qu'on envisage actuellement le chauffage des fours au mazout. Combustible dont le transport serait beaucoup moins onéreux que celui du charbon, étant donné la distance où l'usine se trouve de la gare de Darney.
Par ailleurs, le travail à la main tend à diminuer de plus en plus. Le machinisme s'est beaucoup perfectionné sans que le nombre des ouvriers diminue, le rendement augmente de façon considérable. Mme Didot envisage donc, dans un délai assez court, la modernisation complète de l'usine, pour que son industrie lutte à armes égales avec les autres verreries.
Ces détails, sur l'existence de Clairey, au cours de ces dernières années, sont dues à l'obligeance du commandant H. Klipffel.

SAINTE MARIE - LA HUTTE - LA NEUVE-FORGE (56)

La vallée de L'Ourche et ses usines - L'ancienne demeure des maîtres de forges - La chapelle-école de la hutte laïcisée en 1902, vendue à l'abbé Karam puis transformée en hostellerie sans clients - Origines du hameau - Scierie et verrerie fondées par François de Hennezel de Senennes (1544) - La papeterie de Jehan de Moulon - Les forges créées en 1724, deviennent manufacture royale d'acier en 1749 - Famille qui s'y sont succédées, Desaunet, Maire, de Corbion, Chavanne, Jacquinot, Irroy, Rodier.

Note de 1947 - Faillite de l'hostellerie - Disparition des forges - La Neuve Forge devient filature, actuellement propriété de la société électrique du Pont du Bois.

En quittant Clairey pour nous rendre à Thiétry, nous décidons de descendre la vallée jusqu'à la Neuve-Forge. Le site est peu sauvage malgré les usines qui s'échelonnent le long de l'Ourche, forges, scieries, moulins, bâtiments industriels. Tous sont ponctués d'étangs minuscules, miroirs d'émeraude encerclés de murets moussus, franges de joncs et de roseaux. La plupart des constructions sont anciennes. Leurs toits écrasés, le grain patiné de leurs tuiles, leurs fenêtres à petits carreaux, émergent à peine de la verdure. Ces usines ne parviennent pas à enlaidir ce fond de vallée surplombé, sur chaque rive, de majestueuses futaies.
Au dire de Maurice de Massey, plusieurs de ces industries ont perdu une partie de leur activité de jadis, elles végétaient péniblement depuis une trentaine d'années et la grande guerre leur a donné le coup fatal. En 1914, le travail fut arrêté dans les forges, faute de matières premières. Beaucoup d'ouvriers quittèrent le pays, ils n'y revinrent plus. En 1919, la société électrique du Pont- du Bois racheta certaines usines. Seuls subsistent aujourd'hui deux petits ateliers de taillanderie, l'un à Sainte-Marie, l'autre à la Hutte.
Entre ces deux forges, d'anciens bâtiments à cheval sur l'Ourche et deux étangs semblent à l'abandon.
- « Ici, raconte mon ami, fonctionnait une scierie créée après la guerre de 1870. Elle marchait à l'eau et à la vapeur, mais elle fit de mauvaises affaires. Son exploitation a cessé au bout d'une vingtaine d'années (1890) ».
A hauteur des forges de la Hutte et sur la rive gauche de l'Ourche, à mi-pente du coteau, on voit à travers un rideau de sapins, le toit d'une sorte de chalet surmonté d'un clocheton.
- « C'était jadis, la chapelle école libre de Notre-Dame de la Hutte me dit Massey. M. Paul Rodier que vous avez connu, l'avait fait construire vers 1870. Pour remplacer une chapelle ancienne qui tombait en ruines. L'école fonctionna jusqu'en 1902, sous la direction des soeurs de la providence de Portieux. Elles donnaient l'instruction primaire aux enfants des ouvriers de Forges. La loi maçonnique de 1901, contre les congrégations religieuses, obligea à fermer école et chapelle. Celle-ci resta cependant la propriété de M. Paul Rodier. Après l'armistice de 1919, la succession de M. Paul Rodier fut liquidée, son fils céda la chapelle à un prêtre parisien d'origine libanaise, l'abbé Karam qui voulait installer ici une sorte de colonie d'été. Son projet n'aboutit pas. L'abbé vendit la chapelle. L'acquéreur l'a transformée en hostellerie pour les baigneurs de Vittel mais les touristes y sont rares, parait-il...
En contrebas de la chapelle, face au cours de la rivière et encadrée d'un jardin à allure de parc se détache la façade d'une longue maison blanche. Son architecture est sans prétention mais ses hautes fenêtres à impostes et son aspect indiquent une construction de la seconde moitie du XVIII° siècle.
- « Cette maison était l'habitation des maîtres de forges, dit mon ami. Paul Rodier y demeura longtemps. Il se fixa ensuite à la Neuve-Forge dans la petite maison où il nous a reçu en 1901. C'est la-bas qu'il mourut. Son fils avait continué à habiter ici et il ne se fixa à la Neuve-Forge qu'après le décès de son père. Lorsqu'il vendit la propriété à l'abbé Karam, le prêtre occupa un certain temps cette belle maison puis la revendit.
Elle est aujourd'hui, la propriété d'un industriel qui transforma la Neuve-Forge en filature. Les constructions d'aspect rural que vous voyez à droite de la maison de maître, sont les communs. A coté se trouvait jadis un atelier où l'on fabriquait des limes. Au-dessous, tout au bord de l'Ourche, les deux bâtiments écrasés, aux pignons de toitures triangulaires, sont très vieux, c'était la grande forge où l'on faisait l'acier au XVIII° siècle. On y a installé il y a quelques années une fabrique de fourches ».
- « Je me souviens de ce paysage caractéristique, dis-je à Massey, surtout de la silhouette de la chapelle, allons la voir, voulez-vous ».
Un court lacet de route monte à mi-hauteur du coteau. Une grande pancarte apparait,

Hostellerie de la Hutte
M. Falicon, propriétaire

Ma fille arrête la voiture dans une cour plus ou moins enherbée où sont éparpillées quelques tables et chaises de fer. Nous sommes en face du porche de la chapelle que surmonte un balcon de bois lui donnant un faux air de chalet.
L'hôtel semble désert. Au bruit du moteur, la porte s'ouvre, un homme paraît sur le seuil, le propriétaire ou son gérant... notre arrivée est une surprise. Les clients doivent être rares en effet. Je le questionne. Il nous propose de visiter la nef de la chapelle ainsi que ses hautes fenêtres, ont été coupées a mi-hauteur pour faire un et age. On aménagea ainsi une vingtaine de chambres pourvue de tout le confort. Sur la toiture du transept, on a construit des cheminées. Aucune chambre ne semble occupée. Le bonhomme nous fait l'article.
- « La situation de l'hôtel au milieu des sapins, permet de faire d'excellentes cures d'air et de repos. Nous avons un parc de quatre hectares avec des sources. Tout autour c'est la forêt où l'on peut faire de magnifiques excursions. La cuisine est très soignée. Nous acceptons de faire des régimes à des prix modérés, la pension complète à partir de quarante francs, et nous consentons des arrangements pour les familles et les longs séjours. Enfin, une auto dessert les gares de Vittel et de Darney... ».
C'est un séjour idéal...
Sa publicité terminée, l'homme me remet un dépliant sur son hôtel et quelques feuilles de son papier à entête représentant, l'ermitage de la Hutte.
Pour le remercier de son empressement, nous nous faisons servir un bock sur la « terrasse », ainsi appelle-t-il le terreplein devant la porte.

- « Le site est beau, dis-je à Massey, l'hostellerie est propre. Si le séjour est idéal, pourquoi ne trouvons nous personne ici une autre année, je pourrais prendre pension dans cet ermitage. Nous y serions plus confortablement qu'au café de la gare de Monthureux. Et puis quelle satisfaction de se sentir au centre même de la forêt, objet de nos pèlerinages ».
Ma fille ne montre aucun enthousiasme. A son avis, l'endroit est sévère et même triste. Et puis, on y serait entouré d'usines.
- « Cependant, lui dis-je, il n'y a aucune comparaison à faire entre ce paysage et les hideux horizons de nos centres industriels du nord. La-bas, sous un ciel gris, dans un décor de cheminées fumeuses et de monceaux de scories s'entassent le long des routes des corons ou des maisons ouvrières du type « estaminet » quatre murs de briques sales, coiffés d'un toit de tuiles mécaniques et attenant à un jardinet anémique, souillé par les fumées et les poussières de l'usine. Autour de Douai, de Lens, de Bruay, le labeur industriel, dans le décor infernal des houillères, semble porter en moi sa malédiction. Ici au coeur même de cette forêt, ces vieilles usines patinées par le temps dans leur gaine de verdure, ces logements d'ouvriers d'allure rustique n'enlaidissent pas la vallée. Si nous nous installions dans cette hostellerie, nous pourrions faire à pied mille promenades intéressantes ».
Le capitaine de Massey s'empresse de me détourner de ces projets, il m'objecte,
- « La transformation de cette chapelle en hôtel a été un scandale. Un mauvais sort semble jeté sur la propriété que l'état a laïcisée. Depuis que la pension de famille est ouverte, on n'y voit presque jamais personne. Si vous logiez ici, cela ferait une fâcheuse impression dans le pays, on ne comprendrait pas qu'un monsieur d'Hennezel vienne séjourner dans une chapelle dont on a chassé les religieuses. D'ailleurs, à plusieurs reprises, le bruit a couru de la fermeture de l'hôtellerie ».
- « Votre remarque est juste, ces sentiments sont à l'honneur de la population. Les gens doivent toujours regretter le départ des religieuses qui entretenaient dans cette vallée, une atmosphère de piété et de charité. Dans un village les bonnes soeurs connaissent tout le monde, elles sont de la famille de tout le monde, les unes parce qu'à l'école, elles instruisent et forment les petites filles, les autres à force d'avoir, dans chaque foyer, soigné les malades mieux que personne. La bonne soeur aux yeux réfléchis, aux lèvres prudentes, sait ce qui se passe sous chaque toit. C'est par elle que la paroisse se connaît. Les francs-mâcons sectaires ont bien su ce qu'ils faisaient en voulant éteindre le flambeau de charité et de foi qu'entretenaient ces saintes femmes ».
- « Une autre année, reprend mon ami, si vous voulez excursionner dans notre coin, c'est à la Rochère qu'il faudra venir. Nous serons heureux de vous héberger ».

- « Comment ne pas se rendre à ces arguments. D'avance j'accepte cette hospitalité ».
Avant de continuer notre route, profitons de cet instant de repos, pour causer du passé des usines disséminées sous nos yeux.
- « Cet étranglement de vallée, ces nombreux étangs, dit Massey, ont attiré, depuis longtemps, des industries autres que des verreries. Les forges datent du début du règne de Louis XV. Auparavant, il y avait eu une papeterie, des scieries des moulins ».
- « Et même une verrerie, c'est la concession d'un four à verre qui est à l'origine de ce hameau ».
- « J'ignorais ce détail, on ne parle jamais d'une verrerie à la hutte ».
- « C'est qu'elle eut une existence éphémère. son créateur, un Hennezel vivait au milieu du XVI° siècle. Il était fils de Didier II, l'un des fondateurs de la verrerie de Senennes. Les actes l'appellent « François le vieil écuyer » pour le distinguer de plusieurs homonymes vivant à la même époque, François de Clairey, François le créateur de la Pille, François un neveu qui travaillait à Senennes en même temps que celui qui avait créé la verrerie de la Hutte, etc, etc
Sa mère mourut lorsqu'il était en bas âge. Son père se remaria avec une Voisey, de Franche-Comté, dont il eut plusieurs autres enfants. François eut certaines difficultés avec sa belle-mère pour obtenir sa part du domaine de Senennes (16 avril 1544). Les choses finirent par s'arranger, le fils aîné resta le maître de la verrerie associé avec ses demi frères. L'entente fut si complète que les fils de Didier II décidèrent plus tard, de créer une autre industrie à proximité de Senennes. Ils obtinrent du duc Nicolas, la concession d'une terre en friche, située « dessous la haute roche sur le ruz de Senennes », c'est ainsi qu'on appelait l'Ourche à cette époque, pour la transformer en prairie et y construire une scierie et un moulin. Le souverain leur donna l'autorisation de prendre le bois mort et abattu dans la forêt, pour alimenter scierie et moulin (28 décembre 1554). Ces lettres ducales sont l'acte de naissance de la hutte ».
- « Mais il n'est pas question de verrerie, objecte Massey ».
- « Une quinzaine d'années plus tard, le four de Senennes ayant fonctionné avec activité, commençait à manquer de combustibles, tous les bois à l'entour de la verrerie, avaient été exploités.
François et ses associés décidèrent de s'installer, pendant quelques années, à proximité de leur scierie, en attendant qu'ait repoussé la forêt de Senennes. Ce fond de vallée leur parut propice à l'établissement d'une verrerie temporaire. Le duc Charles III, les autorisa donc à faire flamber ici, « un four de gros verre », pendant douze ans (1570 - 1583). Jehan Chevalier, le receveur de Fontenoy, qui devait un jour entraîner les Hennezel en grande Bretagne, entra dans cette association.
L'existence de cette verrerie fut donc éphémère, on n'en trouve aucune trace quand les bois furent repoussés autour de Senennes, François et ses associés retournèrent la-bas, ils y rétablirent le four abandonné. On comprend leur préférence pour ce domaine, le terrain concédé à la Hutte ne permettrait jamais la création d'un domaine agricole de quelque importance. Nos pères étaient autant cultivateurs que verriers, ne l'oublions pas, ils vivaient de leur art et du sol qu'ils avaient laborieusement mis en valeur. Ces pentes boisées, surplombant l'Ourche sur chaque rive sont trop abruptes pour être transformées en terres arables. Cet étroit vallon, les ruisseaux qui grossissent l'Ourche et ont permis la création de ces petits étangs et des chutes d'eau, convenaient mieux à des établissements uniquement industriels. On le vit bien dans les siècles suivants ».
- « C'est sans doute vers cette époque, me demande Massey, que fut créée à la Hutte une papeterie. Son fondateur était un gentilhomme du voisinage, il se nommait Jehan de Mouzon et avait épousé une demoiselle du Houx. Ce ménage céda, quelques années plus tard, cette usine à leur beau-père et père, Georges du Houx de Francogney (19 juin 1612) ».
- « Et la scierie fondée par François de Senennes, que devint-elle .... »
- « Elle fut louée au prévôt de Darney, le fameux capitaine la Vosge. Il l'exploita un certain temps ».
- « Savez vous, dis-je au capitaine de Massey, à quelle époque remonte la création de la première forge sur le cours de l'Ourche ».
- « Aux dernières années du règne du duc Léopold. Ce prince rétrocéda à deux riches marchands, Paillard et Garneret, l'un d'Épinal, l'autre de Hautmougey, le terrain ascensé jadis par François de Senennes. Le prince y ajouta une autre terre au bord de l'Ourche, en remontant vers Clairey. Les nouveaux concessionnaires devaient rétablir les usines en ruines et créer une forge à filer le fer, avec un petit marteau-pilon (8 juillet 1724). Voila l'origine de ces usines ».
- « Mais pourquoi portent elles le nom de la hutte ».

- « Parce que deux ans plus tard (28 octobre 1726), Paillard et Garneret obtenaient du duc, près de la route de Thiétry, la concession d'un terrain pouvant être mis en culture et destiné aux ouvriers de leurs usines. On l'appelait « le champ de la hutte ». Ce nom devint celui de l'usine.
L'exemple donné par les deux marchands fut é quelques années plus tard, par un ancien capitaine au service d'Espagne qui habitait Droiteval. Il se nommait Hubert Mairy Il obtint à son tour du duc François III, la concession d'un petit terrain situé un peu plus haut, avec le droit d'y établir une autre forge qui devait porter le nom de Ste marie (19 avril 1731). Mairy céda bientôt son privilège aux propriétaires de la hutte. Devenus maîtres du cours de l'Ourche sur une assez grande longueur, ceux-ci en augmentèrent le débit en captant tous les filets d'eau qui descendaient des vallonnements voisins, des barrages furent aménagés. Le travail se poursuivit pendant plusieurs années. Si bien qu'on finit par obtenir une douzaine de chutes d'eau successives donnant la force motrice nécessaire pour actionner les usines échelonnées de Clairey à Droiteval.
Apres la mort de Paillard et Garneret, les forges furent acquises par les familles Desaunet et Maire. Le roi Stanislas les autorisa à appeler leurs usines Manufacture Royale d'Acier (3 juin 1749) ».
- « Une demoiselle Desaunet épousa un d'Hennezel de Bazailles, d'où était originaire cette famille ».
- « Elle venait d'Alsace. Deux frères Desaunet (on trouve aussi l'orthographe, des Aulnaies) Pierre et Jacques, s'associèrent pour acheter la hutte et Ste marie. Pierre fut le beau-père de Léopold de Bazailles. Il prit la direction des forges. Son frère Jacques était entrepreneur des fortifications d'Huningue, il resta intéressé à l'affaire comme propriétaire. Leurs descendants conservèrent des intérêts à la hutte jusqu'à la veille de la révolution ».
- « Et les maire, d'où venaient-ils ».
- « On les disait originaires de Suisse, répond Massey, ils avaient exploité une forge à Thann. Je connais un peu la généalogie de cette famille parce qu'elle est alliée à la mienne. Frédéric Maire, un des acquéreurs de la hutte, était un protestant converti. Il abjura dans l'église d'Attigny. Il eut deux filles, l'aînée mariée à un Finance de Senennes, la cadette épousa mon arrière-grand-oncle, François de Massey, maître de verrerie à la Rochère, propre aïeul de mon cousin Ernest de Massey.
Deux autres Maire furent copropriétaires des forges. L'un était major au régiment des volontaires étrangers, il devint commissaire des guerres, attaché aux gardes françaises. Son cadet, capitaine dans la légion de Conflans, devait être affecté à l'état major de Kellermann.
Plusieurs de ces Maire se retirèrent ici. Ils y finirent leurs jours avant la révolution. Leurs corps reposent dans le cimetière d'Hennezel ».
- « La famille de Corbion, alliée à la notre, eut aussi des intérêts à la hutte. Dans l'acte de décès de Marie-Françoise d'Hennezel de Bazailles, son mari Joseph de Corbion. est qualifié « Maître de forges et propriétaire de la Manufacture Royale d'Acier de la Hutte ».
- « Oui, Laurent de Corbion, le beau-père de cette jeune femme (elle mourut en couches à vingt huit ans), avait acquis des parts des usines. Devenu maître de la Manufacture d'Acier, il sut, au début du règne de louis XVI donner aux forges de la Hutte et de Ste Marie, un regain d'activité. Il fit venir des ouvriers spécialisés de Suisse et du Tyrol. Il modernisa le travail. En même temps il faisait de la publicité pour les produits de sa fabrication (25 juillet 1776) ».
- « L'acier fabriqué dans ces usines était donc spécial ».
- « C'était un acier extrêmement fin, répond Massey, on l'utilisait pour la coutellerie, les instruments de chirurgie, les limes et certains outils, faux, faucille etc. Les aciers que nous fabriquons, disait Laurent de Corbion, sont de si bonne qualité, qu'on peut les faire passer à la filière la plus fine, ce qui permet d'obtenir des aiguilles, des chaînes de montres et tous les ouvrages les plus délicats. Il ajoutait, certains sont utilisés aussi pour les ressorts des voitures, l'essai a été fait par les grands seigneurs de Paris, prenant les eaux de Bourbonne-les-Bains, ils en ont été très satisfaits ...
Joseph de Corbion, l'époux de mademoiselle de Bazailles, succéda à son père. Il faut croire que ce fut sans enthousiasme car après le décès de sa femme, il rendit la direction à Laurent de Corbion et vint habiter Darney. Dans l'acte de liquidation de la succession de M. de Bazailles, son beau-père, il est qualifié, avocat en parlement au bailliage royal de Darney (15 juin 1786) ».
- « Après les Corbion, que devinrent les usines ».
- « Elles passèrent en des mains bien différentes, répond Maurice de Massey. Elles connurent, au cours du XIX°siècle, des moments difficiles. Parmi les familles industrielles qui se succédèrent dans ce vallon, il y eut les Chavanne, originaires de Bains, les Jacquinot, famille bourgeoise de Langres, qui

possédaient aussi les forges de Droiteval et surtout la famille Irroy. Ces Irroy originaires de Fontenoy le Château, vécurent à la Hutte près d'un siècle.
A la fin du directoire, Irroy racheta à un habitant de Darney, une bonne partie de l'ancien prieuré de Droiteval, acquis nationalement en 1792. Il y créa une nouvelle forge annexe de celle-ci. Les deux derniers maîtres de forges de cette famille, Mm. Alfred et Charles Irroy, furent maires d'Hennezel. Ils moururent célibataires après avoir passé la direction des usines à leur neveu, M. Paul Rodier. Plusieurs représentants de ces familles sont morts ici. Ils furent inhumés dans le cimetière d'Hennezel ».
Nous regagnons la route au fond du vallon, pour aller à Thiétry. Elle passe à proximité de la Neuve-Forge où résidait M. Rodier en 1901, quand je l'ai connu.
- « Il mourut quelques mois avant la guerre de 1914, me dit Massey, son fils lui succéda, mais la Neuve-Forge cessa bientôt de fonctionner. Elle a été rachetée il y a quatre ou cinq ans, par des industriels de Darney, M. Demange et Collet. Ils l'ont transformée en filature de coton ».

NOTE DE 1947

Ainsi que le prévoyait Maurice de Massey, l'hostellerie de la hutte ne tarda pas à fermer ses portes après avoir fait faillite.
La chapelle fut rachetée par l'abbé Karam. Après sa mort, les héritiers la vendirent, en 1944, au curé de St Antoine d'Épinal qui y organisa une colonie de vacances pour les enfants de sa paroisse.
La taillanderie de Ste marie ne marche plus depuis 1936. Seule subsiste celle de la Hutte. Quant à la filature de la Neuve-Forge, elle fut arrêtée en 1931. Après la mort de M. Demange, un filateur de Lunéville, M. Stahl la racheta. Mais il ne parvint pas à remettre l'usine en route.
En 1942, la Neuve-Forge devint la propriété de M. Tinchant, directeur de la Société Électrique du Pont-du-Bois. Son fils Pierre Tinchant est actuellement maire d'Hennezel.
Jusqu'en novembre 1945, les bâtiments furent occupés par l'orphelinat de la rédemption qui avait été replie d'Epinal.

THIÉTRY (57)

Divers noms de la verrerie - Ses fondateurs et leurs descendants, verriers audacieux et braves soldats - Par un mariage, le domaine passé à un Hennezel de Chastillon (1608), le fils de ce gentilhomme installé aux Pays-Bas, devient un industriel reputé et meurt à Bruxelles - Après la guerre de trente ans, Thiétry est aux Donneval - Propriété des Mairy et Desaunet au temps de Louis XV,le domaine est acquis par M. de Bazailles qui rétablit la verrerie (1750) - Le site - La ferme de François de Hennezel (1780) - La maison de Rosembly (1786) - La résidence des gentilshommes, plutôt ferme que manoir, indivise entre les Bazailles et les Finance, maîtres de la verrerie - Aujourd'hui, elle est aux mains de familles paysannes - Pierre de fondation de 1782 - Anciennes taques à feu armoriées.

La charte de 1448 appelle le domaine de Thiétry « la verrière des enfants » ses premiers détenteurs étaient-ils frères... en tout cas, ils devaient être fils ou petits-fils du maître verrier originaire de la Bohême, qui fut attiré au XIV° siècle dans la forêt de Darney avec les Hennezel, les Thysac et les Byseval, ses parents.
Le prénom de ce gentilhomme « Thiedrich », forme germanique de Théodoric ou de Thierry (comme me l'a appris M. Bruneau) devint le nom de famille de sa postérité. Ce nom apparaît pour la première fois dans l'acte de fondation de St Vaubert (1475). Au milieu du XVI° siècle, son orthographe se fixe sous la forme Thiétry, bientôt précédé de la particule « de ».
Depuis cette époque, le hameau où nous nous rendons fut presque toujours appelé « la verrière Pierre Thiétry » ou simplement « la grosse verrière ».
Il s'agit donc d'un des domaines les plus vénérables de la forêt. Il porte le nom d'une maison alliée à la notre un nombre incalculable de fois. Je suis curieux de connaître ce lieu. Le souvenir des Thiétry les plus marquants assaille nos esprits au moment où nous allons fouler leur terre.
Les Thiétry vivant dans la seconde moitié du XV° siècle, frères ou cousins, furent particulièrement entreprenants. En trente ans, ils essaimèrent autour du domaine ancestral et fondèrent quatre autres

verreries. En 1475, celle de Saint Vaubert, appelée aujourd'hui Thomas. En 1479, celle de la Patrenostière, devenue le village de la Grande-Catherine. En 1476, celle de Chastillon-sous-Droiteval qui est l'origine et le nom ancien de la commune de Claudon. Enfin, en 1501, la verrerie de la Sybille.
La descendance de ces gentilshommes forma un arbre vigoureux et touffu. Ses multiples rameaux s'épanouirent dans les autres verrières de la forêt et subsistèrent, plus ou moins obscurément, jusqu'à la révolution. Alliés ou liés intimement surtout avec les Hennezel, les Thiétry suivirent ou entraînèrent ceux de notre nom qui émigrèrent à diverses époques en de lointains pays. On trouve des Thiétry en Hainaut au pays de Liège, en Picardie, en Champagne, en Bourgogne, en Nivernais, en Languedoc et même en Angleterre. Outre-manche subsistent encore sous le nom de « Tittery » des descendants de Thiétry lorrains passés en Grande Bretagne au temps de la réforme. Leur blason frère du notre, porte trois glands accompagnés en coeur d'une étoile. On voyait cet écu, parait-il à Coiffy-le-Chastel, à Langres et à Mirecourt, sur des vitraux et des tombeaux.
A diverses époques, il y eut des Thiétry soldats. Plusieurs furent officiers et servirent avec dévouement. Au temps d'Henry IV, Pierre de Thiétry, Sgr du Grandmont, commandait une compagnie de cent hommes de guerre a pied, dans le régiment de Chambray au service du roi de France, en garnison à Beaumont. J'ai découvert à la bibliothèque nationale, dans les pièces originales, un parchemin portant sa signature - P. Grammont - au-dessous d'un reçu de six cents livres que le capitaine donna pour l'entretien de sa troupe. Son écriture est haute, large, régulière, d'une allure magnifique (12 août 1591).
Un autre Thiétry, Josué, Sr de St Vaubert, fut capitaine de cavalerie dans un régiment du duc de Savoie. En récompense de ses services et pour l'aider à réparer les dommages qu'avaient subi ses biens, au cours des invasions de la lorraine, le duc régnant lui accorda, pendant plusieurs années, des exemptions d'impôt pour la verrerie de St Vaubert (24 mai 1592).
Le beau-fils de ce gentilhomme, Jean de Thiétry, fut également capitaine. Après s'être battu longtemps, il déposa l'épée pour prendre la canne, et remit en oeuvre la verrière de la Sybille.
Ces officiers signaient « Thiétry capitaine » et « Jean de Thiétry ». Leur écriture est bien différente de celle du capitaine de Grandmont, certains caractères sont nettement gothiques (27 août 1602 et 30 décembre 1604).
Au début du XVII° siècle, les détenteurs de la verrerie de Thiétry sont trois de frères, David, Siméon et Pierre de Thiétry. Ces gentilshommes ne laissèrent que des postérités féminines. Le domaine de leur nom passera dans d'autres familles. Après le décès de David (29 mars 1608), ses six enfants se partagent la part de Thiétry héritée de leur père.
L'époux de la fille aînée, David de Hennezel, Sr de Chastillon, qui secondait son beau-père depuis son mariage, devint maître de la verrerie, il la mettra en oeuvre jusqu'à sa mort. Sa compétence professionnelle était notoire, il avait séjourné plusieurs années en Italie pour se perfectionner dans son art. Il revint de ce pays en rapportant la façon de faire du « verre en table approchant du cristal ». En compensation de sa peine et de ses frais, David de Hennezel demande au duc de Lorraine une faveur, celle-ci, le droit d'engraisser, toute l'année dans la forêt ducale, un troupeau de porcs. Désireux d'encourager la fabrication de ce verre de qualité supérieure dont la vente augmenterait les profits du trésor, la chambre des comptes de Nancy émit un avis favorable. Le maître de la verrerie de Thiétry obtint ce qu'il sollicitait (15 mars 1614).
Le fils aîné de M. de Chastillon fut un verrier marquant. Pendant un demi siècle aux Pays-bas, il fit flamber d'importants fours à Bruxelles, à Namür, à Dinant. il se nommait Josué de Hennezel. Nous avons trouvé maintes fois des preuves de son activité, Dordolot et moi, en feuilletant les liasses de documents qui dorment aux archives de Namür. Le roi d'Espagne, Philippe IV, accorda à cet actif maître verrier, des lettres de privilèges qu'utilisèrent par la suite plusieurs membres de la famille, entre autres, nos ancêtres d'Ormoy pour leurs verreries d'Anor (16 septembre 1653).
Josué de Hennezel amassa une belle fortune. Il avait quitté la Lorraine sans esprit de retour et mourut à Bruxelles sans enfants.
Abandonnée et ravagée pendant la guerre de trente ans, la verrerie de Thiétry fut reprise, au milieu du XVII° siècle, par les petites-filles de Siméon de Thiétry, leurs maris vinrent habiter le domaine. L'aînée, Élisabeth, y épousa un gentilhomme comtois, Nicolas de Donneval, Sgr de Villars-Saint-Marcellin par sa mère Alix de Bonnay (4 mars 1652). La cadette fut la femme d'Éric de Hennezel,Sr de Longchamp, qui résida longtemps aux pays-bas. Âpres le décès de son époux, Mme de Longchamp se remaria avec un Hennezel de Bomont de Fay et alla habiter chez son second mari (4 février 1657).

L'année suivante le domaine était déserté, n'y résidait plus que la mère des deux jeunes femmes, Gabrielle de Hennezel de Grandmont, dame d'Ormoy et de Bousseraucourt, veuve de Charles de Thiétry.
Le traité signé à Vincennes entre Louis XIV et le duc Charles IV semblait assurer la paix en Lorraine. La population revint au pays natal, déserte depuis longtemps. M. de Doneval installa son ménage à Thiétry, auprès de sa belle-mère malade - la vieille dame était hydropique - mais bientôt la mésentente naît entre gendre et belle-mère pour des questions d'intérêt.
Mme de Thiétry avait eu à sa charge sa petite-fille, Elisabeth de Donneval, durant l'absence de ses parents, elle entendait faire avec son gendre le compte de ses frais. Par ailleurs, elle avait payé certaines dettes du ménage Donneval. Ces débours se trouvaient au désavantage de son autre fille, Mme de Bomont de Fay le différend fut tranché par une sentence du bailliage des Vosges (5 mars 1665).
Le règlement du compte obligea Mme de Thiétry à vendre les biens qu'elle possédait à la verrerie du Hubert (14 fevrier 1667). Après la mort de cette dame, Thiétry fut habité par les Donneval puis par leur fils qui finit par acheter à sa tante de Bomont, sa part du domaine (28 mai 1693). Il l'agrandit par d'autres acquisitions (21 avril 1695). Ce gentilhomme se nommait Nicolas de Donneval et se qualifiait seigneur de Bousseraucourt et d'Ormoy. Il avait épousé une demoiselle Grandoyen de Vallois, soeur de madame de Champigny et du fameux chevalier du Saint Empire, anobli par l'empereur Léopold et précepteur des princes de Nassau, qui mourut sans enfants en laissant une grande fortune.
Avec le fils unique du ménage Donneval-Grandoyen, nommé Nicolas-Joseph, la verrerie de Thiétry sortit pendant un quart de siècle, des mains des familles qui l'avaient fondée. Le jeune Donneval vendit le domaine à un maître de forges de la vallée de la Hutte, Hubert Mairy (5 fevrier 1730). Celui-ci la céda bientôt aux frères Desaunet, propriétaires de la manufacture royale d'acier,quelques années plus tard, les Desaunet revendirent Thiétry à M. de Bazailles de la Frison, pour une dizaine de mille francs (25 mai 1750).
Bazailles s'installa à Thiétry. Il y reprit la fabrication du verre et maria son fils Léopold avec une demoiselle Desaunet. La postérité de ce ménage devait vivre de cette terre jusqu'à la fin du XIX° siècle. Telles sont les grandes lignes du passé de l'antique domaine où nous nous rendons.
Au départ de la Neuve-Forge, la route s'engage dans un étroit vallon boisé. Nous sommes sur la rive droite d'un mystérieux ruisseau, voilé par des touffes d'Aulnes aux tendres feuilles. L'autre rive plus escarpée est la limite du canton de forêt appelée « La gorge aux loups ». La route grimpe à mi-cote dans la direction d'Hennezel. Bientôt, elle débouche sur une clairière, c'est le sol mis en valeur, depuis six cents ans, par les maîtres du lieu autour de l'ascensement primitif. La concession est si ancienne, que la date où le duc de Lorraine l'accorda reste inconnue.
Un vieux plan donne au domaine la forme d'une croix de malte, accrochée au sud du terroir d'Hennezel. Les Tiédrich plantèrent leur tente au coeur même de cette croix. Leurs descendants enchâssèrent dans son axe trois ou quatre étangs poissonneux. La pêche et la chasse permettaient aux nobles verriers de compléter par poissons et gibiers, la viande de leurs troupeaux. Chaque verrerie avait le droit de nourrir « au temps de la paisson » vingt cinq porcs dans la forêt ducale et d'élever et d'engraisser toutes sortes de bêtes à cornes.
En choisissant ces vallonnements adoucis pour s'y installer, les fondateurs du domaine prévoyaient qu'on pourrait y créer de bons pâturages. De ce fait, Thiétry semble avoir été au cours des siècles plus important que d'autres verreries. Au point de vue agricole, il y eut sur l'ascensement trois ou quatre petites fermes.
A la sortie du bois, à droite, nous en apercevons une. Elle est plantée au centre du plateau cultivé. Nous saurons tout à l'heure qu'elle fut construite sous louis XVI. Elle porterait cette inscription,

cette pierre
a été posée par
François de Hennezel
1780

Ce gentilhomme était le petit-fils aîné du propriétaire de Thiétry. Passé la quarantaine, le père avait épousé sa maîtresse après en avoir eu un fils naturel. Il construisit cette ferme pour vivre à l'écart de sa famille. Son unique petit fils s'embaucha comme ouvrier dans un village de la Haute-Marne. Il resta

célibataire et revint mourir à Thiétry sous le toit paternel. Son acte de décès le qualifie de cultivateur (1863).
C'est dans cette ferme que l'aïeul bâtard mourut, il y a bientôt cent ans (23 novembre 1843). Il était veuf d'une cousine germaine Marie-Thérèse Rosembly. L'acte de décès le qualifie aussi de cultivateur.
Ses soeurs se marièrent difficilement. L'aînée épousa un ouvrier verrier de Clairefontaine (1836). L'autre, montée en graine, se maria après la cinquantaine, avec un veuf, employé d'octroi à Darney. Les témoins du mariage étaient peu reluisants*, un maréchal ferrant, un aubergiste frère de l'époux, un menuisier son oncle et un boulanger, tous demeurant à Hennezel (1851).
La mariée mourut à Thiétry deux ans plus tard.
Plus loin, en plein champ toujours, une maison plus modeste encore. elle fut bâtie nous dira-t-on, par un maître aciron de la manufacture d'acier de la Hutte, allié à ces Hennezel déchus*. On lit cette inscription sur la maison,

cette pierre
a été posée par
Léonore Rosembly
l'an 1786

Dans ce repli élargi du vallon, en face de nous, se détache une maison blanche encadrée de verdure, une maison haute et large, sous un toit écrasé. Elle comporte un étage et un grenier éclairé par des fenêtres en attique, c'était sans doute la demeure principale du hameau...
Plus loin encore, sur un plateau se profile la silhouette d'une habitation moderne. Sur son flanc un peuplier solitaire semble monter la garde. Une douce tranquillité plane sur le paysage, agrémenté du ruisseau paisible qui serpente au bas des herbages, tandis qu'au loin, la forêt moutonne et monte...
Nous dépassons la grosse maison, voici, en contre bas de la route, la façade principale. Elle donne sur une cour rustique bordée de dépendances, granges, écuries, logement de fermier. Nous descendons de voiture, Massey et moi, pour voir de plus près la maison et lui donner son âge, certainement plus d'un siècle et demi.
La bâtisse est robuste, mais sans prétention. Trois portes aux montants de grès moulurés supportent des linteaux légèrement cintrés. A chaque porte, une large fenêtre à petits carreaux, sous laquelle dégouline, dans une gargouille de pierre, l'eau de l'évier. Cette eau s'infiltre à travers les joints d'un grossier carrelage, agencé au petit bonheur autour de la maison, hygiène paysanne.
Je voudrais photographier ce logis et son cadre. Il faut choisir ses pas, la cour est encombrée de fumier et de crotte. Ça et la, traînent d'énormes bûches, des morceaux de bois informes, des instruments aratoires, de vieux outils, des ferrailles. A travers ce chaos hétéroclite se font jour des orties géantes et des touffes d'herbes folles. Du linge est étendu sur une chaise boiteuse, une paire de savates éculées sèche au soleil sur un billot, à coté de la fenêtre pend une passoire à lait. Désordre et décor habituel des fermes de la Vôge... nul doute que cette maison, plus ferme que manoir, n'ait été la demeure des derniers gentilshommes détenteurs du domaine, ils étaient plus cultivateurs que verriers.
A droite de la porte centrale et scellé contre le mur, un banc de grès semblable a ceux de Biseval et de la Sybille.
Celui-ci est plus important. Sa longueur et la robustesse de ses montants me frappent. Cinq ou six personnes doivent s'y aligner à l'aise.
Ce soir, deux vieilles femmes y sont assises. Immobiles, elles se reposent en bavardant. Des manches retroussées de leur caraco sortent des bras rugueux qui allongent sur leurs genoux des mains noueuses. Ridé et sans teint, leur visage est encadré de bandeaux de cheveux bien tirés sur les tempes, lointaine ressemblance d'une coiffure mise à la mode par la reine Amélie.
Notre approche ne trouble pas les paysannes, elles nous regardent placidement sans faire un geste. L'occasion est propice pour entamer une conversation. Massey s'en charge. L'une des femmes, la veuve Vincent, connaît un peu le passé de la maison. Elle en possède la partie sud... « dans le temps, dit-elle, c'était une maison de nobles ». Sa compagne est une amie venue de la hutte.
Le bâtiment a été conçu pour former trois logements séparés. Il compte cinq grandes pièces au rez-de-chaussée et six à l'étage. Les constructeurs, parents proches ou alliés, ont fait en commun la dépense du gros oeuvre, réduisant ainsi les frais de la bâtisse. Toutefois, chaque copropriétaire aménagea à son goût certains détails, par exemple les portes d'entrée. Celle du logement central, plus ornementé,

comporte un trumeau rectangulaire assez important. Un socle et une console à grosses moulures, reliées par des pilastres à colonnettes, encadrent un champ vide, réservé jadis pour des armoiries.
Jusqu'au début du siècle, au dire de la bonne femme, la maison fut possédée par les familles d'Hennezel et de Finance. Le pignon sud qu'elle habite et son jardin jusqu'à la route appartenaient à des Hennezel. La partie centrale et le pignon nord, actuellement possédés par un cultivateur nommé Gerberon, étaient à des Finance. Il n'y a guère que trois ans que les familles Vincent et Gerberon ont acheté la maison à une dame Gérard, petite-fille d'une demoiselle de Bazailles (mars 1926). La vieille paysanne ajoute,
- « Si vous voulez plus de détails, il faut aller au château, il appartient à une nièce de madame du Houx, sa famille descendait des nobles, anciens propriétaires de Thiétry.
Elle tend sa main sarmenteuse vers la maison de campagne, ponctuée par le haut peuplier qui se dresse derrière nous, au sommet du plateau.
Pendant cette conversation, je tache de découvrir la pierre de fondation de la maison ou quelque part une date. Rien. La bonne femme devine ma curiosité.
- « Il y a des lettres au coin de la grange, me dit-elle, mais je ne sais pas ce qu'elles disent... #
la pierre est encastrée dans l'angle sud-est, presque au niveau du sol. Elle a été usée par le passage des voitures. Je déchiffre les lettres encore visibles

DES
PIER A ÉTÉ
PAR DEMOIS
1783

Ce texte est une énigme. La date permettra peut-être d'identifier la demoiselle qui présida à la bâtisse.
Y aurait il dans la maison des plaques de cheminées...
La veuve Vincent en possède deux. L'une orne l'âtre de sa cuisine, une taque de belle taille, un mètre environ. Elle est bien conservée, son décor simple. Au centre, un écusson ovale aux armes de Lorraine non écartelées, la bande et les trois alérions. Au-dessus du blason, une couronne fermée surmontée d'une croix de Lorraine de chaque coté de l'écu, se dresse une haute colonne cannelée. Aucune date. L'autre taque est déposée dans un petit bâtiment annexe servant autrefois de logement au fermier et qui appartient également à la veuve Vincent. Cette taque est aussi très grande, 1 m de large sur 0,90 m de haut. Son ornementation est plus intéressante, au centre, un lion se dresse dans une sorte d'écusson rectangulaire 1,40 m sur 0,50 m dont la bordure très ouvragée, est accompagnée aux quatre angles de minuscules têtes d'anges. Un globe portant une petite croix surmonte le motif central qu'accostent, à droite et à gauche, une grosse fleur de lys. Au-dessus, la date 1660. Une gerbe et un bouquet occupent les angles supérieurs de la taque. Ce lion rappellerait-il les armes de la maison féodale de Belrupt... Alors la taque pourrait provenir du château de ce village, après sa démolition... mais tant de familles ont pour armes un lion... et puis, s'agit-il bien d'armoiries ou simplement d'un décor héraldique... de toute façon, la présence de cette taque à Thierry est difficile à expliquer. Il faudrait interroger les morts, ceux qui l'ont déposée, dieu sait quand, dans ce coin de bâtiment. La propriétaire l'a toujours vue la. Inutile de nous attarder à visiter l'intérieur de l'habitation, il doit être sans intérêt. Mieux vaut rendre visite à l'héritière des familles de gentilshommes qui construisirent ce logis.

*NOTE de Ppdh : oulala qu'est-ce qu'ils en prennent les gens du peuple !

THIÉTRY - VISITE AU CHATEAU (58)

La maison de campagne du commandant et de madame Henri Klipffel, née du Houx. Vie aventureuse de leur oncle Émile du Houx, chercheur d'or en Australie, agriculteur à Hennezel créateur de la verrerie de Fains - La vieille maison de Thiétry au temps des Bazailles et des Finance - Plan de 1829 - Comment s'éteignirent ces familles - Roland de Massey fait fortune à Chicago - Emplacement de l'ancienne verrerie - Son travail jusqu'à la révolution - Raison des campagnes de fabrication éphémère - Signalement du Hennezel dernier maître de la verrerie (1781). Certificats de noblesse de 1631 et 1781 -Pierre de fondation de Nicolas François de Finance (1781)

Note de 1947 - Les travaux du commandant Klipffel, la précieuse collaboration qu'il me donne.

Dans les provinces envahies et dévastées périodiquement par la guerre, les vrais châteaux sont rares. La plupart du temps, les bonnes gens du pays donnent ce nom à la maison la plus importante de leur village. La propriété appelée le château de Thiétry, est située à quatre ou cinq cents mètres de l'ancienne verrerie de Thiétry et plus haut, en allant à Hennezel. On y parvient par un chemin bordé de pommiers formant avenue.
L'habitation, une agréable maison de campagne accompagnée de communs, s'élève dans un jardin bien tenu, mais sans recherche, des fleurs, des carrés de légumes, des arbres fruitiers, quelques bosquets. Un rosier grimpant, une vieille vigne s'accrochent à la façade et suffisent à l'ornementation. Il n'y a pas d'arbres très vieux, ce petit domaine semble de création récente. Il est la retraite rêvée pour une paisible fin de vie. Celui qui a imaginé cette demeure l'a voulue simple et pratique. Ceux qui lui succèdent doivent méditer chaque aménagement nouveau, en infusant à leur bien, avec leur goût, le sang de leurs veines, loi antique et naturelle que respectaient nos pères. Même s'ils n'avaient pas beaucoup d'âme, ils en donnaient à leur demeure, à leur treille, à leur verger, à leur fontaine, avec l'espoir que leurs descendants en jouiraient.
Nous demandons, de la part de la veuve Vincent, à voir la propriétaire, en disant l'objet de notre visite. Nous sommes reçus par son mari, un homme grand et fort qui approche la soixantaine. Il nous fait entrer dans son bureau. Comme tous les lorrains, son accueil est réservé, plutôt froid. Massey nous présente. en quelques mots, il met notre hôte au courant de nos randonnées. Le visage du propriétaire de Thiétry s'anime. Il se nomme, il est officier et porte un nom alsacien, le commandant henry Klipffel, chef de bataillon au 267 R.I. Il s'intéresse au passé de la propriété dont sa femme a héritée, il y a quelques mois. Mme Klipffel, née Marie-Thérèse du Houx, est une nièce du fameux Emile du Houx, le fondateur de la verrerie de Fains, voisine de Bar-le-Duc, il fit bâtir cette maison après avoir fait fortune et mourut une dizaine d'années plus tard.
- « Tout le monde, dis-je, raconte que le créateur de Fains était un homme énergique dont l'existence mouvementée fut pleine d'aventures. Je ne la connais pas, serait-il indiscret, mon commandant, de vous prier de nous la résumer. J'aimerais garder le souvenir du dernier des du Houx qui fit honneur à l'industrie verrière ».
- « Je le ferai d'autant plus volontiers, répond M. Klipffel, que ma femme était sa nièce et qu'un de nos neveux est encore verrier. Au décès de notre oncle, Émile du Houx, l'affaire de Fains était en plein essor. Ma tante désirait la continuer. Elle demanda à mon beau-frère de l'aider en prenant la direction de la verrerie. Mon beau frère accepta. Lorsqu'il mourut, cinq ans plus tard (1897), l'aîné de mes beaux-frères, Alfred Denizot, ingénieur de Centrale, reprit en mains l'usine de Fains. Il en conserva la direction jusqu'à son décès en 1911. L'affaire fut alors vendue à la société Marquot des verreries de Bayel, en Champagne. Une de mes petites-nièces Denizot épousa, il y a une dizaine d'années l'un des fils Marquot, maître de cette verrerie. Les descendants de la famille du Houx, vous le voyez, restent fidèles) à l'industrie verrière. C'est grâce à l'initiative et à l'énergie de notre oncle, on peut le dire, que cet atavisme s'est réveillé. Voici comment.
Le grand-père de ma femme n'avait pas de fortune. Il était régisseur des bois du comte de Clermont-Tonnerre et vivait à Clairey sur le bien venant de ses parents. Il eut de nombreux enfants et mourut dans la force de l'âge à quarante huit ans, en 1840, laissant une succession obérée. La liquidation en fut désastreuse, on vendit ce que la famille possédait à Clairey.

La veuve se retira à Clairefontaine. Chaque enfant dut se débrouiller, deux fils devinrent tailleur de verre à Clairefontaine, ils moururent jeunes et sans s'être maries. Leur frère Émile avait alors quatorze ans. Il s'engagea comme commis à la verrerie de la Rochère. Quant à mon futur beau-père, dernier né de la famille, il devait avoir trois ou quatre ans.
Intelligent et audacieux, Émile du Houx ne pouvait se résoudre à végéter il rêvait de relever la famille. Ayant entendu raconter qu'on pouvait rapidement faire fortune en Australie, dans l'exploitation des mines d'or, il s'embarqua, un beau jour, pour ce pays, avec un ami nommé Malard. Là-bas, les deux jeunes gens se mirent avec courage au travail. Émile du Houx était ordonné et réfléchi. Il menait une vie sérieuse, il économisait ses gains. Voyant qu'il amassait pas mal d'argent, il fit venir auprès de lui, son frère Lucien, mon futur beau père, dés que l'enfant fut en âge de travailler. Au bout de quelques annexes, Émile se trouvait à la tête d'un petit capital. Le mal du pays le prit, il résolut de rentrer en France pour faire fructifier ses économies.
Revenu à Hennezel, Émile du Houx acheta une ferme et des terres et s'établit cultivateur. Pour utiliser le surplus de son capital, il le plaça dans une verrerie nouvelle que Malard et son frère créèrent au sud de Besançon, à Monferrand. Puis il se maria.
Notre oncle avait alors trente sept ou trente huit ans. Il épousa une voisine, mademoiselle Messey, Marie Céleste Eugénie, dont le père était originaire de Thomas. La mère de la jeune femme était une d'Hennezel de Bazailles, Marie, Louise-Joséphine, l'une des filles d'un ancien capitaine d'infanterie et chevalier de Saint Louis, Nicolas Joseph III d'Hennezel, qui habitait la frison et qui venait d'hériter d'une partie de l'ancienne verrerie de Thiétry. Le mariage eut lieu à la Frison (11 février 1863). L'avenir du jeune ménage s'annonçait bien. Émile du Houx jouissait de la considération des habitants du pays, on le nomma adjoint au maire d'Hennezel. Malheureusement, quelques mois plus tard, la verrerie de Montferrand faisait faillite, engloutissant les capitaux confiés par notre oncle à son ancien compagnon d'Australie.
Émile n'était pas homme à se laisser abattre. Il changea immédiatement son fusil d'épaule, il abandonna sa culture qui ne lui permettrait jamais de réparer ses pertes et résolut de reprendre le métier de ses pères. Il vendit sa propriété d'Hennezel et s'associa avec un cousin germain, M. auguste Schmid, fils du maître de la verrerie de Clairefontaine et d'une demoiselle du Houx. Les deux jeunes hommes consacrèrent leurs capitaux à la création d'une verrerie de gobeleterie à Fains. Ceci se passait un an après le mariage d'Émile, c'est à dire vers 1864.
Bien administrée, la nouvelle usine prit rapidement un grand développement. Quinze à dix huit ans plus tard, M. Schmid se retira avec une belle fortune.
Notre oncle resta seul propriétaire de l'affaire. Dans la force de l'âge et d'une activité inlassable, il se décida d'autant moins à abandonner Fains, qu'il avait acquis de l'influence dans la région, il était maire de la commune et conseiller d'arrondissement. Il résolut de continuer à diriger la verrerie tant que ses forces le lui permettraient. Il se contenta de se préparer une retraite au pays natal, il créa cette propriété et bâtit l'habitation à l'emplacement d'une maison ancienne venant de la famille de Finance (1882). Il espérait finir ses jours ici, mais il mourut a la tache, dix ans plus tard, sans avoir jamais pris de repos (Fains, 6 janvier 1892).
Mon beau-père était employé à la verrerie depuis bien des années. A son retour d'Australie, il avait servi dans les chasseurs à cheval et en quittant l'armée, était entré comme commis à Fains. Il assura la direction de l'usine jusqu'à son décès (13 novembre 1897).
C'est à cette époque, qu'Alfred Denizot prit la tête de l'affaire. Mon beau frère mourut une quinzaine d'années plus tard, en 1911, il n'avait que quarante sept ans.
Trop âgée pour continuer l'industrie créée par son mari, ma tante vendit l'usine et se retira ici. N'ayant jamais eu d'enfants, elle reportait son affection sur ses nièces élevées auprès d'elle à Fains. Elle les fit ses l'héritières. Mme Émile du houx est décédée dans cette maison, à la fin de l'année dernière (27 décembre 1928).
Voila pourquoi, ma femme et moi, nous habitons maintenant Thiétry avec ma belle-mère. Comme je suis à l'âge de la retraite, je peux me consacrer a la propriété. Je m'intéresse d'autant plus à son passé que j'ai trouvé dans les papiers de ma tante, les titres de l'ancien domaine.
- « C'est donc pour cela mon commandant, que la veuve Vincent nous a conseillé de recourir à vous. Elle savait peu de chose sur sa maison, simplement que la partie lui appartenant était jadis habitée par la famille d'Hennezel et que l'autre partie, à un nommé Gerberon, venait des Finance ».

- « Ce n'est pas tout à fait exact, reprend M. Klipffel. En feuilletant mes archives, j'ai pris des notes sur l'histoire de Thiétry. Elles vont me permettre de vous répondre avec précision. Sous le règne de Louis XV et de Louis XVI, Thiétry appartenait en totalité à M. de Bazailles, Nicolas Joseph II de Hennezel, Sgr. de Bazailles et de Belrupt. Ce gentilhomme habitait la Frison lorsqu'il acquit, au milieu du siècle, l'ancien domaine de Pierre Thiétry. Il s'y installa avec ses nombreux enfants, il en eut une dizaine, (25 mai 1750).
M. de Bazailles remit en oeuvre la verrerie. Il en fut le maître et joignit son nom au sien. M. d'Hennezel de Thiétry, on l'appelait toujours ainsi, fut un des nobles de la paroisse qui contribua à la construction de l'église d'Hennezel en 1764. Lorsque sa femme mourut, elle fut inhumée dans la chapelle de cette église réservée aux gentilshommes (13 décembre 1770). M. de Thiétry lui survécut une dizaine d'années, il s'éteignit le 29 mars 1780, âgé de soixante quatorze ans.
M. de Thiétry laissait sept enfants vivants. Il avait eu le chagrin de voir son fils aîné François, vivre longtemps en concubinage avec une jeune manouvrière du Tourchon, nommée Marie Anne Bourguignon. Son père s'était toujours opposé aà cette liaison, la situation du faux ménage ne put être régularisé du vivant de M. de Thiétry. Cinq semaines après qu'on eut porté en terre son vieux père, François de Hennezel épousait sa maîtresse en l'Église de Hennezel et reconnaissait le fils illégitime qu'elle lui avait donné dix ans auparavant. Les témoins du mariage étaient un boucher, un charron, un tisserand, tous du village. La famille du marié s'abstint de paraître (5 juin 1781).
M. de Thiétry n'avait pas voulu que son fils lui succéda dans la verrerie.
François d'Hennezel construisit une petite ferme isolée au milieu du plateau. Cette ferme existe encore et porte une pierre de fondation au nom du fils naturel reconnu.
C'est la que vécut le ménage et sa postérité. Celle-ci s'éteignit complètement déchue sous le second empire.
Le second fils de M. de Thiétry, Léopold de Bazailles fut d'abord officier au service de l'impératrice Marie-Thérèse. Il quitta l'armée pour épouser la fille du maître de forges de la hutte. Après son mariage, il se fixa à la Frison où il s'occupait de la verrerie. Léopold eut deux fils qui rejoignirent l'armée des princes, au début de la révolution. Louis XVIII reconnut leur fidélité en leur accordant la croix de St Louis et le grade de capitaine ».
- « Nous connaissons leur histoire, dis-je à notre hôte, et nous venons de voir à la Frison la maison où ils finirent leurs jours ».
- « Enfin, poursuivit M. Klipffel, Nicolas de Bazailles, le dernier fils du maître de la verrerie de Thiétry, était encore célibataire à la mort de son père. Il le secondait aux champs et à la verrerie.
M. de Thiétry laissa en outre quatre filles, l'aînée mariée à un Finance de Senennes, une autre femme d'un maître aciron de la hutte, du nom de Rosembly, et deux filles non encore mariées, Élisabeth et Marie-Thérèse. Quelques mois après la mort de son père, Marie-Thérèse épousait un Finance de la Bataille, appelé Nicolas (24 juillet 1780). Un an plus tard, Élisabeth devenait la femme d'un Hennezel de la branche de la Frison, appelé aussi Nicolas, qui quitta l'armée ou il servait dans le régiment de Berry-Cavalerie (13 septembre 1781).
Thiétry resta indivis entre ces enfants. Les deux Nicolas s'y fixèrent après leur mariage, pour exploiter la verrerie. Leur beau-frère de Finance de Senennes continua à habiter le domaine. Ce fut donc vers cette époque, c'est à dire vers 1781, que fut bâtie la grosse maison que vous avez vue. On la conçut pour former trois logements distincts. Tout en vivant sous le même toit, chaque ménage se trouvait chez lui. La jouissance de ce que nous appelons dans le pays les « usuaires » restait commune, la cour, la fontaine, certains chemins et passages.
La partie qu'habite la veuve Vincent, appartenait à Mme d'Hennezel de la Frison. Son mari y mourut au début de la révolution. L'acte de décès le qualifie « maître de la verrerie de Thiétry en partie » (27 avril 1790). Nicolas d'Hennezel n'avait que quarante ans. Il laissait une fille unique, âgée de sept ans.
Cette petite se trouva seule héritière de cette partie de la maison. Son vieux grand-père, le chevalier d'Hennezel, ancien brigadier des cadets de Lorraine, vint sous la terreur, finir ses jours dans ce logement (5 avril 1794).
Née dans cette demeure, Élisabeth d'Hennezel devait y passer son existence et y mourir célibataire (24 décembre 1843).
Quelques semaines auparavant, elle avait testé en instituant comme légataires universels, ses cousins germains, les deux chevaliers d'Hennezel de la Frison, anciens condéens (25 novembre 1843).

L'aîné fut le grand-père de notre tante Émile du houx. C'est de cette façon que nous sont venus les papiers de famille ».
- « Parmi ces documents, dis-je, n'y a-t-il pas un plan du domaine de Thiétry...j'en ai vu de bien curieux établis vers 1769, au moment où furent rebornés les anciens ascensements ».
- « Ce plan a du être aussi relevé pour Thiétry, répond le commandant Klipffel, mais nous ne le possédons pas. Par contre, j'ai trouvé dans nos papiers un plan plus récent, il remonte à une centaine d'années. Je vais vous le montrer. Vous verrez comment la vieille maison et ses jardins étaient divisés à cette époque entre les familles d'Hennezel et de Finance ».
M. Klipffel met sous nos yeux le procès verbal d'un bornage effectué en 1829 par le géomètre de Darney, à la demande des copropriétaires de la maison, mademoiselle Élisabeth d'Hennezel et ses cousins, M. et Mme Nicolas de Finance, née Thérèse de Bazailles. Chaque partie est teintée différemment. Le pignon sud de la maison, actuellement à la famille Vincent, était la propriété de mademoiselle d'Hennezel, ainsi que le petit logement de fermier bâti en équerre, à l'angle duquel se trouve la pierre de fondation de 1783, dont nous avons relevé les lettres visibles. Élisabeth d'Hennezel possédait aussi la partie du jardin en pente depuis le pignon de son habitation jusqu'à la route.
- « Mademoiselle d'Hennezel habitait le rez de chaussée, à l'angle sud-ouest de la maison, dit le commandant, dans la pièce qu'on appelle le « poêle » c'était le logement principal des maîtres du lieu. Elle mourut dans cette chambre. Ses parents aussi.
Par la suite, la maison fut habitée par une de ses nièces, Mélanie d'Hennezel, veuve d'Auguste Gérard, elle y mourut à vingt cinq ans le 13 décembre 1899.
Les deux soeurs de Mme Gérard s'étaient fixées ici après que notre oncle eut construit la maison. C'est ici qu'elles s'éteignirent, Félicité, surnommée Lolotte, restée célibataire, le 11 mars 1894 à quatre vingt trois ans, et Joséphine, veuve Messey, belle-mère d'Émile du Houx, le 19 avril 1895 à soixante quatorze ans.
D'après le même plan, M. et Mme Nicolas de Finance possédaient le reste de la maison, propriété actuelle des Gerberon, c'est à dire le logement central, dont la porte d'entrée est surmontée d'un trumeau, et le pignon nord qui formait jadis un troisième logement. Leur jardin commençait à la façade ouest de l'habitation, il descendait vers la prairie et encastrait celui de leur cousine ».
- « Quelle fantaisie dans la forme de ces jardins, dis-je après avoir vu les haches que font leurs limites. Cependant leur surface était minime ... ».
Le commandant Klipffel répond.
- « Les limites de ces jardinets, simples lopins de terre de formes disparates, avaient été déterminées sans doute par des arbres fruitiers, dont les riverains revendiquaient la possession. J'ai remarqué cela souvent. dans certains cas, on arrivait à diviser la récolte d'un arbre, tellement nos pères attachaient de valeur aux moindres produits du sol. Quelques mois après ce bornage, Nicolas de Finance mourut dans son logement du centre de la maison. Il avait quatre vingt et un ans (11 décembre 1829). Sa veuve le rejoignit dans l'autre monde quatre ans plus tard, âgée de quatre vingt douze ans (23 octobre 1833). L'air est bon à Thiétry, on y vit vieux ».
Ces indications éveillent des souvenirs chez le capitaine de Massey. Il demande à notre hôte la permission de calquer le vieux plan et il ajoute,
- « Adélaïde de Finance, fille de ce ménage née à Thiétry sous Louis XVI y épousa au début du règne de Napoléon, l'un de mes arrières-grands-oncles, Hyacinthe de Massey de la Rochère. Elle hérita de cette partie de la maison après la mort de sa mère en 1836. Son mari est porté sur le cadastre d'Hennezel comme copropriétaire de Thiétry. Le ménage eut cinq enfants en six ans de mariage, la mère mourut à la peine. Hyacinthe dut vendre Thiétry peu de temps après la mort de sa femme, car il habitait la Rochère.
Devenu officier de cavalerie hyacinthe de Massey se remaria sur le tard et eut un dernier fils, Roland de Massey. Ce garçon eut une destinée aventureuse rappelant un peu celle d'Émile du houx. Après avoir mangé sa fortune, Roland suivit Adrien du Houx qui partait pour L'Amérique, après la faillite de sa verrerie à la Rochère. Roland travailla dans une immense ferme des environs de Chicago. Il épousa la fille de son patron et fit fortune. Sa postérité est restée aux États Unis. Coïncidence bizarre, en 1915, un de ses descendants faisait partie d'un régiment américain qui cantonna a la Rochère. Nous voila loin de la vieille de Thiétry. Mais c'est elle qui rappelle ces détails ».

- « Votre plan, dis-je au commandant Klipffel, n'indique pas où se trouve la halle de la verrerie. Elle n'existait peut-être plus... je serais curieux de savoir vers quelle époque a cessé la fabrication à Thiétry ».
- « Le four à verre se trouvait a gauche de la route de Thiétry en allant à Hennezel, dans l'angle que forme cette route avec le chemin conduisant ici. Il n'en existe aucune trace, le cadastre précise sa place. De temps à autre, on trouve à cet endroit des morceaux de verre et des débris de creuset. La verrerie a du fonctionner jusqu'à la révolution. Nos papiers contiennent une notice assez précise sur son activité dans les dernières années du règne de Louis XVI.
Puisque la question de l'ancienne fabrication du verre vous intéresse, je vous communiquerai bien volontiers ce document ».
Le propriétaire de Thiétry est un homme méthodique, ses dossiers sont parfaitement classés. L'ordre comme l'exactitude, est le propre des gens qui travaillent beaucoup. Seuls, les oisifs peuvent se permettre de gaspiller le peu de temps qui leur reste a vivre. Le commandant Klipffel a vite fait de mettre la main sur son vieux document. Il me le remet. D'après sa rédaction, cette note doit être extraite d'un rapport administratif établi en 1786. Les précisions qu'elle donne ont donc un caractère officiel.
A cette époque la verrerie était la propriété indivise des héritiers de M. de Bazailles, l'acquéreur du domaine en 1750. Les maîtres qui la mettaient en oeuvre étaient bien ses deux gendres, Nicolas de Hennezel, le père de la vieille fille dont nous a parlé M. Klipffel, et Nicolas de Finance, dont le nom figure sur le procès verbal de bornage. Le four ne flambait que deux ou trois mois par an.
Le four comprenait quatre creusets qui occupaient une vingtaine d'ouvriers. On ne fabriquait plus à Thiétry que des bouteilles de verre noir. Chaque « pot » pouvait fournir journellement environ cinq cents bouteilles, soit pour la verrerie une production d'environ cent mille bouteilles. Les ouvriers gagnaient en moyenne trente trois sous par jour.
Cette note donne aussi de précieuses indications sur les matières premières employées, leur origine, leurs quantités, leur prix de revient. Ces détails me paraissent si intéressants au point de vue technique, que je tiens à les copier.
La verrerie consommait annuellement deux cents réseaux de cendres lessivées, provenant des villages voisins, au prix de quatre livres le resal. Le resal de Darney contenait environ cent soixante litres et la livre de cette époque valait environ vingt cinq francs de notre monnaie (1929). Cela faisait trente deux mille litres de cendres qui coûtaient vingt mille francs.
La terre ou plutôt le sable provenait d'un village de champagne, voisin de Troyes (Villentrate). Son prix de revient était relativement peu élevé, environ quarante sous de l'époque au quintal, parce que la terre était ramenée par les voituriers revenant à vide. S'il avait fallu aller la chercher exprès, elle serait revenue à trois livres le quintal.
Pendant la période de travail, le chauffage du four nécessitait au moins six cents cordes de bois, d'environ trois stères chacune. Jusqu'au milieu du XVIII° siècle, la verrerie de Thiétry avait un « affouage », c'est à dire un droit d'usage de bois de feu sur vingt arpents de la forêt domaniale. Ce bois ne revenait qu'à cinq livres de Lorraine. Depuis que cette faveur leur avait été retirée, les maîtres de la verrerie de Thiétry étaient obligés de prendre part aux adjudication de coupes faites dans le voisinage. Le prix de la corde leur revenait à un peu plus de quatre livres, prix auquel il fallait ajouter vingt ou trente sous pour le transport de chaque corde. Ces données permettaient de calculer facilement les bénéfices annuels de la verrerie, car la note conclut que la vente totale des cent mille bouteilles fabriquées atteignait dix mille livres. Ces quelques milliers de livres semblent un revenu bien modeste, mais ce gain industriel n'était qu'un appoint dans le budget familial des maîtres verriers. Ils vivaient de leurs terres et de leurs bêtes, comme la grande masse de leurs contemporains. Jusqu'à la révolution, la France était surtout paysanne, et la terre le creuset de la nation. De la campagne sortaient les soldats, les gens d'église, les hommes de loi. La bourgeoisie et la noblesse sont issues de la paysannerie. Nos ancêtres restaient attachés au coin de terre qui les avait vu naître et dont leurs pères avaient tiré tout ce qu'il fallait pour se nourrir, se chauffer, s'abriter.
Les familles restaient fidèles au sol qui leur avait permis de s'élever...
Aujourd'hui, les hommes veulent vivre leur vie, même s'ils la vivent mal. Ils veulent surtout paraître de leur temps, ils rejettent ce qui est vieux. Ils cherchent à échapper au passé, pour marcher vers un avenir qu'ils croient être dans le progrès... un progrès dont personne ne peut entrevoir ce qu'il sera.

Alors nos contemporains sont entraînés dans l'histoire de notre époque, sans que leurs volontés particulières aient de prise sur le drame si complexe qui les émeut ....
Plus que d'autres, peut-être, les gentilshommes verriers conservaient un esprit traditionnel, ils tenaient à continuer l'industrie de leurs ancêtres, ne fussent que quelques semaines chaque année et quelquefois tous les deux ans. Cette reprise de leur métier était aussi un moyen de conserver les droits et les privilèges séculaires attachés à leur art, jouissance de terres et de bois, droits de chasse et de pèche, exemption de certaines charges fiscales, etc ....
la révolution fit disparaître ces avantages en même temps qu'elle abolit la noblesse. Les rares verriers du pays de Vosges qui continuèrent à flamber furent privés de liberté, réglementés, en quelque sorte, nationalisés ....
- « Il y avait une autre raison au maintien de ces fabrications éphémères, observe Maurice de Massey. Depuis la fin du règne de Louis XIV, beaucoup de gentilshommes verriers ne pratiquaient plus leur métier que comme un sport. Les quelques semaines d'activité des petites verreries donnaient à leurs détenteurs des occasions de réunions familiales appréciées. La bénédiction du four avant de commencer le travail, disait mon cousin de Massey, et la campagne finie, l'extinction du feu qu'on appelait le « tue chien », servaient de prétexte à de copieux repas où la gaieté était de mise. Heureux de se retrouver, parents et amis racontaient leurs voyages, colportaient les nouvelles. On combinait des alliances. On discutait intérêts et affaires.
Le maître du logis prenait plaisir à faire admirer des objets de fabrication plus ou moins récente, remarquables par la finesse et la pureté du verre, ou par leur forme ou leur décor gravé. Gobelets et verres à pied, coupes, plateaux, vases, chandeliers, carafons, bouteilles à long col, etc... fabriqués à l'occasion d'un mariage, d'une naissance ou d'un anniversaire ou simplement oeuvre fantaisiste et plus ou moins artistique de quelque habile maître verrier, détenteur de tours de mains, venus d'Italie ou de Bohème. Des spécimens de ces petits chefs d'oeuvre, amusants et naïfs, existaient dans chacune de nos familles. Bien peu sont venus jusqu'à nous, leur fragilité n'a pas résisté à l'agitation et aux bouleversement des temps modernes ».
En feuilletant ses dossiers, M. Klipffel met la main sur deux autres documents concernant le dernier Hennezel, maître de la verrerie de Thiétry. L'un est singulièrement évocateur, c'est un congé militaire, délivré à Nicolas de Hennezel de la Frison lorsqu'il quitta le régiment du Berry pour se marier. La pièce porte la signature du comte de Comminges, commandant de compagnie à Épinal. Elle donne un signalement précis du jeune homme, on pourrait presque imaginer son physique.
Le futur maître de la verrerie de Thiétry, âgé alors de vingt deux ans, était grand, cinq pieds six pouces, deux lignes. Il dépassait la taille exigée sous louis XV pour être admis dans les gardes du corps du roi. Il avait les cheveux châtain, de grands yeux bleus, un nez fort « long et gros » spécifie-t-on et une bouche moyenne (5 juillet 1781).
Le second document date de quelques mois plus tard (10 janvier 1781). C'est une attestation délivrée au jeune gentilhomme par un nommé Philipponel. Cet acte reproduit intégralement un certificat de noblesse, concernant la ramille de Hennezel, donné à Namür, au milieu du siècle précédent, par le roy d'armes des pays bas (15 mars 1651), sur la vue de lettres patentes accordées à Bruxelles par le duc de Lorraine à un Christophe de Hennezel, Sgr de Chatel, dont j'ai découvert aux archives de Namür, il y a deux ans, la signature et le serment de verrier.
Resterait à savoir quelle est, au point de vue authenticité la valeur du document de 1651. Quoiqu'il en soit, il est curieux de retrouver ce vieux document entre les mains du propriétaire actuel de Thiétry.
La moisson que nous pouvons faire ici n'est pas terminée. La mère de M. Klipffel est une demoiselle Messey, elle demeure dans cette maison avec sa fille. Comme sa cousine germaine, Mme Émile du Houx, elle est née à St Vaubert. Elle appartient à la famille de cultivateurs qui vécut sur ce domaine pendant un siècle. De ce fait, Mme Lucien du Houx détient les titres de propriété de Thomas. parmi ceux-ci se trouve un plan en couleurs du domaine de St Vaubert, dressé en 1767 par l'arpenteur Aubry. Le commandant Klipffel m'autorise à le photographier.
Je raconte à notre hôte que j'ai fait, ces jours derniers, une courte halte à Thomas, en allant au morillon. Je lui dis notre intention, à Massey et à moi d'explorer plus à fond cette ancienne verrerie. M. Klipffel a réuni pas mal de notes sur les familles qui ont possédé ce domaine, il me promet de les mettre à notre disposition, avant que nous retournions à St Vaubert.

Le commandant a étudié aussi l'histoire de la commune d'Hennezel. Comme nous devons passer par le village, en sortant de chez lui, il me donne des précisions qui vont faciliter notre visite. Je les utiliserai sur place.
Avant notre départ, notre hôte nous montre la pierre de fondation de la maison des Finance, démolie en 1882, lorsque fut construite l'habitation actuelle. Cette pierre est encastrée dans le mur de clôture. J'en relève l'inscription.

CETTE PIERRE A ÉTÉ POSÉE
PAR NICOLAS FRANÇOIS DE FINANCE
LE 11 AOÛT 1787

- « Ce finance, dit le commandant, était un jeune homme de vingt sept ans, il appartenait à la branche de Senennes. sa mère une demoiselle de Bazailles, Jeanne Marguerite d'Hennezel, était la fille aînée de M. de Bazailles qui remit en oeuvre la verrerie de Thiétry. Cette dame habita Senennes jusqu'à la mort de son mari. Après la construction de la maison, elle se retira ici avec trois de ses enfants non mariés, le fils qui présida à la pose de cette pierre, un autre alors mineur et sa dernière fille Marie-Thérèse, âgée de seize ans. Trois ans après la construction de la maison, Mme de Finance eut le chagrin de perdre ses deux fils à quelques semaines de distance (28 août et 16 octobre l790). Elle leur survécut peu et mourut à Thiétry, au début de la révolution (24 avril 1792). Marie-Thérèse continua à demeurer ici. elle épousa un cousin, Nicolas Barthélémy du Houx, le 28 février 1797) et mourut au début de la restauration (18 février 1818). Après son décès, son époux finit ses jours obscurément à Gruey, ainsi que ses enfants.
Notre oncle acquit la maison bâtie en 1787, la fit démolir et sur l'emplacement, construisit celle-ci ».

NOTE D'AOÛT 1947

Cette visite remonte à dix huit ans. Depuis, mes rapports avec le propriétaire du château de Thiétry se sont constamment resserrés. Animés tous les deux d'un même culte pour le passé de la Vosge, nous n'avons cessé de correspondre. Le commandant Klipffel a beaucoup travaillé. Il a réuni une documentation énorme sur son pays d'adoption. Comme mon ami Massey, il a dépouillé avec un soin scrupuleux, nombre de vieux registres d'état civil. Il a copié ou analysé quantité de pièces d'archives publiques et privées. Il a découvert et calqué des plans anciens qui permettent de situer les lieux disparus.
Ses patientes recherches l'ont amené à retracer l'histoire des verreries de la Planchotte, de Clairefontaine, de Pierreville et des autres industries de la vallée de l'Ourche.
Enfin, il a écrit une histoire de la paroisse d'Hennezel. Ces travaux sont destinés aux archives départementales des Vosges. Mais leur auteur les a mis généreusement à ma disposition, tout en répondant toujours avec une obligeance inlassable aux demandes de renseignements dont je l'accablais.
Les êtres dont j'avais rencontré les noms au cours de mes recherches étaient entrés dans la mort, les uns après les autres, n'ayant guère laissé de témoignage de leur passage en cette vie. Et voici que, grâce à mes amis de Thiétry et de la Rochère, j'ai retrouvé le sillage de tous ces disparus. Voici que ma propre méditation me permet d'imaginer leurs existences, paisibles ou traversées, sur le sol même qu'ils ont foulé ....
Avant de clore ces souvenirs de ma visite à Thiétry, je tiens à exprimer au maître du lieu, ma plus vive gratitude pour sa précieuse collaboration.

HENNEZEL - TROISIEME VISITE (59)

L'adjoint, M. Chaufournier nous guide - Plan du village en 1776 - L'emplacement de la verrerie - L'étang des Aubertins - Pourquoi je puis penser « en arrière » - L'ancienne propriété des Finance - Pierre de fondation de 1764 au nom de Nicolas François d'Hennezel de Francogney et d'Élisabeth Bigot - Vie de ces époux et de leur postérité - L'instituteur Dalbanne possède leur maison - Pierre de fondation au nom de leur fils, garde du

corps de louis XVI -Dévouement de ce gentilhomme à Versailles, en octobre 1789 - Sa vie, son mariage, sa postérité - Visite de la maison où est mort Christophe, le dernier Hennezel habitant la commune où il fut maire - Ses aventures pendant la révolution. Attitude de ses compatriotes à son égard -Maison construite par un Massey en 1759 - Ruines de la demeure d'un Bonnay. Ce quartier du village, nid primitif de la famille – L'église, son clocher, ses cloches - L'ancien cimetière et l'oubli des morts - La maison ou dernier Massey habitant Hennezel devenue mairie école - L'ancienne mairie école - Le presbytère - Son sort pendant la révolution et depuis - Chronologie des Hennezel ayant habité le village depuis sa fondation.

Mes deux premiers voyages à Hennezel ont été trop rapides, je n'ai pu explorer le village. Et puis, je ne savais à qui m'adresser pour être guide. Je reviens aujourd'hui en compagnie du capitaine de Massey, il connaît le pays et nous sommes documentés par le commandant Klipffel.
Mon dossier contient un plan ancien qui va m'être précieux. Je l'ai découvert à Nancy, dans les archives.
A la fin de son règne, louis XV avait autorisé le défrichement d'une lisière de la forêt, du coté de Clairey et de Thiétry, pour agrandir le village. Ce terrain devait être divisé en une vingtaine de parcelles, destinées à servir de jardins à des maisons de sabotiers, ou de champs pour d'autres habitants (arrêt du conseil ou roi tenu a Versailles, le 31 mars 1172).
Quatre ans plus tard, le géomètre Aubry, de Darney, avait terminé le lotissement, il dressait une carte topographique de l'ensemble du village (20 avril 1176). J'ai fait photographier et colorier ce plan. Il est précis et pittoresque. Il donne l'impression d'une vue à vol d'oiseau. On y voit l'église, l'école, la halle de la verrerie, le presbytère, les demeures des gentilshommes et leurs jardins, la place, la fontaine publique, un étang à gauche de la route de Darney. Les terres labourables de la verrerie d'Hennezel, c'est à dire le sol défriché depuis des siècles, entourent cette route à l'est et à l'ouest.
Le commandant Klipffel nous a indiqué où se trouvait jadis la halle du four a verre.
« A gauche en entrant dans le village, un peu après la bifurcation du chemin vers Clairey. Mais il n'en reste pas trace. D'ailleurs, je vous conseille de vous adresser à l'adjoint M. chaufournier. Il vous guidera volontiers, j'en suis sur. Le maire est M. Didot, le directeur de la verrerie. Il habite Clairey ».

Nous laissons l'auto sur la place, à coté du monument aux morts où demeure l'adjoint, M. Chaufournier Saturnin, c'est le boulanger du village... justement nous sommes passés devant la maison en venant de Thiétry.
L'homme est surpris et heureux, tout à la fois, de recevoir des visiteurs dont les noms lui sont familiers. Il s'empresse de nous dire ses attaches anciennes avec la commune, il descendrait de la famille qui a fondé les forges de la hutte, en 1606...
Maurice de Massey me lance un regard incrédule, les forges de la hutte ne remontent qu'au temps de la régence. Ses fondateurs se nommaient Paillard et Garneret... n'enlevons pas au brave adjoint ses illusions. Mon ami remarque.
- « Sous Louis Philippe, il y avait des Chaufournier acirons à la Hutte. L'un d'eux épousa une demoiselle de finance, de Vioménil ».
Je sors le plan de 1776 et le montre à M. Chaufournier. Il ignorait l'existence de ce vieux document, il le regarde avec curiosité.
« C'est bien cela, dit-il, la partie du village comprise au sud et à l'ouest des routes de Clairey et de Thiétry forme le nouveau Hennezel, c'est à dire, les terres défrichées à cette époque. Auparavant, la forêt venait jusqu'à ma maison. Le vieux Hennezel se trouve autour de l'église et de chaque coté de la route de Darney. La halle de la dernière verrerie qui ait fonctionné était bien à l'endroit indiqué sur votre plan. Le petit bâtiment bas, percé de portes et de fenêtres régulières, que vous apercevez de l'autre coté de la rue, à hauteur de l'Église en dépendait. Ce bâtiment servait, parait-il, de logement aux ouvriers. Actuellement, il est habité par deux ménages. Le four à verre le plus ancien se trouvait,dit-on, à la sortie du village, au bord de la route allant à Gruey, là où il y a un bouquet de sapins. Non loin de la, et dans la direction de Clairefontaine, il y avait un étang. Il est assèché aujourd'hui. Mais il figure encore sur notre cadastre de 1828, sous le nom « d'étang des Aubertins ».
- « Les Aubertins, dis-je à Maurice de Massey, mais c'était le prénom de deux Hennezel, maîtres de la verrerie, il y a quatre cents ans. Aubertin I, frère de Jehan, le fondateur de Clairey dont nous avons

évoqué la vie aventureuse et, Aubertin II qui fit souche en Angleterre. Nul doute que cet étang n'ait été créé par eux ».
M. Chaufournier s'étonne. Comment puis-je parler ainsi de personnages qui vivaient dans la nuit des temps, comme si je les avais connus... c'est en effet une étrange chose. Aucune barrière ne me sépare du passé. Je puis y retourner comme bon me semble et évoquer des gens depuis longtemps disparus, ma mémoire me le permet. « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans » a dit un poète. J'ajouterai, parce qu'avec mes souvenirs se confondent ceux des morts dont j'ai fouillé l'existence et qui restent les compagnons de ma vie. Lorsque j'évoque un personnage, combien d'autres apparaissent, les ombres de tous ces morts s'enchevêtrent. Je puis - penser en arrière - avec eux. En outre, ce village, ces jardins, ces champs, cette ceinture de forêt, plus que tout autre, sont mon pays d'origine. Ils portent mon nom. Ils représentent ce qu'est une - maison - toute une lignée dévouée a la même oeuvre, une longue suite d'efforts transmis et continus, un élan qui s'est perpétué pendant des siècles. Ce paysage me parle à travers la vieille histoire... voila pourquoi je puis y ressusciter le passé que je connais.
La surprise du brave adjoint qui nous escorte est compréhensible. A la campagne, les traditions verbales que se transmettent les bonnes gens n'excèdent pas cent ou cent cinquante ans, tout au plus. Le paysan n'a guère d'archives. Il n'a pas d'arbres généalogiques. S'il se rappelle ses arrière-grands-parents, ses souvenirs ne remontent pas plus loin que trois ou quatre générations. Quant aux déracinés, aux gens des villes, combien seraient embarrassés de dire seulement le nom de jeune fille de leurs grands-mères...
L'étang des Aubertins n'est pas visible sur le plan de 1776. Son emplacement est caché par un cartouche de notes explicatives qui occupe presque un quart du dessin. Mais Aubry en indique un autre à la sortie du village à l'ouest de la route vers Darney. Je demande à notre guide si cet étang existe toujours...
- « Oh, non monsieur, répond-il, je ne l'ai jamais connu. A son emplacement se trouve actuellement un pré qu'on appelle « la Grande Courtille ». D'ailleurs, la plupart des anciens étangs de la commune ont disparu. Ils n'étaient plus entretenus depuis longtemps, la végétation les a envahis. Ce sont maintenant des prés ou des bois ».
Arrivés au centre ou village, prés du monument aux morts, je regarde si les maisons qui nous entourent figurent sur le dessin d'Aubry.
- « Il serait intéressant, dis-je à Maurice de Massey, de voir s'il existe encore d'anciennes demeures de gentilshommes ».
M. Chaufournier s'empresse de répondre.
- « Les habitations des nobles se trouvaient surtout au nord de l'église, de chaque coté de la route nationale ».
Il pose son gros doigt de travailleur sur de petits rectangles rouges, accompagnés de jardins peints en vert, qui figurent en bas du plan de 1776.
- « Voila, dit-il, les maisons de nobles qui subsistent. Je vais vous montrer celle qui est en meilleur état. Elle a été construite par un Hennezel. Elle appartient actuellement à M. Dalbanne, ancien instituteur ».
Fort intrigué à la pensée que nous allons probablement nous trouver en présence de la dernière demeure construite dans ce village par un gentilhomme portant mon nom, je demande à l'adjoint,
- « Savez-vous comment s'appelait ce M. d'Hennezel ».
- « M. Dalbanne vous le dira. Il sait bien des choses. Il possède les titres de propriété de sa maison. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ce M. d'Hennezel fut maire de la commune pendant longtemps ».
Mes hôtes et ma généalogie imprimée sous le bras, nous descendons la rue.
Avant d'arriver au bout du village, M. Chaufournier nous montre à gauche, en bordure de la route, un jardin abandonné. De vieux arbres d'agrément y poussent encore, entre autres, le cône d'un magnifique thuya qui lance sa pointe aiguë vers le ciel. Les murs de clôture ont disparu. Seuls restent les vestiges d'un portail ruiné qui semble dater de l'époque louis XV, deux gros piliers carrés, en grès parfaitement taillés et assemblés. Leur chapiteau est surmonté dune pierre ovoïde, sculptée en forme de pomme de pin que je prends tout d'abord pour un gland. De chaque coté de ces piliers, se déroulaient jadis d'énormes volutes de pierre. Celle de droite est encore en place, l'autre effondrée, gît dans les ronces et les orties.

- « D'apres notre cadastre de 1828, dit l'adjoint, il y avait ici, autrefois une grande maison de maître, ce sont les restes de son jardin. La propriété était indivise entre un M. de Finance qui habitait Nancy et un M. ou Houx, son beau frère, demeurant à Bains. J'ai toujours connu ce terrain dans l'état où nous le voyons. La propriété est donc à l'abandon depuis longtemps ».
Je fais un joli cliché du portail en ruines et du thuya qui l'avoisine, témoins de la vie de ces gentilshommes dont nous cherchons les ombres. Au fond, le clocher de l'église effile sa petite flèche dans le ciel.
Non loin de ce portail s'étale un long bâtiment agricole. Sa porte charretière, voûtée en plein cintre, ouvre sur la rue.
- « Cette grange, dit M. Chaufournier, faisait partie de la propriété de M. Dalbanne. Sa pierre de fondation est scellée contre le pignon. Elle nous indiquera par qui elle fut bâtie ».
La pierre est assez grosse, sa forme rectangulaire. Elle porte une inscription gravée en lettres majuscules encadrées d'un filet. Une partie du texte a malheureusement disparu. Je relève les mots lisibles avec leur naïve orthographe :

CETTE PIERE

--- FRANCOIS DENZEL
EC --- ET D'ELISABET
------DE BIGOT – 1764

Maurice de Massey a vite fait de compléter ce texte, nous permettant d'identifier le ménage qui habitait ici.
- « Il s'agit, me dit-il, de Nicolas François d'Hennezel de Francogney et de sa femme Élisabeth Françoise de Bigot. Ce fut probablement mademoiselle de Bigot qui apporta la propriété à son mari, car lui-même était originaire de la neuve verrerie ».
Je feuillette hâtivement mon livre et trouve le personnage.
- « Le Nicolas Joseph d'Hennezel dont nous lisons ici le nom, dis-je, était le fils aîné de Charles II, le fondateur de la branche de Francogney. Il avait trois frères, le doyen de Xertigny, dont nous avons évoqué le souvenir en visitant ce bourg, Charles IV l'ancêtre des Francogney de la Pille, fixés actuellement à Rouen, enfin Léopold, le seigneur de Gemmelaincourt qui échappa à la guillotine et fut l'auteur de la branche de ma belle-fille. Voila une découverte qui intéressera vivement mes cousins ».
Mes notes permettent de suivre l'existence du ménage.
Il se maria à Hennezel (7 avril 1761). Le jeune époux s'installa ici, chez les parents de sa femme, M. et Mme de Bigot de la Pille, pour seconder son beau père, l'un des derniers maîtres de la verrerie d'Hennezel. Malheureusement, il mourut prématurément à trente six ans. Son corps fut inhumé dans la chapelle seigneuriale de l'église d'Hennezel, il en avait été un des fondateurs (20 octobre 1772). Veuve à vingt neuf ans, Élisabeth de Bigot resta au foyer paternel. Elle était chargée d'enfants, elle en avait mis au monde six dans cette maison, quand M. de la Pille, son père en qualité de maître de la verrerie, demanda à la chambre des comptes de Lorraine la confirmation de ses droits sur le domaine, la jeune veuve signa la requête, comme tutrice et gardienne noble de ses enfants mineurs. Son fils aîné avait onze ans, le cadet seulement neuf (9 novembre 1776). Aussi resta-t-elle désemparée lorsque son père mourut deux ans plus tard (5 décembre 1778).
Elisabeth n'avait que trente six ans. Comment pourrait-elle assumer seule la gestion du domaine qui lui permettait d'élever ses enfants...
Depuis quelques années, elle songeait à se remarier. Un oncle de son mari, Léopold de Finance de Bisval, de huit ans plus âgé qu'elle, serait l'appui et le guide qui lui manquait.
Cet oncle habitait le Morillon. Son union avec une nièce pouvait amener des complications d'intérêts. Par ailleurs, ce mariage nécessitait des démarches à la cour de Rome pour obtenir des dispenses canoniques. M. de la Pille avait approuvé ce projet d'union. Le contrat était signé depuis trois ans lorsqu'il mourut. Cependant, le mariage ne se faisait pas. Le décès de son père rendit plus compliqué encore, pour la jeune veuve, la gestion des biens indivis avec son unique frère non marié et de santé délicate...
Un an après la mort de M. de la Pille Élisabeth épousa son oncle. La cérémonie eut lieu dans l'église d'Hennezel et la jeune femme rejoignit la demeure de son époux au morillon (25 novembre 1779).

Quelques semaines plu tard, son frère mourut à Hennezel dans cette maison où il partageait l'existence de sa mère (2 mars 1780).
Mme de la Pille resta seule sur ce petit domaine qui lui venait de ses parents (elle était née Marguerite d'Hennezel d'Anizy). Bien qu'elle ait dépassé la soixantaine, elle gardait son activité, aussi assura-t-elle seule, jusqu'à son décès, la gestion des biens de Hennezel (11 mai 1186).
De son mariage avec Léopold de Finance, Élisabeth de Bigot avait eu quatre enfants, nés au Morillon. Sa mère morte, elle revint habiter à Hennezel, la maison construite par son premier mari. Elle y donna le jour à un cinquième enfant de son second lit. C'était un fils, il mourut en bas age. Ses frères et soeurs furent élevés à Hennezel. Ils avaient une certaine fortune. J'ignore quelle fut leur destinée.
- « Leur postérité est encore représentée, dit Maurice de Massey. L'aîné des fils, Léopold fut propriétaire du château de Lichecourt et maire de Relanges. La fille unique de ce Léopold fut Mme de Fleury, grand-mère de mon cousin le capitaine de Bigot dont je vous ferai faire la connaissance. Le cadet épousa une demoiselle de Randrade de Thuillieres. Ce ménage habitait Nancy. C'est lui qui devait posséder la maison et le jardin abandonné que nous venons de voir. Il n'eut qu'un fils Charles Antoine de Finance, né à Malzeville près de Nancy et qui resta célibataire. Ce gentilhomme vint finir ses jours à Hennezel, il mourut l'année même de ma naissance.
Ces détails sont fixés dans ma mémoire, car ce vieux garçon avait la même passion que nous pour les recherches généalogiques. Il a laissé, sur nos familles, des notes que j'ai consultées. Il s'est éteint fort âgé. Je ne sais pas où il habitait ».
- « Beaucoup de monde ici, dit M. Chaufournier, se souvient de ce M. de Finance, il fut le dernier descendant des gentilshommes verriers habitant Hennezel. Lorsqu'il se retira dans la commune, la propriété de ses parents étant à l'abandon, il s'installa dans la maison que je vais vous montrer. Il louait le premier étage au prédécesseur de M. Dalbanne ».
Notre guide nous engage dans un étroit passage, entre l'ancienne propriété des Finance et le pignon du bâtiment construit par M. et Mme de Francogney. Cette courte ruelle débouche sur un carré de soleil, limité à l'est par une petite maison bourgeoise aux fenêtres garnies de persiennes.
Ce logis, avec sa façade éclatante de blancheur, est si bien tenu qu'on le croirait neuf. Il semble n'offrir aucun caractère. Cependant la porte d'entrée est ancienne, elle est encadrée de larges montants et d'un linteau cintré en grès mouluré, qu'ornent de naïves sculptures d'esprit Louis XV. Au-dessus, une console très en relief devait jadis supporter un trumeau. La porte en bois est à deux vantaux et surmontée d'une imposte à petits carreaux. La large dalle formant le seuil est accostée d'un banc de pierre, petit mais robuste. Les angles de la maison, formés de gros blocs de grès appareillés se découpent en sombre sur le blanc badigeon de la façade.
- « Voila, dit l'adjoint, la maison du noble dont je vous parlais. Son propriétaire l'habite depuis une quarantaine d'années. Il y a fait beaucoup de transformations et l'entretient parfaitement. Il sera heureux de vous en faire les honneurs. Il vous dira ce qu'il sait de ses prédécesseurs ».
Au bruit de nos voix, un homme âgé ouvre la porte.
- « M. Dalbanne, dit M. Chaufournier, je me suis permis de vous amener des visiteurs, Mm. d'Hennezel et de Massey. Ils sont curieux de connaître votre maison, parce qu'elle a jadis appartenu à des membres de leur famille ».
M. Dalbanne est un vieillard encore vert. Sa figure de vieux maître d'école exprime une somme d'expérience et de sagesse, de patience et de labeur. Il semble satisfait et flatté de cette visite inattendue. Il a l'attitude polie et l'accueil déférent des instituteurs que j'ai connus enfant. Il me rappelle celui de Vorges qui m'apprit à lire... M. Dalbanne appelle sa femme et répond avec empressement à mes questions.
- « Puisque vous êtes un M. d'Hennezel, dit-il, vous serez intéressé de savoir quel est le membre de votre famille qui a bâti notre maison. Voulez-vous venir par ici ».
Il me conduit à l'angle nord-est de la façade, pour me montrer la pierre de fondation. C'est un bloc de grès enchâssé dans l'appareillage. Il est plus large que les autres. Suivant la coutume, cette pierre devait autrefois se trouver à droite de la porte d'entrée, un peu au-dessus du seuil. On l'a scellée ici lors d'un remaniement de la façade, peut-être le percement de la fenêtre proche de l'entrée.

CETTE PIERE
A ETE POSE PAR
JEAN FRANCOIS JACINTHE

DENZEE
1766

Ce long rectangle de pierre est encadré d'un filet grave. Son extrême droite a été sciée. Ce qui subsiste est net. De naïfs emblèmes accompagnent l'inscription et attestent la double foi catholique et royaliste du ménage qui fit construire cette demeure. Au milieu de la pierre, le monogramme du christ surmonté d'un calvaire. Dans chaque angle, une grosse fleur de lys naïvement dessinée. De chaque coté du monogramme, on lit, composé en lettres capitales de grosseur irrégulière le texte ci-dessus.
Je ne puis m'empêcher de remarquer la cocasse orthographe de notre nom. M. Dalbanne nous fait observer.
- « Le nom d'Hennezel a été écrit comme le prononcent encore les vieux du pays. Cela prouve que le « L » final ne se prononçait pas dans Hanneze, Hannezay et meme Danesey, suivant qu'on approchait de la franche-comte, par exemple à Gruey ».
- « Savez-vous, dis-je à M. Chaufournier, quel était ce Jean François Hyacinthe d'Hennezel...
Un enfant de quelques mois, l'aîné des fils du ménage qui construisit la grange que vous nous avez montrée. Ce Jean de Hennezel (il signait ainsi avant la révolution) vit le jour ici. Il fut l'un des premiers enfants du village, baptisés dans la nouvelle église (11 novembre 1765).
Son parrain fut son oncle, le curé de Xertigny, qui eut toujours une préférence pour son filleul. Il assura son éducation et protégea sa carrière, il le fit admettre tout jeune aux gardes du corps de Louis XVI, dans la compagnie du prince de Beauvau, sur la recommandation de la soeur de ce grand seigneur, le marquis de Bassompierre, qui protégeait toujours les gentilshommes verriers de la Vosge ».
Comme mon dossier contient de curieux papiers concernant ce Jean de Hennezel je pus en quelques mots raconter à M. Dalbanne les aventures du fondateur de son logis. Je résume ici mes notes.
Lors des émeutes d'octobre 1789, la compagnie de Beauvau, où servait Jean de Hennezel avec rang de lieutenant, se trouvait à Versailles. Il était l'un des gardes du corps chargé tout spécialement de la défense de la personne du petit dauphin. Dans la nuit du 5 au 6 octobre, la populace envahit le château. Elle trouva le gentilhomme en faction à la porte des appartements du futur louis XVII. Jean résiste à la foule. Il tient tête, aussi longtemps qu'il peut, aux hommes et aux femmes déchaînés qui cherchent à enfoncer cette porte. Deux gardes, en sentinelle avec lui, sont tués sur place. L'appartement de la reine est envahi. Marie-Antoinette, à demi vêtue, échappe au massacre. Jean n'abandonne pas son poste. Le lendemain en compagnie de M. de Saint-Aulaire, il escorte la famille royale jusqu'à Paris.
Louis XVI dut se séparer de ses gardes du corps, quelque temps après. Il exprima spécialement sa reconnaissance au jeune défenseur de sa famille, pendant ces tragiques journées.
Jean d'Hennezel fut renvoyé dans sa province avec l'assurance d'être maintenu en activité de service jusqu'à nouvel ordre. Il trouva un refuge au pays natal, dans la maison dont la première pierre porte son nom.
Son attitude au cours de ces événements dramatiques avaient été remarquée, quelques jours après son retour à Hennezel, il est l'objet d'une enquête. Son régiment lui demanda de raconter « ce qu'il a vu et entendu, dans les journées des 5 et 6 octobre 1789 et les ordres qu'il a reçus, lorsqu'il était en sentinelle (9 février 1790) ».
A la fin de cette même année, est signé à la Neuveville-sous-Monfort, le contrat de mariage du « Ci-devant chevalier garde du roi » âgé de vingt cinq ans. Il épouse une cousine, mademoiselle de Thomerot, fille d'un ancien substitut du procureur général à la cour souveraine de Lorraine, en son vivant seigneur de la Neuveville. La mère de la future est une Hennezel de Bazoilles remariée à un Massey auquel elle a apporté une part de la seigneurie de Gemmelaincourt. L'alliance est assez belle, les dots des époux sont supérieures à celles que mentionnent ordinairement les contrats de gentilshommes verriers du pays (25 novembre 1790).
Le ménage s'installe à la Neuveville. Il passera le temps de la révolution dans ce village sans être autrement inquiété. Mais il ne tarde pas à être chargé d'enfants, sept ou huit. Par ailleurs, la jeune femme n'est pas heureuse, son époux se montre vite un piètre administrateur. Il voit grand, il dépense sans compter. Il accumule les dettes, après avoir aliéné dans de déplorables conditions, les uns après les autres, les immeubles de Gemmelaincourt et de la Neuveville. En 1807, menacés d'une ruine totale, Mme d'Hennezel obtint du tribunal de Mirecourt, la séparation de biens » afin, dit le jugement, de sauver ses apports en péril, du fait du désordre des affaires de son mari (7 juillet 1807) ».

De fait cinq ans plus tard, Mme d'Hennezel a perdu la plus grande partie de sa fortune. Son mari harcelé par les créanciers, s'ingénie à sauvegarder les épaves. Lorsque survient le décès du doyen de Xertigny, le prodigue gentilhomme est contraint de céder à sa fille aînée, la future Mme de Beaupré de la Pille, sa part de la succession de son oncle (9 janvier 1811). Puis, d'accord avec les autres co-héritiers, il met sur la tête de sa fille, les immeubles de la Neuveville, hérités d'une tante de Finance (7 février 1811).
Complètement ruiné, l'ancien garde de Louis XVI, qui assume les fonctions de maire de sa commune - on peut se demander comment il l'administrait - adresse une requête au préfet des Vosges, pour être autorisé à reprendre du service. Son age - quarante cinq ans - l'empêchant comme il le désirait, d'être pris dans un régiment de cuirassiers, il demande à être admis, avec le grade de sous-lieutenant, dans la cohorte de la garde nationale. Il prie son parent, le général d'Hennezel, d'appuyer sa demande. Comme il n'y a pas d'emploi vacant parmi les officiers, il est rétrogradé et nommé sergent-major dans la 17eme cohorte, en attendant de passer sous-lieutenant (7 août 1812).
Au retour des bourbons, Jean d'Hennezel fut rappelé dans son ancienne compagnie de gardes ou corps que commandait le duc de Noailles, prince de Poix, gendre du duc de Beauvau (15 juin 1814). La croix de Saint Louis, la décoration du lys et la nomination de brigadier des gardes du corps reconnurent le dévouement du défenseur de la famille royale pendant les émeutes d'octobre 1789. Il rejoignit aussitôt son unité, en garnison à Beauvais (10 septembre 1814).
Au bout de quelques semaines, Jean s'aperçoit que « son âge et sa santé ne lui permettent plus de supporter les fatigues du service ». Il sollicite sa retraite avec la pension de son grade augmente « autant que possible à cause de sa nombreuse famille » et demande à se retirer à Hennezel. Il comptait trente et un ans de services et deux campagnes (au blocus de Neuf-Brisach). A cette demande est joint le certificat où médecin voisin de la Neuveville attestant que le gentilhomme est atteint de différentes maladies, esquinancie et fièvres malignes, gastriques, avec un asthme humoral, qui résistent à tous les remèdes tentés (19 février 1815).
L'interrègne des cent jours fit oublier cette requête. La retraite ne put être accordée qu'en 1816, avec le grade et la pension de capitaine de cavalerie (30 juillet). Cette pension allait permettre au prodigue de ne pas mourir de faim et de marier ses filles. Ses deux fils embrassèrent l'état ecclésiastique, l'un devint curé de Totainville, l'autre de Dommartin-les-Remiremont. Mais leur père continua ses dépenses et ses spéculations malheureuses. Cela ne l'empêcha pas de conserver ses fonctions de maire de la Neuveville. Il demeurait encore dans ce village avec sa femme en 1835. Il a du mourir la-bas.
En tout cas, la maison familiale d'Hennezel était à cette époque, la propriété de son neveu Christophe, maire de la commune. Pensant rendre plus tangibles pour M. Dalbanne ces vieux souvenirs, je termine mon récit en citant les noms de personnes qu'il connaît.
- « L'aînée des filles de M. d'Hennezel, lui dis-je, épousa M. de Beaupré de la Pille, elle était la grand-mère de M. d'Hennezel demeurant à Godoncourt. Une autre fille, fut la grand-mère du capitaine de Bigot, du château de Roncourt ».
Au moment où nous allons entrer dans son logis, M. Dalbanne dit,
- « J'ai connu autrefois, au-dessus de cette porte, un magnifique fronton sculpté avec des armoiries. Malheureusement, il a été enlevé en 1890, quand la maison a été modernisée. Je le regrette beaucoup, mais vous allez voir à l'intérieur quelques vestiges anciens ».
Nous voici dans le vestibule, il est bas de plafond mais assez vaste. A droite, le départ d'un escalier dont le développement a une certaine allure, dans aucune des demeures des gentilshommes verriers de ce pays, nous n'en avons trouve de semblable.
A gauche, s'ouvre le salon salle à manger. La pièce est grande. Elle est ornée d'une belle cheminée de pierre sculptée datant de la construction de la maison. Son décor, coquilles, cornes d'abondance, profusion de fleurs et de fruits est d'un style Louis XV interprété par un artiste campagnard. Je regrette de ne pouvoir photographier cette cheminée. Un large panneau de papier multicolore la déshonore et cache le foyer. Peut-être y-a-t-il dans l'âtre, une taque à feu ancienne... M. Dalbanne n'en a jamais vu. Par contre, dans la cheminée de la cuisine il en aurait une grande, bien décorée. Mais il est impossible de la voir, on a scellé par dessus une plaque moderne en fonte unie, elle cache l'ancienne. Les murs de ce salon devaient être couverts de boiseries comme au Tolloy et à la Pille. A peine en trouve-t-on quelques traces. La pièce est d'une propreté méticuleuse, mais le papier de tenture et le mobilier du goût de braves gens qui nous reçoivent.

La cuisine et la grande chambre qui l'avoisine complètent la distribution du rez-de-chaussée. Ces pièces ont été très remaniées. Je n'y remarque rien d'intéressant. Il en est de même dans les trois chambres de l'étage, nous assure-t-on.
M. Dalbanne confirme que c'est dans l'une de ces chambres que s'éteignit le vieux M. de Finance célibataire qui s'était retiré à Hennezel, pour finir ses jours, aussi près que possible des ruines de la propriété de ses parents. Il mourut deux ans avant que les Dalbanne achetassent la maison (10 février 1888) à l'âge de soixante dix sept ans. Devançant mon désir, notre hôte me propose de jeter un coup d'oeil sur ses titres de propriété. L'ancien maître d'école aime l'ordre. Sa formation professionnelle lui en a donné le goût. Tout ce qu'il possède est rangé avec un soin méticuleux. Je le constate en parcourant la liasse de vieux papiers, ils sont parfaitement classés. En un instant, il est possible de connaître la suite des familles qui se sont succédées dans ces murs, depuis que le ménage d'Hennezel de Francogney les a construits. A l'aide de mes notes personnelles, je pourrais même remonter la filière des détenteurs de ce sol jusqu'au début du XVI° siècle, c'est a dire jusqu'à Aubertin de Hennezel, premier du nom, le créateur de l'étang dont nous a parlé M. Chaufournier.
Cette partie du village semble bien la plus ancienne, celle dont il est question dans la charte de 1448, le sol même où, il y a six siècles, s'implantèrent les maîtres verriers originaires de bohème, sol qui prit le nom de Jehan Hennezel le fondateur de la « vieille verriere ».
M. Dalbanne nous dit.
- « J'ai acheté cette maison en 1890 à Louis Cugnot, menuisier. Il la possédait depuis la fin du second empire. C'est lui qui louait le premier étage à M. de Finance. M. Cugnot l'avait acquise des propriétaires du château d'Attigny, les époux de Finance-de Minette de Beaujeu, père et mère de Mme la colonelle de Poyen de Bellisle, décédée l'année dernière, et grande-tante de M. Henri de Finance du château de Thuillieres (5 janvier 1865). M. et Mme de Finance n'habitèrent jamais la maison. Ils ne la possédèrent que deux ans, car ils l'avaient acheté à M. Émile du Houx et Lucien du Houx lorsque ceux-ci quittèrent Hennezel pour la verrerie de Fains ».
Je me tourne vers Maurice de Massey
- « Le commandant Klipffel nous a dit tout à l'heure que son oncle Émile du Houx, rentrant d'Australie, acheta une propriété à Hennezel, pour faire de la culture et qu'il la revendit peu de temps après son mariage, lorsque la verrerie de Montferrand eut fait faillite, il s'agit sans doute de cette maison ».
« Probablement, dit M. Dalbanne, ces Mm. du Houx avaient acquis la maison de M. Jules Bourgeois de Vineuil-St Firmin et la revendirent trois ans plus tard. Quant à M. Bourgeois, il l'avait acheté à la fille du dernier d'Hennezel qui fut maire de la commune. Cette dame se nommait Célestine. Elle était fille unique. Depuis le décès de sa mère, elle vivait avec son vieux père. Elle avait dépassé largement la quarantaine lorsqu'elle épousa un cousin de la Neuve-Verrerie, d'une douzaine d'années plus jeune qu'elle, M Benjamin d'Hennezel. Le mariage eut lieu ici (3 février 1847). Benjamin d'Hennezel continua la culture de son beau-père trop âgé.
Ce vieux M. d'Hennezel se nommait Christophe, il était le second fils du constructeur de la maison. Toute sa vie se passa à Hennezel. Il s'intéressait beaucoup à la commune. A diverses reprises, il exerça les fonctions de maire et d'adjoint. Il se montra toujours bon administrateur et dévoué pour tout le monde. Son souvenir reste. Il était encore adjoint lorsqu'il mourut dans cette maison, à quatre vingt et quelques années le 18 novembre 1851. Sa fille s'était mariée trop âgée pour avoir des enfants. Après le décès de son père, elle vendit la propriété à M. Bourgeois et elle se fixa à la Neuve-Verrerie où son mari s'occupa de culture (25 juin 1855). Tous deux sont morts là-bas ».
- « En effet, dis-je à mon ami, l'année dernière, en visitant le cimetière de Charmois, j'ai découvert la tombe de Benjamin d'Hennezel. Il devait être du nombre des derniers gentilshommes verriers auxquels faisait allusion le père Colin - depuis la mort des verriers, ces messieurs ne faisaient plus rien que chasser et vivre largement ».
- « Très certainement, répond Massey. depuis l'arrêt des verreries, ces gentilshommes restés dans le pays au milieu du XIX° siècle, ne s'occupaient guère que de cultiver leurs terres et d'exploiter leurs bois. Les actes d'état civil les qualifiaient toujours - propriétaires et cultivateurs ».
- « Ce que vous dites de l'estime dont jouissait Christophe d'Hennezel, dis-je à M. Dalbanne, concorde avec l'attitude de ses compatriotes pendant la révolution. Vous ne connaissez sans doute pas ses aventures ... ».

Notre hôte avoue qu'il ignore à peu près tout de l'existence de ce M. d'Hennezel, il sera intéressé par ce que je lui raconte de ses prédécesseurs. Je m'empresse de lui résumer la vie du dernier Hennezel, propriétaire de sa maison. A l'âge de dix huit ans, Christophe s'était engagé à Lunéville dans la grande gendarmerie de France (1785). Il pensait faire sa carrière de l'état militaire. Il passa ensuite dans le régiment d'Angoulême dragons. Il servait comme maréchal des logis lorsque éclata la révolution. Les évènements qui marquèrent les derniers mois de 1789 inclinèrent le jeune gentilhomme à suivre l'exemple de son frère aîné, le garde du corps, abandonner l'armée dont les membres devaient parjurer leur serment de fidélité au roi.
Christophe saisit le prétexte de « contusions à la poitrine et au bras » pour quitter son régiment. Il revint à Hennezel jusqu'au jour où la haine contre les nobles ne connut plus de bornes. Après la fatale équipée de Varennes, les gardes de louis XVI sont licenciés (21 juin 1791). Les gendarmes, les chevau-légers et les mousquetaires de la maison du roi subissent le même sort. Beaucoup de fidèles serviteurs du monarque prennent le chemin de l'exil pour se reformer hors de France. Le flot des émigrés grossit rapidement. La noblesse provinciale se groupe à Worms auprès du prince de Condé qui personnifie le mieux l'émigration sérieuse et militante.
Comme plusieurs de ses parents, Christophe d'Hennezel, juge prudent de quitter le pays, il décide de rejoindre le corps de Condé. D'après une requête qu'il adressa au ministre de la guerre au début de la restauration (29 juin 1814) il aurait été reçu par le duc de Guiche et incorporé dans une des compagnies de gardes du corps reformés. En 1792, pendant quelques mois, il fit campagne avec son unité dans la brigade de monsieur.
A la fin de 1791, le cardinal de Rohan, le triste héros de l'affaire du Collier, avait mis son château d'Ettenheim, situé sur la rive droite du Rhin, à la disposition du prince de Condé, lorsqu'il quitta Worms. Le cardinal avait autorisé les gentilshommes, groupés sous les ordres du prince à cantonner dans les villages environnants. Cette troupe logeait chez les gens du pays dont l'esprit était excellent. Les trois mille gentilshommes composant la future armer royale, prenaient pension chez l'habitant. Ils y passaient la majeure partie de leur temps chaque jour, quelques uns se rendaient à Ettenheim pour rester en liaison avec leur quartier général et apprendre les nouvelles. L'armée royale ne commença vraiment à s'organiser qu'au printemps de 1792, lorsque les progrès de la révolution décidèrent l'Autriche et la Prusse à soutenir les défenseurs de la royauté. Prévoyant pour les mois à venir, le déclenchement des hostilités, le prince de Condé décida au début de mars, de quitter Ettenheim et de reporter ses cantonnements plus au nord vers Bingen, sur la rive droite du Rhin, entre Mayence et Coblentz. La troupe se mit en marche par petits détachements commandés par des officiers.
A ce moment, une certaine inquiétude régnait dans l'armée royale. On attendait de savoir si la troupe, amenée par Condé, serait assurée d'obtenir solde et subsistances. Il fallait pour cela des ordres des frères du roi. Le comte de Provence et le comte d'Artois, hésitaient à donner les instructions espérées. Certains officiers décidèrent de partir seuls, ils dirent à leurs soldats qu'ils ne pouvaient les emmener, étant donné l'incertitude de la vie qu'ils trouveraient sur la terre l'étrangère. Un certain nombre de gentilshommes découragés, se dispersèrent en attendant le sort qui serait réservé aux troupes royales. Christophe d'Hennezel était du nombre de ces gentilshommes.
Depuis son départ d'Hennezel on l'accuse d'émigration. Ses biens sont mis sous séquestre. Les révolutionnaires cherchent à indisposer contre lui ses compatriotes. Il n'ose revenir au pays natal. Il se réfugie près de Selestadt, dans le petit village de Neuve-Eglise, situé à une trentaine de kilomètres d'Ettenheim et de Saint-Dié. La région est montagneuse et boisée, On peut se cacher facilement. Il restera plus de huit mois dans ce village.
Valmy, Jemmapes, la comparution de louis XVI devant la convention, ces nouvelles découragent le gentilhomme, « Maintenant, pense-t-il, tout espoir de sauver la monarchie est perdu... mieux vaut regagner la maison paternelle abandonnée au mois de février ». Muni d'attestations en règle, il espère justifier sa longue absence. Il revient à Hennezel, et pour ne pas être inquiété, il adresse aussitôt une requête aux administrateurs du département d'Épinal. La famille de sa femme lui donne des relations dans la magistrature de la ville. « S'il s'est absenté pendant quelques mois, déclare-t-il, c'était pour régler des affaires importantes ». Il fait apostiller favorablement sa supplique par le directeur du district de Darney et l'accompagne d'un certificat de la municipalité de NeuveÉglise et d'une attestation donnant son signalement, attestation qu'il fait signer du maire et de plus de vingt habitants de ville, chef-lieu du canton. Ce document permet d'imaginer son physique. Un peu moins grand que son frère aîné, Jean le garde du corps, Christophe était encore d'une belle taille, cinq pieds, cinq

pouces 1m80. Mais sa chevelure blonde, son visage ovale taché de petite vérole dominé par un « nez gros et aquilin », sa bouche médiocre au-dessus d'un « menton pointu » ne devaient pas faire du jeune gentilhomme un adonis..

Les pièces délivrées par les municipalités alsaciennes, affirmaient que Christophe avait trouvé asile sans interruption, du 16 avril au 29 décembre 1792 chez le curé de Neuve-Église. Joints aux affirmations de civisme produites par le requérant, ces documents tendent à prouver qu'il n'a pas émigré, en tout cas, il ne peut être accusé d'avoir pris les armes contre la république. Le directeur du district de Darney transmet le dossier à Épinal, en déclarant qu'il y aurait lieu de rayer de la liste des émigres « le citoyen Charles Christophe d'Hennezel ». (11 février 1793).

A Épinal, les difficultés commencent, le directoire se montre moins coulant. « Si le pétitionnaire, objecte-t-il, peut-âtre rayé de la liste des émigrés, parce qu'il justifie du lieu de sa résidence depuis le milieu d'avril, on ne sait pas où il se trouvait depuis son départ d'Hennezel, c'est à dire du 9 février au 16 avril. en conséquence il ne pourra rentrer en jouissance de ses biens qu'après avoir acquitté les frais de séquestre, des contributions de 1792 et une somme s'élevant au double de leur montant à titre d'indemnité. Enfin, il devra donner, comme caution au district de Darney, la valeur d'une année de revenu (19 février 1793).

L'ancien maréchal des logis de la brigade de monsieur se tire à bon compte d'un mauvais pas, entre le 9 février et le 16 avril il était à l'armée des princes, il pense avoir retrouvé sa tranquillité, ne plus être inquiété, il n'en est rien. La tare d'émigration marque son dossier, elle ne disparaîtra pas si facilement, quatre ans plus tard en septembre 1797, il apprend que sa radiation de la liste des émigrés n'a été que provisoire, son nom y figure toujours, il tombe sous le coup de la loi du 29 août précédent, qui a banni de nouveau de France, tous les émigrés rentrés.

Christophe s'empresse d'attirer l'attention de l'administration départementale sur son cas. Il lui adresse une requête pour être autorisé, tout au moins à continuer à résider provisoirement à Hennezel (17 octobre 1797), mais la loi édictée par la révolution de fructidor est formelle, même les émigrés, rayés provisoirement, sont bannis. Malgré la bienveillance des administrateurs qui font suivre la supplique à Paris, en disant que son auteur est victime d'une erreur, Christophe est contraint de s'expatrier sans délai. Quelques jours plus tard, il obtient du canton d'Escles un passeport pour la suisse (23 octobre). Il se met en route dés le lendemain, par Remiremont et Mulhouse. Cinq jours plus tard, il est a Bâle où le bourgmestre certifie son arrivée. Ce second exode paraissait d'autant plus pénible au gentilhomme qu'il était jeune marié. Il n'y avait pas deux ans qu'il avait épousé à Hennezel une demoiselle André, fille d'un avocat d'Épinal. Un bébé de un an égayait son foyer et il laissait sa femme enceinte de quatre mois. heureusement, la séparation ne fut pas longue et grâce aux appuis de sa belle famille, il fut autorisé à regagner Hennezel. Quelques semaines plus tard, bien que sa radiation définitive ne soit pas encore signée (15 décembre 1797), il était présent à son foyer lors de la naissance de son second enfant et put en faire lui-même la déclaration, assisté de Paul de Finance, le second mari de sa mère (10 mars 1798).

Un an plus tard, la radiation n'était pas encore obtenue, on continuait à accumuler les enquêtes. au mois d'août 1798, l'administration cantonale d'Escles avait été obligée de répondre à un long questionnaire, venu de la police de Paris pour être renseignée sur le civisme du pétitionnaire. Toutes les réponses et les explications données par les commissaires d'Escles, sont favorables à l'ancien sous-officier de Dragons-Angoulême. Elles relataient son existence depuis qu'il a quitté son régiment. Elles spécifient « L'inculpé a été considéré comme émigré par l'opinion publique, il a fait partie de la garde nationale, il ne fréquente que les bons citoyens, il parait attaché à la révolution ». Le rapport conclut en signalant que « depuis six ans, l'inculpé n'a cessé de réclamer sa radiation définitive, qu'elle doit lui être accordée puisqu'il n'a jamais été l'objet d'un arrêté défavorable au contraire » cet - au contraire - et les termes dans lesquels est rédigé ce bulletin prouve la sympathie que portaient à Christophe d'Hennezel ses compatriotes.

Cette sympathie ne semble jamais avoir cessé. Quelques années plus tard, le dernier Hennezel habitant le village de son nom, était mis à la tête des affaires communales (18d'8).Pendant près d'un demi-siècle, de 18d'8 jusqu'à son décès (1d'novembre 1851) il remplira alternativement à diverses reprises, les fonctions de maire et d'adjoint. Ces faits attestent la modération du caractère du gentilhomme et de la souplesse de ses opinions politiques ,au temps des « girouettes » ainsi appelle-t-on la restauration et l'interrègne des cent jours. Les hommes, inflexibles dans leurs principes et fidèles à leurs serments,furent l'exception.

Peu après le retour de Louis XVIII à Paris, une ordonnance royale réorganisa les régiments de cavalerie, Christophe redevenu monarchiste, s'empressa d'écrire au ministre de la guerre, pour rappeler ses services avant la révolution et à l'armée des princes. « Il y a., dit-il, passé sa jeunesse au service de son roi et son coeur est toujours pénétré d'amour et de dévouement pour sa personne. En conséquence, il supplie sa majesté de lui accorder les récompenses et marques honorifiques que lui valent ses services en qualité de gentilhomme et d'officier ». Il signe, le chevalier d'Hennezel, maire de la commune d'Hennezel (29 juin 1814).
Le comte de Montlivaut, préfet des Vosges, apostille favorablement cette supplique et rappela l'intérêt tout particulier que portait à M. d'Hennezel, le comte de Damas, commissaire du roi (4 juillet 1814).
Noyée dans d'innombrables requêtes du même genre, celle-ci semble n'avoir donné aucun résultat. Au moment de Waterloo, Christophe se vit retirer, pendant quelques semaines, les fonctions de maire. Il les réintégra après le retour de louis XVIII, lorsque le monarque réorganisa le collège électoral (août 1815). Le reste de l'existence du gentilhomme s'écoula paisiblement à Hennezel. Depuis son veuvage, il y vivait entouré des soins de sa dernière fille qui devait épouser son cousin germain, Benjamin d'Hennezel, peu de temps avant le décès de son vieux père.
M. et Mme Dalbanne ont pris grand intérêt à nos conversations. Ils regrettent que notre visite soit si rapide. Il me font promettre de revenir les voir plus longuement et ils se mettent à ma disposition pour tous les renseignements et les recherches dont j'aurais besoin. Au sortir de chez Dalbanne, M. Chaufournier, nous indique une autre maison ancienne. C'est la première à gauche de la route, en venant de Darney. Elle semble à l'abandon. Il dit à Maurice de Massey,
- « On raconte que cette maison a été construite par un membre de votre famille. Je n'ai jamais su lequel. Sur notre cadastre, elle était, en 1828, la propriété d'un M. Charles d'Hennezel de la Neuve-Verrerie. Elle a appartenu ensuite à d'Hennezel du Tolloy. Il y a longtemps qu'elle est pour ainsi dire inhabitée ».
Cette maison est perpendiculaire à la rue. Sa façade regarde le nord. Elle a été en partie démolie et remaniée. Il n'en reste qu'un rez-de-chaussée.
Un seul détail attire notre attention, la porte d'entrée. Elle est vraiment belle. Des montants, de hauts pilastres, aux socles et aux chapiteaux moulurés sont suspendus dans le vide. Le seuil sur lequel ils posaient a disparu, il n'en subsiste que la partie centrale. Deux dalles branlantes et gondolées par l'usure la précédent, vestiges d'un perron. Un bloc de grès cintré forme le linteau. Il comporte, en son milieu, une console du meilleur style louis XV, très en relief et finement sculptée. Au dessus, un haut fronton, encadré de montants qui supportent des chapiteaux et une corniche en anse de panier dont les moulures sont d'une exécution parfaite. Le champ du fronton porte des traces de hachures.
- « Il y avait ici, dit monsieur Chaufournier, un magnifique panneau sculpté. C'étaient des blasons. Il a disparu. Il ne reste que la date gravée de chaque coté de la console, 17 - 57 ».
La porte d'entrée a deux vantaux de largeur inégale. Ce sont de simples planches de chêne, très larges et très épaisses, que les intempéries ont durci. De gros clous de fer forgé les assemblent. Malgré sa vétusté, cette porte rustique ne parait pas ancienne, elle a du remplacer une porte de l'âge de la maison qui devait être du même style que celle de la Pille. Il n'en reste que l'imposte à petits carreaux. Au-dessus du fronton, se détache un oeil de boeuf, taillé dans un seul bloc de pierre dont les fines moulures s'accordent parfaitement avec celles de la corniche, le maçon constructeur de cette porte était, tout à la fois, habile et homme de goût.
Tandis que j'admire ce travail et en fais une photographie, mon ami parait fort intrigué de ce que m'a dit M. Chaufournier, il feuillette ses notes.
- « Je me demande, dit-il, quel est le Massey qui a fait bâtir cette maison. Il y eut au milieu du XVIII° siècle, un Charles de Massey qui se qualifiait seigneur d'Hennezel en partie. Sa mère et sa femme étaient des demoiselles de la Sybille. Mais il habitait la Neuve-Verrerie et il s'était marié deux ans après la date que nous lisons sur cette porte (8 novembre 1759). Il ne s'agit pas non plus de ses parents, ils habitaient la Frison. Quant au Charles d'Hennezel indiqué en 1828 comme propriétaire de la maison, ce devait être Charles Léopold 1er, il habitait Charmois sous la restauration, mais sa femme Christine naquit ici. Elle était la dernière soeur de Christophe, le prédécesseur de M. Dalbanne. L'un de ses fils se maria au Tolloy, l'habita et fut le père du docteur d'Hennezel ».
Une autre énigme se pressente. J'aperçois, tout près du pignon de ce logis, un amoncellement chaotique, les ruines d'une maison qui devait être plus importante que sa voisine restée debout. La végétation étouffe ses décombres, des ronces effrontées les ont envahies, leurs tiges rouges se glissent

entre les pierres, s'insinuent au coeur des ruines. Sur les gravats devenus terreau s'élancent des gratterons.. des mauves, de l'herbe à lapins. Quels humains ont coulé leurs jours ici....
- « C'était aussi une maison de nobles, déclare notre guide. On m'a dit qu'elle appartenait autrefois à M. d'Hennezel. Cependant sur le cadastre, le propriétaire indiqué était un Jean-Alexandre de Bonnay, demeurant à Bonvillet. Sous ces ruines est ensevelie une très belle pierre sculptée avec des armoiries. Je pense qu'on la retrouverait en déblayant. Elle pourrait vous renseigner ».
- « Ce Bonnay m'est bien connu, observe Maurice de Massey. Il était de la branche de Foucheron, rien d'étonnant à ce qu'il ait été, sous la restauration, propriétaire de cette maison aujourd'hui effondrée. Sa femme était soeur de Christophe et sa propre soeur à lui, avait épousé M. de Finance de Lichecourt, demi-frère de Christophe. Le fait que ces maisons si proches de l'ancien four à verre appartenaient aux enfants d'Élisabeth de Bigot, prouve que cette partie du village constituait le domaine créé par les premiers Hennezel. Depuis la nuit des temps, leurs descendants se transmettaient ces biens par héritage ».
La remarque de mon ami est vraisemblable, les quatre habitations et leurs jardins figurent sur le plan de 1716. Il y en a même une cinquième, située un peu plus bas que la propriété de M. Dalbanne, d'après le dessin d'Aubry, cette maison devait comporter une tourelle. Quel dommage qu'il n'en reste aucune trace. Ce logis devait être le plus ancien de tous, le manoir contemporain de ceux du Grandmont et de la Rochère. Sur sa carte, le géomètre a tracé, en lettres capitales, au centre de cette petite agglomération de résidences nobles, le nom Hennezel, comme pour attester qu'il s'agissait bien du nid primitif de la famille. Quel sujet de méditation... Je me sens sur le sol vénérable où plongèrent les premières racines de l'arbre immense qui a étendu ses multiples branches à travers le monde. Après six siècles de vigoureux rameaux verdissent encore aux pointes de ces branches ... mais ici il n'y a plus que de la terre en friche, seul reste debout le modeste logis où les Dalbanne nous ont fait un accueil empressé et déférent.
En remontant vers le centre du village, nous atteignons l'église. Déjà, il y a vingt huit ans, j'avais été étonné de sa simplicité architecturale, de sa rusticité. Elle a l'air d'une maison comme les autres, cependant elle n'est pas tout à fait comme les autres, elle est le lieu où l'âme du village se maintient le mieux. Certes, elle est faite des mêmes pierres, elle est couverte des mêmes tuiles rondes que les vieilles maisons du pays, ceux qui l'ont faite, n'ont pas été chercher au loin les matériaux, ils les ont pris sur place, le grès à fleur du sol, le chêne dans la forêt qui nous enserre. Me maçon qui l'a construite avait sans doute bâti bien des maisons. Quand on lui a demandé de faire une église il a regardé comment avaient fait les anciens, il a voulu faire comme les anciens.
Elle est bien du village, cette église. Les mêmes intempéries, brûlures du soleil, bourrasques de vent, tempêtes de pluies, linceul de neige qui ont meurtri les maisons voisines, ont patiné ses murs et son toit de couleurs assorties. Cela lui donne un air de parenté avec ce coin de terre et ses terriens. Cette église, c'est une paysanne vosgienne, elle en a l'allure. On ne peut cependant pas la confondre avec n'importe quelle autre maison, fut-ce la plus grande, elle a sa silhouette personnelle, une certaine manière de se tenir, un autre air, avec ses larges fenêtres cintrées et le double cordon de grès taillé qui ceinture ses murailles, signe d'une haute noblesse, elle est la demeure de dieu. Sa nef a vu prier les générations de gentilshommes dont nous connaissons les demeures ....
- « Mais dis-je à M. Chaufournier, le clocher semble de construction assez récente. On dirait qu'il a été ajouté après coup... le porche aussi))... ils sont bâtis en petites pierres de taille apparentes, les blocs de grès appareillés des angles et les encadrements moulurés des fenêtres, ainsi que le tympan qui surmonte le porche révèlent de la part du constructeur, une petite prétention architecturale ».
- « C'est exact, répond l'adjoint. La tour du clocher n'a guère qu'une quarantaine d'années. Lors de la construction de l'église, il avait fallu, faute de fonds, se contenter d'un clocher en bois. Dans mon enfance, ce vieux clocher existait encore. Je m'en souviens bien, il menaçait ruine. On décida de le remplacer par un clocher en pierre. La commune obtint une subvention de l'état que triplèrent, une somme votée par le conseil de fabrique et une souscription des habitants. La première pierre du nouveau clocher fut posée en 1887. Un an plus tard, la bâtisse était achevée, on bénissait les nouvelles cloches qui venaient de la fonderie de Robecourt ».
- « Il y a donc plusieurs cloches... je serais curieux de savoir quels en furent les parrains ».
- « Nous avons trois belles cloches. La plus grosse, a eu pour parrain M. Paul Rodier, de la Hutte, notre ancien maire, la moyenne, M. Boileau-Manier, le maître de la verrerie de la Rochère, la plus

petite, un M. de Hennezel, nommé je crois Léopold. Ce même jour, après la bénédiction des cloches, la nouvelle tour fut consacrée ».
L'Église est entourée d'un terrain vague et broussailleux ou poussent quelques arbustes. C'est la place de l'ancien cimetière. La, furent inhumés la plupart des êtres que nous avons évoques. Le dernier Hennezel enterré ici, était le vieux Christophe, son corps vint reposer auprès de ceux de sa femme, de ses deux filles mortes jeunes (1810- 1811), et de sa mère Élisabeth de Bigot (1818). Son père, décédé une vingtaine d'années avant la révolution, avait été inhumé dans la chapelle seigneuriale (1772).
Les corps de ces Hennezel ont-ils été exhumés lorsque ce cimetière fut désaffecté... à l'ombre de l'église qu'ils avaient bâtie sur le sol ancestral « le terrain dépendait de leur verrerie et ils en avaient fait don », leurs os blanchis nourrissent la terre. Qui donc ici, depuis qu'aucune âme en deuil et en prières ne vient plus y jardiner ses regrets. Qui donc ici, sait qu'on a couché autour de cette église les corps des descendants du fondateur du village. Et je songe au nombre infime de chrétiens, qui se souviennent que les morts de leur famille les entourent et vivent très réellement à leurs cotés. Ces morts leur diraient de n'abandonner aucune de leurs traditions, parce que chacune d'elles a son sens, sa nécessité, ses bienfaits. Ces traditions ne furent pas adoptées au hasard. Elles doivent se mêler à notre vie, à nos sentiments pour leur donner une valeur féconde.
- « Plus personne ne vient prier ici, confirme l'adjoint. Il y a plus de soixante ans que le nouveau cimetière existe. Il été créé à la veille de la guerre de 1870.
Les Massey qui vécurent à Hennezel, au milieu du XIX° siècle, étaient de la même branche que moi. Le dernier, nommé Charles François Joseph était le frère aîné de mon grand-père. Il avait épousé une cousine, Céleste de Massey, soeur de Mme Odinot, de Bourbonne les Bains t(1837) ».
- « Ce M. de Massey, reprit M. Chaufournier, demeurait dans la maison que vous voyez sur la place, derrière le monument aux morts et qui est la mairie école. Quand la famille de Massey mit en vente cette maison, la commune l'acheta parce qu'elle était la plus grande du village, pour lui donner la destination qu'elle a aujourd'hui ».
- « Mon grand oncle, reprend Massey, tenait cette maison de sa tante, Mme Eléonore de Finance, fille du second mariage d'Élisabeth de Bigot. Isidore fut accable d'épreuves, au bout de deux ans de mariage, il perdit une fille au berceau, puis sa femme lorsqu'elle donna le jour à un second enfant, un fils (1813). Le malheureux père n'avait que vingt et un ans. Désole, il quitta Hennezel pour habiter Bains. Il mourut là-bas en 1821. Son fils ne lui survit que quelques années, il décéda à vingt ans. C'est probablement après la mort de ce jeune homme que son grand-père de Massey devint propriétaire de la maison d'Hennezel. Cet oncle vécut ici après son mariage. Il s'occupait de vente de bois. On aurait dit qu'un mauvais sort hantait la maison car ma grand-tante, Céleste y mourut aussi très jeune (en 1845), elle n'avait que vingt neuf ans. Elle laissait deux enfants en bas age, le premier, un fils qui mourut à Darney où il était pensionnaire en 1853 à l'age de quinze ans, et une fille qui épousa toute jeune un huissier nommé Richard, fils d'un cultivateur de Xertigny (1851) ».
- « C'est après le mariage de M. Richard, précise M. Chaufournier, que la commune acheta à M. de Massey, sa maison (1858) ».
- « Savez-vous, dis-je à mon ami, pourquoi notre grand-oncle la vendit...
- « Probablement pour sortir de l'indivision avec sa fille mineure, Mme Richard. Par ailleurs, depuis la mort de sa femme, mon grand-oncle vivait avec une maîtresse, une paysanne du pays, nommée Appoline Gouget. Il en avait une fille naturelle. Cette liaison lui rendait la vie difficile ici. Il quitta sa maison et, deux ans plus taro, épousa sa maîtresse en reconnaissant sa fille (18 juillet 1858). Mon aïeul s'étant opposé à cette alliance peu reluisante, mon grand oncle fut obligé de lui faire des sommations pour se marier. Après son départ d'Hennezel, il habita la Rochère ».
En passant devant un bâtiment ancien situé entre la rue et le monument aux morts M. chaufournier nous dit,
- « Voila la maison qui servait autrefois de mairie, d'école et de logement pour l'instituteur. elle a été construite peu de temps après l'église, c'est à dire au moment où fut créée la paroisse. Au milieu du XIX° siècle, bien que d'autres écoles aient été créés à la hutte, à la Planchotte, à Clairefontaine, ce bâtiment n'était plus suffisant pour recevoir tous les enfants du village d'Hennezel. Le local servant de classe était si exigu qu'on devait diviser les élèves en deux groupes, l'un qui venait le ,matin, l'autre l'après-midi. Les parents se plaignaient. Cette situation devint de plus en plus intolérable au fur et à mesure que croissait le nombre des enfants. Il y avait près de cent cinquante élèves en 1860. La commune acquit alors la maison de M. de Massey et la fit transformer en mairie école ».

Pendant cette conversation, j'examine l'ancienne demeure des Massey. Sa façade donne sur la place. Elle est précédée d'un petit jardin fermé par un portail, tout près du monument aux morts, deux petits piliers de grès, inspirés de ceux que nous avons vu en ruine au bas du village. Cette mairie école n'a pas de caractère spécial. Un long immeuble à un étage, percé de nombreuses fenêtres et cou vert en tuiles mécaniques. La construction ne doit pas être ancienne,on n'y voit pas le fameux cordon de pierre. Elle ne donne aucune envie de la visiter.
- « Cette maison, dis-je à Massey, figure sur le plan d'Aubry à coté de celle de Jean-Claude d'Hennezel, doyen de Xertigny, dont la façade était tournée au midi. C'est la que l'abbé d'Hennezel se réfugia à son retour d'émigration, pour être à proximité de ses neveux. Il y demeurait encore au moment où il prononça le serment de fidélité prescrit par le premier consul (7 juillet 1802). Il quitta ensuite Hennezel pour réintégrer son ancienne paroisse (janvier 1803). Apres sa mort, sa maison d'Hennezel était au nombre des immeubles que se partagèrent ses neveux. Elle échut à sa nièce, Mme Isidore de Bonnay (1810) ».
- « C'est exact, dit l'adjoint, sur le cadastre, M. de Bonnay est porté comme propriétaire. Mais il y a longtemps que la maison n'existe plus. Elle a du être démolie lorsqu'on aménagea la mairie école actuelle ».
Juste derrière l'école, à quelque cent mètres, une autre maison d'aspect ancien aussi, mais très simple. Elle est presque carrée. Elle comporte un étage. Elle regarde la route de Gruey. Par devant, un jardinet soigné qu'égaient des touffes de rosiers, de gerbes de plantes vivaces, des carrés de légumes, quelques arbres fruitiers ombragent ce paisible terrain et encadrent le logis.
- « Voila, dis-je, à M. Chaufournier, le presbytère où l'abbé Gérard m'a donné l'hospitalité en 1901. Est-il ancien... ».
- « Il doit avoir le même age que l'église. Le curé de ce temps se nommait Pillot. Il se trouvait à Hennezel depuis la création de la paroisse. Pendant la révolution, comme il avait prêté serment, il ne fut pas autrement inquiété, il resta à Hennezel, mais en 1793, il dut quitter ce presbytère qu'il habitait depuis trente ans. La maison fut confisquée. On la loua à un particulier puis elle fut vendue comme bien national (1796). Après le concordat, l'abbé Pillot reprit possession de son église. Mais comme il n'y avait plus de presbytère, la commune fut obligée, pour loger le curé, de louer une maison dans le village.
L'ancienne cure ne put être rachetée que trente ou trente cinq ans plus tard, grâce à une subvention accordée par Louis Philippe et surtout grâce à une souscription faite parmi les paroissiens et qui tripla le don royal (1837). Depuis cette époque, le presbytère a toujours été occupé par le curé. L'abbé Gérard que vous avez connu, l'a habité trente ans. Le bon prêtre nous a quitté en 1909 pour se retirer à Monthureux-sur-Saône. Il est mort là-bas, il y a sept ou huit ans (1922).
J'aimerais revoir l'intérieur de ce vieux presbytère. Je ferais volontiers la connaissance du successeur de l'abbé Gérard, de son coté, le brave adjoint prolongeait avec plaisir notre visite. Les souvenirs que nous avons évoqués ensemble, complètent ceux qu'il a pu recueillir par tradition de famille.
Mais le temps nous presse. J'ai proposé à Massey de passer par Attigny en le reconduisant à la Rochère. Nous quittons M. Chaufournier en lui promettant de revenir.

ANNEXE A LA TROISIEME VISITE A HENNEZEL (60)

Les Hennezel à Hennezel depuis l'origine

1448	L'ancienne verrière de Hennezel, fondée par Jehan 1er, fils présumé d'Henry, ne fonctionne plus.
1469	Elle est habitée par Jehan et ses trois fils, Claude 1er Didier 1er et Jehan II, qui fondent la verrière du Fay de Belrupt, dit le Tourchon.
1501	Ces trois frères habitent Hennezel et fournissent des verres de couleur pour les vitraux des palais ducaux de Nancy et de Neufchatel.
1523 - 1546	Sont maîtres de la verrière de Hennezel, trois fils de Claude 1er, savoir Pierre 1er, Sgr d'Ormoy, mari de Claude de Voisey, Aubertin 1er, mari d'Antoinette de Monthureux, Jehan III.

1549	Nicolas, fils de Jehan III, habite Hennezel et fonde la verrière de Busenne avec son frère Georges. Ils se qualifient seigneurs de Houldrychapelle.
1555	Pierre II, neveu de pierre 1er et d'Aubertin 1er et mari de Marie Anne de Thiétry, habite Hennezel. Il est le premier de la famille qui va en Thiérache en 1572.
1557	Aubertin II, fils d'Aubertin 1er est maître de la verrière avec Nicolas de Hennezel et Claude de Thysac. C'est sans doute lui qui s'installe en Angleterre, où il y avait un Aubertin d'Hennezel en 1599.
1609	Paul de Hennezel, se qualifie seigneur de Hennezel. Il y demeure tout en exploitant périodiquement des verreries qu'il a fondées en Thiérache et en Brabant. C'est lui qui créa la fontaine d'Hennezel, au-dessus des maisons du coté de Clairey.
1620	Olivier de Hennezel, Sgr de Longchamp, présumé petit-fils d'Aubertin, demeure à Hennezel où il acquiert deux maisons voisines de Paul et une part dans le four à verre, après son mariage en 1621, avec Antoinette de Bomont de Fay. Quelques mois plus tard, il achète à Nicolas du Houx de Selles, une troisième maison venant de Jérémie Boigne, anglais, époux d'une demoiselle de Hennezel dont olivier de Longchamp est lignager. Il reste maître de la verrerie jusqu'au jour où la guerre l'oblige à se réfugier aux Pays-Bas.
1621	Paul marie sa fille Didière à Hennezel, avec Adam de Hennezel du Grandmont seigneur d'Ormoy.
1654	Ses fils Charles et Éric, Sgr de Lonchamp, demeurent à Liège et à Namür. Charles vendit en 1656 tous ses biens de Hennezel, et sa veuve, Agnès du Vivier revint en Lorraine, après la mort de son mari. Éric mourut à Namür, sa veuve (Marguerite de Thiétry) hérita de lui et revint aussi en Lorraine. Elle se fixa à Hennezel après s'être remariée avec Nicolas II de Hennezel de Bomont de Fresnois.
1666 - 1680	Clément de Hennezel d'Avrecourt, Sgr de Villars-St-Marcelin, se fixe à Hennezel, à son retour des Pays-Bas où il s'était refugié pendant la guerre de trente ans. Il possédait à Hennezel des biens venant de sa femme Christine de Bomont.
1659 - 1691	Nicolas II de Hennezel de Bomont, Sgr de Fresnois, habite à Hennezel sur les biens que sa femme lui a apportes. Leur fils François, prête le serment des verriers à Hennezel en 1683.
1702 - 1714	Leur fille, Jeanne Marthe de Hennezel de Bomont de Fresnois, veuve de Denis de Hennezel d'Anisy demeure à Hennezel.
1737 - 1741	Son fils, Nicolas de Hennezel d'Anisy, époux de Marie-Françoise de Finance, possède les deux tiers de la verrerie et François de Finance, l'autre tiers. Ils y fabriquent des bouteilles depuis 1731.
1739	Leur fille, Marguerite d'Hennezel d'Anisy, épouse à Hennezel Joseph de Bigot de Belrupt, Sgr de la Pille, qui s'installe à Hennezel après son mariage.
1761	Marie Élisabeth de Bigot, leur fille, née à Hennezel, y épouse Nicolas François de Hennezel de Francogney qui se fixe à Hennezel après son mariage. Ils reconstruisirent la grange en 1764, et en 1766. L'habitation dont leur fils aîné posa la première pierre. C'est la maison habitée en 1929 par M. Dalbanne; Élisabeth se remaria à Léopold de Finance et mourut dans cette maison en 1818 (Son premier mari était mort en 1772).
1767 - 1851	Leur fils cadet Charles Christophe d'Hennezel de Francogney naquit et mourut à Hennezel. Il fut maire et adjoint de la commune où il passa sa vie dans la maison Dalbanne.
1847 - 1855	Sa fille Célestine d'Hennezel mariée à Hennezel en 1847 avec Benjamin d'Hennezel de Francogney, vendit la maison en 1855, à M. Jules Bourgeois propriétaire à Vineuil.

NOTE DE SEPTEMBRE 1947 (61)
LE MARTYRE DE L'ABBE MATHIS CURE DE HENNEZEL

LE 9 SEPTEMBRE 1944

Mes relations avec les abbés Jean Noël et Pierre Mathis, curé de Hennezel depuis 1939 - La retraite allemande d'août 1944 - Le maquis des Bocards. Dévouement de l'abbé Mathis. Il est arrêté par la Gestapo. Le 7 septembre, attaque d'autos allemandes par des parachutistes anglais, deux morts, un blessé. Le 9, l'ennemi envahit le village, otages, perquisitions, pillages. Descente de la Gestapo au presbytère. Elle y découvre des documents concernant les maquisards. Le curé est arrêté, torturé, massacré. son attitude héroïque - Incendie du presbytère - Exactions de l'ennemie à Clairey - Hommage de la paroisse au prêtre martyr - Ses obsèques du 12 septembre - Allocution du doyen de Darney - Le 16 octobre, l'évêque de Saint Dié préside un service solennel - Le monument commémoratif - Série de photographies émouvantes.

Tandis que se ravivaient dans ma mémoire les impressions de mon pèlerinage à Hennezel du 10 juillet 1929, j'étais hanté par les détails du drame atroce qui s'est déroulé dans ce petit village il y a trois ans. Le presbytère de l'abbé Gérard en fut le théâtre et le successeur du vieux curé, la victime. Je m'en voudrais de poursuivre mon récit sans évoquer le martyr du jeune prêtre auquel j'ai dédié ces souvenirs.
Je raconterai un jour comment étaient nées mes relations avec l'abbé Pierre Mathis et son prédécesseur, l'abbé Jean Noël, actuellement curé doyen de Plombières. Je dirai l'amitié qui me lia à ces deux prêtres dont le zèle apostolique sut conquérir, en peu de temps, les coeurs de leurs paroissiens. J'expliquerai comment une affinité de sentiments et de goûts communs transformèrent bientôt cette amitié en une affection profonde, entre l'abbé Mathis nommé curé d'Hennezel au printemps de 1941 et son lointain « paroissien de coeur » ainsi que j'aimais à me qualifier.
Aujourd'hui, je tiens à revivre en imagination la tragédie qui se déroula sur les lieux que je viens de décrire, au presbytère où j'ai logé il y a près d'un demi siècle, sur la place communale à l'emplacement même de la demeure de l'abbé d'Hennezel de Francogney, doyen de Xertigny.
Les événements sont faciles à reconstituer, il me suffit de relire le récit qu'a fait le doyen de Plombières du martyre de son confrère. Et comme il s'agit de faits à jamais mémorables dans l'histoire d'Hennezel, j'estime qu'ils doivent être relatés en détail dans ce recueil. Je compléterai l'abbé Noël à l'aide des documents que m'ont communiqués deux paroissiens amis de l'abbé Mathis, M Bertholdi, maire d'Hennezel qui fut mêlé au drame, son rapport officiel. Le commandant Klipffel, des lettres détaillées, et les discours prononcés aux obsèques de l'immortelle victime de la Gestapo.
Au début de septembre 1944, la première armée allemande harcelée depuis Paris, reflue vers l'est en résistant. Un fort contingent de troupes fraîches est massé dans la région de St Dié. Ces troupes s'apprêtent à contre-attaquer dans la direction d'Épinal et de Remiremont. Leur mission est de soutenir la retraite de la première armée, en l'aidant à résister à la poussée française. Les chars d'une division blindée allemande cherchent à atteindre Dompaire et Attigny. La forêt de Darney encerclée, va-t-elle se trouver au centre de la bataille...
On escompte l'arrivée des américains, la division Leclerc n'est plus, chuchote-t-on, qu'à une vingtaine de kilomètres de Darney. Des parachutistes anglais circulent ça et la, gênant les allemands.
A Hennezel, la population reste courageuse et confiante. Le jeune curé donne l'exemple. Il sème l'espoir. Comme toujours, il se dévoue. Ne fait-il pas de fréquentes visites d'amitié et de réconfort à un groupe de deux cent cinquante jeunes gens, réfractaires au travail obligatoire, qui se cachent entre

Vioménil, Grandrupt et Hennezel... leur centre est dans le bois des Bocards, près du Grandmont. Dans cette bande, l'abbé Mathis compte plusieurs de ses jeunes paroissiens. Il aide au ravitaillement moral et matériel du groupe. Il assiste, au milieu d'eux, à un parachutage qu'il juge magnifique. Il le racontera, dit-il, après la guerre dans son bulletin paroissial, car il se passionne pour l'histoire du pays
Le 7 septembre, plusieurs centaines d'allemands arrivent en camions à Hennezel-Grandrupt. Le village reste paisible jusque la, est surpris. Il s'inquiète. Le curé d'Hennezel apprend que l'ennemi, mis au courant de l'existence du maquis de Grandrupt, se dispose à l'encercler. Le jeune prêtre n'hésite pas, il enfourche sa motocyclette et, par des chemins détournés, cherche à atteindre le camp des Bocards. Hélas... l'ennemi l'a déjà découvert, il a fait des morts, des blessés, des prisonniers. L'abbé Mathis arrive trop tard, il tombe sur une patrouille allemande, dans les bois, entre le Hatrey et Grandrupt.
Fait prisonnier, le curé est conduit au village de Grandrupt où on le garde toute la journée. Il est questionné, injurié, ridiculisé par la Gestapo. Durant ces heures de détention, il conserve son calme, il récite paisiblement son bréviaire. « Plus de vingt fois, dira-t-il, le lendemain, mon gardien, me montrant mon livre de prières, m'a dit » « ça bon pour toi, mais toi terroriste, pas bon ».
Le soir, un officier l'interroge une dernière fois.
- « Vous dites que vous alliez faire le catéchisme aux enfants de Grandrupt, que vous n'êtes pas de ce camp... avouez que vous en connaissiez l'existence. Pourquoi ne l'avoir pas dit... ».
- « Oui, répond le curé, je le connaissais, mais comme français, je ne dénonce pas mes compatriotes, comme prêtre, je ne dénonce pas mes paroissiens. Et vous que feriez-vous à ma place... ».
L'officier, un soldat, lui répond,
- « Vous avez raison, vous êtes libre. Mais ne vous occupez plus de ces questions ».
Le vaillant abbé, le corps contusionné, les pieds écorchés, regagne son presbytère à la tombée de la nuit. C'est le jeudi soir, il ignore que le matin même s'est déroulé, non loin de chez lui, un épisode sanglant dont lui, curé, sera rendu responsable. .
Vers neuf heures du matin, deux autos allemandes venant de Darney, sont arrivées à Hennezel. Elles ont été accueillies par deux rafales de mitrailleuses, tirées par des parachutistes embusqués à l'est du village. La première voiture fut presque aussitôt immobilisée. Ses occupants s'enfuirent dans les bois. La seconde voiture, ayant fait une embardée, s'engagea dans le chemin conduisant à la Pille puis elle stoppa à son tour, deux occupants étaient tués, un autre blessé, le quatrième était indemne. On avait transporté et soigné le blessé dans la première maison du village, mais peu de temps après, un détachement de F.F.I. était venu prendre les deux allemands survivants et les avait emmenés dans la forêt.
Au milieu de l'après midi, le maire, M. Bertoldi, a fait relever sur place et transporter à la mairie, les deux cadavres, un lieutenant-colonel et un Oberfeldwebel de la Feldgendarmerie et de la Gestapo. Cette nouvelle émeut l'abbé Mathis.
Le lendemain vendredi, dés le matin, le curé et le maire se préoccupent du sort des deux tués. M. Bertoldi rédige un rapport et le fait porter à la gendarmerie de Darney, il demande que soient prévenues les autorités allemandes. Mais le téléphone est coupé. Le rapport est remis au commandant d'un groupe sanitaire allemand, cantonné à Darney et demandant de le transmettre à Épinal.
Le samedi 9 septembre, aucune réponse à son appel n'étant parvenu, le maire, d'accord avec le curé, décide de faire au début de l'après midi, des obsèques décentes aux deux cadavres et de les inhumer dans le cimetière communal.
Peu après la cérémonie, vers trois heures, le centre du village est encerclé par plus de trois cents allemands venus en camion pour se venger sur la population civile, considérée comme responsable de la double mort de l'avant veille.
Une perquisition sévère commence dans toutes les maisons, sous prétexte de rechercher les membres du groupe de résistance originaire de Hennezel.
La plupart des hommes, terrorisés, s'enfuient dans les bois, poursuivis par les mitrailleuses et les coups de fusils. Quinze hommes, restés dans les maisons sont arrêtés comme otages et conduits à la mairie. On enferme le plus grand nombre dans la salle d'école, le maire, son secrétaire et trois femmes dans la salle des délibérations. Tous ces otages sont longuement interrogés.
Pendant ce temps, à travers la commune, se multiplient les perquisitions et les vols, poulets, lapins, oeufs, bouteilles de vin, etc.. les allemands cherchent aussi les automobiles. Au presbytère, ils trouvent M. le curé en compagnie d'un séminariste, l'abbé Marion, qui passe ses vacances à la verrerie de Clairey comme précepteur chez M. Didot.

Dans le bureau de l'abbé Mathis, les allemands vont découvrir un historique du maquis des Bocards, que le curé avait commencé d'écrire. Sa passion de l'histoire va lui être fatale... sa mère, une brave paysanne qui tient son ménage, a déjà brûlé ce récit qu'elle jugeait compromettant, pendant l'absence de son fils avant hier. Mais à son retour, l'abbé a voulu le reconstituer. « N'oublions pas, a-t-il dit, qu'après la guerre, cette histoire remplira une des plus belles pages de mon bulletin paroissial ».
Au moment où la Gestapo se présente à la porte du presbytère, l'abbé est occupé, suprême imprudence, à polycopier des états nominatifs à en-tête des maquisards. Les allemands emmènent le curé à la mairie et l'y enferment avec les autres otages. Puis ils fouillent dans les papiers du prêtre. Ils trouvent tout de suite, le fameux état et un bordereau anglais de parachutage, pièce de valeur pour les archives de l'historien, mais pour l'ennemi, preuve indiscutable de sa connaissance des opérations du maquis. Fous de rage, les hommes de la Gestapo, ramènent l'imprudent abbé à la cure. Dans son bureau, ils lui présentent les pièces à conviction. Ils l'accablent de grossières injures, le maltraitent odieusement. Pris par le col de sa soutane, le prêtre est jeté de l'un à l'autre, sommé de s'expliquer, roué de coups. De la chambre voisine, sa mère l'entend gémir. Une demi-heure après, encadré de soldats, le pauvre curé sort de la pièce, le visage ensanglanté. Au passage, sa mère l'embrasse rapidement « maman je suis perdu » lui dit-il, tandis qu'affolée, elle le regarde partir. On le conduit, ainsi que le séminariste, dans l'écurie d'une maison voisine. La, sans souci de son caractère sacerdotal, le prêtre est dépouillé de sa soutane, criblé de coups avec une brutalité inouïe. Par la lucarne, il aperçoit une voisine et lui dit « C'est fini, priez pour moi... ».
Pendant ce supplice, sur la place du village, le commandant du détachement dit au maire, « Les lois de la guerre sont formelles. Nous allons fusiller votre curé ». Et il lui déclare qu'il doit ainsi que le secrétaire de mairie, assister à l'exécution. On voit alors l'abbé Mathis sortir de l'écurie. Il est sans soutane, les mains liées derrière le dos, le visage tuméfié. Il traverse la rue la tête haute. On le conduit dans la cour de l'école devant le lavoir, entre son église et son presbytère. Un seul adoucissement dans cette agonie, le dernier geste amical de M. Bertoldi qui, malgré les allemands, embrasse le pauvre prêtre. Le maire et le curé ne peuvent échanger aucune parole, mais leurs regards se comprennent.
A quelques mètres du mur, les bourreaux font arrêter leur victime. L'abbé tente de faire face mais un sous-officier le bouscule, il doit se retourner vers la muraille. Alors, de toutes ses forces et sans trembler, l'abbé Mathis crie, « vive la France ». A environ cinq mètres de distance, ce sous-officier lui tire dans le dos une rafale de mitrailleuse. Le prêtre veut encore tourner la tête, il s'écrie de nouveau d'une voix claire, « Vive la France » puis il s'effondre, la face en avant. Le bourreau s'approche et achève la victime d'un coup de revolver dans l'oreille.
Il n'y a pas deux heures que le malheureux curé a été arrêté, il est cinq heures et demie .... Les allemands recouvrent le cadavre d'un sac et l'abandonnent sur place.
Aussitôt que l'abbé a quitté le presbytère, un pillage horrible de la maison commune, vivres, vin, linge, objets divers, « tout, dit M. Bertoldi, fut pris par ces bandits qui ne laissèrent même pas la mère de leur victime prendre ses propres vêtements et ses chaussures, Mme Mathis dut se réfugier dans une maison voisine, en tablier de cuisine et en pantoufles ».
Leur pillage terminé, les allemands avaient entassé des fagots dans toutes les pièces. Ils les arrosèrent d'essence et y mirent le feu. Tout le bâtiment fut bientôt la proie des flammes. Dans son agonie, le curé Martyr avait eu cette vision atroce, en arrivant au lieu de son supplice, en même temps que lui, allait être anéantie son oeuvre d'historien et tout ce que sa mère et lui possédaient.
- « L'incendie du presbytère, m'écrivit le commandant klipffel, a détruit tous les documents que notre curé avait eu la patience d'accumuler pour faire l'histoire de sa paroisse, livres, papiers, photographies, gravures, objets, blasons - il avait la passion de l'héraldique - dossiers sur les verreries qu'il vous avait demandé de lui communiquer, etc... de tout cela, il ne reste rien ».
Pendant l'exécution, le commandant allemand dit au maire, « trois habitants faisaient partie des maquisards. Nous connaissons leurs noms. Nous allons brûler leurs maisons ».
Il s'agissait d'un jeune homme de Clairey, d'un autre du hameau de Ste Marie d'un troisième de la grange Bresson.
Alors un détachement part aussitôt pour Clairey. Là-bas, il pille la demeure du jeune réfractaire. Les porcs sont tués à coup de revolver. Lapins et volailles sont volés. Enfin, le feu est mis à la maison. Heureusement les pillards ne vont pas jusqu'aux autres villages. Ils reviennent à Hennezel et à six heures et demi, quittent le village.

Une heure environ après leur départ, la population terrorisée reprend conscience du drame. Mme Mathis est conduite au lieu du supplice de son fils. On transporte le corps à l'église. La tête enflée et tuméfiée, souillée de boue et de sang coagulé qui a coule par le nez, la bouche et l'oreille, est nettoyée, pieusement pansée.
Le corps du curé martyr, revêtu d'une aube et des ornements sacerdotaux est exposé dans le choeur de son humble église. Le visage tourmenté s'apaise. Il redevient très beau. Pendant deux jours, une foule de fidèles afflue, prodiguant des fleurs autour de la dépouille de l'héroïque prêtre, aimé de tout le monde.
Trois jours plus jard, le mardi 12 septembre, ont lieu dans l'intimité, car l'ennemi occupe encore le village, les obsèques de l'abbé Mathis.
L'abbé Vallance, doyen de Darney préside la cérémonie. Il évoque l'oeuvre accomplie à Hennezel en trois ans de ministère, par le jeune curé. S'adressant aux paroissiens en larmes qui se pressent autour de la dépouille de leur pasteur martyrisé, il dit,
- « Votre curé se préparait à ériger un calvaire et il y est monté comme son divin maître, à l'age de trente trois ans, comme lui, la face tuméfiée,comme lui après une dernière marque d'amour à sa mère. Il y est monté dépouillé de tout, même de sa soutane, après avoir vu anéantir dans les flammes tout ce qu'il possédait, ses chers souvenirs, le fruit de son travail, les objets dont son âme d'artiste avait meublé son presbytère, mais il tenait très haut son âme de prêtre que personne ne pouvait lui arracher. Il a fait le sacrifice de sa vie pour que sa paroisse soit épargnée et il est mort pour que vive la France, ce fut son dernier cri. La France qu'il a tant aimée et si bien servie...
Deux jours plus tard, les avant-gardes de la division Leclerc arrivaient à Hennezel et l'ennemi se retirait sans combat. Quant au jeune séminariste, précepteur à la verrerie de Clairey et qui avait été victime de son amitié pour l'abbé Mathis, les allemands l'avaient emmené avec eux. On retrouva son corps dépouillé de sa soutane, aux environs d'Épinal, à coté de trois autres cadavres. La nuque percée d'une balle, les membres brisés rendaient le corps à peine identifiable.
Il fut possible, après un mois, le 16 octobre, de célébrer à la mémoire de l'abbé Mathis, un service solennel, présidé par l'évêque de St Dié. La cérémonie réunit une immense foule. Sur la place du village, à l'endroit même où est tombé le malheureux curé, l'instituteur a planté quatre petits poteaux blancs, surmontés de drapeaux pour encadrer le sol qui a bu le sang du martyr. La, M. Bertoldi le coeur gonflé par une émotion qu'il ne peut contenir, évoqua les circonstances du drame.
Je ne devais connaître ces douloureux évènements que quatre mois plus tard, par une lettre du commandant Klipffel. Ce message me parvint par l'intermédiaire des maires d'Hennezel et de Plougoumelen.
A cette époque, les courriers étaient interrompus et Kervilio encore en zone de guerre à cause de la « Poche de Lorient » où l'ennemi se cramponnait. La poste d'Auray ne fonctionnait pas. Mon vieil ami de Thiétry m'apprenait en même temps qu'un monument devait être érigé à l'emplacement où l'abbé avait été massacré. J'envoyai à M. Bertoldi, ma participation à cet hommage sous l'anonymat « un paroissien de coeur ».
Le monument ne fut réalisé que l'an dernier, il a été inauguré le 8 septembre 1946. C'est un amas de grès rose, en forme d'autel où on accède par six ou sept marches. Au centre se détache, gravé très en relief, un écusson à nos armes, ces trois glands dont l'abbé Mathis aimait à parer son église, et ses ornements liturgiques qu'il était parvenu à faire adopter officiellement par la commune. Des croix de lorraine sont sculptées aux deux extrémités de l'autel que surmonte une croix et socle de marbre sur lequel on lit cette inscription,

A LA MEMOIRE VENEREE ET GLORIEUSE
DE MONSIEUR L'ABBE PIERRE MATHIS
CURE d'HENNEZEL
HEROS DE LA RESISTANCE NATIONALE
TORTURE ET FUSILLE PAR LES ALLEMANDS
EN HAINE DE LA FRANCE ET DE LA FOI
LE 9 SEPTEMBRE 1944
HOMMAGE DE SES AMIS ET DU CONSEIL MUNICIPAL

Cette inscription rédigée en termes un peu laïque, ne fut pas sans choquer les meilleurs paroissiens

d'Hennezel. Nul doute que la victime ne l'eut aussi senti. Il faut noter qu'après les élections de 1945, M. Bertoldi ne fut pas renommé maire de la commune, malgré le dévouement et l'abnégation dont il avait fait preuve pendant l'occupation. Ce fut un industriel étranger au pays, qui ceignit l'écharpe et utilisa les fonds recueillis par son prédécesseur pour l'érection du monument. Il en arrêta la forme et rédigea lui-même l'inscription.

Tels sont les évènements tragiques qui se sont déroulés à Hennezel depuis la paisible visite que j'ai racontée, leur évocation était indispensable ici.

En rédigeant cette note, j'ai sous les yeux d'émouvantes photographies que Mm. Klipffel et Bertoldi ont eu la délicate attention de m'envoyer, le corps de l'abbé Mathis reposant dans son église, entouré de cierges et de fleurs, le petit carré de terre au centre ou village, où s'effondra le vaillant curé sous les balles d'un ennemi barbare. Une vue du monument qui s'élève aujourd'hui à cet emplacement sacré, enfin le désolant spectacle des ruines du presbytère après l'incendie, des pans de murs déchiquetés et calcinés se découpant sur un ciel d'automne, à l'arrière une somptueuse gerbe de roses blanches, qui jaillit du jardin resté vivant.

Ces photographies voisinent avec d'autres que m'avait offertes l'abbé Mathis au cours de nos trois années de correspondance.

La plus ancienne représente le jeune abbé mobilisé sur le front pendant la « Drôle de guerre ». Il était maréchal des logis au deuxième groupe d'automitrailleuses. Le cliché a été pris quelques jours avant la débâcle de 1940. Le futur curé d'Hennezel devait être fait prisonnier avec sa formation peu de temps après.

La deuxième photographie date de 1941. Le nouveau curé d'Hennezel m'apparut dans l'exercice de son ministère parcourant la route de la Hutte, avec cette motocyclette qu'il chevauchait l'avant veille de sa mort, lorsque l'ennemi l'arrêta près du Hatray.

La troisième, le représente assis au milieu du cercle St Stanislas, groupe d'une trentaine de jeunes gens de la paroisse.

Sur une quatrième photographie, voici dans une rue du village, la procession des premiers communiants. Le cure d'Hennezel est précédé de ses grands enfants de choeur qui portent tous, sur la poitrine, cousu à même leur aube, l'écusson aux trois glands, brochant sur deux cannes de verriers et entouré de notre devise, « Deus me ducit », armoiries que le cher abbé, passionné de tradition, avait fait adopter avec enthousiasme par toute la jeunesse de sa paroisse.

Sur une autre épreuve, voici le curé, en vêtement sacerdotal, photographié au milieu de sa chorale des grands enfants de choeur, tous portant l'aube brodée à nos armes. Parmi cette élite, se trouve un grand jeune homme de vingt deux ans en civil, c'est le bras droit du curé dans ses oeuvres, c'est Paul Bertoldi, le fils du maire d'Hennezel, qui devait périr quelques mois plus tard en Allemagne écrasé par les bombes américaines.

Puis sur du papier à lettre de l'association sportive, l'Espérance St Stanislas, dont l'en-tête porte nos armes et deux de nos devises, diverses photographies représentant des membres de l'équipe de basket-ball que le curé avait fondée et qu'il m'avait demande d'encourager en acceptant de patronner le challenge des gentilshommes verriers.

Enfin, en dernier témoignage du zèle pastoral de l'abbé Mathis, recueilli huit jours avant le drame du 9 septembre, le curé prêchait en plein air à Clairefontaine, lors de la interdiction du calvaire qu'il venait de faire relever à l'emplacement de celui que les maîtres de la verrerie avait fait ériger, au milieu du XVIII° siècle.

Tous ces témoignages sont maintenant inséparables des souvenirs que je conserve de mes voyages au pays des ancêtres. C'est pourquoi j'ai tenu à les mentionner à la suite de cette relation du martyr inspirateur de ces récits.

ATTIGNY - LE VILLAGE (62)

Village agricole - La grange Batin - La fondation du chanoine Hacquerel - Deux aspects du village, coupé par la Saône - Une branche de Finance, fixée à Attigny par une alliance avec les Maurice, propriétaires du château - Rivalité de chasse entre les gentilshommes de la forêt et le Sr Maurice d'Attigny - Attitude de ce dernier pendant la révolution - Rixe mortelle entre gentilshommes verriers et habitants du village (1604) -

Drame sanglant entre Claude du Houx et Jehan des Champs (1587) - Note sur les des Champs - La famille de Moulon - L'église longtemps centre religieux de nos familles - L'érudition de l'abbé Gehin - Abjuration de Frédéric Maire, maître des forges de la hutte (1757) - La fondation de Claude Pocharo de la Crosse (1734), note sur sa famille - La pierre tombale du chanoine Hacquerel - Le cimetière, champ de repos des Finance d'Attigny - Pauline de Finance, vieille fille originale et bienfaisante – Les Poyen de Bellisle - Le château de Thuillières - La chapelle Bilot et notre-dame de la Pitié. Site pittoresque du cours de la Saône en cet endroit - La Cabiole - La vallée de l'Ourche après Droiteval et le pont Tatale.

Note de 1948 - Les derniers Finance d'Attigny, châtelains de Thuillières. Comment leur descendance est représentée actuellement.

Notre passage à Attigny sera rapide, aucune ancienne demeure des Hennezel à rechercher dans ce village. Je tiens cependant à le connaître. Il fut jusqu'à la fondation de la paroisse d'Hennezel, le centre d'attirance religieuse de nos familles. Son terroir, couvert en partie de terres cultivées, de prairies d'élevage, de vergers, fait Attigny la première agglomération agricole importante, située à la lisière ouest de la forêt. On y voit de belles fermes.
La plus réputée est la grange Batin, beau domaine crée au début du XVI° siècle, par Dominique de Hennezel, receveur de Darney. Il l'avait appelée la Sargenière ou Sarzinière, sans doute à cause de sa culture principale, le sarrasin. Ce nom est oublié, celui du nom du créateur du domaine aussi. Je l'ai retrouvé à Nancy, en feuilletant un vieux terrier de Darney (22 novembre 1508).
Deux documents anciens où figurent notre nom attestent l'intérêt d'Attigny au point de vue agricole. Il s'agit de générosités gagées sur les produits du sol. Elles datent du milieu du XVI° siècle. L'une est la fondation d'une chapelle et d'une messe, en l'église paroissiale, par un chanoine de Darney nommé Demenge Hacquerel, originaire d'Attigny. L'acte site deux gentilshommes du pays, titulaires de rentes annuelles en blé, Nicolas des Pilliers, Sgr de Legeville demeurant à Mirecourt et Jean de Hennezel, Sgr du Grandmont (février 1549). L'autre acte relate une fondation de messe à célébrer, tous les mercredis de l'année dans la chapelle St Nicolas de l'Église d'Attigny. La donatrice était Nicole de Hennezel dame de Bousseraucourt, (1544).
Enfin Attigny offrait après Darney, des ressources commerciales aux habitants des hameaux perdus dans la forêt, les ménages des gentilshommes verriers s'y rendaient volontiers.
A hauteur de la gare de Darney, on abandonne la route nationale pour prendre celle d'Attigny. Elle suit les méandres de la Saône entre deux pentes forestières. La rivière coule à travers un damier vert et blond de prairies et de champs. A peine quelques boquetaux et des arbres ombrent-ils ce paysage sans colline, mais doucement vallonné.
Aux abords d'Attigny, la jeune Saône commence à se donner des allures de rivière. Les eaux blanches de lueurs argentées scintillent et s'étalent sur un lit hérissé de cailloux. Après de mystérieux murmures à travers les beaux prés de la Pille de la Bataille et de Belrupt, l'enfant de Vioménil se déchaîne quelques fois furieusement. Le large parapet dalle de granit qui borde notre route, le robuste pont de pierre en dos d'âne qui réunit les deux secteurs du village, attestent qu'à certains jours il faut maîtriser les excès de la rivière, les piles de ce pont écrasé et trapu, sont doublées en amont par d'énormes contreforts en forme de proue pour briser le courant.
Quand ce pont n'existait pas, on conçoit qu'aux jours de fortes crues, les cortèges de joie ou de deuils, baptêmes, mariages ou enterrements, venus d'Hennezel et de ses hameaux, à l'église d'Attigny, aient été contraints de rebrousser chemin. On s'explique pourquoi le village est si nettement séparé en deux quartiers.
Sur la rive gauche que nous suivons, une frange de maisons paysannes, soudées ensemble sous le même toit, s'étire face à la route. Ces demeures rustiques regardent passer la Saône. Construites prudemment à l'arrière du lit de la rivière elles se sentent à l'abri.
Sur la rive droite, dévale du plateau la partie importante du village, une dégringolade de vieux toits qui versent les unes contre les autres, leurs nappes de tuiles rondes. Ces maisons se tiennent de prés. Elles s'enchevêtrent dans le repli de terrain où coule le ruisseau de Belmont. Parfois le panache d'un arbre ou le plumet d'un sapin ébranché dépasse les toitures. A mi-pente de l'éperon, l'église se dresse, gardienne vigilante des maisons blotties autour d'elle. Son clocher carré est surmonté d'un toit aigu. Il s'élance au-dessus du paysage, il semble attirer à lui le village, comme pour entraîner vers le ciel les âmes des foyers qu'il abrite. Il tient une grande place dans la vie des habitants d'Attigny. Ce clocher,

on l'aperçoit de loin, il se mêle à la journée des paysans quand ils sont aux champs, il leur parle par sa cloche.
Un peu plus haut que l'église, un toit à la mansarde émerge d'un bouquet de verdure. C'est le château, la demeure de la famille qui porte, depuis un siècle, le nom du village, les Finance d'Attigny.
- « Comment, dis-je à Maurice de Massey, les Finance s'étaient-ils implantés ici... vous êtes leur parent, j'ai lu votre nom sur des lettres de part assez récentes ».
- « Les Finance d'Attigny, répond-il, descendent de ceux de Senennes. L'auteur de ce rameau était un des nombreux enfants de Mme de Finance, née d'Hennezel de Bazailles, co-propriétaires de la maison de Thiétry que nous avons vue. Elle s'était retirée la-bas, après le décès de son mari. Le commandant Klipffel nous a dit qu'elle y était morte, au début de la révolution. Celui de ses fils qui fit souche à Attigny se nommait Nicolas-Joseph, comme son grand-père, son parrain. Il se fixa ici, après son mariage avec l'héritière du château d'Attigny, une demoiselle Maurice. Cette jeune fille lui avait apporté une assez jolie fortune (12 décembre 1812). Je n'ai jamais compris comment avait pu se faire ce mariage, les Finance de Senennes menaient une existence plus que médiocre et le père de la mariée faisait un peu figure de nouveau riche. Par ailleurs, il était à couteau tiré avec les gentilshommes verriers, ses voisins ».
- « Comment savez-vous cela... ».
- « Par la lecture d'un procès retentissant qui mit aux prises, à la suite de la révolution, le Sr Maurice d'Attigny avec nos familles.
Le cousin Mercier de Finance possède un document original amusant, une requête virulente adressée au roi par une quinzaine de représentants de nos fam1lles. Il faut lire cette plainte pour voir à quel degré d'animosité étaient montées les parties ».
- « Par rivalité ou jalousie... ».
- « Peut-être, mais la cause initiale de la querelle était la chasse. De tout temps vous le savez, nos frères jouissaient de droits de chasse exceptionnels dans la forêt de Darney et le propriétaire du château d'Attigny tentait de les évincer.
Maurice était un anobli de fraîche date, son père, simple avocat au bailliage des Vosges, avait acquis la noblesse en abandonnant au duc Léopold, une créance d'une douzaine de milliers de livres. Il se qualifiait seigneur d'Attigny comme possesseur d'un fief acquis récemment dans le village.
Après avoir servi dans les gardes du corps de Louis XVI, le Sr Maurice se fixa à Attigny. Il obtint des droits de chasse et des honneurs à l'église. Riche et ambitieux, il voulait devenir maître de la chasse autour de lui. Pour y parvenir, il s'efforçait de discréditer ses rivaux. Il les accablait de mépris, d'injures, de calomnies. A l'entendre, les anciens gentilshommes verriers vivaient dans l'oisiveté et faisaient métier de la chasse, « ce sont, disait-il, des fainéants qui courent les campagnes, ils détruisent l'espérance des cultivateurs. Ils ont une multitude d'enfants qui ne font que chasser. Comme ils ne fabriquent plus de verre, ils ne sont plus dignes de jouir des privilèges de chasse qui leur étaient accordes autrefois ». Il y avait un peu de vrai, en ce qui concernait la vie des gentilshommes depuis l'extinction de leurs fours. Mais Maurice les vexait à dessin, en ne leur donnant même pas leur titre d'écuyer, il mettait en doute leur noblesse.
On devine l'exaspération des braves gentilshommes, pauvres pour la plupart, mais fiers. Ils ripostèrent de leur mieux. Ils rappelèrent au roi, leur noblesse immémoriale et les privilèges dans lesquels ils avaient été maintenus à tous les siècles. Ils dénoncèrent âprement la fragilité des prétentions nobiliaires de Maurice « il se qualifie chevalier, disaient-ils, il n'a droit qu'au titre d'écuyer. Il se dit, seigneur d'Attigny, parce que son père s'est rendu adjudicataire d'un petit fief dans ce lieu. Nous ne connaissons d'autre seigneur d'Attigny que sa majesté. Il prétend posséder un château dans ce village, ce n'est qu'une maison plate, semblable aux autres maisons du village. Et ils ajoutaient, « ce n'est pas pour l'amour de la chasse que la convoitise du Sr Maurice a été excitée, il ne chasse pas, il ne peut profiter de cet amusement, ce qu'il veut, c'est augmenter à nos dépens la concession de chasse qu'il a déjà obtenue, pour la vendre ». Les protestataires terminaient leur requête en demandant que le Sr Maurice, dit d'Attigny, soit débouté en cassation.
Le gentilhomme qui figurait en tête de cette protestation était un Bonnay de Meurville demeurant à la Grande-Catherine. Quatre ou cinq autres Bonnay s'étaient joints à lui, ainsi que deux membres de ma famille, M. de la Franou dont nous avons vu la maison à la Sybille et son frère marié à une Meurville. Deux Hennezel, un du Houx, trois Finance signèrent cette requête (10 avril 1788) ».
- « Comment se termina l'affaire.... ».

- « Je l'ignore. Je sais seulement que le procès traîna des années. Les évènements firent probablement sombrer l'instance. Tandis que plusieurs de ses adversaires, émigrent par fidélité à la monarchie, le Sr. Maurice se rallia à la révolution. En 1792, il prit du service à l'armée du Rhin, comme capitaine d'infanterie, avec l'espoir de sauvegarder ses biens. Cela n'empêche pas sa femme en son absence, d'être en but à toutes sortes de vexations de la part des fortes têtes de la région. On la menaça même de détruire son habitation. Heureusement le séjour aux armées de l'ex-seigneur du fief d'Attigny, fut de courte durée. Il regagna bientôt son village et se hâta de donner des preuves de civisme. Au printemps de 1793, il participait aux réunions de la municipalité tenues dans l'église, devenue le temple de la raison. Par la suite, il n'hésita pas à donner asile au curé de la paroisse et à servir de témoin aux actes de son ministère clandestin. Jusqu'en 1815, il fut à diverses reprises maire de la commune.
Sous l'empire, les esprits s'étant calmés, beaucoup d'anciennes rivalités tombèrent. En 1612, le fils d'Antoine de Finance de Senennes oublieux des querelles passées, épousa l'héritière du château d'Attigny. Après la mort de son beau père, il adopta le nom du village. Sa postérité l'a conservé. Ses enfants et petits enfants passèrent leur existence à Attigny. Ils se montrèrent toujours bienfaisants et dévoués pour la population. Leur fortune leur permit de contracter de bonnes alliances. Mais, aujourd'hui, à Attigny, il n'y a plus de Finance, le château a été vendu il y a quelques années.
La traversée de la Saône me rappelle une tragique aventure dont cette rivière fut le théâtre, il y a plus de trois cents ans. J'en ai trouvé un récit en dépouillant un recueil de lettres de rémission, accordées par les ducs de Lorraine.
Comme souvent à cette époque, il s'agit d'une rixe après boire qui amenait les gentilshommes à dégainer leur épée ou à décharger leur arquebuse. Le drame se déroule un matin d'automne de l'année 1605. Maurice de Massey ne connaît pas l'histoire. Je la lui conte,
- « Ce jour là, trois gentilshommes verriers se rendant à la. verrerie de Chastillon, traversent Attigny. Le plus âgé se nomme Jean des Beegues, il est accompagné de son fils Georges et d'un ami du jeune homme, Isaac du Houx âgé de seize à dix sept ans, originaire de Conrupt en Argonne. Ces deux Beegues devaient être étrangers au pays ».
- « Je crois me souvenir, dit Massey, qu'à la fin du siècle précédent, il y avait un Jean de Beegues à la verrerie de Senennes. Il y travaillait en équipe avec un Hennezel, un du Houx et un Jaacquot (25 février 1593) ».
- « Peut-être bien, en tout cas, c'est un nom de famille verrière qu'on rencontre rarement. Les trois voyageurs sont escortés d'un nommé Malbert, chargé sans doute de les guider. Ils arrivent à Attigny. Malbert connaît l'hôtelier du village, Claude Bernard. Il propose aux trois compagnons de leur offrir un pot de vin. Les gentilshommes acceptent. Ils entrent dans l'auberge, posent leurs armes dans un coin, pour se mettre à l'aise et décident de dîner là.
Dans la rue, devant la porte, est installé un jeu de quilles. C'est un dimanche, le cabaret est plein de buveurs éméchés et bavards. Ils entrent en conversation avec les nouveaux venus. L'hôtelier prépare le repas. Tandis qu'on met la nappe, un habitant d'Attigny propose à Georges de Beegues de jouer aux quilles, une pinte de vin. Le jeune homme accepte et sort de l'auberge avec son partenaire.
A peine la partie est-elle commencée que le mayeur d'Attigny, Nicolas Aulburtin, à moitié ivre, s'amuse à déranger les joueurs, pour les agacer, il passe et repasse à travers le jeu. Georges de Beegues fait aimablement remarquer à l'ivrogne la gêne que leur cause ses taquineries, il le prie de les laisser tranquilles. Mais Aulburtin n'admet pas l'observation, il continue ses manoeuvres. Il se moque des joueurs, il les injurie, il leur cherche noise. Une discussion commence. Un autre joueur, Jean Pierrot, prend fait et cause pour Aulburtin. La querelle s'envenime si bien que les deux ivrognes se jettent sur le jeune gentilhomme.
Aux cris poussés par son fils, Jean des Beegues sort de l'auberge. Il accourt et parvient à séparer les combattants. Furieux, le mayeur et son complice redoublent leurs injures et leurs menaces. Ils entraînent d'autres habitants et veulent faire un mauvais sort aux gentilshommes. Les Beegues rentrent précipitamment dans l'auberge et y reprennent leurs armes, pour être en état de se défendre. Ils renoncent au repas que Bernard leur avait préparé et décident avec Malbert de s'esquiver le plus tôt possible, ils gagnèrent le bas du village par une rue détournée.
Arrivés au pont de la Saône, ils trouvèrent le mayeur et sa bande qui les ont devancés. Aulburtin s'est armé d'une fourche ferrée. Ses complices brandissent des bâtons et des pierres. Tous vocifèrent des insultes et barrent la route, Georges des Beegues pour éviter le danger, se jette dans la rivière et gagne l'autre rive. Son père, Isaac du Houx et leur compagnon tentent de forcer le barrage et de passer sur le

pont. Malbert parvient à arracher des mains d'Aulburtin la fourche dont il est menacé. Mais la bande excitée par le mayeur est nombreuse. Elle frappe les voyageurs et les pourchasse au dehors du village. Isaac du Houx court le plus vite qu'il peut pour échapper à ces furieux. Arrivé à trois ou quatre cents pas du village, voyant qu'il va être rejoint par ses agresseurs, il sent sa vie en danger, il se retourne et décharge son arquebuse dans la direction de la bande qui les poursuit. Aulburtin est en tète, il tombe frappé à mort (24 octobre 1504).
Le bailli des Vosges fit emprisonner les trois gentilshommes et l'affaire vint devant le conseil ducal. L'enquête établit que Isaac du Houx et ses compagnons étaient en cas de légitime défense, le meurtre n'était pas prémédité.
Charles III accorde aux prévenus des lettres de rémission.
Quant aux Beegues, père et fils, le jugement les absout. Tous trois furent remis en liberté, non sans avoir promis de payer les frais de procédure (31 janvier 1605).
- « Il est en effet amusant, dit le capitaine de Massey, d'évoquer ce drame dans le cadre de ce paisible paysage. Mais il ne m'étonne pas. En ce temps la, les discussions se terminaient souvent par des meurtres. Nos ancêtres avaient la tête près du bonnet. Ils admettaient d'autant moins la plaisanterie qu'elle venait de gens du peuple avec lesquels ils frayaient facilement. Votre histoire m'en rappelle une autre dont le héros fut également un du Houx. Cela m'a frappé parce que le meurtrier était fils de Yolande de Hennezel, dame de Vioménil. Il se nommait Claude et exerçait les fonctions de capitaine du château de Darney. L'affaire se passe à la fin du règne d'Henri III.
- « Un jour, le bailli des Vosges ordonne au capitaine de Darney de se rendre en armes et escorte de cinq ou six soldats, à Attigny chez un habitant du village, nommé des Champs. On accusait cet homme d'avoir volé un cheval à Darney aux Chênes. Claude du Houx arrive chez les des Champs. Il lui expose sa mission et lui dit que, s'il ne remet pas le cheval bénévolement, il enlèvera la bête de force. Des Champs le prend de haut, il crie, il blasphème, il injurie Claude du Houx, il lui dit qu'il est bien trop maladroit pour lui prendre le cheval dans son emportement, il empoigne son pistolet.
Devant cette menace, le jeune capitaine tire le sien de sa ceinture, prêt à riposter. Au même moment la femme de des Champs, attirée par les vociférations de son mari, entre dans la pièce. Voulant amadouer Claude du houx, elle s'élance vers lui pour l'embrasser (en ce temps la, l'usage était de s'embrasser pour dire bonjour, on s'embrassait presque aussi facilement qu'on dégainait). La précipitation avec laquelle la pauvre femme se jeta dans les bras du capitaine fit décharger malencontreusement le pistolet, la malheureuse fut tuée sur le coup.
Atterré par le meurtre involontaire et craignant des représailles Claude s'enfuit et quitte le pays. Au bout de quelques semaines heureusement le défenseur du capitaine put prouver que l'homicide était involontaire. Son auteur bénéficia de la grâce ducale (26 novembre 1587) ».
- « Mon dossier sur Attigny, dis-je à Massey, contient un document concernant un Jehan des Champs habitant le village à cette époque. Il s'agit peut-être du même personnage. Son nom m'a frappé parce que ce des Champs, bien que n'appartenant pas à une famille de gentilshommes verriers, possédait une moitié de la verrerie de la Sybille. Cette part du domaine lui venait de sa femme Phélie Maréchal. Celle-ci habitait la Sybille, au milieu du siècle. Elle y faisait exploiter son droit au four, au moment où la chambre des comptes obligea toutes les verreries du pays de Vosge à vendre leurs produits dans des conditions de prix réglementés, au fameux marchand balois Jehan Lange. La femme de Jehan des Champs fut du nombre des protestataires qui ne voulurent pas livrer leur verre. Elle refusa de signer le marché, en disant que cela regardait son mari et il est absent (16 septembre 1556).
Soldat de carrière, Jehan des Champs n'habitait pas la Sybille de façon continue. D'ailleurs, il avait acquis ici, une maison et des terres au lieu dit « En la Lanyer » avec l'intention sans doute de se retirer à Attigny (31 décembre 1560). De fait, une quinzaine d'années plus tard, Jehan des Champs, que l'acte dont je vous parle qualifie « homme d'armes de la compagnie de Thou au service du duc Charles III » demeurait à Attigny. Sa femme était morte en lui laissant sa moitié du domaine de la Sybille qu'il louait à un fermier (30 juin 1575), votre histoire concerne peut-être le fils de Jehan des Champs... ».

NOTA

Cette famille avait des liens de parenté avec les nôtres, dans certains actes, on voit comparaître plusieurs des Champs. Ces gentilshommes devaient être de la famille du même nom dont Nicolas de Dardenet, seigneur et maître de la verrerie de Lichecourt à la fin du XVI° siècle, produisit les

armoiries, en indiquant les quartiers de sa femme, une Errard, lors de l'enquête de Didier-Richer sur la noblesse de Lorraine.
Les armes des des Champs sont parlantes, un champ d'azur avec trois chardons d'or. Ces bavardages nous amènent, par une rue montante et tortueuse au centre du village. Contrairement à ce que nous avons vu jusqu'ici, Attigny n'a pas de vraie grande rue, d'artère centrale, sur laquelle se branchent des ruelles ou des impasses. Cette rue fourche au-dessus de l'église à droite, elle grimpe dans la direction de Darney, à gauche, elle dessert les maisons voisines du ruisseau de Belmont.
La plupart sont des demeures paysannes, la porte d'entrée du logement voisine avec le porche voûte en plein cintre qui donne accès à la grange et aux étables. Aux abords de l'église, quelques logis ont un aspect bourgeois et comportent un étage. Si nous avions le temps d'explorer le village, nous y pourrions découvrir la demeure d'une famille notable qui habitait Attigny au début du XVII° siècle.
- « Vous avez certainement, dis-je a mon ami, rencontré le nom de Mouzon. Cette famille s'est alliée aux nôtres. Elle demeurait à Attigny au temps d'Henri IV. Ces Mouzon n'étaient pas verriers. L'un d'eux fut cependant amené, par suite de son mariage, à s'intéresser à la verrerie. Vers 1572, Robert de Mouzon, écuyer, Sgr de Haye, ayant épousé Anne de Henricel, veuve de Jehan de Bisseval, faisait fabriquer du verre à Henricel et à Bisval, pour le compte de sa femme et de ses beaux-enfants mineurs. La chambre des comptes de Lorraine le chargea de recouvrer les impôts des verreries. La collecte des impôts était à cette époque affermée par adjudication, le concessionnaire s'engageait à garantir au souverain une certaine somme et le surplus de ce qu'il percevait était son bénéfice.
Robert de Mouzon gagna pas mal d'argent. Il constitua un petit capital qui lui permit d'acheter la verrerie de Quiquengrogne (6 octobre 1588). Une vingtaine d'années plus tard, il demeurait à Attigny et sa femme y était marraine d'une fille du prévôt de Darney, Nicolas Vosgien (21 novembre 1611). Ces Mouzon ne dédaignaient pas l'industrie. A la même époque, un Jean de Mouzon, probablement son fils, possédait la papeterie de la hutte et la cédait à son beau-frère, Georges du Houx de Francogney (1612).
J'ai appris cela en lisant les notes historiques sur Attigny, publiées en 1906, par l'abbé Gehin, curé du village, qui se passionnait pour le passé de sa paroisse. Paul Rodier m'avait mis en rapport avec ce prêtre érudit. Avant la guerre, j'ai correspondu à diverses reprises avec l'abbé Gehin. En échange d'un exemplaire de ma généalogie imprimée il m'offrit sa brochure sur Attigny. Si j'avais entrepris mes pèlerinages en Lorraine quelques années plus tôt, j'aurais eu grand profit à faire la connaissance de l'abbé Gehin. Il est mort l'année dernière quelques semaines avant ma première tournée en automobile dans ce pays.
La rue où nous sommes, passe sous le chevet de l'église qui se dresse sur un terrain surélevé, l'ancien cimetière. Ce chevet est un pentagone percé de baies ogivales et soutenu par des contreforts. Il semble de construction moderne et comme ajouté au monument. Les ouvertures qui éclairent les bas-côtés de l'église et celles qui trouent le clocher sont ornées de meneaux ouvrages de style flamboyant, elles ont du être percées à l'époque romantique. Sans offrir un réel attrait au point de vue architectural, cette église est moins banale que ses voisines de la forêt, Hennezel, Belrupt, Vioménil. Celle-ci est certainement plus âgée. Nous en avons bien l'impression en pénétrant dans le monument, bien qu'il ait été très remanié.
La nef, large et écrasée, présente une voûte en carène de navire, hissée sur de gros piliers sans chapiteau. On est dans un cadre XV° siècle, l'âge de la charte des verriers. Les assises de ces piliers seraient anciennes. L'abbé Gehin les date de l'époque romane. Il ajoute que le grand restaurateur de l'église, au XIX° siècle, fut son prédécesseur, l'abbé Thouvenin. Ce prêtre zélé transforma le monument il fit bâtir une sacristie, il acquit une chaire, un confessionnal, des fonds baptismaux, des bancs de bois. Ce mobilier est de goût romantique, mais sans prétention, il a pris une certaine patine qu'adoucit encore le demi-jour de la nef.
L'atmosphère est pieuse, dans la pénombre, sur un banc, une vieille paysanne est assise. Elle se repose en priant, les mains jointes sur ses genoux, ses mains usées par l'âge, le travail, avec l'anneau de mariage devenu trop grand, autour de son doigt osseux. Calme et immobile, elle ne nous regarde même pas. Les épreuves de la vie ont du l'accabler. Chaque année la courbe un peu plus. Mais elle continue à vivre, confiante et résignée, les yeux fixés sur le tabernacle où se cache l'auteur de la vraie vie.
Que de générations d'habitants des verreries sont ainsi venues, pendant quatre siècles, prier dans ce sanctuaire. Ces voûtes ont entendu les vagissements des nouveaux-nés, au jour de leur baptême. Elles

ont écouté les serments des mariés, elles ont résonné du chant du libéra, pour le repos de l'âme des gentilshommes dont la dépouille mortelle avait franchi la Saône, parce que la paroisse d'Attigny groupa leurs villages jusqu'à la fin du règne de Stanislas.
Les registres paroissiaux de cette église remontent au début du règne de Louis XIII. L'abbé Gehin les a dépouillés minutieusement. Il se proposait de consacrer un second fascicule de son histoire aux anciennes familles de la paroisse. Un chapitre devait parler des verriers, leurs signatures fourmillent dans les vieux actes. La guerre, puis la mort ont empêché l'abbé Gehin de réaliser son projet. C'est le souvenir de tous ces êtres qui nous a poussés, Massey et moi, à visiter cette église avec un respect curieux.
- « Suivant l'abbé Gehin, dis-je à mon ami, une cérémonie peu ordinaire se déroula sous ses voûtes au milieu du XVIII° siècle, l'abjuration d'un protestant, c'était Frédéric Maire, l'un des maîtres de forges de la manufacture royale d'acier de la hutte. Il était né à Montbéliard, centre calviniste encore florissant depuis son acquisition des forges de la hutte, Maire souffrait d'être seul de la religion reformée dans ce pays profondément catholique. Le curé d'Attigny résolut de le convertir. Il l'instruisit et eut la joie de le ramener à la vraie religion. L'abjuration du maître de forges de la hutte fut un évènement. Elle eut pour témoins, son associé, Jacques Desaunet, un Massey de la Frison et une demoiselle du Houx de Clairey (6 janvier 1751). Les deux filles de Frédéric Maire, nées quelques années plus tard furent baptisées ici. Elles devaient s'allier à des familles de gentilshommes, l'une épousa un finance de Senennes, frère aîné du futur époux de mademoiselle Maurice, la cadette, un Massey, ancêtre de votre cousin Ernest ».
L'évocation de cette abjuration, dans le décor des pierres qui en furent témoins est émouvante.
Devant nous, le choeur apparaît lumineux, grâce aux larges verrières qui l'éclairent. Les vitraux sont modernes, ils datent du prédécesseur de l'abbé Gehin. Le maître-autel, en bois découpé de style pseudo-gothique est banal. Des statues bariolées montent la garde à l'entrée du choeur. Elles sont encadrées de feuillage en zinc peinturluré au goût St Sulpice, don de quelques bonnes âmes. Depuis des lustres, cette église, si soigneusement entretenue, doit bénéficier des largesses des châtelains. Une seule statue parait ancienne, une majestueuse vierge de pierre, elle se trouve dans le transept sud. Elle doit dater du XIV° siècle.
Un autre souvenir ancien éveille ma curiosité d'épigraphiste, une plaque de marbre noir, encastrée dans le choeur, du coté de l'épître. Ce marbre mesure environ 0m75 de hauteur sur 0m50 de largeur. Il a deux cents ans d'âge et porte une inscription très lisible. L'abbé Gehin l'a relevée.
Il s'agit de fondations faites en cette église, par un notable paroissien, Claude Pochard de la Crosse, mort à Attigny en 1734. Il fonda une confrérie du Saint-Sacrement, plusieurs messes, une « lampe ardente » devant le maître-autel et deux services, l'un pour le repos de son âme et l'autre pour celui de sa femme, une demoiselle Varroy. Le texte se termine par ce souhait, « Dieu fasse miséricorde au fondateur et sa dite épouse ».
- « Varroy, dit Massey, est une famille paysanne alliée à l'un des derniers Bonnay demeurant à Claudon. Pochard est un vieux nom du pays et la Crosse est celui de la ferme la plus voisine du village ».

NOTA

Il y avait en effet au XVII° siècle, écrit l'abbé Gehin, des pochard ou « Pauchard », maires d'Attigny. Il ajoute que la famille fut anoblie par le duc Léopold.
Quelques jours plus tard en feuilletant le nobiliaire de Dom Pelletier, je trouvai le nom de Claude Pochard. Il régissait les domaines de Darney et de Lamarche et demeurait bien à Attigny en 1728. Il a été anobli pour son zèle dans l'accomplissement de sa charge et pour un autre motif assez curieux, « A cause des soins qu'il s'est donné pour procurer une bonne éducation à ses trois fils « l'aîné était avocat à la cour souveraine de Lorraine, le deuxième, receveur du bureau de Darney et le troisième au service du roi de France. Inutile de dire qu'il avait du être acquis moyennant finances ....
- « La lecture de cette inscription, dis-je à Massey, me rappelle un autre document épigraphique, signalé par l'abbé Gehin, la pierre tombale du chanoine Hacquerel dont je vous parlais tout à l'heure. L'abbé Gehin donnait à ce chanoine le prénom de Dimanche, mais il portait celui de Dommange, diminutif de Dominique. Il fut inhumé dans la chapelle de la sainte vierge qu'il avait fait construire ».

Nous découvrons cette dalle au pied de l'autel de la vierge. Elle est de grandes dimensions (2 m sur 1 m). Malheureusement l'inscription est très usée. Je ne puis en déchiffrer un mot. .
En face de l'église, de l'autre coté de la rue, le cimetière avec ses sapins, ses monuments de pierre, ses humbles croix de bois, ses tombes oubliées, aplanies, disparues dans l'herbe.
Le terrain est en pente. La vue domine la vallée de la Saône. Elle s'étend au loin, à l'est, vers la partie de la forêt d'où nous venons.
Au centre du cimetière, se dresse le calvaire au pied duquel repose l'abbé Gehin. Il est mort le 14 juin 1928.
La sépulture la plus importante est celle des châtelains. Trois générations de Finance d'Attigny dorment la, auprès des anciens seigneurs, les Maurice, leur dernier rejeton, une fille, Marie-Élisabeth-charlotte-Louise, qui épousa en 1812 Nicolas Joseph de Finance, capitaine et chevalier de Saint-Louis. Ce gentilhomme fut maire d'Attigny sous la restauration et mourut en 1838.
- « Le dernier Finance qui habita Attigny, dit Maurice de Massey, se nommait Charles, il était le fils aîné de mademoiselle de Maurice, cette famille avait pris la particule; il épousa une demoiselle de Minette de Beaujeu et s'éteignit au château au début du siècle, dans un âge avancé, (23 août 1902), dans sa quatre vingt septième année. Il y demeurait avec sa soeur Pauline, vieille fille fort intelligente et cultivée et d'une vigueur physique exceptionnelle. Son originalité est restée légendaire. Elle avait deux passions, le cheval et la chasse. Elle s'habillait en homme et chevauchait constamment dans la forêt, au grand ébahissement des gens. Fort adroite, elle tirait à merveille et ne manquait jamais son gibier. On racontait toutes sortes d'histoires sur son compte. Comme elle avait une voix forte, un peu masculine, on alla même jusqu'à dire qu'elle était hermaphrodite... la vérité est que Pauline de Finance était une personne pieuse et bienfaisante, elle consacra sa fortune en bonnes oeuvres. Un prêtre, son contemporain, disait plaisamment « Mademoiselle de Finance, amazone intrépide, toute envahie de grec et de latin, d'histoire et de philosophie, sait former des élèves au sanctuaire, comme elle sait abattre un lièvre ou un sanglier à la chasse ».
On dit qu'elle donna au diocèse de St Dié, une dizaine de prêtres. Elle acheta la chapelle d'un ancien ermitage, situé dans la vallée de la Saône et la fit superbement restaurer. Pauline de Finance est morte âgée (8 septembre 1900, à soixante dix huit ans). Je ne l'ai pas connue, n'ayant à cette époque qu'une douzaine d'années, mais j'ai bien souvent entendu raconter ses histoires ».
- « Que devint le château après la mort de son frère ».
- « Il fut habité par sa nièce Caroline mariée au baron de Poyen de Bellisle, colonel d'artillerie de marine. Lui aussi mourut au château en 1906. M. de Poyen n'avait qu'un frère nommé Emmanuel.
Lorsque celui-ci fut en âge de se marier, le château d'Attigny devait revenir à son oncle, vieux garçon original. Emmanuel épousa en 1811 une demoiselle de St Remy et son ménage acheta le château de Thuillières où il devait faire souche ».
- « Mme de Poyen resta donc seule au château d'Attigny ».
- « Oui pendant quelques années. Mais lorsqu'elle commença à prendre de l'âge la propriété devint une charge, elle ne pouvait plus s'en occuper. Elle alla habiter dans le village, une maison venant de sa tante Pauline. C'est la qu'elle s'est éteinte, l'an dernier, fort âgée (6 janvier 1928, à quatre vingt cinq ans elle est inhumée ici) ».
- « Qu'était devenu le château ».
- « Il avait été vendu vers 1920 à un entrepreneur de broderies, M. A.Martin (originaire de Thaon). Il y habita quelques années, puis après le mariage de son fils, le céda à ce dernier qui le revendit peu après au docteur Martin (de Paris) ».
Nous sortons du cimetière, la rue s'élargit et continue à monter. A l'extrémité du village, elle tourne brusquement vers le nord pour devenir la route de Darney. Sur ce coude, s'accroche un petit parc, entouré de murs empanachés de lierre et plante de grands arbres, pyramide majestueuse d'un thuya, bosquets vénérables d'où émerge le château.
La construction semble dater de la seconde moitié du XVIII° siècle. Malgré la simplicité de son architecture, elle a du caractère, un large pavillon presque carré, comportant un étage que surmontent des lucarnes à la mansard et que coiffe un très haut toit de petites tuiles, terminé par des girouettes. Quel énorme grenier doit abriter cette toiture... des fenêtres de cette demeure, on domine tout le pays. A l'est, la vue embrasse la vallée de la Saône, couronnée de bois par la masse onduleuse de la forêt. Au nord et à l'ouest, le regard s'étend sur de belles cultures, posées comme un châle bigarré sur l'épaule du plateau qui vient de Darney et s'incline doucement vers le ravin du ruisseau de Belmont. Plus loin,

l'horizon est barré par deux rangées de peupliers qui dessinent en tremblant le tracé sinueux de la route de Monthureux.
On accède dans la propriété par un portail situé dans l'angle formé par la route. Cette porte est de construction ancienne, des meurtrières ont été aménagées pour sa défense. Tout contre s'adosse une maison de gardien. Nous n'avons pas le temps d'entrer et le propriétaire serait étonné de notre visite tardive.
Par-dessus le mur, j'aperçois dans l'angle opposé, des bâtiments de communs. Enfin à l'autre extrémité du jardin, dans l'angle nord, s'élève une tour carrée assez importante, que coiffe un toit aigu, c'est le pigeonnier du seigneur.
- « Au milieu de la cour, dit Massey, se trouve un puits très profond qui ne tarit jamais. On le dit fort ancien, de même que les fondations du château qui abritent des caves taillées dans le roc ».
- « Voila donc, dis-je, l'emplacement du fief de la famille Maurice, celui qui valut à vos cousins de Finance, leur nom d'Attigny ».
- « Oui, le roi Stanislas avait érigé ce sol en fief au milieu du XVIII° siècle, en faveur d'une famille « de Bourgogne ». Par la suite, le fief fut acquis par le Sr Maurice lieutenant particulier au bailliage de Darney. C'était le père du garde du corps qui eut maille à partir avec vos ancêtres ».
D'un champ où nous sommes entrés, pour avoir une vue d'ensemble, la propriété forme un tout, très vieille France.
- « Avouons, dis-je, que dans leur requête à Louis XVI au sujet de la chasse les gentilshommes verriers exagéraient. Ils se laissaient emporter par la jalousie ou la rancune en disant que « le prétendu château n'était qu'une maison plate, semblable aux autres maisons du village ». Ce petit domaine a un cachet aristocratique indéniable. Celui qui le constitua était certainement un homme de goût. Si la maison d'habitation est modeste, ses proportions sont harmonieuses. Son cadre de vieux arbres en souligne le charme. Ce portail fortifié, ces murs défendant le parc, la tour du pigeonnier, les girouettes, tout cela indiquait la résidence d'un noble et non celle d'un paysan. Si nous pouvions visiter l'intérieur du logis, nous y découvririons sans doute d'intéressants vestiges, boiseries, trumeaux, cheminées, etc ....confirmant notre impression. Le château de Thuillières, résidence actuelle des derniers Finance 0 Attigny, est-il intéressant ».
- « Il est plus important que celui d'Attigny, répond Massey. Il fut bâti par Boffrand, le célèbre architecte des ducs de Lorraine, qui construisit le château de Lunéville.
Thuillières fut un rendez-vous de chasse. Le château est un vaste quadrilatère à deux étages, surmonté d'un toit assez élevé. La façade sur le jardin comporte au centre une sorte de rotonde qui lui donne du caractère. Un parc de vieux arbres, une grosse tour ronde, l'ancien pigeonnier, érigée dans un angle de la cour, donnent à la propriété une allure seigneuriale.
L'habitation contient de belles pièces de réception et un grand nombre de chambres. Malheureusement le ménage qui le possède n'a pas d'enfants. Emmanuel de Finance consacra sa vie à se dévouer à sa commune, il en fut le maire pendant des années. Il mourut à Thuillières dans la force de l'âge quelques années avant que son père ne s'éteignit ici (18 avril 1902, à cinquante trois ans). Il a laissé deux fils qui ne devaient jamais habiter Attigny.
L'aîné Joseph, est capitaine de chasseurs à pied. Il s'est allié à une famille de votre province, il a épousé une Romance- Mesmon. De ce mariage sont nés de nombreux enfants qui continueront la branche des Finance d'Attigny. Mais ce ménage est attiré en champagne par la famille de romance.
Henry de Finance, frère cadet de Joseph, reste donc seul en lorraine. C'est lui qui possède actuellement Thuillieres. Il a épousé une demoiselle de Lagabbe. Il habite constamment Thuillières, il y continue les traditions de dévouement de son père aux habitants, depuis vingt ans il tient la mairie. Comme il n'a pas d'enfants, je me demande si, après lui, ses neveux reviendront en lorraine ... ».
Le soleil baisse, il est temps de songer au retour. Revenus sur nos pas, nous arrivons au pont de la Saône et remontons en auto. A peu de distance du village, la route se glisse souple et sinueuse sur la rive gauche de la rivière étranglée entre les pentes escarpées de la forêt. Parfois dans un repli du sol, le bruit d'un ruisseau qui a couru à travers les bois. Son eau a perlé sur les mousses, sautille entre les pierres, fait tournoyer la feuille morte et la brune aiguille du sapin. Elle se précipite dans la Saône. Toute vive encore de ses aventures...
A un coude de la route, voici blanche et svelte sur la sombre verdure des sapins, la chapelle Bizot, reconstruite par Pauline de Finance. Elle abrite une très vieille et naïve statue de la Ste vierge, contemplant sur ses genoux le cadavre de son fils. C'est notre-dame de la pitié. On dit cette statue

miraculeuse, elle attire des pèlerins. Le nom de Bizot vient d'un ermite qui s'était retiré ici, au temps de Louis XIV et fit une fondation de messes. Avant que madame de Finance fasse élever la chapelle actuelle, il n'y avait, parait-il, qu'une maison, le rez-de-chaussée servait de chapelle où l'on vénérait la statue, à l'étage logeaient ses gardiens, les ermites. Jusqu'au début du siècle, raconte l'abbé Gehin, les conscrits des villages voisins venaient déposer aux pieds de cette vierge, les bouquets de leur tirage au sort.
Aujourd'hui, la chapelle est moins fréquentée, mais on l'entretient toujours et on y dit encore la messe une fois par an. Par ailleurs, ce site pittoresque reste un but d'excursion.
Le regard plonge dans la sauvagerie de la gorge où se tortille au fond de la rivière, de hautes herbes, tracassées par le courant. Sous les grands arbres de la forêt, la terre n'est qu'une mousse vivante gonflée d'humidité, la route épouse exactement les méandres de la Saône jusqu'à « la Cabiole » petite ferme qu'on appelait jadis d'un nom charmant « la grange aux cerisiers ». Après ce tournant, nous abandonnons la rivière, à l'endroit même où elle reçoit les eaux de l'Ourche. La route traverse le fameux ruisseau qui a fait vivre tant d'usines depuis Clairey. Alors se dresse un pont monumental, il chevauche les arbres, les fourrés enchevêtrés de fougères, de ronces, de broussailles, qui tapissent les pentes du vallon.
- « C'est le viaduc du chemin de fer d'Épinal, dit Maurice de Massey,on l'appelle le « pont Tatale ». Personne n'a jamais pu me dire la signification de ce nom bizarre ». Ce viaduc est forme de blocs de grès taillés, parfaitement appareillés. Sa construction date d'un demi-siècle. au-dessus de ce site sauvage, il donne une impression de force.
La route passe sous une des arches de ce pont gigantesque. Elle remonte la gorge jusqu'en vue de Droiteval. Puis elle pique vers Claudon, village que nous visiterons bientôt. Ce soir, nous le traversons hâtivement pour être à la Rochère avant la tombée du jour.
En quittant Massey, comme je lui offre de le reprendre demain matin, il me propose de ne venir que l'après midi et de rendre visite à la famille Mercier, avant de continuer nos tournées.
Ce sera une occasion de réveiller des souvenirs trentenaires.

NOTE DE FEVRIER 1948

Quelques années après ma visite à Attigny, je fis la connaissance de M. et Mme de Finance d'Attigny. A l'automne de 1935, ils eurent l'aimable pensée de venir à Paris, dans mon appartement de l'avenue Mozart, où j'etais immobilisé depuis l'embolie qui m'avait terrassé au printemps. Sachant mon désir de reconstituer l'histoire de nos familles, Henry de Finance m'invita à venir à Thuillières lorsque j'irais au pays de Vosges. Il possédait, disait-il, des archives intéressantes et les mettrait à ma disposition. Ce projet ne devait jamais se réaliser, puisque je n'ai pu retourner en Lorraine. Par ailleurs, le châtelain de Thuillières mourut, dans la force de l'âge, trois ans plus tard (le 25 septembre 1938, dans sa cinquante sixième année). Il était toujours maire de la commune.
Madame Henry de Finance d'Attigny a continué à habiter Thuillières, malgré la charge et les soucis que cause actuellement, pour une femme seule, l'existence dans une demeure importante. Elle se consacre entièrement à la population de son village avec un admirable dévouement. Pendant l'invasion, elle tint tête à l'ennemi. A l'automne de 1944, au moment de la débâcle de l'envahisseur, Thuillières a été heureusement épargné, l'arrivée subite de l'armée Leclerc mit les allemands en fuite, sans qu'ils aient le temps de se ressaisir.
Madame Henry de Finance a bien voulu me donner, sur son beau-frère et ses neveux quelques renseignements. Je les note ici puisque ils concernent les derniers descendants de la branche d'Attigny et probablement les seuls représentants actuels de la famille de Finance.
M. Joseph de Finance prit sa retraite en 1930 et se retira à Eclaron (haute Marne). Il se fixa ensuite à Riom. Il y est mort le 17 février 1941. De son mariage avec mademoiselle Marie Élisabeth de Romance-Mesmon, il a eu huit enfants, six fils et deux filles,
Premier, Bernard, marié en 1936, à Amiens, à Marguerite Mercier, dont il a deux filles.
Deuxième, Philippe, décédé à l'âge de douze ans.
Troisième, Jacques, reçu à St Cyr en 1930, marié en 1936, à Chances en Dauphine, à Geneviève Zurcher, dont il a deux filles.

Quatrième, Hugues, tué a Belleguette, Puy de Dôme le 30 mars 1944. Décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre.
Cinquième, Alain.
Sixième, Bruno, actuellement à la 2 ème D.B. en Indochine.
Septième, Marie.
Huitième, Françoise
Madame Joseph de Finance habite encore Riom (1948).

MONTHUREUX SUR SAONE (63)

Chez le notaire, j'éclairais le mystère du monument funéraire Colin-Hennezel situé contre la porte de l'église.

Jeudi 11 juillet 1929.

Matinée à explorer les anciens registres de l'état civil et les archives du notaire. Cette recherche me permet d'identifier la dame Colin, née Marie-Christine d'Hennezel, dont l'abbé Didier Laurent m'a signalé le monument funéraire adossé à un contrefort de l'église. L'alliance Colin-Hennezel, m'intriguait, il s'agit d'un second mariage.
Cette dame figure dans la généalogie imprimée avec le nom de son premier mari. Avant dernière des dix enfants de Charles III de Hennezel de la Sybille, Marie-Christine était la tante du Hennezel, percepteur à Monthureux. Celui-ci habitait sur la place du marché, la maison actuelle du notaire, celle où je fais cette découverte.
A la veille de la révolution, Marie-Christine d'Hennezel avait épousé à Francogney, un cousin d'une autre branche, nomme Joseph Célestin (9 septembre 1789). Ce gentilhomme était le fils aîné de Joseph d'Hennezel, chevalier, Sr de la Frison et de Brigitte de Massey. Il ne portait ordinairement que le prénom de Célestin. On le confondit souvent avec son frère cadet appelé aussi Célestin.
A l'automne suivant, Marie-Christine mit au jour un fils, l'enfant mourut en bas âge (5 juin 1790 - 11 avril 1793). Le père dut émigrer. On perd sa trace, on ignore la date et le lieu de son décès. Il mourut avant 1802 puisque cette année la, la veuve contracta une seconde alliance, elle n'avait que trente huit ans.
Dix ans auparavant dans des circonstances dramatiques, Marie-Christine avait contribué à sauver un jeune avocat qui venait d'échapper à la guillotine. C'était François Antoine Colin dont le nom est gravé sur l'épitaphe de l'Église de Monthureux. Inculpé d'émigration, Colin avait été dans la prison de Mirecourt, le compagnon du seigneur de Gemmelaincourt. Les deux condamnés à mort s'étalent évadés, la veille du jour de leur exécution. Ils avaient fui à travers la campagne et trouvé un refuge à la Neuve-Verrerie. Ils vécurent longtemps cachés dans la forêt.
Ce fut à cette époque que la femme de Célestin d'Hennezel connut le compagnon d'infortune de son cousin de Gemmelaincourt. Colin avait trente trois ans. Son père, avocat à Nancy exerçait les fonctions de gruyer et de chef de la police du marquisat de Ville-sur-Illon. Marie-Christine s'éprit du prisonnier évadé, mais elle ne l'épousa que bien plus tard. Le mariage eut lieu à la Neuve-Verrerie, à la fin de juin 1802.
L'époux comptait quarante quatre ans, la veuve de Célestin (c'est ainsi que la qualifie l'acte), trente huit ans. A vrai dire, ce mariage régularisait une liaison, Marie-Christine était la maîtresse de Colin, deux mois plus tard, elle donnait le jour à une fille. Dans l'acte de naissance de l'enfant, le père est qualifié, propriétaire en partie de la Verrerie de Francogney (4 septembre 1802).
On peut supposer que le ménage habita la Neuve-Verrerie pendant plusieurs années. Au retour de Louis XVII, la fidélité aux bourbons du deuxième mari de Marie-Christine lui valut la croix de St Louis, et le grade de capitaine. Il avait servi à l'armée des princes. En 1816, il habitait Xertigny. La restauration l'ayant désigné comme juge de paix du canton de Monthureux, le chevalier Colin se fixa dans cette bourgade. Marie-Christine mourut quelques années plus tard à l'approche de la soixantaine. Son époux lui survécut longtemps et il finit ses jours à Monthureux à l'âge de quatre vingt ans (11 août 1840).
Voila donc éclairci le mystère du monument qui se dresse depuis plus d'un siècle, à la porte de l'église de Monthureux.

LA ROCHERE

Visite chez les maîtres de la verrerie.

Après le déjeuner nous gagnons la Rochère. Le capitaine de Massey a annoncé notre visite aux propriétaires de la verrerie. Lorsqu'elle me donna l'hospitalité en 1901, madame Mercier, née Adeline de Finance, était une femme de trente à trente cinq ans. Son père était l'aimable et érudit vieillard qui m avait révélé l'intérêt de l'histoire de nos familles. Il est mort avant la guerre à Lyon. Il passait ses hivers dans cette ville. Sa fille y est née. Elle continue à y résider la plus grande partie de l'année. Depuis qu'elle a pris de l'âge, ses séjours à la Rochère sont rares. Cependant son mari est un des maîtres de la verrerie. Il a été adopté par son oncle, sénateur de la Haute-Saône principal propriétaire de l'usine.
Madame Mercier est une cousine éloignée des Massey. Leur parenté remonte au milieu du XVIII° siècle. Mon ami est au même degré qu'avec M. Ernest de Massey, le propriétaire du château de Vougecourt qui a laissé d'intéressants souvenirs sur les gentilshommes verriers lorrains. Le fait pour Maurice de Massey d'habiter le même village que les maîtres de la verrerie a maintenu des liens d'intimité. Par ailleurs, l'attrait qu'eut pour son mari les recherches généalogiques, ont amené sa cousine à lui ouvrir les archives laissées par son père.

M. et Mme Armand Mercier ont deux filles, elles sont contemporaines de Massey.
L'aînée, Magdeleine, a épousé un officier d'artillerie, le colonel Dumoulin. Ce ménage a quatre enfants, trois fils et une fille qui ont à peu près l'âge de ma fille. Les Dumoulin passent leurs vacances à la Rochère. C'est eux qui nous reçoivent.
La deuxième fille de Mme Mercier est madame Gautier-Bresson. Elle habite Monthureux-sur-Saône. c'est grâce à son obligeance que j'ai trouvé un gîte à l'hôtel de la gare. Nous irons la voir à la fin de l'après midi.
La visite au château de la Rochère est rapide et le programme de l'après-midi chargé. Je voudrais voir ce qui subsiste des anciennes verreries de Senennes, de Clairefontaine et de Belrupt. Maurice de Massey prend place dans la voiture et nous nous dirigeons vers Claudon, afin de remonter la vallée de Droiteval, abandonnée hier.

DROITEVAL

Dom François de Hennezel de Ranguilly religieux du prieuré de Droiteval au temps de Louis XVI - Sa mort à la Rochère - La verrerie éphémère de dom Gérard, prieur ambitieux et processif - Après la révolution, le prieuré est transformé en forges. Il est aujourd'hui une usine électrique - Son aspect actuel.

« Je serai heureux, dis-je à mon ami, de revoir en passant l'ancien prieuré de Droiteval. J'y suis venu de la Hutte, il y a une trentaine d'années, avec le fils de Paul Rodier. La promenade était ravissante. Mais je l'avais peu goûtée, mes découvertes du matin au Grandmont, à Vioménil, à la Bataille m'avaient impressionné, j'aurais mieux aimé, après le déjeuner à la hutte, visiter quelques autres anciennes demeures ancestrales. Droiteval n'a jamais été habité par l'une de nos familles.
- « Certainement non, répond Massey. Le prieuré abrita jusqu'à la révolution les religieux cisterciens ».

Mon désir d'évoquer un souvenir familial en passant à Droiteval, me fait répliquer.
- « Cependant, au nombre des religieux qui vécurent dans cette abbaye, au temps de Louis XVI, il y eut un Hennezel de la branche de Ranguilly. Il était votre compatriote et notre parent, sa mère était une Massey et son père le dernier Hennezel, maître de verrerie à la Rochère. Il se nommait Louis François, comme son grand-père maternel.
Mon ami qui sait tant de choses sur son village et sa famille ignorait la vocation religieuse de ce Hennezel et qu'il ait vécu à Droiteval.
Il me demande de compléter ces détails sur Louis François.
- « Entré très jeune dans l'ordre de Citeaux, dom Louis d'Hennezel était sous-prieur à l'Isle-en-Barrois, à la fin du règne de Stanislas. A cette époque, il vint bénir à l'église de Passavant, le mariage d'une demoiselle de Massey, sa tante maternelle qui épousait sur le tard, elle avait cinquante ans, M. de Villapre, prévôt et seigneur de passavant - lui comptait soixante deux printemps. Le religieux signa l'acte, Fr. de Hennezel (6 octobre 1767). Une dizaine d'années plus tard, dom François se trouvait à Droiteval. Plusieurs documents concernant le prieuré, le désignent en ces termes « Notre vénérable confrère,dom Louis d'Hennezel, religieux de l'ordre de Citeaux ». ll signait, Fr. d'Hennezel (juin 1776). Mais le monastère se dépeuplait, les religieux se dispersaient les uns après les autres. Au moment de la révolution, le dernier prieur de Droiteval vivait presque seul. A cette époque dom d'Hennezel comptait parmi les religieux de l'abbaye de la haute Seille. Mis en demeure de prêter le serment constitutionnel il refusa. On l'expulsa du monastère. Il se réfugia à la Rochère, auprès de sa soeur, une sainte fille qui donna asile aux suspects pendant la terreur. C'est là où il mourut (27 juin 1796).
Dom François était le frère aîné du chevalier d'Hennezel qui trouva asile au château de Beaujeu, en rentrant d'émigration et fit don au comte d'Hennezel du registre des preuves de noblesse faites par la branche de Ranguil1y, en 1736 a Nancy.
- « Mon cousin Ernest, demande Maurice de Massey, raconte qu'il y eut une verrerie à Droiteval, je n'ai jamais su quels furent les gentilshommes qui la mirent en oeuvre et si elle fonctionna longtemps ».
- « Dans sa notice Paul Rodier parle effectivement d'une verrerie éphémère à Droiteval. Elle avait été créée au début du règne de Louis XV, par l'un des prieurs les plus entreprenants qui ait été à la tête de l'abbaye; dom Gérard. Ce religieux portait d'ailleurs le nom d'une famille de gentilshommes verriers méridionaux, était-ce une coïncidence ....
Actif et ambitieux, dom Gérard entreprit mille affaires. Il voulut établir dans son monastère une verrerie à l'instar de celles qui flambaient dans la forêt. Il fit venir des spécialistes de Paris et d'Allemagne. Il sollicita du duc Léopold des faveurs et des privilèges semblables à ceux de nos familles. Au bout de fort peu de temps, la verrerie ne put fonctionner faute de salin.
Dom Gérard était de caractère difficile et chicanier. Son ministère à Droiteval se passa à plaider pour les raisons les plus diverses. Les maîtres de verrerie de la Sybille et de Claudon eurent plus d'une fois maille à partir avec ce religieux processif. Dom Gérard fut même en conflit avec les curés d'Attigny et de Belrupt, il avait la prétention de créer à Droiteval, une paroisse dont il serait le pasteur. De fait, les familles du voisinage, notamment les habitants de Senennes, fréquentaient volontiers l'église de Droiteval et y recevaient les sacrements. C'est ainsi qu'au milieu du XVIII° siècle, fut célébré dans la chapelle du monastère le mariage d'une demoiselle de Finance du Morillon, avec un du Houx de la Sybille (12 janvier 1750). Savez-vous quel fut le sort de Droiteval, pendant la tourmente révolutionnaire... ».
- « Le prieuré fut vendu comme bien national. Il passa aux mains d'une famille d'industriels, les Irroy, qui venaient d'acquérir les forges de la Hutte et de Ste Marie. Voulant donner de l'extension à son affaire, M. Irrov transforma l'ancien monastère en annexe de ses usines de la vallée et en logements ouvriers.
Durant soixante ans, la nouvelle industrie occupa tous les bâtiments du prieuré, la nef même de l'église lui fut sacrifiée. Diverses familles de maîtres de forges se succédèrent à Droiteval, la principale fut celle des Jacquinot. Son auteur, un marchand de fer de Langres, transforma l'ancienne résidence des religieux en maison d'habitation pour sa famille. Il s'y installa à cette époque. On l'appela alors, le château de Droiteval. Trois générations de Jacquinot y vécurent jusqu'à la fin du XIX° siècle.
Sous l'impulsion des Jacquinot, les forges de Droiteval prirent un grand essor. Au temps de Louis Philippe, elles occupaient, dit-on, près de deux cents ouvriers. Sous le second empire, la crise de la

métallurgie fit décliner l'industrie. Quelques années avant la guerre de 1810, les forges durent cesser tout travail.
Les enfants du dernier Jacquinot, maître de forges, restèrent célibataires. Ils continuèrent à habiter le château paternel, ils y étaient nés, ils y moururent. La dernière propriétaire, une vieille fille, s'éteignit à Droiteval en 1899. On m'a dit que son tombeau se trouvait dans la chapelle de Droiteval, où elle avait ramené tous ses parents, inhumés au cimetière de Claudon.
- « Alors en 1901, lors de ma promenade à Droiteval, le domaine était la propriété du domestique des Jacquinot ».
- « Oui, cet homme habitait le château. quelques années avant de mourir, il vendit Droiteval, sauf la chapelle, à un industriel de la région. M. Louis Tinchant. Ce monsieur fit de l'ancienne usine, une filiale de la société électrique qu'il dirigeait à Pont-du-Bois. Il électrifia Attigny et Darney. Il a entrepris de restaurer le domaine, mais l'église ne lui appartient pas, elle reste en ruines ».
A la hauteur de Droiteval, la route tourne brusquement pour remonter la vallée. Je retrouve le site admirable qui m'avait impressionné il y a trente ans. Il mérite qu'on le contemple un instant.
Le château des Jacquinot, masse énorme presque cubique, est bâti au milieu d'un jardin, ceinturé de douves. A l'est, miroite un grand étang, création des maîtres de forges. Ses eaux, d'une limpidité parfaite, reflètent la façade de l'habitation et d'autres bâtiments situés sur la berge nord, ceux-ci semblant de construction récente.
La propriété n'a plus l'aspect abandonné d'autrefois, son propriétaire actuel a fait d'importants travaux. Il doit être homme de goût, ses réparations et ses constructions s'harmonisent avec leur cadre. Mais les hauts pylônes qui transmettent la lumière dans les villages environnants, étonnent dans la sauvagerie du vallon. Nous n'apercevons pas l'église, elle doit être encore en ruines.
La route longe l'étang. Elle remonte l'étroite vallée qu'enserrent les pentes de la forêt.
En quelques tours de roues nous voici, d'après la carte, à l'emplacement du hameau de Senennes.

SENENNES - L'ANCIENNE VERRERIE (64)

Deux Hennezel, Didier I et Claude II, créent un domaine « Dessous les Cressiers »(1520) - Leurs enfants érigent un moulins et une scierie, au pied de la haute-roche (1554) - Transport temporaire du four à verre à la hutte (1575) - Senennes aux du Houx (1618) - Après la guerre de trente ans, M. de Roche restaure le domaine dévasté - Assemblée des gentilshommes à Senennes, en 1690, pour la défense de leurs libertés - Le domaine indivis entre les familles du Houx, de Finance, de Hennezel (1704) - La verrerie et la vie terrienne au XVIII° siècle - Découverte d'un moulin ruiné à l'emplacement d'une demeure noble. Les derniers gentilshommes qui l'habitèrent - L'étang créé en 1614 par Salomon du Tolloy - Un promeneur, M. Biquet nous renseigne - La corroyerie et le martinet de la famille Marque (1830) - La mort de cette industrie dépeuple le hameau - La maison du chanoine du Houx, pierre de fondation et taque armoriée.

Note d'avril 1948 :

Droiteval restauré par M. Louis Tinchant, est successivement usine électrique, petit séminaire diocésain, refuge d'hospices départementaux, internat pour les fils de déportés.
Au milieu du règne d'Antoine le Bon, naquit le domaine de Senennes. Il fut fondé par deux frères Hennezel, Didier II et Claude II. Leur père Didier I sieur de d'Hennezel, du Fay et de Grandmont, avait sept fils, tous maîtres en l'art de la verrerie. Avec le cadet Christophe, Didier II et Claude II étaient les derniers de la bande. Après la mort de leur père, les trois frères reçurent chacun un tiers de la verrerie du Fay de Belrupt. Cette part d'héritage était trop modeste, elle ne pouvait assurer l'existence des trois familles.
Le four à verre flambant, chaque hiver, pendant trois mois seulement, Didier et Claude n'y travaillaient pour leur compte qu'un mois chacun. Par ailleurs, l'étendue du domaine était insuffisante pour occuper les deux frères le reste du temps, ils vivaient désoeuvrés une partie de l'année.
Christophe témoignant le désir de rester au Fay, ses cadets décidèrent après leur mariage d'installer ailleurs leur foyer, dans une partie de la forêt encore inexploitée, ou dans un autre pays dont le souverain reconnaîtrait leur noblesse et leurs privilèges. Lorsque les verriers s'implantaient dans un

nouvel état ,ils recevaient presque toujours bon accueil du prince qui voyait dans l'industrie du verre, une source de profit pour ses finances. La perspective d'émigrer ne souriait guère aux deux gentilshommes. Par goût, les verriers essaiment à proximité du domaine natal. Avant de prendre une décision, Didier et Claude, adressèrent à leur duc, une requête exposant en toute franchise, leur situation familiale. Ils exprimaient en même temps leur désir et leurs projets. Le grand problème pour les verriers, créateurs de domaines nouveaux, était, après le bois, combustible et réserve de gibier, d'avoir toujours de l'eau. Ils excellaient à utiliser le moindre ruisselet, ils en faisaient naître des étangs poissonneux des viviers, des moulins

Un jour, en descendant le cours du ruisseau né près d'Hennezel et grossi du ru de la Sybille, les deux frères découvrent, au creux du vallon, un terrain propice pour réaliser leur plan, créer une verrerie, puis l'entourer de prairies et de champs cultivés. C'est l'endroit même où le « Ru de Senennes », nom que porte le ruisseau venant d'Henricel, se jette dans l'Ourche. Le terrain est en contrebas, on le nomme « Dessous les Cressiers ».

La forêt d'alentour est vierge. Le bois y semble abondant, il fournira le combustible pour le four à verre, il assurera le chauffage des foyers. Transformés en prairies, les bords de l'Ourche nourriront des troupeaux. Enfin l'éperon boisé qui surplombe la rive droite du ruisseau et dévale vers le nord-est deviendra terre arable, il suffira de défricher la quantité de sol nécessaire pour alimenter les deux familles.

Désireux d'empêcher Didier et Claude d'émigrer, le duc Antoine leur concéda la partie de forêt convoitée. Et pour être sûr de les garder en Lorraine, il renouvela en leur faveur les droits et les libertés séculaires de leurs ancêtres (21 mars 1520).

Les deux associés se mirent immédiatement à l'oeuvre. Ils donnèrent à leur domaine le nom du ruisseau. Bientôt ils se qualifièrent, « Sieur de Senennes ». Ce nom servit à distinguer leur postérité. Elle se transmit pendant trois générations. A la fin du siècle, Senennes passa par alliance dans les familles du Houx et de Finance, qui en portèrent à leur tour le nom.

Didier II eut le chagrin de perdre sa jeune femme peu d'années après son mariage. Elle ne lui la laissait qu'un fils unique au berceau, nommé François.

Le veuf se remaria avec une fille de vieille noblesse comtoise, Catherine de Voisey. Mais la mort le terrassa dans la force de l'âge. De son second lit, il avait quatre enfants. Sa succession amena un procès entre Catherine de Voisey et son beau-fils. Ne pouvant jouir de la part du domaine lui revenant, François dut assigner sa belle-mère (1544 - 1547).

L'instance fut longue. Cependant un accord finit par se faire entre les enfants de Didier II. Quelques années plus tard, on voit François se joindre à l'un de ses neveux, portant le même prénom, pour demander au duc Nicolas, l'autorisation de créer à proximité de la verrerie de Senennes, un moulin et une scierie. L'endroit choisi pour cette industrie nouvelle était situé, « dessous la Haute Roche » (22 décembre 1554).

A cette époque, le canton de forêt défriché et mis en culture par les Hennezel, compte cent soixante seize jours (environ quarante deux hectares). Les deux rives de l'Ourche ont été transformées en prairies. A la verrerie, on fabrique du grand verre. Le four flambe avec une telle activité que les cantons de bois voisins se trouvent bientôt épuisés. En 1560, les maîtres verriers de Senennes ne trouvant plus à proximité de leur halle, la quantité de combustible indispensable, obtiennent l'autorisation d'allumer à la hutte un four temporaire, ils travailleront là jusqu'au jour où les bois de leur ascensement seront repoussés. La verrerie de Senennes resta éteinte une quinzaine d'années. Durant cette période, les Hennezel associés a un Thysac, soufflaient leur grand verre à la Hutte (30 juin 1575).

La mort surprit les deux Hennezel avant qu'ils aient pu remettre Senennes en activité .

Leurs héritiers vendirent une partie du domaine, notamment le moulin et la scierie. L'acquéreur était un Robert Mouzon, le collecteur des impôts demeurant à Attigny qui tenta peu après de créer une papeterie à la hutte (13 février 1562).

A la fin du siècle, la verrerie de Senennes flambait à nouveau, mais on n'y trouvait plus qu'un Hennezel, ses associés étaient des du Houx.

Le premier du Houx, détenteur du domaine, semble avoir été le capitaine du château de Darney dont nous évoquions le crime involontaire, en visitant le village d'Attigny.

Sa descendance résida à Senennes, jusqu'à la révolution. Au début de la guerre de trente ans (1618), il n'y avait à Senennes que des du Houx et un Bonnay. Dix ans plus tard, le domaine était déserté. Les

bâtiments tombèrent en ruines. Exilés pendant trente ans, les du Houx de Senennes ne rentrèrent au pays qu'après le traité de Vincennes.
A cette époque, l'un des principaux détenteurs de Senennes est François II du Houx, époux en deuxième noces d'une demoiselle de Bigot de Bisval. Mais comment vivre dans des ruines... comment tirer son existence de terres en friches... François s'installa à la verrerie voisine de Chastillon, il en a acquis récemment une partie. De là, il pourra aisément suivre la reconstitution de ses biens de Senennes. Il se met à l'oeuvre, peu à peu les terres abandonnées depuis tant d'années, redeviennent productives, les bâtiments sont réparés tant bien que mal. Dés qu'il le peut François du Houx se fixe à Senennes et, pour marquer ses droits sur le domaine, il se qualifie, « Sr de Roche ou des Roches » peut-être à cause de la Haute-Roche qui domine son logis.
Lorsqu'il sentit ses forces décliner, M. de Roche confia l'exploitation de son bien à son fils aîné, Louis. Après le décès de sa femme, il partagea avec les trois enfants qu'elle lui avait donnés, l'héritage maternel (11 juillet 1690).
François du Houx mourut au cours de l'été, il aurait, sans cela, participé à une réunion singulière qui se tint à Senennes, au début de l'automne. Ce jour là « 25 septembre 1690 », plus de vingt cinq propriétaires des verreries voisines, s'assemblent en la demeure de Louis du Houx, pour constituer un syndicat de défense. Chacun expose ses vues en présence du notaire de Darney. Le tabellion rédige ensuite les termes d'une convention que signent les gentilshommes présents, en leur nom et en celui des autres maîtres verriers du pays. Cet évènement donne une idée des difficultés que rencontre Louis XIV lorsqu'il voulut imposer son administration aux lorrains, puisque le terme de « résistance à l'oppression » figure dans l'acte.
Il s'agissait pour ces gentilshommes, de lutter contre les prétentions des fonctionnaires français des eaux et forêts qui cherchaient, de plus en plus, à amoindrir et même à supprimer, les droits et les privilèges accordés, depuis un temps immémorial par les ducs de Lorraine, aux nobles verriers. A tout propos, surgissait de longues et coûteuses procédures, les prévenus ne pouvaient en supporter les frais. Les gentilshommes assemblés à Senennes entendant lutter jusqu'au bout pour défendre leurs libertés, ils décident à l'unanimité de se solidariser en cas de procès intenté à un maître de verrerie, tous les autres désigneront un mandataire pour soutenir la procédure. Les frais de l'instance seront répartis entre les signataires de la convention, chacun s'engageant à en payer une quote-part proportionnée à sa situation familiale, un chef de famille paiera une quote entière, une veuve, une moitié, un garçon majeur vivant à son compte seule ment un quart. En outre une indemnité journalière de déplacement est revue pour le mandataire et ses aides, sept francs par jour lorsqu'ils voyageront à cheval, dix sols s'ils préfèrent aller a pied..
L'animateur de cette assemblée est le maître de la verrerie de Hennezel, M. de Hennezel de Bomont de Fresnois. Il figure en tête de l'acte. La convention signée, on décide de la mettre immédiatement en pratique.
L'un des gentilshommes présents, François de Hennezel, Sgr de la Sybille, usant d'un droit séculaire consigné dans la charte de fondation de sa verrerie, a abattu quelques chênes, de la forêt domaniale pour réparer sa demeure. La maîtrise des eaux et forêts de Mirecourt, considère cet abattage comme un délit. Elle a poursuivi et fait condamner M. de la Sybille.
François de Hennezel voudrait interjeter appel contre cette sentence injuste qui va créer un précédent, il est trop pauvre pour le faire. Les signataires de la convention acceptent de payer la quote-part des frais d'une instance devant la table de marbre de Metz.
Au moment où nous allons découvrir Senennes, il est intéressant de rappeler cette curieuse manifestation.
Louis du Houx, chez lequel se tenait cette réunion mémorable, avait une soeur aînée, Claude-Marie, qui épousa deux ans plus tard un Finance (7 septembre 1692).
L'époux devint l'associé de son beau-frère et s'installa à Senennes. Malheureusement il mourut prématurément, ne laissant qu'un fils en bas âge. Cet enfant M. Francois Léopold devait rester fidèle au sol natal. Il y passa sa vie et y mourut fort âgé (quatre vingt quatre ans). Il fut la souche de la branche des Finance d'Attigny.
Sa mère, encore très jeune, avait épousé en deuxième noces un Hennezel que ce mariage fixa aussi à Senennes (14 décembre 1704). Dernier né d'une nombreuse famille, il était fils de François Joseph de Hennezel, Sgr de la Sybille et d'Hamonville, capitaine au régiment du prince de Piémont, et de Marie

de Brondilly, Charles était sans fortune et à peu près illettré, il écrivait avec difficulté et fantaisie quelques lettres de son nom, Chale Denneze - Chale Dennee Chale Dennez - etc...
Charles prit en main l'exploitation des propriétés de sa femme. Les documents qui jalonnent son existence sont des reconnaissances de sommes empruntées, des baux et des ventes d'animaux. On peut imaginer l'homme qui a été le deuxième époux de Claude du Houx, un terrible laborieux, tout occupé à suivre au ciel pour ses champs, la fantaisie des saisons, et plus soucieux à observer ses bêtes que de lire et de compter. Il habita Senennes un quart de siècle.
Son beau- père, Louis du Houx. ne quitta jamais non plus cette vallée. Il avait obtenu, quelques mots avant le deuxième mariage de sa soeur des lettres du duc Léopold le confirmant, ainsi que ses co-héritiers, dans les privilèges dont jouissaient leurs ancêtres depuis l'origine de la verrerie (12 mai 1704).
Au XVIII° siècle, le four à verre avait peu d'activité. On n'y travaillait même pas tous les ans. En 1748, il occupait de temps à autre, les deux familles de gentilshommes vivant sur le domaine. On ne fabriquait que des bouteilles de verre noir.
Quant au domaine, il semble qu'il ait été moins important que ceux du voisinage, peut-être aussi les terres étaient-elles de qualité plus médiocre.
Les propriétaires de Senennes eurent toujours une vie extrêmement modeste. Leur labeur quotidien ne différait guère de celui des paysans d'alentour. Quand le four ne flambait pas, travailler dans le silence des champs, s'emplir les yeux des lointains horizons de la forêt ou des creux sombres de la vallée, suivre le passage d'un gibier ....
Dans leurs travaux, les gentilshommes s'engageaient tout entiers, leur corps, leur coeur, leur esprit. Couler le verre, donner la vie à la terre par une oeuvre accordée aux saisons, faire prospérer leur bétail, c'était mener une tache d'homme libre. Par ailleurs, ces travaux exigeaient la collaboration de tous les membres de la famille patriarcale. Entre famille et domaine, le lien semblait indissoluble. Quand furent brisées la pérennité et la solidité de la famille, le domaine fut déserté, il resta à l'abandon.
A la veille de la révolution, six ou sept frères et soeurs, vieux garçons ou vieilles filles, représentaient à Senennes la postérité de M. de Roche. L'aîné portait la mosette au chapitre de l'église collégiale de Darney. Ce prêtre, ses frères et soeurs ainsi que M. Hennezel de Thiétry, détenaient Senennes en indivision. Un arrêt de la chambre des comptes de Nancy les maintint dans la possession de l'ascensement qui s'étendait sur deux cent soixante quinze arpents de terres labourables et cinquante arpents de prés (21 avril 1877).

En arrivant à l'emplacement de Senennes, la route butte contre un éperon de la forêt et tourne brusquement, elle va traverser l'Ourche pour continuer sur l'autre rive vers la Neuve-Forge. avant ce coude, juste en face de nous, émerge de la verdure, un pignon démantelé. A coté, un pan de mur, jadis façade d'une habitation, croule dans les broussailles. A hauteur de l'étage, j'aperçois l'encadrement d'une fenêtre à meneaux. Son linteau, un seul bloc de grès, porte les nervures trilobées de deux arcs ogivaux finement sculptés.
Nous pénétrons, Massey et moi, dans le fouillis d'arbustes qui étouffent ces ruines. A l'intérieur du pignon, on voit de grandes cheminées de grès, leurs montants moulurés sont suspendus dans le vide. Les bandeaux devaient être sculptés. Ils ont été arrachés, volés. Il y eut bien la jadis une habitation, comme le faisait supposer la façade. Mais, oh surprise, c'est plus qu'une carcasse de logis, au milieu des ruines, nous découvrons les vestiges d'un moulin, un arbre de couche énorme, bardé de fer hérissé d'épaisses rondelles de fonte crénelées. Il gît chaviré dans la longueur du bâtiment, au-dessous de la cascade qui l'actionnait. L'eau tombe en nappe. Elle fuit partout, ses luisants ruissellements font étinceler les feuilles et les herbes qui croissent sous cette voûte de fraîcheur. De vrais arbres ont grandi, enchevêtrés de lianes qui pendent en guirlandes de ronces infranchissables, de lierres géants.
Au fond, une haute muraille, blocs de grès appareillés, contient la pente du plateau. .
- « Voici probablement, dis-je à Massey, l'emplacement du moulin que le fils de Didier et de Claude de Hennezel, fondateurs du domaine, créèrent au milieu du XVI° siècle. La charte du duc Nicolas leur concédait trente jours de terre situés « dessus la Haute-Roche », pour permettre aux deux cousins de réaliser leur projet (décembre 1554).
Mon dossier contient des reproductions de deux vieux plans de la vallée. On y voit l'abbaye à Droiteval, l'ascensement de Senennes,. Plus au sud, le village de Claudon et de la Sybille. C'est le

moment de les consulter, ils nous permettront d'imaginer l'aspect ancien des lieux. La carte d'état-major n'indique ici qu'une maison forestière et deux autres petites maisons.
L'un des plans surtout est amusant, on le dirait dessiné à vol d'oiseau, Droiteval et son église, le manoir de la Sybille et sa tour - elle ressemble à un clocher carré - apparaissent en élévation. Une multitude d'arbres parsemés comme des jouets d'enfants indiquent la forêt. Des hachures simulent les sillons des champs des touffes d'herbes figurent les prairies.
L'autre plan est plus précis, il indique l'emplacement de la halle de chaque verrerie. A Senennes, le four à verre et les maisons se trouvaient à l'endroit où nous sommes, sur la rive droite de l'Ourche, avant la traversée du ruisseau d'Henricel. Aujourd'hui, à la place du hameau, une pâture entourée de barbelés étale au sole son dos d'herbes luisantes. Les ruines que nous venons de découvrir sont bien celles d'une demeure noble, sur le plan, la maison semble flanquée d'une tour.
De ce même coté de la vallée, se trouvait un petit étang qui d'après le plan le plus naïf, avait été créé par un Hennezel nommé Salomon. Ce gentilhomme était le fils aîné d'Humbert de Hennezel du Tolloy, écuyer, Sgr de Monthureux-devant-Baulay et de Barbe du Houx. Après son mariage avec Claudine de Thysac il se fixa à Chastillon dont il possédait une part de la verrerie. Le duc de Lorraine l'autorisa à créer cet étang en 1614.

Il ne resta aucune trace du four a verre ni des quatre ou cinq maisons qui l'avoisinaient. Pour raviver le vieux Senennes dans ce site sauvage, il faut nous contenter de ces ruines, des arceaux gothiques de cette fenêtre, verdis par quatre siècles d'intempéries. De ces montants de cheminée suspendus dans le vide, de ce chaos de pierres, de ferrailles rouillées, de bois, baignés par la chute d'eau qui force les éboulis de l'ancien barrage, à travers un écheveau de lianes et de ronces.

En foulant un sol nouveau, toujours la même hantise, remonter dans le passé et le peupler, d'êtres disparus que je me plais à ressusciter parce que je suis de leur sang, c'est qu'il existe dans nos âmes, un coin secret où repose l'essentiel des générations précédentes. Je puis tirer d'elles des enseignements et des exemples... mystérieux pouvoir d'évocation des ruines d'une demeure séculaire, croulant dans des broussailles, sous un soleil d'été. Ces pans de murs ont fait connaître les Hennezel fondateurs de Senennes. Ces pierres ont été témoins du drame qu'un second mariage suscita entre leurs héritiers, elles ont assisté à la réconciliation de leurs enfants, suivie de la création de ce moulin. Elles ont vu naître et mourir les du Houx et les finance qui se succédèrent sur le domaine après les Hennezel. C'est ici que vint au monde le chevalier de Finance, fondateur de la branche d'Attigny. Au temps de Louis XIV, cette demeure a abrité les gentilshommes, assemblés en présence du tabellion de Darney, pour constituer un syndicat de défense de leurs libertés, contre les prétentions des fonctionnaires du grand roi .
Kodak en main, je cherche un endroit propice pour fixer le souvenir de ces ruines. Tout à coup, je découvre un peu en retrait de la route, dans un fourré, un homme assis, son dos est appuyé contre un chaos de petites roches émergeant des hautes herbes et formant un talus naturel,entre elles se glissent les filets d'un ruisseau qui se perd dans la mousse;
Nous ignorions la présence de ce témoin impassible de notre pèlerinage. Il me regarde curieusement, ce n'est pas un paysan, malgré le débraille de sa tenue. Il n'a ni col, ni cravate, les manches de sa chemise sont retroussées, il porte une vieille musette en bandoulière. Est-ce un chasseur... il n'a pas d'armes. Un pêcheur... Peut-être. L'homme parait avoir une soixantaine d'années. La moustache tombante et les touffes de cheveux qui encerclent son crane sont blancs. Mais il a le visage rempli, le teint coloré, l'oeil vif d'un bon vivant. Ce ne peut être un habitant de Senennes, il n'y a sur l'autre rive, en face de nous, qu'une petite maison et elle parait abandonnée. Il est sûrement un familier du lieu. Notre présence l'intrigue. Il faut le faire parler. Je l'aborde.
Dés que j'ai dit nos noms et le motif de notre venue à Senennes, l'inconnu s'empresse de se nommer M. Biquet de Monthureux-sur-Saône. Et pour fixer notre considération à son égard, il ajouta avec satisfaction qu'il est rentier, après avoir été longtemps représentant de commerce. Il s'écoute parler. Il a connu les derniers d'Hennezel de Francogney, qui habitaient près de Monthureux. Cette rencontre est inespérée, M. biquet, mis en confiance et flatté, nous invite à nous asseoir dans l'herbe à coté de lui, pendant qu'il nous dira ce qu'il sait et répondra à mes questions. Aidé de mes notes, je pourrai reconstituer le passe de Senennes. Les ruines que je viens de photographier sont bien celles de la plus

ancienne demeure des gentilshommes. Ils l'ont habitée depuis la fondation de la verrerie jusqu'à la révolution. Le dernier ménage qui y vécut fut celui d'Antoine de Finance et de Mme de Bazailles.
Dans ces murs naquirent leurs onze enfants dont beaucoup moururent jeunes. Antoine de Finance s'éteignit à Senennes, en 1185, à l'âge de soixante ans.
Sa veuve se retira dans sa maison de Thiétry et sa postérité ne revint plus ici.
La révolution dispersa la famille, deux fils émigrèrent, servirent avec honneur à l'armée des princes et se retrouvèrent sous la restauration avec la croix de St Louis et le grade de capitaine.
L'aîné portait les prénoms des deux derniers ducs de Lorraine, Léopold-Stanislas. Il habita Vioménil et fut maire de cette commune sous la restauration.
J'évoquais son souvenir l'année dernière à la Pille, en racontant à M. Magagnosc de quelle façon, le chevalier Beaupré, son aïeul, avait été reçu dans l'ordre de St Louis. A genoux au milieu de la salle où nous déjeunions, tandis que son cousin, le maire de Vioménil, recevait son serment de fidélité au roi et le frappait sur l'épaule. du plat de son épée avant de lui donner l'accolade. Le chevalier de Finance avait ensuite rédigé le certificat de réception dans une orthographe pittoresque (25 avril 1816).
L'autre fils de M. et de Mme de Senennes, Nicolas-Joseph fit souche au château d'Attigny après son mariage avec l'héritière des Maurice.
Enfin, leur frère aîné, François de Finance, ayant épousé une fille de protestant converti Frédéric Maire, le maître de la manufacture royale d'acier de la hutte, habita d'abord ici. Après la mort de son beau-père,qui fit passer l'industrie des Maire dans une autre famille, François se fixa à la Rochère où son ménage éleva une quinzaine d'enfants, parmi ceux-ci se trouvait l'aïeul de Mme Mercier de Finance. Ainsi en errant d'un hameau à l'autre, dans cette forêt, nous finissons toujours par rencontrer les mêmes êtres, tellement sont enchevêtrés et puissants les liens qui unissent ces familles ....
La demeure du propriétaire de Senennes, si peuplée d'ombres familières, resta inhabitée un quart de siècle, après la tourmente révolutionnaire. A cette époque, elle n'était pas un moulin.
Durant les derniers mois du règne de Charles X, elle passa aux mains d'une famille de maîtres de forges de la Haute-Saône, nommée Marque.
Ces Marque avaient acquis, quelques années plus tôt, les usines de la hutte et de Ste marie (1825). Désireux de donner plus de développement à leur industrie, deux membres de cette famille, Hector et Alexandre Marque, achetèrent moyennant une quarantaine de mille francs, l'ancien manoir de Senennes. Ils aménagèrent le bâtiment et utilisèrent la chute d'eau qui actionnait jadis le moulin pour installer une corroyerie et un martinet. Cette petite usine devait augmenter le rendement des forges, situées en amont de l'Ourche (7 avril 1836).
Au milieu du siècle, le martinet de Senennes occupait quatre ouvrier à raffiner des aciers. Trente ans plus tard, il était devenu une taillanderie, on y fabriquait des fourches. Son activité avait encore diminué, puisqu'il n'occupait plus que deux ouvriers. Il cessa tout travail il y a trente ans. Les bâtiments furent abandonnés et peu à peu s'effondrèrent. L'arbre de couche bardé de fer et cerclé de roues dentées, chaviré au pied de la cascade, est le dernier vestige du matériel qui actionnait l'usine des Marque.
La mort de la forge causa la disparition du hameau. Au dire de M. Biquet, on comptait encore à Senennes il y a quarante ans, une trentaine d'habitants. Aujourd'hui, ce coin de vallée est désert. Seules sont habitées la maison forestière toute moderne, proche d'ici, et une petite ferme, située un peu plus haut en bordure du chemin de terre allant à Attigny. .
Quant à la maison qu'on aperçoit en face de nous, au bout du pont sur l'Ourche, elle sert à ses propriétaires de rendez-vous de chasse et de pêche.
- « Elle m'a appartenu autrefois, ajoute L. Biquet, elle est de construction ancienne, elle porte une inscription qui remonte je crois, à deux cents ans. Si vous le désirez, nous pouvons visiter cette maison ».
J'accepte avec empressement. Avant de partir, j'examine à l'aide de mes plans les taillis impénétrables, voisins de la maison forestière, retrouverait-on trace de l'étang créé il y a plus de trois cents ans par Salomon du Tolloy...
Intrigué par ma recherche, M. Biquet regarde les plans et me dit,
- « Je n'ai jamais entendu dire qu'il y ait eu un étang à l'endroit indiqué par ces photographies. S'il a existé, il a disparu depuis longtemps. Par contre, on voit, tout près des ruines de la forge et un peu à l'est, l'emplacement d'un étang, alimenté jadis par le ruisseau d'Henricel. Il est asséché, la végétation l'a envahi, mais la chaussée subsiste. Il ne pouvait être celui établi par votre famille puisque, d'après

les plans, ce petit étang se trouvait à l'ouest de la verrerie, en allant vers Droiteval. La cote est assez abrupte en cet endroit, cet étang devait être très petit ainsi que l'indiquent vos vieilles cartes. Il s'agissait plutôt d'un réservoir à poissons, aménagé au-dessous d'une source ».
Nous abandonnons cette recherche sans grand intérêt, elle nous ferait perdre un temps précieux. Allons visiter la maison, possédée jadis par notre guide. Elle est bâtie au pied du plateau cultivé d'où les maîtres de verreries tiraient leur subsistance. Sa façade regarde l'est, tout au commencement du chemin d'Attigny.
Il s'agit bien d'une maison ancienne. Elle est petite et modeste, un rez-de-chaussée surélevé auquel on accède par un assez haut perron. L'inscription indiquée par M. Biquet est celle de la pierre de fondation. On a du la déplacer, elle est à demi cachée par les marches de l'escalier.

DIEU SOIT BENI
CET PIERE A ETE POZER PAR ...
SIEUR JOSEPH - ANTOINE ...
CHANOINE A DARNEY
1731

Le nom du chanoine bâtisseur de ce petit logis est invisible. M. Biquet affirme avoir lu autrefois celui de du Houx.
- « Ce Joseph-Antoine du Houx, chanoine à Darney, dit Massey, devait être l'aîné des enfants de M. de Roche, ce dernier du Houx, maître de la verrerie de Senennes. Il figure en tête de ses frères et soeurs, en 1777, dans l'arrêt de la chambre de Nancy, les confirmant dans la possession du domaine (21 avril 1777).
Comme à cette époque, il avait près de soixante ans (il était né en 1720), il ne pouvait être chanoine en 1731, à l'âge de quatorze ans. Peut-être lisons nous mal le millésime de la construction de la maison, ne serait-ce pas plutôt 1781 ».
Les chiffres gravés se distinguent difficilement, on peut aussi bien prendre le trois de 1731 pour un huit. Sur les vieux plans cette maison est la seule indiquée sur cette rive de l'Ourche. On peut supposer que, depuis longtemps, il y avait en cet endroit, un logis des du Houx.
En haut du perron, la porte est accueillante, elle offre un seuil de pierre usé qu'ont frotte bien des semelles. Cette porte donne accès dans une assez vaste pièce, la « salle » où l'on cuisinait, où l'on mangeait, où l'on dormait. Il devait y régner jadis l'odeur du pain et de la cendre tiède, celle des vieux lits pleins de paille. Aujourd'hui une atmosphère de renfermé et de moisissure saisit le visiteur.
Notre guide nous montre, dans la cheminée, la taque à feu qui l'a frappé, un grand rectangle de fonte unie, chargé de blasons. Cette taque n'est pas datée. Mais son ornementation est de style Louis XIII. Elle doit remonter aux années qui suivirent la conquête française de la Lorraine, au milieu et en bas de la taque, on a superposé, au moment de la coulée, une autre taque beaucoup plus petite de forme hexagonale et qui présente un écusson aux armes de France et de Navarre. L'écusson est tenu par deux anges et surmonté d'une couronne royale.
De chaque coté de cette petite taque, se détache dans un ovale très en relief un même écu où je lis, de... au lion de... au chef de... chargée de trois palmes de...
Ce blason est surmonté d'un casque taré de profil et accompagné de lambrequins. Il doit être facile d'identifier ces armes.
Au-dessus de la petite taque, se lit le monogramme adopté par les jésuites, I.H.S. Le «H » est surmonté d'une croix et le monogramme entouré d'une guirlande qu'accostent deux petites fleurs de lys. Dans chaque angle supérieur de la taque émerge un écusson aux armes de Lorraine surmonté d'une couronne fleurdelisée.
Personne ne saura jamais l'histoire de ce petit monument, son origine, sa signification et qui l'a voulu là. Est-il une relique de l'ancien manoir de Senennes... n'a-t-il pas servi pendant des siècles, à réchauffer la salle et le poêle, pièce principale de la demeure des maîtres du domaine... les dimensions de ce bloc de fonte, son poids, sa fragilité « il a été fendu par la chaleur du feu » lui vaudront sans doute de rester longtemps encore dans le foyer du chanoine du Houx... .
Pendant tout le temps de notre visite M. Biquet a écouté avec intérêt le récit de mes souvenirs. Il y a fait écho avec empressement, heureux et flatté d'en prendre sa part, en homme désireux de monter, qui cherche des relations nouvelles au moment où nous partons pour Clairefontaine, notre guide, auquel

j'ai dit que nous gîtions à Monthureux chez M. Burdont nous invite, ma fille et moi, à venir le voir dans la soirée. Nous serons un peu las, cette offre ne nous séduit guère. M. Biquet insiste, il désire que nous fassions connaissance de sa femme et ne cache pas sa satisfaction d'être entre en rapports avec nous. Pour me décider, il me parlera, dit-il, des Hennezel qu'il a connus.

Note d'avril 1948

La rédaction de ces souvenirs m'a donné l'occasion de correspondre avec le propriétaire actuel de Droiteval, M. Louis Tinchant, directeur de la société d'éclairage électrique du Pont du Bois.
Il a restauré avec soin les vestiges du prieuré. Il s'intéresse à son passé. M. Tinchant a bien voulu mettre à ma disposition ses documents. Ses renseignements joints aux précédentes notes que je dois à mon ami, le commandant Klipffel, me permettent de compléter cette notice.
En 1905, M. Tinchant acquit la partie principale de Droiteval, l'usine de la famille Jacquinot le château, l'étang qu'elle avait créé, le parc, une partie de la forêt et quelques prés. Il fit d'importantes coupes de bois autour du domaine
Les anciennes forges furent démolies et remplacées par une installation électrique, destinée à éclairer la vallée.
En 1918, M. Tinchant acheta les forges de la hutte au fils de Paul Rodier. Douze ans plus tard, il se rendit acquéreur des ruines de l'église de Droiteval avec le dessein de les restaurer complètement. Déjà il avait entrepris la remise en état de la propriété. L'année suivante, l'évêque de St Oie vint bénir le sanctuaire renaissant et, l'un des fils de M. Tinchant, qui était né à Droiteval en 1906, reçut la bénédiction nuptiale dans la chapelle reconstruite. Ce fils ingénieur des arts et métiers, fut fusillé par les allemands à Épinal, en février 1944, après avoir été martyrisé par eux. Son frère est actuellement maire de Hennezel. Une dizaine d'années auparavant, M. Tinchant complétant son oeuvre de reconstruction, avait installé a Droiteval, un petit séminaire diocésain.
Malheureusement, au début de la guerre, l'autorité préfectorale réquisitionna les bâtiments, ils durent être évacués pour servir successivement de refuge aux hospices de Darney, du Thillot et enfin à l'asile de vieillards de Golbey.
La réquisition fut levée au début de 1946 et les locaux rendus à leur propriétaire, M. Tinchant sollicita aussitôt le retour des petits séminaristes à Droiteval. Son voeu ne put être réalisé, entre temps, un nouveau séminaire avait été organisé à Martigny-les-Bains, dans un vaste hôtel acquis à cet effet.
Droiteval fut alors loué à l'administration préfectorale des Vosges pour un bail de dix huit ans, il abrite aujourd'hui un internat de fils de déportés de la région de saint Dié.
Quelques années après notre visite à Senennes, en 1935, M. Tinchant acquit les ruines de l'ancien manoir que j'ai photographiées. Il acheva leur démolition et transporta à Droiteval, pour assurer leur conservation, les pierres anciennes offrant un intérêt archéologique, entre autres les linteaux gothiques.
Seule subsiste, à l'emplacement de la demeure des gentilshommes verriers, la chute d'eau aménagée au XVI° siècle par les Hennezel pour actionner leur moulin.
Depuis 1929 aussi, la maison du chanoine du Houx, à Senennes, est passée en diverses mains. Elle appartient actuellement à un industriel des Vosges.

CLAIREFONTAINE (65)

Ses créateurs en 1730, Augustin Bonhomme seigneur du moulin et Michel Schmid de Ronchamp - La verrerie n'est plus qu'un hameau agricole - Inscription sur un vieux calvaire, gage de la piété des anciens maîtres verriers (1744 - 1804).

Note de mai 1948

Histoire de la verrerie de 1730 a 1867, par le commandant Klipffel - En 1941 le dernier représentant de la famille Schmid vient finir ses jours à Hennezel Son aide à l'abbé Mathis - Au printemps de 1944, Clairefontaine fête le second centenaire de son calvaire. Quelques semaines plus tard, le curé d'Hennezel est

fusillé sur la place communale à l'emplacement d'un autre calvaire que M. Schmid avait décidé de faire élever.

Nous avons traversé Clairefontaine, à l'automne dernier, en allant au Tourchon avec le capitaine Larose. Massey ne connaît pas ce hameau. bien que peu de souvenirs de nos familles ne nous y appellent, nous y ferons étape, avant de gagner l'ancienne verrerie de Belrupt qui est, au contraire attrayante pour nous.
Le four à verre qui flamba à Clairefontaine, jusqu'à la fin du second empire était l'un des derniers allumés dans la forêt. Ses créateurs appartenaient à des familles étrangères au pays de Vosges. Ils se nommaient Schmid. On les disait d'origine allemande, ou tout au moins alsacienne. Ils établirent une verrerie dans le voisinage immédiat d'Hennezel, à l'époque où les anciens fours de nos familles s'éteignaient l'un après l'autre. La tradition raconte qu'ils venaient de Westphalie ou de Bohème. Trois frères portant les noms des trois rois mages, Melchior, Balthazar et Gaspard. .
Il y eut peu de rapports entre les créateurs de cette industrie et les gentilshommes dont nous guettons les ombres. Pour cette raison, je connais mal le passé de Clairefontaine. Je sais seulement la date de la fondation du domaine et les noms des animateurs.
Ces noms figurent dans les lettres l'ascensement conservées aux archives nationales.
En 1730, deux maîtres verriers obtiennent de Louis XV, la concession d'une cinquantaine d'arpents de forêt sur le petit plateau situé entre le Tourchon et un terrain appelé la Geroche, proche de la Saône. Ils demandaient à y établir une verrerie à proximité d'une source abondante et claire, et ils se proposaient de défricher à l'entour la surface de terre nécessaire à la subsistance de leurs familles. Ces verriers étaient roturiers.
L'un, Augustin Bonhomme, se qualifiait Sgr du Moulin, il devait être originaire du pays de Liège où existait une célèbre famille verrière de ce nom. L'autre, Michel Schmid, dirigeait la verrerie de Ronchamp sur la route de Lure à Belfort. Les fours qu'ils créèrent ici devaient flamber plus d'un siècle.
A la fin du second empire, une centaine d'habitants vivaient à Clairefontaine. Aujourd'hui le hameau est sans vie, il a été déserté par la population ouvrière. La plupart des maisons sont vides, les anciens bâtiments industriels s'écroulent, chaque année, un peu plus. Parvenus au milieu du village, nous stoppons à l'endroit même où nous avions laissé l'auto, l'année dernière, pour nous rendre au Tourchon, à travers champs.
Malgré la disposition de ses maisons qui conserve, comme à la Planchotte, un aspect de petite agglomération industrielle, Clairefontaine n'est plus qu'un hameau agricole. Les quelques humains qui s'y maintiennent, exploitent les champs et les prés de l'ancien domaine.
Devant une maison, un gros tas de fumier jaune laisse couler des filets de purin, des poules picorent autour. Assise sur le seuil de son logis, une jeune mère allaite son enfant. Sur l'appui d'une fenêtre un chat, les yeux mi-clos, fait le gros dos au soleil. Plus loin, deux bonnes vieilles, assises dans l'herbe, papotent paisiblement. Dans la rue, un groupe de gamins, intimidés par nos visages inconnus, se battent pour se donner une contenance.
Nous passons prés d'une maison basse, enveloppée de lierre, au bruit du moteur, le vieux qui l'habite, se porte curieusement sur le pas de sa porte. Je le questionne. Il nous indique l'emplacement de la halle de la verrerie « sur la place du village, un pan de mur au milieu de décombres ».
De chaque coté des bâtiments ruinés, les ateliers où l'on taillait le verre. A l'ouest, au bord d'un petit ruisseau, issu de la claire fontaine, marraine du lieu, se trouvait un moulin minuscule qui actionnait la « pillerie de terre ».
Au bout du village, en bordure du chemin allant à la Pille et à Belrupt, verdoie une prairie parsemée de vieux arbres fruitiers. C'était le jardin entourant la demeure des maîtres de la verrerie. De leur habitation et de ses dépendances, il ne reste que des décombres, étouffés par des sureaux et des arbustes sauvages
Un muret de pierres séchés, croulant malgré ses croûtes de mousses, sépare ce jardin de la rue. Il protège toujours un petit monument dont l'aspect ancien attire notre attention, une modeste croix de pierre posée sur un socle en forme d'autel, ce calvaire rustique doit être l'oeuvre d'un artisan local. Il n'a aucune prétention artistique. Il ne comporte pas la moindre ornementation, il est simplement un témoignage de foi que sa vétusté rend émouvant.
La pierre est ridée comme un vieux visage, deux siècles d'intempéries ont piqueté sa surface de rousseurs de lichens et de minuscules cryptogrammes. Les angles du monument sont adoucis ou

écornés. Quelques graminées ont trouvé leur vie dans les joints branlants. Le socle qui émerge des hautes herbes porte une inscription. Je m'approche. Le texte gravé en capitales naïves reste très lisible.

ERIGEE PAR
GASPARD SC
HMID ET MA
RIE -- ANNE
BONHOMME
L'AN 1744
ET PAR REMY
SCHMID L'AN
DU JUBILE
1804

Le bonhomme que j'ai questionné, nous explique,
- « La pierre de ce petit autel sert à déposer les offrandes de pain, coutume du pays. Le socle du calvaire a été mis par les fondateurs de la verrerie, mais la croix est moins ancienne ».
Les renseignements sont confirmés par l'inscription.
- « Les Schmid qui ont fait poser cette croix, dis-je à Massey, descendaient certainement des fondateurs de la verrerie. Leur famille n'était pas noble, cependant plusieurs de leur membres ont été qualifiés quelquefois « Gentilshommes verriers », tant était ancrée la tradition de la noblesse de l'art du verre. Ils ont d'ailleurs pris alliances dans des familles nobles notamment les Larmont, Massey, du Houx, l'Escale. Il serait intéressant de retracer l'oeuvre industrielle de ces successeurs de nos familles ».
L'intérêt que nous prenons à la lecture de ce texte, encourage le vieux paysan à parler,
- « Il n'y a pas longtemps encore, il y avait sur la halle une autre inscription. Elle était au-dessus de la porte d'entrée, du coté nord. Elle donnait la date de l'établissement de la verrerie vers 1700 et quelque, puis l'année où la halle fut reconstruite par M. Remy Schmid, le même qui a fait le calvaire. C'était en 1818 ».
Aujourd'hui nous n'avons pas le temps de nous attarder. Je laisse la voiture à la garde de ma fille, nous irons Massey et moi, à pied à la verrerie de Belrupt par un sentier de la forêt.

NOTE DE MAI 1948

L'histoire de cette vieille croix m'est aujourd'hui connue. Mon ami de Thiétry, le commandant Klipffel, a consacré une importante notice à Clairefontaine et aux familles qui ont mis en oeuvre la verrerie. Il a eu l'amabilité de m'offrir une copie de son travail. Le sujet l'intéressait, Mme Klipffel, née du Houx est la petite nièce de Mme Remy Schmid, née du Houx, épouse du maître verrier de Clairefontaine. Le fils de ce Schmid s'associa avec MM. du Houx, oncle et frère de Mme Klipffel, lorsqu'ils créèrent la verrerie de Fains.
La notice du commandant est au nombre des études qu'il a consacrées à l'industrie dans la forêt de Darney. On pourra consulter l'ensemble de cette oeuvre érudite aux archives des Vosges. Je me contente d'en extraire quelques notes ayant trait à l'inscription que nous avons relevée, Massey et moi en 1929.
Gaspard Schmid, qui fit ériger cette croix en 1744, était le frère cadet de Michel, l'associé d'Augustin Bonhomme, dont les noms figurent dans les lettres royales de 1730.
En 1732, Augustin Bonhomme se retira de l'association. Il céda la moitié de la verrerie à dom Gérard, le prieur de Droiteval si entreprenant dont nous avons parlé. Michel Schmid partagea cette moitié entre ses deux frères, son fils et ses gendres (1732). Il mourût l'année suivante. Gaspard racheta à ses frères et beaux-frères leur part ainsi que la moitié possédée par dom Gérard. Il se trouvait maître de l'usine avec un de ses neveux en 1736, lorsqu'il obtint du duc, l'autorisation de défricher cinquante nouveaux arpents de bois pour augmenter le domaine. .
Seul propriétaire, Gaspard va donner une impulsion heureuse à son affaire. Il est énergique et travailleur. Malgré des complications de toutes natures, son usine prospère. Sa femme et lui sont profondément chrétiens. Au bout de quelques années de labeur, couronnées de succès, ils font ériger,

en face de leur demeure dans le jardin,ce calvaire pour remercier la providence d'avoir récompensé leurs efforts.
Mais un grand chagrin allait frapper le maître verrier, quelques mois plus tard sa femme mourait laissant trois jeunes enfants. Pour les élever, Gaspard Schmid se remaria avec une demoiselle de Massey. Lorsqu'il décéda en 1773, son fils Charles, lui succéda dans la direction de la verrerie. Mais par suite de difficultés financières, une partie de l'affaire repassa aux mains du gendre de Gaspard, un maître verrier alsacien, Melchior Gresely, originaire de la verrerie de Han, près de Bruche.
En 1789, Clairefontaine flambait sous l'impulsion des deux beaux-frères. Gresely mourut à la fin de cette année la. Resté seul, Charles Schmid parvint à maintenir l'activité de son usine, pendant la révolution. Il avait épousé les idées nouvelles, il fit parti de la municipalité d'Hennezel et devint, en 1793, chef de la légion de la garde nationale du district de Darney. Il mourut dans la force de l'age, à cinquante deux ans en 1796. La veuve, secondée par son fils aîné Rémy-Gaspard, continua l'exploitation de la verrerie.
Lorsque le concordat permit le rétablissement public du culte catholique, beaucoup de familles reprirent ouvertement leurs pratiques religieuses. Les Schmid de Clairefontaine étaient du nombre. L'année de la proclamation de l'empire, suivie quelques mois plus tard du séjour en France du pape Pie VII, à l'occasion du couronnement de Napoléon, le jeune maître de la verrerie de Clairefontaine, Rémy Schmid atteignit sa majorité.
L'heure lui sembla venue d'effacer les mauvais souvenirs des années d'athéisme officiel. Il voulut affirmer publiquement sa foi, il rétablit dans le jardin de sa propriété, la croix protectrice de l'industrie familiale, érigée soixante plus tôt, par son aïeul et détruite sous la terreur.
Au cours des années suivantes, les guerres impériales se succédèrent sans interruption. Elles épuisèrent la nation et furent défavorables à l'industrie. La verrerie de Clairefontaine périclita, malgré les efforts de ses animateurs pour maintenir son activité. Elle fut mise en faillite le jour où naissait le roi de Rome (mars 1811). Courageusement, la veuve de Charles Schmid abandonna ses biens à ses créanciers.
En 1818 seulement, son fils Rémy put s'associer avec son cousin Melchior Gresely pour remettre en oeuvre Clairefontaine. C'est l'année où fut reconstruite la halle.
Deux ans plus tard, pour étendre leur affaire, les deux cousins décidèrent de diviser leur tache. Melchior Gresely assuma seul la direction de Clairefontaine, tandis que Rémy Schmid prit celle de la verrerie de la Bondice, en haute-Marne. Mes deux associés réussirent dans leur entreprise. Au bout de quelques années les bénéfices qu'ils avaient réalisés leur permirent d'éteindre les dettes de la faillite (1828).
Malgré l'éloignement de son champ d'action, Rémy Schmid restait attaché au hameau natal. Il était venu en 1823 à Clairefontaine, pour épouser une demoiselle du Houx de Clairey (Marie Françoise Rosalie du Houx, était la fille de Charles-François du Houx de Clairey, commandant de la garde nationale de Hennezel pendant la révolution et de Rose de Massey. Quatre enfants naquirent de cette union. Le dernier, auguste Schmid, né en 1831, fut l'associé de son cousin Emile du Houx dans la création de la verrerie de Fains. Il se retira de l'affaire après avoir fait fortune. De son mariage avec une demoiselle de l'Escale, Auguste Schmid eut un fils, Charles, demeurant actuellement à Hennezel.
Rémy mourut prématurément en 1832. La société de Clairefontaine fut liquidée et Melchior Gresely resta seul. En 1835, il créa la taillerie de la Bataille dont nous avons vu l'an dernier les ruines portant une inscription blasphématoire. Melchior mourut l'année suivante, son frère, Georges Gresely lui succéda à la tête de l'usine, jusqu'au jour de son décès en 1851. La verrerie fut alors rachetée par les propriétaires de la Rochère qui en continuèrent l'exploitation. Mais en 1867, les fours furent éteints définitivement. Alors commença l'agonie du hameau. .
En novembre 1941, le petit fils du ménage Schmid du Houx, M. Charles Schmid, attiré par les souvenirs que sa famille a laissés à Clairefontaine et par le voisinage de ses voisins de Thiétry, s'est fixé à Hennezel pour y finir ses jours. Il a hérité des sentiments de ses parents, dés son installation au pays, il a mis son activité et son dévouement au service des oeuvres. C'était le moment où le jeune abbé Mathis donnait une impulsion nouvelle à la paroisse.
Au début de l'année 1944, le curé d'Hennezel m'écrivait,
- « M. Schmid est un esprit curieux et original. Il rime volontiers. Il est musicien à ses heures, je lui ai confié notre chorale, il s'en acquitte fort bien. Lui et Mme Schmid sont bien dignes de leurs cousins Klipffel ».

Quelles recrues pour un curé que de tels paroissiens...
Depuis son arrivée à Hennezel l'abbé Mathis poursuivait avec ardeur l'apostolat de son prédécesseur, l'abbé Noël. En quelques mois, il avait pris un ascendant extraordinaire sur la population. L'éclat qu'il avait donné aux cérémonies religieuses, les oeuvres de jeunesse qu'il mettait sur pied avec un entrain incomparable, lui attiraient tous les coeurs.
Toujours il fut secondé par les derniers descendants des maîtres-verriers de Clairefontaine et de Fains. C'est ainsi que M. Charles Schmid inspira l'ultime témoignage de zèle donné par l'abbé Mathis, quelques semaines avant son martyre.
Passionné d'histoire locale, le jeune curé saisissait toutes les occasions de réveiller dans l'esprit de ses ouailles, le souvenir de leurs traditions. Au début de l'été 1944, il eut la pensée de fêter à Clairefontaine, en présence de M. Charles Schmid, le second centenaire du calvaire, érigé en 1744, par Gaspard Schmid, l'ancêtre de son paroissien. Quelques semaines plus tard, l'abbé Mathis m'envoyait une longue lettre pour me remercier d'avoir accepté d'entreprendre à son intention, le récit de mes pèlerinages en Lorraine. Lui-même me faisait part de ses projets, il me donnait des échos de son activité récente.
- « Je vous envoie une photo, prise devant le calvaire de Clairefontaine, le jour où nous avons fêté son second centenaire (25 juin 1944). Comme vous le voyez je prononce le sermon sur une chaire de rencontre ».
Il était monté sur le mur de pierres sèches, à demi écroulé, qui délimitait jadis le jardin des maîtres de la verrerie, mur que nous avons franchi, Massey et moi, quinze ans plus tôt pour déchiffrer l'inscription du calvaire. Le doyen de Darney et de nombreux enfants de choeur, revêtus de longues aubes bénédictines ornées du blason d'Hennezel, sont assis autour de l'orateur. Celui-ci, tourné vers la foule exhorte ses fidèles.
Et l'abbé poursuivait, '
- « M. Charles Schmid a décidé à cette occasion, de faire élever à Hennezel centre, un calvaire, réplique de celui de ses ancêtres. Cette croix sera bénite, le 15 septembre prochain ».
Cette lettre porte la date du 17 juillet 1944. Elle me parvint avec un retard considérable. Avec la petite photographie qui l'accompagnait, elle a été le dernier signe de vie que put me donner l'abbé Mathis.
Kervilio fut privé, pendant des mois, du service postal d'Auray, à cause de sa proximité de la « poche allemande » de Lorient. Je ne devais apprendre qu'en février 1945, la mort du vaillant curé fusillé par l'envahisseur le 9 septembre 1944 sur la place d'Hennezel, à l'emplacement même où devait être béni le calvaire du à la générosité du descendant des verriers de Clairefontaine. Aujourd'hui, à cet endroit s'élève le monument commémoratif du martyre de l'abbé Mathis.
Le souvenir de notre visite de 1929 et de la découverte du petit calvaire sont désormais inséparables de l'ultime témoignage d'amitié que j'ai reçu du malheureux curé.

LES RUINES DE L'ANCIENNE VERRERIE DE BELRUPT (66)

De Clairefontaine à Belrupt, à travers la forêt - Les prés de la Geroche - La chapelle de la roche des fées - L'ascensement de Charles 1er de Tysac,en 1524 - La fontaine « le Moyne » - Aspect du hameau ruiné - Une rue taillée dans le roc - Extensions successives du domaine, plan de 1718 - Logis de 1603 transformé en table - Après les Thysac et les Hennezel la verrerie passe aux du Houx et Bigot - Les comtes de Dombasle se fixent en Autriche - Champigny et ses frères ressuscitent la verrerie (1686), il revient à Escles, tente la fortune en Hainaut (1695) et meurt ruiné - Henri de Bazoilles se marie à Dombasle, son cadet, François, et sa postérité exploitent Belrupt jusqu'au XIX° siècle - Rixe mortelle sur la route de Vittel (1549) - Pierre de fondation de la maison Antoine de Finance à la Bataille (1766) - Charme et senteur de la forêt.

NOTE DE JUIN 1948

Mort subite du commandant de Massey. Elle m'amena à clore mes récits.

A quelques cent mètres du calvaire de Clairefontaine, le chemin qui délimite la propriété des Schmid s'engage en pleine forêt. Il se divise. A droite, il continue vers la Pille, à gauche, il bifurque et n'est

plus carrossable, c'est un sentier sous bois. Jusqu'à la Saône, il suit la rive droite du ruisseau de Clairefontaine et conduit au hameau de Belrupt. La perspective de cette promenade m'enchante.
- « Pour la première fois, dis-je à Massey, je vais suivre en pleine forêt, un chemin de piétons. Les randonnées en auto sont trop rapides, elles ne peuvent émouvoir comme une promenade à pied. Quel dommage que le temps nous talonne et qu'il faille parcourir hâtivement les deux kilomètres qui nous séparent de la verrerie de Belrupt. J'aurais aimé flâner le long de ce sentier, l'esprit hanté du souvenir des êtres qui l'ont utilisé pendant des siècles. C'est l'un des plus vieux chemins frayés par nos pères, il reliait la seigneurie de Belrupt, que se partageaient les Thysac et les Hennezel au Moyen-Âge, à la vieille verrière de Hennezel, et plus tard au Tourchon, fondé en 1501, par les fils de Jean 1er ».
- « C'est fort probable, répond mon ami. La verrerie où nous nous rendons a été créée, une vingtaine d'années après celle du Tourchon par Charles 1er de Thysac, seigneur de la tour de Belrupt (30 avril 1524). A la recherche d'un nouveau domaine, ce gentilhomme découvrit sans doute son emplacement en traversant la forêt pour se rendre de son manoir de Belrupt au Tourchon, où résidait son gendre, Christophe de Hennezel, seigneur de Bonvillet, Lichecourt et Belrupt en partie. On peut imaginer l'un ou l'autre membre de ces familles, étroitement associées dans leurs travaux et si unies, utilisant ce chemin, presque quotidiennement ».
- « Quelle chance pour nous d'errer sous ces futaies séculaires au chant des cimes dorées par le soleil du soir, que de surprises nous aurions à percer leurs mystères, dans l'ombre des chênes droits comme des piliers. Ces arbres résument si parfaitement l'histoire des gentilshommes verriers que des glands sont l'emblème principal de leurs blasons. Nos familles ont toujours recherché l'abri et la paix de cette forêt, reine des vieux âges. Elle resta vierge, jusqu'au jour où nos pères pénétrèrent dans ses flancs, la hache à la main, à la conquête de ses richesses, les bois, aliment de leurs fours, le gibier de ses fourrés, le poisson de ses étangs, l'espace de bonne terre, susceptible de nourrir des générations de leurs descendants ».
Depuis la mort des verreries et l'agonie des hameaux nés autour d'elle, la forêt a repris son invasion incessante, elle empiète par la pousse, brin a brin, sur tout ce qui la borne.
Malgré les riverains qui la pillent, elle reconquiert clandestinement le sol qu'on lui a ravi.
Notre sentier n'est guère suivi maintenant que par des bûcherons et des braconniers. En certains endroits, les fougères nous montent jusqu'à la taille ou bien l'on est resserré entre d'épais fourrés qui cachent des roches habillées de mousse. Le soleil perce difficilement cette voûte de branchages, abri de milliers de plantes sauvages, grisées par l'humus où elles plongent leurs racines. Ces feuillages sont vert tendre, glauques, translucides comme la pâte du verre, soufflé jadis dans la forêt.
Le chemin descend, aux approches de la Saône, une clairière verdoie dans la lumière et nous sépare de la rivière..
-« Ce sont les prés de la Geroche » dis-je à Massey. Ils ont donné leur nom au canton de forêt sur lequel les Schmid créèrent leur industrie. Ils l'appelèrent verrerie de la Geroche puis troquèrent ce nom contre celui de la « claire fontaine » après avoir capté la source ».
Nous traversons le ruisseau, avant qu'il ne se jette dans la Saône, puis le chemin remonte sur la lisière de la forêt. Il suit le cours de la rivière. Nous sommes à l'un des endroits les plus pittoresques du trajet. Une roche énorme gainée de fougères et de hautes herbes, surgit sous la futaie. Le sentier la frôle. Elle mesure trois ou quatre mètres de hauteur.
Sa base est criblée de terriers de renards, sur la paroi nord, rongée de mousse et de lichens, de pieuses mains ont aménagé une chapelle rustique dans une faille de la pierre, une humble niche abrite une statuette de la sainte vierge.
Au-dessus, dans le roc, un naïf calvaire se détache en noir, au milieu d'un rectangle blanchi à la chaux. La niche aussi est peinte en blanc, comme le sont les encadrements des portes et des fenêtres des maisons paysannes.
Des bouquets de fleurs attestent que cette statue est l'objet d'un culte filial. Qui nous en dirait l'origine...
Tout près de là et du même coté du chemin un chaos de rochers plus petits se devine sous un fouillis de ronces.
- « Nous sommes dans un décor de contes de fée, dis-je impressionné, nous aurions du nous faire guider par un habitant du pays, ce coin sauvage doit avoir une légende... ».
Je prie Massey de s'asseoir au pied de la petite chapelle et je prends deux clichés de la mystérieuse roche, son souvenir sera fixé.

Quelques centaines de mètres plus loin, la futaie s'éclaircit. On devine l'orée du bois. Le chemin débouche sur un horizon de champs et de prairies.
C'est la partie de la forêt concédée en 1524, à Charles de Thysac. Ce gentil homme devait appeler sa verrerie nouvelle, du nom de la plus ancienne seigneurie de sa maison, Belrupt. Ce nom résonne comme un appel de ceux qui ont vécu là, qui y ont laissé les traces de leurs coutumes et des drames de leur existence. Il faut être terrien pour sentir l'attrait de certains noms de lieux...
Combien ce site diffère de ceux où naquirent les hameaux voisins. Charles de Thysac accrocha son domaine au flanc d'un plateau qui surplombe la Saône. Tout près de la rivière jaillit une source abondante, « la fontaine le Moyne » ou de « Saint-Laurent », disent les lettres ducales (30 avril 1524).
Aujourd'hui le lieu est déserté. Nous n'en voyons que des éboulis de maisons, des cerisiers à demi mort, des haies crevées délimitant d'anciens jardins couverts de chardons duveteux, d'orties, de fleurs sauvages. Entre les moellons branlants des murs restés debout, s'accrochent des racines d'arbustes dont le vent où les oiseaux ont déposé les graines.
Jadis les maisons s'étageaient, adossées aux parois de la roche. Une large rue centrale, taillée dans la pierre, les desservait en remontant le flanc du coteau.
Des dalles rocheuses forment le chemin. Aux endroits abrupts, on a creusé dans toute la largeur des dalles, des rainures parallèles, entailles profondes espacées régulièrement. Ces entailles constituaient, en quelque sorte, des marches ou paliers, destinés à empêcher voitures à chevaux ou chariots à boeufs de glisser en montant ou en descendant la pente.
Cette rue est un spécimen des travaux ingénieux et rudes, que n'hésitaient pas à entreprendre les verriers, lorsqu'ils avaient décidé de créer, sur le sol de leur choix, un domaine nouveau.
De vieux plans indiquent cette large et unique voie, elle permettait aux habitants de la verrerie de se rendre au village de Belrupt ou au bourg de Darney. Ce chemin sépare les deux plus anciennes parties de l'ascensement. Il fut sans doute crée par le concessionnaire primitif, le seigneur de la tour de Belrupt. Un quart de siècle plus tard, le fils et le petit-fils de Charles, ainsi que leur beau-frère et oncle, Christophe de Hennezel, sollicitèrent du comte de Vaudemont la faveur d'agrandir le domaine, les terres labourables dont disposaient les verriers de Belrupt étant, disaient-ils, beaucoup moins étendues que celles des verreries voisines. Ils obtinrent facilement l'autorisation de défricher huit jours de forêt, au-dessus du chemin rocheux, près de la « Croix Notre Dame », avec faculté de creuser un étang (1555-1556). Les champs cultivés par les héritiers de Charles de Thysac s'étendaient alors sur une surface de cent vingt et un jours.
A la fin du règne de Léopold, les Hennezel et les Bigot détenteurs du domaine, soucieux de « mieux élever et faire subsister leurs familles », obtinrent l'autorisation de défricher une nouvelle partie de la forêt attenante à la surface concédée en 1555. Ils transformèrent en terres arables, cent cinquante arpents plus au sud, dans la direction d'Hennezel (31 juillet 1718). Cette concession doublait presque l'étendue des champs dépendant de la verrerie.
Le bornage de ce terrain motiva un plan cavalier du domaine et de ses environs. Ce plan nous guide aujourd'hui.
A cette époque, le hameau comprenait trois habitations entourées de jardins clos de haies, les demeures des gentilshommes. La fontaine le Moyne et son bac abreuvoir sont figurés au bord de la Saône. La halle de la verrerie devait se trouver dans la partie haute du hameau, sur la gauche de la rue aux marches rocheuses. En suivant ce chemin sur le plan, on arrive au village de Belrupt, figuré par son église et son château coiffé de girouettes. Au lendemain de la guerre de trente ans, le village avait été érigé en baronnie, en faveur d'un Thysac, colonel de chevau-léger au service de Charles IV. Ce gentilhomme quitta le nom et le blason de Thysac, pour prendre le nom et les armes de la maison chevaleresque de Belrupt (14 décembre 1662).
Nous sommes au centre du hameau et nous n'avons rencontré personne. Cependant des humains vivent- ici, voici un peu au-dessus de la Saône, une prairie entourée de barbelés, où pâturent des bestiaux. C'était jadis un jardin. Dans un angle, j'aperçois des ruines plus importantes que celles qui nous entourent. La maison devait être ancienne si j'en juge par sa porte. J'enjambe la clôture et je m'approche.
Il s'agit bien d'un logis de gentilhomme, mais dans quel état... la maison a été rasée à hauteur de l'étage. Une toiture provisoire couvre les ruines, pour abriter les boeufs et les chevaux qui s'ébattent dans le jardin devenu pâture. Par endroits, la façade s'effondre, elle est criblée de trous. Seules les pierres de tailles encadrant les ouvertures, maintiennent un peu la bâtisse. La, où l'enduit s'est

désagrégé par plaques, les moellons sont tombés, laissant dans la maçonnerie des trous béants qu'ont envahi une flore anémique. Les branches d'un poirier en espalier sont devenues folles depuis qu'on a abandonné l'arbre, elles encombrent la façade. Le seul vestige des menuiseries qui reste est une porte en bois, elle gît renversée sur le coté, à demi cachée dans les orties.
L'entrée du logis a une allure renaissance, elle est encadrée de pilastres cannelés posés sur des socles sculptes d'un échiquier. Ces pilastres supportent un fronton rappelant celui du Grandmont. Au-dessus du linteau s'étagent cinq ou six larges moulures que surmonte une console, en relief, agrémentées de volutes.
Au centre du triangle formé par ce fronton, se trouvaient les armes du gentilhomme constructeur du logis. Les écussons ont disparu. Seul subsiste, dans l'angle supérieur, un petit cartouche gravé. Il m'apprend l'âge de la maison,

1603

Pilastres, linteaux, consoles, fronton portent de cruelles blessures. On les dirait faites par des éclats d'obus. Leur ornementation a été rongée par les intempéries de trois siècles et saccagée par l'usage qu'on a fait du logis déserté.
Par l'ouverture béate et noire qui s'offre, j'essaie de voir l'intérieur de cette demeure devenue étable. Dans la pénombre on devine la silhouette d'une cheminée de pierre, elle ressemble à celles que nous avons découvertes dans les manoirs de la même époque, il faudrait l'examiner de près. Au moment où je m'engage dans la couche de fumier et de boue qui encombre le sol, un énorme taureau, inquiet de mon apparition surgit du fond du bâtiment. Il me barre l'entrée en me regardant d'un oeil peu rassurant. Il est prudent de mettre, entre lui et moi, la clôture barbelée. Tout en reculant, je prends un cliché de cette porte vénérable qui sert aujourd'hui de cadre au poitrail et au mufle puissant de l'animal.
Maurice de Massey est resté sur le chemin. Je le rejoins et lui dis
- « Le fronton porte le millésime de 1603. Je serais curieux de savoir par qui cette maison a été bâtie et quelle fut son histoire jusqu'à sa déchéance ».
Nous nous asseyons sur l'herbe, dans l'ombre d'une haie trouée de taches de soleil et je feuillette mon dossier de Belrupt resté entre les mains de mon ami.
1603... depuis longtemps, il n'y avait plus ici, ni Thysac, ni Hennezel. Déjà un quart de siècle plus tôt, le receveur de Darney notait dans ses comptes, « la verrerie de Belrupt, qui jadis besongnoit de gros verres est réduite à faire menus verres » et il donnait les noms des propriétaires.
Le dernier Hennezel, détenteur d'une moitié du domaine, Charles, Sgr de Belrupt, contraint de fuir la Lorraine parce qu'il était protestant, avait vendu sa part, avant de planter sa tente aux environs de Montbéliard, l'acquéreur avait été un du Houx du Hubert, nommé Guillaume. Ce gentilhomme demeurait à Belrupt depuis son acquisition. L'autre moitié de la verrerie restait la propriété de la veuve et des enfants du dernier Thysac, mais ils n'habitaient plus là et ils faisaient exploiter, en leur nom, leur part par un verrier de menu verre, venu de Couchaumont, Gallard de Bongard, époux d'une demoiselle du Houx (30 juin 1575).
Vers la fin du siècle, résidaient ici, les deux frères du , Humbert et Isaac, mariés à des demoiselles de Hennezel (26 janvier 1595).
L'aîné, Humbert vendit bientôt sa part à un Bigot d'Henricel, nommé François époux aussi d'une Hennezel. Ce ménage s'installa à Belrupt (12 janvier 1598). La postérité de ces deux familles exploita le domaine et fit flamber le four jusqu'au jour où l'invasion suédoise causa la désertion du pays. Un partage avait eu lieu entre les héritiers de François de Bigot de Belrupt, quelques années avant cette terrible époque (2 juin 1621). Cet acte mentionne la maison que le défunt avait fait bâtir, les jardins et les terres qui en dépendaient.
La description des lieux est précise. Elle nous permet d'identifier la ruine datée de 1603, avec le logis construit par François de Bigot. Ce document indique aussi l'emplacement de la demeure qu'habitait la veuve d'Isaac du Houx, une maison et un jardin situés au-dessus du chemin allant à Darney et tout près du four à verre. La, il n'y a plus qu'un chaos de décombres sur lequel courent des ronces échevelées. Dix ans plus tard, la maison de François de Bigot était encore habitée par sa fille et son gendre, François du Houx. Georges, le fils aîné de ce ménage, devait sortir sa branche de l'obscurité, il se distingua comme colonel au service du duc Charles IV. Il fut l'auteur de la branche des seigneurs de Dombasle, titres de comte du saint empire par l'empereur François, dans la seconde moitié du XVII°

siècle. Ses descendants remplirent de hautes fonctions à la cour impériale d'Autriche. Ils restèrent fixés dans ce pays après la révolution.
En 1815, mourut à Prague, d'une attaque d'apoplexie, le colonel du Houx de Dombasle, comte du saint empire, chambellan de l'empereur d'Autriche, frère aîné du chanoine du Houx de Dombasle, vicaire général de l'évêque de Laon et ami intime des Hennezel d'Ormoy. Ce prêtre émigra avec son ami le chanoine de Hennezel de la Rochère.
Les deux fils du comte de Dombasle furent aussi chambellans de l'empereur. Quant aux Bigot, ils s'étaient réfugiés en Nivernais, pendant la guerre de trente ans.
La verrerie de Belrupt complètement abandonnée devint un monceau de ruines. A la fin du siècle seulement le hameau retrouva la vie. Ses détenteurs étaient les petits-fils de François du Houx, mais ils habitaient leur seigneurie de Dombasle.
A la même époque, un Hennezel, Denis, sieur de Champigny, seigneur d'Escles et de Bazoilles, détenait également ici, des droits de verrerie, une maison et quelques terres. Ces biens lui venaient de sa femme, Élisabeth de Thysac descendant du fondateur du domaine. Par héritage des Thysac aussi, Denis possédait à Escles, un fief et un manoir. En rentrant du nivernais, où son aïeul s'était implanté au temps d'Henri IV, Champigny s'installa à Escles, dans la demeure délabrée des Thysac. Il devait y finir ses jours une vingtaine d'années plus tard, en laissant cinq enfants mineurs et une fortune précaire. Après la période d'invasion, les immeubles restaient à demi ruinés, les terres en friche, les mobiliers pillés.
L'inventaire des meubles du ménage Champigny-Thysac, au lendemain du décès du gentilhomme, permet d'en juger (26 juin 1671). Élisabeth survécut plus de quinze ans à son mari dans la demeure d'Escles. au fur et à mesure de ses besoins elle dut aliéner le peu de biens qui lui restait. Lorsque son age et une longue maladie l'obligèrent à abandonner le manoir de ses ancêtres maternels, elle se réfugia à la verrerie de Belrupt. Pour éviter les difficultés, elle partagea entre ses trois fils, les épaves de son mobilier (2 juin 1693).
Nous avons évoqué la vie des Champigny l'automne dernier avec le capitaine Larose, en découvrant à Escles, les vestiges de la maison seigneuriale du XVI° siècle, appelée encore le « château » par les bonnes gens du village.
L'aîné des fils d'Élisabeth de Thysac, Nicolas de Champigny passa son existence à tenter la fortune. Il épousa la fille d'un riche propriétaire foncier du hameau voisin des Vallois. Cette femme était la nièce du fameux Grandoyen de Morizot, précepteur des princes impériaux. Par son esprit et ses intrigues, ce personnage se faisait une fortune rapide et brillante en diverses cours d'Europe. Comme il n'avait pas d'enfants, la perspective de son héritage devait griser trois générations de ses neveux. Champigny escomptait une belle part de cette fortune, il dépensait sans compter. De caractère aventureux, d'humeur changeante, un peu hâbleur, il s'illusionnait sans cesse. Il échafaudait ces affaires avec l'espoir de s'enrichir, mais ne tardait pas à les abandonner. Après son mariage, il alla travailler en Hainaut, dans la verrerie de notre ancêtre d'Ormoy. La réussite de l'industrie de son parent le rendit jaloux, il voulut à son tour devenir maître de verrerie. Pourquoi lui, Nicolas de Champigny, ne ferait-il pas fortune comme son cousin d'Ormoy...
Revenu en Lorraine, il décida de s'associer avec ses frères cadets, MM de Bazoilles, pour remettre en oeuvre l'ancien four à verre de Belrupt, éteint depuis un demi-siècle.
Tout d'abord, il fallait reconstruire les ruines et engager des frais. En feuilletant mon dossier, je tombe sur le document qui m'a appris son projet et il est daté de l'automne 1686.
- « Tenez, dis-je à Massey, voici l'acte qui ressuscita la verrerie de Belrupt et rendit, pendant un siècle et demi, la vie au hameau. Devant ces ruines, mortes à jamais, il est curieux de parcourir ce document. Il s'agit d'un marché, passé entre Champigny et l'entrepreneur qu'il avait chargé de reconstruire la verrerie. Entrepreneur est un grand mot, c'était un maître maçon du village de Belrupt, nommé François Petit. Cet acte a été vu dans les minutes d'un notaire de Darney, échouées aux archives des Vosges ». .
Je donne à lire à mon ami la copie que j'en ai faite.
- « Ce marché observe Massey, révèle au point de vue technique, des détails qu'on rencontre assez rarement, puisqu'il s'agit de « bâtir entièrement à neuf » une halle de verrerie semblable à celles que l'entrepreneur connaissait dans le voisinage ».
François petit s'engage à construire un four pour faire du grand verre, au dessous une cave et un conduit pour l'écoulement des eaux. Il aménagera quatre fours vulgairement appelés les culeaux, pour

la cuisson du verre en table et des pots. Autour de la halle, il bâtira un mur de la hauteur et de la forme habituelle, ainsi qu'il a vu dans les autres verreries.
Le maître maçon se chargera de tirer la pierre et de rechercher les matériaux. De son coté, le futur maître de la verrerie les transportera à ses frais, à pied d'oeuvre. Si l'approvisionnement n'est pas suffisant pour bâtir les murs de clôture, l'entrepreneur tirera les pierres sur place. Champigny les lui paiera à raison de six gros par voiture.
Le coût des travaux... dix sept pistoles d'or. Pour l'époque, c'est une somme, les espèces sonnantes sont rares. L'escarcelle du gentilhomme est plate. Pour s'acquitter, il recourt à divers arrangements. Il versera immédiatement au maçon un acompte de trois pistoles d'or et il paiera le solde, soit la valeur de quatorze autres pistoles, en nature, à la fête de Pâques prochaine.
A cet effet, il s'engage à livrer à François Petit, du verre en table, fabriqué dans le nouveau four, au prix de vingt et un gros le lien (le lien était un paquet de vitres), jusqu'à concurrence du prix total. En outre, Champigny donnera à l'entrepreneur trois rezeaux de blé de la mesure de Mirecourt (soit près de cinq hectolitres) plus une pièce de son vin du cru de Lichecourt, pour aider à nourrir les verriers travaillant à la construction (8 octobre 1686).
Le nouveau four à verre de Belrupt entra en activité. Mais Champigny, ambitieux et changeant, rêva bientôt d'une autre destinée. Il laissa les Bazoilles travailler seuls et revint à Escles où l'attirait son beau-frère, l'abbé Grandoyen, curé du village et doyen de la chrétienté de Vittel. Ce prêtre intelligent était féru de noblesse, il offrait de se charger de l'instruction de ses neveux, rêvant pour eux d'un brillant avenir. Champigny racheta à ses frères leur part de la seigneurie d'Escles et après avoir décidé sa vieille mère malade à habiter avec ses deux autres fils à la verrerie de Belrupt, il s'installa au « château » d'Escles. Poussé par le curé, il revendiqua ses droits féodaux, au milieu de l'été 1689, l'évêque de Toul l'autorisait à jouir d'un banc dans le choeur de l'église comme seigneur du ban d'Escles et Harol (5 août 1689). .
Pour faire figure de seigneur, il faut dépenser largement. Champigny ne s'en prive guère. Encouragé par la générosité de son beau-frère, le curé, qui lui ouvre trop facilement sa bourse, Nicolas d'Hennezel vit d'emprunts, d'échanges, d'hypothèques. Au bout de trois ou quatre ans, il est ruiné.
L'espoir de rétablir sa situation et même de s'enrichir fait germer dans l'esprit du seigneur d'Escles un nouveau projet, il retournera en Hainaut, il allumera à Anor une verrerie qui concurrencera celle de son cousin d'Ormoy, dont la prospérité le prive de sommeil. La difficulté est qu'il lui faudrait une mise de fonds, au moins un millier de livres... Champigny n'a que des dettes. Un ultime moyen lui reste pour se procurer cette somme indispensable, hypothéquer son mobilier.
M. de Donneval, sieur de Thiétry, son beau-frère (Mme de Donneval était une Grandoyen), consent à lui prêter pour trois ans, les mille livres, au taux d'intérêt annuel de cinq pour cent.
Il y met une condition, la somme sera gagée sur tout le contenu de la maison d'Escles. On convoque le notaire de Ville-sur-Illon qui rédige un acte de vente fictif où se trouve énuméré le mobilier du ménage Champigny, literies, meubles, objets de ménage, vaisselle gravée aux armes de famille, linge de maison, vêtements des époux, provisions, grains, charrues, chariots, instruments agricoles, les quatre boeufs et les deux vaches de l'étable, le cheval avec le harnachement et les armes personnelles de Champigny, trois épées, des pistolets, un fusil... jusqu'à ses bottes et son manteau. Il donne même en gage l'outillage qu'il utilisait à la verrerie de Belrupt.
L'énumération de cet outillage est intéressant à reproduire ici, elle fait connaître la composition du matériel d'un maître verrier à cette époque, deux grosses bandes, un tranchant, cinq crochets, sept renavilles, deux estroquelles, deux grosses poisches, trois escumerots, une grille, deux tours, deux fourchettes deux autres petits escumerots, quatre dressoirs, un craneux, et un paux de fer, une bande à crochet, deux abatteux et deux crossettes, deux tenailles, une bigorne et une pincette avec deux marteaux, une massue, vingt quatre faulles emmanchées, tout en fer, treize pots de terre propres à faire du verre un muid de terre brûlée et une feuillette de la crue, dix huit seilles ferrées, douze tamis avec deux moules de pot et généralement tous les autres outils servant à la dite verrière.
L'acte signé, Donneval débourse les mille livres (5 avril 1695). L'argent en poche, Champigny cherche une équipe de verriers et part pour le Hainaut. Il s'associe là-bas avec un riche habitant d'Anor pour monter une verrerie semblable à celle de M. d'Ormoy (31 décembre 1695).
Mais, pendant les quelques mois qu'il a tenté de mettre l'affaire sur pied, l'aventureux gentilhomme a mangé la somme prêtée par son beau-frère. Il regagne la Lorraine, totalement ruiné et malade.

Il mourut, ainsi que sa femme, dans la maison d'Escles, quelques mois plus tard, laissant six jeunes orphelins. Leur oncle, l'abbé Grandoyen, les recueillit et les éleva dans le manoir d'Escles dont il avait fait sa résidence.
- « Qu'était devenue la verrerie de Belrupt, après le départ de Champigny, demande Massey ».
- « Ses frères, Mrs. de Bazoilles, continuèrent à travailler ensemble jusqu'au jour où l'aîné, Rémy, se maria au début de l'année 1693, il épousa à Dombasle, une demoiselle Maigrot de la Coste, fille d'un colonel au service de Charles IV (7 juillet 1693).
La jeune femme possédait dans le village un petit domaine qui avait souffert au cours des récentes guerres. Elle chargea son mari de réparer les ruines et de remettre ses biens en état. Rémy céda à son frère cadet sa part de Belrupt, il abandonna l'art de la verrerie et se fixa à Dombasle (27 aout 1693).
Cette branche de la famille devait s'élever, l'aîné des petits-fils de Mme de Bazoilles, née Maigrot, fut page du roi Stanislas. Son cadet devint colonel au service de l'impératrice Marie-Thérèse.
La verrerie de Belrupt resta aux mains de François de Bazoilles, frère cadet de Rémy. Après son mariage en 1691, ce gentilhomme s'était installé complètement ici. Sa descendance se perpétua sous cet horizon jusqu'au premier empire. Elle s'allia étroitement à des Bigot et des Finance qui continuèrent le labeur ancestral. Au milieu du XVIII° siècle (1748), vivaient à la verrerie de Belrupt, quatre familles de gentilshommes, occupées à la fabrication des vitres et aux travaux du domaine qu'elles se partageaient, vie rude et sans éclat. Nés dans ce hameau, ces gens n'étaient heureux que sous son ciel, se sentir d'accord avec le sol où l'on est accroché, n'est-ce pas au fond, l'essentiel...
La dernière demoiselle de Bazoilles qui habita ici mourut en 1804, veuve d'un paysan, nommé Febvre ».
- « Par ailleurs, ajoute mon ami, les autres Bazoilles, pullulèrent obscurément sous le nom déformé de Bazailles, on en rencontrait tout autour à Hennezel. Ils s'éteignirent sous la restauration, avec les deux anciens condéens et chevaliers de St Louis, dont nous avons rencontré les ombres en visitant la Frison et Thietry.
Sous le premier empire vivait aussi dans ce hameau un descendant des autres familles de gentilshommes, le dernier probablement. C'était un Finance de la branche de la Bataille, nommé Antoine. Il possédait ici une demeure où il mourut quatre ans après Mme Febvre. J'ai découvert son acte de décès (1er novembre 1808), qui pourrait nous dire où se trouvait sa maison... ».
Tandis que nous égrenions ces souvenirs à l'ombre de la haie, le taureau qui a surgi du fond des ruines de 1603, pour s'opposer à mon intrusion, s'est planté devant nous, de l'autre coté du sentier. Il roule des yeux méfiants. Il est prêt à s'opposer à une nouvelle incursion dans son domaine. Heureusement, notre attitude de promeneurs au repos n'a rien de provoquant et les barbelés nous protègent. Tout en surveillant du coin de l'oeil, la grosse bête, je dis à Maurice de Massey,
- « Savez-vous à quoi me fait penser cet animal... au troupeau qu'élevait ici, il y a trois siècles, Charles de Thysac, le fils du fondateur du domaine et lui même, créateur de la Bataille. Ce bétail fut cause d'une rixe mortelle, entre un agent du fisc ducal et le seigneur de Belrupt. Le drame motiva des lettres de grâce de la duchesse Christine de Danemark. Le document dort dans les cartons des archives de Nancy où je l'ai copié ».
- « Ces récits, répond Massey, contiennent d'amusants détails, permettez que je parcoure celui-ci, tandis que nous surveillons le taureau, successeur des bestiaux de Charles de Thysac ».
Un matin du printemps de 1549, le propriétaire du domaine de Belrupt escortait tranquillement à cheval des bêtes qu'il comptait vendre à Vittel. Il se réjouissait en songeant au prix qu'il en tirerait.
Tout à coup, surgissent deux cavaliers qui barrent la route. Thysac reconnaît Guillaume, le receveur de Relanges et son commis. Peut-être était-il en dettes avec l'agent du fisc. les deux cavaliers l'interpellent grossièrement, l'insultent et le menacent. Sous l'outrage, le gentilhomme riposte vertement. La discussion s'envenime, Guillaume et son serviteur, l'épée en mains, foncent sur M. de Belrupt. Se sentant en état d'infériorité, Thysac cherche, par deux fois, à se dérober, il pique des deux. Mais ses agresseurs sont montés sur de très bons chevaux, ils pourchassent leur victime et ont vite fait de la rattraper. Sur le point d'être pris Thysac s'écrie, « messieurs, je vous en prie, ne me tuez point, si je vous ai en quelque chose manqué, attaquez-moi en justice. Je répondrai et saurai obéir ».
Guillaume et son commis ne veulent rien entendre, ils se lancent sur le gentilhomme « en ruant de grands coups d'épée ». En vain leur victime prend-elle à témoin des passants qui se rendent aussi à Vittel. « Voyez, messieurs, leur dit Belrupt, ces gens qui m'outragent. Ils veulent me tuer. Cependant, je ne leur ai rien fait, ni rien demandé ».

Au comble de la fureur, les deux cavaliers s'acharnent. Thysac va être atteint, sa vie est en danger. Il s'en rend compte, il s'arrête et dégaine à son tour. A l'instant même où l'estoc du receveur va le frapper, il assène un grand coup d'épée sur le bras droit de son agresseur.
Le sang coule à flot. Le cavalier s'effondre. La blessure était grave et elle fut mal soignée. Le receveur mourut quelques jours plus tard.
Craignant des poursuites, Charles de Thysac « s'absente du pays de son altesse » autrement dit, il s'empresse de passer la frontière pour se réfugier hors de Lorraine. Une fois en sûreté, il adressa à la duchesse régente, un recours en grâce. Le drame fut facilement reconstitué, il avait eu de nombreux témoins. On prouva que la victime et on serviteur avaient été les agresseurs. Si le gentilhomme avait tiré l'épée, c'était pour parer un coup mortel, c'était pour sauver sa vie. La princesse « préférant miséricorde à rigueur de justice » accorda à M. de Belrupt le pardon qu'il sollicitait (19 octobre 1549).
Thysac fut rétabli dans tous ses droits.
Quelques semaines plus tard, il faisait, entre les mains de la souveraine, la reprise de la seigneurie de la tour de Belrupt, héritée récemment de son père. Christine chargea l'un des plus grands seigneurs du pays, Claude de Beauvau, sénéchal du Barrois, de recevoir l'hommage et le serment du maître de la verrerie de Belrupt (13 décembre 1549).
Nous nous relevons pour errer au milieu des ruines. A la base d'un pignon écroulé, je découvre, encastrée dans la maçonnerie une pierre sculptée de volutes et de palmes. C'est un fragment de console de cheminée de style renaissance. Il a du être récupéré après le saccage du hameau au milieu du XVII° siècle.
Le maçon chargé de réparer le mur, utilisa cette pierre comme un vulgaire moellon, il la plaça à l'envers.
Une seule maison n'a pas voulu mourir, elle se dresse à deux ou trois cents mètres de l'endroit où nous sommes, à la lisière du plateau. Elle est sans doute habitée par le propriétaire des bestiaux. Comme le hameau est mort, ce paysan doit rester seul accroché au coin de terre qui le nourrit.
C'est bien une petite ferme, une grange comme on dit dans la Vôge. Elle est bâtie à proximité d'une source, demeure où l'on peut vivre des jours sans parler à d'autres qu'à ses proches ou à ses bêtes... allons la voir, peut-être aurons nous quelques renseignements à noter.
Ses habitants nous font bon accueil. Il est rare qu'il en soit autrement. Ce paysan est curieux du passé de ses prédécesseurs. Il aime entendre parler des humains qui ont vécu sous son toit et peiné sur le sol, théâtre de son labeur. Ces gens n'habitent pas ici depuis longtemps. Comme ils y vivent isolés, ils ne savent presque rien de l'histoire des ruines qui les entourent. L'homme se contente de nous dire,
- « Le dépeuplement complet du hameau remonte à une vingtaine d'années. Les jeunes ne peuvent plus vivre à la campagne. Cependant ici, la terre est bonne quand on cultive bien, elle rend bien ».
Et l'homme tend les bras vers le sud, dans la direction de la cense de l'hôpital et de l'étang de la Croisette, pour désigner ses champs sur le plateau. Le sol est l'emplacement de l'ascensement primitif, partie de la forêt découverte et choisie en 1524 par Charles 1er de Thysac, terre qu'il défricha après en avoir obtenu du duc Anthoine, l'abandon perpétuel.
L'homme vante aussi la qualité des prés qui enchâssent la Saône. Ce sont bien ses bestiaux que nous avons vus, mais il ne sait rien de la porte de leur étable, datée de 1603.
- « Il y avait récemment encore, dit-il, dans la cheminée de cette maison ruinée, une grande plaque de fonte décorée. Elle doit être enfouie dans l'herbe, à moins qu'elle n'ait été volée ».
Je questionne le paysan sur sa demeure. Il me répond,
- « Il n y pas longtemps qu'elle a été rebâtie. Elle remplace une vieille maison, brûlée en 1902. Ceux qui ont construit celle-ci ont scellé dans le mur de la façade, la pierre de fondation de l'ancienne maison. Lisez ce qu'il y a d'écrit, vous serez peut-être renseigné ».
Cette pierre est très modeste, elle ne comporte d'autre ornementation qu'une croix de Lorraine au-dessus de trois lignes de texte, gravées gauchement en lettres capitales.

CETTE PIERRE A ETE
POSE PAR M. A.DE FINANCE
DE LA BATAIL EN 1766

- « Ce Finance, s'écrie Massey, était Antoine dont nous parlions tout à l'heure, c'est-à-dire le dernier descendant des Bazoilles qui vécut ici ».

Mon ami tire de son dossier ses notes sur les Finance de la Bataille et de Belrupt, son grand père était apparenté de très près à ces familles.
Il me dit,
- « En 1766, Antoine avait une quinzaine d'années. Ce fut sans doute sa grand-mère maternelle, Anne Philippe de Hennezel de Bazoilles de Belrupt, qui fit bâtir la maison, en la destinant à l'aîné de ses petits-fils de la Bataille.
Le cadet était Nicolas, que son mariage avec une Bazoilles fixa à Thiétry et qui fut le père de Mme Hyacinthe de Massey de la Rochère. Quant au dernier frère d'Antoine, c'était Borromée de Finance dont vous avez découvert la maison incendiée à la Bataille, au bord de la Saône.
Antoine épousa sur le tard, pendant la révolution, une demoiselle Rouhier (29 décembre 1794). Il se fixa ici et y résida jusqu'à sa mort en 1808. Sa veuve lui survécut une quinzaine d'années. Comme elle n'avait qu'une fille morte au berceau, les héritiers de son mari étaient la future Mme Monsseaux de Darney, sa nièce. J'ignore en quelles mains passa cette maison de Belrupt et quel fut son sort, au cours du dernier siècle ».
Avant de partir, j'interroge l'homme sur le gros rocher et la chapelle que nous avons vus en venant.
Il me répond,
- « C'est la roche des fées. Quant à la chapelle, je ne connais pas son origine. Elle doit être bien vieille. Tout près de là, se trouve l'entrée d'un souterrain qui allait dans les temps anciens, jusqu'à Darney ».
Les paysans aiment le mystère, dans tous les pays, on retrouve des légendes de souterrains.
Nous voudrions explorer encore les ruines, voir maintenant si la taque de cheminée de la maison de 1603 se retrouverait dans l'herbe. Il faut songer au retour, ma fille et l'auto nous attendent à Clairefontaine. Reprenons le sentier de la forêt.
Le soleil descend dans le feuillage des chênes. Des hêtres étincellent des chutes de lumière. Je suis repris par le charme des sous-bois. Dans une aspiration profonde, les senteurs de la futaie me jettent au visage tout un passé, ce sont ces fougères géantes que la charte de 1448 autorisait nos pères « à cueillir avec toute autre verdure, propre à leur art ». Ils brûlaient la fougère, pour tirer de ses cendres alcalines, la potasse nécessaire à la fabrication du grand verre.
Et je garderai toujours la nostalgie des odeurs d'écorces, de terreau, de mousses gorgées d'humidité, abris d'innombrables champignons, parfums pénétrants et fins, respirés au soir de cet après-midi d'été.

NOTE DE JUIN 1948

A l'heure où j'achève ce récit, me parvient une nouvelle bouleversante, ces jours derniers, le commandant de Massey a été frappé subitement d'un mal inexorable que rien ne faisait prévoir. Il est mort à la Rochère, dans sa demeure familiale, le dimanche 6 juin, après quarante huit heures de souffrances.
Sa dernière lettre était récente. Elle m'apportait d'heureuses nouvelles, sa promotion d'officier de la légion d'honneur, acquise depuis 1942, la régularisation imminente du grade de lieutenant-colonel dont il touchait la retraite depuis 1944, le récent et heureux mariage de sa fille à Paris, enfin son projet de me rendre visite à Kervilio....
Je ne l'avais pas vu depuis 1939. Avec lui disparaît le compagnon de mes pèlerinages, l'inlassable érudit associé à mes travaux. Notre amitié remontait à plus de trente ans.
Tout jeune homme, Maurice de Massey, se passionnait pour l'histoire de nos familles. A sa sortie de St Cyr en 1911, la découverte de ma généalogie Hennezel imprimée en 1902, l'avait fait entrer en rapport avec moi.
Lorsqu'en 1919, je voulus reconstituer nos archives, anéanties à Bourguignon au cours de quatre ans d'invasion, le capitaine de Massey, héros de la grande guerre m'offrit avec empressement de me seconder. Depuis, nos rapports n'avaient cessé de se resserrer.
Le culte des ancêtres et celui des lieux où ils vécurent cimentèrent cette amitié. Nous mettions en commun nos travaux.
A l'automne de 1930, Massey m'invita dans sa demeure de la Rochère, un long séjour nous permit de faire, à travers le pays de Vosges, des promenades plus intéressantes encore que celles de 1928 et 1929.

Lorsqu'en 1937, à Antibes j'entrepris la rédaction d'une « histoire généalogique de la maison d'Hennezel », mon ami mit à ma disposition les documents qu'il avait réunis avec une scrupuleuse conscience. Au cours de la débâcle de 1940, il fut fait prisonnier avec son unité. Je dus interrompre la rédaction de mon histoire, l'immense documentation de Massey m'était indispensable pour achever mon oeuvre. De son coté, pendant ses quatre ans et demi d'internement à l' OFFLAG IV D, il trompait son ennui en revivant le passé.
Entre temps. L'abbé Mathis me demandait de raconter « mes voyages au pays des ancêtres », il pensait utiliser ces récits pour un ouvrage sur sa paroisse. Après le martyre du jeune curé d'Hennezel, en septembre 1944, la raison d'être de ce travail ne s'expliquait plus. J'étais sur le point de l'abandonner. Je le repris cependant, qu'au cours de l'hiver 1944 - 1945, avec la pensée que le prisonnier de la Rochère, libéré, serait heureux de retrouver ces souvenirs, à son retour au pays.
En apprenant que cet incomparable correspondant m'a devancé dans l'autre vie et que la destination de ses travaux personnels reste incertaine, la plume me tombe des mains. Pour qui continuerais-je à raconter des promenades dans lesquelles il tenait une si grande place... elles n'avaient guère intéressé que lui et moi...
J'arrête mes évocations avec le récit de notre visite à l'ancienne verrerie de Belrupt. Pour clore ce recueil, je me contenterai d'énumérer les randonnées que nous avons faites, depuis le 11 juillet 1929 jusqu'en 1932, et je jalonnerai ces souvenirs en quelques notes prises sur place.

MONTHUREUX SUR SAÔNE (67)

Fin de la journée du 11 juillet 1929

Visite au « Ricageot », chez Mme Gautier-Bresson, née Gabrielle Mercier, sœur de Mme Dumoulin de la Rochère.
Veuve en premières noces, à vingt cinq ans du capitaine d'artillerie Dombrot, tué pendant la bataille de la marne, elle se remaria en 1921, avec M. Georges Gautier-Bresson, fils d'un officier du génie devenu industriel à Épinal et député des Vosges. Ce second mari mourut au bout d'un an de mariage, âgé de quarante ans.
Le parc du Ricageot est séparé de l'habitation par une route. Il est fermé par une belle grille en fer forgé, datant de 1735 et provenant du château de Lichecourt. Je la photographie.
Après le diner, visite à M. Biquet. Il habite le faubourg sud de Monthureux, près de la Saône.
Sa femme est flattée de notre visite. Sa grand-mère, femme d'un fabricant d'ouate était sœur de M. Bailly, quincaillier puis banquier à Darney, qui maria sa fille Léonie à M. Léon d'Hennezel de Goncourt. Les Bailly, famille d'artisans remontent au temps de Louis XIII. Le trisaïeul était maréchal-ferrant, son fils et ses deux petits-fils, serruriers habiles en ferronnerie.
On attribue au père et à ses fils, la grille de communion de l'église de Monthureux portant enlacées les initiales A.G. du curé de l'époque, Antoine Gérard. Ils travaillèrent pour l'abbaye de Droiteval.
Les Biquet possèdent des crucifix et des chandeliers que le dernier prieur aurait donnés à leur ancêtre, au moment de la révolution.
La grille du parc du Ricageot serait-elle une œuvre des Bailly...

CLAUDON

Journée du vendredi 12 juillet 1929

Matinée avec Massey à Claudon, gros village né autour de la verrerie de Chatillon fondée par les Thiétry en 1496, et érigée en paroisse, en même temps que Hennezel en 1163. Possédée par les Hennezel, du Houx, de Feragosse, passa en 1654 aux Bonnay ou Bonnet.

La halle de la verrerie se trouvait au centre du village, à coté d'un vieux puits à large margelle de granit d'un seul morceau. Au nord, ancienne demeure de gentilhomme défigurée par des persiennes et

une frange de bois découpée en bordure du toit qui en font une petite maison bourgeoise. Perron de grès rappelant celui de la Pille, agrémenté d'une rampe en fer forgé de l'époque de Louis XV. Porte d'entrée à pilastres, surmontée d'un cartouche où se trouvaient des armoiries. La maison est flanquée, à gauche, d'un bâtiment de service. A droite, dans la cour, un pavillon carré, l'ancien pigeonnier, droit féodal.
La propriétaire, Mme Paul Varroy, est la veuve d'un instituteur. Née Marie de Bonnay, elle est la dernière représentante de sa famille à Claudon. Nous la trouvons dans sa cuisine, en tablier bleu, occupée à faire sa lessive. Fière de nous renseigner, son accueil est parfait.
Son père, Isidore de Bonnay, cultivateur et maire de Claudon, épousa la fille d'un cultivateur au hameau du griffon et mourut en 1864. Sa maison vient de son trisaïeul le chevalier de Bonnay de la Chaussée (1753 - 1832), marié en 1786 à une demoiselle de Secretain. Son grand-oncle, Stanislas de Bonnay épousa en premières noces une demoiselle de Widranger de Serecourt, en deuxièmes noces une Hennezel du Tolloy.
Du premier lit, Ferdinand de Bonnay, marié à mademoiselle d'Herbel, puis à mademoiselle de Condé, qui fut père d'Anatole qualifié comte de Serecourt et de blanche de Bonnay, la vieille fille, entichée de sa famille, qui eut une âpre polémique avec le curé de Monthureux.
Mme Varroy possède un petit tableau à l'huile peint sous la restauration, portant en cartouche « maison de M. le chevalier de Bonnay ».
Je photographie le perron, la maison, et copie l'inscription peu lisible de la pierre de fondation. Elle porte en son centre un calvaire à croix pommetée.

PLACE **D HENZELLE** **DUS DE** **A CHAV** **CHEV**		**DE CLAUDON** **1775**

Mme Varroy possède de nombreux et intéressants papiers de famille, entre autres des actes établissant la prétendue origine chevaleresque des Bonnay et leur filiation depuis 1148. Elle nous montre aussi le plan de l'acensements de Claudon, dessiné et peint par Aubry, en 1768.
Sur une maison voisine de celle du chevalier de Bonnay, au bord de la route allant à Hennezel, je relève cette inscription sur la pierre de fondation,

CET PIER **PAUZE PAR**		**A ETE** **MA**

	DEMOIS ROSALIY DE **BONNAY LE 3 AOUT** **1784**	

Il s'agit de Catherine Rosalie de Bonnay, âgée de huit ans, fille de Christophe de Bonnay de la Chaussée et de Françoise de Massey. Cette enfant, en 1800, épousa Séraphin de Finance, qui fut maire de Vioménil en 1816. La maison appartient actuellement à M. Bouvinet.
L'église a été bâtie en 1763 sur un terrain donné, ainsi que la cure et le cimetière, par Charles de Bonnay de la Chaussée et sa femme, Jeanne de Hennezel de la Bataille. Le premier banc de sept places dans l'église, leur fut offert à perpétuité en reconnaissance. Le clocher fut reconstruit en 1875, par Isidore de Bonnay, maire de Claudon, grand-père de Mme Varroy. Son nom, Isidore de Bonnay, et celui de l'adjoint, J.H. Villeminot, père de sa belle-fille, sont inscrits sous le clocher à droite en pénétrant dans le porche. .
Dans le nouveau cimetière, tombes aux noms, du Houx - Bisval. Alliances du Houx - Bonnay, sépultures de gentilshommes devenus paysans.
Je photographie le monument en marbre blanc de Mme Françoise Vancon, née d'Hennezel de Bazailles, mère du vieillard que nous avons vu à Henricel, et de la veuve Colin, de la Neuve-Verrerie. Et voici l'inscription,

FRANÇOIS
VANCON
DÉCÉDÉ LE 17 MARS
1896
ÂGÉ DE 88 ANS

DELPHINE
D'HENNEZEL
DÉCÉDÉE LE 18 FEV
1900
À L'ÂGE DE 84 ANS
UNE PRIÈRE

COUCHAUMONT

Déjeuner dans les sapins, en vue du village de Couchaumont, une douzaine de maisons agricoles étagées sur la pente ouest du plateau au-dessus de la rive gauche de la Saône.
Un paysan qui fauche son pré, nous montre l'emplacement de la verrerie, entre la rivière et la route de Claudon. elle fut créée par deux frères du Houx, Guillaume et Didier, venus de la verrerie de Neufmont (8 aout 1554). Elle passe aux Finance, après mariage de Pierre de Finance avec la fille de Daniel Brahault, le meunier du moulin de la scie (1657). Les descendants de ce ménage possédèrent le domaine jusqu'au milieu du XVIII° siècle. En 1775, il était indivis entre une douzaine de familles.
Le moulin est situé sur la rive droite d'une boucle de la Saône. Les bâtiments sont de construction moderne, bien qu'ils portent une pierre de fondation, vieille de cent vingt cinq ans.

C.P. A ÉTÉ POSÉE
PAR MARIE-STANISLAS

BRESSON, L'AÎNÉ. ET
CHARLES-LOUIS-STANIS-
LAS BRESSON, CADET
L'AN 1804

Il s'agit des enfants du conventionnel Bresson, député de Darney.

RELANGES

Par Attigny et Darney nous gagnons ce village, peuplé de dentellières, assises devant leur porte, un grand coussin, hérissé d'épingles, sur les genoux.
Belle église, née à l'époque romane. Elle fut celle du prieuré de bénédictins disparu avec la révolution et auquel nos pères eurent souvent a faire.
De Relanges, la route fonce vers le sud, à travers la forêt, en ligne droite sur Lichecourt.
Une perspective aménagée dans le gros de la forêt, se termine dans le lointain par la façade blanche du château.

LE CHÂTEAU DE LICHECOURT (68)

Jadis verrière et fief, concédés par le roi de Jérusalem, duc de Bar, à Jean de Thysac et Alix de Barisey, beaux-parents de Christophe de Hennezel, seigneur de Bonvillet et Belrupt (5 mars 1415).
Le château est la seule ancienne demeure des gentilshommes verriers de ce pays qui conserve une allure seigneuriale. Il remplace la maison forte, bâtie par les Thysac, à la fin du XV° siècle. Le fief partagé entre les descendants des fondateurs des « le milieu du XVI° siècle, donna naissance à d'autres habitations nobles secondaires. De ce fait Lichecourt, devenu hameau, fut habité par une quinzaine de familles différentes, qui se partagèrent la seigneurie jusqu'à la révolution.
Aujourd'hui tout le domaine est aux mains d'une seule famille, originaire du Maconnais.
La propriétaire, Mme Labarge, est veuve. Elle habite avec ses deux fils. L'aîné est médecin. Le cadet, René, jeune homme d'une trentaine d'années, s'occupe de l'exploitation du domaine. Il rentre ses foins au moment ou nous arrivons.
Sa mère et lui s'empressent de satisfaire de leur mieux notre curiosité.
Mme Labarge me rapporte un volumineux paquet de parchemins et de papiers anciens, le chartrier que se transmettent depuis cinq siècles, les propriétaires de Lichecourt. Bien que les documents soient en vrac, j'y découvre des pièces si anciennes qu'on peut esquisser l'histoire du domaine, depuis son origine.
Le château actuel est une robuste construction carrée, en blocs de grès, taillés de grosseur irrégulière. Les murs ont plus d'un mètre d'épaisseur. La façade principale regarde le nord. On y lit les millésimes de 1707 et 1723, dates de remaniements importants. Elle comporte un rez-de-chaussée et un étage éclairés par des fenêtres à petits carreaux et un second étage dont les fenêtres plus petites et presque carrées, sont aveuglées par des volets intérieurs en bois, au centre desquels est aménagée une vitre. Deux belles lucarnes en pierre sculptée de style Henri IV, se détachent hautes et droites dans la toiture de petites tuiles. Au milieu de la crête du toit, se dresse une cheminée trapue.
La porte d'entrée date certainement de la fin du XVI° siècle. Elle présente un important linteau mouluré à consoles que surmonte un fronton triangulaire encadrant jadis un trumeau orné d'armoiries.
Cette façade est flanquée de deux tours rondes de hauteur inégale. La plus élevée se trouve à droite. Elle contient un escalier de pierre à vis dont les marches sont curieusement juxtaposées. .
La maçonnerie de cette tour a été surélevée malencontreusement pour figurer un donjon, à l'extrémité de sa toiture pointue émerge une couronne de meurtrières de mâchicoulis et de créneaux postiches, travail romantique qui aurait sa place dans le décor d'une pièce Victor Hugo.

A l'angle gauche de la façade, l'autre tour conserve son aspect ancien. Elle est coiffée d'un amusant toit, en forme de bonnet de coton. Cette tour comporte à chaque étage des meurtrières doubles en entonnoir, prévues pour la défense dans toutes les directions.
Devant le château s'étale une large cour d'honneur, délimitée à ses extrémités nord par deux pavillons carrés à hautes toitures de petites tuiles. Les lignes et les proportions du pavillon de gauche indiquent une construction d'époque Louis XIII, il comporte un étage où se trouvait le colombier féodal. Actuellement, ce bâtiment est utilisé comme buanderie et resserre à outils. Un panache de vieux poirier agrémente l'un des angles.
Le pavillon de droite est plus ancien et plus écrasé. De vieux actes donnent son âge. Depuis le milieu du XVI° siècle, c'est la chapelle où furent inhumés les seigneurs de Lichecourt. On y pénètre par une porte à doubles vantaux. Son linteau, en cintre surbaissé, est soutenu par des pilastres cannelés aux chapiteaux ornés de fines sculptures renaissance. Un perron de trois larges marches précède cette entrée que ferme un petit portail en bois, ajouré de colonnettes permettant d'apercevoir l'intérieur de la chapelle. Celle-ci est éclairée par deux fenêtres, l'un des vitraux porterait deux écussons surmontés d'une couronne de comte.
Le premier écu est de Fleury « d'azur à une étoile d'or accompagnée de trois croix fleuronnées au pied fiche de même ». L'autre écusson « d'azur au chevron d'or, accompagné de trois merlettes », est aux armes de le Jeune de Grammont, allié aux Fleury en 1705. Une lettre scellée de ce blason et signée Grammont de Lichecourt, se trouve dans le chartrier.
Suivant la tradition, une dame de Grammont aurait été inhumée en léthargie dans le caveau de la chapelle et se serait réveillée...
Entre les deux pavillons, la cour d'honneur devient terrasse et domine un jardin potager auquel on accède par un perron d'une vingtaine de marches. De la, la vue s'étend sur une prairie terminée par un étang, plus à l'ouest, sur une gorge verdoyante, plantée d'arbres séculaires, le parc. Plus loin le regard se perd dans la percée qui traverse le Bois-le-Comte, jusqu'au clocher de Relanges.
Contre le pignon est de la chapelle et en contrebas de la cour, sont adossés les restes d'une habitation seigneuriale, maison forte ou manoir, plus ancienne que le château actuel. Elle est du type des demeures fortifiées que les gentilshommes verriers habitaient au XVI° siècle et dont nous avons vu des spécimens au Grandmont et à la Rochère. Ici, depuis l'époque Henri IV, ce vieux logis est appelé, dans les actes « Le pavillon ». Il comportait une tour carrée.
Aujourd'hui, le bâtiment est rasé au-dessus des fenêtres de l'étage et couvert d'une toiture très plate en tuiles rondes. Ses fenêtres à meneaux sont en partie aveuglées. La tour qui le flanque à l'angle nord a du beaucoup souffrir pendant la guerre de trente ans, elle aussi est décapitée et comprise sous le toit de la maison. Ce n'est plus la tour carrée, citée dans les actes, c'est une tour ronde reconstruite gauchement avec des matériaux de récupération, certaines pierres, sculptées de dessins géométriques ou percées de trous étranges, doivent provenir de motifs décoratifs anciens. Entre les moellons, on a replacé les meurtrières primitives, en forme d'entonnoir. L'une d'elles a un curieux aspect. C'est un bloc de grès dans lequel on a sculpté habilement la face d'un lion monstrueux et grimaçant. La gueule de l'animal est largement ouverte, entre ses dents sont aménagées deux ouvertures par lesquelles on pouvait tirer sur les assaillants. Un contrefort a été dressé postérieurement, contre la partie nord de cette tour branlante, pour l'empêcher de s'écrouler sur le terrain,en pente de ce coté.
En feuilletant le chartrier, je parcours hâtivement les dénombrements, partages et contrats de mariage qui donnent des noms d'anciens seigneurs. Plusieurs documents révèlent l'emplacement des demeures de ces familles.
La maison forte primitive, construite par Jehan de Thysac et Alix de Barisey sa femme, fut incendiée et reconstruite à plusieurs reprises. Le château actuel, sa plus haute tour et la chapelle datent du milieu du XVI° siècle. Leur constructeur fut Nicolas de Thysac, fils de Jehan et beau-frère de Christophe de Hennezel. Les signatures et les sceaux armoriés des deux beaux-frères se trouvent au bas des actes de foi et hommage qu'ils rendirent au duc Charles III, en 1549.
Après le décès de Nicolas de Thysac, ses deux gendres, Nicolas de Dardenet, écuyer, seigneur de Gourey, capitaine de la ville de Clermont-en-Argonne et Philippe le Brun, écuyer,seigneur de Mons-en-Quercy, capitaine de la ville et du château de Capdenac, restèrent propriétaires indivis de la seigneurie de Lichecourt avec des Hennezel, Thiétry et Massey, descendants de demoiselles de Thysac.

Mais le domaine échappa aux Thysac lorsque Christophe de Thysac, le petit fils de Nicolas, eut assassiné en 1579, son cousin germain de Hennezel du Grandmont. Christophe de Thysac se réfugia en Angleterre. Sa descendance est encore représentée en Grande-Bretagne à notre époque.
Dardenet habitait le château actuel. Son beau-frère le Brun, demeurait dans le pavillon qu'il avait fait construire contre la chapelle, à proximité d'un vieux four à verre, acquis à Pierre de Hennezel et Nicole de Thiétry, neveux et héritiers de sa femme.
- « Il y eut à Lichecourt, dit Mme Labarge, plusieurs verrières, on retrouve en divers endroits, assez proches du château, de la terre calcinée et des débris de verre ».
Au début du XVII° siècle, la seigneurie de Lichecourt était indivise entre les familles de Bisval, de Mussey, de Massey, le jeune de Grammont.
Lors de la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV, le château flanqué de ses deux tours, la cour en terrasse, le potager en dessous, la chapelle, appartenaient pour les deux tiers à Salomon le jeune écuyer, seigneur de Grammont, à cause de sa femme, Anne de Mussey, par suite d'acquisition. Le même gentilhomme possédait en totalité le pavillon et sa tour carrée, construite par Philippe le Brun. Entreprenant et actif, M. de Grammont créa en 1665 un four à vitres nouveau. Il l'appela « la verrière de Beauvoir » et s'associa pour la mettre en œuvre, avec un Thiétry et un Gauthier. Il établit à proximité de cette halle nouvelle, un vivier à poissons qui doit être l'étang, près du potager.
Mademoiselle de Grammont, l'une des sœurs de Salomon, épousa un capitaine de dragons de Charles IV, nommé Marcel Regnault.
Le prince, en considération des services de cet officier, l'autorisa, bien qu'il ne fut pas noble, à tenir en fief, la part de Lichecourt venant de sa femme (1669). Un procès naquit entre les beaux-frères, au sujet de la qualité de seigneur de Lichecourt que tous deux prétendaient porter. Malgré divers accords, le différend rebondit plusieurs fois. Il prit fin après la mort de Regnault, sa veuve ayant cédé sa part de Lichecourt à son frère Salomon, en échange de l'asile qu'il lui donnerait (1680).
Les dissentiments se ravivèrent, entre le frère et la sœur, lorsque celle-ci se fut remariée à François de Garaux, écuyer, seigneur de Saint Arroman. Ce second époux s'était qualifié aussitôt de seigneur de Lichecourt en partie (1684). L'année suivante, Salomon de Grammont de Lichecourt se maria à son tour. Il épousa Anne de Guyolet, veuve de Baudoin de Seraulmont de Maisoncelles.
L'époux est dit fils de Paul le jeune, écuyer, seigneur de Grammont et de Saint Paul, et de Marie de Vigant. Elle le qualifie de maître d'hôtel, ordinaire du roi (30 juin 1685).
La fille, née de ce mariage, nommée Anne Salomé, ayant épousé un gentilhomme nancéien, Joseph-François de Fleury, Lichecourt passa dans cette famille (17 février 1705).
Ce sont les armes de ce ménage qui figurent sur la grille en fer forgé de 1735. Leurs trois filles devinrent, mesdames de Massey du Saulget et de Berthinet. Après la mort de leur mère, ces dames se partagèrent Lichecourt avec leur frère auquel échut le château, comme aîné.
Mme de Berthinet habitait le pavillon adossé à la chapelle. Tout le mobilier fut partagé, même les ornements de la chapelle et les cloches (5 avril 1755).
A cette même époque, un habitant de Darney, anobli, en considération de son mariage, en 1712, avec Anne de Hennezel du Mesnil, se qualifiait aussi seigneur de Lichecourt et en portait le nom couramment. C'était Sébastien Rathier**,** écuyer gentilhomme ordinaire du duc Léopold.
Quelques années avant la révolution, son fils fixé à Nancy, cédait sa part du fief à Mme de Bigot de la Pille, née de Hennezel d'Anizy et à Léopold de Finance, gendre de cette dame. L'acte de vente mettait comme condition, que le vendeur pourrait, sa vie durant, continuer à porter le nom de Lichecourt (8 juin 1781).
Le fils de Léopold de Finance épousa une demoiselle de Bonnay de Foucheron. Il fut l'un des derniers châtelains de Lichecourt, descendants des seigneurs. Il échangea, en 1821, le château et l'ancienne seigneurie avec M. Richard de Fleury et sa femme, mademoiselle de Stack, contre un domaine agricole qu'il possédait à Valleroy-le-Sec. L'acte spécifiait « au cas où M. de Finance viendrait à changer la destination du caveau de la chapelle, il sera tenu de faire inhumer et transférer au cimetière de Relanges les ossements des ancêtres de M. Fleury qui y reposent » (12 mai 1821).
Léopold de finance fut maire de Relanges et conseiller d'arrondissement. Il n'eut qu'une fille, mariée en 1831 à M. Victor de Fleury, officier d'infanterie. De cette alliance naquit Amélie de Fleury, mère du capitaine de Bigot de Roncourt (1831 - 1922) et un fils, mort célibataire (1832 - 1908).
Léopold de Finance mourut en 1865. Il laissait une succession obérée, Lichecourt fut vendu. L'acquéreur, un huissier de Paris, saccagea le domaine, il fit argent de tout.

C'est lui qui vendit à la famille Bresson de Monthureux, la grille, beau travail de ferronnerie du XVIII° siècle, qui clôt l'entrée du parc de Ricageot (1872).
A Lichecourt, cette grille fermait la cour d'honneur entre la chapelle et le colombier. Démontée depuis longtemps, elle trainait dans les écuries, lorsqu'elle fut vendue. Les écussons aux armes Fleury et Grammont qu'elle portait furent enlevés, ils se trouvent actuellement dans le grenier du château de Roncourt, chez le capitaine de Bigot (1929).
Après la vente de Lichecourt, les corps des derniers Fleury et Finance, inhumés dans la chapelle, furent transportés dans le cimetière de Relanges, ainsi que des ossements inconnus accumulés dans le caveau depuis quatre siècles.
Mme Labarge nous dit que ces ossements étaient en très grand nombre. A leur place repose actuellement le corps de son mari, décédé pendant la guerre.
Au moment où nous la quittons, Mme Labarge me confie le chartrier du domaine pour que je puisse le dépouiller a loisir.
J'accepte cette aimable offre et promets à la châtelaine de Lichecourt de lui renvoyer les précieux documents, dans un court délai, après avoir analysé et classé chaque pièce.
Des mon retour à bourguignon, je me mis au travail et le 18 octobre 1929, je retournais tout le dossier à Mme Labarge.
En témoignage de gratitude, elle m'invita à revenir une autre année, séjourner plus longuement chez elle pour y étudier à loisir le domaine et son histoire (18 novembre 1929). Je n'ai jamais pu réaliser ce projet.
En 1948, le château appartient à Mme René Labarge, fille d'un épicier de Darney. Son mari qui nous avait reçu en 1929, est mort prématurément en 1942, laissant un fils unique, âgé actuellement d'une douzaine d'années. La jeune châtelaine de Lichecourt porte un vif intérêt au passé de son habitation.

Journée du samedi, 13 juillet 1929

Départ de Monthureux pour Gérardmer où nous devons rester cinq jours. Passé par Bleurville, Mme Varlot me confie une liasse de documents sur la Pille.
Je photographie un grand plat rond en étain de l'époque louis XIII, gravé aux armes de Hennezel, écu à trois glands d'excellentes proportions surmonté d'une couronne à neuf perles et entouré d'un listel en torsade. Ce plat viendrait de la Pille...

BOUSSERAUCOURT - LE CORROY (69)

Seconde visite, motivée par le désir de connaitre l'emplacement du Corroy , ancienne seigneurie de la branche d'Ormoy. Le maire, un paysan nommé Paul Collet m'accueille aimablement. Il met à ma disposition ses archives communales.
J'y découvre des actes d'état-civil anciens, concernant Isaac de Hennezel, d'Avil, écuyer, seigneur du lieu par sa seconde femme, Élisabeth Huot, dame de Bousseraucourt. Ce ménage habitait ici à la fin du XVII° siècle.
Sur le cadastre, le maire nous indique l'emplacement du « Corroy »,lieu dit qu'il me propose de nous montrer. .
Nous y allons en auto.
Le Corroy n'est plus qu'un ensemble de champs cultivés, situé sur un plateau à un kilomètre environ du village. Au centre, des amas de pierres, en forme de talus et des vestiges de fosses. De larges dalles indiquent l'emplacement de la maison forte décrite dans le dénombrement donné à l'automne de 1602, par notre ancêtre Christophe de Hennezel et du Grandmont,seigneur d'Ormoy et de Godoncourt (22 novembre 1602).
- « En labourant au lieu-dit le Corroy, dit Paul Collet, on y aurait même découvert des sépultures gallo-romaines, des monnaies, des débris de verre et de statues. La tradition veut qu'il y ait eu ici jadis un vrai village, celui de Bousseraucourt ne serait né qu'après la disparition du Corroy... ».

A quatre ou cinq cents mètres, plus au nord, dans le fond du vallon, sur un ruisseau, on aperçoit des ruines, à travers un bouquet d'arbres. C'est le moulin que possédait Christophe d'Ormoy, moulin qui lui occasionna un procès, long et couteux, avec les jésuites de Dole (23 juin 1634).
Au moment de partir, le maire très en confiance, me confie deux cahiers intitulés « Histoire de Bousseraucourt ». Ils sont l'œuvre de l'instituteur, travail de primaire ignorant du vrai passé de la France, l'histoire ne l'intéresse qu'à partir de 1789.

HENNEZEL SUR TENDON

Journée du 16 juillet 1929

Partis de Géardmer en auto, à la recherche des vestiges d'une verrerie et d'un domaine, fondés à la fin du XV° siècle, par Guillaume de Hennezel, gouverneur de Bruyères (13 avril 1491).
L'année dernière, j'ai pu identifier ce second Hennezel sur la carte, d'après les noms de lieux, cités dans la charte de fondation accordée par le duc René II et avec l'aide du savant « M. Marichal, conservateur aux archives nationales, qui prépare un dictionnaire topographique des Vosges.
Ce Hennezel est perché au sommet d'un plateau, en lisière de la forêt de Fossard, entre Remiremont et Bruyères, sur la rive droite de la Moselle. L'existence de cette verrerie fut éphémère, vingt cinq ou trente ans. Mais le domaine crée par le gentilhomme, a conservé son nom. Il devint un hameau, indiqué sur la carte d'état-major, il dépend de la commune de Tendon.
Arrêt à la mairie de Tendon pour consulter le cadastre. Hennezelle, c'est l'orthographe du plan, a donné son nom à un canton de la forêt, sur les sections F et G. Les quelques maisons du petit hameau sont figurées à proximité de lieux cités dans l'acte de 1491, le bois de la Housserave ou Housseraille, Renechamp, Blaingoutte etc... Hennezel est un écart du village de Champ des Brayes.
D'après le secrétaire de mairie, il n y aurait plus, en ce lieu perdu dans une gorge sauvage à sept cents mètres d'altitude, que deux maisons. Il craint que nous ne puissions y aller en auto, à cause du manque de vrai chemin.
Décidés à tenter quand même la visite, nous prenons la route de Champ des Brayes, elle grimpe en zigzag sur la pente de la montagne qui surplombe la vallée de Tendon. Ce chemin, montant, pierreux, pénible pour une automobile, devient impraticable après le village de Champ des Brayes. Nous stoppons en bordure d'un pâturage entouré de barbelés qui descend dans la vallée où coule le ruisseau de champ. Un paysan nous montre Hennezel dans le lointain.
- « La-haut à gauche, une tache blanche au pied de la montagne, appelée - la tête de la Violle - qu'on aperçoit à droite en venant du Champ des Brayes. Hennezel a été bâti à la naissance d'un vallon, en forme de croissant, que ceinturent des crêtes boisées. Il n'a plus là-bas qu'une famille. Seuls, ajoute le bonhomme, se risquent quelquefois en auto jusque là-haut des gens de banque, quand ils ont à placer un emprunt ».
Un peu déçu de ne pouvoir atteindre mon but, je prends des photographies du lointain panorama. En redescendant sur Tendon, un autre cliché de ce village, vu a travers les arbres, nous laissera une vision de cette pittoresque vallée.

NOTE DE 1948

Il y a une dizaine d'années, au printemps de 1937, Georges Varlot a pu atteindre Hennezel en auto. Il m'a envoyé un plan et des photographies qui permettent de compléter ces notes.
Mon ami a été très bien reçu par les habitants du lieu, la famille André Begel. Ces gens vivent de la vente de fromages et de pommes de terre, récoltées dans les quelques champs cultivables.
Leur maison est bâtie auprès de la source du ruisseau qui descend vers Champ. Elle est du type des petites fermes ou granges de la Vôge. Sur le fronton de la porte de l'écurie, on lit la date de 1626.
A coté, deux autres maisons inhabitées, servent de granges. Une troisième est complètement écroulée. Dans l'une de ces maisons, Varlot découvre le montant d'une fenêtre à meneaux.
- « D'après la tradition orale, disent les Begel, il y aurait eu en effet, dans la nuit des temps, une verrière au lieu dit - le Fay de Housseraille - qui se trouve un peu à l'ouest, sur la gauche du ruisseau ».

Le père de M. Begel montre en cet endroit, des vestiges de constructions. Il y a trouvé des éclats de vieux verre et des fragments de pierres de four, recouverts de verre fondu sur l'une des faces. A coté, se trouvent une petite carrière de sable et un étang minuscule.

EPINAL ET NANCY

DU 18 AU 24 JUILLET 1929

En quittant Gérardmer, journée de recherches aux archives des Vosges, à Épinal, en compagnie de Jean Kastener et du capitaine Larose.
Puis séjour à Nancy. Nous logeons, ma fille et moi chez les Edmond des Robert, rue Hermite.
Quatre journées de travail intense aux archives départementales. Retour en automobile à Bourguignon, le mercredi soir 24 juillet, avec l'abondante moisson de documents et de souvenirs glanés au cours de mon quatrième pèlerinage en Lorraine.

SÉJOUR A TROYES

Du lundi 8 au samedi 17 juillet 1930

Trois jours chez les Henri de la Perriere à Troyes, ville où vécurent des familles de notre ascendance du coté van der Bach et plusieurs générations de le Noir des Ardonnes, ancêtres de ma femme.
Visite de la vieille ville et de ses églises. J'y découvre, ainsi qu'à l'hôtel Dieu, des souvenirs du pèlerinage de notre-dame de Liesse, sur lequel je prépare un grand ouvrage, notamment une statue en bois du XVII° siècle et un curieux pot à pharmacie relatant un épisode de la légende miraculeuse.
Diner, un soir, au château de la Cordelière, chez mon cousin Chandon de Briailles, avec le ménage de mon frère Hervé. Lui aussi est grand amateur d'histoire locale et familiale.

SÉJOUR A VESOUL

Sept journées de chasse fructueuses aux archives départementales de la Haute Saône.
J'y suis accueilli par l'unique employé, un adjudant en retraite qui met un grand empressement à faciliter mon travail. L'archiviste reste invisible. Seul dans un bureau désuet, les recherches sont laborieuses, à cause du classement très insuffisant du fonds.
Achat des tomes d'inventaires imprimés qui me permettent le soir, dans ma chambre à l'hôtel de l'Europe, de préparer les cotes à dépouiller le lendemain. J'y reçois la visite du baron de l'Horne, chercheur érudit qui habite le château de Bussieres-les-Belmont, prés de Fayl-Billot.
Il a réuni sur les familles lorraines, champenoises, bourguignonnes et comtoises, quantité de notes qu'il met obligeamment à ma disposition.
Le dimanche, à pied, au château de Colombe, à l'est de Vesoul, pour faire la connaissance du lieutenant Lyautey de Colombe , de la branche anoblie de la famille du maréchal.
Son adresse m'a été donnée par le savant héraldiste Max Primet.
Un second séjour à Vesoul sera nécessaire pour continuer mes recherches dans ces archives si mal classées.

FIN DU VOYAGE AU PAYS DES ANCÊTRES

Mise en forme GV Fev 2009

INDEX PARTIEL

B

Bigot.....22, 41, 55, 61, 90, 92, 111, 112, 121, 130, 134, 135, 136, 137, 159, 160, 169, 176, 177, 196, 199, 200, 202, 207, 208, 210, 230, 241, 242, 243, 245, 253, 254
Bonnay.....17, 23, 24, 28, 33, 34, 35, 38, 42, 43, 44, 45, 48, 56, 61, 93, 108, 111, 112, 125, 129, 136, 142, 143, 144, 145, 159, 160, 165, 170, 186, 197, 207, 209, 217, 221, 229, 248, 249, 250, 253
Bonnet.....5, 81, 141, 142, 145, 176

F

Finance…6, 8, 9, 10, 11, 12, 16, 22, 24, 25, 28, 31, 34, 35, 38, 43, 44, 45, 48, 49, 50, 55, 56, 57, 59, 61, 93, 97, 107, 112, 113, 114, 118, 121, 126, 130, 131, 135, 136, 137, 141, 142, 143, 150, 151, 154, 164, 165, 166, 168, 170, 173, 176, 177, 184, 185, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 196, 199, 200, 202, 203, 205, 207, 208, 210, 215, 216, 217, 218, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 232, 233, 245, 246, 247, 250, 253, 254

H

Houx…9, 10, 12, 22, 32, 43, 45, 51, 56, 81, 88, 89, 107, 110, 111, 117, 118, 119, 120, 121, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 134, 135, 136, 137, 138, 145, 152, 154, 155, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 168, 170, 172, 173, 176, 177, 178, 183, 189, 190, 191, 193, 195, 196, 199, 203, 210, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 234, 235, 237, 238, 242, 243, 248, 250

M

Massey....9, 10, 22, 24, 28, 29, 41, 43, 44, 45, 50, 55, 56, 61, 108, 111, 112, 114, 117, 121, 124, 125, 126, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 137, 141, 142, 143, 144, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 169, 170, 172, 173, 190, 193, 197, 201, 206, 208, 209, 221, 225, 226, 227, 238, 247, 250, 252, 253

T

Thiétry….9, 11, 14, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 48, 53, 55, 61, 68, 87, 89, 90, 92, 106, 107, 112, 113, 114, 115, 117, 121, 127, 128, 130, 135, 145, 152, 153, 155, 163, 166, 167, 168, 169, 172, 173, 174, 176, 177, 181, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 210, 214, 217, 231, 233, 237, 238, 244, 247, 248, 252, 253
Thysac….9, 37, 43, 44, 48, 51, 52, 53, 87, 88, 89, 94, 95, 96, 102, 103, 106, 115, 117, 120, 121, 123, 125, 163, 166, 167, 168, 185, 210, 229, 232, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 251, 252, 253